This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

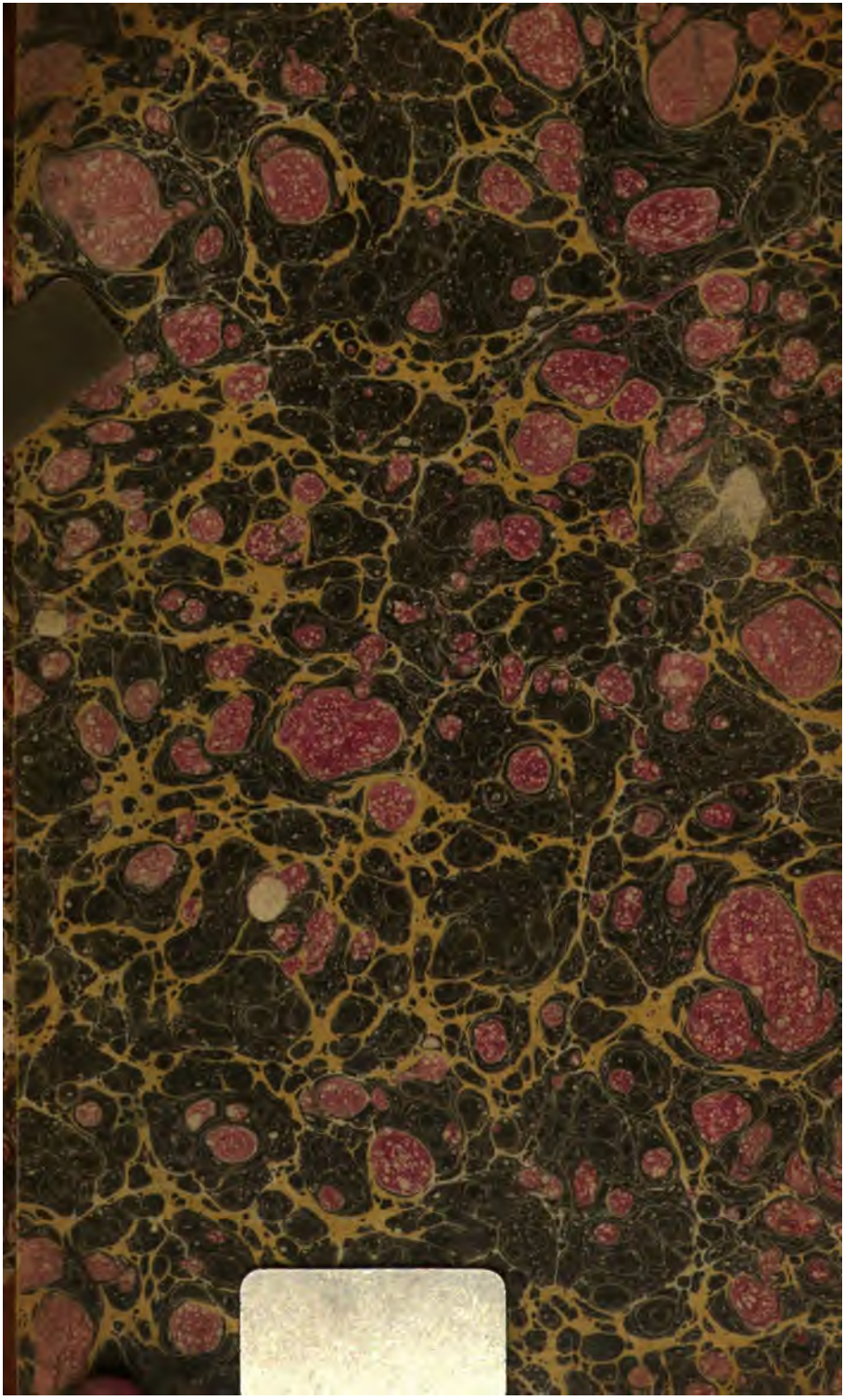
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DC
611
.B841
L9

LE

LYCÉE ARMORICAIN.

Antè omnia musæ.

SIXIÈME VOLUME.

A NANTES,
DE L'IMPRIMERIE DE MELLINET-MALASSIS.

1825.

Running
Nyhoff
H-26
1303

6.e Volume. An 1825. 31.e Livraison.

LE LYCÉE ARMORICAIN.

CONSIDÉRATIONS SUR LA VILLE DE NANTES, ET LE DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE, ETC.

3.e EXTRAIT D'UN OUVRAGE INÉDIT (1).

On a dit que Nantes n'avait pas assez de promenades publiques : cette opinion peut être admise ou rejetée, adoptée ou combattue par chaque individu, suivant sa manière de voir ou son goût personnel. Mais, si l'on veut discuter la question, qui n'est pas sans intérêt, et s'en faire une idée juste, il faut préalablement déterminer le sens des mots, et poser les principes d'après des définitions exactes.

Qu'est-ce qu'une promenade publique ? C'est, à mon avis, un local, dont l'étendue, proportionnée à la population de la cité à l'usage de laquelle il est destiné (2), est au moins de niveau avec les terrains environnans, et même un peu plus élevé, s'il est possible, pour que l'air puisse y circuler librement. Il sera exactement épierré et soigneusement applani ; mais, en lui donnant une pente insensible pour l'écoulement des eaux qui

(1) Voyez les deux extraits précédens, pages 231 et 301 du 5.e volume du *Lycée*.

(2) Mon intention n'est pas de dire que la promenade doit être assez vaste pour contenir la population entière d'une ville : on sent bien que les habitans ne vont pas tous ensemble à la promenade, le même jour et à la même heure.

n'y doivent pas séjourner, et encore moins y former des flaques. On adoucira la croûte superficielle de la terre par quelques pouces de sable dont on la couvrira, et on y disposera des siéges pour reposer les promeneurs fatigués. On l'éloignera, autant qu'il sera possible, des marécages, des usines, en un mot de tout ce qui pourrait y porter de mauvaises odeurs et des exhalaisons qui en vicieraient l'air. Il sera planté d'arbres choisis parmi les espèces qui ont, au degré le plus éminent, la propriété d'absorber les gaz délétères répandus dans l'atmosphère, de les décomposer et de les rendre à cette même atmosphère, par leur transpiration, dépouillés de tout ce qu'ils avaient de malfaisant, et dans un état d'air parfaitement pur. On établira, entre la promenade et la cité, des communications nombreuses et faciles, pour qu'on puisse y arriver commodément. Si elle est située dans un quartier habité, les maisons qu'on élèvera dans son pourtour devront être d'une architecture majestueuse, qui soit en harmonie avec la beauté de la promenade, et qui puisse même ajouter à ses agrémens. On lui donnera un grand mérite, si on peut lui ménager des perspectives lointaines et des points de vue variés et intéressans, par exemple ceux d'une rivière animée par une navigation active, de prairies peuplées de troupeaux, d'îles, de bois, de bosquets, de maisons de campagne, d'usines, de champs cultivés et de montagnes qui, bornant au loin l'horizon, auraient leurs sommités colorées des premiers rayons du soleil levant, et des derniers du soleil couchant. Si on place des statues, il faut qu'elles aient le mérite de l'exécution et qu'elles représentent des hommes dont la mémoire, honorée dans le pays, rappelle de grandes actions, des talens supérieurs, des services publics ou des vertus utiles. Des sculptures offrant l'image des êtres mythologiques, surtout de ceux qui font naître des idées gaies et riantes, et qui flattent, mais sans indécence, les goûts et les passions douces des hommes, y seront toujours vues avec plaisir. Des ruisseaux d'une eau limpide et courante, dans les localités où il est possible de les introduire, y produiront un grand effet, ainsi que des bassins remplis d'une belle eau, lesquels pourtant n'y doivent pas être trop multipliés.

Avec tout cela, votre promenade sera parfaite, si vous lui donnez de beaux développemens, par des rues spacieuses, bien alignées, se dirigeant, les unes vers la ville, les autres vers la campagne; ces dernières, plus prolongées, présentant l'attrait d'une nouvelle promenade, dont le but ne se laisse pas apercevoir, ce qui est conforme à la maxime d'un médecin célèbre qui fut mon ami, lequel disait à ses malades : *Si vous voulez que votre promenade vous soit profitable, il ne faut pas que vous en puissiez voir le bout.*

On sent bien qu'il est impossible de trouver tous ces avantages réunis dans le même local; mais on doit s'attacher à choisir celui qui en offre le plus grand nombre.

Le jardin des Tuileries est un beau modèle de promenade publique : c'est un monument du génie du fameux jardinier Le Nôtre, qui a su établir la plus parfaite harmonie entre toutes les parties de son ouvrage, et les plus heureuses proportions entre l'étendue du jardin et celle qu'occupe le palais. Mais ce n'est plus aujourd'hui le véritable ouvrage de Le Nôtre. En 1797, la commission des inspecteurs du conseil des Cinq Cents, dont j'étais membre, fit planter en tilleuls la terrasse des Feuillans, qui ne l'avait pas été jusqu'alors. Quelque tems après, la commission du conseil des anciens, qui partageait l'administration de ce jardin avec celle du conseil des Cinq Cents, voulut y faire placer un grand nombre de statues. Je m'opposai à cette profusion d'ornemens qui me paraissait devoir gâter la belle ordonnance de Le Nôtre, si admirable par sa simplicité : mon avis ne prévalut pas. Sous la domination de Bonaparte, plusieurs de ces figures, qui déplaisaient, furent enlevées; mais, l'ouverture de la rue de Rivoli ayant donné un grand développement au jardin, on crut devoir ajouter de nouvelles statues à celles qui y étaient déjà. Malgré ces changemens, le jardin des Tuileries est toujours aux yeux des connaisseurs ce qu'il y a de plus beau, de plus majestueux et de meilleur goût en ce genre dans le monde; et même, dans l'opinion de beaucoup de personnes, les derniers changemens qu'il a éprouvés en ont encore augmenté le mérite.

Voilà nos bases posées, nous allons maintenant passer en revue les promenades de notre ville.

Je voudrais commencer par le jardin situé dans l'enclos des anciennes religieuses Ursulines, auquel on travaille en ce moment; mais il n'est pas achevé, et on ne peut le juger. Les talens connus du planteur donnent de grandes espérances; mais la situation est ingrate, et il est difficile de corriger la nature.

Cependant, quoiqu'il soit entouré de tous côtés de maisons ou de murs de jardins, l'air peut y circuler assez librement, parce que le local est d'une grande étendue. Je ne sais s'il sera possible de lui ménager des points de vue, si ce n'est par la construction de quelques fabriques, ou par l'ouverture d'une claire-voie donnant sur la prairie de Mauves. (1) Mais quel nom peut-on donner à cet établissement ? Est-ce une promenade ? Est-ce un jardin des plantes, un jardin paysager ou une pépinière ? C'est, dit-on, tout cela ensemble. Tant mieux, la variété des objets variera les jouissances du public. Mais, je suis fondé à croire que l'intention de la mairie est d'y faire seulement une pépinière. Il y a cinq ans que M. Barbier m'en donna l'assurance; et, tout récemment, M. Bernard des Essards me l'a confirmé.

Son premier titre était celui de Jardin des Plantes, et il possédait alors une grande quantité de végétaux exotiques de serre-chaude et d'orangerie qu'on n'y a pas conservés. Je lui donnai, il y a cinq à six ans, en pur don, quand j'abandonnai ma grande pépinière du Pavillon, une certaine quantité de forts arbres d'orangerie, ainsi que le constate le reçu de M. Hectot, qui était, à cette époque, chargé de la surveillance de cet établissement. J'y joignis 41 variétés de vignes, qui m'avaient été envoyées par les chefs de la pépinière royale du Luxembourg, et choisis parmi les cépages qui produisent les meilleurs vins de France. Il en est pourtant

(1) C'est en face du Jardin des Plantes que je désirerais qu'on ouvrit une rue qui, de celle de Richebourg, aboutirait à un pont qu'on construirait sur le ruisseau du Sail, pour la commodité de ceux qui, dans la belle saison vont se promener ou se baigner sur la prairie de Mauves. Ce pont serait aussi très-utile aux mariniers retenus par les vents contraires, dont les bateaux restent quelquefois long-tems stationnés sur les bords de la prairie.

quelques-uns, dans le nombre, que j'ai donnés non pour être cultivés dans nos vignobles, mais comme produisant des fruits exquis pour la table. Plusieurs de ces cépages sont beaucoup plus productifs que notre muscadet et que la rochelle verte ou blonde que nous nommons gros plant; ils mûrissent plutôt et mieux que les deux cépages ci-dessus; et, à en juger par la saveur, ils doivent donner un vin plus généreux que celui que fournissent nos vignobles. J'ai vendu des collections de ces vignes à quelques propriétaires, notamment à M. le comte de Castelnau, à la Placelière, qui a pu goûter et faire goûter les fruits qu'il a obtenus. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus, me proposant de publier un traité d'œnologie pour le département.

Ce qui précède était écrit quand, réfléchissant que je n'avais pas vu le jardin public depuis dix ans, c'est-à-dire cinq ans avant qu'il fût entre les mains de M. Noisette, j'ai pensé qu'il était indispensable que je prisse connaissance de son état actuel avant de continuer ma narration. Je suis donc allé le visiter; et j'ai pu m'écrier, dans un autre sens que Virgile : *Quantum mutatus ab illo.*

Il n'est pas fini; mais les parties qui sont achevées font honneur au talent de l'ordonnateur. Il sera à la fois une promenade très-agréable et une pépinière très-utile; non pas précisément une pépinière marchande, mais un dépôt, ou, si l'on veut, un magasin de toutes les bonnes variétés d'arbres à fruits en tous genres qui sont cultivés en France, dépôt où les propriétaires et les jardiniers pépiniéristes pourront s'approvisionner d'écussons, de greffes et de boutures des espèces qu'ils désireront. Il y aura en outre une école de botanique, c'est-à-dire une portion du local où seront cultivées les plantes nécessaires au professeur de botanique, pour faire ses démonstrations à ses élèves, et à ceux-ci pour comprendre les leçons du professeur. Il n'y a aucun établissement préparé pour la culture des plantes étrangères, d'orangerie ou de serre-chaude; et il est certain qu'on n'a pas l'intention de faire aucune disposition pour y établir cette culture. Les arbres de la Nouvelle-Hollande, que j'y avais envoyés il y a cinq ans, n'existent plus; mais j'ai été fâché de n'y pas retrouver les 41 espèces de cé-

pages de vignes que j'y avais jointes. Heureusement, je pourrai les remplacer l'hiver prochain, si on le désire.

Ce jardin a une décoration que lui seul, entre tous les jardins publics de l'Europe, peut se flatter de posséder ; c'est la superbe allée de magnoliers grandiflores, qui tous ont été élevés dans ma pépinière du Pavillon, et que j'ai vendus à M. Louis Levesque, maire de Nantes, il y a cinq ans. C'est aussi de cette pépinière que sont sortis les quatre magnoliers qui se voient dans le jardin de l'Hôtel-de-Ville, où ils ont été plantés par mes jardiniers, il y a six ans. Il est utile de constater l'époque de la plantation et l'âge de ces arbres, qui est en ce moment de neuf à dix ans.

Ceux qui aiment à recevoir des impressions profondes, à se livrer aux idées mélancoliques, à se pénétrer des vérités religieuses, fréquenteront par goût ce jardin consacré aux plaisirs, à la dissipation, et qui n'est séparé que par une ruelle de 7 à 8 pieds de notre grand cimetière, de ce champ de la mort qui engloutit toutes les vanités, toutes les espérances, toutes les jouissances de ce monde ; mais les promeneurs ordinaires en seront peut-être repoussés par la crainte, assez mal fondée, d'y venir respirer un air mal-sain ; je dis mal fondée, parce que la grande quantité d'arbres plantés sur ce local sera plus que suffisante pour absorber les miasmes putrides répandus dans son atmosphère. Au reste, ceux qui l'auront vu une fois, voudront le revoir encore.

On arrive au jardin public par la rue tortueuse, inégale et souvent mal-propre de Richebourg, et par celle plus agréable du Collége ; mais celle-ci est le chemin du cimetière, et il est, en quelques endroits, si étroit, qu'une voiture en occupe toute la largeur.

L'enclos des Ursulines avait d'abord été donné, par le gouvernement, au conseil général du département, pour y faire un jardin des plantes. Cette administration l'a gardé pendant vingt ans, et l'a ensuite abandonné. M. le maire, instruit de sa détermination, ne voulant pas que la ville de Nantes restât sans jardin public, tandis que tous les autres chefs-lieux de département en ont un, pria M. le préfet de mettre sous les yeux du gouvernement, la demande qu'il en faisait au nom de la cité, à la condition de lui faire suivre la destina-

tion qui lui avait été primitivement assignée ; c'est ainsi que ce local est devenu la propriété de la commune de Nantes, et sera bientôt un établissement éminemment profitable au département.

Si jamais on voulait faire à Nantes, un jardin des plantes, ce qui aura peut-être lieu que que jour, je proposerais le mont Goguet, comme l'endroit le plus convenable à cet établissement. Cette butte présente des abris à tous les points de l'horizon ; et il est des plantes qu'il faut défendre des rayons trop vifs du soleil, comme il en est qu'il faut soustraire à l'action du froid : les unes veulent l'exposition du levant, les autres celle du couchant. Le local pour les serres est tout préparé au midi : il ne faut que bâtir. Le terrain, de forme presque ronde, a des pentes plus ou moins inclinées et prolongées, sur lesquelles sont des sources abondantes et qui conduisent à un vallon où sont des ruisseaux d'eau limpide, près desquels on peut établir des flaques boueuses, pour y cultiver les plantes aquatiques, si intéressantes, celles-ci par leurs fleurs, celles-là par leurs propriétés médicinales, et d'autres par des phénomènes extraordinaires que ne présentent pas les autres végétaux.

Le mont Goguet a des points de vue prolongés dans toutes les directions. De son plateau, on a la perspective du Cours Saint-Pierre ; et, si le Cours lui sert de point de vue, il est, à son tour, un des plus beaux points de vue du Cours, qui est sans contredit la plus belle promenade de Nantes. Elle en est aussi la plus ancienne. Les Etats de Bretagne firent, en 1760, les premiers fonds pour la disposer et l'aplanir. Elle s'étend des rives de la Loire à celles de l'Erdre. Elle est partagée en deux parties par la place Louis XVI, au milieu de laquelle est la belle colonne qui porte la statue, plus grande que nature, de ce monarque si vertueux et si infortuné (1).

(1) On trouve le piédestal de la colonne trop maigre pour sa hauteur. Ce défaut vient d'être masqué par une balustrade en fer, qui pourtant ne le fait pas disparaître entièrement. — Cette promenade est décorée de quatre autres statues sorties de l'atelier du même sculpteur, M. Molchneth.

La place Louis XVI n'est pas parfaitement régulière; elle n'est pas même bâtie en entier. Pour l'achever, il faudrait ajouter au palais épiscopal une aîle précisément en face de l'Hôtel-d'Aux, et de même architecture que cet hôtel. Au reste, l'irrégularité de la place est moins nuisible à la colonne que les deux rues qu'elle coupe. L'une, celle du Sud-Ouest, n'a pas plus de vingt toises de longueur, et se termine à une maison sans façade. L'autre est la rue Saint-Clément, une des plus tortueuses et des plus maussades de notre cité, et qui devrait en être la plus belle; car c'est par-là qu'entrent à Nantes presque tous les voyageurs qui viennent la visiter pour la première fois, et elle doit leur donner une idée défavorable de nos arts et de notre goût. Cependant, cette rue me paraît pouvoir être alignée assez régulièrement depuis la place Louis XVI jusqu'au-delà du Plessis-Tison; il faut s'en rapporter, à cet égard, au zèle des administrations des ponts-et-chaussées et municipale, car cette opération doit concerner plus particulièrement la première de ces autorités.

La partie de la promenade du côté de l'Est-Sud-Est, est la plus longue et la plus large; le terrain en est irrégulier, et on en a masqué l'irrégularité par une plantation de tilleuls en quinconce. Autrefois, cet endroit était couvert de gazon et très-fréquenté par les gouvernantes d'enfans et leurs petits élèves; mais une ouverture qu'on a faite à l'extrémité de ce quinconce, y a établi un passage si fréquenté, que le gazon, sans cesse foulé aux pieds, a disparu et a laissé la terre nue.

Au bout de cette partie de la promenade est un fort bel escalier, par lequel on descend sur un terrain vague, assez étendu, mais de forme très-irrégulière, qui aboutit au quai de la Loire. Par son milieu s'est établi un passage pour les piétons qui vont du faubourg de Richebourg en ville, et *vice versa*. Les murs des fossés du château lui servent d'enceinte au S.-S.-O Au N.-E. est un mur ruiné longeant la rue qui descend de la place Louis XVI à Richebourg: ce mur devrait être reconstruit à neuf et tout le terrain être planté en arbres, tenus en boule de 10 à 12 pieds d'élévation, comme ceux de la Petite-Hollande. A cette hauteur, ils ne borneraient nullement la vue du Cours qui est élevé de 20

pieds au-dessus de ce local. Disposé de cette manière, il serait d'un agréable effet, et ajouterait même à la beauté de la grande promenade. On y laisserait croître du gazon, et ce serait pour les enfans un dédommagement de celui qu'ils ont perdu dans le quinconce. Les promeneurs du Cours auraient, pour ainsi dire, à leurs pieds et sous leurs regards, ces enfans dont la pétulance, les jeux et surtout l'innocence intéressent si vivement les ames sensibles. Le passage qui s'est établi par le milieu de cette nouvelle promenade serait conservé; mais il serait fermé aux animaux par des olivettes placées à ses deux extrémités.

Le point de vue du Cours, du côté de la Loire, depuis le levant jusqu'au midi, est étendu, varié, agréable; il présente en perspective les différens canaux de la Loire, les îles qu'ils entourent de leurs eaux, les bateaux qui sortent du port de Nantes pour remonter le fleuve et ceux qui le descendent, les vastes prairies qui sont sur ses bords; et, au-delà, le coteau de Saint-Sébastien, ses maisons de campagne et un horizon passablement prolongé.

La partie du Cours, du côté de l'Erdre ou du canal de Bretagne, a été creusée dans son milieu pour rehausser les terrasses latérales, les applanir et donner plus et de meilleure terre aux arbres qui y sont plantés, ce qui est très-sagement fait. Le milieu, devenu par ce moyen plus humide, nourrit un peu de gazon dont profitent les enfans; mais ce local a trop de soleil: il n'est ombragé que l'après-midi.

Les points de vue du Cours, de ce côté, sont le Mont-Goguet dont nous avons parlé ci-dessus, le coteau de Versailles, surmonté de sa butte qu'on ferait bien de précipiter dans l'Erdre pour en combler le marécage et pouvoir rapprocher davantage les maisons et le quai du canal de navigation (1), et les rives de l'Erdre plan-

(1) Ce remblai pourrait se faire sans beaucoup de frais. En travaillant le terrain en talus rapide, la terre, détachée par la bêche de l'ouvrier, irait d'elle-même se précipiter dans le marais. Le terrain, creusé par l'aplanissement, serait employé en place de fourrages, en chantiers de bois de construction et de chauffage qui nous viendront par le canal de Bretagne.

tées de deux espèces de beaux arbres (peuplier et platane), mélangés 1 et 1, dont le feuillage, très-différent en dimension et couleur, forme une opposition bien marquée.

Ces rives de l'Erdre, bordées de quais depuis sa jonction avec la Loire jusqu'à la chaussée actuelle de Barbin, et même au-delà, si on veut les prolonger, plantées d'arbres comme elles le sont déjà dans quelques endroits, formeront une promenade délicieuse qui se liera sans intermédiaire avec le Cours et la route de Rennes. Les sinuosités que l'on repousse partout, autant qu'on le peut, quand on veut établir des communications urbaines, sont ici d'un bon effet. Celles de l'Erdre ressemblent à de longues ondulations qui s'étendent avec grâce le long du canal de la rivière, et, à chaque pas que fait le promeneur, elles lui présentent de nouveaux sites et de nouveaux aspects.

Mais nous avons encore beaucoup de choses à dire sur le Cours, et nous y revenons. Malheureusement les entourages de la promenade n'en sont pas tous dignes : ici, sont les vieux murs de quelques petits jardins; là, des maisonnettes antiques et mal-propres; ça et là, des terrains vagues ou non-bâtis qui attendent des édifices qui soient en harmonie avec le local. Malheureusement encore le Cours n'a point de communications vraiment directes avec le centre de la ville, ce qui est un défaut essentiel, mais qu'on peut corriger.

On y arrive obliquement, par plusieurs chemins, savoir : par le quai qui passe derrière le château, par la rue qui circule autour de ses fossés, par la place de la Préfecture et par celle de Saint-Pierre ou de la cathédrale. Ce dernier chemin est celui qu'on prend le plus ordinairement; mais, en le suivant, on est obligé à franchir un passage étroit, resserré entre la cathédrale et les maisons voisines; passage dangereux pour les voitures comme pour les piétons, et qui demande impérieusement à être élargi. Là, par le gisement des maisons et des rues et par la hauteur de la basilique qui arrête la colonne d'air et en précipite une partie à terre, règne dans toutes les saisons, pour peu qu'il y ait d'agitation dans l'atmosphère, un vent impétueux, tourbillonnant, glacial en hiver, très-propre à donner des

rhumes, des cathartes, des fluxions de poitrine, des rhumatismes, et surtout très-actif à tourmenter les femmes qui parfois ont beaucoup de peine à se défendre de ses entreprises.

Deux moyens se présentent d'établir des communications directes entre le centre de la ville et la promenade. Le premier serait d'ouvrir une rue, depuis celle dite Royale, jusqu'au carrefour Saint-Jean, laquelle s'alignerait avec la colonne. Le second moyen, qui n'exclut pas l'autre, qui est plus facile et moins dispendieux, serait de prolonger jusqu'au quinconce de la promenade, la rue Saint-Laurent, et de la fermer par une barrière en olivettes. Cette rue aplanie, élargie, alignée, serait bientôt couverte de belles maisons qui ne manqueraient pas de locataires.

Au reste, la promenade du Cours deviendra une des plus belles et des plus parfaites de France, lorsque la nécessité ou les moyens de l'administration permettront de lui donner les développemens nécessaires, c'est-à-dire, quand on continuera les quais le long de la rivière de Loire, depuis le Cours jusqu'à l'embouchure du ruisseau du Sail, et depuis là, jusqu'à l'arche du Gué aux Chèvres, le long des rives de ce ruisseau, qu'on exhaussera préalablement au-dessus du niveau des grandes eaux ordinaires du fleuve; lorsqu'on aplanira, élargira et alignera la rue de Richebourg (1), jusqu'au pont de Toutes-Aides; lorsqu'on fera les mêmes opérations à la rue du Collége et qu'on la prolongera par des chemins déjà existans à la même distance que celle de Richebourg; lorsqu'on débouchera le cul-de-sac de la Visitation et qu'on le joindra à la rue des Enfans Orphelins, qui sera alignée jusqu'au portail de l'Eperonière; lorsqu'on aura fait de la rue Saint-Clément, la plus belle entrée de la ville de Nantes; lorsqu'enfin on aura aplani, élargi et aligné la rue de Saint-André, jusqu'au-delà du Plessis-Tison; mais, si l'on veut rendre le quartier de Saint-Clément un des plus beaux de Nantes, et lui mériter le nom de faubourg Saint-Germain Nantais, il faudrait ouvrir, dans les endroits qui en seraient susceptibles,

(1) Toutefois en l'exhaussant convenablement

depuis la rue Saint-André à celle de Richebourg, des rues spacieuses, qui couperaient toutes les autres à angles droits.

On voit que je travaille pour l'avenir : je plante ici les jalons de l'espérance ; mais, en attendant, jouissons des choses que nous possédons telles qu'elles sont.

Boulevards.

Ce sont des Boulevards en miniature, mais c'est une charmante miniature. On y arrive par plusieurs rues spacieuses et bien alignées; mais la principale entrée est au S. S. E. par la place de l'Orme. La promenade se termine en cul-de-sac au N. N. O.; d'assez belles maisons, de jolis hôtels en forment les parties latérales. (1) Ce local est vraiment agréable, quoiqu'il n'ait pas la largeur convenable. Les maisons sont trop près des arbres qui les masquent. Ce défaut a été corrigé en partie par la taille en arcade qu'on leur donne aujourd'hui, au lieu de celle en éventail qu'on leur avait appliquée d'abord.

La maison qui termine ces Boulevards et ferme le cul-de-sac est jolie. Elle déplait pourtant, malgré ses agrémens, parce qu'elle contrarie le désir qu'on a de les voir se prolonger, et ils peuvent l'être, en leur donnant une direction semi-circulaire, jusqu'à la route de Rennes et même jusqu'aux rives du canal de Bretagne ; c'est-à-dire, au lieu nommé *les Quarts de Barbin*, en leur faisant traverser des terres en jardins et prés, auxquelles ils donneraient une grande valeur.

---

(1) Une jolie maison, qui trouve beaucoup d'admirateurs, vient d'être construite sur ce boulevard, au coin de la rue Pétrarque, par l'architecte M. Blond ou Leblond, car je l'ai entendu nommer de ces deux façons. Le même a bâti, non loin de là, une chapelle pour les prêtres de S^t.-François, édifice peu considérable, mais qui joint l'élégance à la majesté. Quoique non-achevé, on est pénétré de respect en le regardant ; il semble annoncer lui-même son auguste destination. M. Leblond a osé surmonter le clocher de cette chapelle, d'un calvaire planté sur une plate-forme carrée, entourée d'une balustrade en pierre. Malgré la hardiesse de cette construction, l'habile architecte a si bien calculé ses proportions, que l'œil n'y aperçoit rien de lourd, et qu'on est forcé d'admirer l'harmonie qui règne entre la partie supérieure et l'inférieure. On remarque, dans les ouvrages de M. Leblond, de la légèreté, de l'élégance, de la grâce et des idées heureuses. On aimerait à le voir chargé de construire un monument dans le genre grandiose. Si la chapelle de St.-François n'est pas une preuve certaine des succès qu'il pourrait avoir, elle en fonde du moins l'espérance.

Ces Boulevards seraient d'autant plus fréquentés, qu'ils se lieraient avec les campagnes, par les rues du Bocage et de la Ville-en-Bois, par le chemin des Dervalières, par celui du Douet Garnier, par les routes de Vannes, de Rennes, et par tous les chemins qui conduisent à Loquidi. Ils se lieraient aussi, et ce serait là, en quelque sorte, leur principal mérite, avec tous les quartiers de la ville sans exception, par les nouveaux quais de l'Erdre, par les routes de Rennes et de Vannes, par les rues de miséricorde, de Campistron, du Bocage, de Gigant, de Racine et de Franklin, ces deux dernières aboutissant à la place Graslin, ensorte qu'ils offriraient au promeneur le moyen de rentrer dans son domicile par la route la moins fatigante, la plus agréable ou la plus courte à son choix. Les deux côtés de ces boulevards ne tarderaient pas à se couvrir de maisons et d'hôtels qui tous pourraient avoir leurs jardins, comme en ont les maisons et les hôtels des Boulevards actuels. Les terrains étant de niveau presque partout dans l'espace qu'on leur ferait parcourir; on n'aurait pas de dépenses bien considérables à faire pour l'aplanissement de cette promenade qui, dans mon opinion, serait une des plus belles décorations qu'on pût donner en ce moment à la ville de Nantes. Il est, au reste, facile de se représenter, en imagination, la multitude d'aspects, de points de vue et de perspectives tous variés, qu'ils offriraient des plateaux des routes de Vannes et de Rennes, ainsi que des hauteurs de Barbin, qui dominent les campagnes environnantes et tantôt une partie de la ville, tantôt l'autre.

Le Cours Henri IV occupe encore moins d'espace que les Boulevards. Dans quelques années, cet endroit sera le plus brillant de la ville de Nantes par ses édifices. Les maisons qui en occupent les deux parties latérales sont toutes de même architecture, et cette architecture est non-seulement élégante, mais encore magnifique. Celles qui bornent le local au Nord-Est, ne sont pas aussi belles ni du même genre de construction. Cependant elles ne déparent pas cette enceinte, à l'exception d'une qui, comparée à ce qui l'entoure, n'est pas d'un bon effet.

Je donne à ce Cours le nom de *promenoir* au lieu de celui de promenade qu'il ne peut mériter, à raison de son peu d'etendue. Mais il est précieux à trois classes d'individus, dont deux sont très-respectables, et l'autre très-intéressante. Il est fréquenté par les vieillards, les malades et les enfans. Ces derniers y sont à l'aise et en sûreté. Les malades et les vieillards y trouvent, dans la saison froide, du soleil et de la chaleur, et y sont à l'abri de ces violens courans d'air qui leur sont nuisibles et souvent funestes. Dans la saison chaude, ils y ont de l'ombrage sans humidité. C'est dommage que le voisinage de la Verrerie, couvre quelquefois ce beau quartier, quand le vent est au Sud et que l'air manque d'élasticité, d'un nuage de fumée qui permet à peine de respirer.

Les édifices qui limitent ce promenoir au S.-O., sont de vieilles et petites maisons, qu'on dit avoir été achetées par l'administration municipale, pour y construire un palais destiné à loger les Princes Français qui viendront visiter Nantes; palais dans lequel on ménagerait un local convenable pour y placer notre Muséum de peinture. Je n'ai point ajouté foi à ce bruit, et on m'a dit qu'il n'existait rien sur le nouveau plan qui pût autoriser à y croire.

En effet, ce local me paraît tout à fait impropre à la haute destination supposée. La principale façade du palais serait au Nord sur le Cours Henri IV; mais, au Sud, la vue du palais serait bornée à 20 toises par les maisons de la nouvelle rue de Flandres, et si on voulait laisser de ce côté une claire-voie, ce serait encore pire, le palais aurait en perspective les murs peu plaisans de l'hôpital du Sanitat. A la gauche du palais serait la place des prêtres irlandais, avec ses vieilles, mesquines et petites maisons; et à droite, les baraques sales et enfumées du derrière de la Fosse, séjour de la pauvreté, de la misère, et plus souvent, ce qui est plus hideux, du vice et de la corruption. On pourrait, à la vérité, faire disparaître ces maisons caduques, mais combien de dépenses entraînerait l'aplanissement du rocher escarpé et très-dur, sur lequel elles reposent? D'ailleurs, elles sont utiles et il faudrait de toute nécessité loger, dans un autre quartier, ceux qui les occupent,

Ce n'est pas tout encore : parmi ces maisons, se trouvent les habitations de plusieurs artisans estimables et de gens de travail employés par le Commerce, lesquels sont là dans la situation la plus commode pour leurs occupations journalières. Ajoutez, à ces considérations, l'inconvénient, à la vérité rare et accidentel, qui résulte du voisinage de la Verrerie, et vous concevrez facilement que l'administration a dû renoncer à ce projet, si toutefois elle en a jamais fait l'objet de ses délibérations. Ce palais aurait été bien placé sur la place Louis XVI, à l'entrée de la rue Saint-Clément, précisément dans l'emplacement de la maison neuve qu'on vient d'y construire, si cet emplacement avait eu la largeur suffisante ; mais on aurait pu l'étendre sur les côtés, en lui donnant la forme carrée, avec une vaste cour au milieu.

Il y a non loin de là un autre emplacement plus convenable : c'est le terrain vague qui est entre la maison Belle-Isle-Pepin et la rue du Collége, en avant de l'ancienne église de l'Oratoire, précisément en face du palais épiscopal. Certainement la position est belle et magnifique : elle l'est même si évidemment, que je crois inutile d'entrer dans le détail des agrémens et des convenances qu'elle présente. Tout homme de sens saura les apprécier. On pourrait ménager à ce palais, une vaste cour au-derrière, et un beau jardin qu'on formerait des anciens jardins de l'Oratoire et de la Visitation.

Mais il est encore un autre emplacement bien supérieur à celui-là, sur lequel nous pourrions établir le palais des Tuileries nantaises, la place du Carrousel en avant, une belle cour entre la place et le palais, ce dernier s'étendant en longueur du Nord au Sud comme à Paris ; l'appartement du Roi, dans le pavillon du midi comme à Paris ; un beau et grand jardin sur la façade occidentale du palais, comme l'est le jardin des Tuileries ; une grande place au bout du jardin ; puis, des Champs-Elisées dont l'emplacement est prêt ; un faubourg de Chaillot, des Boulevards comme à Paris ; plus loin, un village de Neuilly, un bois de Boulogne qui n'est pas planté, mais le terrain est là qui ne demande qu'à l'être ; un château de Bagatelle, bien existant, bien joli, que tout le monde connaît ; un pont de Neuilly, qui ne serait pas peut-être un chef-d'œuvre aussi parfait

que le pont du vieux Neuilly, mais qui serait le pont de notre Neuilly ; et enfin des hauteurs de Courbevoie, d'où l'œil plongerait sur les Tuileries nantaises, comme il plonge de l'ancien Courbevoie sur celles de Paris. Je pourrais ajouter un autre point de ressemblance encore plus frappant, mais qui mettrait tout le monde dans ma confidence, ce que je veux éviter pour le moment.

La construction des Tuileries nantaises ne serait pas, à beaucoup près, aussi dispendieuse que l'a été celle des Tuileries parisiennes : ce ne serait plus la même forme et les mêmes décorations : je voudrais, toutefois, que ce fût un architecte nantais qui fît le plan de cet édifice, auquel il s'efforcerait d'imprimer une majestueuse simplicité. Les accessoires du projet, tels que les Champs-Élisés, le bois de Boulogne, etc., se feraient à peu de frais ; mais les alentours du palais et les monumens qui l'accompagneraient coûteraient des sommes énormes.

J'écrirai ce projet un peu plus tard, parce que j'en ai plusieurs autres plus intéressans à rédiger, notamment un mémoire sur les moyens proposés ou à proposer pour parvenir à débarrasser la Loire des sables qui encombrent son lit, et menacent d'en intercepter la navigation ; mémoire que je me propose de soumettre avant sa publication, si M. le Préfet y veut bien consentir, à l'examen du conseil d'arrondissement de la sous-préfecture fictive de Nantes, et à celui du conseil-général du département de la Loire-Inférieure. D'ailleurs, mon intention est de ne publier le développement de mon plan, pour la construction du palais des Tuileries nantaises, que dans le cas où l'administration municipale m'inviterait à le faire. Cette publication engagerait peut-être le gouvernement à aider la mairie dans l'exécution de ce singulier projet, si, toutefois, il était accueilli ; ce qui est douteux.

La promenade de la Bourse est une terrasse élevée en quarré long, dont le sol, comprimé par l'enceinte murée qui l'entoure, est de niveau avec le rez-de-chaussée de l'hôtel de la Bourse. Elle domine le port et ses quais. C'est là que se promènent, quand il fait beau tems, les négocians en traitant de leurs affaires,

pendant les heures que tient la Bourse. Le reste de la journée, sur la semaine, la promenade est fréquentée, le matin, par quelques malades et des gens désœuvrés, qui viennent y chercher des interlocuteurs, et surtout des nouvelles. Le soir, des enfans et leurs bonnes la remplissent. Le dimanche, depuis le lever du soleil jusqu'à midi, on y tient le marché aux fleurs. L'après-midi, c'est le rendez-vous des jeunes cuisinières, femmes de chambre, gouvernantes d'enfans, jardinières des environs de la ville et de leurs amants. On se promène là pendant quelques tems, puis on se rend sur le port qu'on parcourt dans toute sa longueur, et on revient sur le plateau de la Bourse où l'on fait encore quelques tours de promenade avant la pénible séparation qui a lieu à la chûte du jour.

Celles des personnes de cette classe et de cet âge qui ont le goût de plaisirs plus vifs et plus bruyans (remarquez, s'il vous plaît, que je me garde bien de dire moins innocens) se réunissent dans les salles de danse des guinguettes de la Ville-en-Bois, de la Conterie, de l'Hermitage, de Loquidi, de la Ville-en-Pierre, du Lion-d'Or et de la Morinière. Mais je prie mon lecteur de bien faire attention que, parmi les individus que je loue et ceux qu'on pensera peut-être, mais mal à propos, que je semble accuser ici; il existe, sans aucun doute, de nombreuses exceptions, ce qui doit atténuer, dans son esprit, l'effet de mes éloges et celui de mes médisantes insinuations.

La Petite-Hollande (1) est un promenoir situé à l'extrémité S.-O. du quartier de l'Isle-Feydeau, directement en face du port qu'il domine. Mais il ne jouit de cette belle vue qu'obliquement. On a laissé bâtir sur la grève, qui s'est formée de ce côté de l'île, une maison de bains qui est placée justement au milieu de cette petite promenade, et dont la porte d'entrée est de niveau avec elle, de sorte qu'elle intercepte la vue directe du port qu'on ne peut voir qu'en se plaçant à

(1) Ainsi appelée d'un riche négociant nommé Grou, de Hollande, qui l'avait fait aplanir et planter, et dont la maison existe encore en face de la promenade.

droite ou à gauche de cette maison (1), ce qui ôte à la Petite-Hollande, son principal mérite, et nuit beaucoup à la vue des étages inférieurs des maisons de la rue du Milieu de l'Ile-Feydeau. Mais aujourd'hui que l'administration municipale veut prolonger cette rue du Milieu jusqu'au marché de la Poissonnerie, dont sans doute elle changera quelques-unes des dispositions actuelles pour laisser, à cette belle rue, la vue pleine et libre du canal Saint-Félix, de la prairie de Mauves et des coteaux de Doulon, laissera-t-elle subsister cette maison de bains, et ne croira-t-elle pas devoir traiter de nouveau avec le propriétaire pour les transporter ailleurs ? Les désagrémens annuels des débordemens de la Loire sur l'Ile-Feydeau, dissuadent, dit-on, plusieurs personnes d'y prendre des logemens ; mais si, aux embellisemens qu'elle va recevoir, on ajoute l'exhaussement de son sol à la hauteur nécessaire, pour le défendre de l'invasion des grandes-eaux, les superbes maisons de ce quartier, devenu aussi sain qu'il sera régulier, ne manqueraient pas de locataires.

Port de Nantes.

Les quais de notre port, depuis la Piperie au S.-O. jusqu'à la rue de Richebourg au N.-E., sont aussi une promenade superbe, et peut-être plus intéressante que toute autre pour celui qui n'est pas blasé par l'habitude de voir tous les jours le même spectacle. Ces

(1) Il me reste un souvenir confus de cette affaire, mais je n'oserais affirmer l'exactitude de ce que je vais dire :

Lorsqu'on construisit le marché de la Poissonnerie, à l'autre extrémité de l'Ile-Feydeau, on voulut lui donner, du côté du pont de la Belle-Croix, une entrée pareille à celle qu'il avait du côté du pont d'Aiguillon ; mais, pour former cette entrée, il fallait, de toute nécessité, démolir la maison des bains de M. Jourdain, qui en avait reçu l'emplacement en pur don du gouvernement. On ne pouvait le forcer à le céder. On négocia avec lui et on ne parvint à vaincre sa résistance qu'en lui faisant bâtir ou en l'autorisant à bâtir lui-même une autre maison de bains dans l'emplacement où ils sont aujourd'hui, qui lui fut concédé pour un terme limité, mais très-long, sauf les autres conditions que je ne connais pas.

quais, de trois kylomètres de longueur, commencent au N.-E., précisément au bas du Cours Saint-Pierre. Là est le château de Nantes qui, sans être antique, est un vieux monument. Il fut le séjour des derniers ducs de Bretagne, dont il nous rappelle le souvenir. Le quai du Port-Maillard, qui vient ensuite, est très-beau et très-commode; c'est dommage qu'il ne soit pas accompagné de maisons qui soient en harmonie avec le local. Je vois, sur la place du Bouffay, les ruines, non encore applanies, de l'ancien Hôtel des Monnaies, un mur à élever ou un quai à construire sur le bord de la rivière; enfin un palais de Justice qui demande à être refait sur un plan plus digne de son imposante destination.

La rue de la Tremperie n'exhale plus de mauvaises odeurs, mais sa nudité déplaît à l'œil. Et la rue de la Poissonnerie, une des principales entrées de notre ville, quand sera-t-elle donc élargie, alignée? Quand..... ? Le quai des Gardes-Françaises ou de Flesselles est bien bâti; celui dit de Brancas, est très-beau; celui de l'Ile-Feydeau, en face, ne l'est pas moins.... Voilà la halle où se tient le marché des grains; et, quelques jours de la semaine, celui du pain que les boulangers, *extrà muros*, sont autorisés à y apporter ces jours-là. Dans l'étage supérieur de cet édifice est la bibliothèque publique. Nous en parlerons une autre fois. Voilà le pont de la Bourse, qui fait la communication de la ville avec l'Ile-Feydeau. Les arches en sont bien basses: les bateaux y peuvent-ils passer? C'est depuis Richebourg jusqu'à ce pont, et sur l'autre canal jusqu'à celui de l'Ile-Gloriette, nommé pont *Maudit* par les bateliers, dénomination qui lui est restée, c'est, dis-je, les différens bassins qui se trouvent dans cet intervalle qui forment le port où se tiennent, amarrés ou à l'ancre, les grands bateaux de la Loire. Mais depuis là jusqu'à la Piperie sont les chasse-marées, les gabarres, les grands et moyens navires qui naviguent sur les mers: c'est là le véritable port de Nantes.

Je remarque sur la place du Port-au-Vin la maison qu'occupait M. Bonteiller, l'ami de ma jeunesse, le plus modeste et le plus riche des négocians de Nantes avant la révolution, et ruiné par elle. Il a laissé des

enfans et des petits-enfans recommandables par l'instruction et les talens comme par les vertus sociales. Henri Bouteiller, qui vécut célibataire, a écrit des ouvrages en vers et en prose. Louis Bouteiller, fils de M. Charles Bouteiller, s'était placé, par la supériorité de ses talens, aux premiers rangs des officiers du corps royal d'artillerie: Il est mort jeune. M.lle Bouteiller, fille de M. Bouteiller aîné, s'est fait un nom très-distingué dans l'art de la peinture.

M. Bouteiller aîné et M. Charles Bouteiller, ont épousé deux demoiselles Drouin, filles de M. Louis Drouin, à peu près aussi riche que M. Bouteiller, tenant la maison la plus honorable de Nantes; et qui, comme M. Bouteiller, fut ruiné par la révolution. Au commencement de la domination de Bonaparte, lors de l'organisation du sénat conservateur, la grande réputation de M. Drouin le fit nommer membre de ce premier corps politique de l'état. Il crut devoir refuser cette place, malgré la gêne où il se trouvait avec sa très-nombreuse famille. Je suis bien aise de rappeler ici la mémoire de deux négocians vraiment estimables, qui m'ont honoré de leur bienveillance pendant 40 ans, et qui ont été des exemples mémorables des bouleversemens qu'opèrent les révolutions.

La façade de la Bourse, qui donne sur la place du Port-au-Vin, est ornée de quelques statues de nos marins célèbres. Les statues qui décorent la façade du côté de la promenade, sont des figures allégoriques. A une petite distance du plateau de la Bourse commence une rangée de grands arbres très-touffus qui se prolonge jusqu'au quai de Chézine. En été, ils donnent un ombrage très-agréable et servent à purifier l'air. Les maisons qui accompagnent les quais, sont, les unes magnifiques, les autres belles, celles-ci médiocres; celles-là, mais en petit nombre, paraissent maussades et déplaisantes, comparées à leurs voisines. L'alignement n'est pas régulier partout, mais ce défaut, ainsi que les maisons inconvenantes dont nous venons de parler, disparaîtront avec le tems.

Nous marchons, et nous voici à la Croix des Capucins. Elle n'existe plus, mais le quartier en a conservé le nom. En face, est la grande rue des Capucins, au haut

de laquelle était précisément, avant la révolution, l'église de ces religieux. Cette rue est d'un escarpement si roide qu'elle est non *viable* (1) pour les voitures. Plus loin, est la nouvelle rue moins escarpée, qui remplace avantageusement celle dite petite rue des Capucins, et communique avec le cours Henri IV, la place Graslin et la rue des Cadeniers.

Voyez-vous, sur votre gauche, une petite maisonnette placée sur le bord du quai. Elle remplace un massif en maçonnerie de forme conique qui était là de tems immémorial, et qu'on appelait je ne sais pourquoi la *Machine*. Elle servait d'indication. On voulait aller jusqu'à la Machine, pas aussi loin que la Machine, bien plus loin que la Machine. M. le négociant N... demeurait en face de la Machine; cet autre, bien au-delà de la Machine; la maison de celui-ci était en deça de la machine. Tel navire était à l'ancre près de la Machine, à droite ou à gauche de la Machine. Le nom de la Machine était dans toutes les bouches. Est-ce pour conserver le souvenir de la Machine, qu'on a construit la petite maisonnette? Non, sans doute, et pourtant elle le fera durer.

La maison à droite en face de la cale, appartenait à Jean Montaudouin, négociant célèbre, connu dans toute l'Europe, et lié de correspondance avec quelques souverains. Son épouse, d'origine irlandaise, et autant que je puis me le rappeler, de la famille de Mead, était vraiment un ange de beauté et de vertus. J'ai vu dans cette maison des grands seigneurs de toutes les nations de l'Europe, et entr'autres le jeune prince Poniatowski, dont le frère était alors Roi de Pologne. A beaucoup de franchise et d'amabilité, il joignait un caractère ferme et toute la fierté polonaise. Une visite chez M. Montaudouin à Nantes, lui était recommandée comme un devoir sur son itinéraire.

---

(1) Ce mot n'est pas usité dans le sens que je lui donne. On l'emploie, mais à mon avis très-improprement, pour désigner un enfant né avec la force nécessaire pour pouvoir vivre; j'aimerais mieux le mot *vivace*, car il n'est pas possible de faire dériver *viable* des mots *vivere* et *vita*. Je le fais dériver du mot *via*, *voie*, *chemin*, et lui fais signifier: qui peut servir de chemin. Cette expression me paraît bonne à adopter et préférable au mot praticable.

Jean Montaudouin fut un littérateur distingué. Il avait composé quelques ouvrages, et il m'en communiqua une partie, notamment un éloge de Léopold, grand duc de Toscane, dans lequel il observait que, pendant le règne de ce prince sur la Toscane, il n'avait pas été prononcé un seul jugement de condamnation à la peine capitale. La famille Montaudouin a long tems brillé à Nantes, par les vertus qui honorent le véritable négociant.

On a ménagé sur les quais deux enceintes considérables fermées par des olivettes, où l'on peut se promener ou se reposer à son choix, sans crainte d'être atteint, froissé ou blessé par les charrettes, les chevaux et les hommes chargés de fardeaux, employés aux travaux du port. C'est de là qu'on peut considérer tout à son aise, ce que j'ai vu depuis que je suis sur les quais, ces bâtimens, ces navires de forme et de dimension différentes, décorés de leurs banderolles et de leurs pavillons, portant les couleurs des nations auxquelles ils appartiennent; ces chargemens et déchargemens de marchandises de toutes espèces, dont plusieurs me sont inconnues, produits de l'agriculture et de l'industrie de toutes les parties du monde; cette agitation, cette activité, ces regards attentifs, qui peignent si bien l'impulsion entraînante qui fait mouvoir tous ces individus, le sentiment de l'intérêt. Cependant le fleuve coule; mais bientôt le flux de la mer vient en refouler les eaux, et introduit dans le port de nouveaux bâtimens chargés de nouvelles richesses, tandis que des capitaines danois, américains, portugais donnent des ordres et font leurs dispositions, afin de profiter du jusant pour faire descendre la rivière à leurs navires, chargés de produits français. Mais j'aperçois le bâteau à vapeur qui vient du bas de la rivière. Comme son pont est encombré par la multitude des passagers! Comme on voyage promptement et facilement aujourd'hui! Plusieurs de ceux qui sont sur ce bateau, sont partis ce matin, pour aller dîner à Couëron ou à Paimbœuf, et ils rentrent ce soir au sein de leurs familles, comme s'ils avaient dîné à l'autre extrémité de la ville, chez un de leurs amis. On va de même à Angers; on part le matin, et on rentre le lendemain à quatre heures du soir à Nantes, après avoir terminé ses affaires.

Du banc où je suis assis, j'ai en perspective la vaste

prairie au Duc, plus bas celle de Trentemoux, et plus loin les coteaux de Rezé et de Bouguenais, si fertiles et si bien cultivés. Si près de nous, ces deux communes nous sont presque inutiles, et elles ne profitent pas du voisinage d'une grande ville; leurs habitans auraient deux à trois lieues à parcourir pour apporter leurs denrées à nos marchés. Oh! combien un pont qui joindrait l'isle Gloriette à la prairie au Duc, puis un autre qui, de celle-ci, communiquerait à l'isle de Trentemoux, et un troisième encore très-petit sur le canal de la Haute Isle, entre le bourg de Rezé et le village des Couets, ajouteraient à la valeur du sol des communes de Rezé et de Bouguenais! Combien de provisions fraîches et savoureuses, Nantes recevrait journellement de ces communes! Comme le chemin tracé au milieu de ces belles prairies, entourées de tous côtés par les canaux de la Loire et de la Sèvre, serait fréquenté les jours de dimanches et de fêtes! Avec quel empressement le peuple de Nantes irait s'y imprégner de l'air pur et vivifiant qu'on y respire, air si propre à rafraîchir ses humeurs échauffées par l'atmosphère stagnant et lourd qu'il hume pendant toute la semaine, dans ses étroits magasins et dans ses ateliers enfumés!

Mais la prairie au Duc que deviendra-t-elle? Ma pensée s'en occupe: elle fait fermenter mon imagination. C'est là, ... J'écrirai quelque jour, si le temps m'en est donné, les projets que m'a suggérés ce vaste et inappréciable local, projets déjà esquissés sur le papier. Peut-être leur publication empêchera qu'on ne l'emploie partiellement à d'insignifiantes entreprises.

En attendant, il ne sera pas inutile d'établir ici un principe régulateur; c'est que, dans une ville comme Nantes, qui ne peut conserver sa splendeur et en quelque sorte son existence que par une grande et durable prospérité commerciale, on doit réserver de préférence et soigneusement les terrains non bâtis les plus voisins du port, surtout quand ils sont entourés de canaux navigables, pour les constructions d'agrandissement que peuvent nécessiter l'augmentation de sa population et l'accroissement de ses entreprises commerciales et industrielles. C'est là que sera placé ce qui ne pourrait ailleurs habiter le bourg du négociant avec ses magasins, pour qu'il puisse

avoir sous les yeux et sous la main, ses marchandises, en faire soigner la conservation, effectuer personnellement les livraisons qu'il fait à ses acheteurs, et recevoir celles qu'on lui fait, sans avoir besoin de recourir, pour cet objet, à des agens dont l'incapacité ou l'insouciance peuvent amener des tracasseries, des difficultés, et quelquefois des procès ruineux. Les prairies de la Magdeleine et de Mauves sont les plus voisines de la partie du port affectée aux bateaux qui font la navigation de la haute Loire; les prairies au Duc et de Trentemou bordent le grand port de Nantes, où sont stationnés les bâtimens qui naviguent sur les mers. A ces deux dernières, doit être indispensablement jointe la prairie d'Amont, située le long du canal de la Magdeleine. Les en séparer, ce serait leur nuire.

Quant aux parties élevées de la ville, destinées plus spécialement aux habitations de la population non commerçante, la plus intéressante est celle qui s'étend, en longueur, depuis la place Louis XVI jusqu'au coude hideux que fait la route de Paris, près l'auberge des Enfans-Nantais, en avant du bourg de St-Donatien, et, en largeur, depuis la rue St.-André jusqu'à Richebourg. L'autre partie élevée, qui ne mérite pas moins de considération, est celle qui s'étend depuis l'établissement Chaillou, sur la route des Dervalières, jusqu'à 300 toises au N.-E. de la route de Rennes, sur le chemin de Loquidi. C'est sur ce terrain que j'ai proposé de planter des boulevards semi-circulaires, qui seraient le prolongement de ceux qui existent. Il serait prudent de le soumettre à un plan régulier, combiné avec ces boulevards, si l'administration se décidait à les planter; car leur existence ferait promptement peupler ce quartier.

L'élargissement et la jonction de la rue de Flandres à celle de Penthièvre, est une de ces opérations qui fournit une nouvelle preuve, à ajouter à tant d'autres que nous avons déjà, du zèle de l'administration municipale pour l'établissement des communications utiles; plus loin, on s'efforce d'adoucir la pente de la rue de la Verrerie, et d'en rendre le montage moins pénible.

Voilà l'hospice du Sanitat, le refuge du malheur, l'asile de la vieillesse et la maison de détention où l'on enferme les maniaques et les fous. Tout ici attriste l'homme sensible et lui atteste sa misère.

La rue de Launay a pris son nom de la maison de campagne que l'on aperçoit au bout de l'avenue : c'était autrefois la promenade la plus fréquentée de Nantes ; on y trouvait des promeneurs à toute heure, dans la belle saison. M. de la Chapelle-Coquerie, son propriétaire, avait laissé à ses concitoyens la disposition de ses belles avenues et de son parc planté en futaie. A sa mort, cette terre devint la propriété d'une branche de l'illustre maison de Saint-Pern. Les héritiers Saint-Pern ont partagé ce riche domaine, et ont vendu chacun leur portion. Le dernier qui a possédé le château et une partie du parc, est M. Demonti-Saint-Pern, ainsi nommé à cause de son épouse, lequel a laissé une mémoire honorable et chère à ses concitoyens. M.me sa fille a vendu cette propriété peu après son mariage avec M. de Granville.

Le parc de Launay ne ressemble donc plus à ce qu'il était autrefois. Il est partagé entre plusieurs propriétaires. On y voit des corderies, des jardins, des pépinières, des pâturages et quelques terres en culture réglée. Le projet de l'administration, d'ouvrir des rues sur ce terrain, en triplera, s'il est exécuté, la valeur actuelle.

La chaussée de Chésine a une très-belle vue, et des maisons qui ont peu d'apparence.

La rue Sablée peut devenir une des plus belles de Nantes, en la prolongeant en droite ligne sur un terrain qui est parfaitement de niveau jusqu'à la rue de la Ville-en-Bois. On pourrait lui ménager, dans son milieu, une place magnifique, et y construire une fontaine qui en ferait l'ornement, et serait très-utile au quartier. On sait d'ailleurs que tout ce terrain est rempli de sources abondantes d'eau excellente à boire.

Le quartier qui suit la rue Sablée, est nommé la Construction, parce qu'on y construit la plupart des bâtimens destinés au long cours et au grand cabotage ; mais il y a d'autres chantiers de construction dans la vallée de Chantenay, pour des navires de même grandeur.

Les Salorges sont un bâtiment immense, entièrement construit en granit, aux frais des fermiers-généraux, pour y déposer provisoirement les sels qu'ils tiraient des marais salans établis sur nos côtes maritimes du Golfe de Gascogne, et qui les prenaient là au fur et à

mesure des besoins pour l'approvisionnement de l'intérieur du royaume. Elles servent encore aujourd'hui de magasins pour les sels du commerce et pour les denrées coloniales.

La rue qui longe les Salorges au S.-O. pourrait être dirigée en droite ligne par les hauteurs de Pilleux, du mont Bernard et de Grillaud, jusqu'à celle de la Contrie. L'ouverture de cette rue paraît, au premier coup-d'œil, un tour de force, un ouvrage digne des anciens Romains. Cependant, elle ne serait pas très-dispendieuse : on pourrait se dispenser de la faire paver. Une terrasse soigneusement faite et un aplanissement régulier la rendraient sèche et propre dans toutes les saisons. Elle est à quelque sorte tracée, et elle n'exigerait que la main d'œuvre, les remblais se trouvant sur les lieux. Il faudrait pourtant des ponts en quelques endroits ; mais on a partout la pierre sous la main, et les dépenses seraient amplement compensées par la beauté de cette promenade, pour ainsi dire, aérienne, par la pureté de son atmosphère, par ses aspects extrêmement variés, par ses perspectives mobiles, par ses horizons vaporeux, plus ou moins reculés ; enfin, par la commodité des communications qu'elle établirait avec plusieurs maisons de campagne et villages des environs de la ville. En continuant ce chemin, toujours par les mêmes hauteurs de la Contrie, à la route de Vannes, qui est là sur ce que nous appelons le sillon de Bretagne, on en ferait une lice magnifique d'une lieue et demie de longueur, fort agréable et précieuse à nos jeunes gens, pour les courses de chevaux et les autres exercices d'équitation. Je doute qu'il y en ait de plus belle ailleurs, même en Angleterre. Les pouvoirs administratifs de notre municipalité ne s'étendent pas, à la vérité, sur tout l'espace que ce chemin aurait à parcourir ; mais M. le vicomte de Villeneuve, notre préfet, a le goût des arts, il en est l'ami sincère, parce qu'il en connaît tout le prix, et ses pouvoirs s'étendent sur tout le territoire.

Jeunes Armoricains, seriez-vous bien aises d'avoir cette lice à votre disposition ? Savourez-vous d'avance le plaisir que vous auriez à y lancer vos coursiers impatiens, à voir accourir sur votre passage les essaims

des beautés nantaises, et y former des groupes charmans, placés là tout exprès pour admirer votre élégante tenue, votre adresse et vos graces chevaleresques? Si ce sont là vos désirs, je vais vous indiquer le moyen de vous en procurer l'accomplissement. Ce moyen est respectable par son antiquité : il date de 17 à 1800 ans. Il m'a été enseigné par une inscription incrustée dans le mur de la galerie basse de notre hôtel de ville, qui signifie, si je ne me trompe :

Aux divinités des empereurs,
Sous les auspices du dieu Janus;
Marcus Gemillius Secundus et Caius Sedatius Florus, actores (1) (agens ou commissaires). *vicanorum* (des habitans des rues) portensium (situés sur le port) *ont fait construire ce tribunal (commune locis) qui est commun à ces lieux, des deniers fournis volontairement par ceux qui les habitent.*

Allons, Messieurs, imitez vos prédécesseurs ; nommez des commissaires, formez une souscription, et faites construire un monument aussi beau que durable, sur lequel vous placerez une inscription qui attestera à la postérité la plus reculée votre patriotisme, la pureté de votre goût et les nobles amusemens qui servaient à vous délasser de vos études et de vos travaux. Bien des *papas*, dont la jeune lignée ne tardera pas à se présenter dans la lice, s'empresseront sans doute de venir partager vos dépenses. Eh ! qui sait si de jolies mains ne laisseront pas modestement tomber dans la caisse de souscription, le produit de quelques épargnes faites avec plaisir pour se procurer l'agrément d'une promenade aérienne.

---

(1) Le mot *actor*, suivant immédiatement les noms de Gemellius et de Sedatius, doit nécessairement se rapporter à ces deux négocians, dont il indique la qualité d'agens faisant pour, etc. *Vicanor* indique évidemment le génitif pluriel de *vicanus* qui signifie habitant d'une rue. Les mots *stips*, pièces de monnaie, *conlata* portées ensemble, réunies, étaient employés chez les Romains pour signifier les contributions volontaires des citoyens rassemblées en masse pour subvenir aux frais d'une dépense quelconque. J'ai traduit longuement pour mieux faire sentir la signification que je donne aux mots latins ; maintenant j'abrége ma traduction sans en changer le sens et sans prétendre qu'elle soit meilleure que celles qui l'ont précédée : *Aux divinités des empereurs, sous les auspices*

Le quai de l'Hermitage est dans une charmante position, mais il est mal bâti et ne l'est pas entièrement. Au-dessus de ce quartier, sur le sommet du côteau, était le *petit* couvent des capucins, ainsi qualifié pour le distinguer du *grand* couvent dont nous avons parlé ci-devant. Au bas des jardins en amphithéâtre de ce monastère et sur le mur qui borde le quai, était autrefois une niche où l'on avait placé une figure de la Vierge, (*maris stella.*) Tous les bâtimens dont les équipages étaient catholiques, qui entraient ou sortaient du port, ainsi que toutes les personnes de la même religion qui se trouvaient dans les bateaux montant ou descendant la Loire, ne manquaient jamais, en passant devant la Madone, d'ôter respectueusement le chapeau et d'invoquer, par une courte mais fervente prière, la protection de celle que représentait la figure.

On a laissé, bâtir au bout du quai de l'Hermitage une rangée de maisons qui le coupent et lui font faire un coude fort déplaisant. Je pourrais motiver, par le raisonnement, mon opinion sur ce point; mais, comme cela ne changerait rien à l'état des choses, et que l'inconvenance est évidente, je me tais. Cette rangée de maisons est en face du rocher de Miséri, fameux dans nos annales. C'est une carrière de granit très-dur, d'où l'on tire la pierre qui, taillée convenablement, sert à paver nos rues. Ce pavé n'est pas aussi durable que ceux de Paris et d'Angers, mais il a sur ces derniers l'avantage d'être moins glissant et, par conséquent, de fatiguer moins le marcheur. D'ailleurs, dans une ville où il y a beaucoup de carrosses, de cabriolets, de fiacres et de voitures de transport, un pavé glissant expose le piéton à de nombreux accidens.

C'est du plateau qui se trouve au sommet de ce rocher que l'on jouit de cet admirable point de vue que ceux qui connaissent Constantinople ont toujours comparé à celui si brillant de cette ancienne capitale de l'empire d'Orient. « Constantinople semble avoir été bâtie pour le plaisir des yeux » a dit M. le comte de Forbin. (*Voyage dans le Levant.*)

---

du dieu Janus, Marcus Gemellius Secundus et Caïus Sedatius Florus, commissaires des habitans de ce port, ont fait construire, des deniers fournis volontairement par leurs commettans, ce tribunal qui est commun à tout le quartier.

Lorsque le couvent et l'église des Capucins existaient encore, on ne manquait jamais d'y conduire les princes et les grands qui venaient visiter Nantes, pour les faire jouir de cette curieuse perspective. On y a même mené les dames et on a répété pendant long-tems à Nantes l'anecdote tant soit peu graveleuse de la maréchale d'Estrées, que je ne veux pas redire ici.

Ce plateau s'étend depuis la rue du roi Baco, au N. E., jusqu'au commun du village de la Brianderie au S. O., et du S. E. au N. O., depuis la rivière jusqu'à 4 kylomètres dans les terres, sauf quelques ravins que se sont creusés les eaux. On dirait qu'il a été placé là par la nature pour procurer à notre ville la promenade peut-être la plus belle qui soit en Europe. Dans l'état actuel des choses, des murs de jardins et quelques maisons interrompent et masquent en quelques endroits la perspective et ne permettent pas de suivre les variations très-mobiles de ses différens aspects. Mais, en se plaçant dans le jardin de la maison Lusançay, la faculté visuelle s'exerce sur un espace immense.

Maintenant, supposons ce plateau disposé en promenade, avec de longues avenues, dont la principale en magnoliers-grandiflores, orné de statues dignes du local, décoré de bassins d'eau limpide (1); enfin, embellie de tous les agrémens, de tous les brillans accessoires que le génie d'un bon architecte peut y ajouter; supposons encore que la vue n'est plus masquée par les constructions insignifiantes dont nous avons fait mention: alors, l'œil du promeneur, plonge sur la ville tout entière, dont il peut distinguer les quartiers et reconnaître même les édifices. Il a, pour ainsi dire à ses pieds, les quais, le port et les bâtimens qui y sont stationnés; la vue du cours de la Loire, à la distance de trois lieues au-dessus de la ville et de trois lieues au-dessous; des immenses prairies, qu'elle arrose; de ses isles, couvertes de saules à feuilles argentées et de peupliers pyramidaux; de toute l'étendue de nos ponts, de 3 kilomètres de longueur; des coteaux si bien cultivés de Saint-Sébastien, de Rezé, de Bouguenais; du chef-lieu de ces communes,

(1) Il existe de tems immémorial, sur ce plateau, des pièces d'eau qui ne tarissent jamais et dont l'eau ne se corrompt pas en été.

de leurs maisons de campagne; des faubourgs de Saint-Jacques et de Pirmil, et des hameaux de Pont-Rousseau et des Couëts. Précisément en face, est l'embouchure de la Sèvre; on peut en suivre le cours, et à deux lieues de distance, on remarque presque sur les bords de cette rivière, une éminence de 200 pieds de hauteur, sur laquelle est placé le bourg de Vertou, dominé par son église, surmontée de son clocher. Enfin, depuis le Nord, en revenant par l'Est et le Sud jusqu'à l'Ouest, se présente un horizon immense et vaporeux, dont l'œil le plus perçant ne peut assigner la limite. Entre le nord et le couchant, la vue serait nécessairement bornée par les maisons qu'on ne manquerait pas de construire sur le nouveau chemin de Couëron, qui passera sur ce plateau et longera le terrain où serait placée la promenade. (1)

Nous venons de voir le beau côté de la médaille, voyons si le revers ne présente rien de fâcheux. Si vous faites, me dira-t-on, du coteau de Miséri une promenade, où prendrez-vous la pierre nécessaire au pavage de vos rues? C'est, je crois, la seule objection fondée qu'on puisse me faire, et j'y vais répondre.

Il y a bien long-tems qu'on tire de ce rocher la majeure partie des pierres employées au pavage de la ville de Nantes, et on n'y a pas fait une grande brèche. On peut donc disposer là une vaste promenade et conserver encore du pavé pour plusieurs siècles, quand même on ne trouverait pas ailleurs des pierres aussi convenables ou meilleures pour cet usage, que celles du coteau de Miséri. Il est même à désirer qu'on en découvre une nouvelle carrière sur les hauteurs de Chantenay, pour le service de la partie septentrionale et élevée de notre ville.

Une autre objection, que je ne chercherai pas à éluder, est celle qui résulte de la roideur du montage des rues qui conduisent à ce plateau, et de leur aspérité. Mais le projet du nouveau chemin de Couëron, et sa confection, vraisemblablement prochaine, au moins

(1) En faisant partir la lice dont on a parlé ci-devant, du plateau de Lusançay, il me semble qu'on en diminuerait la dépense de moitié. Mais il faudrait examiner soigneusement le terrain, afin de s'assurer, si par cette nouvelle direction, la perspective serait aussi nette et aussi étendue.

jusqu'au Moulin des Poules, c'est-à-dire, jusqu'au plateau lui-même, pour la commodité des nombreux habitans de ce quartier, est la réponse la plus satisfaisante à cette objection. En exhaussant graduellement le chemin de Couëron, depuis la barrière de l'avenue de Launay jusqu'au plateau, la pente, calculée sur la longueur de l'espace à parcourir, doit être à peine sensible; d'ailleurs, il est facile d'adoucir le montage de plusieurs chemins qui, de là vallée de Chantenai, conduisent sur la hauteur. L'aplanissement du chemin de la Ville-en-Bois formera aussi une route un peu longue, mais agréable pour s'y rendre.

Il n'y a donc rien qui s'oppose, si ce n'est la dépense, et sur cela je n'ai point d'observation à faire, à la confection de cette magnifique promenade qui, non-seulement ferait les délices du peuple de Nantes et des étrangers qui la visiteraient, mais serait encore un point de vue très-agréable pour les habitans du faubourg Saint-Jacques, et des communes et hameaux situés sur la rive gauche de la Loire, ainsi que des voyageurs venant par la route de Machecoul. Quelle haute idée ne donnerait-elle pas de notre ville aux équipages et passagers des navires étrangers arrivant à Nantes, dont elle frapperait les regards à l'instant même qu'ils doubleraient la pointe de Roche-Moriçe, et qui pourraient la considérer tout à leur aise depuis ce moment, jusqu'à celui où ils jetteraient l'ancre dans le port.

Des embellissemens tels que celui-ci, les Boulevards semi-circulaires dont j'ai proposé la plantation, ainsi que la lice aérienne dont j'ai parlé ci-devant, attireraient infailliblement dans notre ville, déjà si attrayante, un grand nombre d'habitans riches, non-seulement de toutes les parties de la France, mais aussi de l'étranger: déjà nous en avons vu arriver plusieurs depuis quelques années, et ils ne paraissent pas se déplaire dans notre cité. Dans le fait, où trouverait-on ailleurs un climat plus tempéré, un air plus salubre? Ce qui le prouve, c'est qu'il n'existe peut-être pas en France une ville où, proportion gardée, il y ait autant qu'à Nantes d'individus des deux sexes au-dessus de l'âge de 70 à cent ans, malgré les torrens de sang, versés ici pendant la

tourmente révolutionnaire, qui a été également funeste aux hommes de toutes les conditions, de tous les partis et de toutes les opinions. Où trouver, enfin, une plus immense variété, une plus grande abondance de substances alimentaires en viande, poisson, légumes et fruits ? On enlève, à la vérité, pour l'approvisionnement de Paris, une assez forte quantité de notre gibier, de nos poissons, de nos savoureux légumes et de nos excellens fruits ; mais il en reste encore assez pour nous, et même à bon marché, surtout en légumes et en fruits, qui se vendent ici à très-bas prix. Quant à nos vins, ils ne sont pas les meilleurs de la France ; mais, malgré les mauvaises plaisanteries de leurs détracteurs, nous voyons tous les jours à nos tables des Parisiens, fins connaisseurs comme ils le sont tous, des gourmets gascons, qui ont un talent consommé pour la dégustation des liqueurs, lesquels viennent ingénuement nous demander de quel crû de Bordeaux nous avons tiré les vins blancs si limpides, si légers, si apéritifs, si agréables que nous leur faisons boire. Eh bien ! Ces vins sont de ceux qu'Abeilard versait à Héloïse : ils sont du Palet ou des environs ; mais ces messieurs, quoique détrompés, laissent là les vins de Bordeaux pour boire les nôtres, au moins pendant le premier service. Au reste, patience, nous aurons bientôt de meilleurs cépages, nous soignerons mieux nos vendanges, et nous aussi, nous aurons du bon vin.

Il résulte de ce que nous venons de dire, que nous n'avons à Nantes que deux promenades qui en méritent vraiment le nom, le Cours Saint-Pierre et les quais de la Fosse ; les autres ne sont que des promenoirs dont je ne conteste pourtant ni l'agrément ni l'utilité. Le Jardin des Plantes sera la troisième, et les Boulevards projetés, depuis Barbin jusqu'à l'arche de Mauves, en feront la quatrième. J'observerai que le quartier où seront placés ces derniers n'est point peuplé, ou l'est peu de cette classe d'individus qui mettent un grand prix aux établissemens de ce genre. Peut-être même ces boulevards auront-ils l'inconvénient de nuire à la régularité du plan qu'on voudrait établir, dans la suite, pour le quartier Saint-Clément, qui peut devenir superbe et le plus beau de ceux situés sur les parties

élevées de la ville. J'ai déjà dit que c'était notre faubourg Saint-Germain, et tout le monde sait que nos grands propriétaires s'y logent de préférence ; mais il faudrait préalablement en asseoir le plan régulier et lui ouvrir de belles rues, ou du moins en déterminer et fixer l'ouverture et la direction dans la partie la plus rapprochée du Cours Saint-Pierre, comme je l'ai proposé ci-devant. Les maisons viendraient s'y placer comme d'elles-mêmes. Cependant, pour y attirer plus vite les habitans, on planterait des boulevards plus au nord que ceux projetés, c'est-à-dire, au-delà de la ligne du plan régulier du quartier de Saint-Clément. Ces boulevards commenceraient sur le quai, à l'endroit où, devant le coteau de la Tremissinière, l'Erdre fait un coude. On se servirait du chemin assez large qui, des bords de la rivière, vient joindre la route de Nort. De là, les boulevards traverseraient les terrains situés entre l'église de Saint-Donatien et le Plessis-Tison, couperaient la route de Paris pour aller joindre l'avenue de la Colinière, et venir déboucher sur la prairie de Mauves, entre les Deux-Blottereaux, d'où on les prolongerait ensuite, pour les ramener vers la ville, de la manière la plus convenable et suivant l'état où se trouveraient alors les lieux voisins (1) ; car la prairie de Mauves est destinée à éprouver de grands changemens et à recevoir des établissemens de la plus grande importance. De toutes nos prairies, non commencées à bâtir, elle est celle qui, au moyen d'un pont fait en face du Jardin des Plantes, ainsi que je l'ai dit ci-devant, ou plus près encore, à la pointe de la prairie la plus voisine de Richebourg, aurait des communications plus rapprochées et plus faciles avec le centre de la ville, par les quais du Château et du Port-Maillard. Il est donc intéressant de veiller à ce qu'on n'y fasse pas des constructions qui s'opposeraient, dans

(1) Il serait facile de ramener, dès ce moment ces boulevards du Blottereau jusqu'à la rue de Richebourg, près la maison de la Moutonnerie, en leur faisant suivre le bas du coteau de Doulon, dont on les rapprocherait le plus possible, pour ne point gêner la construction d'un quai qu'on pourrait faire dans la suite sur le ruisseau du Sail, et des maisons qu'on voudrait élever entre les boulevards et le quai.

la suite, aux développemens réguliers qu'on voudrait lui donner. Dans ce moment, 10 mai 1825, il n'existe, sur toute la superficie de cette vaste prairie, que le pont de l'arche du Gué aux Chèvres, fait que je constate pour l'instruction de la postérité. Mais je dois ajouter ici qu'on devrait, sans délai, arrêter de faire du ruisseau du Sail, suffisamment élargi et creusé jusqu'aux Blottereaux, et dont les bords seraient élevés au-dessus du niveau des grandes-eaux, une excellente gare pour les bateaux de la Loire, qui courent les plus grands dangers dans les bassins qui leur servent de port, lors des débacles des glaces. Je parlerai ailleurs des gares à établir. P. GRELIER.

LA PIERRE NANTAISE ET L'HERMITAGE.

La Pierre Nantaise existe-t-elle encore?... A une question aussi simple, sur un objet exposé à tous les regards, et tellement remarquable en notre cité, que tous ses historiens en parlent comme d'*une chose rare et curieuse, plaisir des habitans et admiration des étrangers*, il semblerait qu'un seul monosyllabe dût suffire pour toute réponse; mais, parmi ces écrivains, les uns disant *oui* et les autres *non*, le doute du lecteur reste, même sur les lieux, flottant entre les deux extrêmes.

Ainsi que l'appareilleur rassemble et prépare les matériaux qui serviront à élever l'édifice: de même, nous retirons de nos diverses annales les élémens qu'elles nous offrent épars et sous différens aspects, et nous tâchons d'en former un corps plus ou moins lumineux, qui puisse montrer la vérité et mettre sur sa voie. Bornons-nous donc, encore cette fois, au modeste rôle de compilateur et d'indicateur, pour remplir le paisible ministère de conciliateur. Faisons même le sacrifice du style, et composons cette espèce de centon, en majeure partie, de morceaux déjà tout rédigés.

Si la Pierre Nantaise a le titre de fameuse chez nos auteurs, elle a une célébrité bien plus grande encore dans une certaine classe de voyageurs qui se nomment, entr'eux, compagnons du devoir. C'est, pour ces ouvriers,

la pierre de touche de la sincérité des rapports ; vous avez été à Nantes, dit l'examinateur, dites-nous donc comment est faite la Pierre Nantaise ? Si le répondant hésite ou balbutie dans sa description, il est repoussé comme indigne de foi. Malgré tant de renommée, la Pierre Nantaise n'en serait pas moins un fonds trop aride pour alimenter, à lui seul, une dissertation. Qu'il nous soit donc permis d'y joindre ses environs.

Au bout de notre belle promenade de la Fosse et de ses nombreux et riches embarcadères, sont les quais de Chézine, couverts d'actifs chantiers de construction. Ils se terminent à un monument colossal, tant par l'étendue immense de ses six pavillons prolongés, contigus et compris en un massif uniforme, que par son imposante architecture, et, surtout, par l'extrême solidité de sa maçonnerie toute en pierres de taille d'un granit tiré du lieu même. Ce vaste bâtiment, édifié en 1776, 1777 et 1778 pour les Fermiers-généraux, auxquels il coûta plus de cinq cent mille francs, conserve le nom de Salorges, quoique sa première destination ait été changée, et qu'il serve maintenant de magasins pour les denrées coloniales et autres marchandises de l'entrepôt des Douanes (1). Là commence le quartier actuel de l'Hermitage, élevé sur le coteau Miséri, où il n'y avait encore, en 1677, que quelques cases de pêcheurs et le couvent des Capucins. Le pied de ce rocher baignait dans la Loire, et les premiers quais n'y furent établis qu'en 1756, sous le nom d'Aiguillon qu'ils ont retenu. Ce coteau forme, du côté de l'Est, une des extrémités du Sillon de Bretagne, colline à large croupe, qui, plus loin que Sautron,

(1) Les mesures prises, dans un des pavillons du centre, comme milieu du biais que fait le bâtiment sur le quai, nous ont donné 30 pieds et 1/2 pour la longueur et autant pour la largeur du vestibule, et 29½ pieds pour la profondeur du magasin qui le suit sous sa même largeur, et à 30 pieds de hauteur depuis le plancher qui est en massifs madriers, jusqu'à la naissance des combles dont la charpente en bois de chêne est de la plus forte proportion ; les murs tant de l'intérieur que du pourtour sont assis sur des fondations de 10 pieds de large et s'élèvent, au-dessus du sol, par une pente insensible qui leur laisse 5 pieds 1/2 dans leur épaisseur moyenne. Ils sont soutenus par des contreforts à égales distances. On voit, par la largeur des six pavillons et des sept murs qui les garnissent latéralement, que la façade qui leur sert de frontispice commun et particulier, doit avoir plus de 220 pieds d'étendue.

et au-delà de la vallée de la Chézine, se réunit à son autre embranchement, venant également de Nantes, mais par le quartier Graslin, le Boulevard, la place Viarmes et la route de Vannes. Puis, la totalité de l'éminence se dirige vers le Nord-Ouest, et, sous des sommités plus ou moins évasées et le plus souvent fort étendues, file, sans interruption, par le Temple, Saint-Etienne-de-Mont-Luc et Savenay, jusques vers Pont-Château où elle s'abaisse et se perd dans la tourbière de Montoire. La submersion des marais de Donges provient des eaux pluviales qui descendent de son versant au Sud.

Ce Sillon de Bretagne, qui formait autrefois la limite septentrionale de la Loire, depuis Nantes jusqu'au golfe de Montoire, comme les collines de Frossay et de Saint-Viaud la bornaient au côté opposé, présente quelques sujets de remarques particulières qui rendront excusable une courte digression. — Sur son penchant, prolongé vers les vastes prairies qui bordent aujourd'hui le fleuve, sont des moulins qui, dans les tems les plus calmes, trouvent toujours assez de vent pour être mis en action. *Ils virent de serein*, disent les meûniers, ce qui dénote que le fait a le plus communément lieu, le soir et la nuit. Un semblable phénomène s'observe aux pieds des gigantesques falaises, à pic, des côtes de la haute Normandie. Le navire qui, au large, manque d'air pour manœuvrer, se fait touer sous ces murailles naturelles qui lui renvoient une brise assez forte pour lui donner un bon sillage. Si, du sommet de ces rochers escarpés, on jette ou lance sur le précipice un corps léger, tel que un chapeau, un mouchoir roulé, une boule de papier froissé, loin de tomber à la mer, cet objet est repoussé et ramené sur le plateau. C'est un amusement pour les étrangers qui visitent le cap la Hève et ses superbes phares. — En regardant notre Sillon de Bretagne comme une chaîne qui, dans une ligne continue d'environ dix lieues, lie, en quelque sorte, notre ville aux marais de Montoire, on est frappé de la dissemblance qui existe entre les individus qui habitent deux endroits aussi rapprochés. Voici, en opposition de notre belle, saine et spirituelle population de Nantes, le tableau que quelques écrivains nous tracent de nos malheureux voisins. Figurez-vous, dit l'un, des êtres qui, à peine,

ont fait quelques pas dans la civilisation, de véritables squelettes animés, réduits à un affreux état de maigreur, vivant d'un pain noir, buvant des eaux croupissantes, logeant sous des huttes couvertes de roseaux, et attaqués de maladies scrofuleuses. Le Bryéron, dit l'autre, habillé de la bure brune qu'il tond sur ses brebis noires; la barbe hérissée, la figure enfumée et sauvage, encadrée de deux rivières de cheveux noirs, nation qui semble être sortie de la tourbière bretonne, comme les enfans de Cadmus de la terre thébaine. Cependant, un nouveau peintre vient de couvrir ces teintes sombres d'un gracieux coloris. Galant chevalier, il chante ainsi les charmes séduisans des nymphes de la Bryère. « Si les » Montoirins, dit-il, ne sont pas sorciers, il se trouve » peut-être plus d'une enchanteresse parmi les Mon- » toirines, surtout quand le dimanche elles ont mis » leurs beaux habits. Elles sont, en général, grandes, » bien faites, brunes piquantes, le cou long, et cette » forme élégante, que l'on admire dans les statues an- » tiques. » Ne nous étonnons point d'un tel contraste entre les deux sexes; Vénus n'eut-elle pas Vulcain pour époux? Mais, jeunes Nantais, soyez prudens; que ce ne soit que la feuille de moly à la main que vous traversiez désormais la cale des Oranges à la Fosse. Là, apparaissent parfois, les modernes Circé, au milieu des nuages de vapeur bleuâtre, à odeur sulfureuse, qui s'élèvent des tourbes en combustion dans les barques qui nous apportent ces mottes noires et onctueuses de Montoire et des bords de l'étier de Saint-Joachim. On reconnaît ces *enchanteresses* à leurs accoutremens bruns, depuis le capuchon jusques aux chausses.

Remontons le Sillon de Bretagne et revenons au coteau Miséri. Sur la pente escarpée de ce rocher, les seigneurs de la Hautière avaient établi une voûte en cave, avec une loge de gardien, pour le service des vignes qui en garnissaient, en partie, le sommet. En 1529, un hermite obtint, pour sa retraite, cette maison qui fut successivement occupée par plusieurs solitaires, lesquels bâtirent une chapelle un peu au-dessus de la vieille cave, et nommèrent leur habitation l'Hermitage de Saint-François. En 1609, la cave, la fontaine et la chapelle furent enfermées d'un mur de clôture, parce

que, dit l'historien, les hermites étaient troublés, dans leur solitude, par les chants des bergers et autres personnes de la campagne. En 1622, le dernier hermite étant mort, les Recollets, que l'on appelait alors les *Pères Douillets*, établis sur les ponts, depuis 1617, firent leur possible pour obtenir cette propriété des seigneurs de la Hautière. Les Capucins qui, admis dès 1568, s'étaient fixés, en 1591, au Marchix, dans l'endroit qu'ils cédèrent depuis aux religieuses Cordelières de Sainte-Elisabeth, et qui s'installèrent, en 1630, à la Fosse, où leur église commencée, en 1628, sous la dédicace de Notre-Dame des Anges, fut bénite en 1631; les Capucins, disons-nous, furent plus heureux, et le terrain leur fut concédé avec beaucoup d'agrandissement. Ils s'en firent, d'abord, une espèce d'annexe, et ils ne vinrent l'occuper définitivement, au nombre de treize religieux, sous le nom de Petits-Capucins, qu'en 1664. Mais, en 1683, ils abandonnèrent le premier édifice qui était dans le plus mauvais état, et l'on en bâtit un nouveau dans le même emplacement, sur la pointe du rocher, du côté de la ville. L'église fut augmentée d'un tiers dans le siècle suivant.

Déjà, il y avait à Nantes plusieurs couvens. Les Jacobins, fondés en 1228, sur la demande qu'en avait faite Saint-Dominique lui même, venu en Bretagne, en 1217, pour engager le duc Pierre de Dreux, surnommé Mauclerc par les ecclésiastiques, à prendre la croix contre les hérétiques Albigeois; les Cordeliers, reçus en 1250 et confirmés en 1296; les Chartreux, en 1445; les Minimes, en 1589; etc. La communauté de ville, stimulée par les curés, s'opposait, autant qu'elle le pouvait, aux nouvelles demandes des divers cénobites, et n'y souscrivait qu'avec peine, à la longue et à son corps défendant. Elle imposait, pour première condition, de ne s'établir que hors des murs; et, quand elle le pouvait, elle défendait de mendier dans la ville. Les Capucins obtinrent sa permission sous l'obligation, par eux, de se porter aux incendies et d'y travailler. « Saint-François, nous dit l'abbé Travers, leur ordonne de travailler pour vivre, et de ne mendier que quand le travail ne suffirait pas à les nourrir. » Mais... ils avaient pour protecteurs,

M.r et M.me de Mercœur, qui les avaient accueillis, au Marchix, dans le plus fort de la Ligue, préparée à Nantes dès 1585, commencée en 1587, jurée en 1590, et finie en 1598. Aussi, les R. R. P. P. servirent-ils avec zèle la Sainte-Union. On les vit, le 24 mai 1591, faire, avec quelques autres ecclésiastiques et des laïques, une procession à la cathédrale, sur les neuf heures du soir, en chemise, pieds nus, la torche à la main, pour demander à Dieu qu'il lui plût de favoriser les armes du duc de Mercœur contre celle du Roi. (1) Mais, plus tard, ils eurent l'honneur de faire agréer une collation à Louis XIV, lorsque, dans son voyage à Nantes, en 1661, le monarque alla voir leur nouveau Monastère de l'Hermitage. Bien arriva, par la suite, à ces fils de Saint-François de s'être ainsi fait remarquer du souverain. En 1688, sortit un Edit portant que tous les couvens, bâtis depuis 1660, qui n'auraient point obtenu de lettres patentes, fussent détruits. En conséquence, le sénéchal de Nantes eut ordre de faire sortir les Capucins de l'Hermitage. La jussion leur en fut faite le samedi de Pâques; mais l'exécution en fut remise jusqu'au premier jour de mai suivant; ce qui donna lieu aux bons Pères de parer le coup qui les menaçait. Ils y parvinrent en s'adressant au marquis de Thianges, neveu de M.me de Montespan et gentilhomme de la chambre du Dauphin, et leur requête fut présentée par Colbert. Louis XIV demanda au ministre si l'Hermitage, dont on lui parlait, était ce rocher où on lui avait servi de si bons raisins, et dont la vue était si belle. Sur la réponse que c'était précisément le même endroit: *Hé bien, dit le Roi, qu'on me présente demain ce placet dans mon conseil, je m'approprierai ce rocher, et je veux qu'on accorde aux Capucins qui y demeurent tout ce qu'ils demandent.* Sur cette observation des lettres-patentes très-flatteuses et très-avantageuses pour les religieux furent expé-

(1) Le Duc de Mercœur était si entêté des prétentions de sa femme sur la Bretagne qu'il répondit à un de ses amis qui lui demandait s'il songeait à se faire duc de Bretagne. *Je ne sais si c'est un songe*, mais il y a plus de dix ans qu'il dure. — (Dom Bonnard du Hanlay, dans son [manuscrit] Abrégé chronologique de l'histoire générale de Bretagne.)

liées; et le Sénéchal de Nantes, qui avait fait sortir ces moines de leur couvent, reçut ordre de les y reconduire solennellement.

De ce lieu de l'Hermitage, on jouit, en effet, d'une vue enchanteresse. D'un côté, la ville de Nantes dans un magnifique développement; de l'autre, les riches coteaux de Chantenay et de Saint-Herblain, et leurs immenses vallées verdoyantes. Au-dessous, la Loire couverte de navires et de bateaux de toute espèce, dont un grand nombre, sous voile ou à la rame, forment des tableaux mouvans et perpétuellement variés. A l'opposite, le riant aspect d'une belle campagne de plusieurs lieues, comme en amphithéâtre, derrière les îles (1), et les prairies au bout desquelles on aperçoit, dans la perspective, une autre ville, Pirmil, et une autre rivière, la Sèvre. Tous ces brillans aspects font et feront toujours l'admiration des étrangers. Des jardins des Petits-Capucins, jardins encore existans, et comme d'un bastion avancé qui domine, au midi, les maisons qu'on a récemment adossées à la terrasse intermédiaire, l'œil plonge sur l'île des Chevaliers et de Trentemoux. Retraite, jadis, d'une compagnie de braves guerriers, qui y laissa son nom de *trente moult* chevaliers, cette île est maintenant peuplée, en deux hameaux, par un grand nombre de pêcheurs qui y habitent de père en fils, depuis plusieurs siècles. Ils approvisionnent en poissons une partie de la ville et des faubourgs, et ils sont une pépinière d'excellens marins pour la marine marchande et celle du Roi. Ces deux espèces de petites républiques ont conservé la simplicité, la candeur et la bonne foi des mœurs anciennes. Elles ont aussi été le berceau de plusieurs bonnes et anciennes familles bourgeoises de Nantes. Des honnêtes gens de la ville y vont faire des parties de plaisir

(1) Il y a une très-grande quantité d'îles sur la Loire, aux environs de Nantes; on y en compte cent trente-deux depuis Pierre-Ingrande, dans une distance de onze lieues, au-dessus des ponts, et soixante autres jusqu'à Pierre Auge qui est à neuf lieues au-dessous. — Expilly. Dictionnaire de la Gaule et de la France.

Quand voudra-t-on donc transférer, sur l'une ou l'autre de ces cent quatre-vingt-douze îles isolées, la poudrière aujourd'hui si effrayante dans notre château? Il n'a fallu que trois barils de poudre pour le déplorable événement de Rennes, et notre dépôt en contient, parfois, bien des milliers. Rappelons-nous le 25 mai 1800.

pour se rappeler l'image du fabuleux siècle d'or, où tout le monde vivait heureux et sans ambition.

A une croisée de l'étage supérieur du couvent de l'Hermitage, on éprouvait, dit-on, une singulière illusion d'optique. Le dos tourné à la ville, et la regardant, par-dessus le gouffre, en passant la tête entre les jambes, on y voyait tous les objets à la renverse : les bâtimens avec les toits, les tuyaux des cheminées et les clochers la pointe en bas, le sol, dans le haut, en forme de voûte, et le ciel comme une mer dans le plan inférieur. (Voyez l'encyc., mot *Vue.*)

Au nord du monastère, sur le plateau, était la place des Garennes, aujourd'hui sillonnée de carrières. C'est à son couchant que l'on voit la très-ancienne maison seigneuriale de la Hautière, appartenant à la famille Carré de Luzançay, autrefois unique propriétaire de tout le canton. Il est parlé de la Hautière dans les plus vieilles chroniques, telles que celles de Nantes et de Saint-Brieuc, qui y placent le lieu de la retraite d'Alain-Barbe-Torte, dans son combat, en 937, contre les Normands. La tradition populaire nous apprend que, au tems passé, on tirait la quintaine dans l'avenue du château, laquelle est maintenant sans arbres et sans verdure.

Les habitans de Nantes restèrent jusqu'à la révolution soumis à ce droit de quintaine, dont le nom, soit qu'il vînt, selon les uns, de Quintus, inventeur de cet exercice, soit qu'il désignât, suivant les autres, le jeu des anciens, qui se célébrait tous les cinq ans; soit enfin, qu'il exprimât que ce devoir s'acquittait dans les banlieues appelées quintes ou quintaines, parce qu'elles s'étendaient à cinq mille pas hors de la ville, n'en rappelait pas moins, chez nous, un honteux vasselage. Tous les hommes de bas états, qui s'étaient mariés depuis un an, devaient, dans tout le Comté nantais, courir la quintaine un certain jour de l'année, ou payer l'amende au seigneur sur le fief duquel ils avaient couché la première nuit de leurs noces. Cette quintaine consistait à aller rompre une perche ou lance de bois contre un poteau planté exprès. La quintaine, dite du Roi, se tirait à Nantes, le premier dimanche du carême, sur la place de Saint-Pierre. Le bafoué Sancho, armé, en guise de lance, d'une baguette de bois sechée au four, était monté sur un cheval aveugle

qu'il devait faire galopper, par trois courses, au milieu de la foule et des huées, pour atteindre le pal ou jaquemart. S'il y brisait sa gaule, d'estoc et *non* de taille malgré toutes les déviations opposées par les joyeux assistans, il avait l'honneur de la fanfare. Mais si, comme cela arrivait le plus souvent, il n'y réussissait pas, il recevait une salve générale de coucou !..... coucou !..... De là, grand nombre de querelles qu'appaisaient les juges du camp (à robes noires et à longues perruques), soutenus de leurs hoquetons. Ces joutes individuelles, quoique renouvelées rapidement, employaient toute une après-dînée. La quintaine de l'évêque avait lieu sur l'eau, le jour de l'Assomption. Le but était élevé au milieu du canal de la Loire, entre la haute Fosse et le bas de l'Ile-Gloriette, et les bateaux qui portaient par troupes les assaillans, mal-adroitement ou malicieusement gouvernés, circulaient également par trois fois autour de l'écusson. *Il fallait*, dit Froissart, *frapper trois fois le pal.* Les résultats étaient à la quintaine nautique les mêmes qu'à celle équestre ; mais, il y avait à craindre de plus, dans celle-là, les désagrémens et les dangers de la mouillure. On se rachetait de la corvée en payant quatre francs; la gaule coûtait quinze sous, qui étaient remboursés à ceux qui la brisaient loyalement. Dans quelque lieu on disait *courre le faquin*, pour tirer la quintaine. — Au surplus, ce spectacle triomphal pour les auteurs, dégradant pour les acteurs, et au moins ridicule pour les spectateurs, était exécuté avec une certaine pompe et attirait une grande affluence.

Au-delà de l'enclos des Petits-Capucins, et au-dessous des jardins de la Hautière est, jusqu'à la Piperie, la vaste carrière granitique exploitée continuellement pour les seuls pavés de la ville, depuis 1727, époque à laquelle nos magistrats en achetèrent le droit, de M. de Luzançay, moyennant trente-six livres de rente annuelle. Au-devant, sont bâties, depuis une quarantaine d'années, d'énormes masses de maisons qu'on appelle la Sécherie, parce que l'une d'elles servait à étuver les farines et les légumes secs. Dans une autre, on avait établi une pompe à feu pour la mouture, à laquelle on vient de substituer une raffinerie de sucre par des procédés à vapeur perfectionnés. Là, finissent les quais qui, depuis Richebourg, ont une longueur non interrompue d'environ trois

quarts de lieue sur la rive droite du fleuve. Plus loin sont les nouveaux chantiers pour la construction des navires, et les anciens doivent bientôt y être réunis.

De l'autre côté de la place des Garennes, derrière le convent aujourd'hui démoli et divisé, ainsi que ses jardins, en propriétés particulières, sur la crête orientale du coteau, est la cour du roi Baco, ci-devant refuge de bienfaisance, fondé, dit-on, en faveur de vieux marins par un matelot qui, au commencement du XVI.e siècle, avait fait une fortune considérable dans les Grandes-Indes. C'est actuellement la caserne des Douanes. Ici, se présente encore un bien beau point de vue : la ville, son port, ses ponts et les divers bras de la Loire.

Si, dans ce simple et naïf extrait, fruit de recherches plus consciencieuses que savantes, nous avons cru, jusqu'à présent, devoir ne pas nuire à l'agencement de nos diverses citations, en les morcelant par l'énonciation des nombreux ouvrages qui nous les ont fournies : passant, maintenant, à la discussion du point principal, il nous faut bien, bon gré malgré, nous étayer des autorités; et nous les invoquons ici nominativement.

Le premier écrivain qui, à notre connaissance, ait parlé de la Pierre-Nantaise, est Bruzen de la Martinière, dont le Grand dictionnaire de géographie fut imprimé en 1741. Il y dit, tome IV, à la lettre N, page 16 : « Les solitaires qui habitent cet hermitage, » ont creusé dans le roc, et y ont pratiqué des jardins » et une fort jolie église. Une partie de ce rocher *est* » en pente et d'un grand poli, ce qui n'*empêche* pas » les enfans d'y danser avec beaucoup de hardiesse et » d'adresse, lorsqu'on veut bien leur donner quelque » argent; et voilà ce qu'on *appelle* la Pierre-Nantaise. » L'abbé Travers, qui acheva d'écrire son Histoire de Nantes, en 1750, fait mention de ce même rocher, et c'est à l'occasion de son voisinage d'une haute croix de bois peinte en rouge et aux armes de la ville, que celle-ci fit élever, en 1617, par forme d'aumône et en reconnaissance de la cessation de la peste (1), près de la chapelle de

(1) La peste revint en 1625 et 1626; mais ce fut pour la dernière fois. Ces pestes, qui reparaissent si fréquemment dans les annales de notre ville, n'étaient probablement que des maladies épidémiques ou endémiques, dont l'infection ou la contagion était due à l'insa-

l'Hermitage, au haut du Miséri, *pour l'honneur et la révérence du lieu.* « Cette pierre fameuse, dit le manuscrit, page 652, *faisait, avant qu'elle eut été rompue*, le plaisir de la ville : elle *était* de trente » à quarante pieds, unie et roide, et il n'y *avait* que » des enfans très-adroits du lieu, et accoutumés dès » l'enfance à ce manége, à la pouvoir monter. Les » étrangers la *regardaient* comme une chose rare et » curieuse. » Expilly, dans son Dictionnaire des Gaules et de la France, qui parut en 1768, semblerait avoir copié littéralement, dans Bruzen de la Martinière, l'article de l'Hermitage et de la Pierre-Nantaise, que l'on y trouve page 32 du tome V. Il est cependant à remarquer que c'est Pierre Greslan, procureur-syndic et ancien sous-maire de notre ville, qui a fourni cette note, et qu'il y conserve le tems présent dans la narration. Delaporte, dans le Voyageur Français, 1795, tome XXXVI, page 90, donne ainsi sa version : « Le couvent des Capucins appelé » l'Hermitage est sur une hauteur dont la base *est* une » espèce de caillou dur, poli et luisant, que l'on appelle » Pierre-Nantaise. » Un itinéraire du voyage à Nantes, en 1777, de S. A R. Mgr. le comte d'Artois, relate, entre autres, la danse exécutée par les enfans de l'Hermitage, sur la Pierre-Nantaise, en présence du prince qui, de la fenêtre de la bibliothèque du couvent, jetait sur leurs jeux un regard de bienveillance. Cependant, Ogée, Dictionnaire de Bretagne, 1779, tome III, page 234, après avoir décrit, au passé, et d'après Travers, la roche unie et escarpée, l'admiration des étrangers, et l'adresse des petits garçons à y grimper et à y sauter, ajoute : « *Elle n'est plus si élevée aujourd'hui*, elle *a été rompue* depuis ce tems. » Guimar, Annales Nantaises, 1793, page 648, est plus tranchant. Il dit positivement : « La Pierre-Nantaise, pan de rocher uni et presque perpendiculaire, sur lequel néanmoins des enfans *dansaient* très-adroitement, *est aujourd'hui détruite.* »

La Pierre Nantaise est, pourtant encore, située

---

lubrité de rues étroites, humides, sales et privées de courans d'air dans une ville circonscrite par de hautes murailles. — Sous un autre point de vue, le maréchal de Vauban admirait, dans nos petites rues contournées, un système ingénieux de retranchemens pratiqués avec art pour se défendre même au centre de la ville. (Expilly.)

au haut du coteau Miséri, entre l'angle Nord-Est de l'ancienne église des Capucins et la petite maison Luzançay, bâtie, il y a cent cinquante ans sur une de ses parties. Elle présente, dans sa déclivité d'environ quarante-cinq degrés, une table lisse d'une vingtaine de pieds dans sa largeur commune et de vingt-trois à vingt-quatre pieds d'élévation depuis le plateau de terre qui en recouvre quelques toises à sa base. Qu'on se rende, en montant la rue de l'Hermitage, sur la place dite des Capucins, qu'on dépasse l'entrée supérieure des Cent-Pas (escalier en pierre, de cent degrés, de six pouces de hauteur chacun, ce qui donne cinquante pieds d'élévation, au-dessus du quai (1), pour le coteau en cet endroit), qu'on suive ensuite le nouveau mur qui se prolonge à gauche; il guidera vers le rocher fameux, et on y sera à peine quelques minutes que l'on sera assailli d'une foule de petits *vestris*, accourus pour exercer leur agilité aux dépends de quelques pièces de menue monnaie.

Il y a eu deux Pierres-Nantaises et il n'en reste plus qu'une seule. Voici le mot de l'énigme.

Un témoignage au moins aussi sûr que les respectables autorités des La Martinière, des Travers, des Expilly, des de la Porte, des Ogée, des Guimar, etc., est celui du père Maillocheau, vieux *perreyeur* qui, depuis sa naissance, il y a au moins soixante-dix ans, travaille dans les carrières de Miséri. Il a aidé lui-même à *rompre* en partie l'ancienne Pierre-Nantaise, qui était tout contre la rampe des Cent-Pas, au fond du chantier actuel des mâtures de M. Weisbrod. Très-roide et située au milieu d'un coteau escarpé lui-même, entre des pointes de rochers anguleux, cette pierre, à large surface unie, était de difficile et dangereux accès, et l'on se hasardait rarement à y gravir. Dès le tems qu'elle existait tout entière, les jeux furent transférés sur la petite Pierre-

(1) Ce quai retient le nom de la *Bonne-Vierge*, provenant d'une madone exposée autrefois, dans une grotte vitrée, au pied du mur méridional des Petits-Capucins. Elle était en grande vénération parmi tous les navigateurs de la Loire, qui ne manquaient jamais de la saluer d'un *Ave Maria* à chacun de leurs passages sur l'eau vis-à-vis. On y appendait souvent de petites figures de navires et autres embarcations: mais c'était à Notre-Dame de Bon-Secours, dont la chapelle était à l'Ile-Feydeau, que nos marins, en voyage, promettaient leurs *ex voto* dans les momens de détresse.

Nantaise, beaucoup plus commode, dans un espace resserré et immédiatement abordable, et ils y ont été continués jusqu'à présent. Cette dernière, actuellement unique, n'a pas changé de forme, sauf le remblai du bas; et son sommet, à têtes arrondies par le tems, annonce son antiquité.

Il existe donc toujours à l'Hermitage une Pierre-Nantaise qui a conservé, en les réunissant, les titres d'une ancienne et alors commune célébrité.

J.-J. LE CADRE.

N. B. Dans ces soi-disant abrégés de détails sur un point particulier dans la description intérieure d'une vaste cité, à laquelle se rattachent tant d'accessoires, on tombe presque inévitablement dans la diffusion, et même dans la confusion. Cependant, il y reste souvent des lacunes. Des lecteurs du *Lycée Armoricain*, qui paraissent avoir pris quelque intérêt à notre article du Papegaut, en sa 29.e livraison, nous en ont signalé les omissions suivantes : 1.° Qu'on remarque à l'année 1590 que la fête du Papegaut ne se célébrait plus à Nantes depuis que la Ligue faisait la guerre au Roi. 2.° Que les arquebuses dont se servaient les chevaliers étaient à mèches et non pas à pierres. 3.° Qu'ils les tiraient en appuyant l'arme à l'épaule gauche et non pas à la droite. 4.° Que la Ferme des Devoirs de Bretagne avait racheté les immunités de la *Réauté* moyennant cent louis de rente annuelle (le débitant payait alors à Nantes 33 livres par barrique de vin, plus un léger droit dit de *trop bu*). 5.° Qu'un procès intenté par les officiers de la milice bourgeoise pour leur admission dans les jeux, ce que leur refusaient les chevaliers, fut le prétexte dont se servit le parlement pour casser une compagnie privilégiée devenue inutile et même onéreuse depuis la création d'une garde sédentaire et permanente. — Nous pensons qu'une suite de notices, d'abord isolées, sur les divers quartiers de notre ville, pourraient, par la suite, fournir, dans leur réunion, les matières d'une histoire complète, surtout si les fautes en étaient relevées et redressées à tems. C'est à des cahiers partiels que l'on doit le cours de littérature de La Harpe.

II.e LETTRE MORBIHANNAISE (1).

Après deux mois d'attente et une semaine d'un froid plus vif que de coutume, début ordinaire du printems dans le triste climat de la Bretagne, nous avons enfin, Madame, trouvé un seul jour favorable pour effectuer notre promenade maritime au Port-Louis. Le 12 avril, levée avec le soleil, je trouvai, au salon, mon oncle, encore plus alerte que moi, déjà pavoisé de toutes ses décorations, poudré à frimas, botté, éperonné, et s'inspectant avec la plus minutieuse attention devant une des glaces de l'appartement. Curieuse de connaître le motif d'une toilette militaire aussi recherchée, je sus bientôt que le baron la croyait d'obligation, puisque nous quittions une place du dernier ordre, pour nous rendre dans une ville flanquée d'une citadelle, et jouissant en outre de l'honneur d'être un gouvernement particulier. Keramorsec, qui survint pendant cette explication, voulut encore prouver à notre général qu'il confondait toujours le tems passé avec le présent, et que le successeur des ducs de Mazarin, de Soubise, etc., etc., n'était aujourd'hui qu'un chef de bataillon, jouissant, sous le titre pompeux de lieutenant de Roi, des débris de la vaste autorité de ces anciens gouverneurs. Le baron, enfin convaincu, se retira en murmurant, et ne reparut qu'une heure après, ne portant plus sur le modeste frac qui avait remplacé son brillant uniforme, que les rubans du phénix, du lys et de l'éperon d'or. La vue du canot élégant qui nous attendait, et le titre de monseigneur que lui donna le patron le firent d'abord sourire; mais, à l'aspect du pavillon qui se déroula et flotta à la poupe, dès que nous eûmes mis à la voile, son front acheva de se dérider et il parut enfin satisfait.

Notre attention se fixa d'abord sur une foule de jeunes gens et d'enfans occupés à transporter des terres, pour former une digue, projetée depuis 1778 et qui, en resserrant l'entrée du chenal qui borde le quai de la

(1) Voyez les pages 51, 154, 263 et 447 du 3.e volume du *Lycée*; 28, 251, 365 et 464 du 4.e volume; 33 et 325 du 5.e volume.

ville, l'empêchera de se combler de vases et en rendra l'accès bien plus facile. Ces vases, dont les émanations fétides, étaient si corrosives, qu'elles noircissaient l'argenterie dans l'intérieur des maisons du quai, ont enfin été enlevées, et les navires ne courront plus le risque de s'y échouer. Ces travaux s'opèrent à l'aide des revenus communaux. Il eût été à désirer que l'on eût également prélevé, sur la même caisse, la somme si minime de 2500 fr., à laquelle se borne l'impôt nouvellement établi sur tous les chefs de famille pour l'entretien des chemins vicinaux. Comme il pèse plus fortement sur les cultivateurs et les malheureux journaliers, il faut espérer que le conseil municipal, qui vote avec tant de munificence des fonds pour des dépenses moins urgentes, trouvera dans sa sagesse le moyen si facile de continuer à couvrir celle de la réparation des voies publiques, en y affectant, comme de coutume, une légère portion de son octroi et de ses autres ressources.

Parvenus en face de Penmané, il s'éleva une discussion entre mon receveur et mon secrétaire, relativement au fort construit sur cette pointe élevée, qui domine la rade et le port. Le premier le condamnait comme plus dangereux que nécessaire, tandis que le second en soutenait l'indispensable utilité. Le baron ayant été pris pour arbitre, fit un résumé lumineux des débats et donna gain de cause à Keramorsec. —Ah! voici le couvent des bons Récollets de Sainte-Catherine, s'écria-t-il un instant après, en se levant pour en découvrir le toit que lui dérobaient les rochers dont cet antique monastère est entouré. Je ne reconnais que trop, continua-t-il, qu'il n'est plus habité par ces religieux, car déjà leur députation en serait partie pour se rendre à bord du brick qui entre en ce moment, en rasant le pied de la citadelle. Avec quelle joie les revoyaient les marins auxquels ils avaient, plusieurs mois auparavant, donné leur bénédiction et l'accolade à l'instant du départ. Avec quelle cordialité l'équipage les recevait alors, tandis que le capitaine faisait charger leur chaloupe des provisions de toute espèce, qui lui devenaient désormais inutiles. Mais, est-ce une illusion? N'aperçois-je pas réellement une embarcation se détacher du rocher? — Oui, sans doute, répondit mon receveur, et vous allez la voir

prendre la même route qu'auraient suivie les Récollets. Ceux qui la dirigent vont aussi visiter tous les bâtimens à leur départ et à leur retour; mais je doute qu'ils y soient accueillis avec le même empressement qu'on témoignait toujours à nos bons pères. — Ce sont donc des préposés des douanes, répliqua mon oncle, en se laissant tristement retomber sur son banc. — *Tu dixisti*, *c'est vous qui l'avez dit*, s'écria à son tour mon parrain, en souriant malicieusement. Cependant, le brick au lieu de suivre directement la grande passe de la rade, courait des bordées pour atteindre la petite; M. de Kerlovec, étonné de cette manœuvre, en demanda la raison, et apprit que le large détroit sur lequel nous voguions, étant devenu depuis trente ans extrêmement dangereux par l'exhaussement continuel des bancs de sable dont il est parsemé, il ne restait plus d'autre issue pour les bâtimens d'une certaine grandeur, que le petit bras de mer que nous laissions à notre gauche.

Après trois quarts d'heure de navigation et un trajet d'une lieue, nous mîmes pied à terre à la porte du Port-Louis. Nous montâmes quelques degrés après que nous l'eûmes franchie, et nous nous trouvâmes à l'entrée de deux rues étroites et sinueuses. Nous suivîmes celle de gauche, sans y rencontrer une seule personne; et, après un léger détour, nous pénétrâmes sur la place principale non moins déserte. Sommes-nous au milieu d'une autre Pompeïa, demandai-je à l'un des officiers du port de Lorient, qui nous avaient accompagnés? Cette architecture ne devrait pas vous le faire soupçonner, me répondit-il, en me montrant les édifices dont nous étions environnés. Informez-vous plutôt si nous ne sommes point dans une ville en proie au fléau de la peste, en remarquant dans l'intérieur des maisons toutes ces figures collées sur les vitraux, et ces regards où se peint encore plus d'indifférence que de curiosité. Ce ne fut qu'en approchant de la promenade nommée la Musse, que nous aperçûmes enfin quelques groupes de vieillards assis, ou marchant lentement à l'appui de leurs cannes. Au même moment, le son des cloches interrompit aussi, pour la première fois, le morne silence que nulle voix, nul bruit n'avaient encore interrompu. Nos guides nous ayant assuré que ce que nous avions

de mieux à faire était de nous hâter de nous rendre à la citadelle, seule digne de notre curiosité, nous les en crûmes sur parole, et nous en prîmes le chemin; nous eûmes à traverser une longue et fatigante esplanade, où je vis avec plaisir s'ébattre de jolis enfans, au-devant desquels je courus, et qui, par leurs gentillesses et l'excellent ton qui commençait déjà à poindre dans leurs réponses et leur maintien, eurent bientôt fait évanouir les fâcheuses préventions que j'avais déjà prises contre leurs invisibles parens.

La citadelle, séparée de la ville par un ravin revêtu d'un pont-levis, est construite sur une masse de rochers, à l'extrémité de la pointe qui domine l'entrée de la rade. Mon oncle nous dit qu'il l'avait crue imprenable jusqu'au moment où le drapeau français eût flotté sur les remparts de Mantoue, de Magdebourg, de Luxembourg et de tant d'autres places aussi réputées inexpugnables. On fit de vains efforts pour m'entraîner dans les souterrains et les casemates voûtés. Je préférai rester sur le parapet; et là, pendant une heure, j'admirai l'immensité de l'océan, dont les vagues, poussées par le flux et une forte brise, après s'être brisées contre le vaste rocher où venait expirer leur fureur, couvraient de leur écume les créneaux du rempart qui le couronnait. Isolée au milieu de cette scène sauvage, n'entendant que le chant de la sentinelle, les cris du cormoran et le fracas des flots, je m'abandonnais avec délices aux idées les plus mélancoliques. J'aimais à me voir ainsi en présence du ciel, de l'élément terrible grondant à mes pieds, et environnée d'une artillerie formidable, muette depuis la paix avec l'Europe, après avoir tonné pendant plus de vingt ans, pour célébrer mille succès anéantis par une seule défaite. Le retour de ma société m'arracha, malgré moi, à de si graves réflexions; et je me retirai tristement, après avoir salué d'un regard douloureux le spectacle imposant que j'étais forcée de quitter.

Le Port-Louis ne porte ce nom que depuis l'an 1616; il lui fut donné par Louis XIII. Il n'était alors connu que sous celui de Blavet, qu'il devait à sa position, à l'embouchure de cette rivière. Avant 1590, ce n'était qu'un village habité par des pêcheurs et

des caboteurs, et auquel les royalistes ajoutèrent un fort après s'en être emparés, ainsi que du couvent de Sainte-Catherine et des villages circonvoisins. Le duc de Mercœur, chef de la ligue en Bretagne, et prétendant à la souveraineté de cette province, au nom de sa femme, descendante de Charles-de-Blois et de Jeanne-la-Boiteuse, ayant fait un traité avec l'Espagne, s'engagea à fournir à cette puissance, un port à son choix sur le littoral de l'évêché de Vannes. Blavet ayant été désignée, par elle, comme la position qui lui semblait la plus avantageuse pour ses communications; le duc se vit forcé d'ajourner tous ses projets jusqu'à ce qu'il se fût rendu maître de ce point important. Il l'emporta d'assaut, le 11 juin 1590, et fit passer au fil de l'épée tout ce qui restait de la garnison, forte de 315 hommes au moment de l'attaque. La flotte espagnole ne tarda pas à paraître; et les troupes qu'elle débarqua prirent possession de cette conquête de la ligue. Convaincus de son extrême importance, ces étrangers employèrent les huit années qu'ils l'occupèrent, à y construire une ville et les fortifications qui devaient la protéger, et ne permirent pas à un seul breton d'en approcher. Forcé par le traité de Vervins, en 1598, de la restituer à la France, après avoir détruit tous les moyens de défense qu'ils y avaient établis, et retiré toute leur artillerie, ils étaient sur le point de profiter de cette dernière autorisation, lorsqu'Henri IV, par suite d'une convention particulière, parvint à conserver la ville dans le même état que la possédaient les Espagnols, en faisant le sacrifice d'une somme de 200 mille écus, qui aplanit toutes les difficultés. Son successeur y ajouta de nouvelles fortifications; mais ce ne fut que sous le règne de Louis XIV que furent élevées celles qui subsistent seules aujourd'hui, et dont la citadelle fut le complément. Cette place devint alors un gouvernement particulier, toujours conféré aux personnages du plus haut rang. En 1793, un décret de la Convention lui imposa le nom de Port-Liberté qu'il a conservé dix ou douze ans, et qui, tombé en désuétude sous le régime impérial, finit par être remplacé par celui que lui avait donné son premier restaurateur.

Cette ville n'a qu'une très-faible population, vivant de ses modiques revenus, de ses pensions ou du produit de quelques presses à sardines. On y voit un grand nombre de jardins renommés par la bonté et la précocité de leurs fruits. Quelque triste que soit sa position, la société y est infiniment plus agréable que dans beaucoup d'autres villes de la Bretagne. Les hommes, qui presque tous ont voyagé, n'y ont point la rudesse qu'on rencontre ordinairement ailleurs, ni cette gaucherie si commune en province, chez les gens qui n'ont jamais quitté le toit paternel. Les femmes que j'ai eu occasion de voir, lorsqu'après avoir visité les localités nous nous présentâmes chez M. B., où l'élite y était réunie, m'ont paru avoir reçu une éducation soignée et posséder le meilleur ton. En revenant à Lorient, nous nous arrêtâmes à l'île Saint-Michel, située au milieu de la rade, qu'elle partage en deux détroits. C'est tout simplement un ilot stérile, d'environ 250 toises de longueur, au centre duquel s'élève une petite éminence couronnée par la chapelle dédiée à l'Archange, et qui est aujourd'hui métamorphosée en magasin. C'est au pied de ce tertre, que doit être établi le Lazareth où seront reçus les navigateurs qui seront atteints de la fièvre jaune. Deux cent mille francs sont destinés à sa construction, en attendant que l'expérience achève de démontrer si ce fléau des Antilles est réellement contagieux ou simplement accidentel. Fatigués de lutter contre le vent et le reflux, nous nous fîmes mettre à terre aux carrières dont ont été extraites la plus grande partie des pierres qui ont été employées depuis un siècle pour l'édification des remparts, des quais et des bâtimens de la ville et du port. Nous suivîmes ensuite le chemin vicinal qui conduit à Lorient, et qui nous a paru devoir être impraticable les trois quarts de l'année. Une grande croix, que nous aperçûmes bientôt sur notre gauche, nous signala le cimetière de la ville. D'après tous les soins prodigués pour l'embellissement de la cité et l'agrément des vivans, je fus curieuse de m'assurer si la même sollicitude s'étendait aussi sur l'asile où reposent les morts. Mais, à mon grand regret, je ne m'aperçus que trop tôt combien mon attente avait été

trompée. Il me serait impossible, ma tante, de vous peindre l'état d'abandon de ce champ funèbre. Il eût été, cependant, si facile de tirer un parti avantageux du vaste terrain qu'on a ici consacré aux inhumations, que je ne conçois pas pourquoi on n'a pas eu au moins l'idée de le diviser par des allées qui eussent permis de le traverser et d'y circuler sans danger. Tous les rangs de sépulture sont tellement rapprochés, qu'on ne peut faire un pas sans heurter leurs inégalités et les pierres tumulaires couvertes d'une herbe épaisse. La surface de ce lugubre enclos est partout jonchée de croix renversées et éparses ; presque toutes les inscriptions ont déjà disparu sous des mousses et des végétaux parasites ; et la surveillance de ce vaste dépôt sacré est si peu active, qu'en une seule nuit un grand nombre de croix de fer a été enlevé et transporté par-dessus les murs, sans qu'on ait encore pu découvrir les auteurs de ce vol sacrilége.

Je retourne demain à la campagne, afin de faire sous peu de jours une excursion aux environs d'Auray, où commencent les travaux commandés pour l'érection du monument consacré aux victimes de Quiberon ; je visiterai, en même tems, l'emplacement où doit être édifié celui que les habitans d'Auray veulent élever en l'honneur de leur compatriote, Georges Cadoudal, à quelques pas de la chaumière où il reçut le jour. Les arrondissemens de Vannes et Pontivy, stimulés par ce dernier exemple, ne resteront pas, probablement, long-tems en arrière ; et l'on peut prévoir que d'un instant à l'autre, leur territoire se décorera également de quelques fondations monumentales, en mémoire des hommes ou des événemens plus ou moins célèbres, dont ils peuvent peut-être aussi se glorifier avec autant de raison. Convenez, Madame, que la France doit commencer à envier au Morbihan l'illustration qu'il acquiert par de tels établissemens, et plus encore, peut-être, le génie infatigable qui préside à l'exécution de si nobles projets. Nul doute qu'il n'atteigne bientôt le but qu'il se propose, en se livrant avec autant de zèle que de désintéressement à de si sages entreprises, et que l'union et l'oubli qu'il ne cesse de nous recommander, ne soient enfin l'heureux résultat de sa sévère impartialité.

LA TOUR DU FOUR.

3.e *Article* (1).

LES COULEURS.

Pendant mon séjour au phare, j'ai eu le tems de méditer sur bien des sujets; j'ai réfléchi sur des points de métaphysique et de morale : voici maintenant une observation de physique que je soumets à mes lecteurs. En voyant la blancheur de l'onde qui roule au pied de la tour, il me semble que le changement de couleur, qui s'opère dans l'eau et dans tous les liquides lorsqu'ils passent à l'état d'écume, fournit un puissant argument à l'appui du système de Newton, sur la lumière. Tout le monde sait que, suivant l'opinion de ce savant physicien, les couleurs ne sont point dans les corps; elles sont l'effet de la décomposition et de la réflexion des rayons de lumière. Comment expliquer autrement les teintes différentes dont se colore successivement l'eau de la mer. Lorsque, soulevée par les vents, elle se brise avec fureur contre les rochers, et les enveloppe d'un nuage épais; lorsque, se gonflant en montagne humide et se reployant sur elle-même (2), elle déroule avec fracas sur le rivage une immense nappe d'écume, son onde ne change pas de nature, et cependant sa couleur n'est pas la même. Une nouvelle disposition des molécules a transformé l'azur foncé de l'océan en une blancheur éblouissante. Je ne suis pas grand physicien, mais ce fait m'a toujours frappé. Je soumets mon observation à des gens plus habiles que moi.

(1) Voyez les 1.er et 2.me articles pages 428 et 597 du 5.e volume du *Lycée*.

(2) Les bateliers du lac de Killerney appellent les vagues couronnées d'écume, que le vent soulève dans les gros tems, *les chevaux d'O'Donohue*, (héros célèbre en Irlande. *Irish Melodies*, by Thomas Moore, p. 187.) Nos marins, moins superstitieux ou moins savans, les appellent tout simplement des moutons blancs.

LE FOUR.

C'est l'écueil ou, comme disent les marins, le *danger* sur lequel est bâti le phare dont j'ai déjà parlé. Ce nom de *four* a donné lieu à une singulière méprise de la part d'un administrateur chargé d'énumérer les lieux, et de donner son avis avant que l'on entreprît les travaux. « Oui, disait-il d'un air d'importance, à quelqu'un qui lui en parlait, nous allons faire construire un *four* en mer. » Quelque tems après ce fonctionnaire fut remplacé, et, en annonçant son changement, un journal dit qu'il était envoyé dans l'Inde, son pays natal, avec une mission scientifique. Il eut assez de présomption pour ne pas sentir l'épigramme, et pour croire à la réalité de sa mission.

A l'ignorant présomptueux j'opposerai le savant modeste, et je ne laisserai point échapper l'occasion d'être l'interprète de la reconnaissance publique, envers un homme qui a rendu d'éminens services au commerce en général, et au port du Croisic, en particulier. A peu de distance du four existe un autre écueil, à peu près de même étendue, appelé la Banche, et auprès duquel doivent nécessairement passer tous les bâtimens qui entrent dans la Loire, venant du large. Ce *danger* était très-mal indiqué sur les cartes marines : on doit aux observations exactes de M. Simonin, hydrographe au Croisic, la rectification d'une erreur qui a causé bien des naufrages.

LA GUERRE TELLE QU'ELLE DEVRAIT ÊTRE.

Dans la nuit du 3 au 4 mars 1812, après une horrible tempête, des coups de canon, tirés isolément à de longs intervalles, se firent entendre sur la côte du Croisic. A ce signal, que le silence et l'obscurité de la nuit rendaient encore plus lugubre, on devina aisément qu'un vaisseau était en danger. Aussitôt, les habitans se portèrent vers le rivage ; ils allumèrent de grands feux pour indiquer la terre aux naufragés, et la mer étant trop houleuse, pour qu'on pût aborder au vaisseau, ils attendirent avec anxiété que le jour vînt leur apprendre quel était l'état du navire et à quelle nation il appartenait. Enfin, le jour parut et l'on reconnut que les signaux de détresse partaient du *Con-*

quistador, vaisseau anglais que l'on avait aperçu la veille courant au N.-N.-O., et qui, pendant la nuit, avait touché sur le fond à deux lieux en mer.

L'on délibérait sur le parti qu'il convenait de prendre en pareille circonstance, et l'on hésitait à entrer en communication avec les ennemis de l'état; mais, ne consultant que cette humanité généreuse qui, dans un malheureux, ne voit plus un ennemi, M. Proux, commissaire des classes, fonctionnaire éclairé qui a laissé, dans le pays, des souvenirs honorables et des regrets que les années n'ont point adoucis, donna ordre de mettre en mer toutes les chaloupes de pêche, afin de porter secours aux Anglais. Lui-même s'embarqua dans sa péniche pour diriger tous les mouvemens. La flotille était déjà loin du port et quelques canots, fins voiliers, approchaient du vaisseau anglais, lorsqu'il se releva de lui-même en indiquant qu'il n'avait plus besoin de secours. M. Proux donna aussitôt le signal de rentrer, et toutes les chaloupes y obéirent à l'exception d'une seule qui, se trouvant très-près du *Conquistador*, ne put résister au désir d'y aborder. Lord Williams Stuart, qui en était le commodore, accueillit avec bienveillance les gens de l'équipage, et les chargea de remettre à M. Proux une paire de pistolets de grand prix sur lesquels étaient gravées ses armes, en accompagnant cet envoi d'une lettre contenant l'expression de la plus vive reconnaissance. Le commodore ajouta qu'aussi long-tems qu'il serait en croisière sur les côtes du Croisic, les habitans pourraient se livrer à la pêche avec une entière sécurité, et il finit par demander au maître de la chaloupe s'il pouvait faire quelque chose pour lui en particulier. Celui-ci répondit que son fils était retenu dans les prisons d'Angleterre depuis plusieurs années, et que le bonheur de le voir était désormais le seul objet de son ambition. Lord Stuart promit de le rendre à la liberté, et deux mois s'étaient à peine écoulés que ce jeune homme était rentré au sein de sa famille. Enfin, fidèle à remplir toutes ses promesses, lord Stuart défendit à la croisière qu'il commandait de troubler la pêche de la sardine, espèce de récolte qui fournit des moyens d'existence à plus de la moitié de la population du Croisic.

Si l'on considère que ces preuves de bienveillance réciproques furent données en 1812, c'est-à-dire au moment où les malheurs prolongés d'une guerre désastreuse avait aigri l'esprit du peuple; si l'on réfléchit que le Croisic avait beaucoup à souffrir des croisières anglaises qui infestaient continuellement les côtes et venaient enlever les vaisseaux marchands jusqu'à l'entrée du port; si l'on songe que, quinze ans auparavant, le Directoire avait voulu assimiler aux émigrés pris les armes à la main, et envoyer à l'échafaud des Français qu'un naufrage avait mis en son pouvoir, si l'on se rappelle enfin, qu'il n'existait pas une seule famille qui n'eût à regretter quelqu'un des siens languissant sur les pontons d'Angleterre, sans espoir de retour; l'on conviendra que les habitans du Croisic furent dirigés par un admirable sentiment de générosité.

Il serait à désirer que l'on pût citer un grand nombre de traits semblables dans l'histoire des peuples, et que la politique des gouvernemens ne crût pas nécessaire d'intéresser les particuliers dans les querelles des Rois. Pendant la dernière guerre d'Espagne, la France, en défendant d'armer en course, a donné un bel exemple à l'univers; sera-t-il suivi; il est permis d'en douter, car aujourd'hui comme au tems du siège de Troie :

Quidquid delirant reges, plectuntur achivi,
On sait que, de tout tems,
Les petits ont pâti des sottises des grands (1).

---

(1) Je ne puis résister au désir de citer ici la belle réponse que fit à des ennemis naufragés le gouverneur espagnol de la Havane. — « En 1746, le capitaine Edwards, commandant le » vaisseau anglais l'Élisabeth, ayant beaucoup souffert d'une tem» pête sur les côtes de Cuba, et se trouvant sur le point de faire » naufrage, se réfugia dans le port de l'Ile, se présenta au gou» verneur de la Havane, et lui dit: je viens vous livrer mon » navire, mes soldats, mes matelots, et moi-même; je ne de» mande que la vie pour mon équipage. — Je ne commettrai » point, dit le commandant espagnol, une action déshonorante. » Si nous vous eussions pris dans le combat, en pleine mer, ou » sur nos côtes, votre vaisseau serait à nous, vous seriez nos » prisonniers; mais, battus par la tempête, et poussés dans ces » ports par la crainte du naufrage, j'oublie et je dois oublier » que ma nation est en guerre avec la vôtre. *Vous êtes des hommes,* » *et nous le sommes aussi, vous êtes malheureux, nous vous de-*

LES NAUFRAGES.

Infonis scopulus (1).

Il serait trop long de faire l'énumération de tous les naufrages dont le four a été le théâtre ; cet écueil, de plus d'une lieue de longueur, situé à l'embouchure de la Loire, est tellement dangereux, qu'avant qu'un phare en indiquât la place, chaque année était marquée par de nouveaux malheurs. Ils étaient si fréquens, que les habitans des côtes voisines n'ont pas conservé le souvenir de ceux même qui sont arrivés de nos jours ; mais il en est un dont la tradition, quoique remontant à une époque fort éloignée, se conserve encore parmi les habitans du Croisic : c'est le naufrage des vaisseaux français le *Héros* et le *Soleil-Royal*, qui eut lieu vers la fin de l'année 1759. — Tous les Français ont conservé un douloureux souvenir de ce fatal combat livré en vue du Croisic, auquel le maréchal de Conflans eut le honteux avantage d'attacher son nom, et qui fut appelé *la bataille de M. Conflans*. Après avoir lâchement pris la fuite (le 20 novembre 1759) devant l'amiral Hawke, laissant son arrière-garde sous les ordres de Saint André Duverger résister seule à toutes

---

» *vous de la pitié*. Déchargez donc avec assurance et radoubez » votre vaisseau, trafiquez, s'il le faut, dans ce port, pour les » frais que vous devez payer; vous partirez ensuite, et vous » aurez un passe-port jusqu'au-delà des Bermudes. Si vous êtes pris » après ce terme, le droit de la guerre vous aura mis dans nos » mains ; mais, en ce moment, je ne vois dans les Anglais que » des étrangers pour qui l'humanité réclame des secours. »

Ce beau trait rappelle la réflexion de Pausanias qui, en parlant de l'autel de la miséricorde qu'il avait vu à Athènes, dit : « La vie de l'homme est si chargée de disgrâces et de peines, » que c'est la déesse qui mériterait avoir le plus de crédit ; toutes » les nations du monde devraient lui offrir des sacrifices, parce » que toutes les nations en ont un mutuel besoin. »

(1) Il paraît que le projet de construire un phare sur le four a été conçu long-tems avant d'être mis à exécution ; car on lisait, dans une inscription latine composée par M. Guillaume, curé de Piriac, et qui existait encore sur une place du Croisic au moment de la révolution,

Non sirtis obes, late indice flamma
Excubat irrequieta pharos.

L'auteur, usant d'une licence poëtique, a supposé la construction du phare qui n'existait encore qu'en projet.

les forces anglaises, le maréchal de Conflans vint s'échouer sur le four, tandis que d'autres vaisseaux entraient dans la Vilaine pour n'en plus sortir. Le *Héros* de 74 canons et le *Soleil-Royal* de 80, le plus beau vaisseau de l'armée, qui portait l'amiral lui-même et joignait à une marche supérieure l'avantage d'avoir toute sa batterie basse en bronze, donnèrent à pleine voile sur le four. Ils étaient poursuivis de près, et, pour éviter qu'ils ne tombassent au pouvoir de l'ennemi, on fut obligé d'y mettre le feu. Les vaisseaux furent consumés, et les canons engloutis dans la mer.

Il existait, alors au Croisic, un plongeur fameux nommé Goton, dont on disait, avec raison, que sa fortune était au fond de l'eau; il parvint à sauver un assez grand nombre de canons et les transporta au Croisic. Une division de la flotte anglaise se présenta devant la ville pour les réclamer, mais les habitans montrèrent autant de courage que M. de Conflans avait témoigné de lâcheté, et refusèrent de les livrer. Irrités par ce refus, les Anglais s'approchèrent de la ville pour la bombarder; bientôt les champs furent remplis de leurs boulets, et une bombe tomba au milieu de la ville, devant la principale porte de l'église. Les habitans n'en persistèrent pas moins dans leur résolution; et les Anglais, voyant qu'il était si difficile d'obtenir quelques canons qui, après tout, n'eussent été qu'un nouveau trophée d'une victoire dont ils avaient déjà des preuves trop glorieuses, se retirèrent au bout de quelques jours.

Le même écueil qui, en 1759, fut si fatal aux Français, n'a pas été moins funeste aux Anglais en différentes circonstances. J'ai déjà dit que le *Conquistador* y échoua en 1812; précédemment, en 1806, une frégate toucha également sur cet écueil; mais, moins heureuse que le *Conquistador*, elle ne put se relever, et l'équipage fut obligé de l'abandonner après y avoir mis le feu. En 1809, une autre frégate éprouva le même sort, mais les Anglais s'étant éloignés, les habitans des côtes se rendirent à bord et parvinrent à éteindre le feu et sauvèrent beaucoup d'objets consistant en fer, cuivre, rhum, sucre et café. Enfin, en 1820, lorsque le phare, dont la construction était peu

avancée, commençait à s'élever au-dessus des flots, une goëlette anglaise, trompée par l'éclat des murailles de granit sur lesquelles se réfléchissait la lumière de la lune, crut apercevoir un vaisseau dont les voiles blanches lui indiquaient la route qu'il devait suivre. Cette erreur lui devint fatale; elle se perdit presqu'au pied du phare qui, infidèle à sa destination, fut ainsi la cause d'un naufrage (1). X.

BIOGRAPHIE BRETONNE.

M.me DUFRENOY.

Deux villes se disputent l'honneur d'avoir vu naître M.me Dufrénoy. Nantes et Paris sont en rivalité. La *Revue Encyclopédique* assigne la première pour le lieu de sa naissance; le *Journal des Dames*, la seconde; et la *Nouvelle Biographie* des Contemporains se tait à cet égard. C'est avec le plus grand plaisir que Nantes accepte l'honneur que lui accorde *la Revue*. Le témoignage de plusieurs Nantais, qui ont entendu dire à M.me Dufrénoy qu'elle était née dans leur ville, est une nouvelle preuve à l'appui de ce qu'avance ce journal. Nous avons, il est vrai, fait des recherches inutiles pour nous en assurer positivement. Nous ne connaissons ici personne du nom de Billet, nom que portait le père de M.me Dufrénoy. Mais il est très-possible que M. Billet, qui est mort joaillier à Paris, ait habité Nantes à l'époque de la naissance d'Adelaïde-Gillette Billet, et qu'il ait été ensuite se fixer dans la capitale; ce qui concilierait toutes les opinions. Quoi qu'il en soit, nous aimons à la reconnaître comme une de nos compatriotes, et nous nous empressons de la dire de Nantes. Nous lui devons,

(1) L'auteur aurait pu ajouter que même, depuis qu'il est achevé, le phare a occasionné un nouveau naufrage. Dans le mois de novembre dernier, un navire suédois, dont le capitaine ignorait l'existence de la tour, se perdit sur le four. Tout l'équipage se sauva dans la chaloupe, à l'exception du second qui, resté à bord on ne sait comment, demeura deux jours dans les hunes, avant qu'on pût aller à son secours. (*Note de l'éditeur.*)

en conséquence, dans ce recueil, une notice nécrologique; et nous nous hâtons de la donner, dans la crainte qu'on ne vienne nous désenchanter.

M.lle Billet naquit, à Nantes, le 3 décembre 1765, et mourut à Paris, le 7 mars 1825.

Ses parens lui donnèrent une solide éducation : ils la destinaient au commerce, et l'habituèrent de jeune âge à tenir leur correspondance; mais, heureusement, les circonstances en décidèrent autrement, et lui laissèrent la faculté de suivre ses goûts pour la littérature et la poësie. M. Dufrénoy, procureur au Châtelet, charmé de ses talens, demanda sa main; et l'obtint. Quoiqu'il fût âgé, et qu'elle n'eût encore que 15 ans, il trouva le bonheur auprès d'elle. Il la laissa libre de cultiver cette poësie qu'elle aimait avec ardeur. M.me Dufrénoy, jeune et belle, lancée d'abord dans le tourbillon du monde, ne s'en livra pas moins à l'étude assidue des lettres. Elle y était encore encouragée par les hommes de lettres distingués qui faisaient la société habituelle de son mari. MM. Fontanes, le comte de Ségur, Laharpe, Camille Jordan, Legouvé, étaient bien propres à fortifier son goût pour la poësie, et devaient souvent lui donner d'utiles conseils.

Depuis 1787, jusqu'à présent, les Almanachs des Muses ont contenu quelques productions poëtiques de notre aimable savante; à l'âge de 22 ans, elle fit paraître dans ce recueil, une pièce intitulée *Boutade à un ami*, qui fit l'admiration des connaisseurs et commença sa réputation. Depuis, on a vu, dans le même recueil, un grand nombre d'autres morceaux, parmi lesquels on distingue *le Pouvoir d'une amante, la Journée d'une amante, l'Anniversaire*, et plusieurs autres dont la nomenclature serait trop longue. L'Almanach des Muses, de la présente année, contient encore d'elle une *Épître à Suzanne*, que la Société Académique de Cambray a couronnée. Comme elle y retrace une partie de sa vie, nous la citerons en entier à la fin de cette notice. En 1788, elle fit représenter, au Théâtre Français, l'*Amour exilé des Cieux*, qui plut au public. Son mari jouissait de ses succès, et s'en applaudissait.

Malheureusement, la révolution vint troubler le bonheur de nos deux époux. M. Dufrénoy perdit sa place; et

son épouse, qui était mère, se trouva réduite à un état peu différent de celui de l'indigence. Elle n'avait vu dans la fortune que le moyen de soulager les pauvres, d'encourager les artistes, et de se livrer à ses goûts favoris. Elle n'avait point économisé. Alors, elle se trouva dans la dure nécessité de recourir à la fortune des autres, et à leur protection ; à force de supplications, elle obtint, pour son mari vieux et infirme, une place de greffier dans un tribunal de Turin. Elle l'y accompagna ; et celle qui faisait les délices de la plus brillante société de Paris, alla se confiner dans une ville d'Italie, avec un vieillard qui avait presque perdu la vue ; elle fut même forcée, pendant quelque tems, de faire les fonctions de greffier à la place de son mari ; et l'on vit celle qui maniait si bien l'idylle et la romance, réduite à copier les écritures burlesques de la chicane.

Enfin M. Dufrénoy tomba dans un état d'infirmité tel qu'on ne put plus lui laisser sa charge. Ils furent obligés de revenir à Paris. MM. Arnauld et le comte de Ségur prirent, sous leur protection, ces époux fidèles et infortunés. Une pension, due au beau talent de M.me Dufrénoy lui fut accordée, et la mit à l'abri de l'indigence.

L'amitié d'un fils et le retour des littérateurs auprès d'elle lui rendirent la vie plus douce. Alors, elle put se livrer tout entière à ses goûts. La poésie remplaça les dossiers de la chicane. Elle publia, en 1807, la première édition de ses élégies. C'est le chef-d'œuvre de M.me Dufrénoy : c'est là que se montre sa tendre sensibilité. Comme elle y peint l'amour, l'amitié, la douleur ! et cependant on n'y trouve point ces phrases gigantesques, ces mots mal assortis, ces tournures bizarres qu'on est convenu d'appeler le romantique. Tout est naturel dans ses écrits : c'est l'élégance des vers que *soupirait Tibulle*. Aussi, ce recueil a-t-il eu quatre éditions ; dont la dernière est de 1821.

Madame Dufrénoy perdit son époux en 1812 ; mais elle avait encore sa mère, à laquelle elle consacra tous ses soins. Elle venait de la perdre, et c'était au moment où elle n'avait plus qu'à penser à elle-même, qu'une mort, que rien ne faisait craindre, est venue, tout-à-coup, l'enlever aux lettres, auxquelles elle pouvait entièrement se livrer. Elle n'avait que soixante ans,

et l'on avait l'espoir de la voir encore long-tems s'occuper de poësie. Elle a été enterrée au cimetière du père Lachaise, le 8 mars. M. le comte de Ségur et plusieurs autres littérateurs ont prononcé sur sa tombe des discours éloquens, pour témoigner leurs regrets de la perte de cette femme célèbre.

Je donne ici son épître à Suzanne couronnée par l'académie de Cambrai ; elle y a mis pour épigraphe ce vers de Voltaire :

La pauvreté n'est pas un deshonneur.

Défunt Boileau, favori de la gloire,
Dans ses écrits, d'immortelle mémoire,
Nous intéresse aux modestes labeurs
Du jardinier qui cultivait ses fleurs.
Poëte et riche, il put de son Antoine ;
Grâce à ses vers, élevant l'humble nom,
D'un legs grossir un petit patrimoine.
Moi, je n'ai point de rentes, de maison ;
Je n'ai pas même en propre une cabane ;
Pour t'illustrer, pour te doter, Suzanne,
De gloire et d'or je n'ai pas fait moisson.
De mes travaux récompense honorable,
Ma pension est mon unique bien :
C'est peu, mais peu vaut encor mieux que rien ;
Et j'ai béni le moment favorable
Où le destin, lassé de sa rigueur,
De mes côtés éloigna le malheur :
Ce compagnon n'est pas toujours aimable ;
Maître absolu de ses mornes sujets,
Son prisme affreux noircit tous les objets
A leurs regards, et d'ennuis les accable.
Toutefois, propre à suivre ses avis,
Je supportais assez bien sa présence,
Quand je pouvais d'un époux et d'un fils
En détourner la fâcheuse influence.
L'un vieux, infirme, et qui dès son enfance
Au joug du faste était accoutumé,
Redemandait, de chagrins consumé,
Aux novateurs sa fortune ravie ;
Et l'autre à peine essayait de la vie :
Seule, je dus nous soutenir tous trois.
Mon triste cœur fut souvent aux abois.
Heureusement, au moins, de l'opulence
J'avais joui sans m'en faire un besoin ;
La pauvreté n'est peut-être pas loin,
Disais-je alors, formons-nous-y d'avance.
J'armai contre elle, et fort bien m'en a pris ;
L'orage gronde, elle frappe à ma porte ;
Des hommes noirs composaient son escorte ;

Elle entre : adieu mes élégans lambris,
Mon riche écrin et mes livres chéris :
Je me sauvai des mains de la rapine
Qu'un Bossuet ; un Tibulle, un Racine,
Par Bossuet mon mari consolé,
Vers Dieu se vit avec joie appelé.
Mon fils allait approcher de cet âge
Où l'homme instruit se fait un héritage.
Simple de mœurs, sobre, laborieux,
Témoin des pleurs qu'avait versés son père,
Il ne pouvait aider encor sa mère ;
Mais mon époux veillait du haut des cieux,
Et l'Éternel exauça tous mes vœux.
La pauvreté de mon logis s'exile :
Mon fils conclut l'hymen le plus heureux.
Faible, souffrante, au ménage inhabile,
J'avais besoin de quelqu'un près de moi :
Tu te montras à me plaire empressée,
Adroite, douce et désintéressée ;
Je n'aurais pu rencontrer mieux que toi.
Un foyer pauvre, une pauvre bougie
Nous éclairait, nous chauffait toutes deux :
Lorsque ma voix soupirait l'élégie,
De tendres pleurs venaient mouiller tes yeux.
On ne t'avait pas même appris à lire ;
Mais, par degré, ton esprit se forma,
Et, quand tu sus passablement écrire,
Ainsi que moi, l'étude te charma.
Tu lus, relus et Racine et Molière ;
Esther surtout t'émut profondément ;
Sur les Orgons tu te donnas carrière.
De tes devoirs ce pur délassement
Te fit chérir les goûts de ta maîtresse ;
Et, familière en notre intimité,
Devant le monde, où tout est vanité,
Tu me trouvas, sans pompe, sans bassesse,
Que tu savais respecter ma bonté.
De mon argent sage dépositaire,
Tu l'enfermas et si fort et si bien
Qu'aux emprunteurs il n'en sonna plus rien.
Tu nous bornas au juste nécessaire,
Non par lésine, ou par goût d'amasser,
Et sou sur sou d'entasser, d'entasser,
Mais par désir de nous tirer d'affaire.

J'étais à flots ; argent, meubles, bijoux
S'accoutumaient à revenir chez nous.
Ambition, rêve vain et pénible,
Tu m'as ravie à ce destin paisible !
L'or s'offre et brille à mes yeux fascinés :
Je crois servir beaucoup d'infortunés ;
Ce but m'enflamme, et soudain ma franchise
Sourit au faix d'une vaste entreprise.

Pendant six mois elle n'alla point sept ;
Notre bailleur de fonds, homme loyal,
Me la laissait gouverner à ma guise.
Voilà qu'un jour, près du Palais Royal,
Endroit glissant, au plus ferme fatal,
Au jeu nouveau victime de la baisse,
Il perd son bien ; l'argent manque à ma caisse.
L'inquiétude en secret me poursuit ;
Matin et soir je travaille ; la nuit
Je ne dors plus. Je fais cent et cent courses,
De mon crédit j'épuise les ressources ;
Bref, c'en est fait, je tremble chaque jour,
Par les suppots de l'avide chicane,
De voir encor mettre à nu mon séjour.
Dans ces momens que disais-tu, Suzanne ?
« Madame, eh bien ! à quoi bon s'affliger ?
» Dans vos revers si la foule nous quitte,
» De vrais amis nous rendront leur visite ;
» Nous en avons ; ils viendront partager
» Votre disgrâce, et d'elle vous venger. »
Ces mots trompaient mes chagrins. Dans mon gîte,
Le front sévère et le souris railleur,
A pas pressés s'avance le Malheur.
« Auprès de toi, me dit-il, j'accours vite ;
» Tu vois, j'ai rang parmi tes vrais amis.
» A mes leçons si ton cœur, plus soumis,
» N'eût de l'orgueil écouté les avances,
» Tu n'aurais pas, obérant tes finances,
» Perdu la paix, ce premier des trésors !
» Mais, sous ton toit, dès que je fus dehors,
» Tu souhaitas de loger l'opulence,
» Et, dans ce but, tu fis une imprudence.
» Moi, je suis franc, même envers de grands rois ;
» J'en ai contraint à plier sous mes lois.
» Çà, désormais, nous allons vivre en-emble.
» Sache honorer l'instant qui nous rassemble ;
» Un sacrifice est ici commandé ;
» Secrètement je l'avais demandé :
» J'ordonne. — Quoi ? — Tes châteaux en Espagne
» T'ont mise à sec ; reforme ta compagne :
» Fidèle, jeune, elle peut, d'un emploi
» Pourvue ailleurs, se séparer de toi. »
« Qui ? moi quitter la maîtresse que j'aime,
» T'écrias-tu d'un ton plein de courroux !
» Vous la livrer ! non, je m'offre à vos coups. »
Et tu fis tant que le malheur lui-même
Touché, te dit d'un accent aigre-doux :
« Reste ; j'accorde une faveur insigne ;
» Songe bien.... songe à t'en conserver digne. »
Dès lors ici nous habitons tous trois.
Tu badinas souvent avec notre hôte :
Je t'ai surprise à le rendre courtois.

Mais s'il revint, hélas ! c'est de ma faute ;
Mon pauvre esprit à son aspect troublé
De repentir se sentait accablé.
Je plaisantais, je dévorais mes larmes,
Et de mes jours pâlissait le flambeau.
Après six mois de constantes alarmes,
Je suis sur pied, j'esquive le tombeau.
Mais le malheur dans notre honnête asile
Semble vouloir fixer son domicile ;
A moins que Dieu ne vienne à mon secours,
Je tremble fort qu'il n'y reste toujours.
Mon revenu, fortune viagère,
Que de moitié grève un devoir sévère,
Pare assez mal à nos besoins pressans.
Je ne puis pas te faire de présens !
Bonne Suzanne, allons, point de colère ;
Peu te suffit. A merveille, ma chère ;
Mais moi, je souffre à ne te pas donner,
Moi qui voudrais de biens t'environner.
Tant que je vis, passe encor, mais les Parques
Arriveront me prendre, et m'engloutir
Dans ce lieu sombre où petits, grands, monarques
Entrent toujours pour n'en jamais sortir ;
Que feras-tu, moins jeune, moins agile ?

« — Vous n'êtes pas dans l'hiver de vos ans.
» A votre fils votre amour est utile ;
» Vivez pour lui, pour moi, vivez long-tems.
» Quant à mon sort, allez, soyez tranquille ;
» Et composez en paix de nouveaux chants.
» Lorsque je crus votre existence éteinte,
» Plus d'un soupir répondait à ma plainte ;
» Chacun alors louait vos vers touchans ;
» Et je connais plus d'une grande dame,
» Que votre nom d'enthousiasme enflamme ;
» Je trouverais, grâce à ce nom chéri,
» Des souvenirs, des égards, un abri. »

Prompt à juger de tout d'après son ame,
Ton dévoûment, Suzanne, voit en beau ;
Je te l'ai dit, je ne suis point Boileau.

Voici la liste complète des ouvrages de Madame Dufrénoy :

1.° *Plusieurs pièces de vers dans les Almanachs des Muses.*

2.° *Santa Maria* ou la *Grossesse Mystérieuse.* Roman traduit de l'anglais. 1800 ; 2 vol. in-12.

3.° *Le Jeune Héritier*, conte traduit de l'anglais de Henley. 1800 ; 2 vol. in-12.

4.° *Opuscules Poëtiques.* 1806 ; in-12.

5.° *La Naissance du Roi de Rome.* 1811.

6.° *Anniversaire de la même.* 1812 ; in-8.°.

7.° *Élégies suivies de poësies diverses.* 1821 ; 1 vol. in-12. Dernière édition.

8.° *Le Tour du Monde* ou *Tableau Géographique et Historique de tous les peuples de la terre.* 1813 ; 6 vol. in-18.

9.° *La Petite Ménagère* ou *l'Éducation maternelle.* 1815 ; 4 vol. in-18.

10.° *Les Derniers Momens de Bayard*, poëme couronné par l'Institut, dans sa séance du 5 avril 1815.

11.° *Les Contes de Fées de Charles Perrault, avec une notice sur la vie de l'auteur.* 1816; in-18.

12.° *Étrennes à ma Fille*, nouvelles en 2 vol., dont la seconde édition est de 1816.

13.° *Biographie des Jeunes Demoiselles* ou *Vies des Femmes célèbres depuis les Hébreux jusqu'à nos jours.* 1817 ; 2 vol. in-12.

14.° Plusieurs pièces de théâtre. *L'Amour exilé des Cieux. Le Petit Armand*, etc.

15.° Un roman intitulé : *la Femme auteur.*

16.° *Les Franaises*, en deux vol.

17.° *Les Beautés de la Grèce*, ouvrage publié peu de tems avant sa mort.

18.° *Le Livre des Femmes.* Choix de morceaux extraits des meilleurs écrivains français sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes, par M.mes Dufrénoy et Amable Tastu. Paris, 1823; 2. vol. in-18.

J. LE BOYER.

LE NOMBRIL DE SATURNE.

Je regardais un jour un monument sur lequel l'artiste avait représenté Saturne. Un philosophe de l'école d'Edimbourg, ancien membre de la société des Cosmopolites, qui voyageait en France, et qui se trouvait par hasard à côté de moi, me demanda ce que j'examinais avec tant d'attention. — Il y a un sens assez beau dans les attributs de ce dieu, lui répondis-je; mais ce ne sont

ni ses ailes, ni sa faulx que je considère : c'est son nombril. — A ces mots, le philosophe, tout surpris, fit une pirouette sur le talon, comme quelqu'un qui cherche à se débarrasser d'un mauvais plaisant. — Faites attention, repris-je, à la série d'idées que cette observation suppose. Saturne est le père de tous les dieux; la fable le dit fils d'Uranus et de Vesta, c'est-à-dire du ciel et de la terre. Ce nombril, qui vous choque, fait pourtant mentir l'allégorie, puisqu'il suppose que le dieu a été porté, comme nous autres, dans le sein d'une femme. — En trois mots, répliqua le philosophe, vous arrivez sur les bords de cet abyme où se perd la pensée humaine, comme les dieux d'Homère arrivaient en trois pas aux bornes du monde. En effet, votre observation mérite qu'on s'y arrête. L'essence divine, la création, ces mystères qui ont occupé toutes les têtes pensantes depuis le commencement du monde, sont renfermés dans votre réflexion aussi bien que dans le traité de Plutarque : *Quel est le premier de l'œuf ou de la poule ?* Je conviens qu'il est très-difficile à l'homme de se faire une idée du principe suprême : son existence nous est prouvée par la nôtre même ; puisque nous sommes, il est; car nous ne nous sommes pas créés tout seuls : il faut un commencement à la chaîne. Mais comment supposer un premier anneau qui n'a pas été fait ? Quelle est sa forme ? Comment les autres viennent-ils s'y rattacher ? La loi de génération explique assez bien ce monde-ci; mais l'autre ? Comment l'homme en a-t-il été séparé, et comment s'y rejoint-il sans une espèce de panthéisme..... — Le philosophe allait continuer; je l'interrompis brusquement. — Faites attention, lui dis-je, qu'il est impossible que le dernier anneau sache comment est fait le premier : Il est venu après, comment saurait-il ce qui s'est passé avant lui ? On ne remonte pas le fleuve de l'intelligence. L'insecte, placé au-dessous de nous, ne comprend pas l'homme ; comment l'homme pourrait-il comprendre Dieu ? La goutte de rosée, descendue pendant la nuit sur le gazon, peut-elle d'elle-même remonter dans l'atmosphère pour y pénétrer le secret de son origine, et n'a-t-elle pas besoin, pour cela, d'être repompée par le soleil ? — Mais la vérité, comment la trouver ? — Il est impossible de la rencontrer de cette manière. Nous

sommes destinés à sentir tout ce qui dépend du cœur, et non à raisonner sur nos sentimens. Les élans les plus secrets, quand ils partent de l'intérieur de l'ame, et qu'ils sont vrais, arrivent de suite à la divinité. Les efforts d'esprit les plus étonnans ne la découvrent pas. Nous sommes aveuglés en sa présence comme celui qui avait contemplé la nudité de Minerve. Mais, prosternés dans la poussière, nous nous relevons plus forts, car nous avons senti la vérité, et nous n'en demandons pas davantage. — Le philosophe médita un instant sur ce que je venais de lui dire, puis me serra la main, et disparut.

MÉRIADEC.

L'OISELEUR,

PAR M.lle S. U. DUDRÉZÈNE. (1)

Si les écrits sont l'image et, en quelque sorte, l'expression des sentimens et du caractère de l'auteur autant que de son esprit; si l'on se peint soi-même en cherchant à peindre des personnages imaginaires, comme on ne peut guère en douter; c'est particulièrement dans les ouvrages des hommes de talent que l'on trouvera tout ce qui tient à la force et à l'élévation du génie, les vastes conceptions, les caractères énergiques sans exagération, car l'exagération est une faiblesse, enfin ces grandes pensées qui tiennent plus du ciel que de la terre et qui semblent comme une révélation d'une origine céleste.

Dans les ouvrages des femmes on remarque la délicatesse, la grâce, et cette finesse d'observation qui leur est si utile pour connaître le fond du cœur de l'homme, pour tâcher d'en fixer les perpétuelles agitations, et souvent pour le dominer par le plus fort et le plus doux empire.

Les personnes qui s'occupent de littérature étant en quelque sorte poussées, par une secrète influence vers

(1) Trois volumes in-12, avec gravures; à Paris, chez Roulland et c.ie, libraires; à Nantes, à la librairie de M. Mellinet-Malassis.

le genre qui se trouve en harmonie avec leurs inclinations, les ouvrages qui exigent les qualités que nous venons de décrire seront donc presqu'exclusivement le partage des femmes ; aussi, négligeant ce qui exige une forte application, elles réussissent parfaitement dans les ouvrages qui demandent de la grâce et du sentiment : nous pouvons citer en témoignage les poësies d'une nantaise, M.me Dufrénoy. Plusieurs dames ont une prédilection particulière pour les romans ; telle est une autre nantaise, M.lle Dudrézène, auteur de plusieurs romans entr'autres de l'*Oiseleur*, qui fait le sujet de cet article.

L'auteur de cet ouvrage s'est proposé de peindre un homme accablé par les plus grandes infortunes et par les plus violens sujets de douleur, cherchant dans son cœur la force nécessaire pour les supporter avec courage ; on le voit souvent prêt à succomber sous le poids de ses maux, mais retrouvant, par un retour soudain, une énergie supérieure à tous les coups de l'adversité, sans toutefois pouvoir acquérir le calme et le bonheur qui n'existent pour l'homme que dans la connaissance de sa faiblesse et dans ce secours surnaturel qui ne manque jamais à celui qui l'implore.

On voit que nous voulons parler du personnage principal, l'Oiseleur, qui, semblable en cela à beaucoup de héros de roman, cache, sous un état vulgaire et des haillons, une haute naissance et un grand caractère.

Si l'Oiseleur est le principal personnage, le plus intéressant est assurément la tendre Biondina, nommée ainsi à cause de ses blonds cheveux, que l'on pourrait appeler *miraculeux*, pour se servir d'une expression de M.me de Genlis. Elle sacrifie au devoir les plus doux sentimens et le bonheur de sa vie, et trouve, dans une religion consolante, le baume qui adoucit les plus profondes blessures. Le contraste entre Niklas, l'Oiseleur, et Biondina, tous les deux malheureux, presque sans espérance de trouver le bonheur sur la terre, et cherchant, l'un dans ses propres forces, l'autre dans la religion, le courage qui leur est si nécessaire pour ne pas succomber sous le fardeau de leurs misères, nous paraît digne d'exciter un véritable intérêt.

L'expression des sentimens de Biondina pour le comte d'Allendorf, personnage d'un beau caractère, nous

semble pleine de délicatesse, surtout lorsque Biondina cherche à éloigner d'elle celui qu'elle aime, afin que sa douleur soit moins vive, lorsqu'il faudra se séparer pour toujours:

« Biondina, soumise et résignée, faisait tout ce qui » lui était prescrit sans en espérer un résultat heureux; » si elle songeait avec effroi à sa fin prochaine, ce n'é- » tait pas qu'elle aimât la vie; mais l'idée du désespoir » de Maurice (comte d'Allenfort) lui rendait celle de » la mort bien amère. Elle voyait sa douleur, elle en- » tendait ses cris déchirans.... Pour se soustraire à ces » funestes images, qui la poursuivaient nuit et jour » et lui ôtaient le sang-froid et le courage dont elle » avait besoin, elle cherchait à se procurer le repos par » la fatigue et de longues promenades. Allenfort l'ac- » compagnait presque toujours; Biondina s'enivrait de » sa vue et des expressions de sa tendresse, et semblait » craindre de perdre un seul des instans qui lui restaient » pour en jouir; d'autres fois, au contraire, elle le » fuyait, repoussait ses soins, les témoignages de son » attachement; car elle s'accusait de cruauté d'entre- » tenir ainsi, dans Maurice, l'habitude de la voir à » chaque minute de la journée, quand elle aurait dû » tout mettre en usage pour le préparer, par des ab- » sences fréquentes, à l'absence éternelle qu'elle pré- » voyait. »

Voici un passage d'un autre genre, que nous citons afin de donner au lecteur une idée du style de M.lle Dudrézène: « Niklas (l'Oiseleur), ranimé par l'accueil » qu'on lui faisait et par l'intérêt visible qu'il inspirait, » sembla bientôt avoir oublié sa position et ses chagrins. » Il soutenait avec facilité la conversation qui roulait » sur différens sujets, et montrait, dans ses discours » comme dans ses manières, une politesse aisée. Par- » fois il lui échappait de ces traits qui annoncent une » imagination forte et vive, s'affranchissant volontiers » des règles étroites des convenances et de la routine; » un esprit ferme, osant juger par lui-même, et sur- » tout un cœur droit, plein de bonté, quoiqu'il » fût aigri par l'injustice des hommes et du sort. »

Si nous ne craignions pas de trop alonger cet article, nous citerions une jolie description qui se trouve au commencement de l'ouvrage; on peut dire, sans

flatterie, que le style de l'Oiseleur est pur, gracieux, que parfois même il acquiert de la force et s'élève avec le sujet.

Ainsi, les personnes qui aiment ce genre de lecture ne regretteront pas le tems qu'elles passeront à lire l'*Oiseleur* : au plaisir que leur procurera l'intérêt qui règne dans l'ouvrage, l'agrément du style et les principaux caractères, qui sont bien tracés et bien soutenus, se joindra celui de rencontrer un assassinat, un duel, un torrent et d'autres choses aussi terribles, qui leur font déjà éprouver en perspective de vives émotions.

Pour les personnes qui ne sont pas habituées à lire des romans, nous croyons que le meilleur conseil que l'on puisse leur donner, est de ne point commencer à en lire, et nous appuyons notre avis du suffrage de M.lle Dudrézène, qui dit, dans un passage de *l'Oiseleur*, que la lecture des ouvrages passionnés peut produire le plus grand mal, en substituant le goût des aventures à celui d'une vie simple et paisible dans laquelle réside le bonheur.

CH. DE COMMEQUIERS.

NOTE SUR LA MORT DE M.r L. G., AU VÉSUVE, EN 1821.

Un de nos compatriotes, M.r L. G******, a renouvelé, pendant l'éruption du Vésuve de 1821, le trait d'Empedocle.

Les journaux d'alors ont tous répété que M. G****** s'était précipité dans le cratère. Ayant eu occasion de retourner à Naples, en 1823, j'ai appris que le fait était inexact; et je me suis procuré, sur cet événement malheureux, des détails circonstanciés, que je dois à la bienveillance du chevalier Monticelli, secrétaire perpétuel de la Société royale des sciences de Naples.

Mais, avant d'exposer les détails de cet événement, je crois qu'il ne sera pas sans intérêt de les faire précéder

l'une courte description des phénomènes volcaniques, qui bouleversaient les flancs du Vésuve, lorsque M. ****** y est venu terminer sa vie.

Dans l'*Atrio del Cavallo*, plaine qui sépare le cône volcanique du Vésuve des monts et vallons de la *Somma* (bord de l'ancien cratère du Vésuve), on a vu se former, depuis le 11 décembre 1820 jusqu'au mois de janvier 1821, six cônes volcaniques placés presque en ligne droite au nord du grand cratère. Le dernier de ces petits cratères est sur le commencement de la pente du mont, et éloigné d'une centaine de pas du sentier par où l'on montait au grand cratère. Ce sentier est actuellement tout occupé par les nouvelles laves.

Le premier de ces cônes que l'on rencontre, et le plus voisin du ravin de l'Avetrana, est haut d'environ 18 pieds, tandis que le périmètre de sa base peut être du double. Né sur la lave de 1786, décrite par Spallanzani, il l'a recouverte de nouvelles laves, et de sable noir et grossier. Cette nouvelle lave, avant d'arriver au ravin de l'Avetrana, se divisa en deux ruisseaux qui, après être tous deux descendus dans ce ravin l'espace de 150 pas, se réunirent en un seul. Ce ruisseau ardent, brûlant les forêts latérales, et celles qu'il rencontra en face dans la descente, s'avança vers Saint-Jorio. Ce premier cône, qui ressemble assez à une pyramide arrondie, a, vers son sommet, une fente dans laquelle on a trouvé du sel muriatique teint de jaune, de vert, avec une certaine saveur styptique, qui participe de l'alumine sulfatée. Le contour de ce cône fume de tous côtés; et, de ses grandes crévasses, s'élèvent des vapeurs sans saveur ni odeur.

Le second cône est de la hauteur d'un homme et également crevassé à son sommet. Il a d'abord élevé ses déjections sous la forme d'un canal de 3 pieds de diamètre, dans lequel la lave a ensuite couru, tantôt cachée, tantôt à découvert. Ce courant de lave, évitant le ravin de l'Avétrana, et coupant la route qui, du bord dudit ravin, mène au Vésuve, est descendu dans la direction du Fossograndé au-dessous de l'hermitage de Saint-Salvator.

Les troisième, quatrième et cinquième cônes, plus petits que les précédens, ne présentent rien de singu-

lier : recouverts par les laves nouvelles, à peine montrent-ils actuellement leurs sommets. Ensuite, à la distance d'environ 100 pas du dernier des cônes cités, il s'en élève un autre, le plus fort de tous, d'où sortit un énorme courant de lave, et qui sera à jamais célèbre par la mort de M. G******. Il porte, depuis ce moment, le nom de *Bouche-Française.*

Ce cône s'élève au-dessus des nouvelles laves d'environ 60 pieds, ayant un périmètre de 200 pieds. Il est crevassé vers le N.-O., et a une ouverture par laquelle on découvre un grand vide de 30 et quelques pieds de profondeur. Au fond de ce gouffre, on voit courir un fleuve de lave tellement vive et ardente, et tellement rapide et bruyante, que, sans former la moindre scorie, elle se conserve enflammée et presque au *rouge-blanc.* Parmi les laves du Vésuve, on n'en avait jamais vu une si enflammée, si liquide et si rapide à couler que celle-ci. Pendant une centaine de pas, cette lave se conserve couverte et encaissée dans un canal de lave, et ensuite paraît au jour ; alors, commençant à sentir l'action de l'atmosphère, il se forme à sa surface des scories noires ; sa rapidité et son volume en largeur diminuent.

Le spectacle de cette lave avec ces circonstances, les six cônes volcaniques, leur position isolée, les crevasses qu'on voit fumer de tous côtés dans le sol occupé par les laves anciennes et nouvelles, le frémissement du sol, les détonations intérieures et fréquentes qui se font sentir, peuvent intéresser la géologie et l'histoire physique des volcans. Quiconque pense au vide de ces canaux et de ces cônes de date récente, doit avouer que la force des vapeurs élastiques, sortant des courans de lave, est immense. Le phénomène le plus digne d'attirer l'attention des physiciens est, je crois, le courant de lave renfermé dans son canal. Car, ce canal ne participe ni ne se ressent de la fluidité, de la molesse, du degré de chaleur de la lave ardente qu'il contient, puisque la main supporte la chaleur de sa paroi.

C'est dans l'ouverture mentionnée de ce sixième cône, et sur la lave courant au fond, que se jeta notre compatriote M. L**** G******, âgé de 30 ans, le 16 janvier 1821, entre 9 et 10 heures du matin.

M. G******, dans la soirée du 11 du mois précité, monta au Vésuve avec deux amis, pour observer la lave à sa source; il eut pour guide un jeune homme de 23 ans, appelé Pascal Novelli, et, par surnom, Fulgorello, qui passe pour un brave homme, et dont je me suis servi dans mes deux voyages au Vésuve. M. G******, voyant ce guide mal vêtu, lui promit un habit lorsqu'il reviendrait observer le cratère.

Le 14, il tint sa parole, et lui fit cadeau d'une redingote. Ensuite ils montèrent tous les deux sur les nouveaux cônes volcaniques; de là sur le grand cratère, où M. G****** s'arrêta long-tems, ne se décidant à l'abandonner qu'après les instances réitérées de Fulgorello, qui lui représenta plusieurs fois le danger de leur situation. Enfin, entouré par les vapeurs suffocantes qui sortaient en abondance de la bouche ignivome, il redescendit, soupa et dormit à l'hermitage de Saint-Salvator.

Le 15, M. G****** employa le matin avec son guide, à recueillir des minéraux dans le *fosso-grande*. Il enfit une caisse qu'il envoya à Naples au capitaine d'une bombarde française qui était dans le port. De là, il retourna à Saint-Salvator, et descendit à Résina pour acheter du papier à lettre. Le soir, il remonta à l'hermitage de Saint-Salvator, soupa, et ensuite écrivit pendant toute la nuit trois lettres qu'il cacheta. Puis, il demanda à l'hermite le livre sur lequel les étrangers inscrivent leurs noms. Il y écrivit qu'il était ennuyé de la vie, qu'il allait terminer ses jours trop douloureux, et que pour cela, il ne fallait inquiéter ni le guide ni d'autres.

Le 16, au point du jour, M. G****** fit un léger déjeûner. Avant de partir de Saint-Salvator, il donna à l'ermite, sans lui rien dire, son chapeau et sa montre d'argent. En outre, il avertit le guide qu'il devait plus tard penser à porter à la poste de Naples les trois lettres qu'il laissait sur la table. Il est à remarquer que dans les trois jours qu'il resta à Saint-Salvator, il ne parla jamais à personne, ne communiquant ses besoins qu'au guide; et ne se servit jamais de chapeau, se contentant de se couvrir la tête avec un mouchoir de soie noire. A neuf heures, M. G****** se mit en route avec le guide vers les nouveaux cônes volcaniques. Arrivé au sixième, il s'approcha de l'ouverture d'où l'on

voyait courir la lave brûlante. S'en éloignant un peu, il donna au guide une pièce d'argent, afin qu'il fût plus loin en faire une empreinte dans la lave liquide.

Dans le tems que le guide s'éloignait en suivant le courant de lave, M. G******, s'approcha du gouffre, monta sur le bord, et, relevant avec ses deux mains les pans de son habit, il s'y jeta. Son mouvement fut vu par trois hommes de *Massa di Somma* et par un vieillard très-honnête de *Resina*, lesquels, assis plus loin, regardaient couler la lave.

Quelques secondes après qu'il fût tombé dans le gouffre, on vit sortir sur la lave un corps brûlant, qui devint de plus en plus noir, et cessa de brûler. Le saisissement que causa aux assistans cet événement imprévu, les empêcha de songer à s'emparer de ce corps carbonisé.

Les autorités civiles ayant vérifié toutes les circonstances de ce fait, firent relâcher le guide qu'elles avaient fait d'abord arrêter. Il n'y a donc nul doute que M. G****** se soit donné la mort de son plein gré, non pas dans le grand cratère, mais au pied nord de celui-ci, dans un gouffre qui peut en être considéré comme une boursouflure. Néanmoins, les Napolitains disent actuellement que leur Vésuve a son Empedocle.

CH. BERTRAND-GESLIN.

L'HÉROISME.

Quelle est donc cette merveille
Qui fixe tous les regards,
Et d'une ardeur sans pareille
Fait courir tous les hasards?
Gloire, ta trompeuse image
Fascine les yeux du sage,
Eblouit tous les esprits :
Par ton éclat éphémère
Et ta beauté mensongère,
Tous les hommes sont séduits.

Une illusion perfide
Se rit des faibles mortels :
Du fol orgueil qui la guide
On encense les autels.

Dieu, dont l'homme tient sa vie,
Mit en son ame ravie
L'assurance du bonheur;
Privé d'un si doux partage,
Il en cherche encor l'image,
Qui seule enflamme son cœur.

Epris d'amour pour la gloire,
Il la veut à chaque instant,
Brûlant pour une victoire
Que le brave perd souvent;
Dans les combats il s'expose,
Et ne voit rien autre chose
Qu'un vain prestige d'honneur;
Les obstacles, il les dompte;
Les périls, il les affronte:
Rien n'arrête son ardeur.

Vois ce marin intrépide,
Bravant le courroux des flots,
Vaincre un élément perfide:
Ce qu'il craint, c'est le repos.
Vers une plage inconnue,
Où la mort s'offre à sa vue,
Il s'avance avec orgueil;
Il a quitté sa patrie,
Et court exposer sa vie,
La briser contre un écueil.

L'héroïsme véritable
Dédaigne un éclat trompeur,
D'une gloire périssable
Le fantôme séducteur;
A Dieu seul cherchant à plaire,
Dans une grandeur vulgaire
Placerait-il son espoir?
Il se commande à lui-même,
Et trouve le bien suprême
Lorsqu'il remplit un devoir.

De l'âge en vain la faiblesse
Met obstacle à sa valeur.
D'un sexe aimant la tendresse
Cède à ce noble vainqueur.
La mort se montre, il s'avance,
Au-devant d'elle il s'élance,
L'envisage sans pâlir;
Il tient de Dieu la victoire
Et ne veut pas d'autre gloire
Que lui plaire et le servir.

CH. DE COMMEQUIERS.

A LA VIOLETTE.

Au premier souffle du printems
Tu parais, humble Violette;
Mais, dans ta modeste retraite,
Tu caches tes boutons naissans.

Fille de l'air et du zéphyre,
Pourquoi craindre un regard jaloux?
Flore a-t-elle dans son empire
Un espoir plus tendre et plus doux?

En vain la tulipe éclatante
Etale ses riches couleurs;
En vain la plus fraîche des fleurs
S'élève orgueilleuse et brillante.

Rose, ton pompeux incarnat
Sans doute a le droit de me plaire;
Mais à ton faste je préfère
La grâce d'un plus simple éclat.

Oui, c'est toi, pâle Violette,
Dont le charme séduit mes yeux,
Lorsqu'au sein de l'herbe discrète
Tu fuis les regards curieux.

Si, cherchant l'ombre bocagère,
L'air me semble plus embaumé,
C'est la brise errante et légère
Qui trahit ton aspect aimé.

Et quand la nuit couvre la terre
De ses grands voiles de vapeur,
Ta feuille, amante du mystère,
M'enchante encor par sa fraîcheur.

Fidèle emblême de la vie,
Pour jouir d'un sort désiré,
Tu montres qu'il faut fuir l'envie,
Et vivre obscur et retiré.

Puisse ma paisible carrière
Ainsi passer, ainsi finir!
L'homme a deux instans sur la terre:
Vivre loin du monde..... et mourir.

ED. TURQUETY.

LES COSMOPOLITES, SUIVIS DU PÊCHEUR, PAR M. MERIADEC (1).

Voici un livre dangereux, très-dangereux..... pour Messieurs les libraires. Quoi ! réunir en un seul *in-douze* la substance de cent volumes de dissertations ; ranger, comme sur une carte d'échantillons, destinée à décider rapidement le choix, vingt systêmes philosophiques qu'on peut comparer, d'un coup-d'œil, sans la fatigue et la dépense des compulsations ! Certes, il y aurait de quoi ruiner le commerce de la librairie, s'il paraissait beaucoup d'ouvrages de ce genre.

Toutefois, pour nous, qui ne sommes pas *orfèvres*, nous pouvons considérer, avec moins d'effroi, le tableau que le piquant rapporteur des *Lettres d'un Armorique*, l'aimable voyageur dans le département de la Loire-Inférieure, nous offre sous l'étiquette *des Cosmopolites*.

Il arriva un jour, c'était à ce qu'il paraît, vers 1785, que des philosophes de tous les pays se réunirent à Paris, pour amalgamer leurs opinions, et en façonner un flambeau qui aurait projeté la lumière universelle. M. Mériadec, qui a assisté à leur première conférence, a écouté avec assez d'attention, pour nous en donner le fidèle procès-verbal, sans, dit-il, y mettre du sien. Tel est l'exposé du livre.

Ce cadre rappellerait assez celui de *Volney* qui, dans ses méditations sur les *Ruines*, fait apparaître et controverser des chefs de toutes les sectes religieuses. Mais il y a, entre le livre de Volney et celui qui est sous nos yeux, cette différence que, dans le premier, les opinions religieuses, qui n'admettent guère le doute, sont toujours un peu animées par la passion ; tandis que les orateurs *Cosmopolites*, traitant généralement des questions moins mystiques, paraissent tous avoir une soif ardente

(1) Un volume in-12, de l'imprimerie de Mellinet-Malassis. Prix : 2 fr. 50 c. — Chez tous les libraires du *Lycée*. (Voyez la 4.e page de la couverture).

de la vérité. Les deux ouvrages diffèrent encore en ce que Volney tente de calmer tout le monde, par un accord qui donne au système de la *sensation*, dominant de son tems, un ascendant qu'il n'a plus de nos jours; tandis que M. Mériadec s'abstient tout-à-fait de donner une conclusion, agissant en cela de propos délibéré, et par une intention que ceux qui le connaissent savent n'appartenir ni à l'ignorance, ni à la timidité. La vérité est dans mon livre, semble-t-il dire à son lecteur; vous vous efforcerez de l'obscurcir, si je vous la présente dogmatiquement; vous l'épouserez comme vous appartenant, si vous sentez où elle est. C'est le *Qui potest capere, capiat*.

Mais comment rendre compte d'un livre dans lequel l'auteur ne conclut pas? La difficulté me paraissait insurmontable, quand j'entrepris d'en entretenir les abonnés du *Lycée Armoricain*. Et cependant, me disais-je, cet ouvrage est marquant; il est utile, il étincelle d'esprit, il offre des modèles de la logique la plus serrée; il fait honneur à notre province. Attendrons-nous que les littérateurs de Paris viennent nous en révéler le mérite, comme ils l'ont fait tout récemment d'un autre ouvrage du même auteur? Ce serait humiliant pour nous. — Mais aurai-je bien éclairé les lecteurs, quand je leur aurai dit qu'après quelques questions préliminaires sur les discours d'ouverture et sur les votes à la majorité des voix, les *Cosmopolites* se lancent à corps perdu dans l'importante question du *travail*, qui se lie à toute notre double existence physique et morale; que les uns le regardent comme un bien, et les autres comme un mal; que certains orateurs veulent des oisifs privilégiés et des travailleurs obligés; d'autres, des travailleurs constans; d'autres, des oisifs spéculatifs; ceux-ci, s'en rapportant à la nature pour satisfaire à leurs besoins; ceux-là, voulant tout obtenir par l'excitation au luxe; les uns ne voulant se reposer que pour mieux travailler; les autres, ne travaillant que pour jouir du repos; que, d'un côté, on s'écrie: le travail est un plaisir; de l'autre, le travail est une douleur; que chacun fait enfin découler de son opinion des conséquences philosophiques. Quand j'aurai ajouté qu'un rhéteur, qui paraît n'avoir rien compris, mais qui veut à toute force rédiger, comme Georges Dandin veut juger, fait la risible proposition de con-

clere, sans dire comment, mais seulement pour l'amour des règles ; que chacun se moque de lui, et qu'on finit par se moquer des philosophes et par les disperser, aurai-je donné la véritable idée de cette composition ? — Non, sans doute, car M. Mériadec a aussi peu l'intention de persiffler la philosophie que l'envie de la persécuter. Si je m'attache à faire ressortir la pureté du style, l'heureux choix des expressions, on m'objectera que l'art de bien rédiger est aujourd'hui un devoir, et n'est plus un mérite ; que c'est d'ailleurs la moindre exigence dans un discours où il faudrait loyalement s'occuper des idées plus que des mots, s'il arrivait qu'on pût épiloguer sur quelques-uns de ceux-ci.

J'en étais donc à réfléchir comment je me tirerais de l'embarras où je m'étais mis, lorsqu'hier j'eus l'occasion d'assister, dans un salon, à la lectu , des *Cosmopolites*, qui se faisait dans un cercle où se trouvait mon ami Arsenne, placé tout près de moi. Arsenne est un jeune néophyte en philosophie, qui vient toutes les semaines bouleverser ma bibliothèque pour y feuilleter Mallebranche et Condillac, Descartes et Laromiguière, Lockè et Hobbes, Swedenborg et Helvetius, S.t-Martin et Tracy, et qui, chaque fois, ne manque pas de me faire l'insidieuse question : *où donc est le vrai?* — Il le sent, j'en suis certain ; il a la persuasion du vrai, et j'ai deviné que toutes ses recherches ne sont excitées que par une lutte avec sa conviction, qui le tiraille pour obtenir une démonstration comme celle du carré de l'hypothénuse. Je l'observais donc à son insçu, je prenais note de ses exclamations et des altérations involontaires qu'éprouvait sa physionomie à mesure que la lecture s'avançait, et dans l'idée que ces impressions successives pouvaient être considérées comme une suite d'argumens naïfs, dégagés d'ergotisme, ce sont elles que j'ai jugées capables d'appliquer aux discours des divers interlocuteurs *Cosmopolites*.

L'énumération des questions dont l'assemblée des *Cosmopolites* devait s'occuper, chacun des 365 jours de l'année dans laquelle la session était limitée, avait assez bien disposé les auditeurs du salon, parce qu'il s'y trouvait plus d'une spirituelle malice ; par exemple,

après les grandes matières de culte, de législation, d'éducation, etc., on devait discuter sur le danger des journaux, reviser les lois du goût, traiter d'un projet de langue universelle. « Les uns demandaient une sorte » de douane littéraire qui empêchât les productions » du dehors de faire tomber à vil prix celles du dedans; » les autres invoquaient la liberté de goût comme celle » de conscience, et voulaient revenir sur la question » non encore jugée de la supériorité des anciens sur » les modernes, etc. » Mais, pour le premier jour, c'était du *travail* qu'il s'agissait; on se proposait « d'a- » naliser le travail dans son origine et dans ses résultats, » et de ne plus laisser matière à déraisonner sur ce » sujet après la clôture du procès-verbal. »

Le président, vieux philosophe allemand du fond de l'Autriche, grand ennemi des lieux communs, porté au fauteuil à cause de son acquit dans les langues, et de la critique qu'il avait faite des travaux métaphysiques de ses compatriotes; le président, dis-je, ouvre la séance par un discours destiné à prouver l'*inutilité* des discours d'ouverture, et propose d'en supprimer l'usage. On va aux voix: 93 boules sur 100 manifestent l'intention de maintenir l'usage de ces sortes de discours d'apparat. Là-dessus, en dépit de l'ordre, et ainsi qu'il arrive en beaucoup d'autres assemblées, l'objet principal est oublié, la discussion s'engage sur les accessoires.

Je suis un des opposans, s'écrie un Napolitain. Les votes n'ont pas été consciencieux; tel qui a voté pour, ne l'a fait que parce qu'il espère luire un jour dans quelqu'obscure société dont il se flatte de devenir président. Vous pouvez bien tous être exempts de préjugés; mais vous n'êtes pas des anges, vous avez des passions et celles-ci obscurcissent la raison; or, des philosophes ne peuvent vouloir que la raison. Elle n'est point dans la majorité des votes, « car ce qui » était injuste ou ridicule, ne peut pas devenir su- » blime tout d'un coup, parce que la majorité l'ap- » prouve. Quand Copernic a dévoilé le système du » monde, si alors on avait été aux voix, il aurait » été seul de son avis, et la postérité a néanmoins » confirmé son hypothèse. » Discutons, mais ne votons

plus. — La plupart de ces raisonnemens sont faux, répond un philosophe génevois. S'ils sont une fois admis, il n'y a plus de certitude nulle part. Pourquoi appeler lieux communs le discours d'un président ? Les esprits ne sont pas égaux, ce qui est lieu commun pour l'un ne l'est pas pour l'autre; chez tous, le prétendu lieu commun fait pénétrer plus avant la pensée qu'il exprime. « Ne voyez-vous pas le chrétien fervent répéter tous les » jours la même prière, sans que, pour cela, sa piété » se rallentisse ? Plus d'une pomme tomba avant que » Newton eût découvert les lois de la gravitation. » Considérez d'ailleurs que le discours d'ouverture, opérant comme la lentille qui rassemble des faisceaux de lumière dispersés, concentre sur un seul point les idées des hommes, trop susceptibles de divagation. Répétez souvent la même chose aux hommes distraits, et vous les fixerez; répétez-le succinctement, car « si vous voulez tout voir, abrégez tout. » Qu'au commencement de chaque séance générale, le président nous dise : « *Voilà* » *où en sont les choses, actuellement, partons de là.* » Quant à la prescription de la majorité des votes, on se trompe encore. « On nous cite les erreurs des » hommes; mais sur quoi portent-elles ? Sur des arts » conventionnels, sur des sciences systématiques, dont » seulement quelques individus intéressés s'occupent. » Jamais sur les lois sacrées de la morale et de la justice qui sont du ressort de cette totalité dans le sein de laquelle nous devons rechercher une respectable majorité. « On dit que la conscience vit seule; mais change-» t-elle de nature, quand elle se trouve avec la foule ?.... » Une même loi régit les deux mondes. Le monde » physique est un type qui reproduit d'une manière » sensible le monde moral; aussi, le législateur de ce » dernier nous a-t-il dit que, quand nous serions plu-» sieurs assemblés en son nom, il serait au milieu de » nous. Oui, Messieurs, tous les hommes seront » d'accord, sitôt que vous parlerez à leur cœur. Quand » nous aurons mis aux voix une proposition, si chacun » de nous, en déposant sa boule, place la main sur » sa poitrine et reste fidèle à sa conscience, vous pourrez » vous en rapporter au résultat d'une délibération de » ce genre. »

Tandis qu'un membre de l'Université de Paris fait sur la même matière une controverse syllogistique dans le même sens, quoique M. Mériadec la présente comme soporifique et inintelligible, Arsenne s'était penché à mon oreille et m'avait dit : Mais le Napolitain a précisément argué de la vulnérabilité de cette même conscience que le Génevois prétend être inaltérable, sur la foi d'un passage de l'Evangile qui n'est peut-être pas applicable à sa cause. Des deux assertions quelle est la vraie? Rien ne me parait décidé. — Il ajoutait : le diplôme de membre de l'Université de Paris est-il donc un brevet d'ineptie? Ce sarcasme est une injustice.

Un lettré de la Chine se lève; il critique un peu témérairement les formes aristoteliques de l'Universitaire; il n'a étudié que deux sciences, la nature et l'homme (Il a donc aussi étudié la science de la logique, car elle n'est qu'un exposé ou un développement des facultés de l'homme). Le discours d'ouverture lui semble inutile, comme ne pouvant exprimer toutes les opinions; comme ne donnant que celle de l'individu qui parle. S'il est inutile, il est dangereux, puisque les missionnaires d'Europe annoncent qu'on rendra compte des paroles inutiles. Pourquoi donc forcer à parler? « L'esprit » acquiert de la profondeur par l'habitude de la méditation; par la conversation, au contraire, il se » dissipe, il se perd comme la liqueur à travers un » vase fêlé. (Arsenne n'approuvait pas.) Les paroles » d'un bavard sont pleines de vent; la concision d'une » âme forte, pleine de profondeur. » (A la bonne heure, dit mon voisin, mais toute conversation n'est pas bavardage). La question de la majorité, poursuit le Chinois, tient à un vice de l'éducation d'Europe qui n'instruit à faire que ce que font les autres. « Deux » enfans se disputent : n'est-il pas vrai que j'ai raison, » dit l'un d'eux à un troisième, et quand celui-ci » a dit qu'oui, sa cause est gagnée. Les hommes sont » tous des enfans qui se promènent sur le bord des » abymes : ils savent bien qu'ils ne peuvent, sans » effroi, en mesurer les profondeurs; mais ils n'éprouvent plus d'éblouissement sitôt qu'ils s'appuient les » uns sur les autres. Cet accord leur donne de la force » si l'on veut, mais l'abyme n'en est pas moins ce

» qu'il est ; leur consentement ne le fait pas changer
» de nature (Les traits d'Arsenne s'épanouissaient).
» L'homme a en lui des lois toutes faites. Si vous
» admettez que la majorité l'emporte, vous renversez
» toutes les notions de justice connues, et de la force
» vous faites un droit..... Toutes les vérités naturelles,
» nous a-t-on dit, sont universelles. Je ne contredis
» point ce principe inconteslable ; mais voyez avec
» quelle adresse on en déguise le côté faible !..... Le
» tort des hommes est de s'emparer des principes de
» morale et de les ajuster ensuite dans leur tête comme
» une figure de géométrie : ils oublient que les choses
» humaines ne sont pas des solides, mais des fluides
» sans consistance..... Chacun a sa manière de voir,
» à laquelle la manière d'autrui ne peut complétement
» s'amalgamer ; il est clair qu'on ne peut faire une
» opinion totale des opinions individuelles : il n'y a
» que les corps d'une même nature qui se confondent
» ensemble d'une manière indissoluble. Les hommes,
» ici-bas, ne sont pas ainsi. Leurs ames se confondront
» de cette manière dans le ciel, dit-on ; soit, mais
» comme des grains de plomb qui sont de même nature
» et d'une densité telle que ce n'est qu'en perdant leur
» forme individuelle qu'ils retournent à l'unité. » Considérant enfin qu'il y aura toujours des consciences vénales, et, par conséquent, des boules blanches et des boules noires à volonté, le lettré Chinois conclut contre l'usage ridicule d'aller aux voix.

Bon, me dit Arsenne, nous allons voir le Napolitain et le Génevois reprendre leur discussion sur les effets de la conscience. Point du tout, c'est un délié Vénitien qui se lève pour faire l'éloge de la parole. Sans son secours, dit-il, vous ne pourriez cacher vos sentimens. Parler pour s'entendre est vulgaire ; mais parler pour agir sur ses semblables, pour les forcer de se dévoiler et pour les étudier, voilà qui est une opération philosophique. S'il n'y avait dans l'homme que des sentimens, un geste, un coup-d'œil suffirait ; mais il s'y trouve aussi des opinions : il faut en provoquer l'émission, et pour y parvenir, dire même quelquefois le faux pour savoir le vrai. Que notre président parle donc, ne fut-ce que pour faire parler et faire appa-

nature l'homme..... On combat la méthode d'aller aux voix pour s'assurer de la vérité; passe, s'il n'était question que de vérités spéculatives; mais vous voulez sans doute que de vos raisonnemens résulte une action. Or, ne savez-vous pas que la base de l'association politique, qui se compose toute d'actions, est le sacrifice de la volonté individuelle à la volonté générale. Si chacun veut de son côté, comment voulez-vous que la machine marche? Dans les matières de controverse, quand la majorité a dit oui, la minorité doit dire comme elle. — Cet homme est tout terrestre, me dit mon jeune et ardent néophyte.

Point de bavardage, s'écrie brusquement un descendant de Guillaume Tell; il est bon pour les cours, laissons-le à ceux que séduit l'admiration des sots. « On ose nous » dire que nous devons soumettre notre jugement par- » ticulier à celui de la foule, et on s'étaie, pour le » prouver, d'une comparaison prise dans l'ordre existant. » Mais d'abord, il y a ici une double erreur. Premièrement, » c'est qu'on met en principe ce qui est en question; » en second lieu, c'est que, quand ce serait nécessaire » pour une société corrompue, il ne s'ensuivrait pas » du tout que cela le fût également pour l'empire des » idées. Dans cet empire-là, Messieurs, il n'y a point » de chaînes qui ne soient volontaires. Tout homme » a la faculté de penser librement, s'il n'a pas celle » de s'exprimer de même. Si on l'empêche de parler, » il se tait, mais il se réfugie dans sa conscience: c'est » là qu'on brave l'opinion et les tyrans. Celui qui ne » garde pas sa conscience, en dépit de la majorité, est » un lâche ou un imbécille. Eh bien! s'il faut, en » votant, ne faire que des mécontens ou des fourbes, » je pense qu'il vaut autant ne pas voter du tout. Je ne » vois rien à objecter à cela. » Bravo, dit Arsenne à haute voix; puis il ajouta tout bas: il me semble pourtant que le bon suisse a étudé la question de l'utilité de la parole, quand il s'agit de l'employer à amener l'homme à se faire connaître, au moins dans ses opinions. — « Il n'y a rien à répliquer à cela! répond » à l'Helvétien un juif Portugais. Et comment ferons- » nous pour nous entendre, et pour prendre une con- » clusion? » C'est vrai, c'est vrai, s'écrient mille voix,

dont l'auteur des *Cosmopolites* emploie l'organe pour tracer une scène de tumulte tout-à-fait dramatique? Elle rappelle nos assemblées populaires, où se croisaient des jugemens subits pleins de bon sens, avec des saillies d'égoïsme et d'ignorance de la plus frappante naïveté. Il faut qu'un brave homme de Suédois vienne mettre le holà en tenant à l'assemblée un discours dont voici la substance : Qu'importe que votre séance soit ouverte par un monologue ou par un dialogue ; ce que vous avez dit jusqu'à ce moment ne peut-il pas compter pour une introduction ? Qu'importe que vous alliez aux voix ? vos idées n'en seront pas moins jugées après vous. Quelles qu'elles soient, elles germeront et porteront leur fruit sans en être ni meilleures ni pires. Si vous mettiez aux voix l'utilité d'une graine, la nature n'irait pas moins son train en dépit des boules noires et des boules blanches ; il en sera de même de tout ce que vous direz : le sage l'appréciera dans son cabinet, sans considération de vos boules. Renoncez donc au plaisir de briller et à celui d'avoir toujours raison ; la simplicité du cœur conduit seule à la vérité. Vous êtes réunis pour parler d'abord du *travail*. Allons, que M. le président nous entretienne de la chose par laquelle nous devons commencer : contredites ou non, ses pensées, si elles sont vraies, se graveront dans nos ames.

Arsenne et moi nous avions, pour le Suédois, autant de reconnaissance que l'assemblée des Cosmopolites, qui lui donnent leur pleine approbation ; car nous commencions à perdre la carte, ayant aperçu que nous avions presqu'atteint le tiers du volume sans en être venu à la question principale. Mais, avant d'y entrer, il faut encore prêter l'oreille au discours que prononce un grec moderne, et qui a vraiment besoin de tout l'art avec lequel il est tissu pour être goûté à cette place ; car tout semblait dit. Le grec fait observer qu'il y a des vérités qui réunissent spontanément tous les suffrages, témoin l'assentiment général donné à ce qu'a dit le Suédois. Toutefois, disions-nous, il s'abuse peut-être sur cet assentiment général, car il pourrait bien ne provenir que de guerre lasse, ou d'épuisement de poumons. Le grec commente, avec un esprit infini, le proverbe connu que *du choc des opinions jaillit la vérité* ;

mais, quand il s'agit de saisir celle-ci, l'orateur semble dire : *attrappe qui peut.*

Nous avons dit que cet *attrape qui peut*, était le système de l'ouvrage de M. Mériadec : il faut vraiment d'aussi heureux détails que ceux dans lesquels il entre, pour faire passer ce que ce système a de dépitant pour les paresseux.

Enfin, le président entre en matière, et il me semble qu'il était tems ; car je voyais s'affaisser les muscles de la face de mon jeune ami. Le travail, dit ce dignitaire, dans un style qui sent un peu son rhéteur, mais qu'aiment aussi de belles images, le travail est l'ame de toute société ; il est l'unique agent de la nature, et le seul dieu, après le véritable, qui nous rassemble ici. La nature ne doit qu'une chose à l'homme, c'est le tems, et l'homme n'a qu'un moyen de profiter de ce bienfait, c'est le travail. Le travail est l'agent qui convertit à notre usage tout ce qui existe dans l'univers. Rien de ce qui existe même ne prend vie que par lui. L'univers est la base sur laquelle la vie opère, et cette vie, quels que soient les noms qu'on lui donne, que vous l'appeliez intelligence ou végétation, c'est toujours le travail qui en est le principe. Au physique, sous le nom d'action, il entretient la force ; au moral, sous celui d'étude, il agrandit l'intelligence. Le travail est donc, ou l'intelligence humaine appliquée aux choses morales, ou les organes de l'homme en contact avec les objets extérieurs. Lui seul nous fait sentir notre existence, lui seul empêche que l'homme soit considéré comme une machine passive. Quand vous prouveriez, avec les subtilités de l'école, que c'est une machine, toujours faudrait-il convenir que c'est une machine sentante ou pensante. Or, dans la sensation comme dans la pensée, il y a du travail. La simple perception est un travail, puisque la volonté y concourt. L'homme sent, si l'on veut, indépendamment de sa volonté ; mais il compare les sensations, il remonte à leur source, et sa réflexion n'est pas un instant oisive. Vous voyez que tout est en mouvement dans la nature. L'ame humaine, le microcosme, qui est l'abrégé de l'univers, est sans cesse en travail comme lui ; et, comme il n'y a pas dans celui-là de repos absolu rigoureusement parlant, il n'y a pas non plus dans l'autre

d'inactivité complète. » De ces définitions, le président conclut que, le travail étant un fait primitif de la nature humaine, le législateur n'a nulle obligation d'en provoquer l'action, puisqu'elle a lieu indépendamment de lui ; qu'il n'appartient à sa prévoyance que d'en distinguer les bons et les mauvais effets, pour les combiner et les diriger vers un résultat utile.... L'orateur reprend ensuite son sujet sous un autre point de vue : « Descartes, dit-il, ne demandait que de la matière et du » mouvement pour créer un monde. Ce que ce philoso» phe demandait, sans le trouver, nous le voyons par» tout : la matière, c'est la nature ; le mouvement, c'est » l'homme. La nature reçoit, l'homme la féconde. L'une » est passive, l'autre est le principe actif de l'univers. » Celui-ci (l'homme) est au monde ce que l'ame est au » corps ; il y a en lui ce qui manque à l'autre. Oui, » Messieurs, nous sommes la partie active de l'univers. » Tout le reste est passif, puisque nous le convertissons » à notre usage..... En vertu de ce principe actif, » l'homme, dans la Genèse, a imposé les noms des » êtres..... Lui seul sait admirer les plans du créateur, » et lui rendre hommage..... Il est la relation du grand » Être.... Dieu nous est prouvé, parce que nous nous » élevons par la pensée jusqu'à son intelligence... Si » l'homme n'existait pas, ou, ce qui reviendrait au même, » si l'homme ne travaillait pas, l'univers ne serait » qu'une œuvre ébauchée. »

Le président s'essuie le front ; après ce laborieux discours ; et mon voisin, dont les traits avaient été dans une agitation continuelle pendant la lecture, me dit : Que d'assertions téméraires dans la seconde partie de ce discours ! — Taisez-vous, ou allez-vous-en, lui répondis-je, car vous en entendrez bien d'autres.

Quatre athlètes relèvent ce que vient d'exposer le président : un medecin prussien, un ascétique espagnol, un derviche et un poëte italien.

Vous nous la donnez belle, dit le philosophe prussien ; vous jouez sur le mot travail, en appelant ainsi l'action de l'attention sur la sensation. Nous sentons notre existence sans travail, et il y a mille occasions où nous sommes des machines passives ; c'est par la mémoire que nous connaissons notre individualité ; c'est elle qui est le

» fait primitif ; mais remarquez que, destinée seulement à jalonner les changemens de ce monde sublunaire (car » dans l'éternité il n'y a plus d'aiguille pour marquer » le temps), elle doit être nécessairement liée à quel- » que chose de matériel, et périr comme le système » nerveux de qui elle dépend. » Ici, le prussien énumère les travaux de perception qui se font sans notre volonté, depuis les songes jusqu'aux pressentimens, depuis les actes du somnambulisme jusqu'à ceux de cette *double vue*, avouée par l'histoire de tous les peuples. Il en tire l'induction que toutes nos sciences seront à refaire, quand on aura exploité ces nouveaux sens, et qu'en tous cas, il existe une vie indépendante de l'homme, dont non-seulement le travail ne le regarde pas, mais qui anéantit encore les travaux de la vie ordinaire. Il nie également la nécessité du travail dépendant de la volonté pour notre propre conservation, témoins toutes nos fonctions automatiques de digestion, de circulation, d'assimilation, etc. « Aussi, dit-il, l'homme physique » est une machine sans volonté ; ou qui, si elle en a » une, ne lui sert à rien du tout. »

Ce monsieur, dit en se levant le moine espagnol, s'exprime très-théologiquement. La métaphysique du président est tout à fait superficielle. Si le travail est l'agent universel, c'est à la Providence et non à l'homme qu'il obéit. Que la volonté de Dieu soit faite, dit l'oraison dominicale; ne remplaçons pas cette volonté par la nôtre; sinon, nous gâtons tout. L'homme doit laisser faire la nature qui en sait plus que lui. La volonté qui meut l'univers et l'homme, n'étant pas la volonté humaine, toute action, tout travail purement humain, partira d'un principe faux. Nous ne sommes qu'un réceptacle de la lumière, nous ne pouvons ni la produire ni l'éteindre. « La philosophie la plus profonde s'ac- » corde, en ce point, avec la religion, pour prouver que » le vrai charme de l'homme est d'être anéanti en la pré- » sence de la divinité, de lui remettre son ame, pour » que ce soit elle qui en soit la lumière ; de lui aban- » donner sa vie, afin de ne pas prendre sur soi les » embarras toujours pénibles du voyage. »

Le derviche renchérit encore sur le quiétisme de l'Espagnol : « Il faut prier ou dormir. Prier, c'est agir

» avec le principe qui agit lui-même dans l'univers ; dormir,
» c'est être neutre à son égard, et cet état du moins em-
» pêche de faire de faux pas, puisque nous nous trouvons
» au réveil, tout juste au point d'où nous étions partis ;
» ce qui n'arrive pas dans les travaux dont nous prenons
» la responsabilité. C'est d'après ce système que les
» orientaux, qui sont vos pères, appellent leur repos
» sagesse, et votre activité européenne sans résultat,
» pure folie. »

L'italien, lui, combat le président par des raisons moins ascétiques. Ce n'est point l'ignorance, établit-il, c'est l'erreur qui est nuisible. Or, l'erreur provient de la peine qu'on s'est donnée pour apprendre quelque chose, cette peine est ce qui constitue le travail, le travail conduit donc à l'erreur. Quant à l'ignorance elle-même, elle n'est point un mal. « Pour elle, tout
» est merveilleux et poétique ; pour la science, tout est
» desséché. La science moderne ne voit que des gaz
» dans la nature ; l'ignorance antique n'y voyait que des
» dieux..... Pourquoi la religion, l'amour, l'enthousiasme
» nous charment-ils ? parce que nous ne pouvons pas
» les définir..... La nature nous défend la science.....
» L'ignorance est dans la nature. »

Eh bien ! me disait Arsenne, d'un air soucieux, nous allons, à ce qu'il paraît, vivre les bras croisés ; mais, tout-à-coup, surgit un économiste breton de l'école de Turgot. « Billevesées métaphysiques, s'écrie-t-il brusquement.
» Il n'y a pas besoin de tant de subtilités pour com-
» prendre la nécessité du travail. » Et, tout rondement, le breton expose que, sans le travail, la société ne saurait se soutenir, que les arbres pourriraient sur pied, et que les champs se couvriraient de ronces, près desquelles, avec tous ces beaux systèmes contemplatifs, il faudrait mourrir de faim. « L'homme, roi de la terre par la
» naissance, l'est devenu une seconde fois par la conquête
» du travail. » — Sans faire attention à cette dernière phrase ronflante, tout le monde trouvait que l'armoricain prévoyant avait victorieusement refuté les apôtres de la fainéantise ; mais, mon voisin me soufflait tout bas : ne vivons-nous donc que pour manger ?

C'est un naturaliste hollandais qui se charge de répliquer au trop substanciel économiste. Suivant lui, ce

sont des philosophes de cabinet qui représentent la nature brute comme quelque chose d'affreux. Il a beaucoup voyagé, il n'a pas vu un écueil qui ne fût fertile. En tous climats, il a reconnu que la nature *aux petits des oiseaux a donné la pâture*. Il n'y a point de mortes saisons pour les produits : l'automne donne la main au printems. Les fruits spontanés sont bien aussi savoureux que ceux qu'arrose la sueur du travail ; le lit de mousse est aussi doux que celui de brocards. On ne persuadera qu'à des fous ou à des esclaves, de labourer la terre, tandis qu'ils n'ont qu'à s'asseoir sous l'ombre des arbres, pour vivre heureux et libres. Les prétendus désordres sont des harmonies. L'hymne en l'honneur du créateur est chanté par tout ce que le travail de l'homme n'a pas touché. « Eh quoi, celui qui admire la Providence » dans la végétation d'un simple brin d'herbe, croirait » qu'elle a oublié de songer à l'économie d'un globe !... » L'homme prétendant exercer son influence sur l'univers ! *C'est la Mouche du Coche*.... La nature vient » au-devant de nos besoins. Nous avons du tems de » reste et une ame immortelle ; nous ne pouvons mieux » employer l'un et l'autre qu'à bénir la main qui prodigue » tant de faveurs, et à méditer ses ouvrages. » —Pourtant, se disaient en souriant les auditeurs l'un à l'autre, nous nous accommoderions fort mal de faînes et de glands.

« Ce que le savant préopinant vient de vous débiter, » prouve qu'il a étudié la nature extérieure et non la » société. Cependant la société existe, elle n'est pas à » former. » Ainsi débute un membre du parlement d'Angleterre. Il peint l'inégalité de la distribution des dons de la nature, entre les divers peuples du globe. Si ces peuples restent parqués, en vain l'abondance sera hors du parc ; ils mourront de faim, s'ils se contentent de lécher leur sol sans brouter. Tout change, s'ils communiquent au-dehors, mais alors il faut un voyage, un travail. — Un peu d'or, ajoute-t-il, réalise toutes les jouissances : celles-ci sont procurées par le travail, comme l'or avait été acquis par lui, et, seules, elles forment le lien entre les hommes par le besoin mutuel d'en demander et d'en offrir. Seules aussi, elles permettent aux gouvernans de diriger les passions des gouvernés. Quand l'homme n'est point occupé, l'excès de sa force

lui est nuisible et son repos le détruit. L'ambition ravage le monde, l'indolence le laisse croupir ; l'industrie, excitée par le travail, terme moyen entre les deux extrêmes, répare les ruines de la première et cultive les déserts où languit la seconde. « La société subsiste par » l'échange des travaux. Nous sommes solidaires les » uns des autres par le travail, et la famille humaine » qui, sans lui, vivrait dispersée, ne forme avec lui » qu'une société de frères. »

Dis-donc une société de loups, réplique à l'instant un quaker de la Nouvelle-Angleterre, qui se livre aux plus violentes déclamations contre le luxe, contre la perfidie des chefs des états, contre l'hypocrisie des diplomates. Ces hommes puissans, dit-il, savent bien que le travail est un mal pour celui qui le supporte, et, quand ils prétendent que les fatigues qu'il entraîne perfectionnent l'espèce humaine, c'est une ironie. Bon, quand le peuple travaille pour lui et non pas pour les grands, quand un seul n'accapare pas la portion de mille, parce qu'alors l'action chasse l'ennui et cesse avant que la fatigue vienne. « Distinguons bien : où il y a » de vrais besoins (et ce ne sont pas les besoins fictifs » des puissans de la terre), le travail est un plaisir, » vers lequel la nature nous entraîne impérieusement. » Où il y a du luxe, il y a un travail forcé, et c'est » celui-là qui est un mal. »

Cette critique des grands, ce vernis républicain, cet appel aux sentimens jaloux et impatiens de la multitude fait son effet. Le peuple couvre le quaker d'applaudissemens, et veut le porter en triomphe ; c'est comme une insurrection. — Le fils de *Penn*, a cependant dit quelques bonnes choses, chuchotait mon philalète ; mais cette plèbe gâte tout.

Au milieu de l'effervescence, causée par le dernier discours, un professeur de Gottingen a eu bien de la peine à obtenir d'être entendu. Enfin, la parole lui appartient. Il signale d'abord les inconvéniens de l'emportement auquel on vient de se livrer, et entreprend de prouver que le travail est inhérent à la condition d'être homme. L'ennui, dont parle le quaker, démontre déjà le besoin de s'occuper. Le travail n'est point le résultat de notre volonté, comme le disait le président ;

il est une suite de notre constitution morale, de la renaissance continuelle de nos désirs. On déclame contre des maux dont on accuse le travail: mais distinguez donc ceux qui sont du fait de l'homme, afin de lui en laisser la charge, de ceux qui semblent se rattacher à l'inégalité des dons de la providence, afin de respecter les vues secrètes de celle-ci. On parle de nos besoins naturels, pour flétrir du nom de luxe, tout ce qui est au-delà: et, où donc trouver les limites de ces prétendus besoins naturels. Le cœur de l'homme n'est-il pas plus vaste que tous les trésors de la terre? Il n'y a pas de luxe proprement dit: nos besoins renaissent à mesure qu'ils sont satisfaits: quand nous avons travaillé pour le présent, nous voulons travailler pour l'avenir, pour nos enfans, pour la gloire. Réformez donc la nature humaine, avant de blâmer le travail. S'il est accompagné d'abus, ne dites pas qu'il les engendre; c'est par lui, au contraire, que les gouvernemens peuvent en réformer un grand nombre. — Avec ces argumens, tirés de ce qu'on croit être notre organisation, disait Arsenne, on peut expliquer tout, même la nécessité de la paresse; car, nous aimons aussi assez le plaisir de ne rien faire. Malgré les murmures flatteurs que j'entends, je trouve que le professeur n'a rien expliqué.

Un savant d'Edimbourg prend en main le raisonnement de son confrère de Gottingen, pour en tirer une conclusion diamétralement opposée à la sienne. S'il est dans notre nature, dit-il, de désirer toujours et toujours, c'est donc bien en vain que nous travaillons; alors, c'est le repos qui doit être notre but. Mais, faites aussi attention que, si nos désirs nous portent à agir, c'est qu'ils sont excités par l'ambition et par l'intérêt personnel, dispositions que la respectable assemblée des *Cosmopolites* ne prétend sans doute pas préconiser. L'écossais part de là, pour débiter de fort belles maximes contre l'ambition qui est hors nature, puisqu'elle suppose une contradiction; savoir: des dominateurs et des dominés, et contre l'intérêt personnel qui étouffe la morale dans les cœurs. Plein d'une sainte indignation contre ces prétendus générateurs du travail, il conclut pour l'oisiveté.

Quelques bonnes gens croient que le moraliste a rai-

son, considérant qu'en effet l'ivraie ne saurait produire du froment; d'autres, charmés de trouver des prétextes en faveur de la fainéantise qu'ils chérissent, en épousent la cause avec passion, et ne veulent plus rien écouter; de sorte qu'un élégant encyclopédiste, qui essaie encore de parler en faveur du travail, se voit si impitoyablement accueilli, qu'il s'évanouit de frayeur. Il faut, pendant qu'on lui fait respirer des sels, qu'un sénateur russe prenne la peine de débiter un discours sur la modération, pour obtenir que le tour de parole soit conservé au pauvre maltraité. » Le désordre dont nous sommes témoins, dit le sénateur » pour rétablir le calme, vient de ce que chacun » des orateurs a voulu avoir raison seul. L'homme » a le pouvoir précieux de s'approprier quelques vérités; » mais il a le malheureux amour-propre de vouloir » faire passer ces vérités pour les seules qui existent. » Après qu'il a parlé, il faut nécessairement que » tout soit fini. Ah! la nature n'est pas si bornée » que cela.... Ne peut-on se donner mutuellement le » spectacle de son ame sans passion?.... Ne consi» dérons nos opinions personnelles que comme des hy» pothèses.... Elles nous amuseront ou nous instruiront » suivant les dispositions que nous apporterons à les » écouter.... Mais elles ne deviendront des devoirs » qu'après avoir passé par le creuset de la conscience.... » Quels que soient, d'ailleurs, nos systêmes, la na» ture n'en va-t-elle pas moins toujours son train, » comme nous l'a fort bien rappelé le Suédois.... » Le moyen de persuader n'est pas de dire en usurpa» teur : écoutez et croyez; mais écoutez et rendez» vous à votre cœur. »

L'assemblée se rend à ces remontrances, raconte M. Mériadec, et cependant, murmurait mon voisin, il n'y a pas un des clabaudeurs de tout à l'heure qui n'ait la prétention d'avoir agi d'après ses sentimens, d'après ce qu'il appelle aussi lui sa conscience. Quoi qu'il en soit, on consent à écouter l'encyclopédiste, et la chose en valait peu la peine, car il ne débite guère que des lieux communs sur la nécessité du travail. L'amour-propre littéraire paraît lui fournir ses principaux argumens, du moins c'est le vernis

que notre auteur semble avoir voulu malignement donner à la physionomie de ce personnage.

C'est au tour du sénateur de parler ; voici l'aperçu de son discours : « Le travail est sans doute la con-» dition de l'homme, mais c'est la condition de Sysiphe » roulant sans cesse son rocher qui ne cesse de retom-» ber.... C'est par suite de sa prévarication que, sui-» vant la Genèse, l'homme a été condamné au travail. » Ce qui a été infligé comme un supplice, pourrait-il » être présenté comme étant le bonheur ?.... Les chants » qui accompagnent nos travaux servent à nous étour-» dir. Ils partent d'un cœur vide ; car si ce cœur » vient à se remplir d'une passion subite, nous nous » recueillons et nous nous taisons.... Le silence, a-t-» on dit, est l'attribut des tombeaux ; mais ce silence » n'effraie que les ames timides.... Les orientaux, si » voluptueux, disent qu'il vaut mieux être assis que » debout, couché qu'assis, et que la mort est préfé-» rable à tout..... »

» Pandect européen, s'écrie tout-à-coup un Brame, » ce que tu dis est incontestable ; mais permets-moi » de te faire une objection. Tes docteurs attribuent » ce qu'ils appellent notre indolence à la fertilité » dont est douée la nature entre les tropiques, tandis » qu'lis prétendent que le génie de l'Europe n'est si » actif que parce que la nature a refusé à vos climats » ce qu'elle prodigue libéralement au nôtre. Ainsi, le » travail serait le Dieu qui aurait éclairé l'Europe, et » l'indolence, le mauvais génie qui aurait laissé » l'Asie stationnaire. »

Le sénateur continue : « En effet, s'il n'y a disso-» nance que pour l'homme, dans l'harmonie univer-» selle, cela prouve qu'il est le seul qui ne soit pas » à sa place..... Le repos, disent quelques-uns, nous » réduit à l'animalité : contradiction ; car rien de si » actif que les animaux dans l'état sauvage.... L'homme » aime le repos, soit ; mais il en est tiré par les besoins » que lui a infligés le créateur. Aussi ne répond-il à » qui le sollicite à agir, que par ces mots : *pour-*» *quoi travailler, je n'ai pas* ENCORE *faim !*..... On » croit voir aussi les traces d'un sentiment dicté par » la nature dans notre activité. Eh ! oublie-t-on que » le créateur nous a faits libres, et qu'il ne pouvait

» s'opposer à l'abus de nos facultés sans porter atteinte » à leur essence ? C'est par la considération de cette » liberté que tout est toléré, sans que pour cela tout » soit permis..... D'autres avancent que, sans le tra- » vail, il n'y a point de perfectibilité morale. Où » avons nous vu, dans les œuvres de la création, cette » prétendue perfectibilité ? Chaque chose naît, et reste » ensuite ce qu'elle doit toujours être. Différent, » cependant ici des autres animaux, l'homme naît » avec un moindre instinct que le leur, et se voit » ainsi imposé l'obligation de passer toute sa vie à ap- » prendre comment il doit vivre. » Ce n'est pas là la perfectibilité, c'est une corvée à supporter, corvée qui est une conséquence de sa chute..... C'est avant cette chute que l'homme avait donné des noms aux êtres créés; ainsi qu'on ne cite point cette circonstance pour en argumenter sur l'homme déchu.

« Que veulent faire entendre les politiques avec leur » société que, suivant eux, il ne faut pas établir sur la » vertu, parce qu'elle n'est l'apanage que de quelques- » uns, mais sur le vice qui est le propre de tous ? Leur » société ne sera qu'une œuvre monstrueuse. »

« Que prétendent, de leur côté, les quiétistes avec » leur oisive et permanente contemplation ? Sans doute, » le repos du corps produit chez l'homme l'exaltation » des facultés mentales, et cette exaltation est digne » de lui; mais gardez-vous d'y voir un travail. La lu- » mière vient d'en haut, il ne faut pas s'agiter pour » la produire; il n'y a qu'à la recevoir. Elle est la vie » du poëte, de l'orateur, c'est une voix qui parle en » eux..... Cependant, considérez que cette belle vie est » toute intermittente et que, dans ses interruptions, » nous retombons aussitôt sur la terre pour y sentir » que nous sommes des hommes et non des Dieux. Faites » encore attention que si elle avait de la permanence, » nous n'aurions plus le libre arbitre, qui fait seul » notre dignité comme hommes, puisque Dieu seul » agirait continuellement en nous. Le système enchan- » teur des quiétistes ne saurait donc être le nôtre..... »

« Si le travail était un bien, l'ame qui redescend du » ciel ne le maudirait pas, quand elle le retrouve exis- » tant réellement sur la terre. »

« Ainsi, point de repos, c'est la loi imposée; mais

» aussi deux sortes d'activité, l'une vraie, et l'autre » fausse, entre lesquelles nous pouvons choisir. Cette » dernière s'attache aux vaines occupations qui flattent » notre orgueil ou nous rendent misérables ; on peut » les qualifier d'agitations... L'autre est calme comme » la nature éternelle ; elle n'a ni l'impatience ni la » crainte de n'arriver pas. Elle puise dans la contem- » plation les véritables alimens qui nourrissent l'ame » quand l'extase s'est évanouie.... C'est celle de l'homme » religieux, qui a toujours les yeux attachés sur le so- » leil moral qui l'éclaire. Dans une union immortelle » avec son principe, il est entraîné rapidement, mais » il ne marche pas ; il arrive à l'infini et il n'a pas » fait un seul effort. L'enthousiasme qui l'anime, c'est » Dieu qui vit en lui ; le calme qu'il éprouve, c'est » l'homme qui se repose en Dieu. »

Arsenne était tombé dans une sorte de rêverie extatique ; sa poitrine se gonflait, ses yeux s'humectaient de douces larmes. Il n'écoutait plus la suite de la lecture qui apprenait aux auditeurs que le sénateur russe est remplacé par un professeur bourguignon amené là pour se faire baffouer ; que les Cosmopolites quittent la salle sans se résumer, que la police ne leur permet plus de s'assembler ; que les journalistes français les maltraitent par ordre, et les mettent en vaudevilles ; que les journalistes anglais les louent pour trouver mauvais ce qu'on fait de ce côté ci de la Manche, et qu'enfin la revolution française vient signifier un sauve qui peut à tous les philosophes.

On voit que l'auteur des Cosmopolites, ainsi que nous l'avons annoncé en commençant, n'a pas cru devoir clore son procès-verbal par une conclusion qu'il suppose n'avoir pas été prise ; ou plutôt qu'il a voulu s'abstenir d'émettre une opinion en son propre nom, laissant à la sagacité de ses lecteurs le soin de trouver eux-mêmes la vérité qui devra se découvrir à leur raison ou à leur cœur. — Cependant, me disait en sortant, mon jeune ami : avec quelqu'art, quelqu'éloquence que les argumens contradictoires de ces divers discours soient disposés, il ne serait pas impossible de trouver, dans ce livre, autre chose que de l'esprit ou du talent à développer les idées et les systêmes d'autrui. L'auteur a

beau disséminer ses propres pensées et les encadrer dans des systêmes opposés, il a beau jouer au fin pour nous dépayser, je gagerais bien que le philosophe des rives de la Néva n'est autre que le philosophes des rives de l'Erdre. — Vous, êtes bien téméraire, lui répondis-je; comment pouvez-vous lui supposer l'intention de dogmatiser ? Lisez l'épigraphe tirée de l'Ecclésiaste, qui clos son volume. « *Ce que j'ai trouvé seulement est que Dieu a créé l'homme droit et juste et qu'il* (l'homme) *s'est embarrassé lui-même dans une infinité de question. — Qui est semblable au sage ? Et qui connait l'éclaircissement de cette parole ?* « D'autres auraient pu choisir le premier verset du même chapitre. « *Qu'est-il nécessaire à l'homme de rechercher ce qui est au-dessus de lui ? Car qui sait ce qui est bon à l'homme en cette vie, pendant les jours de cette vie si vaine qui passent comme l'ombre ? ou qui lui découvrira ce qui doit être après lui sous le soleil ?* — Et cependant, je voudrais bien savoir *où est le vrai*, me dit **Arsenne** en me quittant.

P. S. Le rédacteur de cet article éprouve une certaine répugnance à l'envoyer à l'éditeur du *Lycée Armoricain*. Il craint que ses efforts pour serrer l'analyse d'un ouvrage qui en est si peu susceptible, n'aient altéré ou même travesti, contre sa volonté, quelques-unes des profondes pensées de l'auteur. Ce squelette desséché ne peut représenter l'image si brillante et si vive d'un livre où rien n'est de remplissage, où tout, sans lacunes, est écrit avec une verve entraînante; mais il n'était pas possible de le copier en entier. A présent, cependant, que les lecteurs en connaissent le plan, défectueux ou ingénieux suivant les goûts, sans doute ils voudront lire un ouvrage qui leur en vaudra cent autres, tant pour l'érudition que pour le charme, et très-certainement aussi pour l'instruction morale : en faveur de ce résultat, l'article est donc porté chez l'imprimeur.

Il reste peu de papier pour rendre compte du *Pêcheur*; mais cette composition ne se rattachant point nécessairement à celle des *Cosmopolites*, à laquelle elle est inférieure, on peut en parler brièvement. C'est

une boutade philosophique, fort spirituelle, contre les livres et contre les lieux communs dont ils abondent. L'auteur, bravant le sort d'Osa, porte une main téméraire sur l'arche de notre littérature, sans s'en laisser imposer par les grands noms de Boileau, de Buffon, ni par ceux d'aucun maître ancien ou moderne. Malgré le scandale, on ne peut en vérité se refuser à reconnaître la justesse du plus grand nombre des critiques dont ce livre est rempli. Le Pêcheur ne fait même pas grâce à ces deux vers du puriste Boileau:

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

Il y montre fautes, chevilles et tout ce que Boileau reprochait lui-même à Chapelain. Ni La Fontaine, ni MM. Lamartine, Chenedollé, Châteaubriant ne sont trouvés exempts d'avoir souvent écrit dans le style de l'Abbé Jarry, qui opposait un pôle brûlant à un pôle glacé. — Cet opuscule est le trop plein d'un esprit vif et très-indépendant.

***

TABLETTES LITTÉRAIRES.

L'AMOUR-PROPRE.

De tous les sentimens, c'est le plus exigeant quand on ne lui accorde rien, et le plus facile à satisfaire quand on se rend à ce qu'il désire. Il a assez d'un sourire pour le récompenser de tous ses frais; mais c'est aussi assez d'un sourire pour le changer de nature. Autant il a de reconnaissance pour ceux qui l'approuvent, autant il ressent de haine pour ceux qui le critiquent. C'est le ressort des petites ames; et, à défaut d'un autre, il les agite assez pour ne pas leur laisser un moment de répit pendant leur vie. Les grandes ames ne le connaissent pas; car le sourire de l'approbation, comme le ris malin de la critique, sur le visage de ceux qui les écoutent, ne les concernent pas du tout. Il y a

trop de distance d'eux à lui, pour qu'ils puissent agir réciproquement l'un sur l'autre. Le bel esprit, qui écrit ses rimes au coin d'un bois, s'inquiète fort peu du sourire niais du paysan qui l'observe; s'il le remarque, c'est pour s'en faire honneur, et il y a plus de distance de l'homme de génie aux gens à amour-propre, qu'il n'y en a entre ce bel esprit et ce paysan.

Il faut être de même nature pour agir l'un sur l'autre; et l'amour-propre étant très-petit, n'est irrité ou calmé, mis en colère ou pénétré de reconnaissance que par des amours-propres semblables à lui. Celui qui met son amour-propre à figurer dans un bal, s'embarrasse bien peu de paraître gauche à l'Académie. Ce tort-là, à ses yeux, est une grâce de plus. L'académicien de même se fait honneur de ne rien comprendre aux livres d'un négociant. Le moyen d'échapper à la tyrannie de l'amour-propre, c'est de n'en mettre aucun dans les occupations où l'on suppose que nous en mettons. Critiquer un homme de génie sur une faute d'attention, est à peu près aussi raisonnable que de faire un tort à Bonaparte d'avoir manqué à l'orthographe, ou à un ministre de n'avoir pas une écriture très-lisible. Vous croyez faire beaucoup de peine à ces hommes-là par votre critique : vous leur faites lever les épaules.

Un homme qui n'a que de l'amour-propre en sera tourmenté toute sa vie. Celui qui a un autre mobile dans ses travaux, ne laisse de prise sur lui à personne. S'il commet une faute, il la fait oublier par des succès nouveaux. La satire, qui comptait en faire sa proie, est tout étonnée de ne rien saisir; c'est comme le loup qui se jette sur le manteau de l'homme qu'il suit pour le dévorer. Il déchire à belles dents, mais ce n'est qu'un manteau et l'homme est déjà bien loin. Les sociétés des petites villes sont des cercles où chacun n'a de prise sur les autres que par l'amour-propre. Si vous ôtiez ce mobile, vous ôteriez en même-tems les haines, les rivalités et les petits ridi-cules dont ces villes abondent.

ED. RICHER.

L'AVEUGLE ET SON CHIEN.

Enfin, ta course est donc finie,
O toi qui m'aimas si long-tems !
A mes pieds te voilà sans vie,
Vieux compagnon de mes tourmens !....
En vain la voix qui te fut chère
Prononce des mots bien connus;
Te voilà couché sur la terre,
Et tu ne me conduiras plus !....

De ce triste pélerinage
Avec moi tu fis le chemin;
Si près du terme du voyage,
Fallait-il me quitter soudain ?
Ah ! pour prolonger ta carrière
Je formais des vœux superflus :
Te voilà couché sur la terre
Et tu ne me conduiras plus.

Bientôt, dans sa course rapide,
Sur nous va descendre la nuit;
Faudra-t-il sur la pierre humide
Braver l'aquilon de minuit ?.....
Conduis-moi vers quelque chaumière
Où mes soupirs soient entendus;
Mais non.... tu restes sur la terre,
Et tu ne me conduiras plus.

Seul et sans appui sur la terre
Qui m'aimera donc désormais ?
Qui partagera ma misère,
Mon pain grossier et mes regrets ?
Toi, tu bravais, ami sincère,
Les maux à me suivre assidus;
Mais te voilà couché par terre,
Et tu ne me conduiras plus.

Je disais, quand l'heure éternelle
Viendra finir mon triste sort,
O toi, du moins, ami fidèle,
O toi ! tu pleureras ma mort....
Tu viendras au champ funéraire
Garder mes mânes inconnus;
Mais te voilà couché par terre,
Et tu ne me conduiras plus.

E. SOUVESTRE.

TRENTE-UNIÈME REVUE BRETONNE.

UNE MATINÉE A L'EXPOSITION.

.... Tout naît de tes soins créateurs,
Mère féconde ! ô puissante industrie !
L'homme te doit les charmes de la vie....

LÉONARD.

A peine arrivée de Paris, où j'avais assisté aux fêtes du Sacre, je venais d'installer chez moi ma bonne amie Ernestine, qui a bien voulu, une seconde fois, m'accompagner à Nantes ; nous étions encore au milieu de nos cartons de voyage, lorsque je vis paraître mon respectable collaborateur, *le Vieux Conteur*. — Eh bien ! Madame, me dit-il en entrant, je viens chercher la nouvelle du *Roi Baco*, que vous avez promise à l'éditeur du *Lycée* : la fin du mois approche ! — Ah ! que je suis coupable ! Je vous dirai comme Panurge : *Vraiment, en voyageant je l'avais oublié !* Mais comment faire, à présent ? Encore étourdie du voyage, je suis tellement distraite, que je ne pourrais tracer une intrigue, ni même écrire trois phrases de suite. — Madame, votre exactitude est en défaut : était-ce vous qui deviez donner un aussi funeste exemple.... — Réparons mes torts : aidez-moi, mon cher *Conteur* ? Cherchez quelques sujets que nous puissions traiter ensemble. — Les Bateaux à vapeur? les Diligences? la Poste aux lettres? l'Exposition?... — Comment, l'Exposition ?.... — Oui, Madame, oui ! ignorez-vous qu'à l'instar de leurs confrères de la capitale, nos artistes, nos fabricans, nos manufacturiers viennent d'exposer aux regards de leurs compatriotes, un grand nombre de produits de l'industrie armoricaine. — Quoi, s'écria Ernestine, une Exposition ici ?.... Cela doit être curieux ? — Et surtout très-honorable pour notre cité. — Vous avez donc aussi des Gérard, des Girodet, des Vernet ; des Lemot, des Bosio, des.....! — Sans avoir chez nous ces grands artistes, qui appartiennent à la France

et non pas à Paris, nous possédons quelques-uns de leurs élèves, de leurs imitateurs. Nos fabricans n'étalent pas autant de richesse que les vôtres; mais, auprès de plusieurs découvertes très-importantes, on trouve d'utiles améliorations, des perfectionnemens remarquables. Ce ne sont point les salles du Louvre resplendissantes d'or, de diamans, de bronze, de glaces, de tout ce qui éblouit, enfin, la foule des oisifs; mais c'est un charmant bazar où tout captive l'attention et intéresse le cœur d'un Nantais.

— Je meurs d'envie de visiter votre Exposition : il serait plaisant qu'à quatre-vingt-dix lieues de la capitale, je trouvasse un échantillon des trésors que je crois encore avoir sous les yeux. — Oui, oui, voilà qui est charmant! allons voir l'Exposition; j'écrirai le résultat de notre visite pour remplir mes engagemens. — Fort bien, Madame. Si vous le permettez, je serai votre *cicerone*. Mais vous ne voulez pas, sans doute, vous mêler aux flots tumultueux de cette foule qui assiége maintenant notre salon? Attendons donc un moment : nous irons en amateurs. Toutefois, ces visites, faites avec le peuple, ne sont pas les moins amusantes pour un observateur. Il m'a pris fantaisie, ce matin, d'aller me placer au milieu des groupes de curieux qui attendaient le moment d'être admis dans le sanctuaire : il y avait un orateur en chef qui, fier d'y avoir pénétré, présentait à ses voisins l'aperçu brillant de toutes les merveilles qui allaient frapper leurs regards; il passait en revue, avec la même facilité et surtout la même impartialité, la peinture et la serrurerie, l'imprimerie et les tissus, la mécanique et les comestibles; il citait, avec des commentaires plus ou moins grotesques, les sujets de tous les tableaux. La foule enthousiasmée se presse à la grille; elle s'ouvre enfin; on se précipite dans l'enceinte..... Où ira-t-on d'abord? A la Bibliothèque. Comme toutes les physionomies des arrivans expriment la surprise, l'admiration. Chaque peintre reçoit sa part des éloges naïfs de ces connaisseurs impromptus, qui s'arrêtent de préférence devant les portraits qui leur offrent des traits connus; un même cri part de toutes les bouches : *C'est lui!*..... Quel est ce spectateur, que je vois sourire? Ne serait-ce pas

l'auteur lui-même, qui recueille avec joie ce cri de la nature? Il ne sera pas aussi bien traité, je crois, par ces petits connaisseurs qui sont enchantés de pouvoir placer ces mots qu'ils vont attraper dans les journaux : *style maniéré*, *coloris faible*, *faire peu large*, etc. Auprès de ces Messieurs, qui se croient appelés à juger du mérite d'un tableau, parce qu'ils ont fait une tête d'étude ou une académie, on voit l'ouvrier qui vient de reconnaître les objets qu'il a fabriqués : il les regarde avec complaisance, car il a son petit amour-propre d'auteur tout comme un autre; il explique à ses voisins les travaux nécessaires pour confectionner ces objets. On l'écoute avec attention, et cet hommage rendu à l'industrie semble le payer de toutes ses fatigues. Son imagination s'enflamme, et déjà il voudrait abandonner l'étroit sentier de la routine pour s'élancer dans le vaste champ de la création. Chacun vante son état, son art; on examine l'ouvrage de ses concurrens, on loue leurs qualités, on découvre leurs défauts; et, de cet examen impartial, naît cette heureuse émulation qui doit, plus tard, produire des résultats avantageux. Mais le son de la cloche vient avertir qu'il faut abandonner ce séjour et faire place à d'autres curieux, parmi lesquels nous avons, comme à Paris, ces badauds et ces indifférens qui regardent tout sans rien examiner, et qui, en sortant, laissent tous leurs souvenirs à la porte. Je n'oublierai pas nos dames de la halle, dont la perspicacité n'est jamais en défaut. Quel babil intarissable! Que de réflexions comiques et originales, que de récits plus ou moins vrais, plus ou moins circonstanciés, vont, grâce à leur éloquence bourgeoise, circuler dans la ville! C'est la grande affaire du jour : dans l'atelier, dans la boutique, dans les salons, on s'aborde en se demandant : Avez-vous vu l'Exposition? Et cet enthousiasme jette de la vie, du mouvement au sein de notre cité.

—Ma foi, mon cher Monsieur, dit Ernestine, vous excitez vivement ma curiosité, et je vais vous prier de m'accompagner sur-le-champ. — Très-volontiers. Madame; mais, pour quelques instans, cessez d'être parisienne; mettez-vous bien dans l'esprit que vous êtes habitante de cette province, que vous avez cru si long-tems barbare;

Point de préjugés, de souvenirs, mais de l'impartialité. Dès à-présent, Monsieur, me voilà devenue bretonne : j'oublie entièrement Paris. — Fort bien ! Nous allons nous mettre en route. Notre Louvre est à deux pas : c'est la Halle-aux-Blés et la Bibliothèque. Entrons dans la première salle. — Que vois-je ! Un atelier de tanneur, de carrossier, de forgeron.... — Trop de vivacité, Madame ; examinez d'abord : ces échantillons des produits de nos diverses manufactures ne forment point un vain étalage. Tous sont là pour attester le degré de perfection auquel nos travaux ont pu atteindre. Ces cuirs, si bien travaillés, vont bientôt former votre élégante chaussure, et recouvrir ces livres, ornemens de votre bibliothèque. Cette voiture brillante ne serait pas dédaignée par une petite-maîtresse de la Chaussée-d'Antin, ni même par un grand dignitaire du faubourg Saint-Germain. Ici, nos jardiniers fleuristes vous offrent les fleurs et les plantes les plus rares. Examinez surtout ce *calla* à fleurs doubles, qu'un journal a si mal-adroitement désigné sous le nom seul de *calla*, et qui est d'autant plus remarquable, que c'est peut-être le premier résultat de ce genre obtenu en France. Nous devons cet essai à M. Dubuisson, conservateur de notre muséum d'histoire naturelle, qui regarde, avec raison, comme les premières conquêtes de l'art, celles qui sont faites sur la nature. Jetez un regard sur ces divers ouvrages de la fonderie de M. Mesnil : ils joignent à la bonne qualité de la matière, le fini de l'exécution. Ces câbles en fer, de MM. Babonneau et Bertrand-Fourmand, sont fabriqués avec une régularité et une solidité qui ne laissent rien à désirer. Voici la *Charrue-Athenas*, qui a remporté le prix de mécanique décerné par l'Institut Royal. Mais ceci n'est que l'introduction. Entrons dans le sanctuaire des arts....

— Vraiment je suis éblouie : quelle variété ! c'est un salon de peinture, un atelier de sculpture, un cabinet d'histoire naturelle, un bazar ; que sais-je ? Vîte, vîte les détails. — Passons en revue notre galerie de tableaux (1). Nos peintres en miniature occupent une place très-distinguée. MM. Mulnier, de Châteaubourg,

(1) Qu'on note bien que je ne me rends point responsable des jugemens portés par notre *Vieux Coiffeur*.

Loizillon, Bouvier, ont exposé des portraits d'une ressemblance parfaite et d'un fini agréable. Leurs copies d'originaux de Paris ne sont pas aussi heureuses : ils ont poussé l'exactitude jusqu'à copier les défauts du maître. Voici une tête de vieillard, par M. Bouchet, de Clisson : c'est le chef-d'œuvre de nos peintures. Quelle carnation vraie ! que d'expression dans ces yeux qui paraissent n'avoir plus de larmes ! Une douloureuse résignation se montre sur cette belle figure : elle émeut, elle transporte ; on ne songe plus au travail de l'artiste ; la toile est vraiment animée, et l'on tremble que le faible rayon qui se projette avec tant de douceur sur le corps du malheureux vieillard ne retire bientôt sa lumière. Le même peintre a placé, auprès de ce beau morceau un tableau de chevalet, charmant épisode de *Daphnis et Chloë*, que la lithographie devrait bien reproduire dans le *Lycée*. La bergère, appuyée sur Daphnis et parée de toutes les graces que peut prodiguer la nature, va se livrer aux plaisirs du bain ; un voile diaphane la couvre légèrement ; Daphnis la soutient, et semble jaloux de ces flots qui couvrent déjà les pieds de Chloë. Dans ce bosquet, tout est mystère, et sur les figures tout est pudeur. Je vous dirais bien, Madame, ce que je pourrais reprendre dans cette composition. — Vous en auriez le courage, mon cher Conteur ! Chloë est si belle ! — Oui, mais Daphnis..... Un autre tableau attire vos regards, et les mérite. Il pourrait faire pendant à celui de M. Bouchet, quant à ses dimensions et à la manière dont il est traité. Nous le devons au talent de M. Mulnier père, ancien professeur de dessin, dont le cabinet renferme quelques peintures très-précieuses. Une jeune blanchisseuse lave dans un baquet, tandis qu'un enfant, placé en face d'elle, souffle des bulles de savon. C'est un intérieur : les détails en sont finis, les figures jolies et bien posées ; on voit avec peine que les têtes sont un peu fardées ; l'enfant semble aussi un peu âgé ; ce tableau n'en est pas moins un morceau capital très-recommandable.... Mais, madame, arrêtez-vous devant ce dessin à la plume, plus beau que le Woolett qui lui a servi de modèle. Ce n'est pas seulement une œuvre de patience, c'est l'ouvrage d'un homme du goût le plus pur, d'un

artiste qui connaît toute la magie de son art. Comme ces plans sont bien gradués ! que de vigueur dans ces repoussoirs ! comme tout fuit avec esprit ! L'air circule partout ; aucune partie n'est faible ; ces eaux bouillonnent vraiment ou s'étendent au loin en nappe tranquille. Quel charme et quelle délicatesse dans tous ces détails ! Non, la patience ne rend pas ainsi les beautés d'un modèle : il faut de l'enthousiasme pour les sentir, et un talent du premier ordre pour surmonter tant de difficultés ; car, dans un paysage où l'horizon est si reculé, il ne s'agit pas de montrer les objets, il faut qu'ils soient aperçus à travers une teinte vaporeuse, et voyez comme M. Cholet a réussi ! On ne peut quitter ce dessin ; on ne l'a point assez vu : poussé par un attrait dont on ne se rend pas compte, on y revient toujours.....

Venez donc, Madame ; d'autres tableaux nous attendent. M. Picou, un des artistes qui font le plus d'honneur à notre ville, a exposé ici plusieurs ouvrages que vous verrez avec plaisir. Au premier rang, se place une vue très-fidèle du site des deux cours, prise d'une colline de Barbin. Des massifs d'arbres bien détachés ont fourni à l'auteur les moyens de déployer du talent ; la lumière y est habilement distribuée. La chaumière, que vous reconnaissez, et où vous aimiez tant à vous reposer lors de votre premier voyage à Nantes, occupe le devant : on voudrait que les figures qui s'y trouvent fussent plus soignées ; leur position, eu égard au spectateur, rend plus inexcusable la négligence avec laquelle ce groupe est traité. Hâtons-nous de chercher des compensations : le peintre a très-bien rendu, par la couleur, le peu de profondeur de l'Erdre, dont les détours varient avec grâce la composition. Au-dessus des arbres, vous remarquez le faîte du bâtiment de la Préfecture. Un peu à droite, sur la butte Saint-André, s'élève majestueusement le premier cours avec ses statues et ses maisons interrompues ; plus loin, la colonne de Louis XVI et la cathédrale ; et enfin, à l'horizon, les premiers arbres du cours Saint-Pierre. — En effet, Monsieur, rien n'est plus exact, et nous en devons des compliments à M. Picou. Cette vue sera bientôt très-recherchée ; car, d'après les plans de votre canal, je crois

que ce lieu changera bien de face; toutefois, ce seul motif ne doit pas exciter la curiosité : que l'artiste y mette donc la dernière main, qu'il éteigne davantage le monument de l'ancienne Chambre des Comptes et l'église épiscopale, qui sont, si j'ai bonne mémoire, plus loin qu'ils ne le paraissent dans ce tableau. Je doute aussi que cette couleur rouge, que M. Picou a mise pour marquer l'inachèvement des édifices du cours Saint-André, doive être naturellement si vive. Et le ciel, il est si bleu qu'il n'a point de transparence. — Ces taches sont légères, Madame. Peut-être la précipitation de notre Exposition en est-elle la cause.... *Une jeune femme lisant.* Elle est assise dans une grotte tapissée de verdure et rafraîchie par une cascade. Le buste est bien; mais le reste du corps est roide; il n'y a point d'air dans ce lieu, quoiqu'il paraisse vaste. La figure doit être placée à l'entrée de la grotte, car elle est brillamment éclairée : cependant, rien ne l'indique. Vous voyez du même auteur un tableau très-ressemblant, au menton près, que je ne crois pas cassé chez M. **** : tel est, pourtant, l'effet de l'ombre portée avec trop de force dans cette partie. A qui devons-nous faire honneur du singulier siége sur lequel est assis M. **** ? Une chaise au bord de la mer ! ce n'est pas là un moment d'inspiration. — Ces deux grands tableaux ne sont-ils pas de M. Peytavin. Je les ai vus, je crois, dans les annales du musée. — Oui, Madame, ils ont figuré à l'exposition parisienne. Mais voici encore des tableaux d'église, des portraits et des costumes, du même artiste. Jetez un coup-d'œil sur ces pastels de M. Hussard, ces dessins de M. Sarrazin, enfin sur toutes ces productions de nos artistes et de nos amateurs nantais. — Il faudrait, mon cher Monsieur, beaucoup d'indulgence pour faire un choix dans cette nombreuse collection. — Ah ! Madame, n'en avez-vous donc point autant besoin à Paris qu'à Nantes ; et ne vous rappelez vous plus des salons de 1819 et 1824?

Mais c'est assez nous arrêter à la peinture; il ne faut pas qu'elle nous rende injustes envers nos sculpteurs. Il est à regretter que tous n'aient pas exposé : croyez, Madame, que le délai trop court entre l'annonce et l'ouverture de l'Exposition, a mis seul un obstacle à l'envoi de plusieurs ouvrages, et n'allez pas taxer d'in-

souciance des artistes distingués. L'homme qui cultive les beaux-arts ne vit point de la vie ordinaire : son existence est toute poëtique ; le marbre ou la pierre a cessé pour lui d'être un corps solide; ce bloc, qui ne nous présente qu'une surface carrée, est, à ses yeux, couvert d'une enveloppe qu'il lui est donné d'enlever; sa brillante imagination lui a montré, à travers ces épaisses couches, un héros ou une nymphe ; il saisit son ciseau, et, guidé par le feu créateur qui remplit son ame, il soulève avec impatience les voiles qui cachaient sa noble inspiration : ils vont tomber ; déjà, il sent les formes s'assouplir sous sa main; déjà, au front du guerrier se lit une mâle audace, le sourire effleure les lèvres de la vierge : le statuaire tressaille, il s'arrête..... Mais bientôt, rappelant son courage, entraîné par une pensée toute céleste, il achève son ouvrage. A l'un, il imprime ce regard terrible, qui fait pâlir le spectateur ; à l'autre, il revêt de mystère et d'amour les plus voluptueux contours : ils respirent ! C'est Turenne ! C'est Vénus endormie encore dans la conque marine !..... Ah ! l'artiste qui crée ainsi, peut-il être indifférent aux applaudissemens publics ! pourrait-il les compter pour rien ! Non, Madame, il serait trop coupable. — Quel enthousiasme, mon vieil ami. — Dites plutôt quels reproches. Pour qu'ils ne nous attristent plus, suivons la foule, et faisons une pause devant ces jolis bustes d'enfans, modelés avec tant d'esprit. Le travail ne s'y fait point sentir; une vaine recherche anatomique n'y paraît pas, et la lumière, cependant, dessine légèrement les grâcieuses ondulations des chairs. M. Grootaers a fait preuve, à la fois, de talent et de goût. Moins heureux dans sa figure en pied..... — Y songez-vous ? On l'a admirée quelque part. — Il est vrai, Madame ; aussi, je vous le dis tout bas ; mais je ne vois point toutes les beautés qu'on a trouvées à cette jeune fille. La tête a peu d'expression, l'ovale en est un peu sec, et le zéphyr qui fait voler cette écharpe, ne se joue apparemment pas dans les vêtemens; car les plis tombent deux à deux, ou sont brusquement interrompus. Au reste, l'auteur n'est pas en peine de prendre sa revanche.—Quel cri vous échap, Madame ! Vous avez nommé le respectable président de notre Société Académique. — Quelle ressemblance ! c'est par-

fait! — Oui, Madame, M. Molchneth (1) a saisi avec un rare bonheur les traits de son modèle; il a rendu avec aménité, cette aimable bonhomie qui donne un charme de plus à la science. Mais, chût! Voilà M. T..... tout près de nous, qui se plaît à louer des produits exposés par la classe ouvrière. Voyez, il n'élèverait pas plus haut les tissus de nos riches manufactures. Le buste qui suit le sien, est celui d'un architecte étranger : c'est, dit-on, une improvisation; elle fait honneur à la facilité de M. Molchneth. Vous cherchez, Madame, quel peut être le troisième portrait. Avez-vous donc déjà oublié le cours de physique auquel vous avez assisté l'année dernière. — Passons à cette statue colossale qui ouvre l'exposition. — La pose a la simplicité qui convient à la mère de Dieu; la sévérité de la figure est un peu outrée. Le repentir aime à se représenter la Vierge sous des traits pleins de douceur et de majesté : il pourrait bien craindre ici de n'être pas entendu. Les draperies, fort bien dessinées, ont, dans quelques parties, un peu d'afféterie et d'entortillement. Ce morceau, néanmoins, est d'autant plus remarquable, que l'auteur, M. Barême, est privé, dans la petite ville qu'il habite, de modèles et de conseils.

— Qu'aperçois-je? des pianos. Sont-ils de Petzols, de Pape, d'Erard...? — Non, Madame, mais de Lupperger, Geiger, Gama. Essayez-les. — La qualité du son m'en paraît agréable, et les accessoires sont de bon goût..... Voici deux beaux meubles : c'est, sans doute, du bois étranger. — Non, madame, ces meubles sont tout-à-fait patriotiques : ce bois est indigène; c'est du frêne de Trentemoux. — Et cette jolie cassette est en..... — Prunier rouge. — Bravo! c'est vouloir secouer le joug que nous imposaient les étrangers.... — Mais, Madame, en poursuivant votre examen, que d'objets vous échappent! Et le cadran-sphérique de M. Thomas Louis, dont on regrette de ne voir aucun ouvrage de sculpture à l'exposition, regrets non moins vivement sentis à l'égard de M. Robinot-Bertrand? Et les instrumens de mathématiques de M. Huette? Et les biscuits de M. Thebaud? Et la farine étuvée de MM. Dezan

(1) M. Dominique Molchneth vient de terminer une statue de Duguesclin, pour la ville de Rennes.

nay? Et la pierre factice de M. Dérivas? Et le grand parapluie de M. Fabre? Et les papiers de MM. Blanchard? Regardez donc ces trois vastes tables : que d'objets divers! des modèles de navires, de petits chefs-d'œuvre de menuiserie, ce charmant rosier en baleine, ces râteliers qui feraient pâlir M. Desirabode, ces produits chimiques, ces feutres à doublage, ces mécaniques ingénieuses! Là, vous pouvez examiner les progrès que l'art des Didot et des Constans a faits dans nos contrées. Ah! si le savant auteur de *la Gastronomie* était ici, que de remercîmens il voterait à M. Colin, qui, grâces à ses viandes et à ses légumes conservés, va propager la gloire de la cuisine française jusques dans les contrées les plus reculées : bientôt, nos poulardes, nos perdrix, nos pâtés de lièvre truffés, iront figurer aux dîners diplomatiques des quatre parties du monde. Notre chocolat le dispute à celui de Bayonne, et nos essences sont dignes d'être admises à la toilette des élégans de la rue du Montblanc. Les Michalon, les Hippolyte ont trouvé en Bretagne de dignes imitateurs: voilà de faux-toupets qu'ils ne désavoueraient pas..... L'art des Ashley est loin d'être négligé : voyez ces bottes à l'écuyère et à escarpin; elles sont parfaitement modelées, et vous semblez examiner d'un œil d'envie ces jolis souliers garnis en maroquin doré et en tulle. Si je ne craignais pas de vous fatiguer je vous détaillerais tous les utiles produits de nos filatures, de nos raffineries, etc., etc.; mais je livre l'ensemble de ce vaste tableau à vos méditations, en vous priant d'observer que tout cela appartient au département de la Loire-Inférieure, et que la ville de Nantes a fourni la plupart de ces produits.

— J'ai tout examiné avec attention; et, pour vous prouver que je suis impartiale, je vous avouerai que votre Exposition a détruit l'injuste prévention qui m'avait accompagnée jusqu'ici. Je vous promets, lorsque je serai de retour à Paris, de vous faire connaître avantageusement. Je dirai que, dans votre ville, on cultive les beaux-arts avec succès, que la peinture, la sculpture, la musique y ont de dignes soutiens, et j'aime à croire que la prochaine Exposition sera plus brillante encore. — N'en doutez point, Madame : cette épreuve,

qui d'abord avait effrayé, ayant réussi au-delà de tous les vœux, présage de grands succès pour l'avenir. Tous nos artistes et nos manufacturiers, mus par une noble émulation, vont chercher à se surpasser, et les effets qui résulteront de cette concurrence, tourneront à l'avantage de notre ville et de l'industrie.

Nota. — Ici finit la conversation : je l'ai recueillie, et je la soumets à mes lecteurs, sans observations.

LA JEUNE MORALISTE.

LE ROSEAU ET L'OISEAU.

FABLE.

Sur la rive d'un fleuve, aux beaux jours du printems,
Dans des roseaux, parfois battus de la tempête,
Certain oiseau formait la maisonnette
Où devaient naître et grandir ses enfans.
A l'architecte allé, le doyen du rivage
Trouva fort à propos de tenir ce langage :
« Fuyez ; ici de l'aquilon
» Règne souvent la dévorante haleine :
» Tôt ou tard, de votre maison
» Je vous prédis la ruine certaine ;
» Fuyez, fuyez, loin du faible roseau.
» Que le moindre zéphyr outrage ;
» Aile sûr contre l'orage,
» Pour vous du chêne a poussé le rameau.
» Pour vos enfans à naître, ah ! montrez-vous bon père,
» Le vôtre vous vit autrefois
» Grandir à l'ombrage des bois ;
» Ami, l'avis est salutaire,
» Vent du Nord, ou vent du Midi,
» Ici vous n'aurez nul abri. »
Il pensait juste au moins, et notre oiseau, peu sage,
Sans goûter la leçon, acheva son ouvrage.
Sur le léger coton, notre couple amoureux
Avait vu deux petits éclore de ses œufs :
Embryons, sans plumes encore,
Pour eux, trois fois à peine, avait brillé l'aurore,
Dans les roseaux l'ouragan a sifflé ;
Jusques à leur racine ils ont courbé la tête ;
Par les torrens le fleuve s'est enflé ;

Le ménage aérien, battu par la tempête,
S'écroule; avec leur mère, les petits
Dans les ondes sont engloutis.
La tourmente passée, échappé du naufrage,
Le père de famille accourt sur le rivage:
Plus de compagne, plus d'amour.....
Il gémit, et dit à son tour :
« Robert, comme moi téméraire,
« S'il venait sur la rive habiter quelqu'oiseau,
« Ah! dis-lui qu'elle fut naguères le tombeau
« D'une famille entière.

Nous voyons plus d'un exemple pareil :
D'un défaut veut-on nous reprendre,
De l'orgueil aussitôt la voix se fait entendre,
Et l'on néglige un bon conseil.

EVARISTE V**

ÉPITAPHE
D'UN POETE IGNORÉ PENDANT SA VIE.

Des muses courtisan discret,
De leurs faveurs il fit mystère;
La mort révèle son secret,
Et ses rivaux pleurent un frère.

V....N.

EPIGRAMME.

Damis écrit, et doit à l'imprimeur
Donner demain des vers sur la sottise;
De ses amis moi qui suis le meilleur,
Je dis ici, sans blesser ma franchise,
Qu'on aurait tort de blamer son projet :
Ses vers sont bons; nul n'en saurait médire;
En les lisant, malgré soi l'on admire
Comme Damis est plein de son sujet.

I**.

LETTRES VENDÉENNES,
PAR LE V.te WALSH (1).

Dire qu'on lit l'ouvrage de M. Walsh avec plaisir, ce n'est pas exprimer l'impression qu'il cause. On le lit sans cesser un instant d'éprouver les émotions douloureuses qu'il s'est proposé d'exciter dans l'ame des personnes capables de le comprendre. Il y a, sans doute, beaucoup de mérite dans *la Fille de Moab*, du même auteur; mais l'imagination a une grande part dans la peinture de ces tems antiques; tandis que, dans les *Lettres Vendéennes*, c'est la réalité, et ce n'est qu'avec beaucoup de talent qu'on la représente sans cesser d'intéresser. Toutefois, si le seul mérite de ces lettres était de retracer des faits contemporains, trop récens pour ne pas mettre en jeu les passions politiques, le *Lycée*, d'après la marche qu'il s'est tracée, garderait le silence; mais ce livre a plus d'un autre mérite : les Bretons aimeront à y retrouver des notes pleines de souvenirs historiques sur leurs hommes célèbres, et des détails pleins d'intérêt sur les usages des peuples de nos campagnes, que l'auteur fait parler avec toute la naïveté de leur langage habituel.

Vivant au milieu d'un pays plein de beaux lieux, et de lieux de beaux souvenirs, M. le V.e Walsh s'est plu, depuis qu'il l'habite, à visiter ses monumens, à méditer sur ses ruines. Avec son crayon, il esquissait les vieilles églises, les tours démentelées, les manoirs gothiques; et, au-dessous de chacun de ses croquis, il écrivait l'histoire du lieu qu'il venait de dessiner. C'est le fruit de ce travail qu'il livre aujourd'hui au public, sous le titre de *Lettres Vendéennes*.

Un livre qui offre une lecture aussi attachante ne peut manquer d'avoir une seconde édition; nous devons donc faire à l'auteur quelques observations qui pourront

(1) Deux volumes in-8.°; à Paris, chez M. A. Egron, imprimeur-libraire, rue des Noyers, n.° 37; à Nantes, à la librairie de M. Mellinet-Malassis.

ajouter à son exactitude. Il nous semble que M. Walsh place le siége de Nantes, fameux par l'apparition de Saint-Donatien et de Saint-Rogatien, à une époque beaucoup trop récente. L'histoire rapporte que ce sont les Huns qui assiégeaient alors notre ville, et ces peuples ne ravagèrent la Gaule que vers la fin du V.e siècle. M. Walsh substitue les Normands aux Huns; mais les Normands n'ont paru, pour la première fois en Bretagne, qu'au milieu du IX.e siècle. Ailleurs, l'auteur des *Lettres Vendéennes* dit que la reine Anne s'arrêta au château de la Pasquelaie, situé sur les bords de la Loire: Il est possible qu'il y ait, sur les rives de la Loire, un château de ce nom; mais il est bien certain, et nos titres le prouvent, que notre duchesse s'arrêta au village de la Pasquelaie, village situé à l'extrémité de la commune de Vigneux, sur la route de Nantes à Blain.

Nous recommandons particulièrement à nos lecteurs les lettres sur Clisson et sur Nantes, en nous bornant à citer le passage qui donne une vue de cette ville, prise du bateau à vapeur:

« ..... Je suis parti de Nantes par le bateau à vapeur. Assis, sur le pont, je pouvais admirer l'aspect de cette ville du côté de la rivière; il est vraiment d'un effet magique. D'un côté, cette immense longueur de quais bordés d'arbres et de beaux édifices; de l'autre, de fraîches prairies, des fabriques et de hauts peupliers; tous les ponts formant une longue chaîne qui lie ensemble les îles du fleuve, cette forêt de mâts, cette variété de pavillons français et étrangers, l'activité du port, tout cela forme un ensemble que je ne me lassais pas de contempler. Le jour était doux et pur, mais les vapeurs blanches du matin n'étaient pas encore entièrement dissipées; elles s'étendaient comme un voile diaphane sur quelques parties du paysage. Poussées par la brise, je les voyais raser les prairies et se grouper au-dessus de la ville; et les vieilles tours de la cathédrale, éclairées par le soleil, avaient l'air d'être portées sur un nuage et d'être bâties dans le ciel. »

Chaque volume est orné d'une charmante lithographie. La première représente le château de Nantes; la seconde, le château de Clisson.

F.

TABLEAU DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES, *faites à l'Observatoire de Nantes, à 25 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des eaux moyennes de la mer.— Baromètre réduit à la température de la glace fondante.*

MAI 1825.

JOURS DU MOIS.	MATIN, à sept heures.							SOIR, à six heures.							ÉTAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
	Phase de la Lune.	Barom. métriq	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Reau.	Hygr. à chev	Vents.	Barom. métriq	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Reau.	Hygr. à chev.	Vents.	
		mèt.	p. l.					mèt.	p. l.					
1		0,752	27,9.5	+15	+12	66	sud	0,752	27.9.5	+14,4	+11,5	69	o. s. o.	Couvert, pluie, brume, nuages, vent.
2	☉	0,752	27.9.5	+16,2	+13	68	sud	0,752	27.9.5	+16,2	+12	70	o. s. o.	Ciel levé, soleil le mat, couv., pluie, vent le soir.
3	2 h 53' soir.	753	27.9.9	+17,5	+14	71	sud	0,756		+16,2	+13	68	sud	Brumeux, nuageux, soleil, vent.
4		756	27,11,2	+17,2	+14	69	s. e.	0,755	27,10	+18,6	+15	67	sud	Brumeux, nuageux, soleil, vent le matin.
5		753	27.9,9	+18,6	+15	69	sud	0,753	27.9 9	+18 4	+15	70	sud	Brume le matin, soleil, nuages, couvert le soir.
6		754	27,10	+17,5	+14	67	s. e.	0,754	27,10	+20	+16	64	sud	Couvert le matin, nuages, soleil le reste du jour.
7		756	27.11,2	+19,4	+15,5	64	s. s. o.	0,758	28	+20	+16	62	sud	Nuageux, soleil, vent.
8		760	28.1	+19,4	+15,3	60	s. s. o.	0,760	28,1	+18,6	+15	58	sud	*Idem, idem, idem*
9	☾	761	28.1,4	+13,2	+10,5	61	nord	0,761	28,1,4	+17,5	+14	57	nord	Brume épaisse le matin, nuageux, soleil, vent.
10	9 h. 14' soir.	759	28.0.4	+17,5	+14	58	e. n. e.	0,758	28	+20	+16	50	n. e.	Ciel levé, tol il, vent.
11		757	27,11,6	+18,6	+15	53	est	0,754	27,10,8	+18	+20	56	sud	*Idem idem*, nuageux, couvert le soir.
12		755	27,10,8	+18,6	+15	58	sud	0,754	27,10,8	+18,6	+15	60	sud	Brumeux, couvert, pluie.
13		756	27,11,2	+16,2	+13	59	n. n. o.	0,756	27,11,2	+17,5	+14	60	nord	Légère brume, soleil le mat., couv., pluie, grêle.
14		755	27,10,8	+11,2	+ 9	64	nord	0,754	27,11,6	+15	+12	63	nord	Couvert & pluvieux, nuages, soleil, vent.
15		759	28.0.4	+10	+ 8	50	n. n. o.	0,759	28,0.4	+15	+12	48	n. e	Ciel levé, soleil, vent
16		759	28.0.4	+ 7,5	+ 6	50	nord	0,759	28,0.4	+15	+12	50	n. e.	Couv., brumeux le matin, nuages orageux, soleil.
17	●	760	28,1	+12,4	+11,5	55	nord	0,761	28 1.5	+15	+12	56	e. n. e.	Variable, nuages, soleil, vent, petite pluie.
18	11h. 59' soir.	763	28,2,3	+10	+ 8	57	n n. e.	0,763	28,2 3	+12,5	+10	54	n. e.	Nuageux le matin, soleil, vent le reste du jour.
19		763	28,2,3	+15	+12	53	e. n. e.	0,761	28.1,9	+16,2	+13	50	n. e.	Légère brume le matin, ciel levé, soleil.
20		761	28,1,4	+15	+12	50	est	0,760	28.1	+17,5	+14	50	e. n. e.	Ciel levé, nuages, soleil, légère brume.
21		760	28,1	+13,6	+11	50	e. n. e.	0,760	28.1	+17,5	+14	50	est	Couvert, brumeux le matin, nuages, soleil.
22		761	28.1,4	+17,5	+14	51	ouest	0,761	28 1,4	+20	+16	45	n o.	Ciel levé, soleil, brumeux le matin.
23		758	28	+17,5	+14	57	nord	0,754	27.10 3	+21 2	+17	60	ouest	Brum., couv., pl., tonn le mat., ciel levé, soleil.
24		757	27,11,6	+16,2	+13	60	s. s. o.	0,754	27,10,8	+21 2	+17	65	n. o.	Couv., brumeux, pluvieux, nuages, soleil, vent.
25		754	27,10,3	+16,2	+13	62	s. s. o.	0,751	27 9	+18,6	+15	67	s. e.	Couvert, brumeux, tonnerre, pluie, tempête.
26	☽ 6 h. 48' matin.	751	27,9	+17,5	+14	62	sud	0,751	27,9	+17,5	+14	65	s. o.	Brumeux, nuageux, couvert, pluie, vent, soleil.
27		752	27,9,5	+17,5	+14	60	s. s. o.	0,756	27,11,2	+16,2	+13	67	nord	Variable, soleil, pluie, nuages.
28		757	27,11,6	+15	+12	58	nord	0,757	27,11 6	+17,5	+14	55	n. o.	Ciel levé, soleil, nuages par momens.
29		757	27,11,6	+15	+12	55	n. o.	0,757	27,11,6	+17,5	+14	50	n n.	Légère brume, nuageux, soleil, vent.
30		757	27,11,6	+16,2	+13	50	nord	0,757	27.11 6	+16,2	+13	60	o. s. o.	Couvert, pluie, brume.
31	☉ 11h 5' s	764	28,2,8	+11,2	+11	51	n. n. o	0,765	28,3,2	+15	+13	54	n. e.	Nuageux, soleil.

RECAPITULATION jusqu'au 31 mai 1825.

Baromètre....	Plus grande élévation.	= 28 p 2 lig. 3 = 0,763 mill.
	Moindre élévation.	= 27 9 » = 0,751 mill.
Thermomètre.	Plus grand degré de chaleur	+ 17 Réaumur. = 21,2 centigr.
	Moindre degré de chaleur.	= 6 Réaumur. = 7,5 centigr.
Hygromètre à cheveux.	Plus grande humidité.	= 71 degrés.
	Moindre degré.	= 48 degrés.

Jours dont le vent a soufflé.		Nombre de	
Du N.	8	beaux jours	21
N.-E.	4	couverts.	10
E.	2	pluie.	12
S.-E.	1	grêle	4
S.	9	vent	17
S.-O.	2	gelée	1
O.	3	tonnerre.	2
N.-O.	2	neige [petite].	0
		brouillard.	17

Il est tombé 0m 109 mill. de pluie sur la plate-forme de l'Observatoire, du 1.er au 31.

Eau en évaporation exposée au soleil — 0m, 243 mill.

BUETTE, *Opticien.*

6.e Volume. An 1825. 32.e Livraison.

LE LYCÉE ARMORICAIN.

CONSIDERATION SUR LA VILLE DE NANTES,

ET

LE DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE, ETC.

SUITE DU 3.e EXTRAIT D'UN OUVRAGE INÉDIT (1).

L'administration municipale a le projet de former un boulevard ou mail au quartier de Gigant. Je n'ai pas trop bien saisi ce qu'on m'en a dit, mais je présume que ce Boulevard commencera à l'entrée de la rue de l'Entrepôt, immédiatement au bout de la rue de Launay; qu'il coupera le bas de la rue de Gigant et celle du Bocage; puis, suivant le penchant du côteau N. E., des prairies au milieu desquelles coule la Chézine, il viendra aboutir à l'endroit qui se nomme, je crois, *le Four au Diable.*

Ce boulevard sera très-beau et précieux aux dames des quartiers Graslin et des boulevards, qui ont, depuis quelques années, l'habitude de faire leur promenade du soir, sur le chemin des Dervalières, chemin qui pourtant est d'une pente rapide pour *l'aller*, et d'un montage fatigant pour *le retour.* Mais le nouveau boulevard procurera aux promeneurs, sur ce chemin, le moyen de rentrer en ville par une route plus commode, parfaitement de niveau et bien plantée. Dans les beaux

(1) Voyez précédens, pages 231 et 501 du 5.e volume du *Lycée*, et 3 du 6.e volume.

jours de l'hiver, il présentera une promenade sèche échauffée par les rayons du soleil, et à l'abri des vents du N. et du N.-E.; mais, comme il y a des inconvéniens en toutes choses, il ne sera pas tenable, quand souffleront les vents du N.-O. et de l'Ouest; et malheureusement, dans notre climat, ils viennent de ce côté, pendant neuf mois de l'année. Alors, la colonne d'air enfilera directement la vallée; ou, comprimée entre deux coteaux, elle deviendra nécessairement impétueuse et tourbillonnante. Un autre inconvénient, c'est qu'au printems, et toutes les fois, pendant la saison chaude, que, par suite de quelques violens orages ou de pluies long-tems prolongées, les eaux de la Loire ou de la Chézine déborderont sur les prairies, on respirera, sur ce boulevard, aussitôt après la rentrée des eaux dans leur lit, un air marécageux, de mauvaise odeur et mal sain. Ici, les avantages et les désavantages se balancent; mais on est libre de profiter des uns et d'éviter les autres. Cependant, les inconvéniens que je viens de signaler, rappellent le canal que j'ai proposé de creuser à la Chézine dans cette vallée, et ils en démontrent l'utilité. (Voyez le 5.e volume du *Lycée*.

La promenade projetée sur les bords de l'Erdre, presque à son embouchure dans la Loire, sera nécessairement peu étendue, mais éminemment utile dans un quartier où il n'y a aucun local pour faire prendre l'air aux enfans et aux malades convalescens (1).

Nantes n'a donc pas un grand nombre de véritables promenades; mais combien il est facile de lui en procurer. Son territoire présente de tous côtés des emplacemens qui réunissent la majeure partie des agrémens qu'on peut désirer dans ces sortes d'établissemens. J'ai proposé, dans cet article, et je proposerai encore quelques projets à cet égard. En attendant, nous avons plusieurs localités qui sont pour nous, autant de promenades charmantes, telles que la prairie de Mauves, les avenues de la Colinière et de Loquidi, la belle route de Rennes et

(1) Je n'ai eu connaissance de l'établissement de cette promenade que par la voix publique, ainsi que des projets de planter des boulevards depuis Barbin jusqu'à l'arche de Mauves, et depuis l'Entrepôt jusqu'au Four au Diable. Je ne pourrais attester que ces projets font réellement partie du nouveau plan.

celle de Vannes, qui ne serait pas moins attrayante, si elle était un peu redressée depuis la rue du Marchix jusqu'à l'avenue de Carconët, le chemin de Saint-Herblain, et, dans la belle saison, la vallée de Chantenay qui réclame pourtant quelques travaux d'aplanissement.

En terminant cet article, je dois répéter à l'administration comme à mes lecteurs, la prière que je leur ai précédemment faite, de ne point considérer les opinions que j'émets, dans cet ouvrage, comme des critiques ou comme des conseils que j'aurais la folle présomption de vouloir donner à l'autorité. Ces opinions me sont dictées par l'aspect des localités où sont le produit de mes réflexions. Je n'ai consulté du nouveau plan de la ville de Nantes, que les articles de la prairie de la Magdeleine et du Jardin des Plantes; tout le reste m'est inconnu: je ne peux donc savoir si je suis ou si je ne suis pas d'accord avec ce plan; mais j'avouerai franchement que, quand je suis en opposition avec lui, il est probable que c'est moi qui ai tort, puisque l'administration n'a arrêté ses dispositions qu'après une longue et mûre discussion entre 30 ou 40 personnes instruites, qui ont pu balancer les raisons pour et contre, tandis que, formant à moi seul, ici, le parti de l'opposition, écrivant sur des matières qui n'ont jamais été discutées devant moi, ni été traitées par des personnes dont les écrits pourraient me servir de documens, je suis obligé de tirer toutes mes pensées de mon propre fonds. Car je déclare ici, solennellement, que je ne consulte personne pour la composition de cet ouvrage et que je suis exclusivement responsable de ce qu'il contient. Si je répète ce qu'on m'a dit, je cite scrupuleusement mes auteurs, et je n'ai point hésité à déclarer que j'avais reçu quelques éclaircissemens de M. Bernard-des-Essards, sur la prairie de la Magdeleine, le jardin des plantes et la promenade en amphithéâtre du bois des Coulées. Au reste, les articles qui me restent à publier sur la ville de Nantes, n'auront que de légers rapports, si toutefois ils en ont, avec le nouveau plan de la ville.

P. GRELIER.

SEPTIÈME NOTE EN ITALIE. (1)

Depuis plusieurs jours que nous parcourons Rome dans tous les sens, portant partout une avide curiosité, que la nature des alimens qu'elle rencontre, excite loin d'assouvir, nous sommes menacés d'une sorte de réplétion cérébrale, qui demande le secours d'un artifice de mnémonique, sous peine d'une véritable suffocation. Ont passé sous nos yeux, le Capitole et le Vatican, les palais des Césars et ceux des Pontifes; le Colysée, le Cirque, le *Forum* et le *Corso*; les thermes de Titus, de Dioclétien, de Caracalla, et les *villa* Borghèse, Albani, Pamfili; les temples de Jupiter, de Romulus, de la Concorde, de Vesta; les basiliques de Saint-Jean de Latran, de Sainte-Marie-Majeure, de Saint-Paul; les aqueducs de Tarquin et les fontaines des Papes; les arcs de Septime-Sévère, de Titus, de Constantin et la maison de Rienzi; des obélisques, des colonnes, des trophées, des reliques, des musées, des bibliothèques; des monumens de l'antique Rome, des forteresses du tems des Goths; les catacombes de l'église naissante, les splendides chapelles Sixtine et Corsini; le théâtre de Marcellus, les murailles d'Aurélien; des constructions de Michel-Ange, des édifices du moyen-âge, des ruines et des restaurations du nôtre. Tant de richesses sont pauvreté, si elles doivent rester dans notre mémoire, à l'état confus où nous les y trouvons.

Nous profiterons d'une station à la terrasse de Saint-Pierre *in montorio*, sur le Janicule, pour mettre un peu d'ordre dans les nombreuses acquisitions que nous avons faites. Il y a peut-être dans Rome de meilleurs points de vue que celui-ci, mais nous y sommes et nous nous y tenons, parce que nous y saisissons facilement l'ensemble de la Cité-Reine, ses sept collines, la plaine du Champ-de-Mars, le cours du Tibre et les Monts Vatican et Pincio, que renferme encore aujourd'hui l'assez inutile enceinte de l'empereur Aurélien.

(1) Voyez les pages 73, 163, 249, 369, 436 et 545 du 5.e volume du *Lycée*.

L'inspection de cet espace nous ramène à des idées modérées sur l'étendue et la population de la Rome antique. On ne peut évaluer la première à plus d'une forte lieue carrée ; or, Londres et Paris en ont davantage. On y trouvait, il y a 60 à 60 ans, une population de 170,000 ames, qui avait été réduite à 90 ou 100,000, pendant la conquête des Français, et qui s'est, depuis, reportée à 120,000. Or, le tiers de l'étendue est couvert d'habitations, cette tierce-partie est loin d'être déserte ; et, s'il est vrai que 200 églises et de nombreux palais y prennent beaucoup de place, il faut aussi reconnaître que les temples et les somptueuses demeures des anciens, dont il nous reste tant de vestiges, en devaient occuper proportionnellement autant. Lors donc, qu'on nous parle de cinq à six millions d'habitans dans l'ancienne Rome, il est probable qu'on nous abuse d'au moins quatre ou cinq sixièmes. On ne pourrait justifier cette exagération, qu'en faisant comme Vossius, et supputant 24 millions de citoyens, répartis depuis les montagnes de Tivoli et de Frascati jusqu'à la mer, à tant par pied carré ; mais ce n'est pas ainsi qu'on évalue une ville. L'enceinte d'Aurélien est là, pour déterminer les limites que nous cherchons; elle est du III.e siècle, et de beaucoup plus vaste que celle des tems d'Auguste et de Trajan, qui était encore celle de Servius-Tullius ; nous suivons même parfaitement cette dernière, à l'aide du plan que nous avons sous les yeux, au point de vue que nous avons choisi.

Cette vérification anti-emphatique, est loin de frapper de mesquinerie les objets qui se déroulent à nos pieds. Leur renommée les agrandirait sans doute, quand même leur réalité ne les dispenserait pas de ce secours ; mais, ce prestige n'est pas nécessaire : nous tenons devant nous les Romains dans toute leur splendeur réelle, splendeur qui subsiste jusque dans les débris.

Voilà le *Mont-Palatin*, premier noyau de la maîtresse du monde. Un simple sillon, tracé par la charrue de Romulus, cerna cette faible colline, et Rome fut fondée. Le Mont-Palatin est aujourd'hui peu habité. Ces longues suites de ruines qu'envahit le lierre, que couronnent pittoresquement des broussailles, sont celles des palais d'Auguste, de Tibère, de Caligula et de

Néron. De loin, tout est informe; l'imagination n'y créérait rien sans le secours des noms. De près, nous avons pu, un soir, y évoquer les ombres des grands personnages, soit en pénétrant dans quelques salles souterraines passablement conservées, soit en visitant les bains de *Livie*, où se devinent des traces de peintures; soit en nous plaçant au balcon encore existant, d'où l'empereur donnait le signal des jeux, au peuple assemblé au-dessous dans le grand Cirque. Convenons, cependant, que tout cela est bien bouleversé, et qu'il faut ici user un peu de la magie des souvenirs, pour y faire naître l'intérêt. — C'est par les jardins Farnésiens, qu'on parvient à ces décombres.

En face, à gauche, est le *mont Capitolin*, nom illustre s'il en fut. Voilà bien la *Roche Tarpéienne*, au pied de laquelle les chrétiens ont construit l'église *de la Consolation*; comme lieu de supplice, elle ne peut plus effrayer les criminels, entourée qu'elle est de cours à fumier. Voilà la prison *Mammertine*, d'où s'élancent encore des cris de miséricorde adressés aux passans par les prisonniers qu'y retient le gouvernement papal. Mais en voyant le bâtiment qui est au-dessus, consentirons-nous à donner à cet édifice de nos jours, à un moderne hôtel de préfecture, tout élégant qu'il soit, la dénomination sublime de *Capitole*? Les Italiens donnent à ce bâtiment le nom de *Campidoglio*; il faut le lui laisser pour prévenir les méprises. Ils y font voir un des plus précieux musées de l'Europe, des bureaux de police et la demeure d'une sorte de marguillier d'honneur, magistrat sans pouvoir, qui porte le nom de sénateur et qui représente à lui seul l'auguste assemblée des pères-conscripts (1). Nous visiterons le musée, mais nous laisserons le reste. — Nous avons cependant pris plaisir à passer quelques quarts d'heure dans la cour de ce *Campidoglio*. On y parvient, du côté de la ville, par un escalier fort noble. N'écoutez pas, en le montant,

(1) Pendant la vacance du saint siége, ce sont les conservateurs civils de Rome qui gardent la capitale. Ils siègent au capitole, et leur étendard, que nous y avons vu déployé, porte encore les quatre lettres S. P. Q. R. On fait aujourd'hui mille plaisanteries sur ces caractères, autrefois si redoutables : il en est peu de bon goût. La moins mauvaise est cette interprétation : *Si Peu Que Rien*.

le *cicerone* qui vous montre la plate façade inachevée de Sainte-Marie d'*Ara-Cœli*, et qui nous dit que c'est le *temple* de *Jupiter Capitolin*; mais considérez, dans cette cour, la belle fontaine où est placée la statue antique de *Rome armée* (non mutilée, comme l'ont malicieusement raconté quelques voyageurs, mais restaurée), les célèbres trophées de *Marius*, les deux colonnes miliaires d'où partaient les mesures itinéraires du monde connu il y a quinze siècles, les deux colosses de *Castor* et *Pollux* que nous avons trouvés trop grands pour leur emplacement, tandis que les chevaux qu'ils tiennent par la bride nous ont paru trop petits pour eux; inclinez-vous enfin respectueusement devant l'image du bon *Marc-Aurèle*, dont l'excellente statue équestre en bronze occupe le milieu de la place. Le cheval n'est pas aussi beau que ceux des Farnèses à Plaisance et que celui d'Henri IV à Paris; sous ce rapport, le moderne l'emporte sur l'antique; néanmoins, le mouvement de vie est parfaitement senti.

Portons maintenant nos regards sur la droite du mont Palatin, où s'élève le *mont Cœlius*, que Tullus-Hostilius ajouta à l'enceinte de Romulus. Là, se trouvaient encore des palais impériaux, la nymphée de Néron et les viviers de Domitien. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un désert, quoiqu'après tant de pompes profanes, ce soit en ces lieux que la religion chrétienne ait reçu les premiers hommages publics des Césars. Ces hommages sont exprimés par l'érection du *baptistère de Constantin*, aujourd'hui parfaitement conservé, et par l'établissement de la première et principale église du monde catholique, *Saint-Jean de Latran « ecclesiarum urbis et orbis mater et caput. »* — Le *baptistère* n'a pas changé depuis sa construction primitive, décrite par Anastase. On voit, à l'inégalité des huit belles colonnes de porphyre qui le décorent, qu'il a été bâti avec les débris d'anciens temples payens. C'est fort riche, mais on ne peut méconnaître, à la disposition générale de tant de précieux matériaux, que les arts commençaient à dégénérer au tems de Constantin. — *Saint-Jean de Latran* ne ressemble plus à une basilique du IV.e siècle. Une façade moderne, d'un effet théâtral, en marque l'entrée à l'est; l'intérieur, composé de cinq vastes nefs, était orné de colonnes

antiques, on les a recouvertes de stuc pour les convertir en larges piliers, devenus nécessaires pour la solidité de l'édifice. A chaque pilier est adossée la statue colossale en marbre de chacun des douze apôtres, et partout sont placés avec goût des bas-reliefs et des tableaux de prix. Ces décorations contrastent un peu avec le style du plafond qui, suivant l'ancien usage, n'est qu'un lambris plat appliqué sous les entraits de la charpente; mais ce lambris est magnifiquement sculpté et doré. Les détails de Saint-Jean de Latran offrent des alimens sans nombre à la curiosité et à la réflexion : des reliques, des marbres antiques, des sculptures d'artistes français, le riche autel du Saint-Sacrement; la statue de Constantin, trouvée dans ses thermes au Quirinal; des chapelles où le Potose a dû rouler ses flots. Distinguons ici celle des *Corsini*, l'une des plus somptueuses de Rome : Clément XII, de cette maison, y repose dans une urne de porphyre qui renfermait les cendres d'Agrippa. Ce, *Range toi de-là que je m'y mette*, aurait pour nous un côté bizarre; ici, il n'étonne pas du tout. Par une rencontre assez singulière, Saint-Jean de Latran, dont la restauration appartient en grande partie à Sixte-Quint, l'ennemi si acharné de notre Henri IV, cette église, dis-je, reçoit un de ses plus touchans ornemens de la statue en bronze de ce bon prince, érigée 23 ans après la mort de Sixte. C'est un témoignage de reconnaissance du présent diplomatique qu'Henri fit au chapitre de la riche abbaye de Clérac. — Le complet des rares magnificences de Saint-Jean de Latran se trouve dans l'obélisque de granit rouge, élevé au-devant. L'imagination recule devant la haute antiquité de ce monument qu'ont fidèlement transmise les historiens. Il fut l'ouvrage de Ramès, roi d'Egypte, 1300 ans avant Jésus-Christ; Cambyse l'épargna; Constantin le fit conduire à Alexandrie; Constance, son fils, par des moyens qui effraieraient aujourd'hui nos navigateurs et nos ingénieurs, l'amena dans le grand cirque de Rome, en 357; et Sixte-Quint le fit placer où il est, en 1588. Il a 108 pieds de haut, il était d'une seule pièce pesant 900 milliers, il est couvert d'hiéroglyphes qui, depuis 3000 ans, conservent leur secret. Si M. Champollion réussit à le leur arracher, on sera peut-être bien surpris d'avoir

consacré au culte chrétien ce monolithe encore muet. — Nous n'avons pas quitté cette partie du mont Cœlius sans visiter la *Santa Scala*, voisine de Saint-Jean. C'est une loge à trois portiques, élégamment construite vers 1600, pour recevoir un célèbre portrait de la Sainte-Vierge, ébauché par Saint-Luc et terminé, dit la tradition, par les Anges. Le réduit, où il est placé, est appelé le *Sancta Sanctorum*. Trois escaliers y conduisent: celui du milieu est composé de 28 marches de marbre, qui étaient dans la maison de Pilate, à Jérusalem, et qu'on ne monte que sur les genoux. Nous avons examiné le tableau aussi attentivement que le permet la difficulté d'en approcher (1). La Madone a le teint brun, elle est vêtue de bleu et nous a paru être assise devant une table. Sans avoir le céleste regard des vierges de Raphaël, elle ne manque pas cependant d'une certaine finesse d'expression; les traits sont fermement dessinés, les chairs passablement rendues, les draperies indéchiffrables. Nous savons qu'au tems de Saint-Luc, les arts étaient loin d'être dans la barbarie; mais, comme son siècle ne nous offre, pour points de comparaison en peinture, que des sujets arabesques et profanes, ces ouvrages ne peuvent aider à reconnaître l'authenticité de la touche du peintre évangéliste. Ce tableau rappellerait plutôt le genre des peintures byzantines dont on voit des échantillons dans plusieurs musées; ce qui rendrait toujours probable qu'il vient de la Grèce et qu'il est fort ancien. En descendant de Saint-Jean aux remparts de l'est, où se trouvent les restes de l'*amphithéâtre Castrense*, et d'un temple de *Vénus* et *Cupidon*, ruines informes qui ne peuvent intéresser que les déchiffreurs d'antiquités, il est du devoir de tout bon pélerin d'aller visiter l'église de *Sainte-Croix en Jérusalem*, qui sert de dépôt à beaucoup de reliques. Nous l'avons trouvée elle-même une relique importante, puisqu'elle date aussi elle du tems de Constantin. Cette antiquité ne peut se reconnaître que dans le dedans et dans quelques parties. Nous y avons remarqué une ins-

(1) Je ne peux me décider à changer ce passage de mes notes, quoique des voyageurs parlent, à la *Scala Santa*, d'une image miraculeuse du Sauveur. Le lieu est obscur, je peux m'être trompé; mais je crois bien avoir vu une Madone telle que je la décris.

cription bien stimulante pour certain penchant féminin : elle interdit aux dames l'entrée de la chapelle de Sainte-Hélène, sous peine d'excommunication; nous ne devons donc pas leur dire ce que nous y avons vu ; mais cette discrétion nous coûtera peu, car nous n'avons rien deviné.

Après cette excursion au *mont Cœlius*, qui nous liquide avec le gros des curiosités de ce quartier, il nous tarderait de parcourir les vallées qui sont au pied ; mais il faut nous expédier, avec le *mont Aventin* et avec les autres collines qui les entourent. Le *mont Aventin* est le lieu où Remus et Romulus prirent l'augure qui décida lequel des deux serait le fondateur de Rome. Remus y bouda, sans doute ; on peut encore y bouder et y rêver très-solitairement. C'est une vaste croupe sans autres habitations que les huttes de quelques vignerons et horticulteurs, clair-semées entre cinq à six églises isolées à de grandes distances les unes des autres. Mentionnons-y cependant les *Thermes de Caracalla*, dont les immenses constructions, encore debout, couvrent près de vingt arpens. On peut bien, à force d'explications, y deviner quelques détails qui pourraient ressembler à des étuves, à des conduites d'eau, etc. ; mais n'y cherchez plus les 1600 sièges de marbre qui servaient à 2400 baigneurs, il n'est question que d'un très-grand développement de mâsures fort élevées qui demandent toute la critique d'un savant de profession pour être interprétées. C'est pour nous le somptueux édifice de Caracalla, comme un trou qu'on nous a montré sur la déclivité de l'Aventin vers le Tibre, est l'*antre de Cacus* : nous y allons de confiance ; nous ne disputerons point sur l'identité. — Le temple de la *Bonne Déesse*, où, cette fois, les femmes entraient seules, était peu éloigné de la retraite du rusé *Cacus*. Il est remplacé par une magnifique chapelle appartenant à l'ordre de Malte, qui ne veut point de femmes. D'illustres chevaliers y reposent, et nous y avons admiré à l'aise la belle statue de l'antiquaire *Piranesi*, par Canova.

La vue de la terrasse qui avoisine cette chapelle, est encore plus intéressante que celle dont nous jouissons ici au Janicule, parce qu'elle rencontre sans obstacles la plaine

du *Latium* et les collines de Tivoli et de Frascati, dont Claude Lorrain a répété les belles formes dans ses travaux avec tant d'exactitude, que nous les reconnaissions sans peine. Le pape Pie VII, dont on célèbre en ce moment les funérailles, venait souvent dîner sur l'*Aventin* en petit comité; il fuyait le *Vatican* à cause de l'*aria cativa* ou mauvais air, et *Monte-Cavallo*, à cause du bruit. Ce quartier est tout-à-fait silencieux, nous n'y avons rencontré que des personnages déguenillés. Quelques hommes à figures patibulaires dormaient près de l'antre de *Cacus*; si on leur a parlé quelquefois d'Hercule, quels songes sinistres ils devaient faire!

A un quart de lieue de là, mais au bout de la plaine nue qui descend avec le fleuve et qui se trouve cependant en dedans des murs de Rome, un temple moderne est élevé à la gaîté populaire, au pied du mont *Testaccio*. Les artisans y vont, tous les dimanches, boire d'excellent vin, conservé frais dans des caves qu'on a pratiquées sous les têts ou pots cassés dont se compose cette montagne artificielle, haute d'au moins 300 pieds. Nous l'avons scrupuleusement examinée de différens côtés; nous en avons remué les débris avec nos cannes dans les endroits qui ont été creusés; nous l'avons véritablement trouvée toute formée de fragmens d'anses, de fonds, de panses et de goulcaux de vases de terre cuite. Etait-ce la voirie des cruches, ou un pélerinage de pénitence pour les servantes mal-adroites, qui devaient y porter les témoignages de leurs gaucheries? Etait-ce un lieu où se trouvaient plusieurs fabriques de poterie? On n'en sait rien. Ce cimetière d'un nouveau genre n'en est pas moins curieux. Peut-être était-ce un dépôt respecté, analogue à nos ossuaires, destiné à recevoir les urnes funéraires des gens du peuple, quand le *Colombarium* banal étant plein, devait être vidé pour faire place à de nouveaux arrivans. On boit et l'on chante au mont *Testaccio*, tout près du beau cimetière des protestans, ou des *acatholiques*, comme dit notre *cicerone*, et à quatre cents pas de la pyramide de *Caïus Cestius*, qui est aussi une sépulture. Ce monument précieux, tout revêtu de marbre, a 113 pieds de haut, sur 89

de base à chacune des quatre faces, et date des derniers tems de la république romaine, ou des premières années d'Auguste. L'épitaphe du directeur des festins sacrés, *C. Cestius*, est fraiche et nette, comme si elle venait d'être gravée. Alexandre VII ayant fait ouvrir la pyramide en 1660, on y pénètre à présent jusqu'à une petite chambre voûtée dont les parois en stuc sont recouverts de peintures encore très-vives de couleurs. Nous avons appris avec peine que le sarcophage avait été violé et emporté.

Pénétrons maintenant derrière le *Palatin* et au-delà du Capitole; portons successivement nos regards, en remontant au nord, sur le mont *Esquilien*, sur le *Viminale*, puis sur le *Quirinal*. A l'extrême gauche, et à travers une atmosphère de pur éther, se dessinent admirablement les palais et les jardins du mont *Pincio* qui vient mourir au pied de l'obélisque de la porte du peuple; de là, la vue qui n'avait rencontré que des espaces vides ou peu meublés, vient planer sur le confus amas des maisons du Champ-de-Mars, qu'habitent de préférence les *Italiens de Rome*.

Le mont *Esquilien* nous laissera le vif souvenir des *thermes de Titus*. Ces constructions sont déjà remarquables par leur étendue, qui égale presque celle des bains de Caracalla sur l'Aventin; mais les détails en sont plus reconnaissables et plus intéressans sous tous les rapports.

Les fouilles qu'y ont faites les Français pendant le régime impérial, ont mis à même de pénétrer facilement dans une bonne partie des salles inférieures, qu'on dit avoir appartenues à un somptueux palais de Néron. Quelques recherches précédentes y avaient bien été faites, puisque c'est là que, sous Jules II, fut déterré le groupe du Laocoon, et puisque la similitude des arabesques qu'on y trouve avec ceux que Raphaël a peints dans les loges du Vatican, a fait accuser ce peintre d'un plagiat dont il aurait caché la source sous des remblais; mais jamais, du moins, depuis la renaissance des arts, le sol n'avait été mis complétement à découvert comme il l'est à présent. Le stuc des murs et des voûtes, qui ont une grande élévation, est parfaitement conservé, et les élégantes peintures qui y furent appposées, il y a dix-sept siècles

et demi, luttent de fraicheur avec des fresques modernes qu'on nous fait admirer tous les jours. Les grâces ont guidé les pinceaux du décorateur de ces salles voluptueuses, dans lesquelles n'a jamais dû pénétrer qu'un demi-jour mystérieux; elles nous donnent une idée du goût somptueux et délicat que les Romains avaient enté sur le goût simplement délicat des Grecs; c'est là, sans doute, que *Poppée* enivrait de ses galantes et dispendieuses fêtes, le prince ami des arts, horreur du genre humain.

On reconnaît très-bien, dans l'étage au-dessus, les dispositions ordonnées par Titus, pour convertir le palais en bain public, et expier ainsi le luxe effréné de Néron. Tout près est le réservoir des eaux, vaste bâtiment à sept voûtes qui, à lui seul, ferait un monument, et qui sert aujourd'hui de grange et de cellier à un rustre que nous avons supposé descendant des Héroles. — Les fouilles faites dans les salles de Néron, viennent de conduire à une découverte précieuse pour l'histoire du christianisme. C'est un oratoire des premiers tems de l'église, qui y était enfoui et inconnu: on l'a trouvé avec son autel rustique décoré d'un tableau grossier représentant le martyre de Sainte Félicité, et arrangé comme le sont aujourd'hui nos chapelles. Il ne peut être postérieur au IV.e siècle, puisque, depuis l'édit de Constantin, de 313, les chrétiens n'eurent presque plus besoin de se cacher pour célébrer les saints mystères; il est donc du II.e ou III.e siècle, d'une époque très-rapprochée de la prédication de l'Evangile: il dépose ainsi, par sa ressemblance avec la disposition actuelle des autels, de l'unité du rite chrétien dans tous les tems, au moins sous ce rapport. Cette confirmation lapidaire, spontanée, et non suspecte, de ce qu'ont écrit des auteurs que la controverse attaquait, nous a paru digne d'attention dans ce siècle (1). *Sainte-Marie*

(1) On trouve à *St.-Sylvestre*, sur l'Esquilien, une église souterraine du même genre, qui ne fut découverte qu'en 1650. On nous y a montré le siége de pierre sur lequel était assis le saint pape, lorsqu'il y tint le concile de 313. Il y a loin de ce modeste meuble au somptueux fauteuil du Vatican. Néanmoins, la disposition des parties de l'autel est encore favorable à l'observation que nous venons de faire. L'église moderne, élevée au-dessus de celle de *St.-Sylvestre*, est d'une grande beauté, décorée de 24 colonnes antiques, de tableaux du *Poussin*,

Majeure, l'une des plus considérables basiliques de Rome, est aussi sur le *Mont Esquilien*. Elle est d'un abord et d'une richesse intérieure extrêmement remarquables. Quarante colonnes de marbre blanc, un baldaquin en porphyre dans le genre de celui de St.-Pierre; pour maître-autel un sarcophage antique, aussi de porphyre, orné de bronzes dorés; un plafond plat, mais de la plus brillante dorure, une disposition générale pleine de noblesse. Toutes ces choses, qui excitent une vive admiration, pâlissent encore devant l'éclat éblouissant de la chapelle des *Borghèse*. Des trésors immenses y ont été employés par cette famille, en marbres, en sculptures, en jaspes, en bronzes et en reliques. La plus précieuse relique est un portrait de la Sainte-Vierge, attribué à Saint-Luc, et placé sur un fond de lapis-lazuli entouré de pierreries. La chapelle de *Sixte-Quint*, vis-à-vis, est aussi fort belle; l'attention y est captivée par la statue expressive du rusé et sévère pontife, si étonnamment parvenu du toit à porc au trône. On trouve, à chaque pas, dans Rome, des traces de sa vigoureuse et intelligente administration. — Au loin, sur la droite, est le temple *Minerva-Medica*, déesse de la santé; belle et noble ruine au milieu d'une vigne : tout paysagiste doit aller en étudier les effets pittoresques, surtout, comme nous l'avons fait, au coucher du soleil.

Traversant de l'œil des espaces déserts qu'on décore du nom de *Jardins de Mécène*, nous gagnons le *Viminale*, pour trouver encore des bains antiques. Ceux-ci sont les *Thermes de Dioclétien*, qui n'occupent pas moins de vingt-cinq arpens. Les architectes modernes y ont tiré un beau parti des portions conservées. Michel-Ange, par un tour de force digne de lui, a su convertir la grande salle des bains en une magnifique église dédiée à *Sainte-Marie-des-Anges*, et cela sans déplacer les gigantesques colonnes monolithes de granit qui le soutenaient : il a seulement dû en remplacer quelques-unes qui manquaient. On s'étonne de la hardiesse qu'il a eue de raccourcir les colonnes, en enterrant leur base par l'élévation du sol, et rapportant des bases postiches

et de marbres précieux. Elle résout un problème d'architecture assez curieux : une seule nef correspond à deux chœurs superposés. Le moine qui la montre est un homme plein d'enthousiasme pour les beaux arts.

en bronze : cette innovation n'en a point trop blessé les belles proportions. La rotonde d'une autre partie des *Thermes* est devenue l'église de Saint-Bernard. — Un autre établissement remarquable du *Viminale*, est la grande fontaine de *Termini*, pour l'aliment de laquelle Sixte-Quint fit restaurer un aqueduc antique de vingt-deux milles de longueur. La décoration qui l'accompagne est ingénieuse : Moïse frappe le rocher de sa baguette, et l'eau jaillit à gros bouillons. — Avant de gagner le *Quirinal*, passons devant le temple de la *Vénus Ericine*, dont Enée importa le culte dans le Latium ; les pudiques matrones, comme les filles publiques, y venaient sacrifier chaque année. Détournons les yeux de ces restes des casernes de la garde prétorienne ; nous avons trop souvent vu les défenseurs de l'indépendance nationale transformés en satellites de l'oppression. Arrêtons-nous un moment au *Campus-Sceleratus*, qui avoisine l'ancienne enceinte de Servius-Jullius. C'est-là qu'étaient punies les Vestales infidèles : on n'osait répandre leur sang sacré, on les enterrait vives. Lorsque nous voyons encore debout le premier temple à *Vesta*, érigé par Numa, nous cédons au prestige des souvenirs nationaux, en nous rappelant qu'un habile écrivain nantais, M. Ursin, nous a démontré l'identité des vestales et de nos druidesses celtiques ; ou plutôt, nous restons frappés de ce respect général accordé par tous les peuples au vœu de chasteté chez les ministres des autels. Ce vœu élève en effet l'ame au-dessus de l'humanité, considérée même dans ses plus nobles rapports, pour la transporter dans les régions sublimes et pures de la *sainteté*. Ceux qui restent hommes consentent à s'incliner devant celui qui s'élance au-delà de l'homme. C'est sans doute ce double but de la vénération publique et de la sainteté privée que s'est proposé le clergé catholique en se vouant au célibat. — Le temple du *Campus-Sceleratus* est rond, couvert d'une coupole, et recevait plus d'une statue, puisqu'il s'y trouve plusieurs niches. En face de la porte d'entrée est une issue qui conduit aux cachots où expiraient, dans une cruelle agonie, les vestales qui n'avaient pu se soutenir à la hauteur de leur vœu surhumain ; nous avons compté jusqu'à quatre de ces cachots. On vient d'y faire des fouilles ; on a trouvé quelques

débris de marbres et un vase qui renfermait apparemment le peu d'eau qu'on laissait à la malheureuse déchue ; mais il ne s'est pas rencontré d'ossemens. M. Peytavin, de Nantes, qui a fait un fort beau tableau, représentant le supplice d'une vestale, a été induit en erreur sur les localités, lorsqu'il a supposé un souterrain, dans lequel on a descendu la victime ; mais la vérité nous oblige de dire que les cachots sont de plein-pied avec le temple. Heureux le peintre, le dessinateur correct qui ne se voit pas attaqué par des reproches plus graves !

Le Mont Quirinal ne nous intéresse jusqu'à ce moment que par la présence du palais pontifical de *Monte-Cavallo*, où vient de mourir Pie VII. C'est là que, par exception cette fois-ci, le nouveau conclave va s'ouvrir ; on craindrait que la santé des cardinaux ne fût compromise au Vatican. On mure les portes, on barricade la rue qui sépare le palais et le noviciat des jésuites, on en bouche les croisées ; des gardes sont placées à toutes les avenues : il faut que la clôture des prélats paraisse complète, qu'aucun soupçon de communication avec le dehors ne puisse être justifié. Le peuple assemblé, ouvre de grands yeux devant ces préparatifs. Comme on ne peut entrer dans l'intérieur, nous nous sommes bornés à considérer les deux groupes qui accompagnent la fontaine, située devant le palais, et qu'une inscription antique attribue à Phidias et à Praxitèle. Serait-il vrai que l'inscription fût authentique? Ces groupes représentent chacun, deux jeunes hommes de taille colossale, admirablement modelés, retenant par la bride deux chevaux fougueux, fort inférieurs à ceux dits de Marly. Les inscriptions annoncent Alexandre, domptant Bucéphale; elles sont trompeuses, car Phidias et Praxitèle florissaient avant le roi de Macédoine; les antiquaires prétendent reconnaître Castor et Pollux ; mais, peut-être, les sculpteurs n'ont-ils songé ni au héros, ni aux demi-dieux. La fontaine est formée d'une seule tasse de granit de 23 pieds de diamètre, adossée à un obélisque, sans hiéroglyphes, d'une soixantaine de pieds.

Au-delà du *Quirinal*, nous pouvons atteindre le *Pincio*, où nous apercevons d'abord l'obélisque de la

Trinité-du-Mont, au pied duquel est notre demeure; puis le palais et les jardins de l'Académie de France, jadis la *Villa Medicis*. C'est là, au milieu des monumens, que résident les hommes qui créent les monumens; ces artistes, sur qui repose la gloire de notre patrie. Nous ne pouvons oublier l'accueil aimable que nous y avons reçu du directeur de l'école, M. Guerin, l'illustre auteur de la Phèdre, du Marcus-Sextus et de la Didon.

Nous devrions descendre dans la plaine du *Champ de Mars*, où s'entasse aujourd'hui presque toute la ville moderne; mais il faut, pour s'y retrouver, un autre fil que celui que nous tenons en ce moment : un simple aperçu à la lunette ne saurait suffire; un examen détaillé nous conduirait trop loin.

Reportons-nous plutôt au bord du Tibre, qui coule à nos pieds, pour, de là, pénétrer dans les vallées qui séparent les illustres collines, dont nous venons d'indiquer les points saillans. Il nous tardait d'entreprendre ce pélerinage classique, et le cœur nous bat en commençant. Mais, recueillons-nous, pour condenser les souvenirs de nos premières études; car les noms vont les réveiller à chaque pas : ce sera la magie de ces noms, qui seule devra suppléer à des descriptions que, certes, nous ne tenterons pas de donner.

Voici, près du pont rompu d'Emilius, le *Velabrum*. C'était un marais qu'on traversait en bateau pour se rendre au Mont Aventin. Remus et Romulus y furent exposés sur la rive septentrionale; Romulus y commença le modeste sillon dont il ceignit sa nouvelle ville. Le marais est desséché par *le grand égout de Tarquin*, qui rend encore aujourd'hui le service auquel il fut destiné, il y a 2300 ans. Après nous être désaltérés à la fontaine sacrée de *Juturne*, nous nous sommes avancés avec vénération, sous cette énorme voûte de neuf voussoirs sans ciment, ouvrage herculéen qui remonte cependant au berceau de Rome. Il n'est pas vrai, qu'une charrette chargée de foin, du moins telle que nous nous les figurons aujourd'hui, y puisse passer : l'égoût a sept pieds de haut, sur à-peu-près autant de large; mais il est constant que le volume et la qualité des matériaux qui le composent, lui assurent encore une durée de

plusieurs siècles. Tout auprès est le charmant *temple de Vesta* (ou d'Hercule vainqueur, suivant d'autres); il est presqu'aussi bien conservé que le Panthéon, mais beaucoup plus petit. Un portique circulaire, soutenu par des colonnes corinthiennes cannelées, de marbre grec, entoure la cellule aussi de marbre : c'est là qu'était conservé le *Palladium*, si, en effet, c'était un temple de Vesta; car, les auteurs ne placent point la relique troyenne dans l'édifice qui est au *Campus-Scelcratus*.

Au lieu de nous diriger droit devant nous, pour gagner de suite le pied du Capitole, prenons à droite pour contourner le mont Palatin, laissant au sud le pont ruiné, jadis défendu par l'illustre *Coclès*. Dominés par les vastes ruines des palais des Césars, nous parcourons, dans sa longueur de 2000 pieds, le *grand cirque*, ou l'hypodrôme, dont l'enceinte allongée est encore parfaitement tracée, mais dont les gradins sont presqu'entièrement détruits. D'abord, simple champ de foire ou d'exercice, dans lequel Romulus donna la fête où se laissèrent prendre les dames Sabines, il fut successivement embelli par tous ceux qui recherchèrent la faveur du peuple romain, depuis Tarquin l'ancien, qui y éleva des loges de bois, jusqu'à Trajan qui le fit disposer pour 385,000 spectateurs.

Nous entrons dans la *voie triomphale*, et nous nous arrêtons à *l'arc* dit *de Constantin*, monument de la plus belle conservation, digne du siècle de Trajan, pour qui il fut érigé, et depuis, *arrangé* pour le vainqueur de Maxence. L'inscription votive consacre cette victoire; mais les magnifiques bas-reliefs retracent celles du *Très-Bon*. Quelques détails d'architecture ne semblent avoir été ajoutés par les artistes, du tems de Constantin, que pour constater la spoliation, et indiquer de combien, en moins de deux cents ans, le goût des arts avait déchu à Rome. En examinant, même légèrement, l'ensemble et les parties de ce bel arc-de-triomphe, il ne faut pas être un Winckelman pour prononcer le *suum cuique*.

Nous voici enfin au *Colysée*, le colosse, le géant de l'antiquité romaine, édifice qui a presqu'autant d'étendue que l'église du Vatican, et certainement un

plus grand nombre de toises cubes de matériaux. On sait que c'est un amphithéâtre élevé par Vespasien, pour célébrer ses victoires en Judée. Il l'avait destiné aux jeux publics et aux combats de gladiateurs et d'animaux : le sang des premiers chrétiens y coula souvent en abondance. La forme de l'amphithéâtre rappelle tout-à-fait celles des *arènes* de Nismes ; c'est une ellipse de 580 pieds au grand diamètre, et de 480 au petit. Quatre ordres riches superposés soutiennent les gradins jusqu'à 150 pieds de hauteur ; quatre-vingt-sept mille spectateurs s'y trouvaient à l'abri sous une vaste tente. Ce monument, aussi important par sa masse que par les graves souvenirs qu'il rappelle, fut l'ouvrage de 12,000 juifs prisonniers, amenés, à cet effet, de Jérusalem : leur résistance avait donc été héroïque, puisqu'il fallut annoncer le triomphe par un signal si somptueux. En vain le Colysée a été mutilé par les barbares qui en ont arraché les métaux ; en vain les grands seigneurs de Rome l'ont exploité comme une carrière, pour édifier leurs palais modernes ; en vain le tems y a promené sa faulx destructrice ; ses nobles ruines sont encore pleines de vie, nous y avons trouvé un attrait de méditation qui nous y ramènera souvent.

Pour atteindre cette allée d'arbres verts, qui nous conduira au Forum et au Capitole, il nous faut passer sous *l'arc de Titus*, morceau d'architecture chéri des artistes et des philantropes. Comme le Colysée, il fut érigé en mémoire des succès militaires obtenus en Judée. On sait que Jérusalem, défendue par le courage du désespoir, succomba sous Titus, et maudit probablement *le délice du genre humain*. Certaines parties de l'arc sont critiquées, mais comme on critique les chefs-d'œuvre tout en les admirant ; les quatre rangées des archivoltes ont causé le désespoir de tous les sculpteurs qui ont voulu les imiter. Le beau bas-relief intérieur, à gauche en venant du Colysée, représente l'Empereur victorieux, qui fait porter devant lui les dépouilles du temple de Jérusalem. A ceux qui méconnaîtraient la réalité des ornemens de ce temple tels que Moïse écrit qu'il lui furent ordonnés par l'Eternel, nous dirons que, parmi les dépouilles, sont fidèlement re-

tracés la table des pains de propositions et le chandelier à sept branches, tels qu'il sont mentionnés dans l'exode. — Quelques personnes grondaient un peu en voyant restaurer trop complétement l'arc de Titus ; elles regrettaient le *facies* antique. On leur a répondu qu'on ne travaillait là, aussi bien qu'au Colysée qui excite les mêmes réclamations, que pour prévenir des dégradations ultérieures. Toutefois, par transaction, par respect pour l'antiquité, le Pape a décidé qu'on daterait les pierres nouvelles admises dans la restauration.

Il existe dans le monde mille promenades publiques, plus belles que l'allée du *Campo Vaccino* ; mais où en trouver de plus noblement décorées ? Sur notre droite, le *temple de Vénus et de Rome*, ou du Soleil et de la Lune, ou d'Isis et de Serapis, controverse sur laquelle nous laisserons les antiquaires se débattre : nous y voyons dans une même enceinte, deux sanctuaires adossés, l'un regardant l'orient et l'autre le couchant. M. de Blacas y a fait faire d'assez grands déblaimens. Viennent ensuite les immenses ruines du *Temple de la Paix*, vestibule, dit-on, de la *maison d'or* de Néron, avant la consécration pieuse qu'en fit Vespasien. Les riches débris de sculpture, épars sous les trois voûtes qui subsistent encore, attestent l'ancienne magnificence de ce lieu. Le petit édifice circulaire qui suit et qui est converti en église, est le *Temple de Rémus* : c'est là qu'ont été trouvés les précieux fragmens *du plan de Rome* que nous avons examinés avec tant de curiosité, au musée du Capitole, et qui nous semblaient devoir mettre fin aux discussions des savans, puisque les noms des édifices y accompagnent, comme sur nos cartes, le tracé des ingénieurs.—Nous entrons dans la *Voie Sacrée*, où demeuraient le grand Pontife et les Vestales. Voici le joli *temple d'Antonin et Faustine*. Ne doutez point de son authenticité, lisez : *Divo Antonino, divæ Faustinæ, ex. S. C.* Dix colonnes de marbre cipolin supportent encore un élégant entablement dont la frise, sur les côtés est admirablement sculptée, celle du devant n'ayant que l'inscription. Pie VII a fait dégager le soubassement de ce charmant édifice, qui déploie aujourd'hui toutes les grâces du style grec le plus pur. Il est fâcheux que le

fronton soit mutilé. Le *temple de Jupiter Stator*, qui est vis-à-vis, laisse bien d'autres regrets ; il n'en reste que trois colonnes de marbre de 46 pieds, et une partie de l'entablement. Mais quelle richesse de sculpture ! Ne blâmez plus la prodigalité des ornemens, après les avoir vus accumulés ici avec tant d'habileté et tant de goût.

L'église de Saint-Théodore, que nous voyons plus à l'ouest, est l'antique *temple de Romulus*. Là, disaient les nourrices aux enfans, furent recueillis par *Faustule* les deux petits-fils Numitor ; là était la louve de bronze commémorative de leur conservation. Cette louve, frappée du tonnerre le jour même de la mort de César, y a été retrouvée; on l'a placée au Capitole, et nous avons pu, en effet, y reconnaître la trace de la foudre sur le pied de derrière dont l'étincelle électrique a fait fondre le métal.

Adossez-vous maintenant à la petite église de Sainte-Marie-Libératrice, entre le temple de Romulus et les fragmens du Jupiter Stator ; jetez les yeux devant vous, vous êtes en plein Forum romain. Ces trois fûts cannelés, qui s'élèvent au pied du mont Capitolin, appartiennent au *temple de Jupiter tonnant*; ce noble péristyle en marbre est celui du *temple de la Concorde*, les colonnes sont entières, le fronton est peu altéré. Vous voyez la *colonne de Phocas*, récemment exhumée par la duchesse de Dévonshire, et voici *l'arc de Septime Sévère*, que vous trouverez aussi majestueux que ceux de Titus et de Constantin : il est maintenant dégagé jusqu'à sa base (1). A quatre cents pas de là, sans les constructions modernes, vous verriez s'élancer dans les airs le beau galbe de *la colonne Trajanne*. — Mais, où vous êtes, s'assemblait le peuple romain. Ici, se tenaient les tumultueux *Comices* ; là, dans la *Curia Hostilia*, le sénat recevait les rois et les ambassadeurs qui avaient attendu l'audience dans le *Græcostasis*. Voici, du moins

(1) L'arc de Septime Sévère portait dans la frise les noms de l'empereur et ceux de ses deux fils Caracalla et Geta. Celui-ci ayant été assassiné par son frère, Caracalla fit disparaître le nom de Geta sous une nouvelle phrase. Mais on voit encore distinctement l'indice de la correction en suivant les traces qu'ont laissées sur le marbre les lettres de bronze qu'on y avait fixées avec des goujons : les trous de ceux-ci marquent entre les lettres substituées

traditionnellement, l'emplacement du gouffre où se dévoua *Curtius*; voici, plus certainement, celui de l'estrade sur laquelle *Sylla* osa abdiquer. On vous montrera où était le tribunal d'*Appius-Claudius*. Demandez la *tribune aux haranguçs*; elle était là, au pied des *Rostres*, entre les *Comices* et la *Curia*. *Gracchus* tonnait dans cette enceinte! ces temples, ces portiques ont renvoyé la voix de *Cicéron!* Rome, la gigantesque Rome, s'élève ici comme une apparition! — Et de tant de splendeur, de tant de gloire et de travaux, que reste-t-il? Pour les ouvrages matériels des maîtres du monde, ces fragmens mutilés, une vaine poussière; mais pour ce qu'ils ont pensé, un profond souvenir..... Il est donc vrai que ce qui est étranger à la pensée dans l'homme n'est point l'homme lui-même, et qu'il ne vit que par son immatérialité.

Cet aperçu général de Rome n'est qu'une simple table des matières, mais il nous soulage singulièrement: nous succombions sous le poids de tant de merveilles. Avec quel plaisir, cependant, nous recommencerions la tournée classique depuis le Velabrum jusqu'au *Forum*: en passant par le Colysée! On peut le faire en moins d'une heure.

15.° LETTRE D'UN ARMORIQUE (1).

L'histoire naturelle, la description pittoresque, voilà bien des moyens de connaître un pays; mais est-ce là tout? La nature muette et la nature animée, voilà les deux côtés que veulent envisager mes deux amis; mais le troisième, qui nous met en rapport avec l'homme, n'est-il pas plus précieux encore? Partout où nous ne voyons pas les pas de l'homme, la marque de sa puissance, de sa gloire, de sa honte ou de ses malheurs, le spectacle offert à nos yeux est sans attrait. Où l'homme

(1) Voyez les pages 187 du 1.er volume du *Lycée*; 61, 104, 226, 339, 415 et 550 du 3.e volume; 10, 124, 208 et 406 du 4.e volume; 15, 339 et 514 du 5.e volume.

disparait d'un site, il n'y a personne pour nous dire ce qui s'y est passé, et six mille ans s'y sont écoulés en pure perte pour notre instruction ? Que l'homme et ses souvenirs apparaissent dans le cadre si vaste que nous nous sommes proposé de remplir, et notre voyage sera un monument immortel, méconnu peut-être de quelques critiques obscurs, mais auquel tous les sages qui visiteront les mêmes lieux que nous seront obligés de recourir. Vous voulez, mes amis, laisser une empreinte de vous-mêmes sur tous les lieux que vous avez parcourus ; vous voulez qu'il reste quelque chose de votre ame dans les lieux que vous avez décrits, afin que d'autres ames s'allument au flambeau que vous aurez allumé pour elles, et vous oubliez que les hommes ne s'intéressent qu'à ce qui concerne leurs semblables !

Telles étaient les exclamations de l'Antiquaire qui nous conduisait le poëte et moi dans la campagne, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Nous gardions le silence, tout stupéfaits de cette brusque apostrophe, quand l'Antiquaire reprit :

Après avoir fait tant d'études profondes sur la Bretagne, ne nous en souviendrons-nous plus au moment où nous en avons le plus besoin. Passerez-vous froids et immobiles devant les lieux où a soupiré Héloïse ? Ne considérerez-vous pas avec une inquiète curiosité le monastère de Rhuis, qui renferma son amant, cet Abeilard si tendre, ce génie si éloquent, qui errait sur la côte sauvage de l'Armorique, pour adoucir ses chagrins par le spectacle de la nature, comme ce grand prêtre de Jupiter dont parle Homère ? Quoi ! c'est moi qui rappelle à deux poëtes les inspirations que nous puiserons sous l'ombrage immortel du chêne de Mivoie, qui a vu Beaumanoir, digne émule des Scandinaves, boire son propre sang pour étancher la soif qu'il avait gagnée en combattant pour l'honneur de la patrie ? Faudra-t-il que j'excite leur esprit engourdi à l'aspect de la tour d'Elven, de celle d'Oudon ? Iront-ils analyser des mousses sur ces pierres vénérables sans en penser plus long ? En passant par Châteaubriant n'examineront-ils pas avec un religieux respect la pierre tombale de Françoise-de-Foix, qui servait, il n'y a pas long-tems, à soutenir un balcon sous lequel les voyageurs lisaient la célèbre épitaphe de Marot ? Ne

rétabliront-ils pas l'honneur de cette dame, si injustement compromis par Varillas ? Quelles inspirations ne trouveront-ils pas dans les ruines de Tolente, si toutefois il en reste des débris ! En parcourant le pays d'Aleth, autrement dit Saint-Malo, ne parleront-ils pas en poëtes de l'exil et du retour triomphant d'Hoël-le-Grand ?

Le Poëte. — En vérité, à la rime près, vous voilà comme nous ; je ne vous reconnais plus, notre Antiquaire.

L'*Antiquaire.* — De quels charmans épisodes ne pouvez-vous pas couper votre narration ? Quand vous aurez à traiter de la submersion d'Herbadilla, après avoir parlé en chronologiste et en physicien de cet événement mémorable, qui vous empêchera de supposer une action ? Vous nous montrerez une jeune fille qui pleure en regardant les flots, et qui récite ensuite sa touchante infortune au voyageur qui essaie de la consoler. Elle peindra les jours disparus de son bonheur, ces jours où le lac était une prairie charmante, au milieu de laquelle s'élevait la cabane de son bien-aimé.

Le Poëte. — Continuez. Vous semblez remonter aux tems de votre jeunesse, pour rajeunir à nos yeux une matière qui nous paraissait épuisée.

L'Antiquaire. — Ne rajeunirez-vous pas en effet vous-mêmes ces récits naïfs que nous ont laissés les légendaires, et qui dorment là, en attendant des mains habiles. Nous verrons ces saints, débarquant sur les hauts promontoires de notre presqu'île, et racontant aux rustiques habitans de ces bords les aventures surprenantes des contrées lointaines. Ceux-ci, cachés au fond des bois, comme la violette sous les buissons, attireront à eux, par l'odeur de leur sainteté, les néophytes, dont ils changeront subitement les mœurs barbares ; ceux-là entreront, avec leur sayon de poil de chèvre et leur tête mi-rasée, dans le palais des grands, qu'ils feront pleurer au milieu de leurs débauches, en leur parlant du Dieu qui est venu pour consoler les malheureux. Une autre fois, une biche blessée, et traînant après elle la flèche toute sanglante, va se réfugier auprès de l'anachorète du Val-d'Or ; le

prince qui la poursuit, entre après elle sous le toit de mousse : une beauté est assise aux pieds du vieillard ; toute à la pitié, elle protége d'une main la biche blessée, moins malheureuse qu'elle ; de l'autre elle prend le blanc tissu qu'elle avait filé elle-même pour revêtir l'indigent, et elle se prépare à panser les plaies du jeune chasseur, que son coursier a emporté trop rapidement dans l'épaisseur des halliers. Sous ces habits déchirés paraît une croix d'azur : c'est celle que l'inconstant Edwin a reçue jadis de la belle Alize. La jeune desservante de la sainte chapelle s'émeut et tombe dans les bras.....

Moi. — De son amant, sans doute, que quelques parens barbares avaient rendu parjure malgré lui. Cette fiction est un peu usée, mon respectable Antiquaire. Croyez que, si nous voulions nous en donner la peine, nous en trouverions de meilleures. Ceci, d'ailleurs, n'est pas assez grave pour notre plan.

L'*Antiquaire.* — Plus loin, vous arrivez devant une vieille tour, et vous demandez quels mystères se sont passés dans son enceinte. Un notable de campagne, remuant la tête, vous raconte (et ceci est de l'histoire toute pure ; faites bien attention), qu'un général anglais, assiégé dans ces murs par le connétable Duguesclin et le duc d'Anjou, refusait de se rendre. Les Français avaient par devers eux les ôtages de ce général : ils les firent décapiter, violant ainsi le droit des gens pour forcer leur ennemi à se couvrir de honte. L'Anglais, à son tour, fait sortir un échafaud par une des fenêtres du château, et fait trancher la tête, sur cette planche, à trois prisonniers français, à la vue de leurs compatriotes.

Moi. — C'est le siége de Derval que vous nous racontez-là, d'après Froissart. Mais vous ne dites pas que Knolles (c'est le nom du général anglais qu'Ogée, je crois, appelle assez plaisamment Ernolles), avait promis de se rendre, s'il n'était pas secouru ; ainsi, il n'y avait pas si grand mal d'agir de cruauté contre un parjure.

Le Poëte. — Mais les Anglais étaient débarqués depuis à Brest.

L'Antiquaire. — Le Poëte a raison. D'ailleurs, il n'y

a jamais de motifs légitimes pour être barbare.... Si, lassés des épisodes qui tiennent à l'histoire, vous en voulez qui rentrent dans les mœurs, je vous en fournirai encore. Ne pourrez-vous pas vous amuser à peindre des caractères tout nationaux. Il en est un, l'*entêté*, qui convient, vous le savez, à tous nos compatriotes. Aucun d'eux ne sera fâché de vous lire; car il y aura toujours une petite variante qui fera que le portrait général ne sera, au bout du compte, celui de personne. Ne rencontrerez-vous pas sur quelque point de la Bretagne de ces caqueux qui sont chez nous ce que sont les parias dans l'Inde ? C'étaient jadis des individus atteints de la lèpre; mais, quoiqu'ils soient guéris depuis quinze générations, tous les Bretons conçoivent pour eux une horreur singulière. Eh bien ! une charmante demoiselle, sortie de ces caqueux, est sur le point d'épouser un jeune homme qui en est éperduement amoureux. L'horrible secret se découvre; les parens ne veulent plus de mariage; le jeune homme insiste, et vous ne sortirez de cet embarras qu'après avoir déclamé contre les préjugés et donné gain de cause à la nature.

Moi. — Pour le coup, vous voulez nous mystifier : revenez donc à notre voyage, et montrez-nous la tâche que nous aurons à remplir tous les trois sous le point de vue historique.

L'*Antiquaire.* — Je vous suppose donc devant un de nos plus vieux châteaux. Le Poëte commencera par une exclamation sur le néant des grandeurs d'ici-bas, sur la rapidité du tems, sur la bizarrerie des jeux de la fortune, qui a conduit tant d'acteurs différens sur ce théâtre actuellement ignoré. Il nous fera voir tout le pathétique qu'il y a dans la vue d'un oppidum gaulois changé en forteresse romaine, devenu un manoir féodal, où ont habité les preux des tems antiques, et prêt aujourd'hui à être exploité par un entrepreneur des tems modernes. S'il s'est passé, dans ce château, quelque événement dramatique, Mériadec chaussera le cothurne et improvisera une tragédie classique ou romantique, suivant le caractère des héros. Après cela, je mettrai les dates au bas des pages, je me demanderai si ces récits sont bien vrais, et une dissertation, en forme de mémoire, terminera l'ouvrage.

Le Poëte. — Mais, mon cher Antiquaire, vous vous créez-là une besogne immense.

L'Antiquaire. — Vous n'en connaissez que la moindre partie. Je veux que ce voyage, bien exécuté, change toutes les notions historiques reçues. Je n'ai pas voulu parler de cela à l'Académicien, parce que je lui aurais si bien tourné toutes les idées, qu'il aurait pris ma confidence pour une mystification; mais je n'ai point de secrets pour vous. Il faut d'abord commencer par tracer l'histoire et les mœurs des anciens peuples qui ont habité notre péninsule. Leur origine, les colonies qu'ils ont envoyées dans diverses contrées de l'Europe formeront une foule d'épisodes, près desquels les romans de Walter-Scott ne seront rien du tout. A l'histoire générale de la monarchie Armoricaine, je rattacherai celle des petits comtés de Cornouailles, Léon, Poher, Porhoët, Gaël et autres. Le royaume des Agnotes, celui de Domnonée, une foule de petits états comme ceux-là me fourniraient des archives bien pleines et dans lesquelles nos historiens, qui ont parlé en grand de toute la Bretagne, n'ont point puisé. Il est de ces princes qui n'avaient jamais entendu parler de Rennes ou de Nantes, où on les fait régner en magnifiques souverains. En effet, toutes nos histoires ont été faites sur le même modèle; tous ces roitelets donnent à l'histoire de Bretagne une physionomie qu'on ne trouve ni dans l'histoire de Normandie, ni dans celles d'Anjou, de Poitou, de Provence ou de Bourgogne. Ces petits rois Bas-Bretons sont de singuliers personnages avec leur langue, leurs mœurs, leurs costumes celtiques.

Moi. — Mais tout ceci est de l'histoire : ce n'est pas précisément un voyage.

L'Antiquaire. — Voilà ce qui vous trompe. L'histoire ne veut que des généralités; et, si on voulait qu'elle consignât ces détails compris entre le IV.e et le VII.e siècle seulement, elle aurait tant de matériaux, qu'il serait impossible qu'elle ne tombât pas dans la confusion dont l'a tirée l'Abbé Gallet. Mais cette multiplicité de faits, si contraire à la marche rapide de l'histoire, est ce qui convient très-bien à un voyage. Observez, en outre, que tous ces petits princes ne vivaient que dans quelques cantons de

la Basse-Bretagne : ainsi, c'est en la parcourant que nous retracerions ces épisodes détachés du plan général, et qui méritent d'être tirés de l'oubli dans lequel on les laisse si injustement.

Moi. — Sans plaisanterie, notre Antiquaire, je commence à croire que nous pouvons, en effet, venir à-bout d'un voyage intéressant sous le rapport historique.

L'Antiquaire. — On nous rebat les oreilles, mes chers amis, des monumens de la Grèce et de Rome ; quelques-uns même parlent de ceux du midi de la France ; mais qu'y a-t-il là qui se compare aux nôtres ! Je ne dis rien des quatre mille pierres de Carnac : elles sont citées dans tous les livres ; je ne dis rien non plus des monumens plus intéressans peut-être et bien moins connus de Lockmariaker, qui en sont proches ; je ne parle ni du grand et du petit monts, dans la presqu'île de Rhuis, ni des pierres de Sion dans la Loire-Inférieure ; mais qui a parlé, comme nous le ferons, du monument de Toull-Inguet, à l'extrémité de la presqu'île de Camaret, entre la baie de Douarnenez et celle de Brest, ce monument formé, comme vous le savez, de soixante-quatorze grosses pierres du poids de 203,000 livres et placées sur une longueur de dix-huit cents pieds, sur laquelle viennent s'appuyer deux lignes parallèles de masses semblables en forme de jambes ? On trouve bien ailleurs des dolmen, des peulven isolés, comme à Saint-Nazaire, dans l'île de Groix, dans celle de Belle-Isle ; mais y a-t-il dans le monde un autre exemple d'un monument semblable à celui de Toull-Inguet ? Placé sur une côte escarpée d'une hauteur verticale de cent-cinquante pieds, il est là seul à l'extrémité du continent, entre le ciel et l'océan, comme le temple le plus étonnant que les hommes aient tenté d'élever à la divinité.

Le Poëte. — Quelle hymne magnifique ne composerait-on pas sur ce monument informe. Les anciens Celtes, en le construisant, ne voulaient-ils pas dire comme Regnard dans son voyage en Laponie : « Nous nous sommes arrêtés où la terre nous a manqué. » Que sont auprès de lui les colonnes d'Hercule, que l'Antiquaire vous

lait naguères trouver dans les pierres de Carnac ! Il n'est pas une impression solennelle qui ne vienne agiter l'ame en présence de ces pierres brutes qui ont vu passer tant de siècles, et je vous assure que, quand on s'est assis là pendant un quart d'heure, on ne trouve plus rien dans le reste de l'univers qui soit digne d'arrêter les regards.

L'Antiquaire. — Et dans l'île d'Ouessant n'avons-nous pas les restes d'un temple dont un seul côté présente une longueur de trois cents pieds ? Et l'île de Sein n'a-t-elle pas pour elle ses mystérieux souvenirs. Proche le Conquet, dans la paroisse de Plousanne, M. de Thévenard n'a-t-il pas trouvé un monument sur lequel étaient gravées des lettres qu'on a recueillies, et qui nous ont donné un alphabet celtique.

Le Poëte. — J'avais fait autrefois une dissertation pour prouver que les caractères grecs avaient été les caractères celtiques, et qu'on devait attribuer cette ressemblance à l'établissement des Phocéens à Marseille; mais cette idée était celle de tout le monde, et l'examen approfondi de l'alphabet celtique, trouvé sur divers monumens antérieurs, je n'en doute pas, aux Phocéens, me donne lieu à penser que cette ressemblance qu'on observe entr'autres lettres, entre l'*f* celtique et le *pi* des grecs, entre *l'upsilon* de ceux-ci et le *d* de vos ancêtres, tient à une cause différente. Je m'occupe actuellement de prouver que la forme des lettres de tous les alphabets n'est point arbitraire; et, sans me perdre là-dedans dans les conjectures ridicules de Court-de-Gebelin, je vous ferai part, à cette occasion, de réflexions qui, j'en suis sûr exciteront vivement votre curiosité. D'abord, vous observerez avec moi cet esprit imitateur de l'homme qui, tant dans les formes des objets que dans les sons gutturaux.....

Moi. — Veut représenter partout les mystères dont je voulais vous parler naguères à propos des visions et qui tenaient à la science des correspondances. Mon cher ami, les savans sont bien ridicules avec leur métaphysique mécanique des langues. Je ne lis jamais le président de Brosses, et même Rousseau, tout spiritualiste qu'il est d'ailleurs, sans m'émerveiller de l'esprit systématique des hommes. Ils ont voulu nous donner une langue faite avec des signes de convention; comme si les premiers hommes avaient été un assem-

blée de grammairiens, comme si on n'apprenait pas à parler, comme on apprend à marcher, par l'usage ; comme s'il était plus nécessaire d'établir les règles du langage pour parler, que de convenir des lois du mouvement avant de faire un pas. Comme si l'homme qui parle avait plus besoin de raisonner sur cet acte de la pensée, que le danseur de corde n'est obligé, pour se tenir debout, de se pénétrer des effets de l'équilibre ; comme si, enfin, et il n'y a que vous, mes chers amis, qui puissiez comprendre cela, *comme si la parole n'avait pas été nécessaire pour l'institution de la parole.*

L'Antiquaire. — Voilà ce que c'est, mes chers amis, que de choisir un sujet aussi rétréci que le nôtre. Vous en sortez à chaque instant, parce que la Bretagne, toute vaste qu'elle est, n'est pas assez grande pour vous contenir. Je passe par-dessus tous les monumens isolés de notre presqu'île, pour vous parler des plus importans. N'y a-t-il pas matière aux plus belles digressions dans la Grotte-des-Fées, qu'on voit encore près de Sainte-Pazanne, sous laquelle est gravée une figure d'Odin l'Incendiaire ? Que dire de la Roche-aux-Fées, près d'Essé, formée de quarante-deux blocs d'un schiste rougeâtre ? Si je voulais parler des antiquités romaines, où en trouveriez-vous davantage que chez nous ? Combien de camps romains, de voies romaines, principalement celle qui est si bien conservée dans notre Finistère, et connue sous le nom de *Chemin de Ahès.*

Le Poëte. — Vous me rappelez-là qu'on a voulu nous faire accroire que la ville de Carhais, dont le nom signifie bien visiblement *ville de Ahès*, a été nommée ainsi en honneur d'Aëtius, général romain, qui vainquit Attila dans les plaines de Châlons. Nos érudits disent, pour appuyer ce système, que la bataille de Châlons se livra sous le règne de Budic : observez que c'est Audren qui régnait alors en Bretagne ; ils ajoutent qu'Aëtius, vainqueur, entra dans l'Armorique où il laissa son lieutenant Littorius. Remarquez bien, je vous prie, que la bataille de Châlons se livra quand Audren était roi de l'Armorique, en 453, et que Littorius était entré dans ce pays en 439, sous le règne de Grallon. Voilà pourtant comment

nos érudits travaillent. Observez, en outre, qu'Aëtius était en guerre avec les *Armoriques* avant la bataille où il défit Attila, et qu'en reconnaissance des secours que ceux-ci lui fournirent dans cette guerre, il fit la paix avec eux.

Moi. — Je ne m'étonne pas tant, mon cher Poëte, de ce qu'ayant bavardé si long-tems sur la Bretagne, nous y trouvions encore de nouveaux sujets historiques, que je ne suis surpris de voir l'opinion que vous critiquez ici adoptée dans tous nos livres.

L'Antiquaire. — Vous en verrez bien d'autres, quand mon histoire sera achevée. Que dirons-nous des médailles romaines enfouies à Corseul, à Aleth, du vase d'or trouvé à Rennes en 1794, nommé à tort soucoupe, et décoré, dans l'intérieur, de seize médailles encastrées dans de petites cavités dont les bords sont alternativement couverts de feuilles d'ache et de feuilles de laurier ?

Le Poëte. — Celui-ci est, dit-on, du tems de Septime Sévère : on voit dans une des médailles cet empereur assis entre ses deux enfans Caracalla et Geta. Mais, mes chers amis, si vous étiez de mon avis, nous ne dirions rien de ces Romains : je ne sais quoi de vulgaire est empreint dans tous leurs monumens ; d'ailleurs, ils ne sont que d'hier, comparés aux nôtres ; et puis, nous n'avons rien des Romains du tems de la république ; puisque notre patrie ne leur était pas soumise : nous n'avons que le souvenir des Romains dégénérés, des Romains obéissant en esclaves aux princes les plus lâches, les plus vils et les plus crapuleux qui aient souillé de leurs noms les annales de l'histoire. Il m'est impossible de penser aux douze Césars dont Suétone nous a retracé les turpitudes, sans ressentir un frisson qui court dans tout mon corps. Plus de vertus, plus de décence, plus d'humanité dans ces tems horribles ! Un sénat trop vil même pour un Tibère ; un Néron honoré comme un Dieu, à qui on élève des temples et devant qui un homme qu'on appelle un sage fait l'apologie du meurtre de sa mère ; un ministre de Sévère faisant mutiler cent Romains libres, afin que sa fille ait auprès d'elle des eunuques pères de famille ; des femmes comptant leurs années par le nombre de leurs maris ; des empereurs crapuleux épousant en public des affranchis, et faisant

souhaiter aux Romains que leurs pères n'eussent jamais eu que de telles femmes ; un Caligula nourrissant ses lions de chair humaine ; les dames de sa cour assistant sans rougir aux orgies des courtisanes et applaudissant le gladiateur qui expirait avec grâce ; un Titus, les délices du genre humain, donnant, pour le jour de la fête de son père, trois mille juifs à manger aux bêtes ; un Claude faisant égorger dix-neuf mille hommes dans une fête pour l'amusement de la populace de Rome ; et un Tacite, qui devrait être humain, puisqu'on le dit philosophe, un Tacite qui trouve admirable cette fête horrible.....

L'Antiquaire. — Et vous ne dites rien encore, notre Poëte : parlez-donc de ces torches que Néron faisait promener dans Rome, et dans lesquelles on faisait brûler des hommes tout vivant. Parlez donc des débauches de Tibère dans l'île de Caprée..... Mais cette affreuse digression nous mène déjà trop loin. Si vous voulez des monumens qui ne soient point romains, nous avons, dans la forêt de Fougères, *les Celliers de Landéan*, que nos antiquaires attribuent à Raoûl II, seigneur de Fougères qui vivait sous le règne de Henri II, mais auxquels je donne une antiquité plus reculée.

Le Poëte. — Quand ces celliers ne remonteraient qu'à l'année 1170, suivant l'opinion commune, ils n'en seraient pas moins curieux à décrire. Ils rappelleraient, il est vrai, le souvenir des Plantagenest ; mais ceux-ci, tout cruels qu'ils étaient, comparés aux Romains, me paraissent les plus honnêtes gens du monde. Je trouve dans la cruauté des époques dites féodales un air de bonhomie qui fait qu'après l'avoir grondé, ont est tenté de lui pardonner. Le sens moral était éteint chez les Romains ; chez nos guerriers, il était outré. Les premiers ne croyaient en rien ; les autres étaient superstitieux à force de tout croire. Il y avait, dans ces tems-là, une surabondance de vie qui se jetait sur tout, faute d'avoir été dirigée comme il fallait, et je vous assure, mes amis, qu'un écrivain philosophe et tout-à-fait impartial, a très-beau jeu à retracer les mœurs barbares, mais naïves de nos pères, et que ces mœurs ne valent pas le dédain dans lequel

on semble les reléguer aujourd'hui. Si je voulais, par exemple, chercher une origine à ce sentiment de la fidélité qui caractérise les nations Européennes, dont il est, pour ainsi dire, le point d'honneur, je le retrouverais dans ces sentimens qui liaient le vassal au Seigneur, qui faisaient que celui-ci était un protecteur, et qu'un homme qui en protége un autre ne prend ses lois que dans son cœur, tandis qu'aujourd'hui nos magistrats ont les leurs toutes faites et qu'ils sont obligés de s'y conformer. En devant la vie à une loi, on s'en va quitte de reconnaissance; en la devant à un homme, on se lie à lui par un lien plus fort que tous les actes notariés et enregistrés qui traduisent nos sentimens secrets d'une manière si prosaïque, et qui font une obligation de ce qui était un élan de l'ame.

L'Antiquaire. — Je conçois très-bien, mon cher ami, toute votre colère contre le style barbare de notre jurisprudence qui ne donna jamais de prise à la poësie; je conçois aussi pourquoi vous pardonnez à la féodalité : en la considérant comme vous le faites, non-seulement on serait aussi rigoureux, dans ses applications, qu'un publiciste, mais on serait encore plus juste. C'est toujours à l'ame que vous en appelez pour expliquer la nature comme pour expliquer l'homme, et si jamais vous exécutez votre projet *d'histoire universelle*, vous changerez la face des connaissances humaines.

Moi. — Quel est donc, je vous prie, ce nouveau projet?

L'Antiquaire. — Votre ami considère l'homme comme la pensée divine rendue sensible, de même que l'univers est son imagination rendue visible. Il prétend que l'univers, comme nos organes, obéit à notre intelligence, et que si nous ne nous en apercevons pas, c'est que, trop enfoncés dans la matière, nous nous laissons diriger par elle, au lieu de la guider; nous doutons de nous au lieu d'agir. Nous ne pouvons, dit-il, nous expliquer comment l'homme agit sur l'univers; mais nous rendons-nous compte de la manière dont notre volonté agit sur certains de nos membres pour s'en servir quand il lui plaît. Nous agissons,

de même sur l'univers : nous pesons sur lui, pour me servir d'un terme savant, et le phénomène de la gravitation universelle explique fort bien l'empire de l'homme sur le monde. Ne voyez-vous pas qu'au physique, quand l'équilibre est dérangé dans la machine, il y a de suite une sorte de combat dans les élémens, qui rétablit l'ordre. Ainsi, quand l'air est trop raréfié dans un endroit, l'air des lieux voisins s'y porte avec une telle violence, qu'il y a aussitôt tempête. ....

Le Poëte. — De même, mon cher Mériadec, quand les crimes de l'homme ont vicié l'atmosphère moral, il y a aussitôt une migration de nouveaux peuples qui vont l'épurer. Les barbares sortirent des forêts du nord, quand Rome eut perdu ses vertus antiques, et que son influence menaçait de replonger le monde dans le chaos. Ces barbares ne se disaient-ils pas eux-mêmes *le fléau de Dieu?* Ils sortaient sans savoir où ils allaient, obéissant à cet instinct invisible qui les entraînait comme une volonté, à cet instinct qui parle au fond du cœur de chaque homme, et lui laisse le pouvoir d'acquiescer ou de rejeter. Voyez, mon ami, comme cette théorie explique le libre-arbitre, et comme en même tems elle donne du gouvernement temporel de la providence, une idée plus juste que celle qu'on s'était faite jusqu'à présent. Nos plus grands docteurs ont été jusqu'à reconnaître une main divine dans les événemens qui paraissent entièrement dépendre de l'homme; mais se doutaient-ils de l'économie admirable qui préside à cette œuvre secrète? Observez encore que le moment où la dégradation humaine était à son comble, fut celui où parut la plus pure morale, celle du christianisme.

Moi. — Que les physiciens et les philosophes d'aujourd'hui, qui attribuent tout au hasard, aillent donc se frotter à vous!

Le Poëte. — En effet, mon cher ami, ne voyez-vous pas que ce sont des aveugles qui comptent sur la bonté de la providence pour la nier. Un fou ne va pas donner des coups de bâton à un fou comme lui, mais à un sage, parce qu'il sait bien que celui-ci ne les lui rendra pas. Et si je vous disais qu'il n'y a qu'une loi qui dirige le monde, que quand nous sommes malheureux, nous expions nos fautes passées....

Moi. — Doucement, notre Poëte. Qu'a fait le fils pour acquitter, par un tempérament débile, la dette du père?

Le Poëte. — Ne voyez-vous pas que, de même qu'il n'y a qu'une loi, la gravitation universelle pour tous les corps matériels, il n'y en a qu'une non plus pour les ames. Celles-ci se tiennent toutes : elles se confondent dans l'unité, et si une partie de cette unité s'en sépare, il faut nécessairement que le reste en souffre, de même qu'un corps grave est attiré par la masse entière du globe sitôt qu'il est jeté en l'air. Dieu est l'être qui a soufflé la vie; l'univers est le dépôt de la vie; l'homme en est, ou était destiné à en être le ministre. Méditez sur cette grande idée qui explique tout, mais dont je supprime les accessoires trop sublimes pour ne pas éblouir les intelligences communes. Tenez, mes amis, ces grandes choses-là sont comme un abyme dont la vue cause un vertige aux yeux faibles. A quelques pieds de terre on fait descendre un parquet de bois qui s'applique exactement aux côtés de l'abyme; on met là-dessus des bijoux et des chiffons, et la foule, appuyée sur un parapet, regarde cela comme s'il n'y avait rien au-dessous. Oh! mes amis, que les hommes sont enfans! et, observez que pour leur plaire il faudrait s'amuser de ces bagatelles, et que sitôt que vous levez le parquet ils font sur vous une huée générale.

L'Antiquaire. — Pour en revenir à notre sujet: Quand les barbares dont vous parliez, sont venus fondre sur l'empire Romain, ils ont établi sur ses ruines un nouvel ordre de choses, et c'est alors qu'a commencé la féodalité dont la Bretagne, certainement, a été la terre classique. Si donc vous voulez, mes amis, des monumens qui rappellent cette époque, je ne suis plus embarrassé que du choix. Nous aurons beau accumuler les volumes, notre voyage n'en retracera que la plus faible partie. Lisez seulement ce qu'a réuni jusqu'à présent M. de Kerdanet sur les châteaux de Bretagne, et voyez si la moisson n'est pas abondante. Ajoutez aux notes de cet écrivain, les détails curieux qu'on peut recueillir sur l'établissement des principaux monastères, sur les motifs de leur fondation, sur

les noms même de la plupart d'entr'eux, noms qui prêtent tant à la poésie.

Le Poëte. — Effectivement, nous avons plus de détails encore sous le rapport historique, que sous les rapports de la poésie descriptive et de l'histoire naturelle.

Moi. — Mais il y a une partie essentielle qu'il ne faudra pas oublier.

L'Antiquaire. — Laquelle, s'il vous plaît ? Aurions-nous, par hasard, omis quelque chose ? Ne parlons-nous pas des mœurs, de l'histoire, de la topographie, des productions de tout genre ?

Moi. — Oui, de tout, excepté des beaux-arts. Ne serait-ce pas une lacune réelle dans notre plan que d'y omettre ce qui regarde les statues et les tableaux que renferment nos églises et nos monumens publics, après s'être appesanti sur l'architecture gothique de la plus petite chapelle, et s'être extasié devant les pierres brutes de nos landes.

L'Antiquaire. — Et surtout après avoir consacré, comme je compte le faire, un volume in-4.° à la description de la grosse statue de Quinipily.

Le Poëte. — Voilà, en effet, un côté qui me regarde. C'est là que je trouverai une application fréquente de ces principes que j'ai posés dans ma *poëtique des beaux arts*, principes sans lesquels les artistes ne feront rien qui vaille. L'imprimerie fixe la pensée de l'homme ; mais la sculpture et la peinture fixent ces sentimens indéfinissables qui excitent toujours une émotion puissante au fond du cœur. On feuillette un livre, et on le jette là ; on regarde une statue et un tableau, et on y revient cent fois : c'est que le bavard de livre nous a tout dit, et que celles-là n'ont pas encore parlé.

Moi. — En effet, il serait assez plaisant qu'ils prissent la parole.

Le Poëte. — Allons, Mériadec, vous n'êtes guères profond aujourd'hui. Ne voyez-vous pas que c'est par les choses qui n'ont pas été analysées que l'homme est conduit. L'inconnu subjugue son ame par l'attrait du mystère. Ce qui est déterminé d'une manière quelconque laisse l'esprit en repos. Les beaux-arts développent en

nous ces sensations rêveuses, qui dorment dans notre ame en attendant le moment qui les éveillera ; et tout l'art du poëte, comme celui de l'artiste, consiste à découvrir ces sensations-là. Aussi, voyez quel parti les anciens ont tiré de ces dispositions : leurs statues représentent presque toutes ce beau idéal qui n'est pas une copie, mais une inspiration. L'homme retrouve, dans un élan d'enthousiasme, le type du beau, comme il rencontre au fond de sa conscience le vrai type de l'honnête et du bon. Partout où nous sortons de la petite sphère des petits intérêts vulgaire, nous abordons à cette sphère de l'invisible où tout est grand, où tout est pur, où tout est sublime ; et, quand on y est arrivé, il n'y a plus qu'à saisir la lyre et les pinceaux, pour être poëte et pour être peintre.

Moi. — Vous faites-là un beau portrait des artistes. Il est malheureux qu'il ne soit pas d'accord avec la réalité. Ces gens-là, bien loin de vivre dans cette haute sphère, ne connaissent que le cabaret ou les antichambres des grands. Bien loin d'avoir une conscience à eux, ils asservissent leur goût à celui des heureux de ce monde, en leur faisant de petits faunes, de petits monstres à figure humaine, dont ils n'ont pas même assez d'esprit pour deviner les rapports emblématiques. Flatter les hommes et vivre à leurs dépens, voilà pour eux toute la poëtique des beaux-arts. Ah ! s'il y en avait un d'entr'eux que le désir d'accumuler ne possédât plus, qui se trouvât assez riche pour se croire digne d'être indépendant, quelles nobles leçons ne donnerait-il pas à la postérité !..

Le Poëte. — Que dites-vous là ? Vous parlez des ouvriers et non pas des artistes !

L'Antiquaire. — Il faut s'occuper, à présent, de ce que peut offrir la Bretagne dans ce genre d'études, et de ce que nous aurons à dire.

Le Poëte. — Par exemple, en parlant du magnifique tombeau de François II dans la cathédrale de Nantes, le monument le plus remarquable de la Bretagne et un des plus beaux du siècle de la renaissance des arts, nous rendrons justice à l'artiste qui, dans le goût des ornemens, dans le fini des détails, dans l'exactitude des costumes des statues placées aux quatre angles et de celles qui entourent ce monument, a montré tout le talent

qu'on devait attendre d'un sculpteur élevé en Italie, mais qui ne fut pas exempt de la manie bizarre de ce siècle, d'unir le style gothique au style pur et sévère des Romains du siècle d'Auguste. Nous ne tarirons pas sur la variété des attitudes, la simplicité et la vérité dans la composition; mais que dirons-nous du sujet principal? Que l'artiste n'était plus qu'un manœuvre.

L'Antiquaire. — L'expression n'est pas polie.

Le Poëte. — Le malheureux n'avait-il pas à sa disposition une idée poëtique? il ne dépendait que de lui de la féconder. C'est un bien grand bonheur pour la sculpture, quand elle a à représenter des hommes couchés sur un tombeau dans l'attitude du sommeil. Partout ailleurs, il lui faut peindre le mouvement, et, comme elle n'a point les teintes variées de la peinture, il s'ensuit que le mouvement qui s'arrête fait le même mal que devait produire la femme de Loth changée subitement en une statue de sel. Mais le repos, mais le sommeil, mais la mort et le marbre, quelle alliance heureuse, et comment ne pas être poëte, quand on tient un ciseau pour exprimer cela?

Moi. — Vous vous emportez trop, mon cher Poëte. Ne voyez-vous pas qu'un artiste qui a si bien drapé les grandes et les petites figures accessoires, pouvait aussi bien draper les deux principales, s'il l'eût voulu.

L'Antiquaire. — C'est qu'il aura été forcé de se conformer au goût rétréci de ceux qui l'employaient, comme ceux qui ont forcé, à Nantes, leur sculpteur de donner un torticolis à deux statues placées sur un fronton.

Moi. — Ce n'est pas cela encore. Michel Colomb ne pouvait avoir l'idée de jeter sur ses deux personnages principaux un manteau roide et tiré, comme si les figures étaient debout. Ne voyez-vous pas que ce sculpteur avait trop d'esprit pour représenter les formes altérées de deux cadavres. La sculpture, comme la poésie, doit chercher ce qui ennoblit l'homme et non pas ce qui l'humilie. Ainsi, mes pauvres amis, cet artiste avait plus d'esprit que vous deux. Mais voilà comme on critique aujourd'hui: chacun se croit juge compétent sur des matières auxquelles il est fort étranger.

L'Antiquaire. — Mais, avec votre idée, nous avons de quoi ajouter au moins un volume par ville à tous nos

autres ouvrages ! Voyez, par Nantes seulement, ce qu'il y a à dire : n'avons-nous pas, en sculpture, les statues de la Bourse, que les pauvres Nantais, lors de mon dernier voyage, laissaient dégrader par l'action atmosphérique, comme les chapiteaux de la belle colonnade de leur salle de spectacle.

Moi. — Parmi ces statues, vous découvrez, sur la façade du monument, l'Afrique, qu'on doit au ciseau de M. Debay, et la Loire, qui provient de celui de M. Bertrand : cette dernière se découpe admirablement sur le ciel ; mais on regrette que l'artiste lui ait donné, pour vêtemens, une tunique ouverte par-devant, dont le style n'est pas de l'école.....

Le Poëte. — Point d'école ici, il ne faut que la nature. Ce style est-il dans la nature ou n'y est-il pas ? Voilà tout ce qu'il faut examiner. Vous dites la bonne et la mauvaise école ; dites-vous également la bonne et la mauvaise nature ?

Moi. — Les quatre statues qui ornent le péristile de la Bourse sont très-remarquables. M. Debay, qui en est l'auteur, s'est un peu hâté, sans doute ; mais la hardiesse s'y fait apercevoir. M. Debay a su vaincre avec adresse cette difficulté de costumes qui met tant d'entraves dans la représentation des personnages modernes. Dans la cathédrale, vous avez des statues du même sculpteur. Vous avez de lui le fronton du musée, et l'attique du portail de l'Hôtel-de-Ville, où il a oublié de mettre l'Erdre dans la compagnie de la Loire et de la Sèvre. Il n'y a pas même jusqu'au cimetière de Miséricorde.....

Le Poëte. — Pardon ! mais il n'est pas possible que ce nom ne soit pas de votre invention. Il n'y a qu'un poëte qui puisse donner un nom pareil à un cimetière.

L'Antiquaire. — Je vous en raconterai, ou plutôt je vous en lirai l'origine dans notre voyage. Nous allons trop loin, mes amis : si Mériadec veut nous parler des statues du cours, de M. Dominique Molchneth, de celle de Louis XVI placée sur une colonne qu'on a laissé mirloder pour l'embellir, comme on a gratté alternativement et bouché le nez et les oreilles des petites figures qui décoraient l'église de Saint-Pierre ; s'il veut dire, après cela, quelques mots des tableaux que

le sénateur Cacault avait réunis à Clisson et pour lesquels on va construire un bâtiment magnifique ; s'il veut parler de tous ceux de la récente exposition Nantaise ; je vous assure que notre tâche ne serait pas si tôt finie.

Moi. — C'est bien dommage, pourtant, que nous ne parlions pas des quatre statues historiques des deux cours. Il y a beaucoup à dire sur ces costumes des XIV.e et XV.e siècles. C'est quelque chose de beau que le nu dans les statues grecques, parce qu'il y a harmonie entre le climat et les habitudes de l'homme ; mais, chez nous, cela jure ; et je vous assure que ces cuirasses, ces brassards, ces casques, surchargés d'ornemens comme une cathédrale, font un charmant effet.

Le Poëte. — Je ne suis pas de votre avis, Mériad.c, et je vous prouverai une autre fois que la sculpture doit reproduire des formes, et non pas des ornemens superflus. Vous savez que le corps humain est le type du vrai beau, et vous applaudissez à l'art qui le défigure ! Il faut que l'œil se promène sur des contours et non pas sur des angles de fer ou de bronze. La sculpture, mes chers amis, n'est pas un art de costumes comme la peinture : elle n'est pas historique, mais idéale ; elle ne présente pas ce qui est et ce qui a été, mais ce qui a pu être ; elle doit retracer la nature humaine, et non pas circonscrire la pensée dans les différences de mœurs et de climats. Je ne veux pas me dire : tel homme a vécu avant J.-C., ou bien dans le XIV.e siècle ; je ne veux pas me dire non plus : celui-là est un Chinois, cet autre est un Anglais ; celui-ci, avec sa perruque majestueuse, est du siècle de Louis XIV ; mais je veux me dire : cet homme, que vous voyez, a été grand dans les combats ; en voici un qui s'est dévoué pour sa patrie, et je lis dans ses yeux les sentimens qui l'agitaient. Il faut bien qu'il y ait une sculpture qui retrace les costumes, mais c'est une sculpture propre au plus à orner nos parcs ou nos petits jardins bourgeois. Sitôt que l'art a franchi les limites que les petits amateurs lui donnent, sitôt qu'il arrive à la perfection ; il ne tient plus compte de ces moyens, et l'artiste s'embarrasse très-peu de plaire à tel ou tel : il ne s'inquiète que du soin de sa gloire et du triomphe de son art.

L'Antiquaire. — Vous voilà tout-à-fait fous, mes amis ; vous voulez du nu, et si vous ne conservez pas les costumes, qui vous dira que cette statue est celle d'Achille, ou bien celle d'Olivier de Clisson ?

Moi. — Pour moi, je saisis parfaitement l'idée du Poëte; mais le développement nous mènerait trop loin. Contentons-nous du projet que vous avez adopté, de joindre l'indication de nos richesses en soulpture, et en peinture, à toutes les autres.

Le Poëte. — Ainsi, nous avons à nous trois tout ce qu'il faut pour faire, sur la Bretagne, l'ouvrage le plus original et le plus instructif qui soit au monde.

Moi. — O mon cher Poëte, quel horizon se découvre à mes regards ! Un voyage en Bretagne ! Et ce voyage en détaillerait les richesses naturelles, en exhumerait les trésors historiques, en peindrait la physionomie tour-à-tour riante ou sauvage ! Et ce beau travail compléterait tout ce que nous aurions écrit auparavant ! Quel plan magnifique ! Où est le tems où l'Antiquaire ne travaillait qu'à sa dissertation anté-diluvienne, où le Poëte n'avait enfanté qu'un sonnet sur Conan Mériadec, où je n'avais encore donné aucune direction à mes études ? Vous allez dire, mes chers collaborateurs, que c'est toujours le dernier ouvrage qui me plaît davantage ; mais, en bonne vérité, notre voyage ne réunit-il pas à lui seul toutes les notions contenues dans nos autres ouvrages ? Et puis, tenez, mettez la main sur la conscience : nos poësies ne sont-elles pas des futilités ? Tout le monde fait des vers aujourd'hui; mais qui est-ce qui sait voyager comme nous ? L'histoire même de l'Antiquaire n'a-t-elle pas beaucoup de beautés conventionnelles ? Mais, dans notre voyage, tout est vrai. Nous ne peignons que les émotions que nous éprouvons, nous ne classons que les objets recueillis, nous ne relatons que les faits constatés. Vous voyez bien ce coteau bleuâtre, qui s'élève devant vous à l'autre extrémité de la baie ? Dans mon enfance, je passais des heures entières à le regarder ; une voix secrète me disait : Mériadec, tu voyageras dans ce pays-là ; la nature ne t'a pas

destiné à rester fixe comme un lépas sur le même rocher; elle veut que ta raison se perfectionne par la contemplation de ses ouvrages, que ton cœur s'épure par des émotions vraies, que tu apprennes l'histoire sur des cités détruites, que tu puises ton éloquence sur des tombeaux! Comment peut-on se décider à languir, comme une plante étiolée, sous un toit immobile. N'avons-nous pas été créés pour marcher, pour voir, pour embrasser d'un coup-d'œil la terre qui nous porte, avant qu'elle nous renferme dans son sein! Qui n'a pas senti, dans sa jeunesse, ces vagues désirs de voyager, que nous inspire la nature, qui ne nous trompe jamais? Combien de fois, j'ai porté envie aux canards sauvages que je voyais, en triangle allé, traverser notre ciel grisâtre, pour aller se réjouir sous un climat plus doux! Et je serai aussi heureux qu'eux! Quelle volupté suprême! Possesseur de tous les trésors de la terre, je les donnerais tous aujourd'hui pour un seul mois de notre voyage.

Le Poëte. — Et un avantage plus grand que tous les autres, dont vous ne parlez pas, qui est de pouvoir prendre tous les tons sans être accusé de manquer à la règle. Rien de plus sot que les conventions littéraires, par lesquelles on exprime ce qu'on ne sent pas. On prend un style de commande, comme un habit de cérémonie, et ce style, comme cet habit, n'est jamais celui qu'on a chez soi. On vous dit qu'il faut, selon les sujets, être grave ou plaisant, et vous voyez de pauvres diables qui auraient quelquefois bonne envie de rire et qui sont condamnés à une dignité obligée qui les fait bailler. D'autres annoncent qu'ils vont rire, et, jusqu'à la fin du livre, ils sont contraints, pour ne pas manquer à la mesure, de rire bon gré malgré, quoique le rire ne soit qu'une saillie, et qu'il n'y ait rien de si insipide que de prolonger par art ce qui était inspiré par instinct. Dans un voyage, on peint en poëte ce qu'on a senti; en physicien et en naturaliste ce qu'on a observé. On n'est pas obligé d'avoir recours à des phrases postiches qui ne disent rien. On est sérieux ou gai, selon les impressions qu'on reçoit et sans cesser d'être soi-même. Un voyage est un livre

qu'on ne compose pas avec des livres, mais avec la nature et les hommes. On y laisse le costume de l'école et le ton de la tribune, pour se mettre à l'aise. On n'y cherche pas les précautions oratoires pour peindre ce qui est naïf ou ridicule. On ne s'amuse pas à agencer des lieux-communs pour faire passer des sensations extraordinaires : on donne son enthousiasme comme tel ; tant pis pour ceux qui ne le comprennent pas. On se pénètre bien de cette vérité, qu'il n'y a de vrai que ce qui est individuel, et qu'il n'y a de faux que ce qui est calqué sur les autres. J'éprouve une antipathie mortelle pour ces styles obligés consacrés à chaque genre. Un voyage peut prendre tous les styles, sans ameuter les pédans, voilà pourquoi je le préfère à tout le reste. Dans tout autre ouvrage, vous ne pouvez pas être à-la-fois philosophe et poëte, historien et peintre de mœurs, métaphysicien et auteur comique, sans choquer tous les préjugés. Ici, vous prenez l'allure que vous voulez, et le lecteur, averti d'avance, vous suit ou ne vous suit pas ; mais, du moins, il vous laisse en repos, parce qu'il est certain que vous avez votre passe-port.

L'*Antiquaire*. — Voilà qui est superbe, mes bons amis. Mais, pour que notre voyage reste, il faudra joindre l'utile à l'agréable. Par exemple, nous donnerons de temps à autre des renseignemens de statistique. J'en étais jadis le plus grand ennemi. Quand je faisais partie du conseil municipal, nous reçûmes du sous-préfet une série de questions auxquelles je fus chargé de répondre. On nous demandait là-dedans le nombre d'œufs que pondaient annuellement les poules de la commune. Vous pensez bien qu'il était au-dessous de ma dignité d'entrer dans ces détails. Je ne dis mot, et la statistique fut faite par le garde-chasse, qui était en même temps secrétaire de la mairie. Aujourd'hui, je sens l'importance des plus petites notions de ce genre, et je serais d'avis de mettre ces renseignemens à la suite de notre voyage ; ne fut-ce que pour fermer la bouche à nos détracteurs ; car, il ne faut pas se le dissimuler, notre travail ayant pour but la description des lieux, chacun, parce qu'il a des yeux, se croira apte à en juger, et nous aurons une nuée de lecteurs qui n'entendront rien à nos descriptions, à nos dissertations historiques, à nos ca-

logues de minéraux ou d'insectes, mais qui jetteront bien vite le livre, s'ils n'y voient pas exprimée la distance de leur village au chef-lieu, ou qui nous décrieront chez les races futures, parce que nous aurons commis la faute capitale de prendre les ardoises couvertes de mousse de leurs maisons pour des tuiles.

Le Poëte. — Ma foi, des détracteurs de ce genre-là ne valent guère la peine qu'on s'inquiète de leurs critiques. Vous avez vu mille fois de petits bichons mordre les oreilles d'un gros chien de basse-cour, sans que ce dernier s'en fâchât le moins du monde. Les animaux seraient-ils plus sages que nous? Notre ouvrage, s'il est bon, aura toujours son prix. On trouvera, quand on le voudra, des commis de bureaux qui feront des statistiques, mais on ne nous trouvera pas des successeurs quand on en demandera. D'ailleurs, faisons une excellente statistique, nous ne pourrons jamais empêcher qu'elle soit, dans six mois, comme un almanach de l'an passé, tandis que ce que nous aurons dit sera vrai dans tous les tems.

Moi. — Et puis, des statistiques, au bout du compte, qu'est-ce que c'est? des rangées de chiffres. On n'y veut que des choses utiles; et, comme notre belle imagination n'entre point dans le catalogue de ces choses-là, on nous dira qu'elle est de trop. Si vous saviez, comme moi, à quels lecteurs vous aurez affaire, vous ne vous donneriez pas tant de peine! Des choses utiles, les malheureux! Savez-vous ce qu'ils appellent ainsi? C'est le calcul des bottes de foin que produit une prairie, le nombre des bêtes à cornes que cette prairie engraisse pour la boucherie; la quantité de livres de beurre ou de boisseaux de châtaignes qui paient des droits à l'entrée d'une ville; que vous dirai-je, une foule de petits détails qui rétrécissent l'esprit. Mais, avec eux, il ne faut rien de ce qui élève l'ame: les besoins moraux, disent-ils, sont des besoins factices, et, en réduisant tout au réel, comme ils le font, il ne leur manque plus que d'essayer de nous faire marcher à quatre pattes, à la manière des bêtes; car ce visage qui regarde le ciel, comme disent les poëtes, est aussi du nombre des choses inutiles; et, pour qu'il remplisse sa destination, il faut qu'il ne regarde que la terre.

L'Antiquaire. — Vous avez raison, Mériadec, ce tableau fait mal au cœur. Je sens, comme vous, que j'ai un peu d'ame, et je veux que mon voyage le prouve.

Le Poëte. — Ne vous échauffez pas tant, notre ami : vous voilà tout aussi étourdi que Mériadec, qui oublie aujourd'hui ce dont il parlait avec tant de raison l'autre jour, c'est-à-dire l'histoire naturelle, qui fait réellement la partie utile de notre voyage. Qu'est-ce que c'est que l'utilité locale comparée à celle-là ?

L'Antiquaire. — Bien ! mais, au lieu de nos mesquins départemens, je voudrais quelque chose qui fût à-la fois plus historique et plus poëtique. Qui nous empêcherait de faire des voyages chez les Namnètes, les Venètes, les Ossismiens, les Curiosolites, les Redones, etc.? Votre division par départemens est tout ce qu'on peut voir de plus prosaïque. La France, partagée ainsi, m'offre l'image d'un *jeu de dames*. Personne ne met plus son orgueil à se dire natif de tel ou tel carré ; mais on le peut mettre à se dire de la cité des Venètes ; et puis ces noms : Loire-Inférieure, Ille-et-Vilaine, Morbihan, Finistère, Côtes-du-Nord, comme cela sonne mal ! Ils ne devraient paraître que dans le cabinet d'un préfet.

Moi. — Mais, mon cher Antiquaire, vous pourriez, ce me semble, étendre un peu cette idée-là, et faire de chacune des sous-préfectures de la Bretagne, la demeure d'un de ces peuples gaulois que les érudits de tous les pays réclament sans s'accorder entre eux. Au lieu de six peuples que vous comptez dans notre patrie, l'historien Le Baud n'en compte-t-il pas une quinzaine ? J'ai vu, à l'Académie des Inscriptions, pendant mon dernier voyage à Paris, un mémoire manuscrit dans lequel on faisait du pays de Retz la patrie des Ambliates. Ainsi, au lieu de dire que vous avez parcouru l'arrondissement de Paimbœuf, ce qui sonne très-mal aux oreilles, vous diriez que vous avez voyagé chez les Ambliates ; les habitans de Saint-Brieuc seraient les Cadètes ; ceux de Dinan, les Unelles, nommés depuis les Dinelles ; ceux de Tréguier, les Lexobiens ; la presqu'île de Rhuis, le pays des Sussuniens, dont le château de Sussinio rappelle encore l'existence ; les Aulériciens trouveraient naturellement leur place à Guerande, nommée autrefois de ces

peuples *Aula-Carinæa* ; car vous savez que le nom de Guerande vient d'une guerre que les habitans de ce pays avaient soutenue contre les Andes, aujourd'hui les Angevins, dont Saint-Aubin, l'évêque, est le patron des Guerandais. Quand vous décririez notre Cornouaille Bretonne, que de choses n'auriez-vous pas à en dire ! Vous prouveriez en géographe que la disposition de la côte appelée le *Raz de Brest*, a fait donner le nom de Cornouaille à cette partie de la Bretagne, et vous n'adopteriez pas l'opinion de ceux qui font honneur de ce nom à Corineus, fameux Troyen, qui accompagna le fabuleux Brutus. Je vous donnerai un mémoire inédit dans lequel j'ai prouvé que les cornes de notre Armorique, qui ont valu à notre patrie le nom de Cornouaille, sont celles du taureau qui enleva jadis la belle Europe.

L'Antiquaire. — Quelques-uns veulent, cependant, que ces cornes soient les deux Cornouailles bretonne et anglaise ; et, en effet, en suivant cette idée-là, et en se prêtant un peu à la comparaison, une carte d'Europe vous présente naturellement l'image d'un taureau, dont l'Angleterre et la France forment la tête ; l'Espagne, la poitrine qui s'avance dans les vagues ; l'Allemagne, le corps ; l'Italie et la Grèce, les pieds, qui se recourbent sous son ventre.

Le Poëte. — Dans quel pays me transportez-vous ? Quelles niaiseries me débitez-vous-là ? Ah ! mes amis, si l'érudition vous conduit à de pareilles absurdités, en vérité il vaut mieux être un peu moins savant et un peu moins bête. Heureusement qu'il n'y a rien de vous dans ces puérilités. Les peuples que citent Mériadec sont de l'invention de Le Baud, et voyez un peu sur quels raisonnemens les conjectures de cet historien sont fondées. Le château de Sucinio fut bâti, dans le XIII.e siècle, à la place d'un ancien monastère, par le duc Jean-le-Roux ; et voilà sur quelles preuves Le Baud établit dans la presqu'île de Rhuis le séjour des Sussuniens. Un évêque de Nantes, appelé Quiriac et qui vivait dans le IX.e siècle, a donné son nom à la ville de Guerande, nommée depuis *Aula Quiriaca*, c'est-à-dire *Cour de Quiriac*, et voilà sur quel fondement on essaie de prouver que Guerande est le pays des Aulériciens. Quant à l'idée si bizarre de l'Antiquaire, on la retrouve tex-

tuellement dans un ouvrage de cet enthousiaste de Dupuis qui voulait, il y a trente ans, trouver, dans les constellations, les emblêmes de toutes les fables ; et après cela, ayez confiance dans les livres !

Moi. — Allons, le Poëte nous a rendus à la raison : mes chers amis, nous prenions une allure qui nous est étrangère, pour faire voir aux sots qui nous citent leurs modèles, que nous serions bien ridicules, si nous étions comme ceux qu'ils admirent, et que nous valons mieux tels que nous sommes que tels que l'on voudrait que nous fussions.

L'Antiquaire. — Mériadec a raison : soyons *nous* pour être quelque chose. Mais, vraiment, je ne reviens pas de notre dernière idée. L'exécution en est plus facile qu'un poëme épique, qu'un théâtre et qu'une histoire ; et, pourtant, quelle différence dans les résultats ! avec du tems, nous en viendrons à-bout, tandis qu'avec tout le tems possible, je sens que je n'accoucherai pas d'un distique.... Mais le Poëte nous regarde avec inquiétude. Qu'a-t-il à nous dire ?

Le Poëte. — Mes amis, écoutez-moi ? Le moment approche où nous allons prendre un parti qui doit décider du reste de notre vie. Je n'ai commencé à m'entretenir de nos antiquités Bretonnes, qu'avec le désir de m'en amuser ; mais on ne joue pas impunément avec l'amour de la patrie. Je me suis trouvé engagé sérieusement dans une entreprise dont je ne parlais d'abord qu'en plaisantant. La même chose vous est arrivée à tous deux. Vous cherchez, comme moi, à rire de tems à autre pour vous dissimuler l'importance des obligations que vous contractez ; mais toujours le côté utile paraît au milieu de vos entretiens les moins graves en apparence. Parlons aujourd'hui, sans déguisement, afin de savoir à quoi nous en tenir. Me jurez-vous de persister comme moi dans votre entreprise ? Me jurez-vous d'exécuter ce que je vais vous proposer ?

L'Antiquaire et Moi. — Nous le jurons, foi d'Antiquaire ! foi de Poëte !

Le Poëte. — Eh ! bien, la tâche que nous nous sommes imposée est assez vaste par elle-même sans la rendre impraticable par des exagérations ridicules. Deux volumes in-8.° par département nous suffiront pour un *Voyage* qui donnera de notre presqu'île une idée com-

plète. Mon *épopée*, qui renfermera les souvenirs fabuleux de la Bretagne, plus sagement conçue et versifiée plus dignement, pourra être contenue dans un volume de pareil format. Que Mériadec fasse, pour ses douze sujets ce que je ferai pour le mien : nous aurons un *théâtre* estimable en deux volumes. Les trois *romans historiques*, dont Mériadec nous a indiqué les sujets, et qui peuvent être si utiles en donnant une forme agréable à la vérité, seront aisément traités dans un volume chacun. Le besoin de nous délasser de ces grands travaux, nous inspirera de tems à autre le désir de faire quelques poësies fugitives, à l'exemple des Lamartine, des Delavigne...

Moi. — Supprimez ce pluriel si bannal aujourd'hui. Où voulez-vous en venir ?

Le Poëte. — A vous conseiller de ne pas perdre ces fruits de notre verve et d'exécuter nos *Rhythmes Bretons*, qui renfermeront, également en deux volumes, des odes, des élégies, des cantates, des dithyrambes, dont les souvenirs réels de l'Armorique feront le sujet. Enfin, ces dix-huit volumes seront précédés de *l'Histoire de Bretagne* de l'Antiquaire, qui fera aisément aussi deux volumes. Je ne vous parle pas des notices biographiques sur les hommes illustres de notre pays. Ce complément nécessaire de toutes les recherches historiques possibles se trouvera indispensablement dans notre voyage. En passant par une ville, un bourg, un château, nous ne pourrons pas en oublier les habitans anciens et modernes ; et, de cette manière, nous aurons indiqué partout les hommes et les choses. Mes chers amis, méditez ce nouveau plan. Je ne vous propose que *vingt volumes in*-8.° et quelques années de notre vie pour faire, sur notre patrie, un ouvrage vraiment utile. Avec ces vingt années qu'un faiseur de romans emploie à corrompre la jeunesse, nous en aurons assez pour conduire notre entreprise à sa fin, pour faire naître dans le cœur de nos concitoyens une noble émulation, et pour attacher une estime véritable à une carrière qui n'aura pas été tout-à-fait sans but.

L'Antiquaire. — Sans plaisanterie, mon cher Poëte, j'adopte votre plan, non point avec cet enthousiasme, qui était trop passionné pour durer long-tems, mais avec cette lenteur de réflexion qui me caractérise, et

sur laquelle on peut compter en assurance. Je n'ajoute qu'une chose à votre idée : c'est de ne faire qu'un seul et même ouvrage de ces vingt volumes; et, vu la variété des matières, de lui donner le titre d'*Encyclopédie Bretonne*.

Le Poëte. — C'est encore trop ambitieux, mon respectable ami. Je serais d'avis de substituer à votre titre celui de *Bibliothèque Bretonne*; car il n'est pas au pouvoir de tout le monde de faire une encyclopédie, mais il dépend toujours d'un homme de lettres, quand il est patient, d'écrire une bibliothèque entière. Quant à ceux qui seraient tentés de douter de notre patience en ce genre, en voyant que les procès-verbaux de nos séances, qui ne sont, au fond, que le *Prospectus* de notre grand ouvrage, forment un gros volume, ils conviendront avec nous que, quand on consacre un volume à une préface, on doit nécessairement en écrire plusieurs autres, quand on entre en matière.

Moi. — Votre plan est trop beau dans sa simplicité, pour que je ne ressente pas un très-vif orgueil à me considérer comme un de vos collaborateurs. Pour mettre mon amour-propre en sûreté, je serais d'avis de prendre une précaution qui produirait un effet salutaire : ce serait de mettre pour épigraphe à cet ouvrage, cette pensée de *Bernardin-de-Saint-Pierre* : « Celui qui fait » produire une gerbe de bled de plus à un champ, rend » un plus grand service aux hommes que celui qui leur » donne une bibliothèque. »

Le Poëte et l'Antiquaire. — Adopté à l'unanimité.

Moi. — La séance est levée.... Demain, nous nous mettrons en route.

Voilà, mon cher éditeur, la dernière lettre que vous recevrez de moi. Je ne savais pas, en vous faisant le récit de ces conversations, où elles devaient nous conduire; mais je suis persuadé que vous ne m'en voudrez pas de mon silence, en songeant que désormais tous mes instans vont être pris pour un ouvrage qui, comme le vôtre, a pour objet la gloire de la patrie.

Je suis, etc.,

MÉRIADEC,

Habitant de la Cornouaille Bretonne.

DISCOURS EN VERS
SUR LES FACULTÉS DE L'HOMME,
PAR P. DARU,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE. (1)

Je signalais, il n'y a pas long-tems, dans ce recueil, la philosophie idéaliste, celle qui prend ses démonstrations dans les inspirations du cœur plutôt que dans les investigations de l'esprit, comme étant celle qui était généralement reçue par tous les hommes éclairés d'un bout à l'autre de l'Europe; je disais que si elle n'était pas rendue populaire en France jusqu'à présent, il n'en était pas moins vrai qu'elle était, sinon avouée, du moins adoptée par nos penseurs les plus profonds, et qu'elle était destinée à remplacer un jour toutes les doctrines métaphysiques qu'on essaie vainement de lui substituer.

Cette philosophie, dont il n'y a que peu de personnes qui puissent reconnaître toute la vérité, a effrayé la multitude par le vague qu'elle lui a présenté. Elle a démontré l'inanité de nos méthodes: ceux dont l'esprit ne se payait que de ces méthodes superficielles l'ont accusé de conduire au déisme en religion, au romantisme en littérature; et, comme c'est l'ordinaire, quand on accuse une doctrine qu'on ne comprend pas, peu s'en est fallu qu'on n'ait rendu celle-ci responsable de tous les travers de l'esprit humain. Il y a des gens qui ne jugent d'une science que par les noms de ceux qui la cultivent. Tous les débats de ces gens-là se terminent avec les gens d'un parti contraire, par l'énumération des noms plus ou moins illustres dont s'honore la science qu'ils affectionnent. Ceux qui raisonnent n'ont pas besoin de lire la liste des philosophes de tous les siècles et de tous les pays qui ont avoué la philosophie du sentiment, pour l'avouer eux-mêmes. Mais il est bon de dire aux autres que la philosophie

(1) In-8.° — Paris, de l'imprimerie de Firmin Didot, père et fils.

qu'ils attaquent ne conduit pas au déisme, puisqu'elle a été celle de Fénélon, et qu'on ne peut pas lui imputer le reproche de romantisme, puisque l'un de nos écrivains les plus judicieux et le moins susceptible de se laisser aller aux innovations littéraires, le traducteur d'Horace et l'historien de Venise, M. Daru, la proclame hautement aujourd'hui.

Le discours philosophique de M. Daru se fait remarquer par une grande pureté de style et une grande sévérité dans les idées. L'auteur commence par se demander ce que c'est que l'homme ? Et ses premiers vers renferment la critique fort juste de cette pensée de Pascal : « L'homme n'est qu'un roseau, mais un » roseau pensant. » Cette pensée, admirée dans les écoles, ne peut être admise par le métaphysicien. En effet, analysons les différentes opérations de l'homme, arrêtons-nous sur ses facultés, depuis la sensation jusqu'à la mémoire, de celle-ci jusqu'à ce jugement que les besoins déterminent, nous trouverons tout cela chez la brute à un moindre degré peut-être que chez l'homme, mais du moins à un degré qui fait presque soupçonner que celui-ci ne doit sa supériorité morale qu'à une organisation physique plus heureuse. L'histoire naturelle vient à l'appui de ce raisonnement, en démontrant que l'intelligence paraît suivre les degrés de l'organisation, et que, s'il est des êtres dont les facultés morales sont fort loin de celles de l'homme, il en est d'autres qui se rapprochent d'autant plus de lui, qu'ils sont doués d'organes plus parfaits.

Il est impossible aux métaphysiciens de toutes les écoles de donner une raison satisfaisante de la supériorité morale de l'homme, sitôt qu'ils analyseront minutieusement ses facultés et qu'ils chercheront à les comparer à celles des animaux. Aussi, est-il vrai de dire qu'une métaphysique de ce genre conduit plus vite à l'incrédulité que l'ignorance la plus complète. Il est difficile que la pensée ne se trouble pas à la vue de tant de similitudes, et qu'un doute pénible, aussi dangereux pour la religion que le doute philosophique lui est utile, ne s'empare de l'esprit. Vous entassez en vain définitions sur définitions, vous ne pouvez faire disparaître ce vice de votre métaphysique. Partout l'animal réclame une partie de ce que

vous accordez à l'homme. Il sent, il se souvient, il compare, il choisit, il se détermine d'après ses besoins; il satisfait ses besoins avec ses sens, ses sens semblables aux nôtres. Un auteur moderne a donné de l'homme une définition souvent citée aujourd'hui, mais qui n'en est pas plus exacte pour cela. *L'homme*, a dit M. de Bonald, *est une intelligence servie par des organes*. L'animal n'est-il pas également une intelligence que ses organes, fort souvent, servent mieux que les nôtres? En second lieu, il n'y a pas de physiologiste qui ne sache que nos organes ne servent pas tous notre intelligence, et que s'il en est quelques-uns qui nous obéissent, il en est beaucoup d'autres qui font leurs fonctions sans que notre volonté intervienne dans ce travail.

Mais ce que ne peut expliquer la métaphysique vulgaire, la philosophie-idéaliste l'explique. Elle remarque que l'homme est le seul de tous les animaux qui soit éclairé de la lumière du sentiment. Comme toutes les brutes qui l'environnent, il semble n'appartenir qu'à la terre, et cependant, ce que ne peut faire aucun autre animal, il s'élève par les élans du cœur jusqu'à sa source. Il n'est point le roi de ce monde, comme l'appellent fastueusement des philosophes, il ne maîtrise ni les élémens, ni les brutes : le tigre en fait sa proie, l'océan son jouet, et la terre, loin d'être trône, n'est pour lui qu'un lieu d'exil. Qu'on examine attentivement les facultés distinctives de l'homme et des animaux, et on découvrira, dans la raison du premier, des tatonnemens et des incertitudes continuelles, et dans l'instinct des autres une rectitude d'action qui ne les trompe jamais. N'est-ce pas que ceux-ci sont doués de la lumière propre au monde pour lequel ils ont été créés, tandis que l'autre n'apporte avec lui, dans le séjour qu'il habite, qu'une raison qui l'égare, parce que ce séjour n'est pas pour lui le véritable.

Le sentiment, voilà ce qui différencie l'homme des animaux. C'est à lui que se rattachent l'admiration, l'enthousiasme, l'amour, la reconnaissance, toutes les affections dont la base n'est ni dans nos plaisirs ni dans nos besoins. C'est lui qui a élevé un autel au milieu des déserts pour y recevoir les sermens de l'amour; c'est lui qui fait courir à la mort, quand notre instinct physique nous commande de nous rattacher à la vie; c'est lui

qui nous dit que le combat de ces penchans auquels la brute se livre sans remords, est une vertu qui n'appartient qu'à l'homme. Il élève autour de nous un monde idéal, que les ames sèches appellent imaginaire, et c'est dans ce monde que les ames sensibles trouvent les jouissances ou les peines morales, que la réalité ne peut donner. Si notre cœur a la faculté de créer un autre monde que celui dans lequel vit l'animal, croyons que la base, bien qu'invisible, en est aussi certaine que l'univers matériel. En supprimant dans l'homme tout ce qui lui est inspiré par le cœur, nous supprimons en même tems ce qui le distingue des animaux; et si, après cela, il se rapprochait d'eux, ne se trouvant plus comme eux guidé par la nature, il descendrait au dernier rang de la création, et loin de commander aux brutes, sans armes et sans instinct, il n'aurait plus qu'à envier leur prévoyance, leur agilité ou leur force.

Disons donc avec M. Daru :

Cherchons la vérité près des sources limpides,
Qui l'offrirent peut-être à des yeux plus timides.
Cette image de Dieu, de notre bienfaiteur,
Si l'on peut s'en faire une, elle est dans votre cœur.
Ne me demandez point son nom et son essence,
Adorez sa justice, et voyez sa puissance.
Jamais vous n'atteindrez, par vos efforts constans,
A celui qui remplit et l'espace et le tems,
Seul être illimité, seul être nécessaire.
S'il demeure invisible au fond du sanctuaire,
Si ses mains ont peuplé d'êtres moins imparfaits
Tous ces mondes brillans que sa parole a faits,
Lorsque l'éternité devient votre héritage
Assez de gloire encor de l'homme est le partage.
Sensible, intelligent, né pour la liberté,
Sa vie est le travail, son but la vérité :
Faible, de son génie il reçoit la puissance;
Sa sagesse est le doute, et son bien l'espérance.
Il ennoblit son être en regardant le Ciel:
Il y voit sa patrie et se sent immortel.
Source de nos vertus, dogme sur qui se fonde
La dignité de l'homme et le bonheur du monde,
Devant l'unique Dieu qui régit l'univers,
Tôt ou tard de nos mains tu fais tomber nos fers.
Au principe éternel tout peuple rend hommage;
Sous des traits différens il s'en forme une image,
Et, courbant dans la poudre un front religieux,
Il croit à sa misère intéresser les cieux.
Aide notre œil débile, ô sagesse suprême.
Quel spectacle plus beau, plus digne du Ciel même,
Que l'homme sociable, heureux, reconnaissant,

La prière qui monta aux pieds du Tout-Puissant,
Chaîne d'or de la terre et du monde invisible ;
Et du sein des clartés du trône inaccessible,
Le père de la vie et de la vérité
Jetant sur la nature un regard de bonté ?
Un jour peut-être, un jour le flambeau d'Uranie
Dans les Cieux mieux connus guidera le génie :
Une voix nous dira des secrets qu'à nos yeux
Dérobaient jusqu'ici les mondes radieux ;
Un spectacle nouveau pourra nous apparaître :
Mais Dieu, l'éternité, les mystères de l'Être,
Voilà ce qu'aux humains, si fier de leur savoir,
Il ne fut pas donné seulement d'entrevoir.
Ingrats, n'accusez point l'injuste destinée ;
Vos sens sont imparfaits, votre raison bornée ;
Consolez-vous, mortels, et puisez le bonheur
Aux grandes vérités qui jaillissent du cœur.

Jamais le langage des vers n'est plus digne de sa noble destination que quand il est employé à retracer les grandes vérités de la philosophie et de la morale ; néanmoins, dans l'état où est la science aujourd'hui, il est difficile que la poësie atteigne la précision métaphysique, et ne laisse pas souvent quelque chose à désirer à l'esprit. C'est ici le défaut du genre qu'a choisi M. Daru, défaut qu'il a su habilement éviter, mais dans lequel pourraient facilement tomber ceux qui seraient tentés de suivre ses traces. On peut dire de la poësie philosophique, dans laquelle ont excellé si peu de poètes, ce que Delille dit quelque part de l'art en général :

. . . . . C'est un usurpateur
Qui se fait pardonner à force de grandeur.

ED. RICHER.

LE DÉVOT PÉLERINAGE

DE NOTRE-DAME DU FOLGOËT,

PAR LE R. P. CYRILLE PENNEC, RELIGIEUX CARME,

Avec la liste des chapelles dédiées à la Vierge,

DANS L'ÉVÊCHÉ DE LÉON (1).

Depuis quelques années, le goût des recherches historiques est devenu général. Il commence à se répandre

(1) Un vol. in-18. A Rennes, de l'imprimerie de M.lle Vatar — 1825.

en Bretagne, et on peut affirmer, sans présomption, que la publication du *Lycée* y a beaucoup contribué. Le premier moment de ces études nouvelles a été marqué par la composition d'un assez grand nombre de mémoires d'érudition; mais l'esprit de système, qui s'est fait remarquer chez plusieurs, a décrédité un peu ce genre de travail; en second lieu, des mémoires récens ne valent pas toujours les anciens mémoires, publiés par des auteurs, dont un style qui a vieilli est quelquefois le seul défaut; et il est injuste de laisser dans l'oubli le travail d'auteurs souvent très-instruits, pour n'accueillir que les essais des contemporains. En littérature, il n'en est pas ainsi. Toutes les réputations récentes portent ombrage; mais on croit qu'on ne fait de la littérature que pour briller, tandis qu'on fait de l'érudition pour instruire; comme si les petites passions ne se montraient pas chez tous les hommes quelles que soient les occupations qu'ils choisissent.

Les bons esprits, sacrifiant au désir d'instruire, la vaine ambition d'avoir ou de paraître avoir une opinion à soi, ont pensé qu'ils rendraient un service réel à la science en donnant des éditions nouvelles d'ouvrages anciens, et devenus aujourd'hui très-rares. Ce sont ces ouvrages qui forment les matériaux sur lesquels travaillent nos historiens; et, les répandre dans le public, c'est mettre au jour la base vraie ou fausse sur laquelle ceux-ci ont établi leur édifice. Il est également, dans nos archives, des manuscrits dont l'impression coûterait moins peut-être que celle de quelques ouvrages contemporains; on ne les imprime pas néanmoins, parce qu'on suppose que les contemporains en ont extrait ce qu'il y a de meilleur; mais chacun ayant sa manière propre de considérer les choses, ce qui n'a présenté nul intérêt à l'un, peut offrir à l'autre un sujet de réflexions, qui, se liant à des recherches antécédentes, change peut-être, à ses yeux, toutes les notions historiques reçues jusqu'à présent.

Faire sortir de l'oubli nos vieux manuscrits, réimprimer les ouvrages qu'un goût dédaigneux reléguait dans la poussière des bibliothèques, est une tâche d'autant plus honorable qu'elle est parfaitement désintéressée. Il

n'y a nulle réputation à attendre d'un travail de ce genre, et les services rendus à la société ne sont pas payés ici par la gloire qui récompense les auteurs, mais par cette estime un peu vulgaire, qui s'accorde si facilement aux éditeurs.

Pénétré de ces idées, mais considérant, avant tout, l'utilité de son travail, un savant recommandable par des recherches historiques d'un grand intérêt, vient de donner actuellement à Rennes une édition nouvelle de deux ouvrages qui n'étaient connus que des érudits, et auxquels il a joint une notice sur la ville de Lesneven, sa patrie. S'il a pensé que le rôle modeste d'éditeur, à l'égard des deux premiers ouvrages, exigeât qu'il gardât l'anonyme, nous regrettons qu'il n'ait pas attaché son nom au troisième, qui est entièrement de lui, et dans lequel on retrouve une érudition qui n'ôte rien au charme du style.

Le Dévôt Pélerinage de Notre-Dame de Folgoët, par le R. P. Cyrille Pennec, religieux carme, publié l'an 1634, présentait, dans un style devenu inintelligible par l'orthographe du tems, une foule de détails minutieux, au milieu de quelques renseignemens exacts. L'édition actuelle donne le précis de cet ouvrage, en conservant le vieux style, mais non pas l'orthographe de l'auteur. Elle a, sur l'édition imprimée, devenue d'ailleurs fort rare, l'avantage d'être accompagnée de notes très-intéressantes, ajoutées par l'éditeur. Elle attirera de plus notre attention sur l'un des monumens les plus curieux de la Bretagne, sous le rapport de l'architecture et des arts, monument dont M. de Cambry, dans son *Catalogue des objets échappés au Vandalisme dans le Finistère*, n'a pu se défendre de parler avec quelque enthousiasme.

La liste des églises et chapelles dédiées à la Vierge, dans l'ancien diocèse de Léon, imprimée à Morlaix, en 1647, était aussi rare que *le Dévôt Pélerinage*, et ne demandait pas moins que celui-ci à être répandue dans le public. Le pays de Léon, suivant les expressions de l'auteur, est une vraie *Parthénope* qui offre partout des églises bâties en honneur de la mère de Dieu. Les notes ajoutées par l'éditeur, fondues dans le texte et marquées par des guillemets, sont d'un grand intérêt : elles expli-

quent ce que le livre se contente d'indiquer, et rectifient souvent des erreurs (1).

Je ne donnerai pas l'analyse de ces trois ouvrages : en faire l'annonce est le seul but que je me suis proposé. Si l'analyse de quelques faits curieux peut amuser la foule, elle ne satisfait jamais l'avide curiosité de l'érudit, et c'est pour celui-là seulement que l'éditeur anonyme dont j'annonce le travail, a pris la plume.

ED. RICHER.

LES PINS DE KERDAVY (2).

Et dubitant homines serere atque impendere curam !

Quelle est cette élégante *villa* que j'aperçois à peu de distance de la route, et qui semble nouvellement cons-

(1) Parmi ces notes critiques, il en est une concernant M. de Lacretelle, qui, dans l'histoire de l'*assemblée constituante*, t. 1, p. 137, a dit plaisamment que les *étangs étaient battus par les paysans pour procurer aux seigneurs la musique des grenouilles* ; c'est précisément le contraire de ce qu'avait avancé M. Le Guen de Kéraugal, député de Lesneven aux états-généraux, lorsqu'il demanda la destruction des titres qui, suivant lui, *obligeaient les vassaux à passer les nuits à battre les étangs, pour empêcher les grenouilles de troubler le sommeil des seigneurs*. Au reste, cette plaisanterie, comme on sait, décida les sacrifices de la nuit du 4 août.

Ailleurs, l'éditeur remarque qu'Ogée avance gratuitement que l'église de N.-D. de Lesneven, bâtie en 1331 par le duc et par la duchesse Ermengarde, avait été reconstruite par le duc Jean IV, en 1348. A cette époque, le prince Jean de Montfort n'était pas duc ; il sortait à peine de l'enfance, et la fameuse Jeanne de Flandre était plus occupée à défendre l'héritage et les droits de son fils qu'à rétablir des églises au fond de la Bretagne.

Plus loin, nous voyons que le duc Jean V, voyageant à Lesneven, accorda, le 1.er décembre 1434, à Jean de Penhoët, son amiral, la permission de faire ouvrir une mine d'argent dans ses terres. L'éditeur fait remarquer que D. Bonnard substitue une mine d'or à la mine d'argent. C'est une de ces erreurs fréquentes dans le manuscrit de Bonnard, et bien digne d'un auteur qui soutient sérieusement que l'introduction du christianisme dans la Bretagne date de quelques années seulement après J.-C.

(2) Le château de Kerdavy est situé dans la commune d'Hebignac, à quelques lieues de Guerande.

truite ? Par quel enchantement cette forêt de jeunes pins qui l'environnent est-elle sortie tout-à-coup du sein des landes arides et nues dont l'aspect monotone attristait le voyageur ? — Ce château est Kerdavy; et l'enchanteur, dont le pouvoir magique a transformé le désert en une plaine fertile, est M. de Chomard, riche propriétaire, qui consacre ses revenus et ses loisirs à fertiliser un sol ingrat, et à forcer une terre, jadis inculte et desséchée, à se couvrir de bois et de verdure. Par un procédé fort simple, M. de Chomard est parvenu à multiplier les pins avec une prodigieuse facilité, et déjà il recueille le fruit de ses travaux. Ces arbres vigoureux croissent avec une force de végétation qui ne décèle en rien la stérilité du sol; déjà ils sont l'ornement du château qu'ils entourent, et leur tête majestueuse domine toute la contrée. Ces plantations ont long-tems excité les plaisanteries, lorsque les pins, à peine sortis de terre, n'en couvraient pas encore la surface; aujourd'hui, les rieurs s'estiment heureux d'être admis à chasser la bête fauve dans les bois qu'ils appelaient jadis une forêt d'épinards.

M. de Chomard est un des premiers agriculteurs qui aient entrepris en grand la culture des pins, et son exemple a puissamment contribué à détruire le préjugé de la mode, qui s'est opposé long-tems à ce genre de plantations. Cependant, les pins, si utiles dans nos contrées, sont-ils donc sans agrément ? Pour moi, j'aime les arbres verts. Si leur feuillage sombre inspire quelquefois de la tristesse, si leurs rameaux rendent un murmure lugubre, lorsque, balancés par les vents, leur tête pyramidale agite ses feuilles retentissantes et ses cônes sonores, souvent aussi leur ombre mystérieuse remplit l'ame de pensées graves et profondes. D'ailleurs, le chêne majestueux et l'ormeau si vanté, n'ont qu'une fraîcheur éphémère. Si leur verdure et leur ombrage nous séduisent au printems; l'automne, bientôt après, les dépouille de leur chevelure ondoyante et n'offre plus aux regards attristés que d'affreux squelettes. Le pin seul brille d'un éclat impérissable: sa verdure éternelle brave les autans et les frimas; et, lorsque les champs, dépouillés de leur parure, se montrent à nous dans la plus affreuse nudité, lorsque l'hiver, étendant sur toute

la nature son sceptre de glace, flétrit de son souffle destructeur les bocages et les forêts, combien l'on aime à reposer la vue sur un massif de verdure! avec quel plaisir, fatigué par la triste uniformité d'une plaine desséchée, l'œil s'arrête sur un bosquet d'arbres verts! et si, par un beau jour de décembre, le soleil brille dans un ciel pur, trompé par cette verdure éclatante, l'on se croit transporté au milieu du printems.

Les succès qu'a obtenus M. de Chomard doivent exciter le zèle des agriculteurs, en leur démontrant qu'aucune portion de terrain n'est destinée à demeurer inculte. Si la qualité du sol est variée à l'infini, ses productions ne le sont pas moins: la nature, toujours prévoyante, a créé des plantes pour tous les lieux; et, pour ne parler ici que d'une seule classe du règne végétal, est-il quelque terrain où les arbres ne puissent croître et se multiplier? Au milieu des marais humides et fangeux, l'on voit naître la famille nombreuse des saules et des peupliers; les pins couvrent les plaines sablonneuses de la Gasgogne, et se plaisent dans les landes arides de la Bretagne; le sapin élève sa tête altière au sein des neiges de la Sibérie et jusque sur la cime escarpée des Alpes et des Pyrénées; au milieu des déserts de l'Arabie, le palmier offre son ombrage au voyageur fatigué; et le cèdre orgueilleux couronne les sommets du Liban (1). Nulle part la terre n'est condamnée à la stérilité; et, pour devenir féconde, la contrée la plus aride n'attend que la main du cultivateur. En voyant ainsi la nature se montrer partout prête à céder aux efforts de l'industrie, peut-on ne pas s'écrier avec Virgile:

Et dubitant homines serere atque impendere curam!
Que d'arbres en tous lieux multipliés pour nous!
Ah! du moins plantez-les, puisqu'ils croissent sans vous!
(Delille).

Espérons qu'enfin l'exemple de M. de Chomard sera suivi, et que ces landes incultes, qui occupent la moitié

(1) L'on trouve des traces de végétation jusque sur les montagnes de glaces qui défendent l'approche du pole, ou qui flottent au milieu de l'Océan. Il n'est pas rare d'y voir croître des mousses et des lichens. (An account of captain Parry's voyage of discovery to the arctic regions, in search of a North-West passage. Page 24).

de l'arrondissement de Savenai, se convertiront en bocrets fertiles, ou plutôt encore en vastes forêts; car de tous les procédés employés jusqu'à ce jour pour les rendre productives, le plus économique et le plus sûr consiste à les semer en pins. M. de Chomard nous l'atteste, et l'on doit en croire son expérience. D'ailleurs, de nombreux essais, multipliés avant lui, avaient déjà démontré l'excellence de cette méthode. Il y a plus de trente ans que M. de Couëssin, propriétaire du Quenet, jolie terre située à peu de distance de Kerdavy, entreprit de convertir en bois de pins les landes qui environnaient son habitation. Il y réussit complétement; et ses travaux, que l'on désapprouvait alors, sont admirés aujourd'hui. Ses descendans surtout en apprécient l'utilité: au lieu des landes inutiles qu'il avait reçues de ses ancêtres, M. de Couëssin leur a transmis une propriété couverte de bois d'une grande valeur. La France périrait faute de bois, a dit un grand politique: que nos agriculteurs suivent l'exemple de MM. de Chomard et de Couëssin, et sa prévoyance pourra bien se trouver en défaut. X.

L'ALBUM D'UN BRETON.

➵ Adorez les femmes, sans lesquelles vous ne pouvez donner la vie, ni gouter les douceurs de celle que vous avez reçue. Regardez-les comme des divinités visibles, et comme les images et les oracles invisibles des dieux; que leur amour soit le prix des belles actions, et leur indifférence le châtiment des mauvaises.

(*Hamawal.*)

➵ O femmes! votre empire est plus grand et plus redoutable que celui des maîtres du monde. Les ministres de la fortune ne peuvent atteindre que notre vie extérieure de leurs disgrâces ou de leurs bienfaits: on réussit à les fuir, à les défier peut-être. Vous seules régnez sur notre existence intime! Vous seules avez des secrets pour la déplorer et l'embellir! c'est au fond de nos cœurs qu'arrive votre sourire, doux comme l'espérance ou enivrant comme la félicité.

(*De Salvandy*)

LE ROI BACO,
OU LE SOLITAIRE DE LA LOIRE.

ANECDOTE ARMORICAINE.

Il n'agrandit point ses états,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra,
Pleura!
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là.

(De Beranger.)

L'angelus venait de sonner: c'était l'heure à laquelle les habitans du rocher de l'Hermitage rentraient dans leurs foyers, après avoir attaché leurs barques au rivage. La mère Marcel filait sur le seuil de sa porte, en attendant son mari. Sa fille Alix travaillait près d'elle; mais les regards distraits de la jeune fille se portaient souvent sur le beau fleuve qui coulait à ses pieds : ils semblaient y chercher quelque objet aimé; puis, tout-à-coup, une vive rougeur couvrait son joli visage elle demeurait rêveuse, et semblait prêter peu d'attention aux longs récits de sa mère. Alix était la plus belle fille de tout le hameau; à peine âgée de quinze ans, elle n'avait quitté sa paisible chaumière que pour suivre quelquefois son père, et l'aider à soulever ses filets. Les plus riches pêcheurs lui avaient offert leurs hommages : tous avaient été repoussés. Quel était donc l'objet qui semblait en secret agiter son cœur?.. Je ne sais, mais la mère Marcel la regardait de tems en tems en fronçant le sourcil. — « Qu'avez-vous, Alix, lui dit-elle enfin? Vous abandonnez vos filets, vous m'écoutez

à peine quand je vous raconte l'histoire du fameux Gilles de Retz, et celle de Beaumanoir, vous tournez toujours vos yeux vers la Loire : penseriez-vous par hasard à ce réprouvé de *l'île des Chevaliers*, à ce damné fils d'un sorcier qui habitait jadis cette montagne ? Il avait bien besoin de revenir en ce pays pour ensorceler toutes nos jeunes filles ; car, Dieu merci, elles ne pensent qu'à lui : elles assurent qu'ils est beau, aimable... Fiez-vous-y : on dit que celles qui ont voulu le voir de trop près n'ont jamais reparu... Il reste tout le jour au fond de sa tanière et ne se montre que la nuit : on est sûr alors de le trouver partout ; et, pas plus tard qu'hier, le vieux Guillaume, qui s'est rencontré face à face avec lui, à minuit, a eu une frayeur mortelle.... »

Alix écoutait attentivement sa mère, lorsque celle-ci s'écrie tout-à-coup : « Ah ! mon Dieu ! qu'est devenu mon pauvre Marcel ?... Tous les pêcheurs sont déjà rentrés, la nuit arrive, et je vois un orage qui se prépare. » En effet, le vent soufflait avec violence, et le jour s'était enfui ; le tems s'écoulait, le père Marcel n'arrivait point. La tempête redouble : inquiètes, troublées, Alix et sa mère se préparent à aller au-devant de lui, lorsqu'elles le voient enfin paraître : tous ses vêtemens sont mouillés. « Par Saint-Jacques, dit le vieux pêcheur, en entrant, je l'ai échappé belle ; et, sans le fils du sorcier, je serais maintenant au fond de la Loire. » A ces mots, Alix s'est élancée vers son père et, l'a embrassé avec transport ! Celui-ci reprend : « Je m'étais avancé plus loin que de coutume ; surpris par la nuit et l'orage, je me hâtais de revenir : je guidais ma barque avec peine au milieu de l'obscurité ; elle vint à se heurter contre un rocher ; déjà elle se remplissait d'eau, lorsqu'un homme, ou plutôt un diable, qui luttait contre vent et marée, arrive à mon secours, m'enlève, me conduit à bord, et disparaît sans me dire un mot. » — « Ces fils de Satan, s'écrie la mère Marcel, ils ont parfois de bons momens. » — « Lui sorcier ! réplique Alix, avec vivacité : ah ! je suis certaine moi, qu'il est bon, généreux et humain. N'est-il pas vrai, mon père ? » — « Je ne peux pas dire autrement, répond le père Marcel ; et, qu'il soit diable, homme ou lutin, si je le voyais, je l'embrasserais de bon cœur. » — « Et moi ! combien je le remer-

cierais de m'avoir conservé mon père : il mérite notre reconnaissance, notre amitié... » Alix s'arrêta tout court et rougit, car sa mère la regardait fixement, et grommelait entre les dents : « Hum ! Hum ! comme elle prend feu, il y a quelque chose là dessous, maudit sorcier !... »

Le père Marcel et sa femme étaient allés se reposer ; mais Alix ne songeait guères à dormir ; elle avait ouvert sa fenêtre, et ses yeux parcouraient les bords de la Loire. L'orage venait de cesser, la lune sortait du sein des nuages et éclairait toute la rive : on apercevait au loin une barque qui glissait sur les eaux. Une voix douce et harmonieuse chantait une vieille romance du pays appelée le *lai des pêcheurs*. La barque s'éloigna, la voix s'éteignit par degré, et la jeune Alix, immobile, attentive, semblait vouloir saisir jusqu'aux derniers soupirs de cette voix mourante. Tout avait disparu : elle écoutait encore ; bientôt sa jolie tête tomba sur son sein, et la pauvre enfant resta plongée dans une tendre rêverie.

D'où vient donc le vif intérêt qu'elle semble porter à ce chanteur ? C'est que ce chanteur était le sauveur de son père. Alix connaissait trop bien ces accens qui chaque soir faisaient palpiter son cœur ; et son cœur lui disait que l'inconnu de l'*île des Chevaliers* n'était point un sorcier, mais bien le plus aimable des hommes.

Dès le lendemain, Alix voulut accompagner son père pour prévenir tout nouvel accident, disait-elle, et afin de le soulager dans ses travaux. Le vieux pêcheur y consentit, malgré l'avis de sa femme qui murmurait tout bas : « Hum ! il y a quelque chose là-dessous ; c'est pour voir le sorcier. » Et je crois que la mère Marcel pouvait bien avoir raison. Quoi qu'il en soit, depuis ce jour, Alix partageait les travaux de son père ; et souvent, à l'exemple des jeunes filles du hameau, on la voyait conduire sa barque avec adresse parmi les rochers qui bordaient la côte. Parfois, dans sa course, elle rencontrait l'habitant de l'*île des Chevaliers* : ses regards étaient si doux, son sourire si aimable, et sa voix si tendre, qu'Alix n'en avait aucune frayeur ; elle osait même le regarder, elle l'écoutait avec plaisir. Le sorcier suivait toujours de préférence la barque d'Alix. Alix n'en était pas fâchée. Pauvre petite ! prends bien garde : ton cœur n'est déjà plus à toi ; et si la mère Marcel le savait ?

Un soir, Alix s'était hasardée à traverser la Loire ; elle revenait lentement ; de tems en tems ses mains laissaient tomber la rame ; puis elle se mettait à rêver. Et pourquoi cela ? C'est que l'image du beau pêcheur venait toujours s'offrir à sa pensée. L'imprudente, elle ne s'apercevait pas que l'obscurité commençait à l'environner, et que le courant avait entraîné la barque loin du rocher de l'Hermitage. Enfin elle se réveille, mais il est trop tard : un vent violent s'oppose à ses efforts, et rejette la barque vers l'autre rive. Alix, épuisée de fatigue, perd courage ; elle abandonne la rame ; la frêle nacelle flotte au gré des flots ; elle rencontre un rocher qu'elle heurte avec force ; l'eau entre de toutes parts ; c'en est fait de la pauvre enfant ; déjà elle a perdu connaissance..... Quel être bienfaisant vient la rappeler à la vie ? En rouvrant les yeux, elle se voit dans les bras d'un homme ; elle fait un mouvement d'effroi ; mais cet homme est le beau pêcheur, et sa physionomie en ce moment exprime le plus touchant intérêt. « Eh ! quoi, s'écrie-t-il, au moment où elle se dégage de ses bras, vous aussi, vous me haïssez, vous voulez me fuir. Ah ! laissez-moi soutenir cette tête charmante, et m'applaudir de vous avoir sauvée ?» — « Qui que vous soyez, dit Alix, un peu remise de sa frayeur, je ne puis vous haïr, je vous dois deux fois la vie : vous avez sauvé mon père..... et moi... » Elle s'arrêta ; car l'inconnu la regardait avec une expression !.... Alix levait les yeux sur lui à la dérobée ; il paraissait avoir à peine vingt ans, sa figure était pleine de noblesse et de franchise ; d'une main il soutenait encore la jeune fille ; de l'autre, il dirigeait sa barque à travers les écueils. Si l'onde agitée venait frapper la nacelle, Alix se rapprochait de l'inconnu ; leurs regards se rencontraient, ils peignaient toute leur âme ; et, quand ils abordèrent sur la plage, ils n'avaient plus rien à se dire : ils s'aimaient. — « Charmante fille, s'écria le pêcheur, dois-je vous perdre pour toujours, quand pourrai-je vous revoir ? » — « Demain », dit tout bas Alix ; et elle s'élança confuse vers le toit paternel.

Le lendemain, Alix, au coucher du soleil, s'arrêta devant le rocher, où la veille elle avait failli perdre la vie. Elle remercia l'Eternel, et elle pensait malgré

elle à son sauveur ; un sentiment plus fort que la reconnaissance se glissait peu à peu dans son âme et s'emparait de tout son être. En ce moment *le lai des pêcheurs* se fit entendre, le cœur d'Alix battit avec force ; il semblait s'élancer au-devant de celui qu'elle cherchait déjà sans oser se l'avouer. Il parut : sa figure était rayonnante de joie. — « Vous avez tenu votre parole, je ne vous suis donc pas odieux ? » — « Oh ! non, vous avez sauvé mon père ? Mais de grâce, quel est votre nom ? je le chérirai toute la vie. » — « Mon nom est Galeron. Mon père, surnommé le vieux Bavo, avait le malheur d'être un peu plus instruit que ses voisins, on le prit pour un sorcier ; on m'a fait le même honneur ; et, tout diable que je suis, j'erre sans asile, sans amis, trop souvent sans pain, et je me vois banni du lieu de ma naissance ; mais je puis le contempler tous les jours : en vain j'ai voulu le fuir, un instinct secret m'y ramenait sans cesse. Naturellement gai, et sans souci, j'ai pris mon mal en patience ; je pêche pour me nourrir ; je chante pour me désennuyer ; je fais le plus de bien que je peux, et malgré toute la science dont on a bien voulu me gratifier, je n'ai pu réussir qu'à devenir un misérable pêcheur. Je m'étais fait une habitude de vivre seul ; mais, maintenant, je sens bien que cela m'est impossible. Après ces mots, il regarda tendrement Alix, qui baissait ses beaux yeux en rougissant, puis reprenant, il dit avec vivacité : « Chère Alix, je vous aime depuis long tems, puis-je espérer que vous prendrez pitié quelque fois du pauvre pêcheur ? » — « Galeron, répondit Alix tout émue, mon cœur me dit que vous n'êtes point trompeur ; et depuis long-tems aussi il m'avertissait que vous auriez toute mon amitié. » Galeron, en écoutant cet aveu, baisait avec ivresse la main qu'Alix lui avait abandonnée et ce rocher solitaire, qu'éclairaient les pâles reflets de la lune, reçut les sermens des deux amans. Tous deux se séparèrent pleins d'un trouble enchanteur, en promettant de se voir tous les soirs.

Un mois s'était écoulé depuis cette entrevue. Un soir, à peine Alix était-elle rentrée chez elle, que le vieux Marcel, revint de la ville, en s'écriant : « Grande

nouvelle, femme ! le bon roi Louis XII vient d'arriver pour épouser notre duchesse Anne. Le mariage se célèbre demain ; on fait de grands préparatifs : jamais on n'aura vu d'aussi belles fêtes. Les habitans de l'Hermitage veulent se signaler : ils enverront douze de nos jeunes filles pour porter au palais de la duchesse les produits de notre pêche. Alix doit faire partie du cortége. A ces mots, la mère Marcel jeta un cri de joie : sa fille présentée à la duchesse ! Eh ! vite, il fallut songer à la toilette, et passer toute la nuit à l'apprêter. Quant à Alix, elle était peu flattée de cet honneur, et elle voyait avec peine qu'elle allait être éloignée quelque tems de son hameau chéri.

Le lendemain, dès l'aurore, une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, vint chercher Alix, et s'achemina vers la ville, portant les présens destinés aux illustres époux. La duchesse les reçut avec affabilité. On admira leurs grâces, leur gentillesse ; Alix surtout attira tous les regards : les seigneurs de la cour l'entouraient et lui prodiguaient les complimens les plus flatteurs. Alix paraissait insensible à ces hommages : toutes ses pensées se portaient vers la Loire. Parmi les nombreux admirateurs, le comte de Rivallon se montrait le plus galant, le plus empressé. Il offrait à la jeune fille le tableau des préparatifs de la fête : ces richesses, étalées à ses yeux, cette pompe, cette magnificence, les éloges adroits de son conducteur, troublaient peu à peu l'imagination d'Alix ; déjà elle souriait aux discours du jeune courtisan, lorsqu'en passant devant la grille d'entrée, son œil crut découvrir, au milieu de la foule, l'unique objet de ses pensées : oui, c'était Galeron ; il semblait la contempler d'un air sombre et mécontent. A cette vue, Alix se trouble. Dès lors, plus d'illusions pour elle, toute la magnificence de la fête s'évanouit à ses yeux ; elle abandonne son conducteur, ses compagnes, pour revenir précipitamment au rocher de l'Hermitage. Galeron était déjà au rendez-vous ; assis sur le rivage ; il semblait méditer péniblement ; Alix s'avance en tremblant vers lui. « O ciel, mon ami, qu'avez-vous ; pourquoi ce regard sévère ? » — « Prenez garde, Alix, ces courtisans vous feront oublier le pauvre pêcheur. » — « Oh ! jamais, mon ami,

ils n'ont point ton cœur, et l'on n'aime qu'une fois. » — « Eh bien, chère Alix, si le sort nous séparait un jour, promets-moi de me rester fidèle ? » — « Toujours, je te le jure ! Mais pourquoi n'avouerai-je pas mon amour à mon père ? il te doit la vie, il sera touché de mes larmes. » — « Non, cela est impossible, je suis pauvre, redouté de tout le hameau, si je pouvais m'éloigner et revenir un jour.... » — « T'éloigner, dis-tu ? » — « Ma bonne Alix, quoi qu'il arrive, souviens-toi de tes sermens. » — « J'y serai fidèle. »

Tous deux se séparèrent tristement. Alix, chemin faisant, formait le projet de tout découvrir à son père : « Il s'attendrira, et la mère Marcel ne sera pas inflexible peut-être. » Pauvre fille, tu te berçais d'agréables chimères, mais elles vont bientôt s'évanouir. Le lendemain, le jeune seigneur qui avait tant remarqué Alix, vient dans le hameau pour distribuer des récompenses aux jeunes filles de la part de la duchesse. Il entre dans la chaumière d'Alix ; et, après avoir déposé les présens qu'il est chargé de lui remettre, il prévient le père Marcel que son épouse, dame d'honneur de la duchesse, a vu Alix, et désire l'attacher à son service ; il promet de lui assurer le sort le plus heureux. Les deux vieux époux, plongés dans la misère, supplient leur fille, les larmes aux yeux, d'accepter ces propositions. Alix est demeurée immobile ; tout son avenir vient de s'enfuir. Il faut sauver ses parens des horreurs du besoin : elle n'hésite plus ; et, retenant les pleurs qui gonflent son sein, elle demande encore un jour. Mais le comte veut l'emmener à l'instant. Victime courageuse, elle doit immoler son amour. Ses regards se tournent tristement vers les lieux qu'habite son ami ; elle lui dit un dernier adieu ; et, après avoir embrassé son vieux père et la mère Marcel, qui est enchantée du sort brillant promis à sa fille, elle s'abandonne à son protecteur.

Alix fut présentée à l'épouse du comte, qui l'accueillit avec bonté. D'élégans habits remplacèrent bientôt sa modeste parure, et plusieurs maîtres se disputèrent le plaisir de cultiver son esprit et ses grâces. Mais, au sein de tant de jouissances, un sombre chagrin consumait ses

jours ; sans cesse le souvenir de Galeron se présentait à sa pensée ; elle croyait le voir, malheureux, désespéré, l'accusant de perfidie. Cette image la poursuivait pendant son sommeil : fondant en larmes, elle voulait s'affranchir du joug brillant qu'on lui avait imposé ; mais elle se rappelait son vieux père ; alors, résignée à son sort, elle étouffait ses plaintes, et souffrait en silence.

Dès que les fêtes furent terminées, le comte et son épouse allèrent visiter leur maison de plaisance, située sur les bords de l'Erdre. Alix les suivit. Là, les manières du comte envers elle devinrent plus empressées, plus galantes. Alix, simple et ingénue, ne pouvait prévoir quels étaient ses desseins. Un soir, assise au bout du parc, dont l'Erdre venait arroser les murs, elle méditait tristement ; ses regards se portaient avec un sombre effroi sur la rive opposée. Là, s'élevait le château du maréchal de Retz. Alix, en se rappelant son histoire, semblait voir apparaître toutes ses malheureuses victimes. Un pâtre, dans le lointain, chantait la complainte lugubre, qui retraçait tous les crimes de ce grand coupable. Elle prêtait l'oreille à ces chants plaintifs, lorsque soudain une autre voix bien connue vint se marier à ces accens. Elle écoute.... plus de doute, c'est le *lai des pêcheurs*, c'est Galeron. Alix, éperdue, se lève, ses yeux se promènent sur la rive : la voix s'éloigne, se rapproche tour-à-tour..... Hélas ! l'infortuné cherche sans doute l'asile de celle qu'il adore.... Enfin, il semble cotoyer les murs du parc, ; un rocher le cache encore, Alix tressaille de joie, elle va le voir..... Tout-à-coup elle se sent saisir avec force, elle se détourne et aperçoit le comte : celui-ci, profitant du hasard, qui lui livre Alix dans cet endroit écarté, met bas toute feinte, et déclare son amour. Alix, effrayée, cherche à se débarrasser des bras du séducteur ; mais le comte la retient, il supplie, il menace. Les refus de la jeune fille ne font que l'irriter davantage : il va employer la violence ; la victime se débat vainement, ses cris se perdent dans les airs ; elle va succomber... un homme s'élance, porte un coup terrible au comte, et le renverse sans connaissance.

Alix rouvre les yeux : ô bonheur ! c'est Galeron qui la presse sur son cœur. « Chère Alix, j'arrive à temps

pour te sauver. » — « Ah ! malheureux, fuis ces lieux funestes : n'entends-tu pas du bruit ; on vient. » En effet, les domestiques du comte, qui avaient vu un homme escalader les murs, accouraient armés et avec des flambeaux. Galeron cède aux prières d'Alix ; il n'a que le tems de s'éloigner, en s'écriant : « Je vais me réfugier dans le quartier de Sauvetout ; peut-être pourrons-nous nous rejoindre..... Souviens-toi de tes sermens. » Alix avait fui de son côté. Les domestiques trouvèrent le comte évanoui, et le transportèrent au château. Cet accident parut être l'ouvrage de quelque malfaiteur, et l'on se mit à sa poursuite. Alix, profitant du désordre qui régnait dans le château, alla reprendre ses anciens habits, et abandonna cette fatale demeure. La crainte d'être poursuivie par son séducteur lui fit chercher un asile dans la cabane d'un paysan. Elle y était depuis plusieurs jours, lorsque, se rappelant que Galeron lui avait dit qu'il devait se réfugier à *Sauvetout*, elle forme le projet de l'aller voir ; elle prend des habits d'homme, et s'achemine vers la petite cité protectrice. Déjà elle a passé le pont-levis et les tours qui ferment l'entrée de ce séjour. Quelques misérables parcouraient la rue, et chacun d'eux examinait le nouveau venu avec une insolente curiosité. Elle demande à qui elle doit s'adresser pour avoir des renseignemens sur un exilé. On lui indique la demeure du syndic, qui tenait l'auberge de la *Providence*. Elle entre : tout un peuple de buveurs était rangé autour d'une grande table. Un vieillard, à l'œil animé, au teint fleuri, semblait présider cette joyeuse assemblée. « Oh ! oh ! s'écria-t-il, en apercevant notre prétendu jeune homme, un nouveau venu ! il est bien jeune ! Qui diable vous amène ici, mon ami ? Quelques petites étourderies de jeunesse, sans doute, quelques petits vols innocens. Allons, soyez le bien arrivé, vous allez être en bonne compagnie : vous trouverez ici de francs lurons qui vous en remontreront. En attendant votre réception, buvez un coup avec nous. » Alix, d'une voix tremblante, explique le motif de sa visite. « Oh ! oh ! s'écrie le président en fronçant le sourcil, seriez-vous un espion ; eh bien ! mon cher ami, vous avez perdu vos pas,

l'oiseau que vous cherchez est envolé. » — « Je suis son frère, dit Alix. » — « Vous êtes son frère ; alors, c'est différent. » Et, après avoir ouvert un grand registre, il ajoute : « Le jeune homme que vous cherchez n'a été mon pensionnaire que pendant un jour. Il avait tué le comte de Rivallon, disait-on, un des favoris du roi ; ce n'était pas une plaisanterie, et les archers auraient pu venir l'arrêter jusque dans cet asile respectable. Il a trouvé un Portugais qui l'a emmené à Lisbonne, où ils doivent s'embarquer ensemble sur l'expédition des découvertes. Nous lui avons souhaité un bon voyage, car il m'avait l'air d'un joyeux compagnon. Quant à vous, mon petit ami, si quelqu'événement fâcheux vous amenait ici, soyez certain que vous trouveriez bon gîte et bonne compagnie *à la Providence.* » Après ce discours, le président se remit à boire, et Alix s'éloigna tristement. Elle voulut passer près du palais de la duchesse, pour savoir ce que l'on disait de l'événement arrivé au comte. Elle apprit que, deux jours après, se trouvant mieux, il avait suivi le roi Louis XII, qui repartait pour la capitale.

Alix, ne craignant plus les poursuites de son ravisseur, regagna son ancienne demeure, au rocher de l'Hermitage. Le père et la mère Marcel attribuèrent son retour au départ du comte. Alix reprit ses premiers travaux et s'occupa de soulager son vieux père. Mais bientôt de nouveaux malheurs vinrent l'accabler : le père et la mère Marcel moururent ; Alix se trouva seule, sans appui sur la terre. Elle ne quittait sa chaumière isolée que pour aller revoir les lieux qu'elle avait parcourus avec son ami. Son œil plongeait au loin dans l'immense horizon : chaque navire qui arrivait, faisait battre délicieusement son cœur ; une douce illusion semblait lui apporter ces accens plaintifs qui tant de fois charmèrent son oreille ; mais le navire disparaissait, et avec lui fuyait l'agréable chimère qui l'avait séduite un instant.

Le tems s'écoulait bien lentement pour la malheureuse Alix. Pauvre, mais souffrant en silence, elle ne vivait que du produit de la vente de ses filets, et un pain noir et grossier, trop souvent arrosé de ses larmes, était toute sa nourriture. Déjà plus de dix années

s'étaient écoulées depuis qu'Alix vivait ainsi solitaire, ignorée. Elle ne s'occupait guères de ce qui se passait dans son voisinage. Cependant, elle avait entendu dire qu'un marin, qui rapportait des Indes d'immenses richesses, faisait construire, au sommet du rocher de l'Hermitage, un vaste bâtiment, pour offrir un asile à tous les pauvres marins de la contrée. On ajoutait que ce noble bienfaiteur s'occupait de chercher une épouse parmi les filles du hameau. Déjà un parent d'Alix l'avait engagée à se mettre sur les rangs : elle avait répondu qu'elle préférait à tout l'éclat de l'opulence, sa misère et son obscurité. Mais un jour plusieurs anciens amis de son père vinrent la presser d'assister, avec tout le village, à la fête qui devait avoir lieu le lendemain pour l'inauguration du nouveau palais. Alix, cédant à leurs instances, promit de s'y rendre. Le soir, elle alla, comme à son ordinaire, s'asseoir sur les bords de la Loire: un douloureux souvenir oppressait son ame; c'était à cette heure-ci, dans le même endroit, qu'elle avait reçu les sermens de Galeron. « Infortuné, disait-elle, en gémissant, tu n'existes plus sans doute; mais ton Alix restera toujours fidèle aux sermens qu'elle t'a faits. . . » Tout-à-coup, une voix lointaine interrompt la prière qu'elle allait adresser au ciel pour son amant : elle a cru entendre le *lai des pêcheurs*... « Vaine illusion, s'écrie-t-elle, je ne l'entendrai plus, cette voix chérie qui tant de fois fut pour moi le bonheur... Mais non, ce n'est point une illusion, on recommence le refrain. » La clarté de la lune lui montre une barque qui s'avance vers elle... Serait-ce lui, oh! mon Dieu, ne m'enlevez pas cette douce chimère... A genoux sur le rivage, ses lèvres frémissantes laissent échapper le nom de Galeron! Ses bras tendus vers la nacelle, voudraient la saisir; enfin, elle approche, un homme s'élance, Alix jette un cri et tombe inanimée. Mille baisers brûlans l'ont rendue à la vie... « C'est lui, c'est Galeron! » Et ses bras s'enlacent autour de son ami : elle le presse avec ivresse. Ses souffrances, sa misère, ses malheurs, tout a fui de son souvenir. — « Chère amie, s'écrie Galeron, quoi! tu m'aimes encore? Quoi! depuis dix ans tu ne m'as point oublié! » — « Moi, t'oublier, Galeron, voici le lieu où je jurai de t'aimer toujours. Mais parle,

qu'es-tu devenu pendant ces longs jours de tourmens et de deuil ? » — « Hélas, jouet des élémens et des hommes, j'ai cherché le bonheur et la fortune. Tous deux ils m'ont fui... je reviens pauvre. » — « Qu'importe, tu m'aimes encore : nous travaillerons ensemble, tu seras près de moi tous les jours ; je ne serai plus seule, je serai heureuse. » — « Quoi ! chère Alix, tu consentirais à sacrifier ta jeunesse, ta vie à un infortuné. » — « Eh ne consens-tu pas à partager ma misère, ton cœur, voilà tout ce que je voulais. » — « Et tu ne refuserais pas d'unir ton sort au mien. » — « Dispose de ma vie. » — « Eh bien ! demain, nous serons époux. » — « Demain, ô doux espoir ! » — « Quand l'*angelus* sonnera, trouve-toi dans ce même lieu, je viendrai t'y chercher. » — « J'y serai, mon ami. » — « Adieu. — Déjà nous séparer. — Il le faut, à demain. » — « A demain ! »

Galeron remonte dans sa barque ; Alix le suit des yeux. Bientôt, il disparaît derrière un rocher. Alors, elle remercie avec ferveur le ciel de ce bonheur inespéré. Elle rentre dans sa modeste demeure ; mais le sommeil ne peut approcher de ses paupières, l'image de Galeron est toujours là. Le jour paraît, et la retrouve livrée à cette douce ivresse. Le bruit des instrumens se fait entendre : c'est une partie des habitans du hameau qui viennent la chercher pour la conduire à la fête. En vain elle veut résister, on l'entraîne.... Les danses commencent ; mais Alix reste étrangère à tout les plaisirs, une pensée unique s'empare de son être : elle rêve, à l'écart, au destin qui l'attend... Cependant, les heures s'écoulent, un festin splendide est préparé dans la grande salle du palais. Alix s'y laisse conduire ; les habitans ont pris place autour d'une vaste table. Quelqu'un apprend en secret à Alix que c'est elle qui va être choisie pour gouverner le nouvel état. A peine fait-elle attention à cette confidence : on annonce l'entrée du monarque bourgeois. Une porte s'ouvre, il se fait un grand silence...Au même instant, la cloche de l'Hermitage sonne l'*angelus*. Alix se lève éperdue, s'élance hors de la salle, traverse une partie du hameau, arrive sur la plage, aperçoit Galeron, qui semble l'attendre : elle tombe dans ses bras, en s'écriant : « Me voilà, mon ami, pardonne-moi si j'ai tardé un peu ; mais cette fête, ce

tumulte. » — « Et tu quittes pour moi cette fête brillante, pauvre Alix. On dit pourtant que celui qui la donne voulait choisir une épouse aujourd'hui même, et si c'eût été toi ? » — « Eh ! que m'importe son choix, puis-je disposer de mon cœur : partons. » — « Tu le veux, tu me suivras sans regrets. » — « Je pars avec joie. » — Elle monte dans la barque : Galeron la conduit. Après plusieurs détours, il s'arrête au pied du rocher, prend Alix dans ses bras, et lui fait gravir un escalier. Ils marchent quelque tems en silence : ils s'arrêtent devant une porte que masquait un bouquet d'arbres touffus : elle s'ouvre. » — « Est-ce là ta demeure, dit Alix. » — « Oui, repond Galeron, elle va devenir la tienne. »

Ils entrent, ô surprise ! quel éclat frappe la vue d'Alix : c'est une vaste salle éclairée, c'est tout un peuple qui s'abandonne à la joie. — « Mes amis, s'écrie Galeron, je vous présente mon épouse, votre reine. Celle qui fut dix ans fidèle à ses sermens mérite bien de partager mon sort. » A ces mots, mille cris d'allégresse, retentissent de toutes parts; on entoure Alix. Celle-ci croit qu'un songe trompeur l'abuse; mais non, son ami est près d'elle; elle reconnaît tous les habitans du hameau. — « Pardonne-moi, chère Alix, s'écrie Galeron, d'avoir voulu t'éprouver. Je ne suis plus le pauvre habitant de l'*île des Chevaliers*, pour lequel tu allais tout sacrifier. Le sort, lassé de me persécuter, a favorisé mes entreprises, je reviens déposer mes richesses à tes pieds ; tout ce que tu vois est à toi. Celle qui n'a pas craint de partager la misère du malheureux pêcheur, doit s'associer à la gloire du roi Baco. Oui, chère Alix, voilà tes sujets : ce sont les compagnons de mes travaux, les habitans des lieux chéris de mon enfance. Nous régnerons joyeusement je l'espère ; car l'amitié, le plaisir et la bienfaisance seront les premiers fondemens de notre empire ; et notre seule occupation sera de faire des heureux. Tout ce peuple te supplie d'être sa reine, accepte leur hommage. » Alix, en l'écoutant, sentait ses yeux se remplir de larmes de joie ; enfin, d'une voix entrecoupée, elle dit : « O mon ami, je voulais adoucir ta misère, je jouirai maintenant de ton bonheur. J'aimerai le roi Baco, comme j'ai toujours aimé le pauvre pêcheur. » L'heureux

couple s'embrassa avec tendresse, la fête recommença, et bientôt le mariage d'Alix et de Galeron la suivit.

S'il faut en croire la vieille chronique à laquelle j'emprunte ce récit, le règne des deux époux ne fut troublé par aucun nuage. Leur palais était ouvert à tous les vieux marins; un grand nombre de maisonnettes environna leur demeure; elle forma une petite cité où chaque habitant venait oublier ses fatigues dans le sein du repos et de l'amitié.

LE VIEUX CONTEUR.

LE CACHET.

MOT DONNÉ.

Aux curieux, à l'indiscret,
Bi-vôire même à sa famille,
Qui de secrets la jeune fille
Peut dérober sous le *cachet*!

A ce nom je frissonne encore,
Alors que je me rémémore
Les lettres dites de *cachet*,
Qui, par l'abus le plus coupable,
Et presque toujours sans sujet,
Chaque mur aient un pauvre diable!

Mais le *cachet*, dans tous les tems,
Soit à la cour, soit à la ville,
Fut le salaire des talens:
Grâce à cette ressource utile,
L'artiste remplit son objet,
On récompense ainsi son zèle;
En un mot, c'est ce qu'on appelle
Aujourd'hui couvrir le *cachet*.

Il est un *cachet* bien plus rare,
Que la nature, trop avare,
Souvent refuse à nos écrits
Dont lui seul garantit la vie:
Déjà vous jugez, mes amis,
Que c'est le *cachet* du génie.

BLANCHARD-DE-LA-MUSSE.

TABLEAU DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES, *faites à l'Observatoire de Nantes, à 25 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des eaux moyennes de la mer. — Baromètre réduit à la température de la glace fondante.*

JUIN 1825.

JOURS DU MOIS.	MATIN, à sept heures.							SOIR, à trois heures.						ÉTAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
	Phase de la Lune.	Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Reau	Hygr. à chev.	Vents	Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Reau.	Hygr. à chev.	Vents.	
		mèt.	p. l.					mèt.	p. l.					
1		0,768	28 4,5	+10	+ 8	80	n. e.	0,768	28 4,5	+13,5	+10	48	n. e.	Ciel serré, soleil, vents.
2		0,766	28 3,6	+12,5	+10	80	sud	0,760	28 1	+15	+12	51	sud	*Idem*, quelques nuages.
3		0,757	27,11,4	+18,6	+15	67	ouest	0,757	27,11,4	+15	+12	55	ouest	Pluie, vent.
4		0,756	27,10,8	+15	+12	56	o. s. o	0,749	27,8,2	+12,5	+10	60	ouest	*Idem*, *idem*.
5		0,752	27,9 5	+15	+12	60	ouest	0,752	27,10	+17,5	+14	63	ouest	Légère brume, soleil, vent.
6		0,761	28,1 4	+15	+12	57	n. n. o	0,760	28,1	+16,6	+15	59	o. n. o	*Idem*, calme.
7		0 757	27,11,4	+12,5	+10	55	sud	0,758	28	+21,2	+17	50	sud	Petite brume, nuages, soleil.
8	☾	0,759	28 0,5	+17,5	+14	60	ouest	0,759	28.0,5	+21,8	+17 5	50	s. o.	*Idem idem.*
9	2 h. 12' soir	0,762	28,2,9	+18 6	+15	60	n. o.	0,763	28.2,3	+25	+20	55	sud	*Idem*, ciel serein, vent.
10		0,765	28.8,2	+18,6	+16	54	e. n. e.	0,768	28,3,2	+25	+20	45	est	*Idem idem*
11		0,763	28 2,3	+20	+18	50	n. e.	0,760	28,2	+30	+24	52	e. n. e.	*Idem idem*, grand vent.
12		0,760	28,1	+22 5	+18.5	56	nord	0,758	28	+30	+24	40	n. e.	*Idem idem.*
13		0,759	28.0,8	+22,1	+18 5	50	n. n. e.	0,759	28.0,8	+31,2	+25	40	n. e.	*Idem idem.*
14		0,760	28 1	+23,1	+19	52	nord	0,760	28 1	+31,2	+25.	42	n. e.	*Idem idem.*
15		0,760	28,1	+22 6	+19	46	e n e.	0,759	28.0,8	+31,2	+25	42	e. n. e	*Idem idem.*
16	●	0,759	28 1	+23,6	+20	40	n. e.	0,760	28,1	+31,8	+25 5	38	n. e.	*Idem*, quelques nuages.
17	0 h. 18' soir.	0,759	28.0,8	+25	+17,5	42	nord	0,758	28	+31,8	+28,5	30	n. e.	*Idem idem.*
18		0,755	28,0,5	+21,8	+17	38	e. n. e.	0,758	28	+26,2	+21	34	n. e.	*Idem idem.*
19		0,754	28	+21,2	+16	38	n. e.	0,760	27,11	+25	+20	34	e. n. e.	Petite brume, nuages, soleil, vent.
20		0,754	27,10.3	+20	+13	42	e. n. e	0,752	27.9 5	+25	+20	35	e. n. e	Ciel serein, soleil, vent
21		0,754	27,10,3	+16 2	+13	43	nord	0,758	28	+21,8	+18	34	e. n. e	*Idem*, petite brume, vent.
22		0 760	28 1	+16,2	+14,5	35	est	0,760	28,1	+21,2	+17	36	e. n. e	*Idem idem*, nuages le soir.
23	☽	0,760	28 1	+18,2	+16	35	n. e.	0,760	28,1	+22,6	+18	32	n e	Nuageux, soleil, vent.
24	11 h. 8' matin.	0,759	28,0,5	+20	+17,5	37	n. e.	0,759	28.0,8	+23,6	+19	38	s. o	*Idem*, *idem* *idem.*
25		0,758	28	+21,8	+14	42	s o.	0,757	27,11,8	+28,1	+22,8	45	s. o.	Nuageux, soleil, vent, petite pluie.
26		0,759	28.0,8	+22,4	+23	42	n. o.	0,758	28	+27,2	+17	44	o n. o	Nuageux, soleil, vent.
27		0,759	28 0,8	+16 2	+15	42	o. s. o.	0,759	28.0,8	+26,6	+15	37	s o.	*Idem*, *idem*, *idem.*
28		0,758	27,10,8	+19,4	+15,8	42	sud	0,758	27.10,8	+20	+16	42	o. s. o	Brumeux, nuageux, soleil, vent.
29		0,754	27,10,3	+16,2	+12	42	n. o.	0,757	27,11	+26,6	+15	42	ouest	*Idem*, *idem*, *idem.*
30	○ 0 h. 6' matin.	0,757	27,11	+18,6	+18	42	ouest	0,758	27,11	+23,6	+18	48	ouest	Découvert, soleil, vent.

RECAPITULATION jusqu'au 30 juin 1825.

Baromètre....	Plus grande élévation.	= 28 p 4 lig. 5 = 0,768 mill.
	Moindre élévation.	= 27 8,2 » = 0,749 mill.
Thermomètre.	Plus grand degré de chaleur	+ 25 5 Réaumur. = 31,8 centigr.
	Moindre degré de chaleur.	= 10 » Réaumur. = 12,5 centigr.
Hygromètre à cheveux.	Plus grande humidité.	= 58 degrés.
	Moindre degré.	= 30 degrés.

Jours dont le vent a soufflé.		Nombre de		
Du N.	2	beaux jours	28	
N.-E.	8	couverts.	2	
E.	5	pluie.	3	
S.-E.	1	grêle	0	
S.	3	vent	26	
S.-O.	3	gelée	0	
O.	6	tonnerre.	0	
N.-O.	2	neige [petite].	0	
		brouillard.	8	

Il est tombé 0m 10 mill. de pluie sur la plate-forme de l'Observatoire, du 1.er au 30.

Eau en évaporation exposée au soleil — 0m, 302 mill.

HUETTE, *Opticien.*

6.e Volume. An 1825. 33.e Livraison.

LE

LYCÉE ARMORICAIN.

SUR LE ROMAN DU BRUT.

Très-peu de personnes connaissent *le Roman du Brut*, même par extrait. Cet ouvrage, si original, mérite d'être mentionné dans un recueil qui se propose pour objet principal, de donner des renseignemens détaillés sur l'histoire de Bretagne. Il est impossible d'arriver aux tems historiques, proprement dits, sans passer par ces ères fabuleuses sur lesquelles est fondé le roman du Brut.

Toutes les monarchies ont commencé par des fables, et ces fables ont été l'origine de plusieurs littératures qui, à leur tour, ont conservé, comme des titres d'originalité, ces souvenirs mystérieux. Il y a eu jadis en Europe une littérature, pour ainsi dire, universelle, tombée aujourd'hui dans l'oubli; et cette littérature, dont la Bretagne a été la patrie, est peut-être la plus féconde de toutes en souvenirs poëtiques et en traditions merveilleuses.

Elle fait remonter les souvenirs de la grande et de la petite Bretagne jusqu'au siége de Troie. De là, elle descend de règne en règne, cite les faits d'armes de tous les rois bretons, donne la liste exacte de leurs enfans, quelque considérable qu'elle soit, fait coïncider cette chronologie avec la chronologie sacrée et profane, disant que l'un de ces rois est contemporain de David, l'autre d'Homère, et arrive, sans incertitude, à Conan Mériadec, où l'histoire de la grande Bretagne se lie à celle de la petite, jusqu'au règne de Cadwalastre, qui vivait dans le VII.e siècle. C'est à

ce règne que se terminent ces annales dont les auteurs sont si prolixes à la fois et si certains des dates, qu'ils les retrouvent partout, et sans incertitude à travers un si prodigieux éloignement.

Une monarchie fabuleuse de deux mille ans d'existence n'est pas, pour la littérature nationale, un objet à dédaigner. L'historien qui ne veut que des faits constatés, a raison sans-doute de ne pas chercher à éclaircir ces traditions mensongères; mais le poëte, qui ne veut que des images, le poëte qui préfère même les fictions aux réalités, ne trouvera nulle part une moisson aussi abondante que dans cette histoire, où les souvenirs poëtiques de l'Ionie s'associent partout aux fables sévères de l'occident et aux superstitions d'une religion, à sa naissance, interprétée par la crédulité et l'ignorance. Quand on se rappelle que la féerie tout entière vit dans ces annales, que la chevalerie en est le sujet, on ne peut assez s'étonner que des traditions qui ont donné naissance à une mythologie presque toute européenne, soient tombées de nos jours dans un mépris tel, que des hommes, très-instruits d'ailleurs, ignorent absolument l'existence des ouvrages qui la retracent.

Quelle est la nation européenne qui peut offrir en tête de ses annales une suite d'événemens aussi compliqués, aussi diversifiés, des catastrophes aussi terribles, des souvenirs aussi touchans? Dans un siècle où, lassés des réalités, nous ne voulons que des fictions, où en trouverons-nous en plus grand nombre? Cette longue suite de règnes qui forment la préface naturelle de l'histoire des Bretons, comme l'*Eneïde* est celle du peuple romain, ne nous présente-t-elle pas le théâtre le plus vaste qui, jusqu'ici, ait été offert à la poësie. Les romans poëtiques qui accusent l'incapacité de ces auteurs, qui, ne pouvant atteindre à l'épopée, rabaissent le genre à leur niveau, ces romans poëtiques qui sont de mode aujourd'hui ne trouveront nulle part autant de matériaux.

Sans doute, cette longue histoire de nos princes Troyens pèche par l'ignorance de ses auteurs. On sourit en lisant que Brutus, petit-fils d'Enée, après avoir coûté la vie à sa mère en venant au monde et tué

son père dans une partie de chasse, passe dans la Grèce, où les Troyens le choisissent pour leur *duc* :

> Icelui jouvenceau qui fut Brutus nommé,
> En force et proëesse vaillamment renommé;
> Ung jour à la forêt alla aux cerfs chacer
> Où il occit son père, cuidant ung cerf blecer.
> (*Bréviaire des Bretons.*)

On ne sait que penser de la orédulité de l'auteur qui rapporte que ce Troyen fugitif épousa la belle Ynoge, fille de Pendrasus, *noble empereur* de Grèce. Le langage naïf dans lequel ces événemens sont rapportés embarrasse encore davantage le lecteur. S'il lit ces romans dans nos anciennes traductions, dans celle de Le Baud, par exemple, il y voit avec surprise les généraux romains appelés des *connétables*. Il consent à voir ces traditions merveilleuses tournées en plaisanterie, comme dans le poëme immortel de l'Arioste; mais il ne peut lui venir dans l'idée qu'on puisse y trouver le sujet d'une épopée plus grave, comme celle du Tasse, ou d'un théâtre plus original que tous les autres, aussi sombre, aussi énergique, aussi inégal même si l'on veut que celui de Shakspeare, qui n'a pas dédaigné cette mine féconde.

L'imagination la plus vive ne trouvera jamais plus d'incidens que n'en renferme cette longue chronique. Quand Samuel donnait des rois à la Judée et qu'Homère enchantait la Grèce, les amours de Locrius et d'Astride et la vengeance jalouse de Wendolène déjà retentissaient dans les chants des bardes Armoricains. Ils chantèrent bientôt Memprice, assassin de ses frères, et dévoré par des bêtes sauvages; et Ebranoh, dont la nombreuse postérité a donné des lois à l'Italie et à l'Allemagne; et Bladud, inventeur de la nécromancie, et qui, émule d'Icare, voulut comme lui s'élever au ciel sur des ailes qu'il s'était faites. Quoi de plus tragique et de plus touchant à la fois que l'histoire de la belle Cordeille, fille du roi Léar, et qu'on applaudit encore, à quelques changemens près, sur le théâtre anglais? Privée, par son père, de son héritage, pour avoir été fidèle à la vérité, sa beauté lui attira les hommages d'un roi des Gaules. Assise sur un trône étranger, qui ne la consolait pas du trône paternel, elle voit ar-

river un vieillard fugitif : c'était son père, chassé de ses états par ses deux gendres. Elle se met à la tête d'une armée, replace la couronne sur la tête d'un père qui l'avait dépossédée; et, après sa mort, gouverne avec gloire un empire qui n'avait pas encore reconnu les droits d'une femme. Après quelques règnes, paraissent Ferrex et Porrex, dont les inimitiés rappellent celles d'Etéocle et Polynice, et leur mère qui assassine elle-même son plus jeune enfant. Ici se montrent Brennus et Belinus, dont la haine rivale, non moins sombre, donne lieu à des combats cruels souvent renouvelés, et terminés enfin par la méditation toute puissante d'une mère. Ces deux héros réconciliés volent à des conquêtes plus nobles; ils donnent des peuples à l'Italie, s'emparent de Rome, et ne s'arrêtent qu'au Capitole, défendu par Manlius. Belinus retourne dans son île, Brennus passe de l'Italie dans la Grèce, poursuit ses conquêtes jusques dans l'Asie, où la Galathie reçoit les colonies qui le suivent, et il périt de sa propre main, après avoir vu ses soldats, avides spoliateurs du temple de Delphes, céder, non pas à la valeur des hommes, mais à la colère des dieux. De quels traits ne peut-on pas peindre le cruel Mornid et Elidure, surnommé le Débonnaire, qui, deux fois roi, passe du trône dans la prison, et reprend la couronne une troisième fois, sans avoir cessé d'en être digne, mais laissant douter en même tems, dans ces vicissitudes du sort, si l'on doit envier son bonheur ou plaindre son infortune. Après une foule de princes vulgaires paraît Belgabred, l'Orphée breton; plus tard, Casibellanus, qui vainquit Jules César, quand ce capitaine, qui a caché sa défaite à la postérité, vint pour la première fois dans l'île d'Albion dont il s'empara enfin par surprise; Arviragus, le rival de Vespasien; Lucius, dont le nom latin a fait révoquer l'existence en doute, qui, le premier roi de l'île, se fit chrétien; Carrausius qui s'empara du royaume qu'il devait défendre; enfin, l'empereur Constance Chlore, héritier du dernier roi breton, dont il épousa la fille, la célèbre Hélène, mère de l'empereur Constantin, paraissent tour-à-tour sur le trône jusqu'à Octavius, beau-père de Conan Mériadoc, premier roi de la Petite-Bretagne.

A dater du règne de Conan, les souvenirs mêlés des deux nations britanniques deviennent plus poëtiques encore. Partout la grande et la petite Bretagne se prêtent un mutuel secours contre les agressions étrangères. Abandonnés des Romains, les Bretons de l'île viennent offrir une couronne à ceux du Continent, et Constantin part de l'Armorique pour fonder dans l'île une nouvelle dynastie. Peu après paraissent ses enfans, Aurélien-Ambroise, en honneur duquel les érudits de l'Angleterre veulent qu'ait été érigé *le stone-henge*, le monument le plus remarquable de la Grande-Bretagne, et Uter-Pendragon, ainsi nommé d'une étoile en forme de dragon, sans doute une comète, qui parut de son tems. Celui-ci est le père du fameux Artur de la table ronde. Avec ce dernier se montrent Lancelot, Tristan, héros de la petite Bretagne; Merlin l'Enchanteur, né peu auparavant, et l'intrépide Hoël, fidèle compagnon d'Artur, qui, tandis que celui-ci soumet les Parisiens, les Belges et les Flamands, pousse ses conquêtes dans la Navarre, et jusqu'aux murailles de Montpellier et de Narbonne.

Aussi, fut cil qui par haute vaillance
Institua premier la Table Ronde
Pour chevaliers la plus belle ordonnance
Sans doutance qu'oncques fut en ce monde
Tant le bruit jusqu'à présent redonde
. . . . . .
Et mit à mort Gérard ung félon
Duc d'Aquitaine en batailles parfaites
Et a son oncle Artur le preux Breton
Tint compagnie en toutes ses conquêtes.

(*Généalogie de la reine Anne, par* DISARVOEZ PENGUERN.)

La mythologie est un peu passée de mode. Les lecteurs, avides d'émotions, préfèrent aujourd'hui la peinture de la nature, dans sa réalité, à tous ces ornemens de l'imagination, qui la défiguraient loin de l'embellir; mais une mythologie tout historique, une mythologie fondée sur des croyances et des mœurs qui remontent jusqu'aux tems de la théocratie druidique, une mythologie qui a inspiré l'Arioste et le Tasse, peut sans doute exercer sur l'imagination une heureuse influence. Les dieux d'Homère, bien qu'ils partageassent les préjugés et les petites passions des hommes, étaient encore

loin de nous. Nul être, d'une nature différente de la nôtre, ne s'interpose au contraire entre ces chevaliers redresseurs de torts, et ces ermites qui unissaient les époux, et ces fées qui protégeaient ou persécutaient tour à tour les amans. La mythologie homérique, d'ailleurs, peint un climat qui n'est point le nôtre. Toutes les scènes de chevalerie se passent dans nôtre patrie. L'aspect des lieux, les noms qu'ils portent, nous les retracent encore. Ces vieilles ruines sont celles de ce château qui a soutenu les assauts de tous les preux d'Artur rassemblés contre le ravisseur de Genièvre ; cette grotte profonde est celle qui renferme le tombeau où gît Merlin quoique vivant, martyr de son art et de l'imprudence de Viviane. Et qu'on ne croie pas qu'en consacrant ses veilles à ces traditions mensongères, on ne s'occupe que d'un objet futile. L'histoire menteuse de ces chevaliers est l'histoire véritable de ceux qui en ont conservé le souvenir. C'est le tableau fidèle des mœurs de ceux qui y ajoutaient foi. On est d'autant plus exact quelquefois dans la peinture des mœurs, qu'on rapporte plus de mensonges et d'extravagances.

Il ne faut pas conclure de ce qu'on recommande cette source presque oubliée de souvenirs poëtiques, qu'on veuille s'en étayer pour donner une nouvelle forme à l'histoire. Quoique celle-ci soit une fable convenue, comme on le répète jusqu'à satiété, il est du devoir de celui qui se consacre aux études sévères qu'elle exige, de ne rien adopter que de démontré ; et, à ses yeux, il existe une ligne palpable de démarcation entre ces traditions, où il est permis aux poëtes de puiser sans conséquence, et ces souvenirs authentiques que réclame le chronologiste, et sur lesquels s'appuie l'homme d'état. Il n'y a nul danger à prôner ces fables. Il n'y a pas à craindre, comme on a voulu le faire entendre, que les étrangers pensent que les annales bretonnes soient toutes fondées sur des romans. On sait que les règnes des princes bretons depuis Conan Mériadec jusqu'à Alain II, contemporain de Cadwalastre, sous le règne duquel s'est éteinte l'ancienne nation britannique, ont été soumis par l'abbé Gallet, à la critique la plus sévère et la plus minutieuse, et qu'en adoptant les conclusions de cet abbé, on craint peu de s'égarer.

Le roman du Brut renferme dans un seul corps d'ouvrage toutes ces traditions antiques ; et, quand bien même on ne serait pas d'accord sur son authenticité, cela ne l'empêcherait pas de l'être sur son importance littéraire. Son nom signifie qu'il a pour but de célébrer les actions de Brutus et de ses descendans. Vers le milieu du XII.e siècle, Geoffroi de Montmouth traduisit, du bas-breton en latin, cet ouvrage qui avait paru vers 735, sous le titre de *Brut-Brenhined*, c'est-à-dire chronique royale. Cette chronique, écrite en langue bretonne, était en quatre livres et en vers. Geoffroi avoue dans sa préface que ce précieux manuscrit lui avait été apporté de la petite Bretagne, par Gauthier Calen, archidiacre d'Oxfort. Robert Wace, natif de Jersey, traduisit aussitôt le livre publié par Geoffroi en langue romance et en vers. Le roi Henri II, charmé de la lecture d'un ouvrage où on exaltait la valeur, on célébrait la beauté, on flattait tous les goûts du siècle, ordonna la traduction en langue romance de tous les ouvrages de ce genre, publiés jusqu'alors en latin. Chrétien de Troyes traduisit ces romans en vers français ; et c'est d'après les ouvrages de celui-ci, que nos auteurs des deux derniers siècles ont reproduit tous ces romans de chevalerie, que M. de Lesser vient de rajeunir aujourd'hui.

Qu'on ne dise pas que Geoffroi de Montmouth est le Macpherson de la littérature bretonne, si tant est toutefois que Macpherson lui-même doive être considéré comme un imposteur. Qu'on ne dise pas que ce livre, dont il se dit le traducteur, est de son invention. Guillaume de Newburg, au rapport de l'abbé Gallet, l'ennemi déclaré de Geoffroi, convient, tout en l'accusant d'imposture, que son ouvrage est composé d'après les anciennes fables des Bretons. Antoine le Roux, Matthieu Paris, en disent autant. Ussérius rapporte que le manuscrit qu'a traduit Geoffroi, existait de son tems dans la bibliothèque de Coton. Comment se fait-il que ce Geoffroi, surnommé le Menteur, se trouve presque toujours d'accord avec Bède et que ce qu'il dit des époques des règnes des princes Bretons depuis Conan-Mériadec, se trouve, au rapport de l'abbé Gallet, de la plus grande exactitude : inventer de cette ma-

nière serait à coup sûr impossible. L'abbé Gallet convient des interpolations faites au roman du Brut, telle que celle de l'histoire fabuleuse de Sainte-Ursule et des onze mille vierges, histoire qu'Ussérius attribue à une main étrangère. Mais ces interpolations ne font rien à l'origine armoricaine de ces traditions. M. de la Rue a trop bien prouvé l'existence de lais bretons antérieurs au XII.e siècle, pour que le poëme de Geoffroi puisse être considéré comme une invention qui ne daterait que de ce siècle.

D'ailleurs, on peut dire des ouvrages mis au jour par Macpherson et Geoffroi, ce que Rousseau disait d'un livre plus respectable, que les inventeurs en seraient plus étonnans que le héros. Geoffroi était un homme instruit pour son siècle; et, s'il eût été l'inventeur du roman du Brut, il ne fût pas tombé, comme l'observe l'anglais Ellis, et après lui M. de la Rue, dans la faute de faire menacer l'Italie par ses paladins bretons, à l'instant où elle était défendue par Bélisaire. Il n'aurait pas commis tant de fautes de chronologie et de géographie. Guillaume de Malmesbury, qui écrivait en même tems que Geoffroi, avoue qu'à cette époque les exploits d'Artur étaient chantés par les Bretons. Si le roman du Brut était de l'invention de Geoffroi, comment se ferait-il qu'on le trouvât aussi bien dans les manuscrits gallois que dans des manuscrits bas-bretons, puisque c'est d'après ces premiers qu'il a été traduit en vers français par Gaimar. Geoffroi n'eut pas eu besoin de donner comme venant du continent un poëme chanté dans sa patrie. Des auteurs de légendes, antérieurs à Geoffroi, rapportent enfin les mêmes fables que lui. La vie de Saint-Pair, évêque de Vannes, parle du roi Artur et de son passage sur le continent; celle de Saint-Paul-de-Léon relate la conversion du roi Marc, mari de la blonde Yseult.

Une partie des reproches faits à Geoffroi de Montmouth, ou Geoffroi-Artur, comme l'appellent quelques-uns à cause de son héros principal, proviennent aussi des préjugés de nation. Geoffroi était originaire du pays de Galles, et les Anglais ont décrié de tout tems la littérature d'un peuple conquis, avec lequel la politique n'a pu encore les réconcilier.

Il y a une réflexion bien naturelle qui peut servir à expliquer pourquoi quelques-unes de ces fables n'appartiennent pas évidemment aux bardes Armoricains, auxquels on les attribue. Les aventures des chevaliers de la Table-Ronde sont si extraordinaires, les faits d'armes qu'on leur prête sont si bien hors de nature, que chacun de ceux qui les ont traduits a cru sans danger pouvoir y faire des additions qui rendaient ces souvenirs fabuleux plus mystérieux encore. On ne doit pas plus en vouloir à Geoffroi, des additions auxquelles il a consenti par complaisance pour l'archidiacre d'Oxfort et autres, qu'on n'en a voulu à l'Arioste, des changemens qu'il s'est permis de faire aux romans sur lesquels il a brodé son poëme. Cette faute, si c'en est une, n'est pas grave; et, si elle ne trouve pas de grâce auprès des historiens critiques, les littérateurs l'excusent toujours. Il faudrait être de bien mauvaise humeur pour faire un crime à M. de Lesser, qui a traité des mêmes événemens, de s'être permis de placer au siècle d'Artur des noms tout modernes :

Les bons seigneurs du pays poitevin
Sont très-surpris, oyant cette aventure,
L'un avait nom Larochejacquelin,
On dit qu'un autre était nommé Lescure.
(*Table-Ronde*. Chant 12).

On pourrait objecter que cet ouvrage, mis au jour par un anglais, répandu par un roi d'Angleterre, ne concerne que les ères fabuleuses de l'histoire de la Grande-Bretagne jusqu'à la fin du IV.e siècle, et que ce n'est qu'accidentellement qu'il traite de l'Armorique. Quel que soit le théâtre des aventures surprenantes des héros célébrés par le roman du Brut, si les auteurs de ce livre sont Bretons, les hauts faits qu'ils retracent appartiennent du moins à la littérature qui les a préservés de l'oubli. D'ailleurs, qui ne sait que dans ces tems reculés l'histoire de la mère-patrie et celle de la colonie ne font qu'une; qui ne sait que le fabuleux Brutus débarqua dans l'Armorique avant de pénétrer dans l'île qui lui doit son nom :

Ces deux ducs et leurs gens ensemble tant nagèrent
Qu'à la bouche de Loire leurs vaisseaux arrivèrent
En des contrées prochaines firent les proie cueillir
Pourquoi les rois de Gaule les vinrent assaillir.
[*Le Bréviaire des Bretons*].

Enfin, la plupart des lieux chantés dans les anciens lais armoricains, sur lesquels est fondé le roman du Brut, se trouvent dans la petite et non dans la grande Bretagne : tels sont le château de Joyeuse-Garde, la forêt de Bréchiliant, le Val-Sans-Retour.

C'est aux descendans de ces Bretons, les créateurs d'une littérature jadis universellement adoptée, qu'il appartient de la faire revivre aujourd'hui. Les bardes Armoricains ont été autrefois les devanciers des troubadours, les instituteurs des trouvères. La petite Bretagne a été le berceau de la poësie anglaise et française au moyen-âge (ceci est incontestablement prouvé par M. de la Rue, qu'il faut citer souvent, quand on traite de cette matière), c'est donc à elle de faire voir maintenant que si les progrès des mœurs et de la littérature ne lui permettent plus de se créer une littérature à elle, dans un idiome particulier, il y a encore de la gloire à conserver intacts les antiques dépôts de la littérature la plus originale, sans contredit, qui ait paru en Europe.

ED. RICHER.

LES TOSCANS ET LA FOUDRE.

J'ai lu, dans la 29.e livraison du *Lycée*, une assertion étonnante, qui est que les prêtres toscans pouvaient, par des moyens physiques, faire tomber la foudre à leur gré (1); et, comme personne jusqu'à présent n'a relevé cette opinion, qui me parait paradoxale, je prends le parti d'y opposer mes doutes.

1.° Malgré le penchant que les antiquaires des derniers siècles ont à exalter les anciens, il n'y en a pas un seul qui fasse honneur aux Etrusques de la merveilleuse puissance qu'on leur attribue aujourd'hui. « Les petites notions que les Etrusques avaient sur la » physique, les engagèrent à croire qu'ils étaient assez

(1) Page 410 du 5.e volume du *Lycée*.

» savans pour pénétrer dans les mystères des causes » premières. En conséquence, ils s'occupèrent sans » cesse à tâcher de lire dans l'avenir...., en observant » le vol et le chant des oiseaux et à consulter la volonté » des dieux, en observant les astres et les entrailles des » victimes. » Ainsi parle Mongez, qui a recueilli tout ce que les archéologues avaient dit avant lui au sujet des Toscans, et on voit que leur savoir se bornait à de misérables superstitions et de petites notions sur la physique.

2.° J'ai consulté les anciens historiens, et ils ont tous oublié de faire honneur aux Etrusques du pouvoir de disposer de la foudre Cependant, on connaît leur exactitude à rapporter les faits extraordinaires, qu'ils appellent prodiges et présages, exactitude telle que Tite-Live, en les racontant, avertit qu'il ne les croit pas « *equidem plura transcribo quàm credo.* » César lui-même, qui a évité ce défaut, n'a point passé sous silence un petit phénomène électrique qui lui paraissait singulier. « On aperçut, dit-il, des aigrettes » lumineuses sur les pointes des dards (*cacumina pilorum arsere*).

Comment se fait-il que tant d'historiens, qui nous ont conservé le souvenir de ces minutieuses merveilles, aient négligé d'apprendre à la postérité la surprenante habileté des Toscans dans l'art d'attirer le feu du ciel? Y a-t-il eu entr'eux une conspiration pour nous cacher la vérité?

3.° Les poëtes s'emparent avec avidité des faits qui prêtent à la poësie, sans examiner s'ils sont vrais ou fabuleux; et on avouera qu'un pouvoir égal à celui de Jupiter, celui de lancer la foudre, donnait beau jeu à leur imagination, et devait leur paraître un objet digne d'exercer leur verve. Chose inexplicable! tous les poëtes, depuis les faiseurs d'épigrammes jusqu'aux poëtes épiques, ont eu la maladresse de négliger un si beau sujet. Ils racontent que le fabuleux Prométhée déroba le feu du ciel, et ils n'ont pas dit un mot des Toscans, qui l'attiraient en effet. Virgile, pour avoir occasion d'orner son poëme de quelques beaux vers, place Salmonée dans le Tartare pour le crime d'avoir affecté la Divinité, en agitant des flambeaux et en faisant rou-

ler son char sur un pont d'airain, par imitation du tonnerre :

« Vidi et crudeles dantem Salmonea pœnas,
» Dum flammas Jovis et sonitus imitatur Olimpi....
» Demens! qui nimbos et non imitabile fulmen
» Ære et cornipedum cursu simulârat equorum.
» At Pater omnipotens densa inter nubila telum
» Contorsit (non ille faces, nec fumea tædis
» Lumina) præcipitemque immani turbine adegit. »
(ÆNEID., *lib. VI*, *vers* 585.)

Je voudrais bien qu'on m'expliquât pourquoi ce poëte s'est privé des avantages que lui offrait la science des Toscans, qui ne se contentaient pas d'imiter grossièrement le tonnerre, mais qui le faisaient éclater effectivement.

L'occasion d'en parler ne lui a pas manqué. Il a feint que Mézence, roi de ces Toscans, chassé de ses états pour cause de tyrannie, se joignit à Turnus, avec un corps de troupes qui lui étaient restées fidèles. Le poëte ne pouvait-il pas supposer parmi elles quelques prêtres possesseurs du secret de faire jaillir des nuages la terrible étincelle électrique qu'on appelle foudre? Quelle belle machine dans un poëme épique! Quel tumulte dans les combats! Quelle terreur pour les Troyens! Quels développemens pour la poësie!

4.° Pline le naturaliste n'ignorait rien de ce qu'on savait de son tems sur la physique; et, pour ne rien omettre de ce qu'on croyait savoir, il a accumulé dans son livre une infinité de faits dénués de vérité comme de vraisemblance, et qui aujourd'hui font lever les épaules. Voyons donc ce qu'il dit des Toscans. « Les » Etrusques, dit-il, évoquaient la foudre, quand ils » voulaient se défaire de quelques monstres ou de » quelque ennemi. A leur imitation, le roi Numa » l'évoqua souvent, mais Tullus Hostilius l'ayant évo- » quée, sans se servir des rits ordinaires, en fut » lui-même frappé et en mourut. »

Vous le voyez, la physique n'entrait pour rien dans le savoir-faire des Toscans. C'était, selon Pline, par des évocations, c'est-à-dire par des rits superstitieux, qu'ils faisaient éclater les carreaux foudroyans sur les monstres et sur leurs ennemis. Or, je demande si on croit sérieusement que, par des pratiques ridicules, ils pouvaient réellement faire descendre le feu

du ciel, et si la puissance que Pline leur attribue ne doit pas être rangée parmi les mille et un contes qui déparent son ouvrage, d'ailleurs estimable ?

5.° Ce même auteur nous apprend que les Etrusques ne donnaient qu'à neuf de leurs divinités le privilége de lancer la foudre (liv. II, chap. 53). Comment ce peuple aurait-il refusé aux autres dieux un pouvoir dont il était lui-même en possession ? Ses prêtres auraient-ils osé s'élever au-dessus de ceux qu'il adorait ?

6.° Un secret aussi étonnant que celui des Toscans aurait dû être impérissable, à cause des avantages inestimables qu'il leur procurait contre leurs ennemis. Je sais que plusieurs inventions utiles se sont perdues par suite de l'irruption des peuples barbares, qui faisaient disparaître devant eux les savans, les écoles et les bibliothèques. Mais pourquoi les Etrusques se sont-ils laissé subjuguer par ces nations barbares, s'ils disposaient d'une arme plus redoutable que notre artillerie, s'ils avaient dans le ciel un auxiliaire aussi effrayant qu'inévitable ? Pour écraser leurs ennemis, ils n'avaient qu'à changer leurs bataillons en légions fulminantes, ils n'avaient qu'à dire, comme Elie : « *Descendat ignis de cœlo et devoret te et quinquaginta tuos.* »

7.° Après avoir exposé mes raisons, je dois peser celles qui servent de base à la nouvelle opinion.

1.° Une inscription trouvée à Eugubium, dans l'ancienne Ombrie, porte, dit-on : « Qu'on fasse à Esus » un sacrifice avec une truie égorgée, avec un septier » de fleur de farine, une urne de vin et les cuisses » d'une génisse. Voilà ce qu'il convient d'offrir pour » le premier foudre. »

Je ne vois pas quel avantage on peut tirer de cette inscription. « Les aruspices (romains), dit Mongez, » purifiaient tout lieu, sans exception, sur lequel la » foudre était tombée, et le consacraient par le sa» crifice d'une brebis. » Les Ombriens, au lieu d'une brebis, offraient d'autres sortes de victimes dans les lieux où le tonnerre tombait, et voilà tout ce qu'on peut inférer de la table d'Eugubium (aujourd'hui Gubio).

2.° « Cette traduction, ajoute-t-on, est très-curieuse » sous le rapport de la science de la physique que

» possédaient les prêtres ; et, à cet égard, voici un » passage de Sidoine Apollinaire, dans son panégyrique » de l'empereur Jules Valère Majorien, qui con- » firme cette connaissance ancienne : « Si le Chaldéen, » a l'art de bien observer les astres, si l'habitant » de la Colchide connaît bien la vertu des plantes » vénéneuses, si le Toscan à son gré fait tomber la » foudre, si le Thessalien peut évoquer les ombres..... »

Cette preuve paraît d'abord triomphante. Mais, par malheur, elle renferme un faux dans le point essentiel, et on le verra en lisant les vers de Sidoine Apollinaire.

« . . . . . Recto si tramite servat
» Sydera Chaldæus, novit si gramina Colchus,
» Fulgura si Thuscus, si Thessalus elicit umbras,
» Si Lyciæ sortes sapiunt, si nostra volatu
» Fata loquuntur aves, etc. (vers 260 et suivans.)

Le poëte attribue aux habitans de la Colchide la connaissance de certaines herbes, non-seulement *vénéneuses*, mais propres à entrer dans les compositions magiques, telles qu'en faisait Médée (car Virgile prétend qu'avec certaines plantes on opère des prodiges, Eglog. VIII, v. 97.) : il ajoute que différentes nations connaissent l'avenir par l'inspection des astres, par la nécromancie, par le sort, par le vol des oiseaux, et que les Toscans sont habiles dans l'art de tirer des présages des différentes manières dont la foudre tombe. On ne tirera jamais autre chose du passage d'Apollinaire; et voir le pouvoir de faire descendre à son gré le feu du ciel, dans ces paroles (*novit*) *fulgura si Thuscus*, c'est visiblement en corrompre le sens et prêter sa propre opinion à cet auteur au lieu de le traduire.

Les anciens ont assez de supériorité sur nous, sous le rapport des belles-lettres et des beaux arts. N'allons pas encore les transformer en physiciens habiles, et même plus habiles que ceux de notre tems. Car, quoi qu'il en soit des cerfs-volans électriques et des paratonnerres, malgré l'éloge emphatique qu'on a fait de Franklin, en disant :

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.

aucun physicien moderne n'a le pouvoir d'arracher la foudre au ciel ; et si l'auteur que je réfute possède cet admirable secret, je consens qu'il la fasse éclater sur ma tête, en expiation de mon incrédulité.

MAHÉ.

MÉMOIRE

SUR LES MOYENS

DE NETTOYER LE LIT DE LA LOIRE ET D'EN RETABLIR LA NAVIGATION (1),

LU A LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE,

Le 7 juillet 1825.

C'est dans les montagnes du haut Languedoc et de l'Auvergne, que sont les principales sources de la rivière de Loire : malheureusement, ces montagnes sont dans un état de décomposition rapide, résultat probable de l'action prolongée des feux volcaniques qu'elles ont nourris dans leurs cavités, pendant une longue suite de siècles.

De cette cause, naissent deux inconvéniens : le premier est la réduction successive du volume des eaux de la Loire, produite par l'abaissement progressif du sommet de ces énormes saillies ; le second est l'encombrement du lit du fleuve par les terres et les sables qui s'en détachent et qui sont entraînés par les courans. Toute la puissance humaine est sans force contre le premier de ces inconvéniens, qui est une loi éternelle de la nature, dont on pourrait néanmoins retarder les effets, en couvrant de végétaux les sommets de ces montagnes, s'il était possible de réussir à les y faire prospérer : quant au second, on peut y remédier par des travaux faits avec soin et suivis avec constance.

L'empereur d'Autriche, Joseph II, voyageant sous le nom de comte de Falkeinstein, disait à M. Mellinet, qui l'accompagna dans la promenade qu'il fit sur le port de Nantes : *vous avez là, Monsieur, une belle rivière?* — Oui, M. le comte, mais elle n'est pas aussi belle que le Danube. — *Ne nous enviez pas le Danube*, répliqua le prince, *il ne vaut pas à mon pays ce que la Loire vaut à la France : elle en est la veine cave ;*

(1) Un mémoire sur ce même sujet, par M. R**** d. l. M., a été inséré dans le *Lycée*, page 191 du 1.er volume. (*Note de l'Édit.*)

c'est la principale source de sa richesse, de sa prospérité, de sa puissance.

L'opinion du monarque voyageur est celle de tous les hommes instruits en Europe, et je l'adopte ici comme un principe généralement admis, d'où résulte la conséquence que c'est au gouvernement seul à prendre les mesures et à faire exécuter les travaux nécessaires au rétablissement, au maintien et à la conservation de la navigation de ce fleuve. Tout travail partiel serait inutile et même nuisible. L'opération doit être une, et ne peut être effectuée que par une entreprise générale, ordonnée, dirigée et surveillée par le gouvernement de l'état, et à ses frais.

Il y a, dit-on, beaucoup de projets proposés pour indiquer les moyens de parvenir au rétablissement de la navigation de la Loire, mais ils n'ont pas été publiés par leurs auteurs, et je n'ai pas le droit de les discuter. Il en est pourtant un, dont tout le monde parle et dont, par conséquent, je puis parler comme les autres: c'est celui de M. Cormier, ingénieur des ponts et chaussées, lequel, suivant le bruit public, a été goûté par le gouvernement, qui a ordonné d'en faire l'essai. On prétend qu'il consiste à creuser le milieu de la rivière, à rétrécir son lit et à donner une grande rapidité, et par conséquent une grande force au courant, par le moyen d'épis placés de distance en distance, submersibles, formant, par leur obliquité et le rapprochement de leurs pointes opposées, une espèce d'entonnoir, lesquels rassembleraient le volume total des eaux dans un chenal très-circonscrit.

Ce projet, qui se rapproche un peu du mien, intéresse au premier coup d'œil; mais il m'a paru présenter, à la réflexion, des inconvéniens graves. Au reste, il est impossible de pouvoir le discuter, puisqu'on n'en connait pas l'ensemble, et je craindrais, en le combattant, d'être injuste envers l'auteur, comme envers le projet, car il est possible qu'il ne soit pas tel que je viens de le présenter et qu'il soit même le véritable remède au mal qui cause nos inquiétudes.

Ce que je viens de dire est un avis à mes lecteurs, et je les invite à en profiter de manière à ne considérer mes objections et mes raisonnemens sur le projet de M. Cormier, que comme de simples conjectures.

Je désirerais qu'il fût ici présent et que, nous dépouillant l'un et l'autre de l'amour propre d'auteur ; nous pussions réunir en commun l'ensemble de nos méditations pour en former un projet utile à notre commune patrie.

Avant de développer mon plan, il me semble nécessaire d'entrer dans des détails préalables ; de faire, pour ainsi parler, l'état des lieux ; de signaler les difficultés qu'on aura à surmonter et les obstacles qu'il faudra vaincre.

Ce n'est point ici un de ces projets dont l'exécution peut fournir un bénéfice éventuel dont on n'a pas une idée bien nette : il s'agit de ce que nous possédons encore et que nous sommes menacés de perdre, d'un bien réel auquel tient, je ne dis pas la splendeur, mais encore l'existence de notre cité. Car, supposez la navigation de la Loire perdue sans ressources, et dans dix ans, l'herbe croîtra dans vos rues. Je pourrais en dire autant des villes d'Angers, de Saumur, de Tours, de Blois, d'Orléans, etc. ; je pourrais, appliquant mon assertion à toute la France, vous la peindre privée de la moitié de son industrie, de son commerce, et vous montrer l'agriculture du milieu de ce royaume dans un état effrayant de langueur et d'apathie.

Le mal est grave, il est urgent, il exige de prompts remèdes, la source en est à la source du fleuve, mais il s'étend tout le long de son cours. Quelques-unes des rivières qui y affluent l'augmentent singulièrement, notamment la Vienne qui, dans ses débordemens après les pluies d'orages, charie une si grande quantité de terre argileuse : elle en sallit tellement la Loire que ses eaux ressemblent à une lessive trop fortement chargée de cendres.

Quand on considère l'immense étendue qu'avait autrefois le lit de la Loire, excepté dans quelques endroits où il était resserré dans un espace un peu plus étroit, par le rapprochement accidentel des coteaux, et qu'on fixe ensuite son attention sur les portions de terrains qu'elle a abandonnés et sur les îles nombreuses qui se sont formées dans son milieu, on est tenté de croire que ce lit est encombré à peu près au 778e de sa profondeur et de sa largeur. Le commencement

de cet encombrement date de bien loin, puisque, [illegible] tems de Saint-Félix, les eaux du fleuve ne baignaient plus les murs de Nantes et qu'il fut obligé de conq[illegible] la prairie de la Hanne pour faire ce port vaste majestueux que nous nommons Port-Maillard, aujourd'hui rétréci et partagé en trois bassins par [illegible] banc de sable qu'on a laissé s'y former et consolider, banc que l'on nomma la Saulsaye, probablement parce qu'on y planta d'abord des saules, et qui depuis est devenu l'Isle-Feydeau, du nom de M. Feydeau de Brou, intendant de Bretagne.

L'administration bienfaisante et paternelle des Etats de Bretagne, stimulée par la mairie de Nantes, s'occupait depuis long-tems de l'état fâcheux de la Loire, mais ses pouvoirs ne s'étendaient que sur la partie du fleuve située dans le comté nantais. La partie supérieure était surveillée par le gouvernement royal, et comme l'administration des ponts-et-chaussées de France n'avait rien de commun avec celle des ponts-et-chaussées de Bretagne, il existait rarement unité de plans et de moyens, et presque jamais simultanéité d'opérations entre ces deux corps, ensorte qu'il était presqu'impossible qu'il se fît jamais rien de bon.

J'ai cherché à me procurer les procès-verbaux et les plans figurés des sondes faites à différentes époques dans la Loire, par ordre des états de Bretagne, que je me rappelle avoir vus, lorsque je travaillais à l'arrangement des archives de la mairie de Nantes, en 1779. Mais ces archives ont été bouleversées et même spoliées pendant la révolution, et M. Etiennez, secrétaire en chef de la mairie, qui a bien voulu faire pour moi quelques recherches avec l'obligeance qui le caractérise, n'a pu me fournir que le tableau imprimé des sondes qui ont eu lieu depuis 1746 jusqu'à 1764, dans le port de Nantes, et plus bas jusqu'à Belle-Isle, un peu au-dessous de Couëron. Ces sondes ne prouvent rien; car on sait que la profondeur du fleuve varie continuellement et que les sondes d'une année ne sont plus les mêmes l'année suivante. Ce document ne constate rien autre chose que le système constamment suivi pour s'opposer à l'encombrement de la Loire et qui me paraît avoir plutôt augmenté que diminué le mal. Feu M. Groleau, ingénieur des ponts et chaussées à Nantes,

it fait dans la Loire plusieurs ouvrages d'après ce
ême : un de ses successeurs m'a avoué récemment
ils avaient eu un effet contraire à celui qu'en atten-
t l'auteur. Je n'en suis pas surpris.

Le système consiste, comme on sait, à rétrécir sans
se le lit du fleuve par des épics et des digues, à
voriser de tous côtés les attérissemens, à augmenter
tant que possible les îles existantes, et à en former
nouvelles, en fixant et consolidant les bancs de sable
les attérissemens par des plantations de saules et
d'osiers. Avait-on l'espoir que la Loire se lasserait enfin
de rouler des sables et de déposer l'argile qu'elle tient
suspendue dans ses eaux ? C'eut été une espérance bien
mal fondée et on ne l'avait pas ; mais on s'était persuadé
qu'on donnerait par ce moyen plus d'énergie au cou-
rant, tandis que ces îles plus grandes, ces attérissemens
nombreux, ces plantations multipliées, émoussent,
brisent, rompent le courant, le jettent continuellement
d'un bord à l'autre, y occasionnent des remous, des
stagnations qui favorisent partout de nouveaux dé-
pôts.

J'ai vu, depuis ma jeunesse, les îles situées au-des-
sous des ponts s'augmenter d'un tiers par des planta-
tions de saules, et le port de Nantes diminué, dans la
même proportion, au point qu'il ne pourrait plus con-
tenir aujourd'hui la même quantité de navires qu'il re-
cevait de 1770 à 1790, époque de la grande prospérité
commerciale de notre ville. Le canal entre l'île Videment
et la prairie au Duc, a été comblé par les sables ; celui
entre l'île Le Maire, situé en face de l'Ancienne Cons-
truction et la même prairie, l'est aussi ; celui entre
l'île Cheviré et la prairie de Bouguenais, l'est de même.
L'accroissement de la grève qui est à la queue de l'île
Feydeau, auquel il était si facile de s'opposer, a été
favorisé, et l'est encore, et elle s'allongera jusqu'à ce
qu'elle soit rendue vis-à-vis le bureau des douanes, où
elle sera prise en flanc par le canal de la Magdeleine
qui entraînera les sables qui la forment. Notre port en
est-il meilleur aujourd'hui ? Je ne le crois pas : il est
seulement plus encombré, plus petit qu'il n'était ;
mais j'ai l'espoir qu'une plus grande prospérité com-
merciale fera sentir, avant peu d'années, la nécessité
de le creuser et de l'agrandir.

Probablement, les mêmes événemens ont eu lieu dans toute la longueur du cours de la Loire, et je suis persuadé que si l'on continue à suivre, pendant 40 ans encore, les mêmes erremens, ce fleuve finira par ne présenter en été qu'une arêne aride, et, en hiver, un vaste marécage, totalement impropre à la navigation, et des inondations désastreuses. Il est même à craindre que ses eaux, sans cesse arrêtées par des obstacles, ne se creusent des canaux souterrains, accidens fâcheux et graves puisqu'ils diminuent le volume des eaux.

Pour bien juger la Loire, il faut la considérer dans les différentes saisons de l'année. C'est au printems et en automne, c'est-à-dire dans le tems des moyennes eaux, que la navigation est plus commode et plus facile sur ce fleuve. En été, elle est totalement interceptée en quelques endroits. On y aperçoit à-peine quelques filets d'eau qui se font jour à travers les sables : ce n'est pourtant pas qu'elle en manque, autant que cet état de choses pourrait le faire croire ; non sans doute, mais la plus grande partie du liquide coule par infiltration, entre sous les sables, et un peu plus loin on est fort étonné de trouver non-seulement assez d'eau pour la navigation, mais encore un courant assez actif. En hiver, après de longues pluies, surtout lorsqu'elles sont accompagnées par la fonte des neiges des montagnes, le volume immense des eaux ne pouvant plus être contenu dans un lit presque comblé, le fleuve déborde et inonde à de grandes distances, les terrains situés sur ses rives.

En recherchant les causes qui paraissent contribuer d'une manière plus active à la formation des bancs de terres et de sables qui obstruent le lit de la Loire, à leur tassement comme à leur consolidation, j'ai cru les trouver dans les différens accidens du gisement de ses rives, tels que les baies, les enfoncemens, les boëres, les pointes, les groupes d'îles, les attérissemens et ces plantations multipliées de saules et d'oseraies qu'on y remarque çà et là, lesquels, comme je l'ai déjà dit, rompent le mouvement naturel des eaux, brisent et affaiblissent les courans, occasionnent des tourbillons, des remous, et repoussent les sables et les terres dans les endroits où l'eau est stagnante et tranquille, et où, par consé-

quent, ils se déposent et se tassent. D'autres terres, d'autres sables viennent bientôt se joindre aux premiers et former une masse assez considérable pour résister à tous les efforts des courans d'hiver. Ce sont là, dans mon opinion, les véritables causes du mal, celles qu'il est important de combattre et d'anéantir.

Cependant, malgré son état actuel, La Loire, aidée des nombreuses rivières qui lui portent le tribut de leurs eaux, peut encore rester navigable pendant des milliers d'années, au moyen des sages précautions qu'on peut prendre. Quand on considère la masse imposante de ses eaux, il est difficile de s'élever à la crainte de la voir en manquer. Mais je repousse également les temporisations, les demi-mesures, et les moyens violens et indiscrets dont les résultats incertains peuvent rendre le mal incurable. Ce qui me répugne dans ce qu'on dit être le projet de M. Cormier, c'est que j'y vois une seconde édition, peut-être à la vérité revue et corrigée, mais toujours une nouvelle édition de l'ancien système, qui, dans mon opinion, a fait tant de mal à notre rivière : ce sont toujours des épis ou des digues, obliques et submersibles. Sans effet dans les basses eaux, qui probablement ne les atteindront pas, ils donneront, pendant les moyennes eaux, une grande rapidité au courant; ce qui favorisera la navigation descendante, mais rendra la navigation montante, déjà si longue, bien plus difficile et plus lente encore (1). Quoi qu'il en soit, c'est dans ces circonstances que les épis auront des effets plus avantageux. La force du courant sera telle, si les digues sont bien placées, qu'il ne se fera plus de dépôts de terres et de sables dans le milieu de la rivière; mais il faut observer, qu'après avoir dépassé un épi, les eaux reprendront de suite leur niveau, qu'elles remonteront dans l'espace qui les sépare de l'épi suivant, et qu'elles y déposeront les sables et les terres dont elles seront chargées, parce qu'il y aura, là, stagnation.

(1) On pourrait dans ce cas, le lit de la rivière étant libre partout, faire remorquer les trains de chalands par des bateaux à vapeur, si la dépense de construction de ces derniers et de leur entretien pouvaient être compensés par les bénéfices résultant de la célérité du voyage.

qui existent, seront disposées en talus comme elles, et le lit du fleuve sera creusé aussi en talus, depuis l'empatement de chaque levée jusqu'à son thalweg ou milieu, lequel aura de 30 à 40 pieds de profondeur au-dessous de son fond actuel; ce qui donnera au lit fluvial, depuis sa plus grande profondeur jusqu'à la couronne des levées, 50 à 60 pieds d'encaissement, dont la forme sera celle d'un canot dont on aurait scindé les deux extrémités. On voit qu'à ce moyen, le poids des eaux portera bien plus sur le fond que sur les côtés, d'où leur masse sera sans cesse repoussée par la pente du talus.

Peut-être ne sera-t-il pas nécessaire de donner autant de profondeur au lit du fleuve, dans sa partie supérieure. Elle devra être réglée d'après le volume et l'élévation ordinaire des eaux, dans cette partie, et encore d'après la pente à établir pour donner au courant la rapidité convenable; car trop, comme trop peu de pente seraient également nuisibles. La pente actuelle paraît bonne, et on pourrait la prendre pour base: ce n'est pas elle qui s'oppose à l'activité du courant (1).

Tout en conservant au fleuve son imposante majesté, on réduira son lit à une largeur convenable, et on aura soin surtout de placer en dehors des levées, les enfoncemens, les baies, toutes les îles qu'il sera possible de séparer du fleuve, et celles dont on pourra employer le

(1) Ceux qui ont le projet de donner, par des digues et des épis, une si grande rapidité au courant, ne font pas attention que de là résulteraient deux inconvéniens aussi fâcheux que le mal auquel ils veulent remédier. Le premier serait de rendre la navigation montante, sinon impossible, du moins tellement longue et par conséquent dispendieuse, qu'il vaudrait autant faire effectuer le transport des marchandises par le roulage de terre. Le second serait d'évacuer trop vite les eaux et d'en réduire en peu de tems le volume au point de le rendre insuffisant à la navigation pendant l'été, la fin du printems et le commencement de l'automne. Cette observation concerne plus spécialement la partie de la haute Loire depuis Nantes jusqu'aux canaux qui joignent le fleuve au Rhône.

Comme le Rhône a plus d'eau qu'il ne lui en faut, ne pourrait-on pas en faire boursoufler une partie en quelque endroit, par exemple, depuis Condrieu à Saint-Rambert, et la déverser dans la Loire pour l'alimenter? Ce serait une belle et grande opération; mais que le gisement des montagnes, la difficulté de faire concorder les niveaux et celle d'établir la pente du canal de dérivation rendent peut-être impossible.

flanc le plus voisin du thalweg à former les levées ; enfin, on creusera, et on arrondira les pointes ou caps qu'on ne pourra pas laisser en dehors, de manière à présenter partout, au courant, des formes glissantes ou au moins arrondies, en sorte que rien ne forme obstacle aux révolutions sur eux-mêmes des globules de l'eau et à leur échappement, si je puis ainsi m'exprimer.

Si, dans les endroits où il y a des groupes d'îles, il y en avait quelques-unes qui présenteraient le flanc à la flèche du courant, au lieu de la pointe, ce serait un malheur ; mais il ne faudrait pas hésiter à les extirper du milieu du fleuve, en tout ou en partie, moyennant une indemnité aux propriétaires.

En opposition au système suivi jusqu'à ce jour, il serait défendu aux propriétaires de ces îles d'en planter les flancs de saules et d'osiers, qui ne font qu'amuser ou retarder le courant et provoquer des dépôts : il leur serait également défendu d'en empierrer la tête et la queue ; et ils seraient tenus de construire à cette tête et à cette queue, des murs qui se termineraient en angles très-aigus, dont le supérieur briserait ou repousserait au milieu du courant, les glaçons qui viendraient pour s'accrocher à l'île, et dont l'inférieur, réunissant immédiatement le courant de droite avec celui de gauche, empêcherait la formation des attérissemens ou alluvions. Quant aux flancs de ces îles, les propriétaires seraient obligés d'y former des levées avec des argiles tirées du fond du fleuve, de manière que les grandes eaux ne pussent les surmonter, et d'aplanir ces levées de manière à présenter, comme les levées d'encaissement, des formes glissantes au courant.

En un mot, mon but est de conserver dans le fleuve assez d'eau pour la navigation dans toutes les saisons, de donner au courant une activité constante et régulière, d'empêcher, pour l'avenir, les débordemens et les inondations, et de prévenir les dangers et les malheurs qui résultent des débacles des glaces, qui, si mon plan est bien exécuté, ne pourront se former nulle part, puisqu'il y aura partout du courant, et que la glace ne se forme pas dans l'eau courante. Cependant, s'il survenait des froids extraordinaires, dans les circonstances où les eaux sont très-basses, et le courant peu actif, il serait

possible que toute la superficie du fleuve se glaçât, comme je l'ai vu quelquefois; mais, dans ce cas, les débacles ne sont pas ordinairement fâcheuses, parce qu'elles ne s'opèrent qu'à la suite de longues pluies, et alors les glaçons sont à moitié fondus ou sans consistance.

On voit que mon système est tout-à-fait opposé à l'ancien, qui voulait conserver toutes les terres, tous les sables qui se déposaient dans le lit du fleuve, pour en faire des alluvions et des attérissemens, tandis que le mien est de faire entraîner toutes ces matières à la mer, par la force d'un courant toujours et partout actif. Peut-être ne sera-t-il pas possible d'employer tous les graviers et l'argile qu'on extraira du fleuve, à la construction des levées; mais il sera bon d'en conserver une portion pour les recharger, car elles éprouveront un tassement considérable dans les premières années. Le reste sera employé à hausser le sol des baies et enfoncemens qu'on aura laissés en dehors des levées, et à les convertir en prairies, qui seront excellentes.

Ces terrains, ainsi séparés du fleuve, augmenteront nos richesses territoriales, et seront, par leur étendue, un dédommagement non complet sans doute, mais nullement à dédaigner, des dépenses que fera l'état pour l'amélioration de la navigation de la Loire.

Je conseille aussi de supprimer les bouëres, en fermant leur entrée dans la rivière, ce qui en amènera le desséchement et en fera des prairies. J'en excepterai celles qui, se prolongeant au loin dans les terres, servent de canal de navigation aux riverains, pour transporter jusqu'à la Loire les vins, les fourrages et autres produits de leurs récoltes. Il sera juste de leur laisser ce canal en le fermant par une écluse placée sous une arche construite dans la levée, mais qui ne pourra l'interrompre sous aucun prétexte.

Il serait facile de convertir ces bouëres en prairies, au moyen des sables de la Loire, qui sont toujours mêlés d'argile, par le procédé que les Anglais désignent, je crois, par le mot *harping*, ou par celui que nous nommons en France dessechement par *acoulin*; mais, ces opérations, surtout la première, ne seraient plus possibles, après la confection de l'encaissement.

Une opération qui n'est pas sans difficulté est celle de

rendre les levées inattaquables et inexpugnables par les eaux. Je pense qu'il sera nécessaire de leur donner une base ou empatement plus large que celle des levées actuelles ; et même, en tout, plus de solidité qu'à ces dernières qui, construites d'un seul côté du fleuve, repoussent facilement la masse des eaux qui, n'étant point comprimées par la rive opposée, peuvent s'étendre à leur aise dans les campagnes voisines ; mais ici elles seront comprimées des deux côtés, et agiront à la fois sur les deux levées. Les dangers de cette espèce n'existeront que dans les grandes eaux, et les craintes qu'ils pourraient inspirer, seront sans doute affaiblies, si elles ne sont pas entièrement dissipées, par la considération de la forme du lit fluvial, qui fait porter la majeure partie du poids des eaux sur le fond, et encore par celle de la profondeur de ce lit, et de la rapidité du courant que rien ne gênera. L'essence de l'eau étant de rouler sur elle-même, et de couler en suivant la pente qui lui est tracée, sa pression sur les deux levées sera peu considérable, si elle ne rencontre pas un obstacle qui l'arrête ; mais, si elle éprouvait cet obstacle, la pression serait alors terrible, et il en résulterait des accidens funestes.

Mais comment soustraire des levées nouvellement faites à l'action des eaux? Leur construction en talus est bien un préservatif, mais il est insuffisant. Je ne peux mieux faire que de copier ici un paragraphe d'un écrit sur les desséchemens, du célèbre M. de Perthuis, membre très-distingué de la société d'agriculture du département de la Seine, il dit :

« Ces sortes de digues, faites avec des terres végétales, sont peu solides les premières années. L'eau les attaque facilement jusqu'à ce qu'elles soient bien gazonnées; il est une manière ingénieuse de les défendre. On les couvre de longs roseaux choises ou massettes, et autres plantes aquatiques que les marais mouillés produisent en abondance ; on les contient par des perches, saisies elles-mêmes par des crochets de bois, enfoncés dans la terre. L'eau glisse sur ces roseaux, monte, descend, sans endommager les levées. On laisse ainsi ces digues pendant tout l'hiver. Les roseaux, les plantes pourrissent, forment du terreau ; et, au prin-

tems, on voit avec étonnement, succéder à ces lits de roseaux secs et jaunâtres, un beau gazon, une belle verdure ; il est bon de répéter cette opération, elle n'est pas dispendieuse, les marais étant toujours pleins de ces roseaux ou plantes aquatiques. »

M. de Perthuis conseille, dans un autre endroit, de semer du gazon, sur les flancs de ces levées aussitôt qu'elles sont faites.

Au reste, les levées actuelles existent depuis longtems et sont parfaitement consolidées ; il est donc permis d'espérer qu'on parviendra aussi à faire durer celles qu'on voudra faire dans la suite, en employant le même mode de construction avec les mêmes soins de conservation.

Il est néanmoins encore d'autres précautions à prendre. Il faut de toute nécessité que les bases des levées soient assises sur un banc calcaire ou sur l'argile, pour qu'elles soient imperméables à l'eau, car si elle filtrait par-dessous les levées, on les élèverait inutilement à la plus grande hauteur. On ne peut trop insister sur ce point d'asseoir les levées sur un fond imperméable à l'eau.

« La force des digues ou chaussées, dit encore M. de Perthuis, doit être en raison, composée du volume des eaux, de leur rapidité, du plus ou moins de force et de ténacité des terres qui servent à les contenir. Si la terre est forte, argileuse, il faut donner moins d'empatement, de base aux levées, moins de largeur à la couronne, moins de talus à ses flancs. »

Heureusement ici nous sommes favorisés par la nature du terrain; car, toutes les rives de la Loire, comme les terres de son fond, sont des dépôts argileux. Aussi, les levées actuelles sur la Loire, ne laissent pénétrer aucune infiltration dans l'immense vallée qu'elles protégent, dans une espace de 40 lieues de longueur.

Nos localités nantaises, ainsi que la partie du fleuve depuis Nantes à Saint-Nazaire, présenteront incontestablement des difficultés plus grandes que celles qu'on aura rencontrées dans les parties supérieures. Elles résultent de la largeur et de l'encombrement bien plus considérable de la rivière dans cet espace.

La Loire, à son entrée sur le territoire de notre commune, se divise en quatre grands canaux, et deux

plus petits. Je ne partage point l'opinion de ceux qui voudraient qu'on en supprimât quelques-uns, surtout les deux petits. Ces deux derniers canaux sont et seront toujours éminemment utiles aux quartiers qu'ils arrosent, mais ils devront être creusés à la profondeur des autres, et on élèvera les rives de manière à mettre les îles qu'ils forment à l'abri de l'invasion des eaux. Enfin, on les fermera par des écluses à leurs deux extrémités, c'est-à-dire à l'endroit de la prise d'eau et à celui du dégorgement. On pourra les utiliser en les convertissant en gare, même pour les navires de fort tonnage, quand les autres canaux seront assez creusés pour y faire entrer ces bâtimens pendant les syzygies, si toutefois les gares devenaient nécessaires.

Le canal de Pirmil devra être réduit et mieux aligné. C'est surtout à l'embouchure de la Sèvre qu'il exigera de grands travaux. C'est là que, suivant l'ancien système, on avait construit des ouvrages dont on attendait les plus avantageux résultats, et qui n'ont abouti qu'à former une barre qui intercepte entièrement la communication de la Sèvre avec la Loire, au point qu'à quelque prix que ce soit, on ne peut déterminer les bateliers, qui naviguent sur la première de ces rivières, à conduire leur chargement au quai de la Fosse, et que les propriétaires des vins, fourrages, bois de chauffage, etc., sont obligés de faire prendre ces objets à Pont-Rousseau, par les rouliers, qui les transportent à Nantes. Il en est de même des objets qu'on veut envoyer par la Sèvre dans les communes qui bordent cette rivière, lesquels on est forcé de conduire préalablement à Pont-Rousseau par des charrettes, ce qui double les frais du *voiturage* et les embarras du propriétaire.

Il faudra fermer entièrement le canal de la Haute-Ile qui retarde le courant de la Sèvre et n'est utile qu'aux fraudeurs, qui en profitaient largement, lorsque j'étais directeur de l'octroi, et qui le font probablement encore. Il serait néanmoins juste d'indemniser les habitans de Rezé et des Coëts de la suppression de ce canal, par l'établissement d'un chemin charretier, qui servirait à ces habitans à conduire au village de la Haute Ile les objets qu'ils voudraient faire transporter à Nantes par des embarcations. Ce chemin serait formé et élevé

donner au courant une plus grande énergie, en rétrécissant son lit de moitié, et en lui procurant une direction unique et plus droite. Mais quel immense travail ! La pensée se brise, le courage s'anéantit, quand on considère la largeur de la rivière en cet endroit, le volume des eaux à maîtriser, l'encaissement à établir, la quantité effrayante de graviers et de bone à extraire ou à déplacer, et les contrariétés sans cesse renaissantes, que feront éprouver les marées, montantes et descendantes. J'avoue que, sans regarder ces difficultés, comme tout à fait insurmontables (1), j'ai été conduit par mes réflexions à chercher les moyens de les éviter, et bientôt je suis resté convaincu que la prudence, la sagesse et l'intérêt général conseillaient d'abandonner, au moins temporairement cette partie de la rivière, et d'en venir à l'exécution du canal proposé, il y a 40 ans, par M. de Brie-Serrant (2), canal qui, saisissant la Loire, dans la vallée de Bouguenais, où serait établie la barre, qui fermerait momentanément le canal actuel, et traversant le lac de Grand-Lieu, irait se jeter dans le port de Pornic. La confection de ce canal, dont le devis réglé par les ingénieurs qui dirigeaient l'entreprise de M. de Brie-Serrant, montait à environ trois millions, ne serait pas plus dispendieuse, et ne présente point autant de difficultés que le creusement, le nettoiement, l'alignement et l'encaissement de la partie basse de la

(1) Je conviens qu'il serait possible de pousser à la mer, par le moyen des dragues d'impulsion, le banc de sable qui forme la barre, entre Paimbœuf et Saint-Nazaire, en faisant manœuvrer ces dragues à la marée descendante, ou jusant; mais quand on réussirait à creuser ce banc à la profondeur où peuvent atteindre les palettes du vaisseau dragueur, il ne tarderait pas à se former de nouveau, par ce qu'on ne détruirait pas la cause qui le produit.

Il serait encore plus facile d'enlever, par le même moyen, les vases qui encombrent le port de Paimbœuf; mais, au lieu de les envoyer à la mer, ne serait-il pas plus avantageux d'en faire l'extraction. Ces vases sont de l'humus ou terre végétale pure, que les propriétaires et cultivateurs du canton pourraient utiliser, après qu'elles auraient été exposées pendant un été ou deux à l'action des rayons solaires et du gaz atmosphérique; répandues en grande quantité sur les terres inertes, arides, graveleuses et mélangées avec elles, elles leur communiqueraient une fertilité durable. Ce n'est pas que l'humus ne s'effrite aussi avec le tems comme les autres terres; mais on a le soin de lui rendre ses liens d'adhésion et de les entretenir par des engrais.

(2) Une note sur ce canal, par M. Ed. Richer, a été insérée dans le *Lycée*, page 320 du 3.e volume. (*Note de l'éditeur.*)

Loire, dans l'état où elle se trouve aujourd'hui. On pourrait donner à ce canal, ainsi qu'au port de Nantes, assez de profondeur, pour que les bâtimens de 7 à 800 tonneaux, comme on en avait autrefois, pussent être armés, chargés et expédiés de Nantes pour le long cours, et y venir à leur retour, décharger de bord à quai.

L'établissement du canal de Pornic (1) procurerait un autre avantage important, celui de rendre navigable à peu de frais, la rivière de Boulogne, qui se jette dans le lac de Grand-Lieu, jusqu'à Bourbon-Vendée, où le flux de la mer pourrait refouler les eaux de cette rivière, ensorte qu'on pourrait la joindre à celle qui baigne les murs du chef-lieu du département de la Vendée. Ce projet avait été présenté à M. le comte Chaptal, aujourd'hui pair de France, et alors ministre de l'intérieur, sous le gouvernement impérial, et cet habile administrateur, si versé dans les sciences agronomiques et commerciales, l'avait accueilli de manière, qu'il n'y a point de doute qu'il n'en eut procuré l'exécution, s'il fût resté plus long-tems en place. Ce canal de communication ne serait pas moins utile au département de la Vendée qu'à la ville de Nantes, qui recevrait par là de nombreux approvisionnemens en tous genres.

Mais l'ouverture du canal de Pornic ne serait pas un motif suffisant d'abandonner à toujours l'ancien canal de la Loire, de Nantes à Saint-Nazaire. Des raisons fondées sur l'intérêt général de l'état, sur celui particulier de notre cité et en même tems conseillées par le sentiment de la justice, réclament pour lui la préférence sur tout autre canal qu'on voudrait lui substituer définitivement, et cette préférence ne peut lui être contestée que dans le cas où il serait démontré jusqu'à l'évidence qu'il ne peut être mis pour l'avenir en état de remplir les vues du commerce; preuve qui, heureusement pour la ville de Paimbœuf, comme pour les autres chefs-lieux de communes situées sur les bords de ce canal, ne sera probablement jamais acquise.

Je pense, au contraire, que la navigation par Pornic une fois établie, le canal de la Loire sera

(1) On remarquera que la direction que je donne au canal de Pornic n'est pas tout à fait celle proposée par M. de Brie-Serrant.

réduit, sinon à l'état de siccité, du moins à un si petit volume d'eau qu'il sera facile alors de lui faire toutes les réparations convenables, sans beaucoup de dépenses; par exemple, de le redresser, de le rétrécir, de le creuser à telle profondeur qu'on voudra lui donner et de l'encaisser d'une manière solide, enfin de le rendre propre à la navigation pour les grands bâtimens du commerce comme pour les plus petits, pendant la durée de plusieurs siècles. Alors, sans doute, on lui rendra la majeure partie de ses eaux; et le commerce maritime de la ville de Nantes en tirera des avantages bien autrement importans que ceux qu'on en a tirés depuis deux cents ans.

Il est à remarquer 1.° qu'il y aura deux canaux de communication également bons entre le port de Nantes et la mer, et *vice versâ*, ce qui nous donnera des marées plus fortes et plus élevées; 2.° que si, contre toute attente, un des deux canaux venait à être encombré par des accidens qu'on ne peut prévoir, il serait facile, en lui enlevant ses eaux pendant six mois de la belle saison, de lui faire, dans cet espace de tems, toutes les réparations convenables; ce qui sera, pour la ville de Nantes, une garantie, pour l'avenir, que sa navigation ne sera jamais interrompue.

Les marées ont un inconvénient grave: celui de refouler les sables qui se trouvent dans la partie du fleuve qui est soumise à leur action. Heureusement, le flux soulève plutôt ces matières qu'il ne les tasse, et le jusant, quand le lit sera creusé, aura beaucoup de forces pour ressaisir ces parties et les entraîner. Les opérations faites au canal de la basse Loire, donneront à l'agriculture de vastes terrains qu'on pourra convertir de suite en prairies qui seront très abondantes en excellent foin, si l'on a soin d'y semer les graines des meilleures plantes fourrageuses.

Je n'ai point parlé et je ne parlerai point ici de la baie ou enfoncement qui se trouve dans la Loire près Saint-Nazaire à l'endroit où l'élier de Méan se jette dans la rivière, mais j'en fais une longue mention dans un autre article de mes *Considérations sur la ville de Nantes et le département de la Loire-Inférieure*; article qui sera publié incessamment, et dans lequel je propose, pour Saint-Nazaire, trois établis-

semens différens, avantageux pour la France et très-utiles à la prospérité du commerce de Nantes.

Sans doute les ouvrages que je propose, exigeront du tems et de la dépense; mais s'il est une dépense utile, nécessaire même, c'est bien véritablement celle qui sera faite pour maintenir et assurer pour des siècles la navigation de la Loire, et si le gouvernement n'a pas reculé devant une dépense de quatre-vingt millions pour le creusement du canal de Bretagne, il n'hésitera pas, sans doute, devant celle qu'exigera le nettoiement de la plus importante rivière de France. L'utilité du canal de Bretagne est incontestable, mais la prospérité de la France tout entière tient essentiellement à la navigation de la Loire.

Je n'ai point la prétention de vouloir persuader au public qu'après l'exécution de mon plan, il ne se formera plus de dépôt de sables et de terres dans le lit du fleuve : cette prétention serait une folie ; mais je maintiens que ces dépôts seront rares et peu étendus, et qu'avec quelques soins, on pourra tenir le lit de la rivière constamment libre. Il suffira, pour cela, de le faire ratisser, de cinq en cinq ans, plus ou moins, suivant l'exigence, depuis sa source jusqu'à son embouchure, par des dragues d'impulsion telles que celle dont nous avons vu le modèle à la dernière exposition des produits de notre industrie, mais avec des palettes différentes de celles que présente ce modèle. Les palettes du modèle sont armées d'un rang de pointes en fer, en forme de peigne et elles atteindront parfaitement le but de l'auteur, qui est d'attaquer et de détruire les dépôts formés depuis long-tems, qui se sont tassés et consolidés par le mélange de l'argile et du sable, aujourd'hui amalgamés et faisant corps ensemble. Ces dents sont très propres à gratter, à diviser et à délayer l'argile qu'elles rendront en quelque sorte liquide et facile à être emportée par le courant. C'est une invention très-ingénieuse, dont on pourra se servir utilement pour détruire la barre qui s'est formée au bas de la Loire. Mais des palettes ainsi disposées ne conviendraient pas au ratissage que je propose ; elles seraient même dangereuses, parce qu'elles attaqueraient le fond du fleuve, en soulèveraient la terre et y feraient des trous. Les palettes du ratissage devront

être sans dents, en forme de paroir et avoir des manches qui puissent s'alonger et se raccourcir à volonté, suivant la hauteur des eaux, préalablement déterminée par la sonde. On sent que cette opération doit être faite à l'époque des moyennes eaux dans la partie supérieure de la Loire et dans la partie inférieure, c'est-à-dire, depuis Nantes jusqu'à la mer, dans les plus basses eaux. Le premier ratissage le plus difficile de tous, et qui exigera le plus de tems et de soins, devra se faire un an ou dix-huit mois après l'encaissement.

Au reste, le gouvernement ne manquera pas de charger MM. les ingénieurs des ponts et chaussées, ainsi que MM. les agens de l'administration forestière, de surveiller le fleuve et de lui faire de fréquens rapports sur les dégradations ou accidens qui pourraient survenir, afin qu'on puisse y remédier de suite et avant que le mal ait acquis de la gravité.

Messieurs mes honorables collégues,

J'ai désiré, par plusieurs motifs, vous soumettre mon travail sur une matière qui a été étrangère aux études de toute ma vie et avec lesquelles je n'ai pu me familiariser que par mes méditations depuis quelques mois. J'ai pensé que mon projet, s'il obtenait votre assentiment, serait corrigé, amélioré et perfectionné par vous, et que, s'il ne l'obtenait pas, vous y trouveriez peut-être quelques idées qui vous aideraient à en proposer un meilleur; car les erreurs d'autrui nous conduisent quelquefois à la découverte de la vérité. Le département de la Loire-Inférieure étant celui, de toute la France, qui, par sa position, est le plus intéressé au rétablissement de la navigation de la Loire, la Société Académique de ce département ne peut s'empêcher de déployer tous les efforts de son zèle pour assurer le succès d'une entreprise qui a pour but ce rétablissement. En conséquence, Messieurs, j'ai l'honneur de vous prier de nommer dans votre sein, une commission pour examiner ce projet et vous en rendre compte. Vous prendrez ensuite sur son travail et sur le mien telle délibération que vous jugerez convenable.

P. GRELIER.

P. S. La commission nommée par la Société académique, pour l'examen du projet ci-dessus, lui a fait son rapport dans la séance générale du 4 août, et la discussion sur cet objet, a été renvoyée à la première séance générale.

RÉFLEXIONS
SUR L'ÉTAT DES ARTS EN FRANCE,
ET PARTICULIÈREMENT
DE L'ARCHITECTURE DANS LE MOYEN AGE.
ÉDIFICES GOTHIQUES.
ANTIQUITÉS DU HAUT POITOU.

Il y a quarante ans que, riches d'illusions, nous attendions l'avenir avec impatience; cet avenir est venu: chacun sait ce qu'il nous a apporté. A des tems désastreux ont succédé, il est vrai, des tems meilleurs; mais, incessamment balotté entre les désirs et les regrets, il faut que l'homme jouisse du présent sans même y songer; et si, après de fortes déceptions, l'espérance n'a plus de charme pour lui, il reportera ses regards vers le passé, il interrogera les siècles écoulés et se complaira dans les vieux souvenirs.

Telle paraît être aujourd'hui la disposition des esprits. Les poëtes, comme les prosateurs, ont été dociles à cette disposition. Ils ne nous donnent plus du nouveau : nous en avons eu assez. Ils se bornent à rappeler les gestes anciens, à remettre sous nos yeux ce qui était: nous nous en trouvons bien et eux aussi.

Ils nous ont servis à souhait, surtout dans le récit des mœurs et des usages de nos aïeux. Ils n'ont pas voulu même nous laisser ignorer les vieilles superstitions et traditions populaires. — Grâces à Trilby, à Han d'Islande, au dernier des Beaumanoir, à Tristan le voyageur, nous savons l'histoire des sylphes, des fées, des lutins, des loups-garou, comme nous savons celle des dieux de l'Olympe, qu'un respectable prêtre de l'Oratoire eût tant de peine à me graver en tête dans le cours de mes études classiques.

Les artistes sont un peu en arrière des autres écrivains. Dirigeant ma curiosité vers la musique des âges chevaleresques, je n'ai rien trouvé chez les chroniqueurs

sortis du Conservatoire, qui m'apprît sur quelles clefs chantaient les trouvères et les troubadours. Cette curiosité n'est pas tout oiseuse. La noble simplicité de quelques-uns de nos chants d'église avait bien de quoi la stimuler. Ils ne pouvaient pas être insignifians dans leur musique profane, ceux qui, pour leurs prières, avaient trouvé des sons si touchans. Nos maîtres de chapelle actuels riront de pitié. Cependant, dussent-ils crier à la barbarie, je dirai que je préfère le plain-chant du *Credo* à toute la bruyante symphonie de leurs motets, et que j'aimerais mieux avoir sur mon pupître l'ancien air de *Rolland*, que toutes les partitions de Rossini. Mes vœux sont vains, je le sens : on perdrait sa peine à rechercher toute la musique de nos pères ; contentons-nous de ce que nous en avons, de leurs hymnes et de leurs noëls.

Si, de la musique, nous passons à l'architecture, peut-être serons-nous plus satisfaits. Nous avons de zélés investigateurs des vieux monumens. Déjà, d'excellentes descriptions circulent dans le public ; mais que ces braves gens se dépêchent : il leur faut de la prestesse, s'ils veulent prendre les devants sur MM. les chaudronniers de la bande noire. N'est-ce pas avec quelque dépit que l'on ne trouve, dans le magnifique ouvrage publié sous le titre de *Voyage pittoresque*, qu'une partie des églises et des manoirs qui embellissaient cette riche terre de la Normandie ? MM. Ch. Nodier, Taylor et Cayeux, se sont mis en route un peu tard. Voyageurs fidèles, ils ne nous parlent que de ce qu'ils ont vu, et c'est précisément parce qu'ils en parlent si bien, parce qu'ils peignent d'une manière si attrayante ce qui reste de nos pères, que nous leur en voulons de ce que, sur plusieurs points, le bruit du marteau destructeur se soit fait entendre avant leur arrivée.

Je voudrais que notre France fût tellement explorée, que nous eussions des dessins exacts des principaux monumens élevés depuis les siècles druidiques jusqu'à celui des Brongniard et des Chalgrin. Il ne serait pas sans intérêt de savoir comment les riverains de la Seine et de la Loire ont passé, de leurs maisons en ruche à miel, aux portiques et aux frontons des Romains. Quels ont été, dans notre pays, les degrés de la dégénération de l'architecture des maîtres du monde ? Quel était

l'état de l'art à l'introduction du christianisme, et quels changemens a pu y apporter l'établissement, en deçà du Rhin, des Francs et des Bourguignons. Nous ne savons pas encore par quelles gradations nous sommes arrivés de l'architecture de bas empire à l'architecture gothique. — D'où nous vient l'ogive ? N'est-elle pas d'origine septentrionale, ou plutôt n'est-elle pas indigène ? Est-ce en Orient ou dans la Germanie qu'était le type des voûtes admirables, des nefs aériennes de nos cathédrales ? L'architecture du moyen-âge a-t-elle, aux croisades, gagné autre chose que ces ornemens en trèfles, que ces sculptures, ces aiguilles à jour que nous remarquons aux croisées, ainsi qu'aux faîtes des anciennes églises. Je sais qu'il est des architectes, membres de l'Institut, qui prétendent que nous tenons des Sarrasins jusqu'au caractère de ces églises, et qui s'obstinent à ne voir, dans tout le gothique, que du mauresque. Cette opinion semble être aussi mortifiante que peu raisonnable. Elle tend à dénationaliser la seule architecture à laquelle le mot *sublime* convienne. Elle est démentie par les édifices mauresques eux-mêmes, qui ne présentent que des crénaux, des arcades, des dômes à deux tiers de cercle plein-ceintre, et qui, avec leurs colonnes bâtardes, ne se trouvent être qu'une bizarre imitation de l'architecture Bysantine, laquelle, comme on sait, était celle de Rome en état de dégénérescence. Que l'on compare les vieux édifices de Venise avec l'Allhambra, avec les Damas des Califes, et l'on se convaincra que les enfans du désert comme ceux des lagunes, que les Arabes et les Vénitiens ont puisé à une source commune ; qu'ils ont, les uns et les autres, été chercher leurs modèles à Constantinople.

Le gothique n'est point une imitation : c'est une architecture native qui s'est développée, en Europe, à la suite du christianisme, que les chrétiens seuls ont adoptée ; et que, suivant un de nos plus célèbres philosophes, on appellerait, à juste titre, l'architecture chrétienne.

Toutes ces réflexions, que nos abonnés liront ou ne liront pas, sont venues m'assaillir à la vue des deux premières livraisons du recueil de M. Thiolet. Elles me préoccupaient, me posaient ; et, pour arriver au fait, je me serais égaré bien autrement, si je n'avais suivi cette filière.

Qu'est-ce que le recueil de M. Thiolet? demanderont quelques personnes. Je suppose cette interrogation, parce qu'elle amène, de la manière la plus commode, l'exposé de l'ouvrage dont j'ai à parler, et qui mérite bien d'être connu et répandu. Cet ouvrage, d'ailleurs, n'est rien moins qu'étranger à la série des questions sur l'architecture, que je viens de poser : on y trouvera même la solution de plusieurs d'entr'elles.

M. Thiolet est un artiste qui occupe à Paris un emploi honorable. Né dans le Poitou, il n'a pas oublié sa province, et il a été, pour une partie de cette contrée, au-devant du vœu que j'exprimais toute à l'heure : il a eu l'heureuse idée de reproduire, par le dessin, les anciens édifices les plus remarquables du Haut-Poitou (1).

M. Thiolet, le crayon à la main, visitait la ville de Poitiers et les bords de la Vienne, avant que les Vandales de notre époque eussent pris la résolution de faire argent des pierres et des charpentes de ce qu'ils appellent des vieilleries; en cela, il a un grand avantage sur la plupart des autres explorateurs. Tous ses dessins ont été faits sur les lieux, et les mesures prises avec une scrupuleuse exactitude. L'auteur a relevé tout ce qui existe, dans le Haut-Poitou, en monumens antiques, en édifices romains, en anciens camps, en monastères, en églises et en tombeaux : tout cela était inédit. MM. les conservateurs des monumens du département de la Vienne ont aidé le dessinateur dans ses recherches et ont joint, à ses planches, un texte explicatif où l'on trouvera beaucoup d'érudition.

Deux livraisons des antiquités du Haut-Poitou ont déjà paru. Parmi les objets nombreux qu'elles contiennent, on aime à examiner plus particulièrement des élévations e vues intérieures de quelques églises des premiers siècles du christianisme et de quelques autres d'un gothique primordial.

M. Thiolet nous fait bien connaître cette fameuse abbaye de Charrou, qui fut fondée sous le règne de Charlemagne; le plan de l'église est simple, et néan-

(1) Cet ouvrage se compose de 15 livraisons, dont deux sont en vente, au prix de 6 fr. la livraison. — A Paris, chez Leblanc, libraire, rue de Fustemberg, n.° 8; à Nantes, à la librairie du *Lycée*.

moins le style en est très-hardi. Si, alors, on était encore sous l'empire de l'architecture lombarde ou du Bas-Empire, on n'était pas à ces tems, où, entrant dans des voies nouvelles, nos pères préludaient par de lourds piliers à ces ogives sveltes, à ces nervures élégantes des XIV.e et XV.e siècles, qui, comme à Saint-Ouen et à Saint-Maclou de Rouen, qui, comme à Amiens, partent du sol, s'élèvent groupées, sans interruption, sans chapiteaux, pour, en se séparant, aller former les compartimens de la voûte, et qui se rallient ensuite pour en protéger la clef.

On doit regretter que l'église de Charrou soit en ruines. M. Thiolet en donne une restauration qui lui fait honneur et qui prouve pour son goût. Mais ce qui accroît l'intérêt qu'inspire le travail de cet artiste, c'est qu'on y peut suivre quelques-unes des premières phases par lesquelles l'art de la construction a passé en France depuis les Romains, et qu'on y voit cet âge, qui, pour ainsi dire, était en parturation du gothique. L'on y saisit l'ogive commençant à poindre; enfin, on y acquiert, selon moi, la certitude que le gothique nous appartient, qu'il est indigène.

La partie graphique du recueil de M. Thiolet est traitée d'une manière très-satisfaisante. Le genre du dessin est large, et pourtant soigné; la vérité en est frappante. Combien n'a-t-il pas fallu de soins, de constance et de zèle pour lever et dessiner tous les monumens que l'artiste met successivement sous nos yeux? Son recueil doit fixer l'attention publique, soit par son but, soit par le talent d'exécution qui le distingue. Il trouvera certainement un grand nombre de lecteurs en Bretagne, où l'amour de la science est si vif, et où, ajouterai-je, s'établiront bientôt, au moyen de la grande-route directe qui va s'ouvrir de Nantes à Poitiers, des relations plus multipliées avec les départemens poitevins.

La Bretagne a ses Athenas, ses Le Boyer, etc.; mais il lui manque un artiste qui, comme M. Thiolet, d'un crayon habile, rende sensible à nos sens, les relations descriptives, et en confirme l'exactitude.

On ne saurait trop inviter, surtout, certains membres classiques de l'Institut, à daigner jeter un regard sur

les dessins de M. Thiolet. Peut-être y trouveront-ils quelque chose de mieux que de la barbarie ; peut-être s'apercevront-ils qu'il y a de l'architecture au-delà des cinq ordres de Vignoles ; que le gothique en est une qui peut tenir place chez nous tout aussi honorablement que le dorique ; qu'il a, du moins, l'avantage d'être mieux approprié à notre climat, et que, dans nos églises, il remplit mieux sa destination que ces colonnes corinthiennes, prises du temple de Jupiter-Olympien ; que les chapiteaux ioniques qui nous rappellent par trop le culte d'Amathonte.

Nous aurions déjà obtenu beaucoup, si nous parvenions à réconcilier ces Messieurs avec les voûtes et avec les toits ; car, tel est leur amour de l'antique, qu'ils ne veulent plus de voûte à nos églises, parce que le parthénon d'Athènes n'avait qu'un plafond ; et que, ne voulant rien avoir de commun avec les toitures pyramidales de leurs grands-pères, ils nous font des édifices à plate-formes, sans s'embarrasser de ce que cela deviendra sous nos neiges et nos pluies diluviennes.

Messieurs les classiques de l'architecture ne feraient-ils pas chose plus profitable, s'ils cherchaient à perfectionner cette même architecture gothique, à la rendre aussi noble dans ses dehors que dans ses intérieurs ; s'ils avisaient à remplacer ces arcs-boutans qui donnent à nos cathédrales vues de derrière, quelque ressemblance avec l'image que l'on nous fait du fameux craquen des mers de la Norwège ; s'ils s'étudiaient à dissimuler dans l'épaisseur des murs, les piliers, forts et contreforts qu'exigent les voûtes si hardies de ces immenses fabriques. En remplissant une pareille tâche, ils ne seraient ni Grecs ni Romains, mais ils resteraient Français ; et nous aurions, dans toutes ses parties, une architecture vraiment nationale, vraiment digne de la France.

L'ouvrage entier de M. Thiolet doit être composé de 15 livraisons, de six planches chacune, avec texte. Le prix de la livraison est de six francs. Nous rendrons compte des treize qui restent à paraître.

G. RECOUF.

ARCHITECTURE GOTHIQUE.

M. de Caumont, avocat, secrétaire de la Société des Antiquaires de la Normandie, vient de publier un ouvrage intitulé : *Essai sur l'Architecture religieuse du moyen-âge, principalement en Normandie.* Le but de l'auteur a été de donner des notions suffisantes, pour que l'on puisse reconnaître, au moins d'une manière approximative, l'âge d'un monument à la première vue, et d'en rendre la science populaire, s'il est possible. L'ouvrage de M. de Caumont, par sa clarté et sa précision, est bien propre à conduire à ce résultat.

Il fait trois grandes divisions de l'architecture du moyen-âge. La première qu'il appelle Romane, provenant du mélange du goût des barbares avec l'architecture Romaine du siècle d'Auguste. Il fixe sa durée depuis le IV.e siècle jusqu'à la fin du X.e

La seconde, qu'il nomme de transition, occupe le XI.e siècle.

Enfin, l'architecture pointue, ou à ogives, commence au XII.e siècle et finit avec le XVI.e

M. de Caumont recherche quelle est l'origine de l'architecture Gothique. Les uns prétendent qu'elle est originaire de l'orient, d'où elle fut apportée par les croisés; mais les voyageurs les plus instruits nous affirment qu'il n'y a point d'architecture à ogives en orient, dans les édifices antérieurs au XIII.e siècle.

Les autres sont d'accord avec les premiers, quant à l'origine du genre Gothique; mais ils prétendent que les Maures l'avaient introduit en Espagne, long-tems avant les Croisades. Les faits repoussent cette hypothèse : en Espagne, les édifices Mauresques, antérieurs au XII.e siècle, sont bâtis dans le genre Roman.

Les troisièmes pensent que l'ogive est née chez nous de l'intersection des cintres; c'est-à-dire, de la perspective de deux rangées d'arcs en plein ceintre, vues obliquement l'une par l'autre.

Quelques-uns, en adoptant cette opinion, pensent que les édifices devenant plus élevés, on avait d'abord fait les cintres en fer à cheval, ce qui avait insensiblement amené à l'ogive.

On peut rattacher à cette opinion celle qui prétend que l'ogive est née de l'inspection des rangées d'arbres dans les forêts, dont les branches forment cette figure, par leur intersection.

Quant à moi, je suis d'avis que l'architecture à ogives est bien antérieure à toutes les époques qu'on lui assigne, dans ces trois opinions. Elle a certainement pris naissance dans l'Inde. On la retrouve dans ses plus anciens monumens, dont les dessins nous ont été transmis par les voyageurs modernes. On voit des ogives dans la pagode de Kaudjévéram, dans celle de Talicot, dans l'intérieur du palais de Baugalore, à Oucour dans le Maïssour; à Madras, dans le pont des Arméniens; au fort de Madhouréh; à Tanjaour, dans les édifices qui accompagnent la statue du bœuf colossal; à la sépulture de la dynastie musulmane dans le Maïssour, etc. Il est vrai que, dans tous ces édifices, l'ogive est très-surbaissée; mais c'est dans cet état qu'elle s'est introduite dans l'occident, au X.e siècle. Elle n'est devenue très-aiguë que dans le XII.e

« Nous dirons donc avec M. de Caumont, que la déno» mination de *Gothique*, donnée à l'architecture à ogives, » est tout-à-fait impropre, en tant qu'elle fait entendre » que les Goths furent les inventeurs de ce genre. Les » Goths, les Vandales et les autres peuples barbares qui, » au V.e siècle, inondèrent l'empire Romain, n'avaient » aucune idée des arts (1) : ce nom est encore impropre » sous un autre rapport; car, pendant la première moitié » du moyen-âge, on a aussi donné le nom de *Gothique* à » l'architecture Romane. Fridegode, historien, qui écri» vait en 950, dit, en parlant de l'église de Saint-Ouen » de Rouen, qu'elle était bâtie en pierres carrées avec » une sorte de magnificence, *à la manière Gothique*, » *miro opere quadris lapidibus, manu Gothicâ, olim* » *nobiliter constructâ.* » Le mot *olim* prouve que la construction était déjà ancienne en 950, et qu'elle avait été exécutée avec un art admirable, en pierres de taille, non pas *à la manière des Goths*, comme le traduit M. de Caumont; expression que Fridegode aurait rendue par *more Gothico;* mais par la main des Goths : *manu Gothicâ.*

(1) Ils n'habitaient que des cabanes, dont nous avons encore les modèles sous les yeux, dans les loges de branchages recouvertes de gazons que les boisiers, se construisent dans les forêts en exploitation.

Ce passage me rappelle celui de Grégoire de Tours, où il se sert à peu près des mêmes expressions, en parlant d'un temple célèbre en Auvergne, qui fut détruit par Chrocus, roi des Allemands en 312. « Chrocus étant venu » en Auvergne, incendia et renversa, de fond en comble, » un temple nommé Vasso, dans la langue des Gaulois. » Il était bâti avec une grande solidité et un art admi- » rable. La muraille en était double : intérieurement elle » était en petites pierres, au dehors en pierres de taille » carrées. Elle avait trente pieds d'épaisseur. » *Veniens verò Chrocus Arvernos, de lubrum illud quòd gallicâ linguâ, Vasso Galatæ vocant; incendit, diruit atque subvertit. Miro enim opere factum fuit atque firmatum. Cujus paries duplex erat. Ab intùs erat de minuto lapide, à foris verò quadris sculptis fabricatum fuit. Habuit enim paries ille crassitudinem pedes trigenta.*

La conformité d'expressions entre ces deux écrivains, *miro opere quadris lapidibus*, et *miro opere quadris sculptis*, me semblent désigner clairement, une construction en pierres de taille, réservée pour les palais des rois et pour les temples, *nobiliter constructa*; par des ouvriers de la nation des Goths, *manu Gothicâ*.

Ne serait-il pas possible que, dans les premiers siècles de notre ère, les appareilleurs et tailleurs de pierre de la nation des Goths fussent en possession de construire les édifices en pierres de taille, parce qu'ils y excellaient; de même qu'actuellement à Paris, les Limousins, et à Nantes, les Poitevins, ont la réputation d'être les meilleurs maçons? Alors, *manu Gothicâ* signifierait un ouvrage capital, fait par les meilleurs ouvriers; et, puisque cette expression était appliquée à l'architecture Romane, à l'époque de sa naissance, elle nous rendrait compte de sa transmission à l'architecture monumentale, qui avait changé de style; mais que l'on continua d'appeler Gothique, pour la distinguer de la construction en pierres de blocage, employées pour les édifices vulgaires.

Les émigrations annuelles de certains ouvriers en bâtimens, étaient usitées, des les IV.e et V.e siècles. Les écrivains de cette époque nous apprennent, que les Bourguignons qui occupaient d'abord le pays de la rive droite du Rhin, entre le Mein et Basle, étaient presque tous forgerons et charpentiers; et qu'avant de s'emparer de quelques provinces des Gaules, ils venaient y gagner

leur vie, en y exerçant ces deux métiers; il pouvait en être de même des Goths qui étaient établis sur le Danube. Il y a bien moins loin de là au centre de la France, qu'il n'y a de l'Auvergne aux extrémités de l'Espagne, où tous les ans des essaims d'Auvergnats vont exercer les métiers de chaudronniers, de scieurs de long et de gens de peine.

Je prie les savans de vouloir bien vérifier, s'il y a quelques autres passages, dans les auteurs du moyen-âge, qui confirment ou détruisent mon opinion, sur l'interprétation que je donne au *manu Gothicâ* de l'historien Fridegode.

P. ATHENAS.

TRISTAN LE VOYAGEUR,
ou
LA FRANCE AU XIV.e SIÈCLE;
PAR M. DE MARCHANGY (1).

C'est une entreprise qui, au premier coup-d'œil, paraît bien utile que celle de retracer, sous une forme agréable, les mœurs naïves des anciens âges. Le lecteur suit le voyageur qui lui dit, comme le pigeon de la fable : *J'étais là, telle chose m'avint*, et il n'est plus obligé de débrouiller lui-même la vérité au milieu de récits souvent contradictoires. Le voyageur a tout vu, tout approfondi pour nous, et nous pouvons, sans crainte de nous égarer, suivre un guide aimable et instruit.

Barthelemy, qui, le premier en France, a mis en vogue ce genre de travail, a encouru néanmoins le reproche de quelques érudits pointilleux. Les Allemands surtout n'ont pas trouvé que cette forme donnée à l'histoire fût assez sévère, que les notes dont s'est servi l'historien fussent suffisamment discutées; ils ont craint que le plaisir qu'on retire d'une lecture rapide

(1) Six volumes in-8.°, publiés par souscription, à Paris, chez Maurice, libraire-éditeur. Les deux premiers volumes sont en vente à librairie du *Lycée*.

ne nuisît à l'instruction, qui ne provient jamais que d'une étude réfléchie; enfin, ils ont considéré ces ouvrages comme propres à inspirer le goût de l'étude, mais non pas comme suffisans pour offrir des matériaux à celui qui s'est consacré aux recherches historiques. On peut ajouter que tout livre qui dispense l'homme de travailler lui-même sur un sujet de prédilection, lui ôte en même tems la plus grande partie du charme qu'il aurait trouvé dans cette occupation. Le moyen de voyager agréablement n'est pas toujours de suivre les routes battues, mais de s'en frayer soi-même. Il faut quelquefois se mêler un peu de son plaisir pour qu'il ait de la réalité. Un résultat quelconque ne satisfait que par la peine qu'on a prise pour y arriver, et la lecture du livre le mieux écrit sur une matière dont on ne s'est pas longuement occupé, ne cause pas plus de jouissance à l'esprit, qu'un dîner splendide ne flatte le palais de celui qui ne s'est pas donné assez de mouvement pour gagner l'appétit.

Ces réflexions s'appliquent aussi bien au voyage de Tristan qu'à celui d'Anacharsis. Toutefois, il y a tant de choses dans ce dernier, qui font qu'on lui pardonne le léger tort de n'être pas composé pour des érudits, que, si le premier est écrit avec le même charme, nous devons nous trouver heureux de posséder un ouvrage qui répandra, parmi le grand nombre, le goût des études historiques et l'amour de la patrie. Cette vieille France, dont on laisse perdre les souvenirs et détruire les monumens, va reparaître toute vivante à nos yeux : nous allons assister aux scènes naïves de la vie domestique de nos ancêtres; nous allons, du haut de notre civilisation, applaudir à leurs vertus, sourire à leurs préjugés, envier peut-être une crédulité qui était pour eux la source de tant de consolations; enfin, comme la capitale n'est pas pour nous toute la France, nous allons admirer la physionomie antique de notre pays, qu'aucun écrivain n'avait daigné retracer, et trouver des raisons de plus de nous enorgueillir, non pas seulement d'être nés Français, mais d'être Poitevins, Bretons, ou Normands.

M. de Marchangy était déjà avantageusement connu par *la Gaule Poëtique*; un ouvrage du même genre

ne pouvait manquer, sous la plume du même auteur, de donner à l'histoire un caractère plus original et plus poëtique à la fois. Aussi, il n'a pas été plutôt annoncé, que les Bretons instruits l'ont attendu avec une grande impatience. *La France au XIV.e siècle!* Et c'est précisément le siècle de gloire de la Bretagne! c'est le siècle de la lutte mémorable de Jean de Montfort et de Charles de Blois; c'est le siècle des Duguesclin et des Clisson; c'est l'époque où l'aigle bretonne a chassé les Anglais du royaume; c'est le moment où nos troupes, victorieuses des faibles *Condottieri*, mettaient un pape sur le trône, et où les vainqueurs du grand Édouard ne voyaient pas se passer en Europe un événement tant soit peu important sans qu'ils fussent appelés à y prendre part. Quoi! Tristan le voyageur verra le champ du combat des Trente, il s'entretiendra avec les guerriers qui ont gagné la bataille d'Auray; et, pour nous délasser des récits de guerre qu'on rencontre dans tous les livres, il nous offrira des tableaux naïfs qui ne seront que dans le sien; il reposera sous le toit de chaume du paysan bas-breton, nous peindra les mœurs antiques d'un peuple superstitieux, assistera aux longues cérémonies du mariage, fera partie du cortége funèbre du pasteur du hameau, partagera le modeste repas du pauvre. Son pinceau fidèle nous représentera les costumes de toutes les conditions. En sortant de la fête splendide donnée par un haut et puissant seigneur, il ira s'asseoir près du pâtre ignorant qui conduit ses moutons sur la bruyère, et comparera en philosophe, après avoir été auditeur complaisant, les préjugés des grands et les superstitions des faibles.

Quel intérêt puissant doit résulter de la lecture d'un pareil ouvrage! Que de pratiques, d'usages et de cérémonies oubliés vont reparaître; et, vus à travers l'éloignement des tems, obtiendront de nous un hommage que nos pères ne leur ont pas toujours accordé! Mais, d'un autre côté, quel talent pour reproduire ces tableaux si naïfs, sans tomber dans l'affectation, pour éviter le langage de l'historien sans s'abaisser jusqu'à celui du romancier, pour laisser dans l'ombre les traits généraux sans se perdre dans les détails fri-

voles, surtout quand il faut joindre à cela une critique sûre, discerner ce qui est d'un siècle et ce qui a cessé d'en être. Qu'on songe à la difficulté de trouver des documens authentiques dans des livres qui en fournissent si peu. Nous avons à peine, dans nos bibliothèques, les élémens de l'état statistique de la Bretagne au commencement du XIX.e siècle; comment concevoir l'espérance de trouver, dans des livres moins bien conçus et beaucoup plus rares, les bases d'un semblable travail sur *la Bretagne au XIV.e siècle*, et comment discerner, dans ces auteurs, les préjugés qui proviennent de leur ignorance de ceux dont ils sont simplement les historiens. Une pareille tâche a paru, depuis longtems, insurmontable aux écrivains consciencieux qui se sont occupés de l'histoire de notre province, et les matériaux déjà répandus dans *le Lycée*, on peut le dire sans orgueil, rendent difficiles les lecteurs de ce recueil.

Peut-être la grande idée que je me fais de *Tristan le voyageur* va-t-elle faire que la réalité ne répondra pas à l'espérance. Celle-ci voit toujours en beau, parce que les difficultés de l'exécution disparaissent devant elle. La réalité ne peut jamais accomplir ce que l'autre promet, quels que soient les efforts de l'écrivain, parce qu'il va pas à pas et qu'il trouve de nombreux obstables dans un terrain que l'admiration et l'enthousiasme voyaient de loin comme une plaine uniforme, sur laquelle il n'y avait plus qu'à s'élancer.

Dans les deux volumes que nous avons sous les yeux, Tristan le voyageur ne parcourt qu'une partie du Poitou, de la Normandie, et la Bretagne tout entière. Il y a plus d'un volume consacré à cette province seule, et c'est lui donner l'étendue qu'elle mérite. L'auteur aborde la Bretagne par les fiefs de la Garnache et de Beauvoir: c'est, dit-il, un pays couvert de bois, de bocages et de vergers. Entre Beauvoir et la Garnache s'étendent, au contraire, les alluvions des marais de Machecoul, qui faisaient jadis de la Garnache un port de mer; et ces bois, ces vergers, se trouvent plus haut dans la partie de la Vendée appelée *le Bocage*. La nature des lieux indique qu'au XIV.e siècle, ils présentaient l'aspect qu'ils offrent aujourd'hui. Dans ces lieux om-

bragés, M. de Marchangy suppose la chasse du fantôme d'Artur, suivi des douze ombres de ses chevaliers; tandis que la fable d'Artur ne s'est conservée que dans la Bretagne septentrionale, et paraît avoir été totalement inconnue dans le pays de Retz et ses alentours.

Nous arrivons sur les bords du lac de Grand-Lieu, où un *manant* raconte à Tristan la submersion d'Herbadilla avec les circonstances rapportées par Albert de Morlaix. Ce *manant* parle de Cézar et de la prétendue vengeance exercée par ce conquérant sur les habitans de Nantes. C'est une absurdité historique qui n'appartient qu'à Albert de Morlaix, et je ne vois pas comment il est possible d'excuser la faute d'avoir donné, pour un des traits caractéristiques des croyances du peuple, ce qui n'était que le mauvais système d'un méchant érudit. — Tristan accepte un repas chez les habitans de ces marécages, et on lui sert des galettes de blé-noir. Il est pourtant prouvé, que l'introduction du blé-noir en Bretagne ne date que du XVI.e siècle. L'auteur a donc donné, pour des tableaux de mœurs du XIV.e siècle, ce qui ne concernait que les siècles postérieurs. Les *contes d'Eutrapel*, qui datent de 1587, affirment positivement que l'introduction du blé-noir ne remonte pas plus loin que le commencement du XVI.e siècle, et qu'à cette époque *un droguiste de Lyon envoya à feu Champenois, docte apothicaire de Rennes, un fardeau de bled noir, appelé en aucuns lieux sarrazin, avec entière description de ses qualités myrifiques, et le prix, qui était d'un écu la livre.*

Il serait très-difficile de porter la critique sur tous les détails de mœurs répandus de la même manière dans le roman de *Tristan :* il suffit que nous en trouvions quelques-uns de totalement faux, et ce sera assez pour nous apprendre à nous défier des autres. Tristan s'arrête à Clisson, où il admire les preux joutant sur *la prairie des Guerriers.* La tradition du pays veut, néanmoins, que cette prairie n'ait pris ce nom qu'à la fin du XVe siècle, sous le règne du duc François II. — Les filles de Clisson chantent devant le jeune voyageur des chansons d'amour, composées dans le pays par Abeilard. C'est dommage qu'Abeilard n'ait habité le Pallet qu'avant d'avoir vu Héloïse. Ce ne fut pas, vraisemblablement,

dans un voyage fait à la hâte en Bretagne pour mettre Héloïse à l'abri du ressentiment de Fulbert, qu'il composa ces jolies chansons que M. de Marchangy met dans la bouche des filles de Clisson. — Olivier de Clisson paraît devant Tristan dans une procession ; et le voyageur, qui exagère, ne manque pas de dire que le connétable, à la bataille d'Auray, a mis à lui seul toute une armée en fuite. — Le connétable invite Tristan à passer la nuit dans son château, et notre voyageur trouve le vin de Clisson détestable, parce que les *contes d'Eutrapel*, que j'ai cités plus haut, disent que les vins de Bretagne sont si mauvais, qu'un chien ayant mordu, par hasard, une grappe de raisin, la trouva si aigre, qu'il aboya de colère contre la vigne. Il fallait, avant de citer ce fait, s'assurer si c'était bien à Clisson que le chien avait mordu à une grappe de raisin. Or, j'en doute ; car, précisément dans ce temps-là le vin de Clisson était très-renommé, et nous en avons pour garant, le témoignage célèbre du jurisconsulte Baron (1).

De sa chambre à coucher dans le château de Clisson, Tristan aperçoit sur le donjon un fanal allumé, qui, de sa clarté hospitalière, enflamme au loin le torrent de la Sanguèse. Tous ceux qui connaissent Clisson savent que la disposition du terrain et l'éloignement des lieux rendent impossible cet effet de lumière. — En se rendant de Clisson à Nantes, Bonabes, l'écuyer de Charles-de-Blois, fait rapidement, mais d'une manière toute partiale, le récit de la lutte soutenue par son maître contre Montfort. Froissard a fourni ici le fond du récit ; mais n'y a-t-il pas des inconvéniens dans cette manière de narrer, et le lecteur prend-il une idée bien juste des événemens du XIV.e siècle, en les entendant raconter de la bouche d'un témoin qui ne voit qu'un ennemi dans le prince dont les droits ont été affermis par la victoire. En second lieu, si la version de Froissard a été combattue par des argumens incontestables, ne convenait-il pas également de modifier le récit d'après ces critiques, afin de ne donner au lecteur que l'idée la plus vraie possible des événemens passés.

Nous voilà à Nantes, la ville la plus considérable

(1) Voyez la note 6.e du *Voyage à Clisson*, page 113, 4.e édition. (*Note de l'Editeur.*)

de la Bretagne, aux yeux de Tristan, mais qui n'est décrite que très-superficiellement, parce que l'auteur n'avait pas à sa disposition le précieux manuscrit de Travers, qu'il cite pourtant sans l'avoir lu. Tristan, charmé de la beauté des campagnes qui entourent cette ville célèbre, s'y égare avec enthousiasme, et surtout se fait conduire en batelet vers les îles qui, près de Nantes, *s'élèvent du sein de la Loire belles de verdure, de fraîcheur et de solitude.* Les rochers de ces îles, dit-il, étaient ornés d'inscriptions extatiques. Il est malheureux que, les îles du bassin de la Loire étant formées de terres d'alluvion, elles soient toutes dépourvues de rochers. — Dans ces excursions, il rencontre une flotille de barques légères. Ce sont, lui dit le nocher qui le conduit, les femmes de l'île de Bouin et du Croisic qui, après une séparation de six mois, ont revu leurs maris et les reconduisent dans la ville d'Ancenis. Tous ceux qui se sont occupés de nos antiquités connaissent la fable des femmes Samnites, citée par Strabon; mais supposer l'existence de cette fable au XIV.e siècle, c'est faire un anachronisme de plus de mille années; car, certainement, dans le XIV.e siècle, les femmes Samnites n'existaient plus. Il ne faut pas confondre les mœurs celtiques avec les mœurs féodales. En second lieu, supposer que ces femmes habitaient Ancenis, c'est s'étayer de la ressemblance des noms pour répéter, après Ogée, une version rejetée depuis long-tems. En troisième lieu, enfin, ces femmes n'avaient qu'une seule île pour demeure, et il ne fallait pas les faire arriver à la fois du Croisic avec Ogée, et de Boüin avec Travers.

Nous quittons les bords de la Loire pour aller visiter ceux de l'Erdre. L'auteur, qui avait ici un guide, et qui lui fait l'honneur de le citer plusieurs fois, s'est imaginé, pour rendre ces bords plus intéressans, d'y supposer des pierres druïdiques, quoiqu'il soit à la connaissance de tout le monde qu'il ne s'y en trouve pas une seule. D'une faute historique, nous passons à une faute plus grave encore en histoire naturelle. Tristan se promène, au clair de la lune, sur la plaine de Mazerolles; il voit autour de lui mille insectes lumineux qui, après avoir tourbillonné en cercles brillans, venaient s'éteindre dans l'écume errante sur les flancs

de sa nacelle. Si c'est par des descriptions hors de nature que l'auteur croit intéresser ses lecteurs, il se trompe. L'exagération n'égare qu'une fois. Or, il n'y a pas, dans nos climats, d'insectes lumineux qui produisent un pareil effet : nous n'avons que la femelle du lampyre, mais elle ne vole pas et n'a jamais été vue parmi l'écume qui entoure un bateau voguant sur la plaine de Mazerolles. L'auteur qui, dans ces lieux, a servi de guide à M. de Marchangy, s'était exprimé de cette manière : « La nuit, on ne peut se défendre » d'une secrète inquiétude au milieu de cette plaine, » dont on ne peut plus apercevoir les limites ; on se » croirait au milieu de l'Océan, si l'on voyait des ani» malcules phosphoriques se mêler à l'écume qui court » sur les flancs du bateau. » Il est aisé de voir, dans ce passage, ce qui a donné lieu à la fable des insectes lumineux ; mais, dans ce livre, il y a bien assez du tableau des erreurs de nos pères, sans y ajouter en même tems les nôtres.

J'ai à peine parcouru soixante pages de la partie de l'ouvrage consacrée à la Bretagne, et déjà j'ai recueilli autant d'erreurs qu'il en faudrait pour décréditer l'ouvrage le plus considérable. Je ne savais pas, en ouvrant le livre, où je serais arrivé; mais tant de fautes dans si peu de pages, et des fautes si graves m'ôtent tout désir de continuer. Le reste ne serait probablement qu'une fastidieuse énumération d'anachronismes du même genre. Les notes, puisées dans le *voyage au Finistère*, de M. de Cambry, nous offriront des épisodes tirés des tems antérieurs au christianisme, qu'on nous donnera, ainsi que la fable des femmes Samnites, comme appartenant au XIV.e siècle. On ne distinguera pas les croyances oubliées alors, de celles qui subsistaient encore; des opinions rejetées par les chronologistes, vont être reproduites, sur la foi d'Ogée. Un juste dégoût pour une lecture aussi frivole se joint au respect que m'inspirent les lecteurs du *Lycée*, pour me dispenser de les entretenir de bagatelles dont des lecteurs moins initiés qu'eux à notre histoire se contenteront avec moins de scrupule. Quelles que soient la réputation de de M. Marchangy et la justice que je suis disposé à rendre à son talent, la vérité m'oblige à parler sans ménagement d'un ouvrage indigne de lui.

Je savais bien que les frivolités romantiques étaient

applaudies généralement ; mais je ne savais pas que de bons esprits avaient la faiblesse de flatter le goût dominant, en sacrifiant, sans remords, la vérité historique. Qui pourra rectifier le goût du public, si tous les hommes à talent dont la France s'honore, loin de combattre les opinions erronées, les soutiennent par leur exemple ? Que dirait M. de Marchangy, s'il lisait, dans un autre livre que le sien, que, sur la pointe des rochers, on voit le cormoran solitaire qui semble *méditer* au bruit des vents et des flots ? La philosophie matérialiste avait été jusqu'à supposer la pensée aux brutes : il était digne des exagérations du romantisme, de leur accorder la faculté de méditer.

Est-ce aux habitans de la Bretagne, aux lecteurs du *Lycée*, qu'on prônera des ouvrages où l'on prétend connaître leur patrie mieux qu'eux ? Jusques à quand les provinciaux accueilleront-ils les esquisses incorrectes des habitans de la capitale, pour décréditer les travaux de leurs compatriotes. Attendront-ils actuellement que les journalistes parisiens leur aient dit ce qu'ils devaient penser d'eux-mêmes, pour se mettre à leur place véritable ? Ils ont, dans leurs bibliothèques, des trésors historiques qu'on ne connait pas toujours ailleurs, et ils vont placer sur leurs rayons, et au premier rang, le plus mince volume sur leur patrie, composé dans un but fiscal ou dans l'intention d'y prôner exclusivement telle ou telle opinion. C'est quand on ne sait pas se respecter soi-même, qu'on a le plus de peine à se mettre à sa place. Si nous voulons donner aux autres telle opinion de nous, commençons par l'avoir nous-mêmes.

La plume tombe des mains quand on lit, pour en rendre compte, la plupart des ouvrages qui paraissent tous les jours. Prostituer des noms célèbres à des œuvres éphémères, qui ne peuvent satisfaire qu'un public ignorant, c'est à-la-fois éteindre chez la jeunesse le goût des études sérieuses et décourager celui qui a commencé à s'y livrer de toute l'ardeur de son âme. Toutes les notions historiques sont renversées, si la vogue continue long-tems à protéger des essais de ce genre. La frivolité, le plagiat seront mis sur le même rang que le savoir véritable. Il n'y a plus d'asile pour la vérité, quand l'erreur est accueillie avec un tel enthousiasme. Qu'on ne s'y trompe pas,

la frivolité, chassée dans toute l'Europe du domaine des sciences exactes, le sera tôt ou tard de la littérature. Ces romans historiques, dont on raffole aujourd'hui, tomberont dans le mépris. On voudra de l'exactitude en histoire, comme on en exige en philosophie ; et, la littérature, qui n'est que l'expression des mœurs, deviendra bientôt elle-même, par suite des progrès des lumières, aussi sévère que nos croyances.

Il faut être consciencieux pour être vrai. Partout où l'homme met son ame et qu'il a consulté celle-ci dans le silence des passions, il peut être assuré d'avoir rencontré la vérité. Si c'est l'envie de briller, si c'est l'amour du gain qui le conduit, manquant de conscience sur les moyens, il arrive à un résultat faux : il ne se fait point de scrupule de tromper dans les faits, puisque le premier mobile de ses écrits est le désir de tromper les hommes en usurpant leur admiration. Des ouvrages prônés par des plumes vénales, des signatures recommandables qui se mettent à l'enchère, un vil trafic de réputation, un monopole littéraire soutenu par la vanité et l'esprit de parti, voilà le spectacle hideux qui s'offre aujourd'hui dans la capitale (1). Qu'en résulte-t-il ? C'est que les bons ouvrages passent inaperçus au milieu de ce déluge de brochures nouvelles; c'est que, pour attirer sur soi l'attention, il faut écrire d'une manière légère et superficielle, et que l'indifférence générale laisse dans l'oubli ce qui est conçu avec profondeur, exécuté avec méthode, écrit sans affectation. On ne demande que des épisodes romantiques, qui n'apprennent rien, puisqu'ils sont dénués de preuves, et on ne sent plus le prix de ces dissertations savantes, de ces mémoires critiques qui jetaient un nouveau jour sur la marche générale de l'histoire. Toute la littérature n'est plus que comme cette philosophie purement humaine, dont Pascal parlait avec tant de raison, quand il disait qu'elle ne valait pas un quart d'heure de travail.

MÉRIADEC.

---

(1) Le *Globe* est le premier journal littéraire qui ait soulevé le rideau qui cachait ce spectacle aux regards de la province.
(*Note de l'Editeur.*)

ANTIQUITÉS NANTAISES.

NOTICE
SUR
L'ANCIENNE CHAPELLE DES TEMPLIERS.

Dans le mois de mars dernier, j'ai été chargé, par M. le Maire de Nantes, de lever le plan des terrains traversés par la rue projetée de la Place Royale à la rue de la Barillerie. Il m'a fallu, au sujet de cette communication importante, examiner avec soin les maisons et les terrains que doit couper la rue nouvelle, parce qu'il s'agissait d'en estimer la valeur.

En faisant mes opérations, j'ai remarqué plusieurs bâtimens dont la construction gothique a fixé mon attention, entr'autres une cave voûtée en ogives et faisant partie d'une maison située rue du Bois-Torta, n.° 3, appartenant à MM. Barailler et Gergaud. La tradition populaire est que cette cave a été l'ancienne chapelle des Templiers, autrefois propriétaires de tout le quartier.

Désirant savoir jusqu'à quel point cette opinion est fondée, j'ai fait des recherches dans les auteurs qui parlent de nos antiquités, j'ai compulsé l'ouvrage de Dom Lobineau, le manuscrit de l'abbé Travers, le dictionnaire d'Ogée (mon aïeul), et les annales de Guimar.

Voici quel en a été le résultat (1) :

Les Templiers s'établirent à Nantes en 1141. Tout le quartier qu'on appelle aujourd'hui de Sainte-Catherine, n'était alors qu'une prairie sur les bords de l'Erdre et de la Loire; elle s'appelait *le Pré Anian*, *Pratus Aniani*. Le duc Conan III, dit le Gros, donna cette prairie aux chevaliers du Temple pour s'y établir. Dom

(1) Voyez Dom Lobineau, tome 1.er page 294, et tome 2, pages 378 et 459.
Travers, page 109.
Ogée, tome 3, pages 42, 50, 72 et 73.
Guimar, pages 103, 125, 129 et 162.

Lobineau donne le texte de cette donation, qui fut confirmée par la duchesse Constance : il en résulte que ces religieux possédaient, en 1221, tout l'espace occupé maintenant par les rues de Saint-Nicolas, de la Clavurerie, des Halles, de Sainte-Catherine et des terrains adjacens.

Le duc Pierre de Dreux, qui voulait alors agrandir la ville de Nantes et en augmenter les fortifications, ne crut pas pouvoir le faire sans accorder aux Templiers une indemnité généreuse. Il changea le cours de l'Erdre, qu'il rétrécit ; cette rivière passait auparavant par la rue Saint-Léonard et les Changes ; ce fut lui qui fit creuser son lit actuel : il fit aussi construire les fortifications du quartier de Sainte-Catherine, sur lesquelles est assise une partie de la halle aux blés et de la Place Royale.

L'ordre des Templiers étant devenu trop puissant et trop riche, donna de l'ombrage à Philippe le Bel. Ce prince obtint, en 1308, du pape Clément V, la suppression de l'ordre et la confiscation de ses biens. Chacun sait l'horrible fin de la plupart des chevaliers du Temple. Le roi Philippe envoya à Nantes deux commissaires, pour faire la saisie de leurs propriétés ; mais les Nantais refusèrent de les recevoir, sous prétexte qu'ils ne connaissaient d'autre autorité que celle de leur duc. Quelques années après, les biens des Templiers furent confisqués au profit du duc Arthur II, qui en réunit la plus grande partie à ceux des hospitaliers de Jérusalem. Leur maison de Nantes forma une commanderie, sous le nom de Saint-Jean et de Sainte-Catherine.

Le détail historique qui précède est extrait presque textuellement des auteurs que j'ai cités ; et Travers, Ogée et Guimar ajoutent même formellement, que *l'on voit dans la rue du Bois-Tortu, une ancienne cave que l'on croit avoir été la première chapelle des Templiers à Nantes.*

Ainsi, la cave de la maison de MM. Barailler et Gergaud est bien réellement l'ancienne chapelle que les Templiers auraient élevée dans leur propriété à Nantes. L'identité reconnue, je vais donner la description de ce monument.

La chapelle parait composée d'une seule nef. On y arrive actuellement par une porte faite après

coup dans la rue du Bois-Tortu. Sa longueur totale est de 37 pieds 6 pouces sur une largeur variable de 22 pieds 9 pouces à 23 9". La voûte ogive qui la couvre est en tuf blanc. Elle est divisée en deux travées à peu près égales (celle vers orient a 18 pouces de plus) et forment deux voûtes d'arrête dont les nervures sont saillantes d'environ un pied et se réunissent à chaque clef pour former la croix. Une boucle de fer, en partie rongée par la rouille, est attachée à la clef de la première voûte vers l'entrée. Les deux travées sont séparées par un arc doubleau de même forme que la voûte. Les cylindres qui, par leurs pénétrations, forment les voûtes d'arrête, paraissent légèrement inclinés vers les extrémités et n'ont pas pour génératrices des lignes droites. Le mur joignant la rue du Bois-Tortu et celui de la face opposée ont 4 pieds 3 pouces d'épaisseur ; je n'ai pu mesurer les deux autres des longs pans, qu'au-dessus de la voûte, où ils présentent une épaisseur de 3 pieds 6 pouces.

L'édifice entier paraît avoir éprouvé une flexion vers midi. Quelques parties de la voûte sont lézardées et d'autres ont été protégées par des liens de fer pour en empêcher la chute : il est cependant probable que l'édifice eût encore duré bien des années, sans l'événement qui nécessite sa prochaine démolition.

Tout annonce, dans la construction de ces voûtes, l'architecture du XIII.e siècle ; l'ogive était alors lourde dans ses moulures et peu élancée dans sa projection : le genre gothique n'avait point encore toute l'élégance qu'on lui donna dans les siècles suivans, jusqu'à la renaissance.

Mais, ce qui doit surprendre les curieux, c'est que, par suite de l'exhaussement des rues voisines, exhaussement nécessité par celui du lit de l'Erdre et de la Loire, la chapelle est enfouie jusqu'à plusieurs pieds au-dessus de la naissance de ses voûtes. Les remblais successifs ont tellement élevé le nouveau sol, qu'il n'est guères aujourd'hui qu'à six pieds au-dessous des clefs des voûtes ; et, cependant, ce sol est lui-même d'environ deux pieds plus bas que le pavé de la rue, lequel est à-peu-près de 13 pieds au-dessus du lit actuel de l'Erdre.

Pour arriver à ce point, combien de couches successives de remblais ont eu lieu depuis le sol primitif du pré Anian sur lequel la chapelle a été construite ? Quelle est la hauteur des murs de cette construction ? Combien le lit de nos rivières s'est-il élevé depuis environ six siècles ? Et combien d'autres questions dont la solution intéresse les savans, et qui peuvent être résolues par l'examen de ce petit monument, lorsque toutes ses dimensions primitives seront connues !

Il est à remarquer que l'axe de cette chapelle est dans la direction orient et occident, ce qui confirmerait, au besoin, la destination religieuse de l'édifice ; alors son entrée doit être opposée à celle qu'on a pratiquée sur la rue du Bois-Torto ; mais il ne faut pas la confondre avec la baie qu'on y voit aujourd'hui et qui n'a été faite que pour communiquer dans la maison voisine appartenant aux mêmes propriétaires. Dans le flanc de l'ogive, près l'angle nord-ouest, on voit une ouverture de 2 pieds et demie en carré ; elle est revêtue d'un bandeau saillant à l'intrados, et paraît être de construction primitive. On peut supposer que cette ouverture communiquait au clocher de la chapelle.

J'ai pensé qu'il serait utile à l'histoire de Nantes de conserver le souvenir de ce monument par un dessin exact ; j'ai déjà fait le plan et les coupes des parties apparentes. J'ai aussi demandé à Monsieur le Maire et j'ai obtenu de son zèle éclairé pour les sciences et les arts, l'autorisation de faire des fouilles, afin de reconnaître la naissance des voûtes et la profondeur du sol primitif, ce qui me mettra à même de compléter le dessin que j'ai commencé.

Aujourd'hui, 14 août 1825, on a mis à découvert la naissance des voûtes, qui se trouve être à 6 pieds 4 pouces au-dessous du sol actuel ; mais à cette profondeur l'eau est venue en abondance et a interrompu le travail. Sa continuation reste ajournée jusqu'à ce que la démolition de la chapelle permette de s'étendre davantage ; alors, on pourra faire les épuisemens nécessaires et rendre l'extraction des terres plus facile et moins dispendieuse.

OGÉE FILS, *architecte-voyer*.

DE LA PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

Il semble que rien ne donne une plus juste idée de l'étendue et en même tems de la faiblesse de l'esprit humain, que les innombrables systêmes de philosophie qui ont partagé et qui partagent encore les opinions : l'homme ressent en lui-même un irrésistible penchant qui le porte à vouloir sortir de ce monde trop peu digne d'une pensée immortelle, et à s'élancer vers des espaces qui n'ont de bornes que l'infini. Cependant, on pourrait croire en considérant tant de systêmes qui se sont succédé, que la vérité nous échappe dès que nous voulons la saisir, ou que, si notre esprit vient à la rencontrer, il lui est impossible de s'assurer qu'il ne prend pas une illusion pour la réalité. L'homme a-t-il donc été jeté sur la terre pour vivre sans espoir et mourir ? Humilions-nous devant le créateur et n'accusons que notre orgueil, qui s'embarrasse dans ses propres pensées, et qui, pour vouloir scruter trop avant dans les secrets divins, est ébloui par la lumière céleste. Si nous voulons descendre en nous-mêmes, nous nous convaincrons que Dieu a donné pour alimens à notre intelligence de sublimes vérités, à notre cœur un immense amour ; de même qu'il nous donne avec profusion tout ce qui peut servir à entretenir et à charmer cette vie terrestre : tout le malheur de l'homme vient de lui-même, tout son bonheur vient de Dieu.

Les cieux racontent la gloire de Dieu, dit le roi prophète. C'est le Tout-Puissant qui créa ces mondes innombrables qui sont répandus comme la poussière dans l'immensité des cieux ; c'est lui qui traça la route dont ils ne s'écartent jamais, et qui entretient entr'eux une admirable harmonie. Quel autre grava dans notre ame ces sentimens d'ordre et d'amour qui sont le fond de son existence ? Pour quelle beauté inconnue soupirerait-elle, si ce n'est pour le Dieu qui lui donna l'être et qui peut seul contenter tous ses désirs par son immensité et par sa perfection incomparable. Les sentimens qui animent notre ame attestent le Dieu

qui les mit en elle; et cette ardeur qui la porte à vouloir sans cesse un bien caché à nos regards, est un constant témoignage que le bonheur n'existe pas pour nous dans cette existence fugitive, et qu'il faut le chercher dans un monde meilleur. Que l'ame suive la voix qui lui fut donnée pour guide, et qui n'est autre que sa conscience, elle ne s'égarera jamais; le raisonnement est souvent comme l'arbre planté dans le paradis terrestre et dont les fruits donnaient la mort: c'est par l'amour que l'ame s'élève à la source de la lumière et de la félicité.

Mais l'esprit de l'homme, créé à l'image de Dieu, veut devenir lui-même créateur: il ne lui suffit pas de croire, il veut assujettir la croyance de ses semblables. De là, ces systêmes où l'on est fort pour renverser ce que l'on a cru établi avant nous, et dans lesquels on laisse le même avantage aux hommes qui voudront nous attaquer. Et, comme l'infini n'appartient qu'au Créateur, après que l'homme s'est fatigué pendant des siècles à trouver de nouvelles idées, il se voit, en quelque sorte contraint à parcourir de nouveau le cercle qu'il avait déjà tracé autour de lui. En cela l'expérience est d'accord avec le raisonnement; et, sans chercher à découvrir en des écrits philosophiques très-peu connus quoiqu'écrits depuis plusieurs milliers d'années, des pensées que l'on a depuis données comme nouvelles; il est certain que les preuves les plus convaincantes des grandes vérités philosophiques, ont été données depuis long-tems. Ces vérités consolantes ont occupé de grands hommes, et ont été constamment professées par eux; mais comme il n'est pas donné à l'esprit humain de commander long-tems à son semblable, parce que cette autorité appartient à une intelligence supérieure à la nôtre; après ces beaux génies, il est venu des écrivains superficiels et vains, qui ont cherché à renverser ce qui, pendant long-tems, a été la croyance des meilleurs esprits. A cette haute philosophie qui, d'une cause première éminemment intelligente et sage, descendait jusqu'à l'ame de l'homme, et ensuite considérait l'action de l'ame, sur les sens, ils ont substitué, sous le nom supposé de philosophie, une croyance désolante et toute sensuelle, ravalant la dignité de l'homme jusqu'au misérable état de la brute qui végète, car la pensée est la vie.

La société vivant de croyances, ainsi que l'homme moral, les deux opinions si différentes que nous venons de décrire, ont produit des genres d'existence aussi différens que leur principe; toutes les fois que la croyance d'un être souverain, bon et juste, et d'une ame qui survit aux sens, a prévalu, elle a produit des fruits dignes d'elle, de grandes vertus, le sacrifice de soi-même, et des avantages particuliers au bien général. Au contraire, la doctrine des sensations a produit nécessairement l'égoïsme, le goût des jouissances sensuelles, le luxe, la corruption et la ruine des états: c'est ce qui est toujours arrivé; et, parmi les peuples que nous pourrions citer, nous choisissons comme exemple le peuple Romain, l'un des peuples le plus fortement constitués dont l'histoire des siècles fasse mention. C'est ce qui n'aurait pas manqué d'arriver en France, dans le siècle dernier, s'il n'y était pas resté un fond de doctrine toute opposée aux doctrines subversives que nous venons de signaler. Heureusement, la raison, d'accord avec une religion sainte, les a presqu'entièrement proscrites; et elles n'existent que chez quelques individus incapables de s'élever au-dessus des sens, et d'ailleurs ayant tout à craindre d'une autre vie.

Maintenant, les pensées dominantes en philosophie sont les pensées consolantes de Socrate, de Platon, enfin de ces génies supérieurs que l'antiquité appelait divins, tant elle était éprise des charmes répandus dans leurs immortels écrits. Ces pensées semblent acquérir une nouvelle force des idées répandues dans le nord de l'Europe, et qui sont un mélange des anciennes croyances religieuses des peuples de ces contrées, et des pensées contenues dans les livres ascétiques des auteurs chrétiens; elles ont acquis un tel ascendant, qu'elles se sont emparées de la littérature, même de la poësie, les hommes de talent ayant pressenti qu'ils ne pouvaient exercer un véritable empire sur les cœurs, qu'autant que leurs ouvrages seraient en harmonie avec les croyances répandues dans la société.

Mais cette philosophie elle-même, inattaquable dans ses principes, qui ne sont autres que les principales vérités imprimées dans le cœur de l'homme par le créateur, a le grand désavantage de n'être à la portée que des esprits capables de réflexion, par conséquent du

petit nombre ; cependant la vérité doit être accessible à tous les hommes ; d'ailleurs, les conséquences que la philosophie tire de ces principes, pour la conduite de la vie, sont si susceptibles de controverse, que l'on n'a jamais vu deux philosophes parfaitement d'accord entr'eux, quoique la vérité soit une, et que, hors de cette vérité, on ne puisse trouver qu'illusion et erreur.

Il nous semble donc démontré que les hommes, par la seule force de leur génie, quelqu'étendu qu'on le suppose, ne peuvent rien établir qui serve de base à la société, à la conduite de chaque homme en particulier, et qui soit par conséquent véritablement utile ; qu'il nous faut, pour notre bonheur et notre tranquillité, une croyance et une règle de vie données par une autorité à laquelle nous devons nécessairement nous soumettre, c'est-à-dire divine, car Dieu seul a le droit d'exiger la soumission de l'intelligence qu'il a créée.

Nous croyons aussi que les philosophes religieux ne peuvent trouver ce caractère de divinité que dans les saintes écritures. Ils y verront enseignées, plus clairement que dans les ouvrages des philosophes, et avec une autorité qui manque à ceux-ci, les grandes vérités qui sont la base de toute saine doctrine. A ces vérités se trouvent joints des préceptes et des conseils d'une pureté que les philosophes n'ont pas même soupçonnée. Nous croyons donc fermement que tous les amis de la vraie philosophie doivent s'attacher à ces livres divins ; qu'en les méditant, ils y découvriront une lumière qui éclairera l'esprit et charmera le cœur, et que, dans cette alliance avec la religion, la philosophie puisera de nouvelles forces et trouvera cette unité qui lui manque et dont l'absence est si favorable à ses ennemis. Nous sommes persuadés que, sans cette auguste alliance, la philosophie est condamnée à ne pas faire un pas en avant, et à retourner sans cesse en des sentiers déjà battus ; enfin que le tems approche où les hommes, se partageant en deux camps, d'un côté, sera l'athéisme ou tout au moins l'indifférence et le désordre ; de l'autre, la religion chrétienne avec l'ordre et la vertu.

CH. DE COMMEQUIERS.

HUITIÈME NOTE EN ITALIE (1).

A Rome. Le Janicule, l'île du Tibre, le champ de Mars. Maisons de campagne.

Nous ne faisons pas un itinéraire, pour guider les voyageurs qui nous suivront à Rome, nous n'entreprenons pas même d'y signaler les lieux les plus remarquables; nous prenons des notes à mesure que nous avançons, nous nous parlons tout haut à nous-mêmes. Nos lecteurs ne doivent chercher, dans ces feuilles, que l'occasion de vérifier si les mêmes objets, vus par des yeux différens, changent en effet de couleur selon les points de vue d'où on les prend.

Nous étions, il y a quelques jours, sur le Janicule à *Saint-Pierre in Montorio*; et, suivant un abus trop fréquent, nous portions au loin nos regards, en négligeant les choses de mérite auxquelles nous touchions. C'est cependant à Saint-Pierre in Montorio que le premier apôtre reçut, dit-on, la palme du martyre: un monument du Bramante, plus renommé qu'estimable, comme œuvre d'architecture en perpétue le souvenir. C'est là qu'était le célèbre tableau de la Transfiguration que le traité de Tolentino fit venir à Paris. Pendant que Raphaël y travaillait, Michel-Ange peignait, en concurrence, dans le même lieu une fresque qu'on a conservée, et qui représente la flagellation du Sauveur. Cette lutte est d'autant plus piquante, qu'il est dit que les deux émules se donnaient réciproquement de généreux conseils.

Ici près, au palais *de la Farnesina*, veuf à présent de ses statues antiques, qui ont été transportées à Naples, se trouvent encore de célèbres peintures: les aventures de *Psyché* et la fraîche *Galathée* de Raphaël. Michel-Ange venant voir ces immenses machines et croyant y trouver encore trop de mignardises, en fit la critique, en crayonnant au-dessus d'une porte, une tête colossale d'Alexandre. Cette boutade y a été conservée, près des fresques de son rival.

---

(1) Voyez les pages 73, 163, 249, 369, 436 et 545 du 5.e volume; 124 du 6.e volume du *Lycée*.

A dix minutes de la *Farnesina*, où le talent fut si dignement accueilli, sont obscurément enfouis les restes mortels du plus brillant génie de l'Italie. Dans le petit couvent de Saint Onuphre, est une modeste pierre incrustée dans le mur, elle annonce que là gît *Torquato-Tasso*... Et il allait être couronné au Capitole. Près du chantre d'Armide repose l'anglais Jean Barclay, bon catholique, mais qui a écrit sur le pouvoir des Papes dans un sens bien opposé à celui du comte de Maistre.

Sur la croupe du Janicule est l'*Aqua-Paola*, ou *fontaine Pauline*. Taisons-nous sur l'architecture du monument, dont nous ne voyons pas que le chevalier Fontana ait tant à se glorifier ; car c'est l'abondance des eaux et non une colonade qui doit faire le mérite d'une fontaine ; mais disons que quatre puissans fleuves s'échappent avec fougue de celle-ci. Ils y sont amenés de douze lieues. Ils coulent, ils bruissent jour et nuit ils vont incessamment porter l'activité à des moulins voisins, puis la fraîcheur et la salubrité aux quartiers du Vatican et d'au-delà le Tibre. Voilà un véritable modèle de fontaines : nous n'y entendons rien avec nos eaux parcimonieuses de Paris. Rome est la reine des capitales modernes, sous le rapport de ce précieux service.

Ne pouvant parler de toutes les églises qu'on nous a fait visiter de ce côté du fleuve, nous nous bornerons à dire un mot de celle de Sainte-Cécile, martyre. C'est la maison même qu'occupait la pieuse musicienne : on est introduit dans sa chambre de bain, où les conduites de plomb pour les eaux subsistent encore : c'est là qu'elle reçut le coup mortel (1). Trois belles et grandes nefs, joignant le cabinet de bain et servant au culte, sont un ouvrage plus moderne, mais on y a placé le tombeau même de la sainte. Son corps, jeune encore, à en juger par les formes, et enveloppé d'une légère tunique qui ne les accuse qu'avec décence, fut retrouvé, prosterné la face contre terre, dans la posture de

(1) Les actes du martyr de Sainte Cécile sont loin d'être sûrs, disent les auteurs du dictionnaire de Trévoux. Notre Fortunat donne à entendre que cette noble dame romaine mourut en Sicile.

quelqu'un que le bourreau vient de frapper et de repousser ; un sculpteur, Etienne Maldero, en a copié la pose et a merveilleusement rendu en marbre cette scène attendrissante. Nous ne la jugeons au reste que sur la copie placée sous le maître-autel, car la relique elle-même, en tout conforme, dit-on, à ce marbre, est déposée dans un souterrain : il est probable qu'elle s'est déformée.

Ayant de repasser le Tibre, nous devons reconnaître que, comme nos prédecesseurs, nous avons trouvé un caractère de figure tout particulier aux *Transteverins* : les femmes ont du viril dans leurs traits ; l'expression générale est noble, mais un peu acerbe. On sait que les *Transteverins* se disent seuls descendans des anciens Romains. Tout ce qui habite de l'autre côté du fleuve est toujours, pour eux, Goth, Hérule ou Vandale. Ils ne s'allient qu'entre eux, et, dans leur misère superbe, ils insultent à nos perfectionnemens modernes. On craint leurs mœurs farouches et l'on évite de les offenser, car le poignard vengeur suit indubitablement l'insulte de près.

L'île *Tiberina* qui les avoisine sert de poste avancé entre la barbarie et la civilisation, ces expressions entendues comme l'on voudra, car les habitans de chaque rive renvoient à ceux de la rive opposée l'épithète outrageante. Quant aux insulaires tibériens, ils s'estiment au-dessus des riverains, en disant qu'eux seuls occupent le sol créé par la liberté. Lorsque les Romains abolirent le gouvernement royal, les richesses du roi expulsé ne servirent point d'appât à l'insurrection ; les greniers d'avoine de Tarquin furent vidés dans le Tibre, les sacs de grain arrêtèrent les boues du fleuve, des roseaux s'y implantèrent, le terrain se consolida, des quais l'entourèrent, et l'île *Tiberina* exista. — On n'y trouve plus rien qui rappelle l'antiquité. Deux églises, des quartiers assez sales, et une population d'un aspect misérable l'occupent et captivent peu l'attention.

Nous avons maintenant à nous rendre compte de l'espace encombré, connu ici sous le nom de *Champ de Mars*. C'est un vrai labyrinthe de rues, d'impasses, de palais, d'églises, de places, de carrefours, dans lequel il est assez difficile de se reconnaître. Nous tâcherons cepen-

dant de nous en tirer, en nous dirigeant par les trois grandes rues *Ripetta*, *Corso* et *Babuino*, qui partent, en divergeant, de la noble place *del Popolo*, par laquelle nous avons fait notre entrée dans Rome.

En suivant la première, sans faire de trop fortes excursions à droite ou à gauche, nous aurions d'abord le *Mausolée d'Auguste*, indication qui promet beaucoup pour les arts; mais il ne faut voir ce monument que dans les dessins de restauration supposés par les architectes modernes, car il n'y a plus aujourd'hui en réalité qu'un méchant cirque pour les combats de taureaux et des magasins à charbon. Le *palais Borghèse* mérite ensuite une longue station, tant à cause de ses beaux appartemens intérieurement rafraîchis par des fontaines jaillissantes, que pour le précieux musée qui y est déposé. La princesse Pauline y a fait disposer les tableaux sur des charnières qui permettent de les présenter à volonté au jour le plus favorable. Cette idée, que nous n'avons vue exécutée que là, est tout-à-fait ingénieuse, et devrait être imitée. On contemple les tableaux avec une dispense de fatigue qui permet tout le recueillement désirable; on passerait là des journées entières, sans en compter les momens que par des jouissances. Il faut y distinguer la célèbre chasse de Diane, du Dominiquin, et une allégorie du Titien, d'une assez épaisse obscurité, mais dont le coloris est ravissant: elle représente l'amour *divin*, sous la figure d'une femme *nue*, et l'amour *profane*, sous la figure d'une femme *encapuchonnée*: on conviendra qu'il faut avoir le mot de l'énigme pour saisir d'aussi singuliers rapports. J'ai dû faire ici une humble amende honorable, en méconnaissant un Raphaël dans une descente de croix que le *custode*, ou conservateur, voulait me faire admirer, et que tous les artistes allemands viennent copier; mais, cette formalité remplie, et en essuyant mes genoux, je n'ai pu m'empêcher de dire: Cela n'est pas digne de Raphaël. On en a conclu que je venais de l'Armorique. Mes chers compatriotes, pardonnez-moi; mais vous savez que nous tenons à notre franchise, plus encore qu'au goût attique. — La statue de la princesse Pauline, en Vénus, morceau dont on a parlé avec tant de scandale, parce que la princesse aurait posé peu décemment devant Canova, est aussi dans ce palais; mais on ne la montre

plus. Un élève de Canova, que nous avons eu occasion d'employer, nous a affirmé qu'il n'était pas vrai que la statue fût sans voile.

Nous ne pouvons mentionner toutes les riches églises dans lesquelles il faut entrer, mais nous devons un hommage à celle de *Saint-Louis des Français*, dont la magnificence flatte la vanité nationale. Des fresques du Dominiquin, une Assomption du Bassan, peu intelligible, et une copie de la Sainte-Cécile de Raphaël, par Le Guide; voilà les tableaux qui nous ont le plus frappés. Pour ce qui concerne ce dernier, nous ne pouvons cacher notre étonnement de voir un aussi habile coloriste que Le Guide, tomber ainsi dans le noir. Nous ne trouvons en tombeaux à signaler que celui du cardinal-poëte de Bernis, et celui de Madame de Montmorin, élevé aux frais de M. le vicomte de Châteaubriant, apparemment quand il remplissait à Rome le poste d'envoyé de Napoléon.

A *Sainte-Agnès* est le tombeau d'Innocent X. Quoique magnifique, ce n'en est pas le plus précieux ornement. Toute l'admiration est réservée pour le bas-relief d'*Algardi*, représentant la Sainte, conduite nue par des soldats brutaux, au moment où, par l'effet de ses prières, ses beaux cheveux viennent de croître miraculeusement et de couvrir ses charmes. Tout édifiant que soit le prodige, toute modeste que soit l'expression de la figure principale, on a bien fait de placer ce délicieux morceau dans un souterrain, loin des yeux d'une jeunesse inflammable.

A *Sainte-Marie della Pace* on célébrait l'office pendant que nous nous y présentions pour voir des tableaux de Raphaël. Le moine démonstrateur troublait sans ménagement le service divin pour nous découvrir ces peintures. Ce sont des Sybilles. Nous n'en dirons rien n'ayant pas eu le courage de rester à les examiner, tandis que tous les assistans se courbaient à l'élévation.

La *Strada di Ripetta* nous abandonne ici vers la *place Navonne;* nous en suivrons la direction ultérieure au hasard pour nous rapprocher du *Velabrum;* mais cette oblongue place Navonne demande un moment de considération, car elle est réputée l'une des merveilles de la Rome moderne. L'étendue d'abord en est fort grande : nous l'estimons à quatre arpens; ensuite, dans

certaines occasions, on y retient des eaux qui la transforment en un lac peu profond, dans lequel le beau monde de la ville circule en voiture, faisant jaillir sous les pieds des chevaux, la fraîcheur, les éclaboussures et la gaîté. Trois fontaines d'un caractère très-ambitieux la décorent. Nous en avons admiré les belles eaux; mais nous sommes restés froids devant les riches constructions d'où elles s'épanchent, même devant celle pour laquelle Innocent X a mis des millions à la disposition du cavalier Bernin. Si j'avais l'honneur d'être d'un conseil municipal, je ne voterais ni pour ces pâles allégories des quatre parties du monde à propos d'une fontaine urbaine, ni pour cette multiplicité de figures qui emportent une trop grande division de l'eau; chacune finit par ne pouvoir en donner qu'un filet, ou une nappe si mince que le plus léger dérangement, dans la feuille de plomb sur laquelle elle se forme, trahit l'artifice du fontainier. Représentez-moi *Hygie*; que, de l'urne sur laquelle elle s'appuie, s'écoule à gros bouillons le fleuve tout entier! que dix bornes placées autour du monument laissent fuir sans cesse, dans les rues adjacentes, les eaux qui se sont échappées de la cuvette en une seule et volumineuse nappe! alors, Monsieur l'architecte, vous aurez mon vote, ma signature et mon argent. Gardez vos lions qui rugissent, votre cheval qui s'abreuve, votre *Nil*, votre *Gange*, votre *Danube*, votre *Rio da Prata*, etc., pour en faire des morceaux de musées, s'ils sont aussi bien sculptés qu'on le dit.

De la place Navonne, nous irons au *Théâtre de Pompée*, où nous ne verrons rien qui vaille; mais c'est là tout près qu'était sa statue, au pied de laquelle César tomba, inutilement pour la restauration de la république, sous les poignards de Cassius et de Brutus; — Au *portique d'Octavie*, fragment boiteux qui sert d'abri à des marchandes de légumes, et qui ne peut intéresser que les antiquaires; — Au *Théâtre de Marcellus*, dont l'architecture est un morceau classique pour les artistes qui en mesurent et en dessinent tous les jours les deux ordres superposés. Il ne court plus de chance de destruction prochaine, depuis qu'il sert de soubassement au vaste palais de la famille *Orsini*.

Arrêtons-nous au *temple de la Piété filiale*, élevé à l'occasion du trait touchant de cette jeune femme ro-

maine qui venait nourrir de son lait son malheureux père prisonnier, condamné à mourir de faim. On y a substitué une église dédié à *Saint-Nicolas in Carcere* ; mais les fondateurs chrétiens du nouvel édifice n'ont pas hésité à en troubler l'ordre architectural, pour conserver ce qui, de leur tems, subsistait encore du temple de la Piété. Quelques-unes des anciennes colonnes interrompent la régularité des murs latéraux, et s'enfoncent d'un tiers de leur hauteur au-dessous du sol. Au pied de l'une d'elles est un cachot dans lequel on descend au moyen d'une échelle ; c'est, dit-on, le théâtre de la pieuse action dont on a voulu conserver le souvenir. — Le temple de l'intérêt, de la souplesse, de la résignation, de l'attente ou de la tolérance est dans le voisinage. Je ne sais comment désigner autrement, ou au juste, *Il Ghetto*, l'asile des Juifs dans Rome. Ils y sont au nombre de dix milles, tous recueillant les fruits d'une active industrie mercantile, et seulement assujettis à habiter ce quartier du *Ghetto*, que l'on ferme sur eux chaque soir. Sous la protection du Saint-Père, ils jouissent de la liberté de leur antique culte, dans une belle synagogue, ouverte à tout venant comme à Amsterdam. Les protestans n'ont pas la même faveur.

Autre spectacle. C'est celui de la maison de ce *Nicolas Rienzi*, qui, en 1347, réussit momentanément à faire renaître les titres de la République Romaine, comme le fit Bertier, prince de Wagram, en 1794. Hardi révolutionnaire, il reçut les ambassadeurs de plusieurs têtes couronnées ; mais, comme un grand nombre de novateurs, il ne fut qu'un tyran passager que le peuple même, soulevé par lui, finit par massacrer, sur les marches du Capitole. Il existe, je crois, à Rome un temple du Ridicule : le palais de Rienzi en pourrait porter le nom, car c'est un assemblage bizarre de morceaux d'architecture, enlevés à quelques beaux édifices et qui n'ont jamais été faits les uns pour les autres. Une lourde et somptueuse architrave pose à quinze ou dix-huit pieds de haut sur de grêles colonnes toscanes, naines ; et les ornemens, richement sculptés, de la frise sont de dessins différens. Le peuple qui, aux caprices près, aime assez les tribuns, se plait toujours à désigner ce grotesque bâtiment comme ayant été la demeu-

re de son héros ; tandis que les savans s'efforcent de l'attribuer à un autre personnage que Nicolas Rienzi qui, au reste, n'a pas besoin de cet ambigu pour assurer ses titres à la célébrité.

Nous approchons d'un édifice d'un goût plus délicat : c'est le joli *temple de la Fortune virile*, aujourd'hui consacré à Sainte-Marie l'Egyptienne. Il rappelle l'élégante *maison carrée* de Nismes. Comme celle-ci, il a deux portiques, et les colonnes engagées qui les unissent latéralement sont bien conservées ; des festons soutenus par des candélabres et par des crânes de victimes sont sculptés dans la frise avec un fini précieux. Cette église est desservie par des prêtres grecs, qui ont admis le *filioque*, et reconnu la suprématie du pape.

Voici le *temple de la Pudicité patricienne*. Singulière prétention de l'orgueil de caste, qui ne veut pas même mettre les vertus en commun ! C'est à présent *Sainte-Marie in cosmedin*, c'est-à-dire, en toilette (1), autre désignation assez singulière. — Saint-Augustin professa, dans sa jeunesse, la rhétorique en ce lieu : il n'était encore alors qu'un brillant littérateur, un des beaux esprits de la haute société de Rome ; car il ne se fit baptiser qu'à trente-deux ans : cela diminue l'intérêt. Sous le portique de l'église est un énorme masque de marbre qui ouvre une bouche effrayante : c'était probablement le vomitoire où aboutissait le tuyau de quelque fontaine. Le peuple l'appelle *Bocca della verita* : si celui qui a menti y introduit la main, cette bouche le punit en se refermant violemment. Voyageurs-narrateurs, nous avons osé y confier la même main qui trace ces récits, et nous pouvons affirmer l'avoir retirée sans meurtrissures. Bénin lecteur, poursuivez donc avec confiance.

L'arc de *Janus Quadrifons*, à issue sur quatre faces, n'est pas fait pour arrêter ceux qui ont vu les arcs de Titus, de Septime et de Constantin. C'est antique, gros et nu, voilà tout. On trouve un autre genre dans l'*archettino di Settimo*, ou petit arc de Septime, que les marchands de bœufs firent élever, par cotisation entre eux, en reconnaissance de quelques services reçus de l'empereur. Quand on prend du galon, on n'en

(1) On traduit aussi *in cosmedin* par reine du monde.

saurait trop prendre : ils avaient demandé de la sculpture, beaucoup de sculpture, en offrant de l'argent, beaucoup d'argent ; on ne les a pas fraudés pour la quantité : quant à du goût, il paraît qu'ils n'en avaient pas fait entrer dans leur marché avec l'architecte.

Nous voilà rendus au *Vélabrum* : nous avons atteint le *temple de Vesta*, dont nous admirons toujours les formes élégantes, mais dont nous voudrions qu'on supprimât la trop rustique toiture. Que nous aimerions à rentrer de nouveau dans l'auguste *Forum Romanum* (1) ! Nous pourrions certainement en parler encore sans nous répéter ; mais il faut savoir faire des sacrifices.

Traversons donc rapidement au pied du Capitole ; évitons de nous laisser séduire par le Forum de Trajan, si bien déblayé par les Français, que la célèbre colonne se voit maintenant à distance jusqu'à la plinthe la plus basse de son piédestal ; jetons-nous dans l'est de la ville.

A l'*Académie de Saint-Luc*, nous verrons des peintures et des sculptures de tous les artistes renommés de l'Europe ; mais la célébrité des noms étant en général de beaucoup postérieure à ces ouvrages, on voit plus de croûtes que de chefs-d'œuvre. Distinguons cependant le tableau d'admission de Raphaël : Saint-Luc peignant la Sainte-Vierge d'après nature, en présence de l'auteur lui-même qui le regarde travailler. L'un des deux peintres est, certes, bien hardi. On conserve là le crâne de Raphaël dans un bocal ; c'est puéril comme le doigt de Galilée à Florence : envoyons cette relique au docteur Gall.

A *Saint-Pierre aux liens*, le tombeau du guerroyant Jules II. Ne disons rien du dessin du monument ; rien de la statue couchée du pape, qui semble avoir la nuque du cou rompue ; rien des vertus, rien des allégories qui composent son cortége ; mais que tout poëte et tout artiste se prosterne devant le *Moïse* assis qui veille à l'entrée du sépulcre ! Jamais l'antiquité n'a représenté ses demi-dieux avec tant de noblesse. Ce n'est pas un homme, il n'y en a pas de semblables ; il n'y en a pas de conformés de cette manière. Ce n'est

(1) Voyez la tournée de notre Septième Note.

point le pénétrant Lycurgue qui fait découler ses lois de combinaisons profondes, mais humaines et douteuses; c'est le législateur inspiré et impératif, qui a reçu ses tables des mains mêmes du Très-Haut, dont il se porte l'organe avec assurance, plein du sentiment de la dignité de sa mission. — Où Michel-Ange avait-il trouvé ce type ? A cette même source, si rarement accessible, où Homère puisait l'idée de ses gigantesques héros. Cette source est enivrante, elle fait un peu tourner la tête : ne nous étonnons pas, si elle produit parfois quelques sublimes extravagances dans les œuvres de ceux qui s'y désaltèrent. Il y a telle partie dans le Moïse qui pourrait faire croire que Michel-Ange a bu dans la coupe à longs traits..... la barbe, par exemple !

A la *villa Aldobrandini*, veuve à présent de la célèbre *noce Aldobrandine* qui reste au Capitole, on voit une riche collection de peintures et de sculptures.

Au palais *Rospigliosi*, richesses du même genre, plus le plafond sur lequel Le Guide s'est immortalisé par son *Aurore*. Ne comptez point sur les gravures pour vous faire une idée de la magie de cette fresque : vous assistez vraiment au réveil du jour, le Dieu va suivre le gracieux cortége qui l'annonce ; toutes les nuances du ciel sont épuisées. Mais pourquoi donc Le Guide n'a-t-il mis que huit *heures* dans son tableau ? Il avait de la place pour les quatre autres.

Aux Saints Apôtres, visitons le tombeau de Clément XIV, qui a commencé la réputation de Canova. La figure du pontife est belle, la femme affligée qui est à sa droite est fort bien ; mais il y a un peu de fadeur dans la mansuétude, moutonnière qui lui fait pendant.

En passant devant la fontaine de *Trevi*, admirons-en encore les belles eaux. Entrons dans l'*église des Crucifériens*, puisqu'elle fut, dit-on, fondée par Bélisaire. Rien de remarquable, sinon l'inscription qui annonce que le général bâtit cette église par pénitence. — L'occasion est trop tentante pour ne pas monter à la *Sainte-Trinité-du-Mont* (1). Quelle bonne fortune !

(1) Le couvent de la Trinité-du-Mont, assez bien doté, appartenait aux minimes français. Lorsqu'à la chute de Bonaparte, Rome ayant repris son indépendance, le gouvernement papal voulut entrer en possession de cette propriété, le ministre de France protesta. Les

C'est dans la compagnie de M. Guérin que nous y voyons le second ou le troisième tableau du monde, la *descente de croix de Volterra*. Le coloris n'est bientôt que du bistre ; mais la composition et le dessin en sont merveilleux. On peut à toute rigueur se rendre compte de ce célèbre tableau d'après les gravures qui en sont assez répandues.

Ici, nous avons gagné la *place d'Espagne*, quartier des étrangers, des filles et des *ruffiani* (vils courtiers mâles de galanterie). Le grand *théâtre d'Alberti* est à portée ; mais nous ne verrons pas les spectacles de Rome, ils sont fermés à l'occasion de la mort du pape. — Nous nous trouvons avoir gagné la rue *del Babuino*, qui va converger, à la Porte-du-Peuple, avec les deux autres maîtresses rues ; il ne nous reste plus que le *Corso* à parcourir.

Le vaste *Palais de Venise*, austère comme l'antique inquisition vénitienne et lui survivant ; celui de madame *Lœtitia*, asile de grandes perturbations maternelles dignement soutenues ; l'ancienne Académie de France, aujourd'hui séjour de Louis Bonaparte ; en face, la noble demeure de notre ambassadeur ; plusieurs belles églises, la colonne *Antonine*, les palais *Chigi*, *Ruspoli*, voilà ce qui constitue la partie solennelle du *Corso* ; mais ce n'en est pas l'aspect le plus piquant. — Voyez ces nombreux magasins, brillans comme ceux de la rue Vivienne, et d'où partent tant de cauteleuses invitations, en majeure partie juives. Voyez ces vastes cafés sans cesse encombrés d'oisifs ou de politiques, réduits au discret *Diario di Roma*, ou aux conjectures, puisque *le Moniteur* même n'y a pas accès. Entrez chez ces marchands d'antiquités, de bustes, de tableaux, de gravures, de modèles de monumens, de vases, de bronzes et de mosaïques ; toutefois, mettez la main sur votre bourse, si vous ne savez étouffer vos désirs. Faites ici vos provisions de chapelets, de médailles et de reli-

minimes de Rome se présentèrent alors aux droits de leur ordre. Mais on déterra à la maison d'Ecouen un aumônier qui se trouvait avoir été minime français, et on l'envoya à Rome comme véritable propriétaire. Ce religieux demeure seul dans le couvent que son existence nous a conservé. Il n'en touche cependant pas le revenu, le roi ayant jugé à propos d'en doter l'église de Saint-Louis des Français.

quaires : vous en trouverez en perles et en verre, en or et en plomb, en pierreries et en papier doré : quelle qu'en soit la matière, toujours on vous procurera et la bénédiction pontificale, et la bulle d'authenticité. Mais voici un cortége d'hommes armés et de valets en livrées, qui s'avance gravement : il accompagne officiellement le dîner des cardinaux que l'on porte au conclave (1). Le grand maréchal a les clefs des caissons où sont renfermés les mets qu'il visitera, pour prévenir les infidélités des princes de l'église. — Allez donc plus vite, ou le dîner sera froid. — Des abbés élégans, des moines de toutes robes, des prêtres grecs à longues barbes, des officiers dorés à panaches, des Suisses en casque, avec haubers et hallebarde ; des Anglais, des Russes, des Français, des Allemands accompagnés de leurs *Ciceroni* ; tout cela va se coudoyant le long du jour. A l'*Ave Maria*, la foule augmente, les voitures affluent, les belles dames apparaissent voluptueusement parées : on lorgne, on est lorgné ; les calèches s'engagent les unes dans les autres ; le Corso retentit d'un brouhaha, peut être délicieux pour les habitués, à coup sûr étourdissant pour nous. Nous nous sauvons en disant : Ce n'est là ni la Rome antique, ni la Rome Sainte.

La Rome élégante, la Rome athénienne, si j'ose m'exprimer ainsi, est hors des murs, et dans les *villa* des grands seigneurs.

La *villa Borghèse* est l'une de celles que les étrangers

(1) Nous avons assisté, le 2 septembre, à l'ouverture du Conclave. Si nous en parlons peu, c'est que nous avons été faiblement émerveillés de cette cérémonie. Quelques troupes sous les armes, une vingtaine de prêtres en surplis, 40 à 50 cardinaux distraits, point de pompe sacerdotale, des litanies négligemment récitées, des ambassadeurs en émoi, un public goguenard : voilà tout ce que nous avons vu à cette mesquine procession. On croirait que l'intérêt temporel y est plus grand que l'intérêt spirituel. — Nous n'aurions rien de plus intéressant à dire des obsèques du pape, pour lesquelles nous avons cependant fait trois fois le voyage du Vatican. Un catafalque gigantesque, fade et manqué dans ses proportions ; des rencontres et des complimens de salons ; la noble basilique de Saint-Pierre ressemblant à une promenade publique ; nulle solennité, nul recueillement, encore moins de symptômes d'affliction. Nous noterons seulement que les honneurs du monument temporaire, élevé dans l'église, sont réservés aux jésuites : le rétablissement de leur ordre est l'objet du principal bas-relief.

visitent et louent le plus fréquemment. Elle le mérite à cause de sa proximité de la Porte-du-Peuple et de la libéralité avec laquelle les propriétaires y admettent les promeneurs, même en voiture. C'est un beau parc orné que fit établir le cardinal Scipion Borghèse, neveu du pape Paul V. Les plantations y sont disposées tout à la fois dans le genre régulier et dans le genre irrégulier, et entremêlées de statues et de monumens. Le palais recèle des richesses sans nombre en tableaux et en sculptures; c'est vraiment un séjour princier. On pourrait critiquer dans les jardins quelques fabriques dont les sujets sont mal choisis; telles qu'un éléphant en marbre dans un bocage, et surtout une imitation des ruines du temple de Faustine et Antonin. A quoi bon, puisqu'à dix minutes de là on peut voir l'original au Forum? — Dans le même canton sont les *villa Poniatowsky* et *Nelli*. Celle-ci fut le lieu de délassement de Raphaël, et l'on y conserve des fresques galantes qui lui sont attribuées. Comme M. Guérin plonge la vue, de l'Académie de France, sur cette demeure du prince des peintres, en ouvrant les croisées, il en recevra, n'en doutons pas, quelques nouvelles et brillantes inspirations. — Cette partie de la campagne est réputée malsaine.

En sortant par la Porte-*Pie*, dans l'est de Rome, on se rend à la *villa* du cardinal *Albani*. Mais on ne peut se dispenser de suspendre un moment sa promenade pour visiter deux églises qui se trouvent sur la route. L'une d'elles est celle de *Sainte-Agnès-hors-des-murs*, dans laquelle on descend par un escalier de 48 marches de marbre, parce qu'elle occupe la place d'anciennes catacombes. Elle est ornée de colonnes magnifiques, dépareillées. La statue de la sainte est un torse antique d'albâtre oriental, auquel on a ajusté une tête. L'autre église est celle que Constantin fit édifier, dit-on, pour le baptême de sa fille *Sainte-Constance*. Il faut, quoi qu'on en dise, qu'elle ait aussi servi à quelques usages moins religieux, car le prêtre qui la montre nous y a fait remarquer beaucoup d'ornemens bachiques. L'édifice est rond, le jour vient par le haut de la coupole qui a 70 pieds de diamètre et qui est soutenue par un double rang de colonnes de beau marbre. C'est là qu'était le magnifique sarcophage de porphyre qu'on admire au musée du Vatican, en face de celui de Sainte-Hélène.

Nous sommes ici sur le *Mont-Sacré*, fameux par les deux boudeuses retraites qui valurent aux plébéiens romains l'institution et l'inviolabilité de leurs *tribuns*. Ces bouderies étaient-elles des insurrections ? C'est ce que je laisse à décider aux casuistes. — Une mâsure, qui sert d'étable à bœufs, est montrée comme étant le tombeau du sage faiseur d'apologues, *Menenius-Agrippa*. Si le monument n'est pas authentique, du moins est-ce bien la place qu'il fallait lui choisir.

La *villa Albani* nous représente ce que doivent avoir été, dans l'antiquité, les demeures des Périclès, des Lucullus, des friands amis du luxe délicat et du culte des beaux arts. On croit lire la description d'un palais magique, en parcourant les somptueux appartemens de ce beau séjour; en passant, d'enchantemens en enchantemens, de l'élégant palais principal aux galeries aérées, aux pavillons galans qui l'environnent et qui y sont unis, ou par des parterres, ou par des bosquets, ou par des scènes d'eaux jaillissantes. Tout est décoré avec une magnificence extraordinaire; et, ce qui en relève encore l'éclat, c'est que tous les ornemens, statues, reliefs, vases, qui se pressent les uns contre les autres, sont des antiques de la plus grande valeur. La famille Albani avait acquis une immense collection de ces objets précieux; le cardinal Alexandre Albani, qui n'est mort qu'en 1779, ayant voulu les réunir tous dans un temple digne de son opulence et des arts enchanteurs qu'il affectionnait, les arts sont accourus pour présider à l'érection de son brillant sanctuaire, et l'ont servi à souhait. — Les jardins ne sont pas aussi beaux que ceux de la *villa Borghèse*, mais il s'y trouve plus d'eau.

Au moment où *Roger* se présente aux avenues de la cité d'*Alcine*, le poëte lui oppose une tourbe de monstres hideux, qu'il ne peut ni combattre ni éviter, dont il doit traverser la foule et surmonter les dégoûts. Même chose arrive à l'étranger qui veut se rendre aux jardins de la *villa Pamfili*. Des tombeaux antiques ont été découverts à l'entrée; on les a mutilés, fouillés, renversés; dans les chambres sépulcrales, sont éparses sans honneur des urnes funéraires: on les a brisées; des cendres et des ossemens s'en sont échappés; on recule devant ces profanations.

Cette première barrière franchie, on entre dans les domaines de la belle magicienne : la vue se perd dans une campagne ornée, du plus beau choix. Ici, des allées couvertes forment des promenades où le soleil ne pénètre jamais ; là, des parterres fleuris sont rafraîchis par mille petits jets d'eau ; plus loin, des grottes renferment des harpes éoliennes. Si nous sommes privés par accident de leur douce harmonie, nous jouissons du moins de celle des cascades qui s'y précipitent. Des endroits plus découverts semblent destinés aux fêtes des nymphes qui doivent s'y réunir ; des statues ornent les bocages, et des bosquets silencieux offrent leurs retraites au mystère. — Ce n'est point ici le genre de *Le Nôtre*, ce n'est point l'arrangement des paysagistes anglais ; c'est antérieur à eux ; c'est une conception qui a précédé le cordeau et la palette ; c'est un type tout particulier, ou qu'on a copié de l'*Arioste*, ou que ce poëte a copié ici. Lisez en effet ses descriptions, vous ne vous figurerez ni les jardins de Versailles, ni le parc de Blenheim. — Nous n'avons pas assez étudié le plan de la *villa Pamfili* pour en donner la topographie : peut-être l'intention de celui qui l'a dessinée n'était-il pas qu'on la saisisse facilement ; nous le croirions même volontiers à la vue de certaines dispositions tout à la fois désordonnées et grâcieuses. Il voulait sans doute nous tenir sous un charme inconnu, à l'instar de la fée de l'*Orlando* qui fixe près d'elle, par des conjurations mystérieuses, les paladins de la cour de Charlemagne. — Le palais est petit, mais il devait être ainsi pour un théâtre de fêtes érotiques. N'y cherchez point l'architecture grecque : c'est trop simple, trop pur pour les créations magiques. Il fallait quelque chose de fantastique, une abondance de ces ornemens légers et de bon goût que la baguette produit tout-à-coup sans travail. C'est là aussi le caractère du bâtiment. — Si le palais, ou *casino*, a peu d'étendue, les jardins en ont une immense : six milles de tour, je crois. Ils procurent donc à l'habitation l'isolement qui est nécessaire à une retraite consacrée aux plaisirs galans, aux jouissances raffinées qui ne veulent que des acteurs et point de spectateurs ; et, cependant, cet isolement n'est ici que momentané ou volontaire ; ce n'est point celui du désert, puisque

de vingt points différens, la vue peut se porter sur les plus beaux aspects des environs de Rome.

Tant de beautés, en exaltant les sens, compriment l'austère réflexion, engendrent la séduisante rêverie, et provoquent aux pensées voluptueuses. Mais, produites par les enchantemens de la magie, elles disparaîtront, comme par l'empire du même art, quand on vous montrera le serpent se glissant sous les touffes de verdure. L'atmosphère de ces lieux est pénétrée d'un venin mortel : personne ne peut habiter ni la *villa Pamfili*, ni les environs ; le concierge lui-même, fuyant un danger trop réel pendant six mois de l'année, retourne chaque soir coucher à la ville.

Ces théâtres d'insalubrité sont extrêmement fréquens autour de Rome. Nous rencontrons souvent, au jour tombant, des laboureurs et des vignerons qui quittent leurs champs, d'où l'*aria cattiva* les chasse pendant la nuit pour venir, dans les maisons de la cité, prendre un repos réparateur et sûr. Cependant nous voyons peu de marais ; aucune émanation désagréable ne frappe l'odorat ; l'air est limpide et pur, il est caressant. D'où vient le mal ? Personne ne l'explique d'une manière satisfaisante. Jamais la mort ne prit de formes plus séduisantes pour nous appeler à elle ; elle arrive parée de guirlandes de fleurs, elle ne peut plus effrayer ; et, se montrant si belle, elle se glisse dans les plaisirs comme dans les pensées, sans les troubler. Comme nous rentrions dans Rome, traversant le Corso, alors dans tout l'éclat des équipages et des toilettes, un long convoi funèbre accompagné de pénitens voilés, vêtus de fraîches robes blanches, coupait la file des voitures pour se diriger vers une église ; les torches funéraires se réfléchissaient dans les parures de diamans, les figures restaient riantes : c'était, sous une autre forme, ce que nous avions vu à la *villa Pamfili*.

OBSERVATIONS SUR L'ART THÉATRAL.

3.e *Article* (1).

Si j'ai dit, dans mes précédens articles, qu'il fallait

(1) Voyez les pages 107 et 386 du 5.e volume du *Lycée*.

de l'art au théâtre pour y paraître avantageusement, je n'ai pas prétendu qu'il fallait tout y rapporter : je ne l'ai considéré que comme une ordonnance riche, une parure que la nature emprunte, lorsque, dans ses oublis, elle s'est dérobée quelques charmes. La nature préside à nos plus faibles sensations ; elle diffère en nous par des nuances plus ou moins fortes : l'art n'est donc que la science de les apercevoir, de les saisir, de les mettre à leur place. Chaque sentiment, chaque passion a des nuances distinctes en raison des convenances d'âge, de caractère et de situations : qui ne consulterait que l'art, les verrait toutes semblables, et par conséquent les peindrait de même. La jalousie, l'ambition, l'amour, la haine, la colère auraient partout une manière égale de s'exprimer : même chaleur, même emportement dans chaque situation, comme aux différens âges. Au lieu de l'expression de la nature, on ne verrait plus qu'une combinaison fausse. Mais, lorsque par la méditation et l'analyse, le comédien se pénétrera de la nature d'un sentiment ou d'une situation, il pourra se livrer à son expression. Il n'est personne qui puisse lui communiquer ses intonations : elles sont dans son ame. On peut lui faire rectifier ses tons, lui en faire remarquer la fausseté ou la justesse, contenir les élans de son exagération : n'arrive-t-il pas tous les jours, que tel acteur de notre théâtre, que j'ai déjà cité, reste livré aux violens transports qui l'agitent, tandis que les spectateurs se contentent quelquefois de lui accorder un froid intérêt ; semblable à peu près à ces faiseurs de tours qui, par leur hardiesse ou par leur agilité, semblent surpasser les forces de la nature humaine. Je lui dirai donc encore : Si vous sentez vivement, parlez de même ; mais ne forcez rien ; réfléchissez-y bien, les amateurs et tous les gens de goût seraient moins blessés de la faiblesse de vos intonations que de leur exagération, particulièrement dans la comédie. Je reviens donc à mon sujet, et je crois qu'on peut faire sentir à l'acteur la force et la nature des pensées, et lui indiquer les moyens de les transmettre avec vérité. On ne saurait trop lui recommander de s'attacher à connaître la nature des sensations et les divers mouvemens dont l'ame est susceptible, à bien distinguer les figures, les images qui

correspondent à ces mouvemens. Qui pourrait le contester ? sans le secours des intonations les sentimens se trouveraient confondus, flétris, anéantis sous le poids écrasant d'une diction qui n'aurait pour couleur que la triste uniformité. C'est à cette monotonie, à ces tons languissans qui glacent les ames et fatiguent l'attention, qu'on doit souvent attribuer ces conversations particulières qui s'établissent dans toutes les parties de la salle, cette impatience, cet ennui, que dissipera toujours celui qui flattera l'oreille par ces nuances, ces demi-teintes qui varient si admirablement la diction, et qui paraissent si faciles, parce qu'elles sont conformes à la nature, où tout est en mouvement et n'offre que contrastes. Celui qui observera les passions, calculera leurs progrès, leur force dans chaque situation, découvrira facilement les nuances relatives à l'action et à la nature de son personnage, et trouvera ce qu'il exige de chaleur, de feu, de sensibilité, d'explosion de force, d'esprit, de sentiment ou de légèreté. Mais ce ne sera qu'en conduisant sa voix avec art, c'est-à-dire, en ne l'augmentant ou ne la diminuant que par degrés, en ne l'adoucissant que selon que le sens que les figures renferment, qu'on captera l'attention. L'acteur se flattera vainement de subjuguer l'esprit, s'il veut tout faire valoir : la pensée ne réside point dans chacun des mots qui composent une période; elle se renferme dans un certain nombre de mots qu'elle a pour ainsi dire créés; elle veut qu'ils soient rendus absolument, *pour cet effet*; il faut donc que l'attention puisse les distinguer, elle commande *donc* alors de les articuler avec plus de force, pour leur donner, non-seulement plus d'éclat, mais une expression et une vie qui agissent sur l'esprit. Les mots qui entrent dans la composition d'une phrase sont de trois espèces : les absolus, les relatifs et les explétifs : les absolus présentent la chose, les relatifs l'éclaircissent, mais les explétifs ne lui servent que d'ornement. Les verbes, leurs régimes, les adverbes, les tropes sont communément absolus. On sentira donc qu'il ne faut pas charger inutilement l'attention, ni se tromper sur le choix des mots qui sont présentés à l'esprit. Il appartient à l'intelligence et au goût de ne pas se méprendre. Qu'on

juge de l'effet que doit produire un acteur, lorsqu'il y a un accord parfait entre les idées qu'il exprime, et les intonations dont il se sert pour nous transmettre la vérité.

Comme chaque objet, dans un tableau, a sa couleur ou sa nuance propre; chaque pensée, chaque sentiment a une intonation particulière. Qu'on ne s'effraie pas du travail que peut nécessiter une pareille étude, il n'y a qu'à écouter la nature et se livrer à ses impressions; en effet, placez deux hommes du peuple à discuter ensemble sur un intérêt qui leur est cher, certainement ils n'auront pas étudié l'art des intonations, et cependant comme elles seront variées, et quelle vérité! Nous avons tous une voix qui peut suffire à l'expression de tous les sentimens. Ne perdons pas de vue que sans les intonations, la parole ne serait qu'un bienfait stérile : elles sont le véritable langage de l'esprit et du cœur. Figurons-nous un étranger, parlant froidement une langue qui nous serait inconnue : tout ce qu'il dira sera perdu pour nous; mais s'il donne de l'expression à ses idées, s'il leur associe le langage des intonations, nous nous apercevrons s'il nous supplie ou s'il nous menace, s'il est triste ou gai, s'il est notre ami ou notre ennemi.

La nature a voulu que tout ce que l'homme peut éprouver et sentir, il pût le manifester sensiblement au dehors par les diverses inflexions de sa voix. La manière d'exprimer ses idées ne peut être indiquée : elle consiste à se pénétrer de son objet, à se mettre à la place du personnage dans telle ou telle situation : alors la nature nous donnera cette foule de nuances propres à offrir la vérité par excellence; néanmoins, il n'appartient qu'à ceux qui ont du goût pour l'étude de découvrir comment on parvient à créer, à rendre des idées et des sentimens qui ne sont pas les nôtres. Leur source est dans l'ame profondément pénétrée. Il n'est point de professeur qui puisse les enseigner. C'est en remontant l'imagination à la hauteur du vif intérêt qui doit nous animer que nous en trouverons la richesse. Notre langue n'a-t-elle pas en elle-même tout ce qui peut donner lieu à ce genre de beauté : elle a ses mots qui peuvent peindre jusqu'aux nuances les plus délicates du cœur. Il est pour

les idées agréables des mots gracieux, pour les sentimens affectueux des mots expansifs, pour les transports de la haine et de la vengeance des mots terribles; pour les pensées nobles et majestueuses des mots sonores et imposans; pour représenter tout ce qui existe dans la nature des mots imitatifs; si nous ajoutons à cela les constructions harmonieuses, rapides, brusques et lentes pour toutes les passions du cœur; on verra que l'ame qui en sentira les beautés, en sera tellement affectée que la bouche sera forcée de s'ouvrir aux intonations qui les caractérisent. Comment, en effet, lire le tendre Racine sans éprouver l'empire de l'harmonie inimitable de ses vers, et sans attacher à ses inflexions la douceur et la mélodie qui conviennent à leur caractère. Notre célèbre Talma, pour donner plus d'âpreté à ses intonations, change même quelquefois la prononciation accentuée de certains mots: par exemple, *désert*, dont l'*e* pénultième est fermé, il le prononce sourd. J'en citerais une foule d'autres qui prouvent à quel point il connaît l'empire des effets produits par la nature des sons. Si rien ne manque à la langue française de ce qui peut élever l'ame, échauffer l'imagination et toucher le cœur, que conclure de ceux qui la dégradent par un débit sans expression, c'est ce que communément j'entends appeler au théâtre des acteurs froids: ils ne sentent point les beautés, sont inhabiles à remplir la tâche imposée à chaque comédien quand il veut paraître avec avantage devant un public éclairé. Parmi les intonations vicieuses, nous remarquerons premièrement celles qui n'expriment rien, et nous ne pouvons en donner un exemple plus sensible que dans celles d'un de nos acteurs qui n'est pas d'ailleurs dépourvu de qualités et qui peut se corriger plus facilement par des conseils que par des leçons indirectes, qui humilient l'acteur sans prouver le savoir de celui qui les lui donne. A quoi attribuera-t-on le vice des intonations de ce dernier? au fruit de la routine qui lui fait hausser ou baisser la voix au commencement et à la fin des phrases, sans aucun dessein: en vain les images et les situations se renouvellent-elles, ce sont toujours les mêmes tons qui, semblables à un refrain, frappent également les oreilles et y portent l'insignifiance des choses qu'il transmet. L'insensibilité ou l'ignorance est l'une des causes

principales de ce vice dans la diction. Ce qui prouve la première, c'est que beaucoup d'hommes quoique fort instruits jettent de la monotonie et de l'insipidité dans leur débit, et flétrissent tout ce que leur esprit conçoit et tout ce que leur bouche exprime; au lieu que l'insignifiance, qui vient de l'ignorance, pourra se corriger par l'étude. Lorsque je sentirai mes yeux se mouiller de douces larmes, que je frémirai d'horreur ou d'indignation, mon cœur cédera à des émotions involontaires et délicieuses. Je suis touché, voilà le but atteint; pourquoi? parce que j'y ai trouvé la véritable expression de la nature. Les inflexions de la sensibilité sont les traits les plus puissans pour amollir les ames les plus rebelles; et, comme dit le premier de nos acteurs tragiques, dans sa notice sur les mémoires de Lekain: « Ce n'est que par un excès de sensibilité que » l'acteur parviendra à produire des impressions pro» fondes, et à émouvoir même les ames les plus froides. » La force qui soulève ne doit-elle pas avoir plus de » puissance que celle qu'on veut ébranler? »

Qui pourrait révoquer en doute ce témoignage d'un homme qui connaît si bien le pouvoir de cette sensibilité. C'est par ce moyen que l'acteur s'insinue au fond de nos cœurs, qu'il les pénètre, qu'il asservit l'homme tout entier, l'agite, le trouble, lui arrache des larmes de douleur ou de plaisir. En vain voudra-t-on lui résister, tous les raisonnemens de l'esprit s'évanouiront devant ce mobile puissant: voilà quel est l'empire des intonations qui proviennent de l'ame, et sans lesquelles il n'y aura jamais qu'un succès équivoque et toujours contesté. Mais, lorsqu'on rapporte tout à la voix, les cris seuls déchirent les oreilles et n'arrivent point au cœur. Autant nous admirons celui dont l'ame paraît véritablement éperdue, autant nous repoussons ceux chez qui elle est froide et n'agit pas. Vous, dont l'insignifiance du débit viendra du cœur, gardez-vous de persister à rester dans une carrière où vous n'aurez jamais aucun succès: on reste frappé toute sa vie d'insensibilité quand on est atteint de ce vice radical. Il en est des acteurs comme des écrivains: ceux-ci, lorsqu'ils ont un mauvais goût se serviront de termes peu convenables pour rendre leurs idées; ceux-là, exprimeront les pensées les plus calmes avec des mouvemens impétueux, les senti-

mens violens avec les tons de la modération ; les pensées naturelles, simples, avec affectation ; les expressions de la candeur et de la naïveté, avec des tons emphathiques et pédantesques : tout ne sera alors que confusion, désordre, contradiction et obscurité. Je maintiens donc que dans de pareils sujets, tout dans le discours sera mal analysé, mal prononcé, les gestes et tons les mouvemens sans harmonie, les yeux seront muets et leur langage démentira le sens des paroles, rien ne se communiquera. Nous ne terminerons point cet article, sans payer à Mme. Legrand-Roche, le tribut de notre admiration : elle ne se contente pas des dons les plus heureux, des succès les plus soutenus et les plus mérités, elle semble encore, chaque jour, reculer les bornes de son art ; c'est ainsi qu'elle s'acquiert une célébrité qui s'effacera difficilement après elle dans notre ville. J. C. GAULLIER.

LES GRECS.

M. Evariste Boulay-Paty, de Rennes, vient de publier quatre dithyrambes pleins de verve, de chaleur et d'enthousiasme. Une seule citation suffira pour donner à nos souscripteurs le désir de les lire. Le premier a pour titre : *Riga*, ou *le Réveil de la Grèce*. En se reportant aux jours de honte où la Grèce, languissante et captive, n'avait que des guerriers avilis, le poëte s'écrie :

La Grèce a tout perdu, tout, éclat, renommée,
Jusqu'aux grands noms des ancieus jours !.....
Pourtant à sa rive embaumée
Un soleil pur sourit toujours !
Pourtant voilà la fière Athènes,
La tribune de Démosthènes,
Le Cap immortel de Platon !
C'est de l'Olympe encor que l'aigle altier s'élance !
Et cette plaine, au loin qui se déroule immense,
C'est la plaine de Marathon !.....

Elle n'est plus, dis-tu, cette belle Hellénie !
Par toi le sol natal, ô Grec est outragé !
Ah ! n'accuse point ta patrie
Quand toi seul as changé.

Mais les Hellènes entendent le cri vengeur de Riga, et une nouvelle immortalité commence pour les descendans de Léonidas.

TRENTE-TROISIÈME REVUE BRETONNE.

LE BATEAU A VAPEUR,

ou

VOYAGE DE PARIS AU CROISIC, EN 1825,

PAR UN BOURGEOIS DE PARIS.

Là, l'Océan, sombre ou majestueux,
Et tour-à-tour tranquille, impétueux,
De mille aspects anime ses rivages.
(Ed. Richer.)

Je m'étais embarqué, avant-hier, sur l'un de nos bateaux à vapeur, pour y chercher le sujet de ma prochaine revue; mais, n'ayant qu'un très-petit nombre de compagnons de voyage, je voyais mes espérances trompées; et, plongé dans mes réflexions, je me promenais à grands pas sur le pont, quand j'aperçus une lettre à mes pieds. Je la relevai : elle n'était pas cachetée... Après un moment d'indécision, j'en pris lecture, et, bénissant le hasard heureux qui me servait à souhait, je descendis dans la chambre, afin d'en faire une copie et de vous en donner connaissance, mes chers lecteurs : ma revue était faite.

« Nantes, le 28 août 1825.

» Ma femme, mes enfans, rassurez-vous, me voici de retour de ma longue et périlleuse traversée. Cela n'a pas été sans peine, je vous le jure, et j'ai bien cru que je ne reverrais jamais mes dieux lares, comme dit notre cousin le professeur de rhétorique. Fatale passion des voyages, dans quels dangers tu m'as précipité! Mais de quoi m'avisais-je aussi, moi, qui n'ai jamais quitté Paris et sa banlieue; moi, paisible habitant du marais.... Entreprendre un voyage de cent lieues pour voir l'Océan! Enfin, je l'ai vu !... Vous attendez, sans doute, les détails exacts et circonstanciés de cette fameuse expédition qui doit faire époque dans les annales de notre famille; car, pas un de ses membres, je crois, depuis plus de

trois générations, n'avait osé concevoir un si hardi projet : je vais vous faire un récit succinct, en attendant que je puisse tout vous conter verbalement ; et étonner, pendant plus de six semaines, tous nos bons voisins de la rue de la *Poule*.

» Vous saurez donc, qu'après être resté huit jours chez mon correspondant, pour me remettre des fatigues du voyage et visiter la ville qui m'a paru plus belle, plus civilisée, que je me l'étais imaginé d'abord, je choisis le jeudi 25 août, pour le jour de mon départ. J'avais arrêté d'avance mon passage sur le bateau à vapeur *la Loire*. J'employai toute la journée du mercredi à faire mes préparatifs. Je mis dans mon porte-manteau, trois habillemens complets, parce que j'étais bien aise de paraître avec avantage aux regards des habitans des pays que j'allais parcourir. J'ajoutai une longue-vue, une carte de Cassini, une canne à ligne, cinq livres de biscuit de précaution, mon album, quinze numéros du *Moniteur*, le Voyage de M. Richer à Paimbœuf et au Croisic, et plusieurs romans de lord Byron, parce que je voulais avoir à-la-fois et l'image et la description d'une mer en courroux. La nuit survint : je me jetai sur mon lit ; mais mon sommeil fut très-agité : il me semblait qu'on me transportait au milieu des mers, et que j'étais le jouet des tempêtes. Malgré ces tristes pronostics, je me levai courageusement dès que le jour parut, et je courus à ma fenêtre pour examiner l'état du ciel. Vous connaissez mon tact, mon expérience, dans ces observations qui se sont trouvées toujours d'accord avec celles du *Journal de Paris*. Nous avions un vent de nord-ouest joli frais et apparence de beau tems. Je ne pris qu'une tasse de chocolat, et je me mis en route à cinq heures et demie, après avoir fait mes adieux à mes hôtes, qui ne me paraissaient pas plus émus et surpris que s'il se fût agi pour moi d'aller faire une promenade du matin, tant l'habitude rend les habitans d'une ville maritime insensibles aux dangers qui menacent un navigateur.

» Je m'acheminai vers le bateau à vapeur : là, je fus on ne peut mieux accueilli par le capitaine et l'équipage. On me donna l'assurance que notre voyage serait très-heureux : ce qui ne contribua pas peu à me rendre ma gaîté et mon sang-froid ordinaires, car je n'avais pu,

en entrant, me défendre d'une émotion subite. En attendant l'arrivée des voyageurs, je visitai l'intérieur du bâtiment. Je vis, avec un certain effroi, les fourneaux allumés, les tuyaux qui devaient recevoir la vapeur : cela me rappela des événemens terribles ; mais la cloche, en annonçant l'heure du départ, vint chasser de mon esprit de fâcheuses réflexions, et je remontai sur le pont, pour voir les voyageurs qui accouraient en foule.

» Il y avait un petit assortiment de toutes les classes de la société. On transportait les paquets, on s'embrassait, on riait, on pleurait. C'était un tableau amusant et varié. Soudain six heures sonnèrent : on donna le signal du départ ; les adieux cessèrent, des tourbillons d'une fumée noire et épaisse s'élancèrent vers le ciel, le vaisseau s'éloigna, au grand déplaisir de plusieurs paresseux qui accouraient au loin et restèrent très-désapointés sur le rivage ; ce qui fit beaucoup rire une petite femme, dont le mari se trouvait parmi les traînards. Peu à peu les quais s'éloignèrent ; alors, je pus juger de l'aspect du port, j'avais lu, la veille, qu'il offrait en petit l'image de celui de Constantinople ; et, comme vous le savez, depuis que je fais la guerre aux Turcs avec *le Moniteur*, je connais les côtes de la Méditerranée, comme le quai de la Ferraille. Je fus frappé de la ressemblance. Un noble enthousiasme s'empara de mon esprit : je croyais, en traversant la forêt de mâts qui nous entouraient, être au milieu de la flotte des Grecs ; la Bourse et les bains publics, qui s'élevaient à l'extrémité du port, semblaient être à mes yeux la Mosquée de Sainte-Sophie et le sérail du sultan ; j'avais placé les grandes Dardanelles au coteau de Miseri ; j'étais prêt à crier *vive Canaris !* mais, comme je m'aperçus que je devenais l'objet de l'attention générale, j'abandonnai Constantinople et les défenseurs de la croix, pour faire connaissance avec mes compagnons de voyage. J'avais près de moi un vieux capitaine qui était à son quinzième voyage, et s'apprêtait à faire dix-huit cents lieues avec autant de calme et de gaîté qu'un Parisien qui s'embarque pour Saint-Cloud. A côté de lui, deux ou trois armateurs se rendaient à Paimbœuf, afin d'assister au départ de leurs navires. Un surnuméraire des droits-réunis allait faire un *interim*, et un lieutenant des douanes retournait

dans son habitation, située au milieu des marais. Il y avait, plus loin, deux nourrices, trois autorités des communes environnantes, qui n'auraient pas même passé à Paris pour de petits bourgeois de l'île Saint-Louis ; de jeunes Nantaises qui allaient prendre les eaux de la Plaine; des dames de Paimbœuf qui venaient de faire des emplettes; et, dans le fond, des artistes, des charlatans, etc.... Les femmes babillaient, les enfans criaient, les marins juraient : c'était un tumulte effroyable; je pris le parti de descendre dans la salle du restaurat, d'autant plus que le grand air du matin m'avait donné un appétit d'enfer. J'y trouvai une douzaine de convives, qui faisaient honneur à la cuisine du Beauvilliers de la Loire. Tout-à-coup un de mes voisins engagea la conversation en s'écriant : « Eh bien, » Messieurs, vous savez la grande nouvelle? — Oui, ré» pondit un ex-employé, en montrant l'*Ami de la Charte*, » c'est la défaite d'Ibrahim-Pacha. — Non pas, dit » un gros commerçant qui avait à la main la *Feuille* » *Commerciale*, c'est le résultat de la conversion des » rentes. — Il ne s'agit pas de cela, répartit un vieux » colon qui lisait *la Quotidienne*, c'est la reconnais» sance de Saint-Domingue. — Non, Messieurs, répli» qua un jeune homme qui venait de parcourir un » feuilleton du *Journal de Nantes*, c'est la construc» tion définitive du Musée Nantais. — Messieurs, dis» je, à mon tour, la grande nouvelle, c'est le pro» jet de changer la plaine de Grenelle en un port de » mer, et de créer dans la capitale un entrepôt général : » vous sentez l'avantage immense qui va résulter pour » Paris..... » A peine eus-je prononcé ces paroles indiscrètes, que je vis mes voisins me lancer des regards foudroyans. — « Paris, toujours Paris, s'écria l'un d'eux! » Toute la France est là! Voilà le gouffre qui doit en» gloutir nos espérances et nos trésors. Comment ré» sister à ce colosse qui envahira notre commerce, » étouffera notre industrie et arrêtera tout-à-coup ce » mouvement que vous admirez et qui n'est qu'une » bien faible image de celui qui animait jadis notre » cité. Les richesses des quatre parties du monde, dis» persées dans nos entrepôts, reflueront vers cette » ville superbe, qui, seule, aura le droit de les trans» porter à l'étranger. Que deviendront nos ports, puisque

» ce n'est qu'au commerce qu'ils doivent leur pros-
» périté, disons plus, leur existence? Faut-il, pour
» enrichir une ville, ruiner des provinces entières?
» Qu'on y songe bien : les cités maritimes sont les pre-
» miers et les plus fermes soutiens d'un état !... » Tous les convives approuvèrent cette sortie. Les esprits me parurent tellement exaspérés, que je crus qu'il était prudent de battre en retraite, sans décliner ma qualité de Parisien. Je revins donc sur le pont dans le plus strict *incognito*, afin de continuer mes observations.

» Nous avions laissé derrière nous l'île de Trentemoux, qu'un vieil amateur d'antiquité, placé près de moi, appelait l'île des Chevaliers, parce qu'elle fut habitée jadis par trente moult braves guerriers. Les descendans de ces héros sont tous marins ou pêcheurs : on voit leurs femmes conduire les barques avec adresse ; et leurs maisons, qui semblent sortir de la Loire, présentent un petit tableau éminemment pittoresque.

» Plus les rives s'éloignaient, plus je me livrais à cet enthousiasme qui me transportait d'avance au milieu des mers, et embellisait à mes yeux tous les objets. Cette masse blanche, me disais-je, qui s'élève au-dessus de ces rochers, doit être quelque forteresse, les petites Dardanelles peut-être? Je pris ma longue-vue.... C'était un clocher, celui de Bouguenais, dont les vignobles ont été très-mal-à-propos comparés à ceux de Surêne ; car un aubergiste des environs m'assurait tout bas qu'il mélangeait le vin du crû avec du Bordeaux, et qu'on ne s'en apercevait pas. C'était comme à Paris, disait-il. Mon antiquaire ajouta qu'une sombre forêt occupait jadis la place de ces collines, de ces prairies, et qu'un comte de Bretagne y fut assassiné. Je vous conterai cette histoire-là, quand je serai de retour. Ah! pour le coup, m'écriai-je, en apercevant une épaisse fumée, qui sortait du sein d'une île placée devant nous, voilà un petit volcan qui fume, en attendant l'explosion. Ah! mon Dieu, non: cette fumée était celle d'une fonderie, et cette île se nommait Indret. Je regrettai la métamorphose, et me consolai en examinant les ruines d'un vieux château, semblable à ceux qui sont décrits avec tant d'exactitude dans les romans de M.me Anne Radcliff. De l'autre côté, j'apperçus la Basse-Indre et ses chantiers, d'où sortirent,

autrefois, m'a-t-on dit, des frégates, et entr'autre la *Méduse*, si célèbre par ce fameux naufrage qui, vous le savez, nous a occupés pendant plus d'un mois. Couëron ! s'écriérent tout-à-coup plusieurs personnes. Couëron !... j'ouvris le *Voyage de M. Richer :* j'y vis que Couëron avait été jadis une ville riche, commerçante, l'antique *Corbilo !* Et ce n'est plus maintenant qu'un bourg qui ne vaut pas Passy et Auteuil. Ah ! mon Dieu, comme tout passe sur la terre ! Qui sait, avec le tems peut-être, Paris, après avoir été un port de mer, ne sera plus qu'un second Couëron : on cherchera en vain ses beaux monumens, ses promenades, ses magasins, ses chantiers de construction....

» Je fus distrait de ces pensées douloureuses par une querelle qui s'était engagée entre deux conducteurs de barques qui passaient près de nous : c'était un feu roulant de quolibets dans le style de ceux qui se débitent journellement à la place Maubert ou à la Halle. J'appris que ces querelles étaient en usage depuis des siècles. Vous m'avouerez que c'est un assez vilain usage, qui sent l'ancienne barbarie de nos pères. On s'arrêta devant Couëron pour débarquer une nourrice, plusieurs campagnards, et deux autorités : un maire en sabots, et un adjoint qui cumulait ; car il était en même tems percepteur et débitant de tabac. Ils furent suivis du jeune lieutenant des douanes, qui sembla abandonner avec peine la place qu'il occupait près de la femme d'un juge-de-paix, pour retourner au milieu de ses marais.

» Cette désertion attrista pendant quelque tems notre société ; la femme du juge-de-paix était devenue rêveuse ; son mari ne trouvait plus personne qui voulût entendre le récit de ses audiences, et nos campagnards avaient été obligés d'interrompre une discussion très-intéressante sur le desséchement des marais de Saint-Etienne.

» Notre vaisseau continua sa route ; bientôt le fleuve s'élargit. Allons, me disais-je, c'est à-présent qu'il faut avoir du courage ; et je conservai le plus beau sang-froid du monde, en écoutant les récits que me faisait le vieux capitaine, de ses voyages sur mer et des tempêtes qu'il avait essuyées ; ce qui lui donna une très-haute idée de mon caractère. En passant devant *le Pellerin*, notre antiquaire fut saisi d'un saint enthousiasme : « La voilà, s'écria-t-il, la voilà

» cette fameuse baie qui reçut jadis la flotte de César » commandée par Brutus, et les bateaux des Normands, » destructeurs de notre pays: je crois revoir ces anciens » maîtres du monde; l'assassin du conquérant des » Gaules, et ces farouches enfans du Nord portant » partout la destruction et la flamme. »

» Comme je ne connais Brutus que pour avoir joué dans ma jeunesse, à mon collége, le rôle de Dolabella dans la *Mort de César*, où il n'est nullement question de cela, et comme je n'ai vu de Normands que ceux qui viennent au marché de Poissy, et qui ne ressemblent point aux farouches enfans du Nord, je n'interrompis point les exclamations de mon voisin, et je le crus sur parole; seulement, au lieu de la flotte de César, je n'aperçus que des chaloupes de Montoirins, vrais sauvages modernes, qui transportaient à Nantes leur tourbe façonnée, principale richesse de leur pays.

» Oh! oh! quelle est cette tour antique, qui me paraît être un fragment du château d'Udolphe. « Cet enfant » du XII.e siècle, répondit un jeune homme qui lisait » *le Renégat*, domine la vallée solitaire, comme une » ombre sanglante et accusatrice apparaissant au milieu » du banquet de la vie; les chants sacrés des fils de » l'Eternel ont fait place aux cris de l'oiseau nocturne, » lugubres comme la voix du remords, et le voyageur » égaré ne trouve point un abri protecteur sous sa » voûte inhospitalière. »

» Je crus avoir lu cette phrase dans le *Solitaire*; mais, par politesse, je n'en fis point l'observation à mon jeune homme, et l'antiquaire me la traduisit ainsi : « C'est » le clocher d'un ancien monastère qui fut fondé en » 1135, reconstruit en 1755, et détruit pendant la ré- » volution. Il sert maintenant de point de remarque aux » marins et d'habitation aux oiseaux de nuit. » J'admirai alors, avec mon jeune homme, cet enfant du XII.e siècle et je lui trouvai véritablement un aspect tout à fait romantique. Voilà quelque chose de bien plus merveilleux! En passant devant *Buzai*, mon vieil érudit m'a raconté une histoire surprenante, que je vous redirai: il est question d'un lac, d'une ville submergée et d'une femme changée en pierre. Vous pensez bien que cela doit être curieux. Mais, déjà, nous avons dépassé le Pellerin, le Migron, Belle-Ile. Les côtes s'éloignent,

disparaissent à nos yeux. Nous n'apercevons plus que le ciel et l'eau..... C'est alors que je me crus transporté au milieu de l'Océan, et je me rappelai, non sans ressentir un léger frémissement, cette belle phrase d'un roman anglais que j'avais lu à mon cabinet littéraire : *Une seule planche me sépare de l'Eternité.* Quelques petites îles désertes apparaissent de loin en loin sur cette vaste plaine. Quelques voiles rougeâtres passaient près de nous, en rasant la surface des eaux : c'étaient des barges chargées de poisson, et dont les conducteurs au teint hâlé, à la voix rauque, auraient pu être pris pour des pirates de Tripoli ou d'Alger ? Enfin, une légère vapeur nous annonça la terre, une forêt de mâts s'offrit à nos regards, et l'on signala Paimbœuf !

» Nous entrâmes heureusement dans le port, à la vue d'un grand nombre de spectateurs accourus sur le rivage. Après m'être reposé quelque tems dans le plus bel hôtel, j'allai visiter la ville : elle est mal bâtie ; on y rencontre, cependant, quelques maisons modernes assez élégantes. Il y a un tribunal, une sous-préfecture, un hôpital, et deux promenades qui, réunies, ne formeraient qu'un petit coin de nos Champs-Elysées, ou de notre Luxembourg. Les habitans ont à peu près la même physionomie que dans les grandes villes de province : le sang y est beau ; le peuple se compose, pour la plupart, d'ouvriers et de marins. J'ai remarqué que les magasins n'avaient point de décorations et d'enseignes. Je n'ai pas aperçu un seul restaurat ; mais on m'a dit qu'il y avait un café et un cabinet littéraire. A défaut de spectacle, on a de petits bals champêtres l'été, et des *pique-niques*, l'hiver. C'est une ville charmante, mais un Parisien n'y vivrait pas quinze jours.

» Vous voyez que je voyage avec fruit et en observateur. Je suis resté plus d'une heure sur le môle, d'où l'on découvre un lointain immense. Là, j'ai assisté au départ de plusieurs navires : c'est un spectacle enchanteur, et dont les Parisiens ne peuvent pas jouir encore dans leur port Saint-Nicolas. Rien de beau comme l'aspect de ces voiles nombreuses qui s'agitent sur les flots. Ce mouvement, ces cris d'adieux répétés par les échos, m'enchantaient et semblaient me communiquer un nouvel être ; j'étais devenu téméraire : j'aurais voulu suivre tous ces vaisseaux sur l'Océan, et c'est ce que j'ai fait.

Oui, mes chers amis, j'ai été jusqu'au Croisic!... Je ne vous raconterai pas ici les détails de ce voyage mémorable. Je prépare un journal intéressant, qui fera ouvrir de grands yeux à toute ma famille. Qu'il vous suffise de savoir que j'ai vu la mer, la mer dans toute son étendue, une tempête bien plus belle que celle que vous admirez au théâtre de *Pierre*, la *Tour du Four*, des grottes d'une demi-lieue, le *Tombeau d'Almanzor*, le *cap aux harangues*, le marché des sardines en pleine mer, et les marais salans; j'ai mangé des huîtres plus fraîches que celles du *Rocher de Cancale*, et des poissons délicats, inconnus chez les *Frères Provenceaux*. J'ai bu de l'eau de l'Océan, et, quoiqu'elle soit passablement amère, j'en apporte une bouteille, pour distribuer aux curieux. Mais il m'a fallu acheter ces jouissances au péril de ma vie. J'ai failli tomber trois fois à la mer; et, une lame, haute de cent cinquante pieds au moins, m'est passée par-dessus la tête, sans compter la frayeur mortelle que je ressentais en voyant des navires s'approcher de notre bord: je les prenais toujours pour des pirates. Enfin, le ciel a permis que j'échappasse à tous ces dangers, et que je revisse la terre ferme. Tous nos voisins seront bien étonnés, surtout le marchand bonnetier du coin qui se croit un capitaine Cook, parce qu'il va naviguer tous les dimanches sur le canal de la Villette.

» Mais, je viens d'apprendre que vous pourrez, avant peu, admirer toutes ces belles choses, sans sortir de la banlieue. Vous avez un bateau à vapeur construit par un Nantais, pour vous conduire à Saint-Cloud, et Paris deviendra un port de mer... Vous irez manger des huîtres sur les rochers du Gros-Caillou, vous verrez des vaisseaux entrer à pleines voiles dans *votre port*; ils vous apporteront les productions des quatre parties du monde, que vous seuls aurez le droit de vendre et de distribuer; et Paris, c'est-à-dire la France, sera le plus riche et le plus heureux pays de l'univers, quoi qu'en disent les pauvres provinciaux, qui ne savent pas apprécier leur bonheur. Laissons les crier, et allons notre train.

» Je vous embrasse tous de cœur, en attendant que je puisse vous serrer dans mes bras.

« BONIFACE LERON. »

Pour copie conforme,
LE JEUNE FLANEUR.

TABLEAU DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES, *faites à l'Observatoire de Nantes, à 25 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des eaux moyennes de la mer. — Baromètre réduit à la température de la glace fondante.*

JUILLET 1825.

JOURS DU MOIS.	MATIN, à sept heures.							SOIR, à trois heures.						ÉTAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
	Phase de la Lune.	Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Reau	Hygr. à chev.	Vents.	Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Reau	Hygr. à chev.	Vents.	
		met.	p. l.					mèt	p. l.					
1		0,756	27,11,2	+19,4	+15,5	46	ouest	0,758	28	+21,2	+17,6	42	o. n o	Brumeux, nuageux, soleil.
2		0,761	28,1,4	+18,6	+15	46	n. n. e.	0,761	28,1,4	+23,6	+19	35	n. n o	*Idem idem*, vent.
3		0,762	28,1,9	+18,6	+15	39	e. n. e	0,762	28,1,4	+24,4	+19,5	34	n. e.	Nuageux, couvert, soleil, vent.
4		0,763	28,2,3	+18,6	+15	42	nord	0,763	28,2 3	+28,6	+23	37	n. e	Ciel serein, soleil, vent.
5		0,765	28,3,2	+19,4	+15,5	43	n. n. e.	0,763	28,2 3	+28,6	+23	34	n. e	*Idem idem, idem.*
6		0,763	28,2,3	+18 6	+15	44	n. e	0,760	28,1	+27,5	+22	38	n. e.	*Idem idem, idem*, quelques nuages.
7		0 759	28,0,5	+19,4	+15,5	45	n. n. e.	0,758	28	+23,6	+19	40	e. n e.	*Idem idem.*
8	☾	0,758	28	+21,6	+15	44	n. e.	0,759	28,0,5	+22,5	+18	43	nord	Brumeux, nuageux, soleil, vent
9	2 h 11' soir.	0,759	28,0,5	+18,6	+15	52	n. n. e.	0,758	28	+22,5	+18	58	ouest	Brume le matin, nuageux, couvert, petite pluie.
10		0,758	28	+22,5	+18	54	e. n. e.	0,757	27,11,5	+20,2	+21	48	e. n e	Brumeux, soleil, nuages.
11		0,757	27,11,6	+18,6	+15	80	est	0,756	27,11	+26,2	+21	48	est	Brumeux, couvert, petite pluie, soleil.
12		0,757	27,11,6	+21,2	+17	52	n. e.	0,761	28,1,4	+28,6	+23	48	e. n. e.	Nuageux, vent, soleil.
13		0,763	28 2,3	+20	+16	49	n. n. e.	0,763	28,2,3	+31,2	+25	44	n. e.	Petite brume, ciel serein, soleil, vent.
14		0,762	28,1,9	+23,6	+19	47	est	0,760	28,1	+32 5	+26	44	e. s. e	*Idem idem, idem.*
15	●	0,759	28 0,5	+26,8	+21,5	44	s. s o.	0,760	28,1	+31,2	+25	36	sud	*Idem idem, idem*, nuages, tonnerre le soir, vent.
16	0 h. 15' soir.	0,762	28,1,9	+23,1	+18,5	53	nord	0 762	28,1,9	+33,7	+27	41	n e.	Ciel levé, quelques nuages, soleil, vent.
17		0,763	28,2,3	+21,2	+17	53	nord	0,762	28,1,9	+35	+28	27	n. e,	*Idem idem, idem.*
18		0,761	28,1,4	+26,8	+21,5	38	e. s. e.	0 761	28,1,4	+37,5	+30	26	s. s. o	*Idem idem, id m.*
19		0,761	28,1,4	+27,5	+22	34	est	0,761	28,1,4	+36,3	+29	24	s, s. o	*Idem*, petite brume le matin.
20		0,761	28,1,4	+28,1	+22,5	30	n. n. e.	0,761	28,1,4	+36,8	+29,5	11	n. e.	*Idem idem, idem.*
21		0,761	28,1,4	+26 2	+21	31	n. e.	0,760	28,1	+32,5	+26	24	n. e.	Pluie d'orage le matin, nuageux, soleil, vent.
22	☽	0 760	28,1	+28,6	+15	35	n. e.	0,759	2,80,5	+30	+24	36	s. o.	Orage dans la nuit et le mat., éclairs, tonnerre, pl.
23	11 h. 8' matin.	0 756	27,11,2	+22,5	+18	30	e. n. e.	0,755	27,10 5	+27,5	+22	38	n. e.	Nuageux, soleil, vent.
24		0 757	27,11,6	+17,5	+14	30	n. e.	0,760	28,1	+26,2	+21	29	n. e.	Ciel levé, soleil, vent.
25		0,765	28,2,8	+21,2	+17	36	n. e.	0,765	28,3	+28,6	+22	30	n. e	*Idem idem, idem.*
26		0,765	28 3	+16,2	+13	36	n. e.	0,765	28 3	+25	+20	30	n. e.	*Idem idem, idem.*
27		0,761	28,1,9	+17,5	+14	32	n. e.	0,761	28,1 4	+27,5	+22	28	n. et	*Idem idem, idem.*
28		0,761	28,1,4	+17,8	+14	35	est	0,759	28 0 5	+28 6	+23	25	n e.	*Idem idem*, grand vent.
29	○	0 760	28,0,5	+20	+16	28	est	0,759	28,0,5	+28 6	+23	30	n. e.	*Idem idem*
30	9 h 51' matin	0,758	28	+21 8	+17 5	29	ort	0 757	27,11 5	+27,5	+22	30	s. e	*Idem*, quelques nuages, brume le matin.
31		0,757	27,11 5	+24,4	+19,5	42	sud	0 757	27,11 5	+30	+24	36	s. s. o	*Idem idem, idem*

RÉCAPITULATION jusqu'au 31 juillet 1825.

Baromètre.... { Plus grande élévation. . . . . = 28 p 3 lg. = 765 mill.
Moindre élévation. . . . . = 27 10,3 = 755 mill.

Thermomètre. { Plus grand degré de chaleur, le 18, à une heure + 30 Réaumur. = 37,5 centigr.
Moindre degré de chaleur . . . . . = 11 Réaumur. = 13,6 centigr.

Hygromètre à cheveux. { Plus grande humidité . . . . . = 49 degrés.
Moindre degré . . . . . = 11 degrés.

Jours dont le vent a soufflé.	
Du N.	6
N.-E.	12
E.	7
S.-E.	1
S.	3
S.-O.	1
O.	1
N.-O.	0

Nombre de beaux jours	28
de couverts.	3
de pluie.	3
de grêle	0
de vent	23
de gelée	0
de tonnerre.	2
de neige [petite].	0
de brouillard.	7

Il est tombé 0m 8 mill. de pluie sur la plate-forme de l'Observatoire, du 1.er au 31.

Eau en évaporation exposée au soleil — 0m, 344 mill.

HUETTE, *Opticien.*

6.e Volume. An 1825. 34.e Livraison.

LE LYCÉE ARMORICAIN.

L'ILE DE SAINE (1).

Ce n'est pas seulement dans les époques, dites historiques, que se renferment les souvenirs attachés aux nations; il est des faits antérieurs à toutes les traditions, et qui, conservés d'âge en âge dans la mémoire des hommes, ou retracés sur des monumens emblématiques, composent les ères fabuleuses de tous les peuples.

C'est cette époque d'illusions et de mystères, qui jette tant d'intérêt sur l'histoire des hommes et sur celle de leurs monumens. Par elle, les déserts perdent leur nudité; par elle, un rocher stérile, témoin des hauts faits des tems passés, attire encore sur lui les regards et les respects de l'univers. Le voyageur qui parcourt les îles riantes de la Grèce, les côtes méridionales de notre belle France, assailli de souvenirs augustes, trouve un charme nouveau dans la contemplation de la nature. Sur les ruines des cités, son imagination erre au milieu des tems antiques; l'idiôme national, les mœurs conservent encore les vestiges d'une civi-

(1) Ce mémoire est extrait d'un travail inédit sur l'île de Noirmoutier. Cette île est étrangère à la Bretagne actuelle, quoiqu'elle ait fait partie de l'ancienne; aussi, ce n'est pas sous le rapport de l'intérêt local que nous offrons cette dissertation à nos lecteurs; mais l'auteur ayant tâché de prouver que l'ancienne île de Saine, n'était autre chose que l'île de Noirmoutier, nous avons pensé que les raisonnemens et les témoignages qui appuient cette opinion, seraient ici à leur place. L'île de Saine était le point le plus célèbre de l'Armorique, et un mémoire qui a pour but d'en fixer la véritable position, est susceptible de fixer l'attention de tous les lecteurs du *Lycée*.

lisation antérieure : le passé, vivant dans les débris, suffit pour enchanter le présent.

Parmi les mythologies qui couvrent d'illusions magiques le berceau des nations, nous remarquons celle des Grecs qui remplit tout le midi, depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'aux ruines de Palmyre. Sous le ciel rigoureux de la Baltique et de la mer du Nord, le culte d'Odin a laissé de longs souvenirs. Les chants mélancoliques d'Ossian illustrent les côteaux déserts et les vastes bruyères de l'Ecosse.

Aucune de ces illusions ne se rencontre dans notre histoire. Les riantes déités de la Grèce n'ont jamais habité notre ciel humide; les dieux de la Scandinavie ne se sont point expatriés sur nos bords; on ne montre point sur nos collines la *tombe du chasseur* et la *pierre du pouvoir* respectées des héros de Morven.

Il est une dernière mythologie qui, plus ancienne et non moins illustre que toutes les autres, a rempli jadis nos rivages de ses pratiques mystérieuses.

Avant que la Gaule eût retenti du nom romain, nos rochers déserts avaient été témoins du culte sanglant des druides.

La position de notre île près d'un grand fleuve; son éloignement du continent, qui en était alors distant de quatre lieues, à l'est; le voisinage de la côte célèbre des Venètes et des pierres de Carnac indiquent qu'elle a dû jouer alors un rôle important.

L'île était couverte autrefois, dans sa presque totalité, de chênes verts aussi vieux que ses collines. Cet arbre était sacré chez les Gaulois : son feuillage inaltérable était l'emblême de la vie éternelle. Les Celtes, au rapport de Tyrius-Maximus, adoraient Jupiter sous la forme d'un chêne. Le nom des Druides venait du celtique *drus* qui signifie *chêne*. Le nom des *Dryades*, *Hamadryades*, nymphes des bois, a été formé aussi du même mot grec *drus*.

Nos collines boisées étaient ainsi le séjour le plus propice à l'accomplissement des saints mystères. On sait combien les lieux couverts étaient en vénération chez nos ancêtres. Tacite représente les Germains approchant avec terreur du sanctuaire de leurs forêts. Lucain décrit, dans sa *Pharsale*, l'un de ces bois sacrés où le Druide craignait de trouver ses dieux.

Si l'île ne présente ni *menhir*, ni *dolmen*, ni *tumulus*,

ni aucun autre monument druidique, c'est peut-être parce qu'ils étaient remplacés par des chênes verts. Les premiers monumens des Celtes étaient des arbres. Ils n'élevèrent dans la suite le granit informe que dans les lieux incultes, ou dans ceux où les végétaux étaient dépouillés par l'hiver. Nous voyons, en effet, que la plupart des *pierres mémoratives* ne se trouvent que dans des landes ou sur des bruyères désertes.

Les îles qui n'étaient point habitées passaient chez les Bretons, dit Plutarque, pour la demeure des génies. Le géant Briarée, dit le même auteur, tenait, dans l'une d'elles, le dieu Saturne enchaîné et endormi. Démétrius en fait le séjour des ames des héros. En général, elles étaient regardées comme des lieux de mystères, et c'est là qu'était placé l'Elysée Celtique.

A l'occident des Gaules, dit Procope, habitent des pêcheurs chargés de conduire le bateau qui contient les ames des morts. Chacun remplit cet office à son tour. Vers minuit, ils entendent quelqu'un frapper à leur porte et les appeler à voix basse. Ils accourent aussitôt sur le rivage, sans connaître le pouvoir invisible qui les entraîne. Ils y trouvent un bateau vide, et cependant si chargé des ames des morts qu'il s'élève à peine au-dessus des flots. Ils s'y embarquent et arrivent en moins d'une heure à *l'île des Bienheureux*. Là, ils écoutent avec terreur une voix inconnue qui compte les passagers au gardien des ames.

De savans hellénistes ont pensé que les traits principaux de la mythologie homérique avaient été puisés dans celle des Celtes. Suivant eux, ce serait dans notre patrie qu'il faudrait chercher aussi l'île de Circé, le Tartare et l'Elysée des Grecs.

Mais, en nous en tenant aux seules fables celtiques, on ne peut s'empêcher de placer notre île au milieu du théâtre de ces mystérieuses traditions. Elle peut réclamer la citation de Procope; car les Gaulois, ainsi que tous les autres peuples anciens, faisaient de l'occident le séjour des ombres.

La côte qui nous avoisine a été elle-même la scène de grands événemens. Le vaste *tumulus* de Prigny, celui de Beauvoir, indiquent que des nations entières se sont réunies dans ces lieux, pour y élever ces tombes à des chefs illustres. L'on peut croire aisément que

l'île qui se trouve en face de ces monumens était connue de ceux qui les élevaient.

Les moyens de franchir la distance qui les en séparait ne pouvaient leur manquer. A ces époques reculées, les peuples étaient sans cesse en courses lointaines. Le nom de Gaulois signifiait *voyageur* (1). Les côtes étaient toujours fréquentées par ces peuplades errantes dont la mer était l'élément ordinaire.

Tous les objets tant de fois célébrés dans les chants des Bardes se trouvaient dans notre île : c'étaient les noirs rochers, les collines désertes, les bruyères solitaires, les bois profonds, et ces côtes retentissantes du bruit des vents et sans cesse battues d'un océan sauvage.

Mais, ce qui indique d'une manière positive le rôle qu'a joué notre île, à une époque qu'on ne peut assigner, c'est une tradition qui en fait le séjour de vierges célèbres.

Les Gaulois avaient un corps renommé de neuf prêtresses, auxquelles était soumis le collége sacré des Druides. Couronnées de la verveine prophétique, armées d'une faucille d'or suspendue à une ceinture d'airain, ces vierges sacrées avaient le don de connaître l'avenir. L'une d'elles prédit l'empire à Dioclétien. Leur autorité suprême s'étendait sur celle même des rois, et c'était leur main seule qui, dans les sacrifices, répandait le sang des têtes illustres.

L'île qui leur avait été affectée pour demeure, appelée l'île de Saine, était le séjour de la paix, et l'antique témoin de l'évocation des ombres et de l'accomplissement des saints mystères.

Pomponius-Mela place cette île en Bretagne, où se trouve l'île de Sein. M. de Châteaubriand, dans les *Martyrs*, pense que ce peut être Jersey. Strabon, le premier des géographes de l'antiquité, l'indique positivement (liv. 4) au-dessous de l'embouchure de la Loire. Il nomme les femmes qui l'habitaient des femmes *Samnites*, et il compare leurs cérémonies à celles des Bacchantes. Mais il est facile de voir dans cette dénomination les préjugés d'un Grec, qui n'apercevait dans les pratiques d'un culte étranger qu'une imitation du sien.

(1) Wallen, signifie en tudesque *courir*. Waller ou galler signifie *étranger*, *voyageur*.

Quelques auteurs anciens nomment aussi les habitans de cette île des femmes *Samnites*. Ptolémée, Denys le Périégète en parlent sous ce nom. Ce mot a beaucoup embarrassé les érudits. Ils y ont vu une altération de celui de *Namnètes*, que portaient les habitans des bords de la Loire. M. Coray même l'interprète ainsi, dans sa traduction de Strabon.

C'est à la science des étymologies à nous prendre où nous laisse l'histoire.

Samnite vient du celtique *semnai*, qui signifie *vénérable*. Cette épithète était celle qui convenait davantage à des vierges réputées sacrées. Il existe encore chez les gymno-sophistes de l'Inde une secte nommée les *Semnes*, chez lesquels les femmes conservent leur virginité et prédisent les choses futures. Les Athéniens, au rapport de Pausanias, donnaient aussi aux furies le nom de *Semnæ*, pour se les rendre favorables.

La racine grecque de ce mot *Semnos* signifie également vénérable. Les tragiques grecs emploient fréquemment cette épithète en désignant les Euménides. Les latins les appelaient les *saintes déesses*.

Les Druides, dont le règne fut postérieur à celui des femmes dans les Gaules, empruntèrent des prêtresses sacrées leur nom primitif. Diogène Laërce les appelle *Semnothées*; Suidas les nomme *Semnones*.

Tous les auteurs latins changèrent cette antique dénomination. Les Druides furent nommés *Senani*; les Samnètes ou druidesses prirent en conséquence la terminaison féminine et changèrent leur nom en celui de *Senanœ*. Pomponius-Mela les appelle par contraction *Senœ*. Leur île prit, dans la suite, le nom de *Sena*, par ce principe général établi dans toutes les langues, qui impose aux lieux les noms de ceux qui les habitent.

Une autre considération relative, à la position géographique de Noirmoutier, ne laisse plus de doute sur la validité qui en fait le séjour des vierges sacrées.

Ces prêtresses avaient la prérogative de *vendre le vent aux navigateurs* et d'exciter ou de calmer à volonté les tempêtes de l'Océan. Pomponius-Mela ajoute même qu'elles n'exerçaient leur art qu'en faveur des nautonniers qui ne se mettaient jamais en route sans consulter cet oracle. L'île de Saine devait alors se trouver dans un endroit fréquenté et non parmi les écueils de

l'Armorique, comme celle de Sein. L'île indiquée par Strabon était bien plus convenable pour leur demeure, surtout si l'on admet que le célèbre *Brivates Portus* de Ptolémée, le port le plus considérable de l'Occident, se trouvait, comme l'a pensé M. Athenas, près de l'embouchure de la Loire, dans l'endroit où se jette le Brivet dans le vaste golfe comblé aujourd'hui par les alluvions des marais de Montoire, et à peu près en face de Noirmoutier.

Dans un travail particulier sur le Croisic, dont les habitans réclament aussi la citation de Strabon pour leur patrie, qui était également une île, j'ai ajouté quelques considérations que je crois devoir reproduire ici :

« L'abbé Déric, ne sachant pas sans doute que cette partie de la côte qui avoisine Guerande était une île, indique le séjour des femmes samnites dans l'île Dumet. Par une de ces erreurs si fréquentes chez cet écrivain, il écrit *Dunet*, et donne de ce nom une étymologie basée sur cette orthographe défectueuse, mais qui favorise son système. L'île de Saine en Bretagne renfermait un collége de prêtresses sacrées, et la plupart des antiquaires restituent à l'île de Sein, dans le Finistère, l'honneur de reproduire à nos yeux l'antique île de Saine; il en est qui veulent, avec quelque apparence de raison, que l'île de Saine et celle des femmes samnites ne soient qu'une; enfin, de nombreuses autorités attestent que le mont Saint-Michel, sur les confins de la Normandie et de la Bretagne, avait un collége semblable.

» Si tant de lieux se disputent la gloire exclusive d'avoir recélé les prêtresses des Celtes, peut-être faut-il adopter sur ce point l'opinion de Denis le Periégète, et dire que ces prêtresses habitaient successivement plusieurs îles, dans lesquelles elles exerçaient tour-à-tour leurs cérémonies sacrées.

» Une difficulté naîtrait, cependant, de cette hypothèse. Selon Pomponius Mela, les chastes filles de l'île de Saine, gardaient toute la vie leur virginité. Suivant Strabon, les prêtresses samnites étaient des femmes séparées seulement pour un tems de leurs époux. Enfin, les druidesses du mont Saint-Michel, appelé alors *mont Belen*, parce qu'il était consacré à Belenus, avaient la vertu de calmer les orages, en faisant lancer des flèches

dans la mer par un adolescent, qui venait perdre chez elles sa virginité. On ajoute qu'il sortait de leur temple en s'attachant autant de coquilles qu'il avait été initié de fois dans les mystères de la Vénus celtique.

» Il existe tant de nuages sur les siècles qui ont précédé l'arrivée des Romains dans les Gaules, qu'à défaut de renseignemens positifs, il est permis de croire que les auteurs qui nous ont parlé des prêtresses de Saine et de leur culte, ont pris chacun une circonstance de la vie de ces vierges, une cérémonie de leur religion, pour les caractériser par ce seul trait. Peut-être ont-ils jugé, comme Strabon, une religion étrangère d'après la leur, en voyant des bacchantes dans ces femmes, ou s'en sont-il rapportés trop aveuglément à une tradition orale altérée depuis tant de siècles.

» Il est possible aussi que ces versions si opposées ne soient que l'expression fidèle des changemens que le tems aura amenés dans les mœurs d'un peuple, qui n'écrivait point ses annales et laissait à la mémoire le soin de perpétuer ses institutions. Alors, le même usage ne serait parvenu jusqu'à nous ainsi défiguré, que parce que les traditions qu'auraient consultées ceux qui nous en ont parlé dateraient d'époques différentes. »

Un savant antiquaire (M. de Kerdanet) m'a fait parvenir, sur ce sujet, la note suivante :

« Ce n'est pas seulement dans l'île Dumet qu'étaient les » prêtresses samnites; elles habitaient toutes les îles vé- » nétiques de Pline ou les nésiades de Denis l'Africain :

Nesiadum spatio nec distant littora longo
In quibus uxores Amnitum bicchia sacra
Concelebrant hederæ foliis, tectæque corymbis.

» Suivant Avienus, ces prêtresses étaient en grand » nombre :

Hic chorus ingens
Feminei cœtus pulchri colit orgia Bacchi.

» Je ne pense pas que les différens auteurs, qui ont » parlé des Dryades armoriques, n'aient voulu désigner » que celles de Dumet, et qu'ils aient fait chacun leur » histoire sur ces prêtresses : les prêtresses d'Armorique » avaient toutes un culte bien distinct. Les unes fai- » saient le vœu de chasteté; les autres vivaient dans le » désordre.

» Les vierges sénines, consacrées à la chaste Nehalennia,

» vivaient comme de petits anges dans l'île des Sept Dor-
» mans (Seizehun). Leur nombre était celui des mu es.
» Les apollonides du mont Belen, les amnites des Ne-
» siades suivaient le culte d'Apollon ou de Bacchus,
» qui n'étaient pas les personnages les plus réguliers ;
» partant, ces deux ordres n'étaient pas de *l'étroite*
» *observance* de l'île de Saine.
» Il existait un troisième ordre mixte, en ce sens
» qu'on ignore quelle était sa manière de vivre et d'agir ;
» je veux parler de ces autres prêtresses armoricaines
» qui, suivant Artémidore, rendaient à Cérès et à
» Proserpine les mêmes honneurs qu'on leur rendait
» dans la Samothrace. Tout cela prouve que les anciens
» n'ont pas connu seulement les prêtresses de Dumet,
» mais plusieurs ordres de prêtresses en Armorique. »

Quoi qu'il en soit, il jaillit de ce qui précède une autre source de mythologie prise de l'île de Saine. La croyance des Fées, toute particulière aux Bretons armoricains, qui s'est de là répandue dans le reste du monde, vient primitivement, selon le savant de la Rue (1) de l'île de Saine. Cette île, que M. de la Rue place aussi à l'embouchure de la Loire, était habitée par des vierges dont le pouvoir surnaturel était absolument celui attribué aux Fées. Dans les ouvrages des Bretons du moyen âge, ces vierges sont citées. L'ainée d'entre elles est appelée *Morgan*, et leur île se nomme l'île fortunée, *l'île des pommes* (2). Elles y opèrent toujours les mêmes prodiges et c'est là que les bardes Merlin et Taliassien conduisent le roi Arthur, pour le guérir de ses blessures

Chrétien de Troyes, dans son roman d'*Erec fils du Roi du Lac*, décrivant le couronnement de ce prince à Nantes, par le roi Arthur, lui fait porter dans cette cérémonie un manteau brodé par les Fées bretonnes dont l'aiguille y avait représenté l'arithmétique, l'astronomie et la musique avec leurs attributs.

Ce point de la mythologie celtique fut tellement en honneur chez les Bretons du moyen âge que plusieurs familles illustres de Bretagne se faisaient gloire de des-

(1) *Recherches sur les ouvrages des Bardes de la Bretagne armoricaine dans le moyen âge.*

(2) Ne serait-ce pas là l'origine des pommes du jardin des Hespérides ? Le mot *Hesperus*, occident, s'accorde avec la position géographique.

gendre de ces Fées. Un petit poëme du XIII^e^ siècle, intitulé: *Privilèges aux Bretons*, désigne entre autres la famille des Lusignan. L'Arioste dont le poëme est plein du merveilleux des Trouvères, puisé dans la mythologie celtique, parle aussi de la célèbre fée Morgane dont il place l'île près de la Sicile; mais notre île, comme on le voit, peut réclamer ce séjour enchanté, son palais magique avec son toit d'azur, ses tours d'albâtre et ses colonnes d'or.

C'est aussi dans l'île de Sein que devait se trouver le roi Arthur enchanté par les Fées, et dont le retour était un point de la mythologie celtique.

Une tradition, conservée dans le pays, établit que l'île a été d'abord habitée par des vierges; dans l'histoire manuscrite que nous a laissée le chanoine Conard de Puilorson, il est dit que le Pilier a été le séjour des onze mille vierges martyrisées à Cologne. N'est-il pas aisé de voir dans cette assertion l'altération d'un fait antérieur, généralement reconnu.

Notre île aurait donc été, sous ce rapport, le point le plus important et le plus renommé des Gaules; puisque, suivant La Tour-d'Auvergne, l'oracle de l'île de Saine était le seul qui fût connu dans tout l'Occident.

C'était donc là qu'accouraient de toutes parts les Eubages et les Druides; ils venaient, dans des bateaux de cuir, demander à leurs prophétesses la connaissance d'un avenir mystérieux.

Quand les grands intérêts des peuples étaient réglés, les prêtresses sacrées restaient seules dans l'île. Tantôt elles allaient méditer en silence sur la rive broyante des mers; tantôt, demandant de nouveaux oracles à leurs dieux, elles cherchaient des voix prophétiques dans les vents, des formes dans les nuages. Quelquefois elles paraissaient seules, la nuit, sur les écueils déserts, où conduisaient leurs esquifs à travers les flots orageux, en proférant des paroles magiques.

Voilà quels sont les événemens antiques dont notre île a été le théâtre. On peut donc faire précéder le récit de nos époques historiques de cette ère fabuleuse, et présenter le tableau des mœurs druidiques à celui qui demanderait des souvenirs aux rochers de notre patrie.

ED. RICHER.

NEUVIÈME NOTE EN ITALIE (1).

Tivoli. A Rome. Musée du Capitole, Catacombes, Tombeaux, Temples; Fontaine d'Egérie.

J'écris ces lignes au bruit des ondes bondissantes, en présence des belles cascades de *Tivoli*, assis dans la grotte de Neptune, où je m'enivre d'émotions. L'arc-en-ciel couronne de ses vives couleurs la poussière de perles qui s'élève du fond du gouffre que je domine. La douce fraîcheur de cette poussière vient flatter mes sens et humecter les tablettes que je tiens à la main. Ce lieu est celui des inspirations poëtiques. — Le temple auguste de la *Sybille de Tibur* est au-dessus de ma tête; le fracas des eaux tombantes m'isole du reste du monde, un respect religieux me tient immobile; je n'entends que la voix tonnante des oracles. Les Dieux mystérieux sont cachés dans les anfractuosités de cette triple voûte de rochers, dont mon œil ne peut mesurer la profondeur. Au sein de l'obscurité qui les recèle, je vois briller de tems à autre les reflets métalliques des deux noirs torrens qui y confondent leurs eaux furieuses. C'est dans leur mugissement, répété par les cavités de la montagne qu'il faudrait saisir les paroles sacrées; mais les organes de l'homme sont trop débiles pour d'aussi énergiques accens. Cependant; un fleuve tout entier qui tombe sur des rochers verdâtres, à cent pas de la grotte, et qui bruit moins violemment, est là pour interpréter à la terre effrayée les discours trop éclatans des immortels. — J'y ai prêté une oreille attentive. Hommes, écoutez-moi! je vais vous les redire.....

Hé, Seigneur Pathos, venez donc à table! — Je me retourne, croyant que c'est ce gourmand d'Horace qui, n'aimant point la vile prose, vient m'interrompre pour m'emmener dîner avec lui à la *Villa de Mécène*, voisine de la grotte. — Au lieu d'Horace, c'est tout bonnement notre guide; mais le nom du grand poëte a produit son effet, et je sens aussitôt que ce n'est pas dans un style ainsi boursouflé que le chantre d'Auguste célébrait les cascades et les campagnes de l'*Anio*.

(1) Voyez les pages 73, 163, 249, 369, 436 et 545 du 5.e volume; 124 et 260 du 6.e volume du *Lycée*.

Il faut donc prendre des notes plus simples, sur le pélerinage de Rome à *Tibur* ou *Tivoli*, appeler l'*Anio* de son nom moderne de *Teverone*, et dire que la cascade le cède à celle de *Schaffhouse* pour la masse, à celle de *Giesbach* pour la grâce, mais qu'elle réunit la sublimité de l'une au pastoral de l'autre, joignant à ce mérite l'illustration que lui ont acquise les grands poëtes de l'antiquité qui se sont plu à la chanter.

Tibur existait 800 ans avant Rome; et, 500 ans après Romulus, elle résistait encore à ses fiers descendans. Il lui fallut enfin céder aux maîtres du monde, dont elle n'était séparée que par une distance de six lieues, et les vainqueurs vinrent couvrir de leurs *villas* les délicieuses collines du premier gradin des Apennins, d'où, plongeant sur la plaine, ils pouvaient toujours contempler la cité-reine. Aujourd'hui, *Tivoli*, avec son évêché et ses couvens multipliés, est une laide ville assez peuplée, mais misérable, qui ne vaut que par ses environs et par les souvenirs qu'elle réveille.

La route qui y conduit de Rome est une chaussée raboteuse. Elle traverse une plaine qui n'a de beau que son nom de *Latium*. Saturne y vint cacher sa défaite chez Janus. Enée y rencontra Evandre et Latinus. Nous n'y trouvons que des déserts, et, de loin en loin, quelques pâtres brûlés par le soleil.

Au lac de *Tartari*, à douze milles des portes de Rome, point d'eau. Mais les roseaux qui y ont cru autrefois, sont convertis en substances pierreuses, qui ont fidèlement conservé les formes du végétal, et l'on se meurtrit les pieds dans un marais de marbre. Nous emportons des échantillons de cette singulière transformation.

A une demi-heure de là, un lac plus réel, mais non moins curieux. L'hydrogène sulfuré s'en dégage avec une abondance qui infecte tout le canton. L'eau a une forte pointe d'acide; on voit cependant des bestiaux dans les environs. Le dieu Faune y rendait des oracles; c'était peut-être dans le petit bois qu'on voit encore dans le voisinage. Il faut toujours, pour les superstitions, des lieux un peu extraordinaires; c'est une fraude pieuse, qui a quelquefois son bon côté, comme prédisposant à une meilleure instruction; mais, au moment marqué, il faut y renoncer.

Au pont antique de *Lucano*, un tombeau vaste et élégant, dont l'inscription en l'honneur des *Plautia* est parfaitement lisible. Cette obscure famille arrête encore le voyageur, et la sépulture d'Homère n'est pas découverte ! Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

Nous gagnons le pied des montagnes. Le pays est plus boisé; au lieu de pâturages, ce sont des vignes et des oliviers.

Dans une de ces gorges vivait Zénobie, reine de Palmyre, prisonnière d'Aurélien, mais tenant un rang honorable parmi les dames romaines. Des gens qui se disent sages, lui reprochent, comme au captif de Sainte-Hélène, de ne s'être pas tuée dans sa disgrâce. Je ne trouve point ce reproche fondé.

Nous voilà arrivés à la célèbre maison de plaisance du grand empereur voyageur, Adrien. Sa *Villa Adriana* renfermait mille merveilles : il en reste encore de nombreux vestiges. Ce prince aimait passionément les arts, et on trouve, en lisant son histoire, qu'il ne voyageait guères pour les fêter. De retour dans sa capitale, il voulut réunir dans un palais d'été tous les genres de monumens qu'il avait admirés dans ses courses; il fit disposer en conséquence l'immense domaine qu'on nous a fait parcourir aujourd'hui. Pendant une promenade de plusieurs heures, nous n'avons trouvé que des témoignages de sa magnificence; du bout de la canne on découvre à chaque pas, dans les vergers et les ronces qui ont envahi la demeure impérial, des mosaïques, des marbres, des fragmens de sculpture et de nobles ruines d'édifices jadis somptueux. Parmi ceux-ci, nous avons distingué le *théâtre*, avec ses gradins, la scène, l'orchestre, etc.; le *pacile*, vaste portique imité des Athéniens et où étaient exposés les tableaux des peintres célèbres : il en reste des murailles de 5 à 600 pieds de développement; le *palais*, où il y a encore quelques peintures; les *casernes*, dont la solide construction a résisté aux outrages du tems et des barbares; les *thermes* ou bains chauds, fort défigurés; l'*école des philosophes*, ou asile ouvert aux savans, dont le prince aimait à faire sa société; la *bibliothèque*, où ils venaient nourrir leur intelligence. Ces deux derniers bâtimens sont peu déchiffrables; il faut

admettre sans discussion ce que le cicerone en raconte sur le dire des antiquaires. Le *canope*, ou temple égyptien, est un morceau curieux : Adrien avait apporté des bords du Nil, un goût très-prononcé pour les mystères d'Isis; et, sans qu'on rende compte de la manière dont il s'y était pris, il avait réussi à faire parler dans son *canope* un certain oracle qui avait acquis une grande réputation dans le pays. Quelques méchantes langues ont voulu faire entendre que des scènes de volupté, ou plutôt de licence y avaient entretenu la dévotion; il est cependant peu croyable que la débauche ait eu sérieusement des autels. Le piédestal creux de la statue qui rendait des oracles est un témoignage plus admissible de la supercherie des prêtres de ce temple: la dégradation de l'édifice nous a permis d'y pénétrer, et nous sommes autorisés à dire que si le problême d'acoustique, dit de la fille invisible, avait été connu au II.e siècle, on se serait abstenu d'une ruse aussi grossière que celle du piédestal.

On a trouvé à la *Villa-Adriana* une foule de morceaux précieux de sculpture, qui ont été transportés dans les musées. C'est d'ici que viennent ces jolies antiquités égyptiennes, plus gracieuses que celles qu'on exhume de Memphis et qui pourraient dérouter les antiquaires, si l'on ne savait que les artistes grecs faisaient de l'égyptien pour Adrien, comme de nos jours, les modistes ont fait du chinois pour les dames.

Nous ne quitterons pas cette belle villa, que nous inviterons les voyageurs à ne pas visiter, comme nous, à l'ardeur du soleil, sans garder note de l'excellente précaution qu'on y avait prise pour garantir les habitations de l'humidité. Les murs du palais sont doubles; c'est-à-dire, que, dans leur épaisseur, on a réservé un vide de 5 à 6 pouces, sorte de rainure qui règne partout, pareillement aux deux faces. Sans être trop sybarite, on pourrait bien imiter ce procédé.

Une roide montée, dont on est, de tems à autre, dédommagé par l'accroissement de l'horizon, conduit enfin à Tivoli; mais les cahos d'un long et mauvais pavé dans les rues, et la vue d'une population déguenillée font désirer d'arriver promptement à l'auberge. Vous y trouvez à vos ordres tous les ciceroni de l'endroit qui,

par l'érudition apparente de leurs discours, semblent se donner pour des contemporains d'Horace, de Properce, d'Ovide et de Mécène.

Le premier coup-d'œil est pour la grande cascade, vue d'en haut; mais la meilleure place, pour en jouir, est en bas, près des grottes, où j'aurais trouvé des sujets de déclamation poëtique, si je n'avais été interrompu.

Le monument qu'on s'empresse de demander, est le fameux *temple de la Sybille*, considéré, à juste titre, comme un des magnifiques restes de l'antiquité. Il est rond, comme celui de Vesta à Rome, auquel il ressemble un peu. Dix charmantes colonnes corinthiennes, à feuilles d'olives dans les chapiteaux, et sans plinthes aux bases, entourent la cellule que domine le plus élégant entablement. Le tout porte sur un beau soubassement assis sur le rocher, qui parait suspendu sur le gouffre où se passent les merveilles que j'ai désespéré de décrire. L'effet de ce monument antique, riche, pur et renommé, est d'un pittoresque entraînant pour les dessinateurs. Il leur plairait cependant encore davantage, s'il était plus éloigné des maisons de la ville. — Est-ce bien là le temple de la Sybille Tiburtine; ou bien, faut-il loger la prophétesse dans la petite église carrée qui est derrière, auquel cas le temple rond, image de l'univers, serait celui d'une Vesta ? C'est ce que des prophanes comme nous ne se hasarderont point à discuter.

On nous amène des ânons rétifs, pour faire le tour de la vallée. Pour peu que vous soyez ingambes, préférez la promenade à pied.

Salut à la maison de Catulle ! Salut aux beaux restes de celle de Quintilius-Varus ! — Entrons dans la demeure d'Horace : sans doute, nous allons y trouver des inspirations. Mais non, considérons-en seulement les murs extérieurs : un couvent de moines occupe l'intérieur. Peut-être, diraient des indiscrets, est-ce encore le temple des bons repas bien appréciés, si ce n'est plus celui de la grâce, du génie et de la gaîté : fermant l'oreille à cette méchanceté, nous supposons plutôt que c'est l'asile de l'expiation, de la pénitence et des mortifications. La maison d'Horace fait face au palais de son ami Mécène, qui est de l'autre côté du

vallon. Par un signe télégraphique, le poëte pouvait être avisé qu'on était prêt à servir la soupe ; mais il lui fallait une demi-heure pour aller la manger.

Si la route est longue pour qui a bon appétit, elle est délicieuse pour qui aime à contempler les belles scènes naturelles. On passe : non, on s'arrête à chaque instant, devant les célèbres *cascatelles*, qui, sur un espace de 4 à 500 toises, s'échappant en flots d'argent du haut de la montagne opposée, tombent de 100 à 300 pieds, sous mille formes différentes, dans le vallon intermédiaire dont elles font un élysée. Suivant la disposition d'esprit où l'on se trouve, ce tableau peut paraître préférable à celui de la grotte de Neptune, parce qu'il est plus riant. D'après ce que nous éprouvons en ce moment, nous dirons aux peintres : Venez aux cascatelles, et aux poëtes : Allez au pied de la grande cascade.

Après avoir contourné la vallée, on remonte la colline de Tivoli par une voie romaine qui reçoit la route venant d'Albe et du pays des Samnites. La chaussée, le pont, les souvenirs, les noms, la forme des chars, tout est antique ; l'illusion gagne : on ne se croit plus en Italie, on se transporte au milieu des scènes rustiques qu'ont décrites les anciens auteurs latins. Mais viennent bientôt les scènes élégantes : on nous introduit dans la *villa de Mécène*, devenue, depuis, celle de Lucien Bonaparte, aussi lui amateur éclairé des arts, et passée, tout récemment, aux mains d'une dame française. — Cette illustre retraite est une des plus agréables stations du voyage. Nous n'y parlerons pas des marbres, des colonnes, des mosaïques : tout cela est un peu délabré ; mais nous prendrons note de l'abondance des eaux qui l'embellissent. Plusieurs rameaux des cascatelles que nous avons vus bondir sur le flanc de la montagne ont été amenés dans les appartemens de la villa. On les y a fait bouillonner, murmurer, jaillir dans les grottes, dans les salles à manger, dans les cabinets d'étude. Ici, elles offrent l'image du repos studieux ; là, celle de l'agitation des fêtes ; partout, elles éloignent les effets d'un climat brûlant. On ne devait boire le Falerne que très-frais à la table du délicat ami d'Auguste, de Virgile et

d'Horace. Ces eaux, employées à orner l'interieur des appartemens, m'ont rappelé la *villa Pliniana* du lac de Côme ; mais, ici, elles sont plus abondantes. Malheureusement, on s'aperçoit que les propriétaires modernes n'ont pas eu autant d'argent que Mécène à leur disposition, pour l'entretien du palais : les grandes masses y sont en ruine et n'ornent plus que comme *fabriques*.

A peu de distance de là, nous passons près du *temple de la Toux*. C'est un joli édifice de forme hexagône, dans lequel, échauffés par la course, nous nous abstenons d'entrer, de crainte de payer un tribut à la bizarre déesse. Il faut être un fort lutteur en antiquités pour soutenir que la Toux avait des temples, et non pas que cet édifice appartenait à la famille *Tossia*. Si nous osions nous mêler de la discussion, nous avancerions que c'était là le lieu où se distribuait la pâte de jujubes.

Voici la *villa* du cardinal *d'Este* : c'est le temple de la Magnificence. Il est fâcheux que le bon goût n'ait pas toujours présidé à l'emploi des trésors qu'on y a dépensés. Nous parlerons avec éloge d'une allée de 400 pieds de long, bordée de vases, de statues et d'autres ornemens, d'où l'on nous a fait jaillir mille girandoles d'eau : l'effet en est magique ; mais nous ne pouvons louer ni les mesquines imitations de la Rome antique, qu'on a guindées dans une partie du parc, ni même, dans l'autre, l'énorme amas de constructions qu'on nomme la fontaine de Pégase, ou celle de la Sybille : aucune intention n'y est clairement exprimée. Il peut se faire que le fontainier du cardinal fût un habile homme : on en voit même des preuves dans la belle allée aux girandoles ; mais certainement l'architecte ni le sculpteur n'étaient élèves du bon siècle. — L'Arioste composa, dit-on, une partie de son *Orlando* dans ce séjour où l'avait attiré le cardinal Hippolyte. Nous serions un peu scandalisés en France de voir un prince de l'église se déclarer protecteur d'un ouvrage licencieux, tel spirituel qu'il fût ; mais ici, on juge tout autrement, et cependant on y récite plus fréquemment le rosaire. — Le chantre des paladins a pu invoquer les muses dans les belles contrées de Tivoli, mais je doute qu'il les ait consultées avec

fruit dans l'enceinte du palais de son protecteur : son génie était trop vagabond pour se plaire dans des parterres compassés, peuplés de roides statues et de froids monumens ; il a certainement pris ailleurs les beaux jardins qu'il a décrits. Je reconnaîtrais mieux ceux-ci à la villa *Pamfili* : je crois que c'est là le type de ses palais enchantés.

On achève la tournée de Tivoli par la grotte de Neptune au pied de la grande cascade, et l'on a raison ; car, après cette belle scène, on n'est plus apte à de nouvelles admirations.

Revenus à la ville, nous nous trouvons encore avec de nombreux et intéressans souvenirs à consigner dans notre journal.

Commençons par le Capitole, ou, pour que ce dernier mot n'induise point en erreur, par le musée du *Campidoglio*, moins étendu que celui du Vatican, mais non moins curieux.

Puisque nous ne devons pas tout énumérer, empressons-nous de noter dans le pavillon du nord :

La célèbre Vénus, dite du Capitole. Elle est sans doute belle femme et très-séduisante, mais elle commande moins l'adoration que sa sœur de Florence. Le mouvement des deux mains est à peu près le même ; cependant ici, c'est la pudeur qui se cache ; dans l'autre, j'ai cru voir une leçon morale.

Le gladiateur mourant. Cette statue est mal nommée : les gladiateurs étaient des artistes de coulisses qui devaient mourir théâtralement. Celui-ci succombe virilement à la blessure qu'il a reçue ; il est sans prétention à la pose, comme sans faiblesse, et n'en est que plus beau. Un critique de goût, qui veut que ce soit un gladiateur, prétend que celui du Capitole, n'écoutant plus les acclamations de l'amphithéâtre, jette une dernière pensée sur les rives du fleuve germanique, où il vécut enfant, inconnu et heureux. Cette idée est ingénieuse.

Le grâcieux Antinoüs dont la vue faisait pâmer celles de nos dames parisiennes qui avaient de la mobilité dans les sensations. On croit, en vérité, voir sa belle poitrine s'élever par le mouvement de la vie.

La Flore qui faisait sur nous l'effet que l'Antinoüs produisait sur les dames.

Le Faune de rouge antique, travail excellent, qui semble sortir des mains de l'artiste.

Le tireur d'épine, statue dont le mouvement est plein de naturel. Les copies que nous en avons rendent assez bien la gentillesse de l'original.

L'Antinoüs égyptien, avec les Isis, Anubis, Typhon, et autres idoles du Nil que le ciseau grec avait arrangées pour le goût d'Adrien, et qu'on a trouvées à la villa Adriana. C'est du fini le plus précieux.

Le Mars chypriotte trouvé sur l'Aventin; le grand piédestal d'Albano, où sont représentés les douze travaux d'Hercule; le sarcophage d'Alexandre Sévère et de Mammea, sa mère, sur lequel sont sculptées les aventures d'Achille; le vase antique tiré du tombeau de Cecilia-Metella; une foule d'autres statues, bas reliefs, vases, cippes, Hermès et mille curiosités parmi lesquelles il faut distinguer des colonnes d'albâtre oriental de 12 à 14 pieds de fût, le plan de Rome antique gravé en creux sur une suite de pierres malheureusement mutilées; enfin, la jolie mosaïque, décrite par Pline, qui représente quatre colombes se désaltérant dans un vase: on l'a mille fois copiée sans en imiter la grâce.

Dans la salle des empereurs; cours d'histoire unique en son genre. On y voit la série des bustes authentiques des empereurs et de leurs familles, depuis Jules-César jusqu'à Gallien. — César n'a point du tout l'air d'un héros de boudoir: pour lui donner ses droits aux faveurs de toutes les dames romaines, le sénat fit bien de rendre un décret, car il aurait certainement rencontré des cruelles. Au reste, à sa place, au lieu de notifier un décret aux belles, j'aurais préféré faire ma cour à l'ombre de mes lauriers: ceux-ci ont la propriété d'affaiblir les résistances. — Je ne connaissais pas les traits de Germanicus: je les ai considérés avec respect. — Pourquoi Néron et Domitien n'ont-ils pas des physionomies hideuses? — La nature s'est montrée plus prévoyante pour Caracalla: à la bonne heure, la brutalité est empreinte sur sa figure. — C'est à partir d'Adrien que les empereurs commencent à porter la barbe. — Marc-Aurèle est repété bien des fois; mais ce n'est jamais trop souvent. — Parmi les impératrices, il s'en trouve une qui porte une perruque de marbre, qu'on met et qu'on ôte à volonté. Rien de nouveau sous le soleil.

Après le cours d'histoire, on peut en faire un de philosophie, à la vue des bustes des sages ou savans de l'antiquité, qu'on a aussi réunis dans une salle voisine. On cherche à saisir leurs vigoureuses pensées sous les traits prononcés de leurs physionomies plus ou moins rebarbatives, et on se convertit, en les voyant, à l'opinion que le *beau* n'est pas inséparable du *bon*.

C'est dans l'aîle sud du Capitole que s'assemblent les conservateurs ou magistrats civils de la Rome moderne. S'ils ne donnent plus de lois à l'univers, ils sont toujours les protecteurs des arts et des artistes. L'établissement du musée des statues est dû à leurs soins; celui des tableaux et l'économothèque des hommes illustres de l'Italie, sont également confiés à leur administration.

Les tableaux, peu nombreux, sont presque tous de prix. Nous nous y sommes attachés à une Sainte-Barbe, du Dominicain; à une nativité, de Rubens; à un enlevement d'Europe, de Guido Reni; et au portrait de Michel-Ange peint par lui-même. Il y a sans doute beaucoup d'autres tableaux renommés : la Sybille persique, du Guerchin; le mariage de Sainte-Catherine, du Corrège; la Magdeleine, de Tintoret; le triomphe de Flore, du Poussin; des Volterra, des Titien, des Paul Veronèse, des Caravages, etc.; mais, quand des innocens, comme nous, se sont laissé captiver, dans une galerie, par trois ou quatre tableaux, ils n'ont plus d'yeux pour les autres, et ils doivent s'abstenir d'en parler. Un beau torse devant lequel se délecte un artiste, finit par être, pour eux, moins curieux que l'anachronisme du mariage de la Sainte Vierge, en présence de Saint-Sébastien, et devant un crucifix.

On voit dans les appartemens des magistrats, de grandes fresques du Perrugin, qui ne servent qu'à faire ressortir le mérite de Raphaël dans les compositions historiques. Un des salons est orné d'un triomphe de Marius, par Daniel de Volterra, et mérite qu'on s'y arrête, tant pour cette peinture que pour la louve de bronze frappée de la foudre, le jour même de la mort de César : c'est là qu'on la conserve. Dans une autre pièce, est une collection d'ustensiles antiques, parmi lesquels se trouvent les mesures de capacité pour les grains et pour les liquides. Elles servent à l'intelligence de beaucoup de passages des auteurs anciens, et

font regretter que les mesures de pondération n'aient pu être aussi sainement conservées. L'oxide a rongé celles-ci qui étaient un métal : il faudrait peut-être que nos étalons fussent en silex de choix.

Les écrivains voyageurs, jusqu'à Corinne, nous avaient annoncé des sortes d'apothéose pour les savans et les artistes dans la rotonde d'Agrippa ; mais y ayant trouvé presque tout délogé, et nous en avions conçu une sorte d'humeur, le contentement nous revient à l'entrée dans le véritable Panthéon que Pie VII, pontife qu'on retrouve toujours aux bons endroits, a fait disposer dans le palais du Capitole. Il y a une salle pour les bustes des poëtes italiens, depuis le Dante jusqu'à Alfieri, une autre pour les savans. Les peintres, les sculpteurs, les architectes, les musiciens ont chacun la leur ; il y en a aussi une pour un petit nombre de guerriers nés dans la Péninsule ; ils y sont sans considération des partis pour lesquels ils ont porté les armes, et seulement en vue de leurs talens militaires. Qui sait si l'on n'y verra pas le grand batailleur d'Ajaccio, puisque l'Italie compte les Corses parmi ses enfans ? — Beaucoup de bustes sont de Canova. Le sien, bien entendu, s'y trouve ; celui de Rossini y viendra. Au reste, le gouvernement papal s'est montré prévoyant en préparant beaucoup de places à remplir. A moins d'une affluence extraordinaire de talens, ou d'une trop grande indulgence dans les admissions, il n'y aura pas lieu de sitôt à recourir à la mesure de délogement qu'a nécessitée l'encombrement de *Sainte-Marie-de-la-Rotonde*. — Nous avons réformé le Panthéon en France : nous devrions bien aviser à réunir officiellement en quelque lieu qui n'allarmât pas le clergé catholique, les simples bustes des hommes à qui nous devons notre illustration. La perspective d'y trouver place un jour serait un puissant motif d'encouragement pour les talens. Cette institution, en réchauffant la fraternité nationale, ne présenterait pas l'inconvénient qui se laisse deviner ici, où ce qui tend à constituer un lien commun italique, couve peut-être un germe de révolution dont nos diplomates ne paraissent pas se soucier de voir le développement.

Voici une collection plus austère qui n'a point pour objet cette gloire mondaine, encouragée par les gouver-

nemens en ce monde, et inutile, par elle-même, dans l'autre : il s'agit de la grave galerie des *catacombes*. Ces souterrains, voisins de la basilique de Saint-Sébastien, sont creusés dans la pouzzolane jusqu'à une distance de cinq lieues : les premiers chrétiens y venaient célébrer leurs mystères. On prétend que 174,000 martyrs y ont été déposés dans les niches qui sont pratiquées à droite et à gauche des corridors qu'on parcourt aux flambeaux. Les briques qui fermaient chaque sépulture ont été brisées par ordre des papes, et les inscriptions transportées au musée du Vatican, où on les voit, à contre-cœur, au milieu des antiquités mythologiques ; quant aux dépouilles mortelles qu'on y a trouvées, elles ont été garnir tous les reliquaires de l'Europe. Nous y avons encore vu d'assez grands amas d'ossemens négligeamment jetés de côté, et, quand nous nous sommes plaints de ce peu de soin, il nous a été répondu que les épitaphes ne les avaient pas indiqués comme appartenant à des Saints : réponse qui nous a peu satisfaits. Cependant, ces différences dans les inscriptions tombales, prouvant en faveur de celles qui ont annoncé des martyrs, peuvent servir à démontrer l'ardeur du culte chrétien aux époques encore très-rapprochées des apôtres, et déposent de sa prompte extension, que des écrivains du dernier siècle avaient tenté de contester.

Aux environs des catacombes, sont d'autres tombeaux célèbres : celui de la sœur des *Horaces*, près du lieu où ils combattirent, le tout très-apocryphe ; celui de la famille *Servilia*, fort contesté ; enfin le beau mausolée de *Cecilia Metella*, femme de Crassus, qui ne donne lieu à aucune contestation, puisqu'on en lit encore nettement l'inscription sur la riche frise qui le surmonte. C'est une tour ronde de 90 pieds de diamètre et dont les murailles ont 30 pieds d'épaisseur : l'espace vide reste donc très-petit. Le sarcophage, qui semblait être là à l'abri de toutes profanations, a été enlevé par Paul III, et Sixte-Quint a fait détruire les murailles crénelées dont la famille Gaetani avait fait entourer l'édifice, parce qu'elle s'y retranchait, comme dans une fortification, au tems des guerres civiles. Les vestiges du château fort du moyen âge et la masse intacte de la tour antique, font un effet très-pittoresque sur un mamelon

arrondi, au milieu d'une sorte de désert que traverse la voie appienne.

Puisque la visite aux catacombes nous a conduits hors des portes de Rome, continuons de donner place dans notre agenda aux objets qui illustrent le même canton. — Nous trouvons d'abord *le grand cirque de Caracalla*, long de 1500 pieds, large de 240. C'est plus oblong que le Champ-de-Mars de Paris, mais dans le même genre, sauf que les talus, au lieu d'être de simples terrasses, sont des ouvrages de maçonnerie, soutenant dix rangs de gradins. On voit encore l'entrée de la lice, et, au bout opposé, l'*oppidum* élevé où se plaçait l'empereur avec sa cour. C'est dans ce cirque que nous avons vu des voûtes construites en pots de terre cuite et rendues par là plus légères ; ces pots ont 7 à 8 pouces de diamètre, et six lignes au plus d'épaisseur ; ils sont ronds et ont formé voussoirs sans s'écraser. La *chapelle de Bacchus* est peu éloignée ; le prince y célébrait apparemment ses orgies ; mais comment ce monstre pouvait-il soutenir la vue du *temple de l'honneur et de la vertu* qu'on aperçoit du haut de l'*oppidum* ?

Un autre temple est élevé à l'endroit où Annibal fut arrêté dans sa marche sur Rome : l'événement valait bien un monument. Celui-ci est un petit édifice assez bien conservé ; la façade n'a que des pilastres, mais la corniche et la frise sont surchargés d'ornemens, auxquels il manque le goût que les Grecs apportèrent plus tard en Italie. Les itinéraires s'obstinent à nommer cette fabrique le *Temple du Dieu ridicule ;* ce serait plutôt celui de la *dérision* qu'il faudrait dire, puisque la honteuse retraite des Carthaginois en fut l'occasion. Mais comment supposer qu'il y ait eu vraiment un Dieu *ridiculus* ? Il y a bien assez de fadaises dans la mythologie des anciens, sans leur prêter encore sérieusement celle-ci. Le temple fut sans doute consacré au Dieu protecteur qui se rit des vains efforts de l'ennemi de son peuple, comme nous consacrons des oratoires à la Vierge de délivrance, à Notre-Dame-des-Neiges, au Sacré Cœur, au *Dominè quo vadis* (1) etc. : la

(1) C'est le nom d'une des églises de Rome, construite près du tombeau de la sœur des Horaces, au lieu où le Sauveur apparut à

pensée accessoire n'infirme point l'hommage direct et solennel.

Les hommes de tous caractères s'arrêtent avec une tendre complaisance à la *Fontaine d'Égérie*, qui se trouve dans un vallon solitaire et romantique, voisin du lieu consacré par la retraite d'Annibal. Ce vénérable monument de Rome existe encore, quoiqu'un peu mutilé. Il consiste dans une voûte éclairée par l'entrée seulement, et jadis revêtue de marbres. La fontaine sourd du soubassement de la statue couchée de la nymphe, qui occupe le fond; six niches, trois de chaque côté, sont ménagées dans les appuis latéraux de la voûte. La fraîcheur du terrain, animant la végétation, les murs sont tapissés de plantes, et les arbres qui sont au-dessus, dirigeant leurs longues branches vers le terrain humide qui les attire, répandent dans ce sanctuaire un demi-jour plein de mystère et de douceur. C'est le temple de la rêverie. Le promeneur, enchaîné par le plaisir dans cette belle retraite, y songe au tems des innocens prodiges, aux institutions religieuses et pacifiques du sage *Numa*, à l'heureuse influence exercée par son amante; bientôt aussi il s'occupe de l'amie qu'il a laissée lui-même dans la contrée natale.

Malgré les doutes élevés sur l'antiquité de la statue et des constructions de la fontaine d'*Egerie*, du moins en tant qu'elles remonteraient au premier siècle de Rome; comme la partie de la campagne où elles se trouvent était certainement occupée par la *forêt aricienne*; comme, suivant toutes les traditions, c'était bien sous ses épais ombrages que *Numa* venait chercher les inspirations qui l'ont illustré, il est permis de s'abandonner au charme des impressions que produit encore la fraîche et poëtique fontaine à laquelle la nymphe a laissé son nom. Ce charme, aussi rare qu'enchanteur, est celui de l'amour éclairant la raison qui, cette fois, lui tend les bras. Le voyageur qui prête l'oreille, peut croire entendre le chant suivant dans le doux murmure du ruisseau qui s'écoule :

Saint-Pierre, avec la croix sur les épaules. L'apôtre, en le voyant, s'écria : *Domine quo vadis?* Seigneur où allez-vous?

Numa. « Les ténèbres ont enveloppé la cité naissante. J'ai furtivement déposé le diadême ; et, dégagé » de la pompe royale, j'accours à toi, mon Egérie. » Personne n'ose suivre mes pas dans les détours obscurs de cette forêt ; apparais, tendre amie, ne crains » point l'indiscret, réponds à ma voix. — Ah ! je bénis » ce rayon de la lune qui vient de glisser derrière » le feuillage ; il te découvre à mes yeux charmés. » Laisse-moi te presser dans mes bras.

Egérie. » Je t'attendais, mon bien-aimé. Sieds-toi » sur ce banc de mousse, viens que j'essuie ton front » baigné de sueur. Prends cette coupe.....

Numa. » Non, ce baiser, cet ardent baiser sur tes » lèvres de rose. Je ne veux m'enivrer que de tes » embrassemens. Ecartez-vous, voiles importuns, qui » me dérobez les battemens de son sein. Egérie, ton » amant veut que son cœur palpite sur ton cœur.

Egérie. » Que ce myrte couronne Numa, Numa qui » le préfère au laurier sanglant de la guerre ! Sage » et pur parmi les hommes, mon bien-aimé mérite » l'amour des immortels. Il sera le type de la gloire » pour les siècles futurs, aussi vrai qu'il est en ce » moment la source de tout mon bonheur.

Numa. » Et cette gloire sera ton ouvrage. Je l'aime » avec ardeur, parce qu'elle te sera reportée. Que serait » en effet Numa sans tes pénétrantes illuminations ? » Qu'opéreraient de froids calculs humains pour calmer les passions des peuples, si tu ne les fécondais » par les rayons célestes que tu puises dans ta propre » nature ? Etre adoré, pour qui reconnaissance et » amour sont de trop faibles sentimens ; nymphe divine, qui daignes te communiquer à moi, dis comment, faible mortel, ai-je pu mériter, avec tes » enivrantes faveurs, la palme brillante que tu fais » apparaître à mes yeux ?

Egérie. » Par tes vertus. — Ton amie, douée *peut-être* de quelques facultés, de quelques sens que tu » ignores, ne joint d'ailleurs à cette forme qui te plaît, » qu'une ame en tout semblable à la tienne. Dans sa » double nature, inférieure à certains êtres des sphères, » et supérieure au commun des habitans de la terre, » mais sensible et libre comme toi, elle fait un noble

» usage de sa liberté, en prodiguant, pour sa propre » félicité la tendresse la plus plausible au meilleur des » hommes, digne de devenir le meilleur des rois. Mais » sache qu'il est au-dessus de ces facultés, quelles » qu'elles soient, qui par des causes inconnues peuvent » nous être inégalement réparties, qu'il existe, dis-je, » une autre influence dont la source, vraiment céleste, » pénètre également la chaîne ascendante et la chaîne » descendante de tous les êtres créés. C'est l'amour, » cet amour que tu crois puiser dans mes regards, » comme je me plais à le lire dans les tiens, et dont » il m'est permis de te révéler l'origine plus sublime.

Numa. « Ah ! je ne veux d'autre révélation que toi-» même. Je ne désire d'autre témoignage de l'existence » de cet être, de cette flamme, de cet amour dont tu me » parles, que tes douces caresses, tes judicieux conseils » et le bonheur de mon peuple.

Egérie. » Illusion flatteuse pour Egérie, mais que la » loyauté lui fait un devoir de dissiper ! L'amour est » dans l'Olympe : émanation du maître des tonnerres, » il pénètre de son essence la hiérarchie des êtres in-» termédiaires entre le Créateur et l'homme, êtres que » celui-ci pressent par nature, voit rarement, devine » par analogie et ne divinise que par ignorance, car ce » dieu ne souffre point d'autre dieu que lui-même (1). » Parvenu jusqu'à l'homme, l'amour encore, comme un » fluide igné, vient embrâser son être, puis s'étend » aux créatures inférieures, et modifie toutes les exis-» tences grandes ou petites. Ecoute le chalumeau de ce » pâtre sabin : l'amour en guide les modulations, comme » il s'empare aussi des actes de Numa-roi, d'Egérie-» nymphe et des intelligences éthérées qui s'élèvent au-» dessus d'elle. Inextinguible feu, il exalte tout ce qu'il » rencontre ; et, n'étouffant jamais la liberté, s'il rend » pire ce qui est mauvais, il rend meilleur ce qui est » bon. Et voilà, cher Numa, comment il te rend digne » de moi. Tyran, tu serais fui ; sage, tu commanderais l'es-» time ; sage, épris et aimé, tu disposes de moi sans réserve.

Numa. » Nymphe adorable ! tu désilles mes yeux, » sans offenser mon cœur, sans t'altérer toi-même. Qui

(1) On sait que la religion de Numa-Pompilius n'admettait qu'un seul dieu, et que ce fut Tarquin qui vint altérer sa doctrine par les fables grecques.

» ne serait meilleur pour plaire à ce qu'il aime, pour » en être plus tendrement chéri ? Je le sens maintenant, » ce lien qui m'était inconnu et qui ne me rattache aux » intelligences que pour me faire participer à leur sa- » gesse. Peuples que je civilise, voyez la source pure » d'où s'écouleront vos destinées !

Égérie. » Oui ! les hommes prospéreront par l'amour.

Numa. » Romains ! tombez aux pieds de mon amie.

» *Égérie.* » Romains ! élevez des statues à Numa.

Une voix. » Unissez-vous, dignes amans : l'amour » agitant son flambeau sur le génie de la sagesse, voilà » la génération de la vraie gloire. »

De telles pensées conviennent à ce beau lieu, dont je ne me suis éloigné qu'avec attendrissement, et après avoir inscrit un nom sur la plinthe d'une des niches de la grotte : c'est la troisième à gauche. Voyageurs qui me suivrez, ne l'effacez pas, je vous prie.

Le retour à la ville s'opère par les solitudes du Mont-Aventin. Le recueillement qu'a laissé la station à la fontaine est nourri par le silence qui règne dans la campagne. Considérant de loin les splendeurs du Palatin et du Capitole, on se rappelle avec intérêt qu'elles furent inébranlables, tant que la piété et les vertus recommandées par Numa, se maintinrent dans Rome. On passe près de la sépulture des Scipions, découverte il y a vingt ans seulement ; et, à cette vue, la conviction que la prospérité des peuples tient à la sagesse de leurs mœurs autant qu'à leurs talens, prend dès-lors de plus profondes racines.

MÉMOIRE
SUR LES RUINES DE LILLEBONNE,

ARRONDISSEMENT DU HAVRE (SEINE-INFÉRIEURE),

Avec un appendice contenant la description de quelques cachets inédits d'anciens oculistes ;

PAR M. F. REVER (1).

Honneur au savant qui étend les limites des connaissances humaines en consacrant ses veilles à l'étude des

(1) Un vol. in-8.°

antiquités. Une pierre, une momie, un vase brisé, une médaille informe, des caractères indéchiffrables, valent-ils seulement un regard ? diront ceux qui vivent étrangers à la science archéologique : et cette classe d'indifférens compose la presque totalité de la société actuelle, qui ne se donne pas la peine d'examiner si les arts et les besoins nombreux de la civilisation retirent quelque profit de ces laborieuses investigations. L'espèce de dédain qu'on affecte dans le monde pour ces hommes estimables qu'on croit rendre ridicules en les appelant *antiquaires*, est injuste et immérité de la part de ceux-ci. On ignore, ou l'on feint d'ignorer, ce qu'il en coûte de travaux pénibles, de recherches fastidieuses et d'études difficiles pour avancer dans la science obscure des antiquités; et, mieux connus, on serait honteux de n'avoir que de l'estime à accorder à ceux qui suivent une carrière épineuse qui ne mène ni aux honneurs, ni à la fortune, et qui ne montre en perspective ni l'auréole de gloire, ni la palme d'or qui attendent le littérateur ou le poëte à la mode. Depuis que Plutus a pris sous sa protection les muses et le Dieu de l'harmonie, ses faveurs sont devenues exclusives; il les refuse souvent au mérite sans prôneurs, et les accorde toujours à la médiocrité prônée. Tel versificateur vend un mot un shelling, ou un vers une guinée, tandis que l'antiquaire ne trouve pas un libraire qui veuille imprimer le fruit de dix années d'études archéologiques. Si la majorité est injuste, si elle préfère qui l'amuse à qui l'instruit, que le petit nombre d'hommes qui apprécient des travaux si méritoires, paient au moins un tribut de compensation à ces savans estimables. Parmi ceux qui se sont fait un nom, bon gré malgré, dans les fastes de l'archéologie, il faut placer à un rang distingué l'explorateur des deux départemens de l'*Eure* et de la *Seine-Inférieure*, le savant M. Rever, dont la vie entière fut, pour ainsi dire, consacrée à la recherche et à l'examen des antiquités. Chez lui, ce n'est point un goût passager, un simple délassement, c'est une passion, et la plus ardente de toutes, puisque les glaces de l'âge et des infirmités inhérentes à la vieillesse ne le mettent pas à l'abri de ses étreintes. Après avoir donné un souvenir

à la vieille Armorique, sa patrie, M. Rever, auteur du mémoire que nous annonçons, vint demander à l'antique Neustrie un aliment à sa passion favorite. Les environs d'Evreux, riches en monumens romains, fixèrent son attention, et ses fouilles exhumèrent le vieil Evreux, dont il se propose de nous montrer les restes. Pour dérober aux Romains les secrets de leur industrie ensevelis avec eux, il s'est fait modeleur, émailleur, forgeron, potier, fondeur : il était déjà bon chimiste et versé dans les sciences naturelles. Il a analysé avec un soin extrême leurs compositions métalliques, afin de faire, dans ses descriptions, la part des hypothèses très-petite, et celle des vérités prouvées, large et grande : aussi, loin de s'envelopper dans des phrases ambiguës et tortueuses, qui jettent dans l'esprit du lecteur le vague et l'indécision, son style franc porte dans l'ame la conviction par la démonstration. Le principal champ que M. Rever ouvrit à ses recherches est l'ancienne *Julio bona* (aujourd'hui Lillebonne), que Ptolemé donne pour capitale aux Calètes. La narration commence au théâtre romain, dont il reste peu de choses, parce que dès le VIII.e siècle les moines de Saint-Wandrisse en avaient enlevé les matériaux les plus précieux pour l'édification de leur église de Saint-Michel. « J'allai voir pour la première fois les ruines de Lillebonne, dit M. Rever, au mois de juillet 1812 : j'avais appris qu'on y faisait des défrichemens ; et sachant que ces sortes de travaux n'ont presque jamais lieu qu'au détriment des antiquités déblayées, je m'empressai de m'y rendre. Mais j'avais été informé trop tard ; les travaux étaient finis quand j'arrivai, et tout ce que le propriétaire du terrain avait jugé à propos de démolir, était renversé. C'était à l'extrémité de l'aile gauche du théâtre que les travaux avaient été faits. Le même propriétaire ne les avait entrepris que pour réparer avec les pierres les cours intérieures d'une usine, et c'étaient des énormes massifs de gravois et de terres de rapport, dont les murs étaient encombrés qu'on les tirait. Les terrassiers et le propriétaire avaient enlevé toutes les pierres d'un escalier qu'ils avaient découvert, et vendu, soit aux amateurs, soit à des chaudronniers, au prix de la mitraille, les

objets dont la forme leur avait paru remarquable, ou dont la matière semblait être de quelque valeur ».

Malgré ce fâcheux contre-tems, M. Rever, après avoir levé le plan des vestiges de cet ancien théâtre, est parvenu à en donner une description qui doit satisfaire les personnes les plus exigeantes, nous ne le suivrons pas dans ses minutieux travaux : c'est dans l'ouvrage même qu'il faut en lire les curieux détails et les particularités qui se rattachent à la disposition de cet édifice. La partie relative à l'architecture est traitée avec un grand talent; l'auteur passe ensuite à l'examen des urnes, statues, lampes, socles et autres objets qu'on trouve en fouillant la terre dans cette ancienne cité fondée par les dominateurs du monde. Après avoir décrit un de ces vases appelés *lacrymatoires*, en usage dans les cérémonies funèbres, M. Rever ajoute : « Si ces expressions fréquemment employées par les anciens : *arroser de larmes des cendres chéries*, *verser des pleurs dans l'urne sacrée qui les contient*, n'étaient communément qu'un langage métaphorique et figuré, je ne suis pas éloigné de croire que dans les cas d'affliction profonde on ait parfois mis en action ce langage sentimental : si je n'en étais persuadé, je ne pourrais entendre le vrai sens de ces vers de Tibulle, exprimant le désir qu'on pleure devant son bûcher, et demandant qu'après qu'on aura déposé dans l'urne de marbre ses cendres arides, on y verse à la fois et les *parfums* de l'orient, et les larmes que sa mort aura fait couler. » — Le paragraphe le moins curieux n'est pas celui qui contient l'explication de quelques cachets *inédits* d'anciens oculistes : cette explication annonce une grande sagacité; elle prouve aussi qu'en matière de charlatanisme, les anciens en savaient aussi long que nous, et que les Romains avaient leur *crême virginale*, leur *huile de Macassar*, et une infinité de spécifiques décorés, comme de nos jours, de noms grecs, pour frapper et éblouir le vulgaire ignorant. L'usage des collyres était surtout généralement répandu : « On en colportait, dit Aëtius, chez toutes les nations qui dépendaient de l'empire; il y en avait de recommandés aux personnes mêmes qui n'avaient aucun mal aux yeux : c'était pour donner à l'organe de la vue, de l'éclat, de la fraîcheur et de la grâce. On

peut d'après cela se figurer en quel nombre pullulaient les oculistes, et ne s'étonner ni de la quantité de cachets qui servaient à sceller les drogues, ni de ce que ces cachets se rencontrent dans les provinces éloignées et peu instruites, plutôt qu'à Rome ou dans l'Italie, où ces charlatans, plus connus, ne devaient pas espérer un débit aussi lucratif.»—On voit, par ce petit nombre de citations, quel intérêt offre l'ouvrage que M. Rever a modestement décoré du titre de mémoire. Il sera apprécié à sa juste valeur par ceux qui s'occupent d'antiquités, et consulté avec autant de fruit par les amateurs, qu'il sera recherché par les gens du monde, non comme ces œuvres futiles qui ne laissent aucune trace dans la mémoire, mais comme un de ces livres dont le siècle est avare, monumens plus durables que ceux dont ils sont destinés à perpétuer le souvenir. J. MORLENT.

12.e LETTRE MORBIHANNAISE (1).

1.er août 1825.

Malgré une chaleur de 30 degrés et les vaines objections de ma société habituelle, j'ai eu, Madame, le courage d'effectuer le voyage que je vous avais annoncé. Après une première course de huit lieues, pendant laquelle nous n'avons couru d'autre danger que celui d'être, à diverses reprises asphixiés dans nos voitures, devenues de véritables étuves, nous eûmes le bonheur d'arriver encore respirans à l'ancienne Chartreuse, située à une demi-lieue d'Auray. L'accueil gracieux que nous y reçûmes nous eut bientôt fait oublier ce début de nos fatigues. Mais peignez-vous mon désapointement en apprenant le changement subit opéré dans les projets dont nous venions suivre l'exécution ! Les motifs d'une si prompte détermination sont assez importans pour vous intéresser, et je charge la première de mes femmes de vous en faire un rapport détaillé. Qu'il vous suffise de sa-

(1) Voyez les pages 51, 154, 263 et 467 du 3.e volume du *Lycée*; 36, 251, 365 et 464 du 4.e volume; 38 et 325 du 5.e volume; 49 du 6.e volume.

voir aujourd'hui que l'ingénieur civil, ou architecte envoyé de la capitale pour inspecter les travaux en activité, au lieu nommé le Champ-des-Martyrs, a fait démolir tout ce qu'on avait déjà construit, et conseillé d'autres dispositions qui mettront, dit-on, le temple expiatoire plus en harmonie avec le grandiose des accessoires. On assure, en outre, que, d'après de nouvelles considérations, le Mausolée commandé à Paris ne sera point placé à la Chartreuse, où furent transférés, il y a peu d'années, les ossemens des royalistes fusillés, mais au lieu même où se fit la terrible exécution. Enfin, il n'était bruit, il y a quelques jours, que de transformer cet antique monastère de l'ordre de Citeaux, occupé aujourd'hui par les sœurs de la Sagesse, en une école militaire ou de navigation, et de transporter celle des sourds et muets, qui y est établie, dans l'intérieur de la ville d'Auray. Jugeant avec raison qu'il était inutile de nous rendre sur un terrain où, au lieu de constructions qu'on nous avait dit être si avancées nous n'eussions trouvé que des bouleversemens et de jeunes ruines, nous préférâmes parcourir l'utile établissement, où nous venions d'apprendre une nouvelle aussi étrange. Nous le visitâmes, dans tous ses détails, avec autant d'intérêt que de satisfaction; et, après avoir témoigné aux dignes institutrices toute la reconnaissance que nous leur devions, nous prîmes, à regret, congé d'elles pour nous diriger vers Sainte-Anne, par d'horribles chemins de traverse dans lesquels nous faillîmes verser une fois.

Eh bien! Madame, me dit Keramorsec, aussitôt que nous fûmes remontés en voiture, vous vous plaigniez naguères de ce qu'aucun indice apparent ne signalait aux voyageurs le théâtre de notre grande bataille d'Auray. Vous avez eu à la fois tort et raison. En effet, il n'est pas donné à tout le monde d'avoir classé dans sa mémoire le recueil de mille pièces justificatives, sur lesquelles s'appuie notre histoire de Pretagne, et qui conservent seules quelquefois la tradition des faits ou des actes qu'elle passe sous silence. Malheur à quiconque, se confiant trop aux traditions populaires relatives aux faits historiques, s'attendrait à retirer quelque avantage de celles qu'il nous suppose. Il n'en existe point parmi nous. Demandez en effet aux trois mille habitans d'Auray, si

voisins de l'édifice religieux que nous quittons à l'instant, quel fut son fondateur, et quels ont été les motifs et l'époque de sa fondation. Trois ou quatre individus peut-être pourront vous répondre. Seront-ils d'accord ? Non. En doutez-vous ? Faites-en l'épreuve. De quelle utilité peut donc être ce monument au curieux harassé, cherchant vainement le champ de bataille où succomba Charles de Blois, si rien ne lui en indique extérieurement la destination primitive ? Sera-t-il obligé de deviner que cet asile de paix est un trophée du carnage dont il veut connaître le lieu de la scène ? Peut-il raisonnablement se flatter de trouver toujours là un de mes confrères de l'Académie Celtique pour l'instruire et lui apprendre que ce ne fut qu'en 1383, dix-neuf ans après son triomphe, que l'heureux Montfort, devenu duc de Bretagne, sous le nom de Jean IV, érigea cette église ? Sera-ce le pâtre sauvage, vainement interrogé, ne se rappelant pas plus du général Hoche qu'il n'a entendu parler de Duguesclin, qui lui racontera comment huit chapelains y furent établis, avec une dotation de six cents livres, afin de prier Dieu continuellement, *continuò*, non-seulement pour le souverain victorieux, mais aussi pour ses prédécesseurs, successeurs, et pour les ames de tous ceux qui avaient péri, le jour de la bataille dans ce lieu, *in hoc loco*. Trait admirable de magnanimité qui confondit ainsi les vainqueurs et les vaincus dans le même hommage rendu à la valeur triomphante et trahie ! Par suite du titre solennel de leur institution, continua notre narrateur ambulant, violemment cahoté, ces chapelains n'étaient-ils pas bien autorisés à se persuader qu'elle serait éternelle ? Cependant un siècle n'était pas écoulé, que déjà leurs successeurs, aussi confians, étaient remplacés par des Chartreux. Ceux-ci, à leur tour, après 310 ans d'une possession paisible, paraissaient non moins fondés à la croire à l'abri de toute atteinte, lorsqu'il suffit tout-à-coup d'un seul décret populaire pour les expulser ; et, trente ans après, d'une simple autorisation datée de Paris, pour conférer au dernier acquéreur de cette fondation souveraine, cimentée par une bulle de Rome, le droit d'installer une congrégation féminine, dans les cellules si long-tems silencieuses de leurs austères prédécesseurs. Qui peut prévoir, continua-

t-il, en donnant encore plus de volume à sa voix étourdissante, les destinées futures de ce lieu solitaire, en songeant à de pareilles vicissitudes et au nouveau projet actuellement sur le tapis ! Quel est encore le sort réservé, dans les profondeurs de l'avenir, aux divers monumens dont le Morbihan est en travail depuis quelques années ! Auront-ils le bonheur d'être plus privilégiés que ceux dont la Grèce, Rome et la France ne conservent plus que les ruines ou le souvenir ? Espérons-le ; mais comment oser l'affirmer lorsque nous voyons la superbe basilique élevée par la mère du premier empereur chrétien desservie par un muphty, les cendres d'un des maîtres du monde précipitées du haut de la colonne triomphale qui les supportait avec orgueil, les marbres les plus précieux d'Athènes mutilés et dérobés par un vandale décoré du titre de pair de la Grande-Bretagne, et les tombeaux, ainsi que les cadavres des souverains de Memphis, arrachés du sein des pyramides et des catacombes royales, disséminées, après quarante siècles d'inviolabilité, dans les cabinets des peuples les plus civilisés de l'Europe.

L'académicien celtique, en déclamant de la sorte, avec sa fougue ordinaire, ne s'apercevait pas, tant il était en verve, que j'étais le seul auditeur qu'il n'eut point encore complétement endormi. Il ne consentit enfin à se taire, qu'en reconnaissant, par l'immobilité subite de notre équipage, que nous étions arrêtés par les flots d'une procession, circulant dans l'intérieur du village de Sainte-Anne, où nous arrivions. Vous êtes, sans doute, étonnée, chère tante, d'une aussi modeste qualification donnée à un lieu si fameux, non-seulement en Bretagne, mais encore dans les provinces circonvoisines. Tant de villes du premier ordre ne doivent leur origine qu'à des monastères bien moins célebres, qu'il peut, en effet, vous paraître inconcevable que celui-ci ne soit pas le centre d'une cité riche et populeuse. Veuillez remarquer que sa création ne date, malheureusement que de 1627, qu'en outre sa position le rend peu propre à devenir le noyau d'une nouvelle colonie, et vous conviendrez peut-être, que voilà des motifs suffisans, pour contribuer à l'isolement auquel il semble à jamais condamné, malgré l'affluence prodigieuse, mais ins-

tantanée des pélerins et des curieux. Nous ne craignons pas d'être taxés d'exagération, en affirmant que celle que nous eûmes sous les yeux, peut être évaluée au nombre de six à sept mille individus, accourus de tous les points de la province, pour assister à la solennité du jour. Tout ce que j'ai vu là de la piété si franche et si sincère de nos bons villageois, m'a rendue moins impatiente de visiter un jour la célèbre Notre-Dame-de-Liesse dans le nord de la France, car il serait impossible que ce nouveau pélerinage pût encore ajouter à mon édification. Sous le rapport prophane de la curiosité, pourrais-je me flatter de trouver ailleurs un coup-d'œil aussi pittoresque, des usages aussi antiques, une aussi grande variété de costumes, et saisir aussi facilement que j'ai pu le faire dans ce hameau, les traits caractéristiques et si diversifiés qui, dans nos campagnes, distinguent si éminemment les physionomies de chaque canton.

J'aurais mille particularités intéressantes à vous communiquer sur la fête religieuse à laquelle j'ai eu le bonheur de prendre un peu part, et sur les visites que reçoit journellement ce lieu célèbre. De toutes celles qui se succèdent presque sans interruption depuis près de deux cents ans, la plus remarquable est, sans contredit, celle qu'y fit il y a deux ans S. A. R. M.me la duchesse d'Angoulême. Ce voyage fera époque dans le pays. — Les carmes, anciens possesseurs du couvent, y sont maintenant suppléés par douze pères de la Foi, chargés en outre de la direction du Petit-Séminaire. Quatre cents élèves y reçoivent l'instruction, dans le vaste bâtiment qui s'est élevé par enchantement depuis peu d'années. L'église, quoique souvent trop petite pour contenir la foule des fidèles qui s'y présente à de certaines époques, mérite de fixer l'attention, moins encore par la richesse de son décor, que par les innombrables *ex voto*, dont sont couverts tous les parois et qu'on est obligé de renouveler fréquemment par ceux qui y abondent de toutes parts. Il est peu de gens de la campagne, indépendamment de ceux des villes, qui ne fassent au moins une fois le pélerinage, et beaucoup le réitèrent chaque année. Le site et les environs du village n'ont rien de remarquable; l'œil ne se repose que sur des landes ou des parcelles de terres cultivées,

comme on cultive en Bretagne, c'est-à-dire, abandonnées à la plus déplorable routine.

Arrivés à Auray, nous en partîmes aussitôt, et un peu tard, pour pousser jusqu'à Carnac, qui n'en est distant que de deux lieues et demie, et où nous fûmes bientôt rendus. Je n'ai jamais mieux conçu l'émotion extraordinaire de tant de voyageurs, à la première apparition du dôme de Saint-Pierre à Rome, ou des tristes remparts de Jérusalem qu'à la suite de l'émotion non moins électrique que j'ai moi-même éprouvée, dès que mes regards avides eurent enfin découvert, près du bourg, cette multitude de rochers transplantés et encore debout depuis tant de siècles. Trop impatiente pour consentir à rester plus long-tems captive dans une voiture qui m'eût forcée à faire plus d'un détour avant d'atteindre le but où je brûlais de parvenir, je me précipitai sur l'un des chevaux de main dont je m'étais fait accompagner, et m'elançant aussitôt seule et à toute bride, sans donner aux écuyers qui sautaient par toutes les portières pour me suivre, le tems de se mettre en selle, en un clin-d'œil j'eus franchi la bruyère, et j'arrivai au premier rang de ces masses informes. Je le parcourus avec la même impétuosité dans toute sa longueur; puis, revenant par le centre des onze lignes parallèles, je m'arrêtai enfin haletante, ivre de joie et de bonheur au milieu de mes compagnons de voyage, pétrifiés à leur tour de crainte, d'étonnement et..... J'allais dire d'admiration. Mon oncle, recouvrant le premier usage de ses sens et la parole, ouvrait enfin la bouche, sans doute pour commencer par gronder; mais je me hâtai de la lui fermer d'une main sur laquelle je sentis couler une larme, tandis que de l'autre, et toujours au milieu d'un délire impossible à dépeindre, je lui montrais avec orgueil les quatre mille monumens que je venais de saluer. Bravo! s'écria Keramorsec, à qui tant d'enthousiasme fit aussi perdre la tête; non ce n'est plus l'étourdie comtesse de Morval que j'aperçois dans cette attitude druidique, mais une nouvelle Velleda. Oui! c'est elle qui, par sa présence, vient, aux premiers rayons de la lune, réjouir encore une fois les mânes oubliés des braves, et consoler leurs ombres errantes depuis si long-tems autour des monumens immortels que leur éleva la patrie reconnaissante. Salut à la vierge des fo-

rêts ! Honneur à la fille des tombeaux ! Mais gloire éternelle à celle qui seule pleure encore sur les cendres de nos pères deshérités de leur immortalité ! — En route, en route, Messieurs et Mesdames, nous cria dans cet instant l'un de nos conducteurs. — Silence, barbare, vociféra d'une voix épouvantable le nouveau barde inspiré ! Silence, Scythe, Phénicien, ou Celte dégénéré qui, par tes accens farouches prétend insolemment désenchanter cette scène sublime. Pars, fuis, misérable; mais laisse-nous attendre sur la bruyère que la nuit qui s'avance ait couvert de son crêpe funèbre le temple de la mort, trop long-tems souillé par ta présence. Voici l'instant solennel où l'oiseau si vénéré à Athènes et si redouté des Venètes, va répondre par ses gémissemens lugubres aux cris perçans et prophétiques de la fresaie. Alors seulement, nous aussi, triste débris du plus puissant peuple de la vieille Armorique, nous invoquerons le génie terrible qui préside en ce lieu redoutable. Il va parler, gardez-vous d'en douter ; et, d'après ses réponses amphibologiques, que je me charge de traduire, interpréter et commenter, nous résoudrons enfin le grand problême qui, jusqu'à ce jour, a fait le désespoir de tous les savans et le mien. — Fuyons plutôt, et il est plus que tems, dit avec impatience M. de Sancé, si nous voulons échapper à l'orage qui s'avance sur nous. N'en avons-nous pas vu assez pour émettre aussi une opinion sur cet énorme assemblage de pierres ? Je suis bien trompée, si pour le coup, nous ne leur arrachons point leur secret. Au lieu de répondre à ce persiflage, dont malgré mes petites prétentions j'eus cependant le bon esprit de ne point me fâcher, suivie de nombreux paysans porteurs de lanternes, de pioches et de marteaux, je voulus procéder à l'examen scrupuleux que j'avais projeté. Instruite qu'il y a peu de tems on avait découvert, dans une commune voisine de Lorient, plusieurs armes antiques sous une grosse pierre isolée ; et, quelques années auparavant près du village de Lomener en Plemeur, à peu de profondeur au-dessous d'un dolmen renversé, un vase d'argile contenant des ossemens torréfiés accompagnés d'anneaux rongés de rouille, je voulus tenter le même essai. Mais on me représenta vivement qu'outre qu'il était trop tard pour se livrer à un tel travail, il semblait plus convenable de me concerter avec quelques-

uns des savans les plus célèbres du Morbihan, pour donner à une opération aussi importante tout l'éclat et la publicité qu'elle exigeait. Une violente averse, qui survint bien mal à propos au milieu de nos débats, me décida plus que tous les vains raisonnemens qu'on m'opposait, à renoncer à mon entreprise. Je fus donc forcée, bien malgré moi, de consentir à partir pour le château de K..., où nous attendait ma cousine la vicomtesse de B... et une société nombreuse d'érudits et d'amateurs. Je rapportai tous mes paniers vides, à l'exception d'un seul où je n'eus que le tems de faire déposer soigneusement quelques mousses et lychens, ainsi que plusieurs éclats que j'avais fait détacher de cinq à six blocs, afin de reconnaître s'ils avaient éprouvé l'action du feu dans quelques parties de leurs bases ou sur leurs sommets.

A l'issue du dîner, qu'on servit aussitôt notre arrivée à K... et pendant lequel il fut convenu qu'on ne parlerait ni de politique, ni de monumens et moins encore d'indemnité, pour être au moins deux heures tous d'accord, nous passâmes dans l'appartement où nous devions agiter la grande question entamée depuis si long-tems sur les objets mystérieux que je venais de visiter. La vicomtesse, voulant donner à cette délibération toute la pompe et la solennité dont elle était digne, la fit précéder du choix d'un président et d'un secrétaire. Élue par acclamation je fus plutôt traînée que portée au fauteuil; et, dès le premier tour de scrutin, Keramorsec réunit également l'unanimité des suffrages pour tenir la plume. Ma prévoyante cousine, après avoir encore eu l'attention de faire couvrir la table, autour de laquelle siégeait l'assemblée, de tout ce qui était nécessaire pour prendre des notes, de commander les caraffes d'eau sucrée pour les orateurs, les consommés pour les dames et le plus fort café pour les auditeurs, permit à ses gens et aux nôtres d'assister aux honneurs de la séance, sur des bancs dressés derrière les siéges de leurs maîtres. Chacun étant enfin placé, elle s'avança vers moi avec une dignité pleine de grâces pour me remettre la sonnette et déclara, qu'à dater de ce moment, j'avais seule la police de la salle et du château.

Je me ferai un devoir, Madame, de vous transmettre, par le premier ordinaire, le procès verbal de cette séance

mémorable. La vicomtesse, qui seule a obtenu la faveur d'en parcourir le brouillon et dont vous connaissez l'exaltation romantique, affirme hautement que cette production est sans contredit, le chef-d'œuvre de mon receveur. Puisse cette distraction, que le hasard seul nous a fait donner à ce bon vieillard, le guérir radicalement de la manie monumentale qu'il finira par me faire contracter, si je ne me tiens pas bien sur mes gardes ! Furieux de voir que Vannes, sa ville natale, n'ait pas même une pyramide ou une colonne, n'a-t-il pas eu la folie de me proposer d'acheter la statue de Quinipily pour l'installer sur le cours de la Garenne et d'en ériger ensuite deux autres à mes frais à Lesage et à Abeilard dans la presqu'île de Rhuiz ? Quant à lui, il s'est contenté, par modestie, de se faire lithographier, sans doute pour nous donner l'idée de le faire ensuite sculpter en marbre ou jeter en bronze par souscription spontanée. En vérité, ma tante, la soif de la célébrité finira par être funeste à cet homme singulier. Naturellement bon, sensible et désintéressé, toujours prêt à obliger, pourvu qu'on ne l'ait jamais contrarié, spirituel et malheureusement plus fin qu'il ne convient de l'être à un Breton, il réunirait tous les suffrages, s'il était moins ambitieux et aussi franc dans ses actions qu'il affecte de l'être dans ses discours. Mais il veut percer à quelque prix que ce soit, et, au lieu d'avancer, car tout a un terme, il finira par culbuter et rentrer dans l'ancienne obscurité où il a si long-tems langui.

LA FLATTERIE.

Les flatteurs sont, dit-on, dangereux et perfides.
Mais, sans eux, les plaisirs deviendraient insipides :
On aime leur langage aimable et séducteur.
Un jeune homme, à vingt ans, ne fuit point les *Armides* !
Et le triste *Barbon*, en dépit de ses rides,
Si *Laura* lui sourit, croit retrouver son cœur :
La *flatterie* est cet art enchanteur
Qui, malgré le sort peu prospère,
Pour nous, remplace le bonheur :
Enfin, le pauvre aussi, le pauvre a son *flatteur* :
C'est l'espoir ! il lui fait supporter la misère.

BLANCHARD DE LA MUSSE.

COUP-D'ŒIL

SUR

LES ÉTUDES PHILOSOPHIQUES EN FRANCE,

DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQUE VERS LE XVI.e SIÈCLE.

La philosophie est peut-être moins une science qu'un procédé de l'esprit humain; elle est le but de la raison: mais elle est surtout le mouvement de la raison.

ANCILLON. *Mélang. de Litt. et de Phil.*, t. 2.

C'est en reculant dans les siècles passés que l'on parvient à découvrir les premiers principes de nos institutions. Dans les tems d'ignorance qui pesèrent si long-tems sur l'Europe, le flambeau de l'histoire s'éteint par intervalle; ou, ne jetant le plus souvent qu'une lueur vacillante, il ne nous éclaire que fort imparfaitement sur les hommes et les choses. On ne parvient qu'avec la plus grande difficulté à saisir ce fil qui lie les effets à leurs causes et justifie ainsi, aux yeux des contemporains, la confiance qu'ils accordent aux traditions arrivées jusqu'à eux, en même tems qu'il les rend en quelque sorte maîtres d'un avenir asservi à leurs calculs et duquel leur expérience va, par anticipation, faire son profit. L'œil exercé du philosophe, au milieu de ce cahos impur de barbarie, découvre encore quelque chose de positif; déchirant le voile que l'on se plaît à étendre sur le berceau des peuples et sur les motifs capables d'expliquer quelquefois l'entraînement extraordinaire auquel ils obéissent, se transportant sur cette scène variée par tant d'accidens divers de la plus haute importance, s'y mettant de niveau, pour ainsi dire, avec ceux qui y jouèrent des rôles, il en vient à conclure que c'est là, dans cette nuit du moyen âge, que reposa, si long-tems enfoui, le germe de la civilisation du nôtre. Ce sont des résultats si importans qui expliquent les recherches de tant d'écrivains sur des tems si peu connus. De-là, les travaux des Robertson, des Gibbon, des Marculfe, des Muratori, des

Mably, des Moreau, pour rassembler, en corps d'ouvrage, ce qui avait échappé à la marche destructive du tems; de-là leurs efforts pour lier, avec le colosse de la puissance Romaine, les nombreux empires formés de ses débris; de-là, enfin, les observations si profondes de notre grand Montesquieu, pour attirer l'attention sur des institutions ignorées ou oubliées et les établir comme les bases premières de celles qui gouvernent encore de nos jours l'Europe.

D'après le savant Hallam, ce qu'on appelle proprement le moyen âge, renferme à peu près dix siècles, et s'étend depuis l'invasion de Clovis en 481 jusqu'à l'expédition de Naples, sous Charles VIII, vers 1494. Il n'est personne qui ne connaisse la révolution mémorable, que dans ce long intervalle, subit la France, sous la première race, par la faiblesse de ses rois, l'ambition des maires du palais et aussi par les guerres intestines qu'excitait sur tous les points la soif du pouvoir. Cependant, à mon avis, rien ne souffrit plus de cette convulsion que les études, qui de leur nature tendent à parfaire l'esprit de l'homme. Je vais chercher à rendre manifeste cette assertion, en jetant un coup d'œil rapide sur l'influence qu'eut sur son siècle l'étonnant génie de Charlemagne, et en retraçant en suite l'état des sciences philosophiques dans ces tems malheureux, et les efforts qu'elles firent depuis à diverses époques, pour s'affranchir des liens qui arrêtaient leur essor, jusqu'à ce que, vers le XVI.e siècle, eut lieu la renaissance des lettres en Italie et en France.

La première partie de cette vaste période de l'histoire nous offre bien des désordres et des calamités. Entraînés, malgré nous, jusqu'à ce moment où croule avec fracas la domination qui avait assis ses fondemens sur les sept collines et rempli de son renom l'univers, nous voyons une foule de hordes barbares, les Suèves, les Visigoths, les Ostrogoths, les Armoriques, etc. (1)

(1) Il y a des nuages sur l'existence, la position et la durée de cette république Armorique, ou plutôt de cette confédération de cent peuplades armées, qui, placées au N. O. de la Gaule, depuis la Seine et la Loire, après avoir soutenu la dignité des légions romaines des privilèges desquelles elles se disaient héritières, auraient long-tems

refluant de toutes parts, et s'établissant en permanence par la force des armes dans le domaine qui appartenait encore nominativement aux Romains ; nous arrivons au berceau de la monarchie française ; nous entendons les cris de triomphe qui accompagnent sur le pavois Clovis, chef des Francs Saliens, s'élançant à l'envahissement de la Gaule. Il y a certainement lieu à l'admiration dans un tel récit, illustré qu'il est par cette vicissitude de succès et de revers, qui accompagnent d'ordinaire les tentatives hardies. Mais, il faut l'avouer, les pas de l'historien y sont bien incertains, tant l'obscurité y est épaisse ! A travers combien de ruines, il doit frayer sa route ! Pendant long-tems, le retentissement des désastres, les douleurs des vaincus, et la joie féroce des vainqueurs, attestent que les momens ne sont pas encore arrivés, où la civilisation doit, en s'étendant de proche en proche, travailler au maintien et au bonheur de la société. Au milieu d'un semblable désordre, la culture de l'esprit peut-elle révendiquer quelque domaine ? Le flambeau des sciences semble éteint pour jamais. Doit-il se rallumer ?.... En avançant dans cette lugubre carrière, nous verrons cependant les ombres s'éclaircir peu à peu ; nous verrons de loin en loin le génie s'agiter sous le poids qui l'accable. Mais, pour traverser ce véritable cahos, il nous sera besoin de courage... Nous nous arrêterons seulement

---

résisté à Clovis, avant de se soumettre. D'après César et Pline, l'Armorique, ainsi que l'indique son étymologie celtique, ne comprenait que le littoral océanique. Procope parle, à la vérité, d'un peuple puissant qu'il nomme Αρϛορυχοι ; mais, pour en conclure quelque chose de relatif à la question, il faut lire, avec Adrien de Valois, Αρμορυχοι, en attribuant cette altération à quelque copiste ou en la justifiant, comme l'a voulu le P. Lobineau (Hist. de Bret., t. 2, p. 15) par quelque changement semblable de lettres, comme lorsqu'il cite, d'après Hésychius, βυρϛαξ mis pour μυρμαξ. D'autre part, le P. Daniel fait des Arboriques un peuple particulier qu'il établit dans la seconde Belgique ; et Gibbon [*Hist. of the fall.* ch. 38] suit le sentiment de Dubos dans son texte ; et, selon son usage, élève dans ses notes des soupçons qui l'infirment. Quoi qu'il en soit de la solution à trouver, la notice de l'Empire, acte authentique du V.e siècle, comprend dans le *Tractus Armoricanus*, cinq provinces, savoir : l'Aquitaine première et l'Aquitaine seconde, la seconde et troisième Lyonnaises et la troisième Lyonnaise, dite aussi Sénonnaise, sous le commandement d'un seul Duc. Un tel témoignage est grave pour décider la difficulté.

à ce moment solennel où une nouvelle aurore deviendra le prélude d'un beau jour.

On éprouve, malgré soi, en lisant l'histoire, un sentiment douloureux mêlé d'une sorte d'effroi, lorsqu'on jette les yeux sur les ténèbres qui, durant le moyen âge, allaient s'épaississant sur l'Occident, et que l'on considère quels désastres causa, par une suite nécessaire, la barbarie des mœurs aux états et jusque dans la famille. Cependant, quelques lueurs s'étaient encore conservées en Irlande et en Angleterre. Ces contrées en étaient sans doute redevables à leur position géographique et à une paix assez continue, qui y régna depuis le VI.e siècle jusqu'au IX.e Pendant ces tems, on trouve encore, dans ces parties, des séminaires où l'on donnait des notions de théologie, de grammaire et de musique, telles qu'on pouvait alors les connaître. D'après les rapports unanimes des écrivains, on se rendait en Irlande, pour acquérir quelques connaisances substantielles ; et c'était de l'Irlande que de faibles rayons de lumière divergeaient sur les pays voisins.

Ce qui semblait avoir étouffé les sciences à jamais, c'était sans doute le déchirement des provinces romaines et les incursions des barbares du Nord. Mais, chose admirable ! cela même contribua à ralentir l'obscurcissement. Ce que l'on ne doit pas taire, en exquissant le tableau de ces tems malheureux, ce que nous aurons plusieurs fois occasion de rappeler, comme un fait authentique confirmé par les plus graves témoignages, c'est que, dans ces circonstances mêmes où le feu sacré semblait éteint pour toujours, les ecclésiastiques, appelés par leur auguste ministère à civiliser les peuples, en propageant la foi de Jésus-Christ, augmentèrent l'ensemble de leurs connaissances, et consacrèrent leurs soins et leurs veilles à retenir fidèlement celles qui étaient parvenues jusqu'à eux. Si parfois il arriva que le trop grand nombre de nouveaux convertis les forçât d'élever aux dignités de l'église des hommes dont l'instruction n'était pas de niveau avec leur zèle ni avec leurs vertus, quiconque se plaît à rendre hommage à l'autorité traditionnelle, doit convenir que Rome fit de nobles efforts pour soustraire

l'Occident à l'obscurité qui l'envahissait. Ce fut, en effet, par son impulsion que des écoles s'établirent dans chaque couvent et dans chaque évêché; que des moines, s'enterrant en quelque sorte vivans avec les morts, copièrent ces manuscrits qui plus tard devaient ravir d'admiration; c'est elle qui fit jeter au moyen âge des étincelles que je n'hésiterai pas à appeler brillantes, eu égard aux tems et aux obstacles. On vit des établissemens se fonder, dans ce but, successivement en Irlande, en Angleterre et en Espagne, où ils ne tardèrent pas à devenir très-florissans, et à obtenir la plus grande influence sur la direction morale des esprits.

La France fut plus tardive à se relever de cette sorte d'abatardissement. Ce n'est qu'après les succès de Charles Martel et le règne de ses enfans, Carloman et Pepin, que l'on voit s'aplanir la route qui nous conduit à Charlemagne. Mais aussi, quel spectacle majestueux se déroule tout à coup aux yeux du lecteur fatigué de la barbarie des premiers siècles de nos annales, lorsqu'il contemple ce grand homme gouvernant le plus beau royaume de l'univers pendant quarante-sept ans, avec le pouvoir le plus absolu et pourtant le moins arbitraire; ce guerrier redoutable qui, vainqueur en tous lieux, avait renfermé l'Italie et l'Allemagne dans les limites de la France; ce législateur profond qui, par ses Capitulaires, rendit aux lois leur allure de justice et de modération qu'elles avaient perdue sous les successeurs de Clovis. On aime à voir ce prince conservant les droits de sa couronne, tout en respectant les droits de ses sujets, s'entourant du conseil de ses sages, et cédant sans violence aux vœux de ses peuples, laissant après lui la moitié de l'Europe à gouverner et de bonnes institutions, pour soutenir ses héritiers dans une si grande tâche. Tel fut, d'après ce que nous apprennent les historiens, Charlemagne, le premier homme de son siècle, et malheureusement le dernier de sa race.

Ce qui est capable de prouver que ce grand génie n'oublia pas de préparer un avenir pour sa famille, ce sont les efforts continus qu'il fit pour susciter et encourager les sciences dans les vastes contrées qui dépendaient de lui. S'élevant, par ses propres forces au-dessus

de son siècle, et appréciant lui-même les bienfaits qu'il destinait à son empire, il appelle à la cour les hommes les plus habiles des pays voisins, et les établit près de lui, pour être les précepteurs de ses peuples. Ce sont l'anglais Alcuin, Clément d'Irlande, Théodulfe d'Allemagne, Paul Warnefield, plus connu sous le nom de Paul Diacre, à qui est réservé de rallumer dans la France le goût des belles connaissances. Certes, notre admiration est flattée, lorsque nous contemplons le vainqueur de tant de nations, assister, selon son biographe Eginhard (ch. 25), comme disciple, aux leçons de ces dispensateurs du savoir, animer leur zèle par les récompenses et les honneurs dont il les comble, user de leurs avis dans l'administration de ses vastes états, et réaliser ainsi le plus généreux plan que jamais ait conçu un monarque : celui d'adoucir, par l'attrait de la science, le cœur encore farouche des peuples qui lui appartiennent par droit de naissance et par droit de conquête !.... Le monde fut témoin de l'impulsion extraordinaire que Charlemagne donna aux esprits. Dans l'étonnement dont il était frappé, il se plut peut-être à croire que c'en était fait à jamais de l'obscurité ; qu'une nouvelle gloire allait être ajoutée à tant de gloire ; et enfin, que la barbarie, refoulée vers le climat glacial qui lui servit de berceau, et laissant un champ libre aux développemens de la pensée, un essor inaltérable allait être donné à la lumière qui, même après la mort du grand homme, éclairerait les pas de ses successeurs.

Outre l'école Palatine, appelée ainsi parce que Charlemagne l'avait placée dans son palais, et dont les maîtres le suivaient partout où il allait, bientôt, par les conseils d'Alcuin, il en établit de semblables dans plusieurs autres villes, à Lyon, à Corbie, à Fulde, à Paderborn, à Osnabruck, etc. Là, on enseignait le grec et le latin; mais le tout en consacrant les plus grands soins à la partie appelée dialectique, qui semblait, par ses formes de discussion, donner un fil nécessaire pour guider dans les études d'un ordre aussi élevé que la théologie. Il est même des auteurs qui attribuent à Charlemagne la fondation de l'Université de Paris. Mais cette prétention me paraît dénuée de preuves ; puisque le premier philosophe que nous voyons faire un cours public à Paris, est Remy

d'Auxerre, vers l'an 900, et que, de plus, au milieu de ces tems obscurs, et surtout de ceux qui vinrent après ce beau règne, il est de toute impossibilité de suivre l'histoire de cette école, ainsi que des émules qu'elle pouvait avoir, ni de prouver, avec un certain degré d'authenticité, qu'il y ait eu une succession enseignante, jusqu'à l'an 1100, où nous trouvons Guillaume de Champeaux, et d'autres dont il sera question dans la suite. Mais, quoi qu'il en soit, grâces à tous ces efforts qui partaient du trône, la propagation des lumières ne laissa pas de se faire sentir dans toutes les classes de la société ; et souvent des disciples habiles de ces maîtres appelés des contrées les plus lointaines, obtinrent par les services qu'ils rendirent de véritables titres à la reconnaissance de la postérité.

D'après ce que nous venons d'exposer, il est de justice de reconnaître que rien ne fut négligé par Charlemagne, de ce qui pouvait ramener dans ces pays les études et leur donner de la splendeur. Cependant, dès avant sa mort, qui eut lieu en 814, à Aix-la-Chapelle, ces établissemens, formés à grands frais, étaient loin de répondre à l'attente générale. Même dans la période de leur plus grand lustre, ils n'avaient jamais atteint le but que ce prince s'était proposé dans leur institution. C'est ici que la philosophie de l'histoire redoublera d'attention pour découvrir quelle fut la cause de ce peu de succès. Elle devra, ce me semble, la trouver dans l'ensemble des circonstances que nous allons parcourir.

Lorsque l'Europe commença à se rasseoir de l'ébranlement causé par les victoires de Charlemagne, l'occident ne tarda pas à ressentir les premières atteintes d'une malheureuse lutte entre deux pouvoirs qui, de leur nature doivent concourir au perfectionnement de l'homme et au maintien de la société. Pouvait-elle obtenir de favorables résultats, lorsqu'elle était travaillée et menacée jusque dans son organisation ? Le bras fort qui avait créé et soutenu l'édifice, Charlemagne, n'était plus. Des règnes malheureux avaient terni l'éclat du sceptre qu'il avait porté avec tant de grandeur. Au milieu des déchiremens et des convulsions nécessitées par le partage de ses états, des princes faibles, sans ascendant, étaient saisis du pouvoir. On cherchait les successeurs des Pepin

et de Charlemagne, et, selon l'expression pittoresque de Montesquieu, on aurait voulu alors voir les Rois et non les morts. Les invasions des Normands replongeaient à grande hâte dans les ténèbres les nations victorieuses; enfin, la féodalité allait créer plusieurs états dans un seul état. Comme l'hydre à cent têtes, elle allait multiplier le despotisme sous toutes les formes, et, en élevant des barrières entre les castes, répandre des préjugés insurmontables, même au tems, et qui n'auraient d'autre effet que de plonger de nouveau dans l'ignorance ceux qui dès lors, par leur position politique, se trouvant en tête de la société, devaient se faire suivre du reste. Il faut le dire, cette nouvelle incursion de la barbarie dépassa de bien loin les bornes que le génie avait reculées; on oublia même à lire et à écrire; bientôt, les livres devinrent rares par la rareté de parchemin, et c'est vers ce tems que, dans les monastères, on vit gratter les monumens littéraires qui avaient survécu, pour y substituer des livres consacrés aux offices religieux (1). C'est alors, selon Montesquieu, que se perdirent la plupart des lois écrites, que l'on négligea les capitulaires et que commença l'empire des *us* et *coutumes*.

Mais, outre la marche irrésistible de ces événemens politiques, il est facile de remarquer qu'une sorte de méthode de rétrécissement paralysa, dès son berceau, l'élan qui promettait aux études de meilleures destinées. A examiner la chose de près, on dirait qu'il y a des siècles auxquels est donné le rare privilége de s'élever au-dessus d'eux-mêmes et de dépasser les limites de leur durée; tandisque, par une espèce de compensation qui tient de la fatalité, d'autres, favorisés qu'ils sont par le concours des circonstances, restent néanmoins stationnaires, ou ne s'écartent que peu du point d'où on les avait vus surgir auparavant. Il en fut de la sorte du siècle de Char-

(1) Personne n'ignore l'heureux hasard qu'a procuré dernièrement à Mai la découverte de la *République* de Cicéron ensevelie sous un manuscrit de la *Cité de Dieu* de Saint Augustin. La recherche des manuscrits palimpsestes qu'il continue avec autant de sagacité que de persévérance dans la bibliothèque Ambroisienne, promet aux sciences bien d'autres résultats aussi précieux.

lemagne ; et c'est à cette disposition première des choses plutôt qu'à quelque erreur de conception de la part de ce grand homme, qu'il faut attribuer le peu de succès qu'eut, par la suite, la propagation des lumières, qu'il avait excitée de tous ses moyens. C'est à cette force d'inertie particulière au siècle, comme à l'esprit humain, qu'il faut s'en prendre de la disette de bons maîtres que l'on ne tarda pas à éprouver, du mauvais objet de leur enseignement et de la méthode vicieuse qu'ils adoptèrent. C'est encore à elle que l'on doit s'en prendre du cercle étroit dans lequel se renfermèrent la plupart de ceux qui occupaient les chaires les plus estimées. En effet, au lieu de ces vues générales qui agrandissent la sphère de l'intelligence et étendent la portée de ces calculs, ils se bornèrent le plus souvent à des théories incertaines et à des résultats trompeurs qu'ils puisaient dans Martian Capella et dans Cassiodore, livres stériles, et néanmoins les seuls d'après lesquels ils étudiaient les sciences profanes. De plus, au milieu d'une agitation tantôt sourde et tantôt ouverte, les esprits étaient mus en directions diverses. Lorsque toutes les classes de la société se trouvent dans un état de défiance ou de résistance réciproque, la culture des sciences doit nécessairement en souffrir, et les mœurs, à peine adoucies, s'altérer sensiblement. Alors aussi, comme l'histoire l'atteste, plusieurs écoles se fermèrent tout à fait ; les autres se trouvèrent confinées dans les monastères, où elles ne retentirent plus que des doctrines et des argumentations nécessaires aux ecclésiastiques, moins appliqués à propager la science que le flambeau de la foi. *Qui cùm laudatissimum morem valdè corrupissent, scholarum curam gregario cuidam homini committendo et ex largis reditibus sese voluptatibus ingurgitando, omnis fere cura instituendæ juventutis ad sola monasteria rediit..... etc.*, (*Jac. Brucker. Instit. ad hist. philosophiæ page* 498).

Cette dégénération si rapide est certes capable d'affliger. Nous aurons plus tard occasion d'en connaître les résultats déplorables et de voir combien les esprits eurent de peine à s'en délivrer, lorsque nous jetterons les regards sur les auteurs qui se livrèrent à des études philosophiques et nous en ont laissé des monumens. Mais, auparavant, il n'est pas superflu de saisir le mobile qui déter-

mine à poursuivre ainsi des choses placées en dehors du cercle de nos forces naturelles, des choses d'une nature mystérieuse dont cependant l'intelligence de l'homme aime à s'alimenter.

Il est à remarquer que ce qui rend les sciences dignes de notre recherche, ce qui leur imprime la vie, est constamment métaphysique, en prenant ce mot dans toute son acception. Ce principe, bien qu'absolu, trouve tout à fait son application dans les théories physiologiques, philosophiques et littéraires. C'est là le grand secret des auteurs, et en quelque sorte l'empreinte dont ils marquent ces productions qui résistent au tems. La nature de toutes les belles connaissances étant sous ce point de vue la même, les règles qu'elle prescrit ne sauraient être différentes. D'après cela, pour se préserver de l'erreur qui, presque invinciblement, trompe les efforts les plus généreux, il faut remarquer, dès les premiers pas que l'on fait dans la carrière des sciences que c'est la raison seule qui donne de la justesse à tout ce qui est métaphysique, parce que c'est à elle seule qu'il appartient de constater la direction des forces intellectuelles avec la même rigueur que la statique fixe les lois de l'équilibre. La raison est un flambeau qui luit à peu près avec le même degré d'intensité à tous les yeux. Dans certains cas, elle est évidence; dans d'autres, elle devient démonstration. C'est donc la raison qu'il faut consulter, lorsque, parvenus dans le domaine de l'abstraction, notre esprit semble frappé d'une sorte d'impuissance pour déterminer avec sûreté les bases des assertions sur lesquelles il a à prononcer ou dont il doit suivre les inférences. Elle nous donnera constamment la mesure de certitude que nous serons en droit d'exiger dans les théories philosophiques, à quelque siècle qu'elles aient été exposées. Mais, pour saisir ce fil, et le retenir d'une main sûre, il y a certainement des obstacles à surmonter. En les faisant connaître, nous trouverons en même tems le remède à apporter à de semblables déviations.

Il me semble que ce n'est nullement favoriser des tentatives conjecturales, que d'avouer qu'il y a dans chaque chose certaines propriétés occultes et entièrement inaccessibles à tout ce que nous pouvons mettre en

œuvre de sagacité. De plus, il y a entre le vrai et l'idéal une sorte de cohérence que sentent la plupart des esprits, parce que c'est sur elle qu'ils basent leurs doctrines et à elle qu'ils imputent leurs heureuses inspirations. On arrive au vrai, et l'on se maintient sur ce pivot par une exacte observation des premiers faits et le calcul indéfini de leurs déductions immédiates. On vient échouer contre l'idéal, et de là tomber dans l'esprit de système, en se laissant aller à une humeur vagabonde, qui obscurcit l'intelligence et précipite le jugement dans je ne sais quel délire dont tout le fruit est de n'offrir que des faits controuvés, ou de ne laisser apercevoir que des rapports mal saisis sur des faits certains par eux-mêmes. Cette aberration n'est pas sans avoir des charmes pour l'homme : son orgueil cède avec complaisance à la pensée qu'il peut créer du nouveau. Il l'embrasse, il la serre avec ardeur, et puis, il multiplie ses hypothèses, sans presqu'aucun avantage pour la vérité.

A examiner une science bien faite, d'après ce noble but à atteindre, nous verrons que sa marche doit de nécessité être conforme aux procédés qu'emploie l'anatomie. Elle nous démontre ce qui apparaît de la forme extérieure et des organes sensibles du corps ; elle les classe, divise leurs fonctions, et nomme les modifications qu'ils subissent, par le concours du mouvement et de la circulation. Dans l'enthousiasme qui la ravit à la vue d'un appareil si parfait de mécanique, elle sent qu'il ne lui reste plus de force pour aller au-delà. Elle se tait donc sur les mystères de la puissance vitale, ainsi que sur le mobile insaisissable de l'existence. Son ressort ne s'étend que sur ce qui affecte les sens; elle se borne à en connaître. Son scalpel n'a encore travaillé que sur un cadavre, et néanmoins elle sent qu'il y a quelque chose de plus : sa raison, guidée par l'expérience, le lui révèle. Une étincelle, une chaleur inspiratrice, je ne sais quel souffle divin se manifeste, tout en se dérobant aux observations les plus déliées de l'autopsie : c'est là la vie. Voilà les limites posées : à quel œil humain, privé de secours supérieurs, sera-t-il donné de les franchir ?

De même, dans les autres connaissances, la conscience

de nos efforts ne fait que nous prouver l'insuffisance de nos sens, et combien sont peu subtils les instrumens dont s'aide notre intelligence! S'il est de notre intérêt de combattre l'ignorance et de reculer les bornes du savoir, il faut aussi reconnaître que c'est le comble de la déraison que de vouloir tout explorer, tout saisir, tout expliquer. La démonstration nous fournit certaines vérités à notre portée, après lesquelles s'établit un nouvel ordre de vérités métaphysiques, que l'intelligence, purement humaine, peut à la vérité entrevoir, sans pour cela être convaincue d'avoir atteint la certitude. C'est ici le pas le plus glissant. Si, séduits par une lueur décevante, nous nous élançons témérairement dans ce domaine, nous heurterons immanquablement contre l'écueil, puisque nous ne pourrons plus juger que par approximation ce qui de sa nature est indéfini. De-là ne tardera pas à naître une sorte de dédain pour l'expérience, qui seule pourrait, dans cette alternative, répondre avec quelque sûreté à ceux qui l'interrogeraient. De-là des idées aventureuses, des systèmes où la réalité sera affaissée sous l'édifice même fragile des chimères que l'on a accumulées, pour les rendre plausibles. De-là, enfin, des épreuves constamment mal faites, qui deviendront des sources inépuisables d'erreurs, tiendront les esprits dans le doute, et finiront de nécessité par rendre les connaissances stationnaires, jusqu'à ce que s'élève, après des siècles de déviations, un de ces génies forts, destinés à faire des révolutions dans la carrière qu'ils parcourent. Déchirant le voile sous lequel la vérité était depuis long-tems cachée, reprenant la science au point où s'était arrêtée la certitude, et la poussant en avant aussi loin qu'il pourra aller, il recueillera les lumières éparses sur la route qu'il a parcourue et les déposera sur des sommets plus élevés, où elles seront comme ces phares éclatans, qui éclairent le voyageur pendant l'obscurité des nuits.

La philosophie, cette étude si digne de l'homme, dès qu'elle lui apprend à se connaître, a donc cela de commun avec la littérature, de vivre intimement de cette inspiration surnaturelle qu'Horace appelle *mens divinior*. C'est donc à la rechercher, à l'approfondir et à s'en pénétrer, que doivent tendre ceux qui veulent

atteindre ses sublimes secrets; puisque c'est l'oubli que l'on a fait de ce principe actif, à diverses époques, qui explique les erreurs dans lesquelles tant de philosophes sont tombés; puisque c'est ce principe qui, éclairant l'esprit du jour de la raison, place l'intelligence sur un terrain où elle marche sans dévier; puisque c'est lui, enfin, qui, vivifiant toutes les parties auxquelles on l'applique, donne la raison suffisante des transports, pour ainsi dire, extatiques, auxquels se livre le génie, alors que planant bien au-dessus du vulgaire, il surpasse ses devanciers et ses contemporains, et domine même son art.

Ces considérations générales seraient susceptibles des plus grands développemens : nous ne pouvons que les indiquer en ce lieu. Nous allons reprendre de suite l'histoire de la philosophie, au point où nous l'avons laissée.

C'est inutilement que, pendant le règne des Carlovingiens, nous chercherions à découvrir un grand nombre d'hommes instruits et dignes d'arrêter l'attention de la postérité. Celui que l'histoire rappelle néanmoins avec quelqu'éloge, est Jean Scot, surnommé Erigène, sans doute à cause de l'Irlande ou d'une partie de l'Angleterre, d'où il était sorti. A cette époque, où la sphère de l'instruction est si étroite, c'est le seul que, dans un espace de cinq siècles, nous voyions, avec un espèce d'étonnement, pousser ses spéculations jusque dans les hautes régions de l'intelligence. Joignant à une grande subtilité d'esprit la connaissance des langues, il contribua à donner du ressort à la philosophie, en traduisant les livres attribués à Denys l'Aréopagite, et en dévoilant ainsi à l'occident la doctrine mystique d'Alexandrie. Appelé à la cour de Charles-le-Chauve, il enseignait à Paris, avec succès, lorsque quelques idées hardies sur la prédestination éveillèrent les soupçons du pape Nicolas I.er, vers l'an 860. Il fut forcé alors de cesser son enseignement, de se cacher en France, et de-là chez le grand Alfred, qui venait d'établir l'université d'Oxford (1). Cependant, malgré ses efforts, la

(1) Cette opinion, quoique contredite, offre cependant de la vraisemblance. Un auteur nommé Infulgus, évêque de Croyland, nous apprend que, vers cette époque, il avait étudié à Oxford les ouvrages d'Aristote. Ce nom d'Aristote ne manquera pas d'inspirer

progression qu'il tenta de produire dans la marche des études, ne fut que fort peu de chose. Quoiqu'il eût déjà connaissance de plusieurs pères de l'église, ainsi que des commentaires de Boëce sur la logique d'Aristote, il emprunta le plus souvent, comme il l'avoue lui-même, la plupart de ses idées à Denys l'Aréopagite, et ne traita jamais sous le nom de philosophie que la dialectique, en tant qu'elle pouvait avoir rapport à l'ontologie et à la théologie. La division de son ouvrage sur la nature (*de divisione naturæ libri quinque*), nous donnera une preuve de sa manière de procéder dans la discussion des matières métaphysiques. Il considère 1.° la nature qui crée et n'est pas créée : c'est Dieu. 2.° La nature qui est créée et qui crée ; c'est l'ensemble des idées de Dieu. 3.° La nature qui est créée et qui ne crée pas ; c'est l'ensemble des créatures. 4.° La nature qui ne crée pas et n'est pas créée : c'est l'ensemble des propriétés divines.

C'est avec Jean Scot que commence vraiment ce qu'on appelle philosophie scholastique, et ce nom a moins pour objet de caractériser une époque particulière, que la manière dont cette science fut pendant long-tems enseignée dans l'Europe. On lui chercherait en vain un fondateur connu, puisqu'il est de fait que, dès le tems de Charlemagne, on appelait *discipline scholastique*, ou simplement *scholastique*, confusément tout ce qui était enseigné dans les établissemens (*schola*) fondés dans l'occident par les papes, les évêques et les princes, et même que ce titre de *scholastique*, donné aux personnes, était synonyme de savant. Plus tard, vers la fin du IX.e siècle, la méthode qu'adoptèrent les philosophes se présente sous un aspect différent et par rapport aux matières que l'on traitait, et par rapport au but que l'on

---

quelque doute dans un tems si reculé ; mais il est apparemment question de sa logique traduite par Boëce. En outre, nous trouvons dans les *Gesta comitum Andegavensium*, que Foulques, comte d'Anjou, qui vivait vers 920, était habile dans *Aristotelicis et Ciceronianis ratiocinationibus*. Du reste, il est constant qu'en 1011, sous le règne d'Edouard-le-Confesseur, l'université d'Oxford était fameuse et qu'elle acquit dans la suite la plus grande célébrité, à un tel point que, sous le règne d'Henry III, en 1272, il y avait, dit-on, trente mille étudians.

se proposait dans l'enseignement. A un amas indigeste d'idées et de principes ontologiques viennent se joindre, relativement à Dieu, à ses propriétés et à ses rapports avec les créatures, des distinctions dans lesquelles on trouve plus de subtilité que de fondement. De plus, on se livre à des doctrines abstraites jusqu'alors inconnues, puisées en général dans les écrits de quelques platoniciens, et développées avec pesanteur, et souvent dans un sens mal compris par ceux qui, se dispensant de penser par eux-mêmes, commentaient et commentaient Aristote, dont on ne connaissait encore que peu de livres et simplement d'après des traductions. A tout cela on ajoutait quelques écrits des Arabes qui commençaient à se répandre. On tira de cette dernière source des principes qui devaient se développer plus tard : telle fut la connaissance des chiffres et du système de numération dont nous faisons encore usage aujourd'hui et que procura le moine Gerbert, depuis pape, en 1003, sous le nom de Sylvestre II. Averroès, Maimonide et d'autres fournirent encore de faibles idées qui pouvaient appartenir à la médecine, à la jurisprudence ou à l'astrologie, science qui commençait déjà son règne, et par laquelle Raymond Lulle devait, dans la suite, acquérir une haute réputation.

En voyant des résultats si incertains, ne peut-on pas dire que c'est abuser du nom de science que de l'appliquer ainsi à des notions vagues, à des disputes de mots, à des distinctions insaisissables sur le *continuum*, sur le *même*, sur le *divers*, sur le *principe de l'être en général* qui est *l'essence*, etc., etc. (1). Nous ne nierons pas que, dans cette mine difficile à exploiter, on ne puisse parfois rencontrer quelque diamant ; mais de combien de scories il faudra la purifier ! et, si l'on peut apprendre quelque chose dans des livres ainsi conçus,

(1) *All the good sense of the age cut and minced into almost an infinitude of distinctions*, nous dit Addisson dans un article fort piquant du Spectateur, n.° 239, où il examine les moyens de convictions employés à diverses époques. Après avoir rappelé l'argument définitif de la logique des rois, *ultima ratio regum*, il donne aussi la dénomination assez plaisante de *sorite* aux piles de fagots sur lesquels plusieurs fois on brûla en Angleterre les contendans, méthode de raisonnement vraiment victorieuse, qui ne pouvait manquer de réconcilier à la vérité ceux qui jusque-là avaient résisté à la raison.

n'est-il pas à craindre que le plus souvent on ne perde la chose, la plus précieuse de toutes, qui est le tems ? D'après l'examen auquel on ne peut se défendre de soumettre le fruit de tant de labeurs, on en vient facilement à inférer que toute la philosophie dite scholastique, malgré les variations qu'elle subit pendant le laps assez considérable de sa durée, ne fut en quelque manière qu'un système entièrement théorétique, qui avait pour objet d'établir le dogme de l'église (1). Les philosophes y travaillèrent moins en rassemblant des connaissances puisées dans la nature des choses et en posant des principes sûrs et inébranlables, qu'en coupant par la voie de l'autorité racine aux difficultés et aux objections, et surtout en comprimant l'essor généreux qui tendait à sortir de la route frayée. Cette dernière assertion, si elle avait besoin de preuve, en trouverait une dans la sentence qui flétrit Jean Scot d'hérésie, comme nous l'avons vu plus haut, et encore dans celle qui condamna Galilée. Et, néanmoins, ce dernier, victime de l'ignorance, en entendant sa condamnation, ne craignait pas d'en appeler à la postérité, même en présence de ses juges, en s'écriant : *Intanto ella si muove ! !*

D'après une telle méthode et de semblables discussions, on verra sans peine que la vérité gagnait peu de terrain, et que souvent le bon goût était sensiblement outragé, loin de faire quelques pas vers la perfection. La religion même ne profita que fort peu de l'emploi de la scholastique. Voilà, sur ce point, les réflexions de Jacques Brucker, le meilleur guide dans cette partie si obscure de la science. Je le citerai en latin, pour n'affaiblir en rien l'énergie de ses expressions. *Constat hæc principia ad sacras disciplinas traducta, detestabiles fructus tulisse, principiorum confusionem, rationis et revelationis commixtionem, gentilium placitorum audaci consilio intrusorum adprobationem, mysteriorum divinorum futilem et metaphysicam explicationem, imperiumque nefandum dialecticæ et metaphysicæ Aristotelicæ in sacras litteras, hâc peste deplorabili jacturâ immensum in modum corruptas,*

(1) *Constat.... hos clericos velut ancillam habuisse philosophiam, quæ theologiæ inserviret.* (Brucker.)

adèo ut malo hoc in alterum nonnulli extremum perducti, omnem ferè philosophiæ usum in argumento sacro contemnerent abjicerentque. (*Inst. ph., part.* 2, *lib.* 2, *ch.* 3.)

La raison est certes le plus bel attribut de l'homme, et celui qu'il lui importe le plus de cultiver. Mais, nous le répéterons ici, quoi de moins conforme à sa nature que d'aller toujours devant soi, et, pour obtenir la futile gloire de dépasser les autres, de s'abandonner sans appui et sans guide à une sorte de délire dont bientôt on n'est plus le maître! Ce fut sans doute pour aider la raison que le père de la logique, Aristote, inventa le syllogisme et ses règles subtiles, et toutes ces classifications aussi fondées qu'ingénieuses, que nous sommes présentement trop portés à dédaigner, en les rejetant *in globo*, à cause de l'abus qu'en firent les scholastiques. Certes, ce beau génie, qui travailla à fortifier l'esprit, était loin de s'attendre que le type de rectitude qu'il avait tracé deviendrait l'instrument qui contribuerait le plus à le fausser. Certes, il n'aurait jamais pu penser que ses élémens obscurcis par la malheureuse disposition d'esprit de ceux qui les reçurent les premiers, deviendraient un jour la base de tant de misérables pointilleries, de tant de raisons sophistiquées qui déshonorèrent le plus souvent l'application que l'on en fit à la science de la religion, et emprégnèrent également les commentateurs de la jurisprudence, tels qu'Azzo, Accurse, Baldus, etc., etc., jusqu'à ce que, dans le XVI.e siècle, Alciat et, avant tout, le grand Cujas, eussent ouvert une nouvelle source de droit, où les jurisconsultes de tous les âges iront puiser leurs leçons.

Dans ce véritable cahos, il faut le dire hautement, les choses disparurent pour faire place aux mots. Ces derniers se livrèrent des batailles.

Jàm sœvus apertam
In rabiem verti cœpit jocus. (*Hor.* 2, *Epist.* 1.)

Ainsi, lorsqu'il sera question de l'histoire de la scholastique par époques, verrons-nous les *Nominaux* ennemis des *Réaux*, et tous les deux ennemis du bon sens. L'école retentissait de ces vains combats, auxquels on se préparait par l'étude inféconde du *trivium* et du *quadrivium*; c'était là tout le cercle des connais-

sances (1). Quelquefois même les combattans s'élançaient dans le monde, comme s'il était destiné à devenir leur conquête, ils remplissaient les places : ils obstruaient les rues, ils pénétraient dans les cours des princes dont ils s'attachaient à gagner la faveur par les obscurs raffinemens qu'ils donnaient à leurs discussions. Souvent même ces derniers ne dédaignaient pas de descendre avec ces docteurs dans l'arène. Ainsi, Louis de Bavière était prononcé contre les Réaux, et Louis XI persécutait les Nominaux avec acharnement. D'autre part, l'empereur Conrad III s'émerveillait de toutes les belles choses, *difficiles nugas*, que ces savans cherchaient mutuellement à se prouver, telles que celles-ci : *Quod non perdidisti habes ; atqui non perdidisti cornua ; ergò*, etc. Alors dans les transports d'admiration, il s'écriait que les lettrés menaient une vie bien agréable: *jucundam vitam dicebat habere litteratos* (2.e vol. de la *Collect. veter. script. cap.* 11. de Martenne et Durand).

Cet état déplorable dura depuis Charlemagne, pendant tout le X.e siècle, le plus stérile que l'on connaisse, jusqu'à ce que, dans le XI.e, les esprits commencèrent à s'agiter en différentes directions, à peu près comme ces malades, qui, tourmentés par une altération chronique et par je ne sais quoi d'inquiet qui s'échappe malgré eux, se tournent sur leur couche, en aspirant à un état meilleur. Arrêtons-nous ici un instant : le tableau est majestueux et entièrement digne de nos regards. D'un côté, l'Orient était menacé d'une conquête, et l'Occident volait à sa défense. Il semble que le croisement des races porte son influence jusque sur le moral de l'homme, et que c'était l'union des hordes barbares avec les peuples en qui reposaient encore les vestiges de civilisation, qui devait retremper les caractères

(1) Cette division est ancienne. On l'attribue à Saint-Augustin. Le *Trivium* renfermait la grammaire, la logique et la rhétorique. Le *Quadrivium* renfermait la musique, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. Mais le domaine de ces sciences était fort peu étendu, et un bien pet.e nombre encore pouvait le parcourir ; par exemple, toute la musique se bornait au plain-chant, et toute l'astronomie à calculer le jour de Pâques. Monsieur Jourdain désirait encore quelque chose de mieux, lorsqu'il demandait à son maître de philosophie, de lui enseigner quand il y a de la lune et quand il n'y en a pas.

dégénérés et préparer de loin la résurrection des nations. D'un autre côté, se formaient en Allemagne, en Italie et en France, des sectes particulières dans toutes les classes de la société. On s'animait, on se remplissait mutuellement d'enthousiasme. De plus, la situation politique de presque toute l'Europe paraissait présager quelque grand enfantement : la féodalité avait tout envahi et ses tenures, multipliées sous une foule de dénominations, loin de maintenir l'ordre par les classifications de gentilshommes, d'hommes libres, de serfs et de vilains (voyez pour les développemens *Dumanoir, Coutume de Bauvoisis*, ch. 4), confondait tout, en rompant les liens naturels. Réellement, elle n'offrait qu'une véritable anarchie et conservait entre les membres d'un même corps, armés par le droit de la simple défense, une sorte d'érétisme, qui blessait la société au cœur et aurait infailliblement triomphé d'elle, si, par un concert incalculé dans toutes les parties, l'affranchissement des individus et l'affranchissement des communes ne fussent venus fort à propos fortifier la puissance des princes et protéger les personnes et les propriétés. Enfin, à cette époque mémorable, tout, en un mot, s'arrangeait pour développer un mouvement spontané qui agissait et réagissait sur les institutions privées et l'économie sociale. Cet esprit de résistance d'une part, et d'association de l'autre, rendit plus fort et plus élastiques les ressorts; de là, le rejaillissement subit de vie nouvelle qui devait bientôt se répandre et fructifier dans tout ce qui est du domaine de l'intelligence.

Néanmoins, malgré que les Occidentaux se fussent, par leurs expéditions, apparentés avec les Maures qui, en Espagne, n'avaient pas cessé de cultiver les lettres, et, par les croisades, avec les Grecs du Bas-Empire qui, quoique énervés, possédaient encore la terre classique et en recevaient les inspirations; malgré que le goût des études eût déjà commencé à poindre, en se proposant, sinon d'enfanter des idées originales, du moins de recueillir ce qui était échappé aux ravages du tems, on est cependant obligé de le reconnaître, le même ergotisme, hérissé de ses formes et de ses sophismes régnait dans les écoles. L'esprit du siècle aiguillonnait

la subtilité de chacun ; de là, ces luttes continuelles de l'impudence et de l'audace ; de là, ces clameurs confuses, ces combats ridicules, ces victoires incertaines, après lesquelles le vaincu ne se croyait que plus en droit de reprendre les armes, et de soutenir par des assertions plus outrées et plus oiseuses l'assertion dans laquelle il avait échoué. Au milieu de ce conflit, la vérité continuait d'avoir des fondemens peu solides.

Semperque relinqui
Sola sibi, semper longam incomitata videtur
Ire viam. (VIRGILE.)

Par suite, son domaine restait très-rétréci. Pouvait-il en être autrement, lorsque, par le seul effet de la scholastique, se prolongeait ce goût de polémique, et que la sagacité était sans cesse ranimée avec tant d'opiniâtreté, que souvent les combattans, après avoir disputé plusieurs jours, à la grande édification des spectateurs, s'avouaient à eux-mêmes qu'ils n'avaient pas compris le sujet qui les avait si fort occupés (1). Une preuve que cet ergotisme était regardé comme la marche naturelle et la seule appropriée aux recherches savantes, c'est que la plupart des ouvrages étaient écrits en forme de dialogues. Les bons esprits, tels que Pétrarque, Érasme, Bembo, se soumirent eux-mêmes à cet usage. Plusieurs de ces écrits offraient l'appareil menaçant de principes théoriques, de questions, de problèmes, de scholies, d'objections et d'instances, afin sans doute que le lecteur pût y prendre, comme dans un arsénal, les armes dialectiques dont il aurait besoin. Néanmoins, il arriva quelquefois qu'après une foule d'argumentations oiseuses, on parvint à un résultat digne d'une certaine attention, plus par son essence que par la méthode qui y avait conduit. Ces découvertes tout à fait imprévues, étaient autant de jalons qui, par la suite, devaient indiquer, au milieu de bien des détours, la route à suivre pour retrouver la vérité.

Aussi, nous garderons-nous bien de blâmer absolument la scolastique. Si on ne peut lui épargner le tort

(1) Les professeurs étaient obligés de parler avec assez de rapidité pour qu'on ne pût écrire leurs leçons; et, en 1355, la faculté des arts réprimanda sévèrement quelques docteurs nouveaux qui avaient cherché à s'éloigner de cet usage, en parlant assez lentement pour être entendus de leurs disciples.

d'avoir laissé les esprits se méprendre sur leur direction, la justice reconnaîtra aussi qu'elle eut le mérite de les tenir en haleine et de les prédisposer pour un meilleur jour. Si l'on est forcé de convenir qu'elle fut long-tems semblable à un arbre stérile qui cache le manque de fruits sous le luxe du feuillage, et qu'après trois ou quatre cents ans de disputes, on ne voit point encore une vérité positive ajoutée au domaine de la philosophie et aucun nœud de lié complétement par les scholastiques; d'un autre côté, au milieu de cette multitude d'écrivains qui ont effrayé Brucker, comme il l'avoue lui-même, on est parfois étonné d'y rencontrer le germe précieux des connaissances les plus abstraites. Leibnitz formait le vœu (3e lettre à Rémond de Montmort) que quelque philosophe intrépide eût le courage de fouiller tout ce fatras de systêmes et d'opinions, persuadé que l'on pourrait y trouver le germe de connaissances précieuses; *aurum latere in stercore illo scholastico barbariei*. Tout en se plaignant de l'imperfection des instrumens employés à cette époque, peut-être serait-on fondé à dire que les contemporains furent compliees des aberrations des scholastiques. S'ils les avaient moins admirés et qu'ils se fussent lancés dans la route déja entr'ouverte, la vérité eut pu céder à un concours si général et produire quelques fruits durables. Mais, pour cela, il fallait avant tout renoncer à cette sorte d'engouement pour tel ou tel systême, disposition funeste, en ce qu'elle paralysait les tentatives que les individus auraient voulu faire par eux-mêmes pour connaître. Dès lors (cette hypothèse n'a rien qui répugne), une nouvelle direction aurait peut-être été imprimée, qui, isolant un peu les esprits de la métaphysique creuse qui les avait absorbés, aurait rendu à l'observateur son indépendance. Enfin, on peut concevoir que, des découvertes successives encourageant les efforts, les richesses de la nature et les premières théories de notre univers eussent plus tôt été manifestées. Qui sait même si les sciences abstraites n'auraient pas été, dès ce moment, le but de cet élan généreux, lorsqu'on voit Euclide commenté dès le XIII.e siècle par Campano et étudié par Roger Bacon? Les mathématiques, si long-tems regardées comme une sorte de mystères sacrés qui avaient aussi leurs initiés et leurs adeptes, ont cela de particu-

lier qu'étant fondées sur des inductions, pour ainsi dire, nécessaires, elles peuvent s'élever fort haut, au milieu même de la barbarie générale, dont le propre est d'étouffer les efforts ordinaires des esprits et de faire parler aux muses un jargon qu'elle ne connurent jamais sur les monts sacrés d'Aonie. Si cette impulsion avait été éprouvée, telle que nous aimons à la concevoir, un Newton aurait peut-être remplacé un Ockam, et un Laplace, le grand Saint-Thomas d'Acquin.

Si présentement nous considérons la scholastique par rapport aux hommes qui s'y livrèrent, il nous sera facile de sentir qu'il fallait bien qu'un tel système de doctrine eût une constitution forte pour se maintenir au milieu de tant de vicissitudes, et aussi qu'une aussi longue suite de générations ne fût pas stérile en hommes de génie et d'une activité étonnante, lorsqu'il s'agissait pour eux de s'ouvrir un passage à travers les obstacles qui les arrêtaient. Malgré les déviations dont nous avons eu occasion de parler, on leur doit de la reconnaissance pour avoir cherché à tourner utilement, pour le christianisme, des idées de métaphysique transmises d'abord par les Orientaux, et purifiées, en quelque manière, par les pères de l'église. Ils contribuèrent de la sorte à établir entre les doctrines antérieures et celles qui vinrent après eux, une chaîne propre, comme le dit Leibnitz lui-même dans la lettre citée plus haut, à former une espèce de philosophie éternelle, *perennis quœdam philosophia*. Ce coup-d'œil, assez intéressant à saisir, deviendra plus manifeste, lorsque nous aurons parcouru rapidement les diverses époques de la scholastique.

On partage d'ordinaire son règne en trois époques : c'est la division qu'a suivie Brucker dans ses *institutiones historiæ philosophiæ*. La première, que quelques-uns font remonter jusqu'à Saint-Augustin, aura une origine plus certaine, en ne la commençant que vers la fin de la vie de Charlemagne, et s'étendra jusqu'au XIII.e siècle. La seconde ira jusque vers le XIV.e, et enfin la troisième finira à la renaissance des lettres, dans le XVI.e. Chacune, se recommandera par d'infatigables athlètes dans cette polémique sans cesse renaissante.

Première époque. — En remontant à Jean Scot Éri-

gène, nous n'aurons, ainsi que nous l'avons vu ci-dessus, qu'un fil bien faible et une tradition bien incertaine pour nous guider jusqu'à Fulbert de Chartres, qui eut pour maître le moine Gerbert, Anselme de Cantorbery, Roscelin ou Rousselin et Abailard, tous les deux Bretons d'origine, et, le dernier, disciple et puis vainqueur de Guillaume de Champeaux, dans la querelle du *réalisme* et du *nominalisme*, qui, dans ces tems et après, embrâsa l'école, divisa les princes et anima les contendans, selon Erasme, *usque ad pallorem, usque ad convitia, usque ad sputa, nonnunquàm et usque ad pugnos, fustem et ferrum invicem digladiari.* Cette lutte si acharnée, dont on retrouve le germe dans ce qui est rapporté de Stilpon, de la secte mégarique, avait pour but de fixer la réalité ou la non-réalité objective des idées universelles dont l'homme se sert pour grouper et ordonner ses connaissances. Si, depuis, on a blâmé la fureur ridicule, avec laquelle les réalistes soutenaient l'existence de ces universaux *à parte rei*, tandis que les nominaux les reconnaissaient seulement *à parte mentis*, on a été aussi à lieu de sentir que cette question valait la peine d'être étudiée avec soin. Les travaux de Condillac, pour prouver les secours dont le raisonnement est redevable au langage, et que les langues ne sont que des méthodes d'analyse, ont répandu beaucoup de lumière dans une question difficile, sur laquelle, sans ces principes, on pourrait encore se diviser (voyez, à ce sujet, la 11.e leçon de philosophie de Laromiguière) (1). C'est encore à la même époque que nous trouvons Pierre Lombard, l'auteur du *Maître des Sentences*, Robert Pulleyn, professeur d'Ecriture Sainte à l'Université d'Oxford et ami de Saint-Bernard, Por-

(1) Un des grands principes des nominaux était qu'on ne doit pas multiplier les êtres sans nécessité : ce principe était fortement combattu par les réalistes, comme portant atteinte à la grandeur et à la toute-puissance de Dieu qui se plait dans l'abondance et la variété des choses. Cependant, le sentiment des premiers revenait à dire qu'une hypothèse est d'autant meilleure que son explication est plus simple; sentiment que confirme la raison et qu'établit constamment l'expérience. Ne préféra-t-on pas toujours le système de l'astronome qui explique les phénomènes célestes par un petit nombre de suppositions, à celui qui rassemble à grands frais une multitude infinie de cercles diversement enlacés entr'eux et sujets à une grande complication de mouvemens ?

retanus, disciple de Bernard de Chartres, d'Anselme et d'Hilaire de Poitiers, Jean-le-Petit, appelé aussi Jean de Salisbury, qui fut, dit-on, l'ornement de son siècle, etc.

Seconde époque. — Elle nous offrira un tableau qui ne manquera pas d'intérêt, tant pour l'histoire de la science que parce que les esprits y firent quelques pas vers la lumière, malgré le respect aveugle professé pour les ouvrages d'Aristote. Jusques-là, ils n'avaient vraiment été connus et cités que d'après des traductions latines faites elles-mêmes sur des traductions arabes, et, de plus, surchargées de commentaires seulement propres à en dénaturer le sens. Pendant la seconde époque, ils furent translatés immédiatement du grec. On fut sans doute honteux des lourdes méprises que, depuis tant d'années, on faisait sur ce que renferme l'ensemble des productions du sage de Staggre. Alors, pour les expier, on lui décerna en quelque façon un culte. Sa domination devint tyrannique pour la pensée : *servitus crescit nova* (Hor. lib. 2, od. 8) (1). Le nom seul d'Aristote suffisait pour arrêter son élan, et toute dispute devait, de nécessité, se terminer par cette dernière raison si, peu philosophique : *ipse dixit*, le maître l'a dit. Il était naturel que cet abus frappant du système de l'autorité en matière de philosophie, fît taire la raison dans l'école, jusqu'à ce qu'un grand génie, Descartes, déchirât le voile qui cachait aux philosophes la nature et la vérité. Cependant, malgré ces obstacles, la seconde époque ne sera pas frappée de stérilité. Nous aurons déjà à applaudir à ces heureuses tentatives qui ont pour but d'atteindre la juste mesure, où il est permis de combiner le vrai, l'utile et le possible, en rejetant des chimères insolubles. Nous trouverons, parmi ceux qui se distinguèrent alors, Albert-le-Grand, de l'ordre des Dominicains, qui enseigna à Paris et à Cologne la philosophie et la théologie, et eut pour disciple Saint-Thomas-d'Aquin. Celui-ci, d'un génie ardent et réunissant, à de grandes connaissances, un style abondant et facile, embrassa par fois la doctrine d'Aristote, et

(1) Dante rencontre dans l'*enfer* [ch. 4] Aristote :

Vidi 'l maestro di color che sanno
Seder tra filosofica famiglia;
Tutti l'ammiran', tutti onor gli fanno, etc.

celle qu'il avait puisée à l'école du Maure Averroès, avec tant de chaleur qu'il fut souvent condamné par la faculté de Paris, et jeta dès lors la division dans le camp des scholastiques. Il eut pour rival Duns Scot qui, changeant le type des discussions, accumula de subtiles précisions et des arguties inintelligibles. Nous verrons encore briller, vers ce tems, Raymond de Sébonde à qui le savant, mais trop sceptique Montaigne a consacré dans ses *essais* plusieurs chapitres; le moine Roger Bacon avec lequel, long-tems après, eut quelque rapport le Chancelier Bacon de Verulam, par la sagacité avec laquelle il pénétra et traita les sciences mathématiques et naturelles, et qui dépassa ainsi les bornes de son siècle. Enfin, nous voyons encore, dans cette seconde époque, Bonaventure, Gilles de Colonnes et plusieurs autres nullement inférieurs à ceux que nous avons déjà nommés.

Troisième époque. — Enfin, parait cette dernière époque où l'on peut bien encore être fatigué par les pointilleries poussées à l'excès dans la lutte des thomistes et des scotistes, mais où cependant un rayon d'espoir s'insinue dans les cœurs. C'est en la parcourant que nous verrons des hommes qui suivent à la vérité les sentiers déjà battus, par un reste de timidité dont on n'est pas toujours maître; ils cherchent néanmoins à s'en écarter par des tentatives qui semblent insensibles et qui sont peu appréciées de nos jours, mais qui pourtant complettent ainsi les traditions philosophiques jusqu'à la naissance de la lumière. Parmi ces hommes, nous ne ferons que nommer La Ramée, Guillaume Durand, Ockam d'Angleterre, qui, au commencement du XIV.e siècle, s'affranchit du scotisme pour ressusciter le nominalisme et excita quelquefois des combats sanglans parmi ses zélés auditeurs, Pierre d'Ailly, qui fut surnommé *l'aigle de la France*, et *le marteau des hérétiques*, Buridan de Béthune, fameux dans l'école par l'objection spécieuse qu'il proposait contre le libre arbitre, et dans laquelle il supposait qu'un âne placé dans l'équilibre de puissance entre deux mesures égales d'orge, ne pouvait user de sa liberté d'élection et était réduit ainsi à périr de faim: cet argument a conservé le nom de *l'âne de Buridan* (Voyez, pour la réponse, la philosophie de Dagoumer, t. 3, p. 198).

A ces diverses époques, que nous n'avons pu qu'indiquer, l'ergotisme embrassa les pays voisins de la France ; il en sortit également des argumentateurs célèbres qui se partagèrent sur les principes et sur les systèmes, et se montrèrent d'autant plus ardens pour soutenir ceux qu'ils avaient adoptés, qu'ils leur devaient de plus grands succès et une plus haute réputation. Par cette propension à disputer sans terme sur tous les sujets, ils se virent entraînés à mettre les pensées d'autrui à la place de leurs propres pensées, et furent encore soutenus en cela par cette érudition qui a ses rêves et jusqu'à son fanatisme, flambeau trompeur qui trouve dans les choses tout ce qu'on y cherche et fait voir tout ce qu'on veut voir. Il serait trop long de nous attacher à suivre ici toutes les ramifications qui s'établirent dans le domaine philosophique. Au lieu de chercher à rendre compte de bien des tentatives infructueuses pour la recherche de la vérité, nous préférons nous borner à faire mention d'une cause morale qui eut une puissante influence pour modérer d'abord et arrêter ensuite les efforts, mille fois vaincus et toujours renaissans, que faisait la doctrine scholastique, pour relever son antique domination.

De Gérando, qui a traité l'histoire de la philosophie avec autant de profondeur que de lucidité, en signalant le XIV.e siècle comme ayant été, malgré l'attente, infructueux pour l'esprit humain, qui ne vit éclore à cette époque que des commentaires; après avoir parlé de l'espèce de fureur avec laquelle, comme nous venons de le dire, se ralluma, par les opinions d'Ockam, la querelle des réalistes et des nominalistes; de Gérando, dis-je, nous arrête, avec une sorte de complaisance, sur les tentatives heureuses que fit alors, pour appaiser les contendans, Jean Charlier, plus connu sous le nom de Jean Gerson, chancelier de l'Université de Paris, et l'auteur du *plus beau livre sorti de la main des hommes*, ainsi que l'a dit Fontenelle, *puisque l'Evangile n'en est pas* (1). Puisant l'amour des

(1) Ce livre, reproduit dans vingt idiômes, a eu, selon le savant bibliographe M. Barbier, soixante traductions françaises, qui ont eu six cent soixante-quinze éditions. Cependant, jusqu'à ce jour, on n'a pu complétement lever le voile sous lequel s'est caché, par humilité, l'homme éminemment pieux qui en est l'auteur.

hommes dans l'amour de Dieu, après avoir brillé aux conciles de Pise et de Constance, il voulut remédier à la confusion introduite par la scholastique, et faire rejaillir quelque clarté sur ce cahos. *La logique*, disait-il, *n'est pas la science; ce n'est que la route qui conduit à la science.* Considéré sous ce point de vue, le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* eut vraiment une grande influence sur la direction que commençait à prendre l'esprit humain. Déversant le dédain sur une multitude de questions oiseuses si long-tems en faveur (1), renonçant à consacrer ses forces intellectuelles à l'examen des *genres* et des *espèces*, l'auteur de ce livre si touchant et si souvent applicable aux besoins de l'ame, ébranla directement l'empire du dogmatisme philosophique, en le séparant du dogme religieux. Il réprima cette exaltation aveugle qui s'abandonne sans mesure aux caprices d'une métaphysique insidieuse, composée qu'elle est presqu'entièrement d'abstractions incompréhensibles. Plaçant en première ligne la doctrine qui seule est la vérité, parce qu'elle émane de plus haut et que la folie des hommes ne sait

---

Quelques-uns l'ont attribué à Saint-Bernard; d'autres, à un chanoine régulier, nommé Thomas Akempis. Mais les Bénédictins se sont empressés de prouver que ce Thomas Akempis n'en avait été que le copiste, au monastère de Sainte-Agnès, dans l'Overyssel. Ils l'ont attribué à un Bénédictin, appelé Gersen, abbé de Verceil (voyez l'édition de 1682, imprimée à Paris, et dédiée par la veuve Louis Bilaine au général de la congrégation de Saint-Maur). D'autre part, les Victorins, à leur tour, ont révoqué l'existence de ce Gersen, supposé abbé de Verceil. Enfin, le parlement de Paris, en 1653, intervint, par un arrêt, pour défendre de continuer de reconnaître ce Gersen comme l'auteur du livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Malgré que cette question soit encore entourée de nuages épais, l'opinion qui avait prévalu généralement, rend au chancelier Gerson cet ouvrage qui lui est semblablement attribué dans une foule d'éditions du XV.e et du XVI.e siècle. Quoi qu'il en puisse être, cette incertitude sur le nom du véritable auteur ne saurait en aucune manière infirmer l'effet que produisit sur l'esprit du siècle l'apparition de ce livre, tel que nous l'avons remarqué d'après de Gerando (hist. comparée des systèmes de philosophie, tome 4).

(1) *Quid nobis curæ de generibus et speciebus?* (*lib.* 1, *cap.* 3). *Quiesce à nimio scientiæ desiderio; quia ibi magna invenitur distractio et deceptio* (*lib.* 1, *c.* 2). *Non fatiatur oculus visu, nec auris impletur auditu* (*lib.* 1, *c.* 1).

prévaloir contr'elle, il remit et retint dans sa sphère la doctrine religieuse, qui devint souvent une source de déception, dès que son domaine fut livré aux disputes. *L'œil ne peut se rassasier de voir, ni l'oreille d'entendre*, dit-il ; et cette maxime, si sage dans sa simplicité, suffisait pour montrer le ridicule des déviations sans fin de ses contemporains, et pour les amener enfin à penser que, dans des choses hérissées de difficultés de leur nature, le plus sûr et le plus satisfaisant pour l'intelligence même, c'est de n'admettre que ce que la raison autorise, ou ce que l'église oblige de croire : *quod scimus debemus rationi ; quod credimus, auctoritati* (Saint-Augustin).

Les connaissances philosophiques en étaient là ; mais, c'en était fait : tout présageait la chute de cet ergotisme qui avait asservi l'intelligence. Encore quelques instans..... et les réclamations si souvent élevées en faveur du bon sens, allaient être écoutées. Un vague désir de réformation fermentait dans tous les cœurs ; peut-être dans l'ardeur de son enthousiasme, menaçait-il même ce qui jusque-là avait été sacré parmi les hommes : il était aisé de pressentir les dangers de cette tendance. Enfin, la dignité des scholastiques avait été outragée, leur camp fortement attaqué et leur tactique tout à fait foulée aux pieds, depuis que le spirituel Erasme s'était avisé de représenter la Folie sous le bonnet et la longue robe de docteur.

Encore quelques instans..... et les accords d'une poësie harmonieuse allaient se faire entendre et détourner les esprits des sentiers épineux de l'école, pour les attirer sur la scène du monde plus variée et plus séduisante. Déjà, les livres commençaient à devenir moins rares ; et si l'érudition s'était créé son idiôme qu'elle préférait à la langue maternelle, comme trop timide encore, la poësie chantait déjà quelques essais, informes comme les bégayemens de l'enfance. Bientôt, sous le beau ciel de l'Italie, Bocace et ce Dante Alighiery (1) dont l'imagination brûlante et

(1) Au commencement du 10.e chant du *Paradis*, dans lequel Saint-Thomas raconte la vie de Saint-François-Xavier et dans lequel on trouve plusieurs idées empruntées à cette doctrine de Platon qui, pour me servir des expressions du poëte, *tinin con*

bizarre creusait les profondeurs de l'enfer, et s'élevait jusqu'aux hauteurs des cieux, se prononcent hautement contre les vaines spéculations d'une philosophie imprégnée de barbarie. Parmi ces véritables restaurateurs du goût, n'oublions pas l'amant de cette Laure à l'*Angelica Sembianza*, ce Pétrarque recherché par les Robert de Naples, les Galeas Visconti, les Corregi de Parme, les Carrare de Padoue, ce Pétrarque qui, plusieurs fois ambassadeur des princes dans des tems de discorde, refusa la couronne que lui offrait le chancelier de l'Université de Paris, pour la recevoir dans le Capitole, au milieu des applaudissemens des Romains et des éloges que décernait Etienne Colonne au poëte triomphateur; ce Pétrarque, enfin, qui aima plus de vingt ans sans récompense et presque sans espoir, mais qui, divinisant l'objet de ses pensées, sut consoler son long martyre par des travaux de la plus haute philosophie et par des vers délicieux, et trouva même dans ses larmes quelque chose qui ressemblait au bonheur.

Ecco chi pianse sempre, e nel suo pianto
Sopra 'l riso d'ogni altra fu beato.
(PÈTR. *Il triompho del Divinità*).

Encore quelques instans..... et l'antiquité, par un concours inespéré de circonstances, va surgir du sein des ténèbres, encore toute vivante, à peu près comme ces statues des antiques Colysées sortent de leurs décombres, telles qu'elles étaient au jour que l'artiste y mit la dernière main. Un des hommes qui mirent toute leur gloire à suivre avec une religieuse ardeur les traces qu'avaient encore laissées les anciens, condamnés trop long-tems à un triste silence par les clameurs des scholastiques, fut certainement Poggio Bracciolini, qui découvrit un grand nombre d'auteurs latins. Alors on parcourait les monastères, on fouillait les ruines, pour y rencontrer quelque chose qui pût affranchir l'esprit humain de sa déplorable minorité. Selon

---

si dolce nota, Dante parle avec mépris de l'argumentation alors en honneur :

O insensata cura di mortali !
Quanto son difettivi sillogismi,
Quei, che ti fanno in basso batter l'ali ! etc., etc.

Tiraboschi, l'enthousiasme était si étonnant, que la découverte, dans quelque donjon solitaire, d'un manuscrit inconnu, faisait autant de sensation que la conquête d'un royaume. Alors, presqu'en tous lieux, on sembla renoncer au patrimoine légué par les scholastiques. De nouveaux autels s'élevèrent sur ses ruines : l'espérance et une émulation universelle y appelaient; et c'était à l'avenir que chacun consacrait son encens.

Voilà quel fut ce mémorable XV.e siècle, où le réveil de l'esprit humain fut célébré par les découvertes les plus extraordinaires, telles que celle de l'imprimerie et celle du Nouveau-Monde. Presqu'à la même époque, est renversé l'empire grec, événement frappant que la Providence paraît en quelque manière avoir retardé à dessein, malgré que, depuis plus d'un siècle ébranlé au-dehors, il s'affaissât encore sur lui-même, afin que l'Italie fût disposée à rassembler ces semences précieuses qui devaient propager à jamais la gloire du génie et les bienfaits de la civilisation. C'est de la sorte que le soleil, trop long-tems obscurci, commença de nouveau à briller sur l'occident, quoique certaines contrées n'eussent pas encore été atteintes de ses rayons.

Le lecteur qui, avec dégoût, a parcouru de longues périodes d'ignorance et de confusion, sent son ame s'épanouir, lorsqu'après une multitude de difficultés il arrive enfin à un événement de cette nature, qui semble revêtu d'une teinte de prodige. Il éprouve alors la même chose que cet intrépide voyageur qui gravit les sommets escarpés des Alpes. A chaque obstacle qu'il a surmonté, à chaque sommet où il est parvenu, il a cru voir finir sa route périlleuse. Cependant, de nouveaux sommets se présentent, comme épreuve de son courage ; ce n'est qu'après avoir mille fois changé et agrandi son horizon, qu'il arriva au plus haut point du globe, d'où un aspect sans bornes se découvre tout-à-coup à ses regards étonnés. Il en coûte à l'écrivain de renoncer à contempler un spectacle aussi imposant. Il lui en coûte de renoncer à suivre ce mobile explorateur qui, dans l'homme, par une espèce de flux et de reflux que cause la pression des âges, balance son esprit de l'obscurité à la lu-

mière, et le pousse incessamment vers des choses nouvelles, en le stimulant par l'attrait irrésistible de son bonheur. Nous ne prolongerons néanmoins pas plus loin cette discussion. Il est tems de la ramener à quelques chefs principaux.

Nous nous étions proposé, pour objet, de tracer la marche de l'esprit humain dans les matières philosophiques, depuis Charlemagne jusqu'au XVI.e siècle. Nous avons essayé de remplir notre tâche. Dans cette route, qui nous a présenté de nombreux obstacles, nous avons voyagé au milieu de monumens qui, quoiqu'empreints d'une rouille grossière, ne sont pas sans utilité ni sans gloire pour l'intelligence. Il a toujours été loin de notre pensée, de nous acharner sans ménagement contre une méthode qui eut ses erreurs, parce qu'elle devait les avoir, en égard aux circonstances qui avaient obscurci la raison et éteint le goût. Que l'on considère à cette époque l'histoire absolument ensevelie dans les ténèbres, l'antiquité défigurée dans de mauvaises traductions, l'imprimerie non encore découverte, les livres extrêmement rares, leur transcription très-pénible et très-coûteuse, les moyens de communication fort difficiles par la nature des routes et plus encore par les dangers que l'on y courait presqu'à chaque pas; que l'on considère cette réunion d'obstacles de tout genre, et l'on se convaincra que c'est encore par une sorte de miracle que les scholastiques ont acquis pour eux et transmis à leurs descendans quelques notions de science. Loin de les blâmer sans ménagement, nous serions presque tentés de leur appliquer ce que Quintilien disait des vers d'Ennius : Révérons-les comme ces bois consacrés par leur propre vieillesse, dans lesquels de grands chênes, respectés par le tems, nous frappent moins par leur beauté que par l'espèce de culte qu'ils nous commandent : *Ennium, sicut sacros vetustate lucos adoremus, in quibus grandia et antiqua robora jàm non tantam habent speciem quantam religionem.*

Quoi qu'il en soit, malgré le dédain paradoxal avec lequel tant de gens qui n'ont pas étudié où il fallait étudier, s'obstinent, soit par incapacité d'esprit, soit par le besoin de jouir, à rejeter tout ce qui a l'appa-

rence de subtil ou de contentieux, l'histoire, de sa voix véridique, proclamera qu'au milieu de la dégénération morale de l'Occident, ce fut le clergé qui conserva le germe du savoir, en gardant les manuscrits, et que ce fut aussi le clergé qui, au milieu des plus épaisses ténèbres, lui donna de l'éclat par les hommes supérieurs qu'il produisit. D'autre part, en déplorant les funestes écarts où jeta la passion de la controverse, la raison, par son scrutin impartial, distinguera encore les tems, les hommes et les choses. Elle proclamera que le tems a une couleur qui s'imprime sur tout ce qui est en contact avec lui ; et, de plus, que souvent le bien se trouve dans les choses ; mais que les hommes, en les mettant en usage, y font germer le mal.

De plus, en reconnaissant que le génie ne peut pas toujours s'affranchir de la tyrannie du siècle, nous dirons qu'en abusant du raisonnement et de ses formes, on mine peu à peu l'imagination et jusqu'à extinction totale. Il est pour l'homme un âge où une surabondance de force vitale s'épand sur tout ce qui l'environne. Dans cette situation, où tout est mystère, tout plait aussi par une fécondité ravissante ; tout s'embellit des couleurs d'une existence fictive. Mais, plus tard, arrive un moment où la réalité déchire le voile qu'une illusion enchanteresse étendait avec complaisance sur un système entièrement idéal. L'exaltation des esprits se calme en peu de jours ; des facultés fortes, à la vérité, mais moins actives, la remplacent. Alors s'éteint ce feu qui, dans les jeunes gens comme chez les nations à demi-civilisées, avait accoutumé de réveiller les morts, de passionner les êtres purement imaginaires et de personnifier les objets d'un culte religieux. C'est alors que l'abstraction, froide de sa nature, décolore, décompose, subtilise tout. Alors, son compas sévère circonscrit, dans les limites strictes de la réalité, le domaine un peu vague dans lequel s'ébattait librement notre sentiment, en donnant aux dehors mouvans de la nature *une ame*, *un corps*, *un esprit*, *un visage*. Ce premier pas que fait le raisonnement ne tarde pas à comprimer l'essor de l'imagination et devient aussi le premier degré par lequel se manifeste l'abus du perfectionnement indéfini que nous prétendons attribuer à notre intelligence. Le mieux est

donc encore ici l'ennemi du bien. Les divers écarts que nous avons remarqués dans ce qui regarde la scholastique peuvent en servir de preuves. Et, il faut le dire, c'est aussi cette malheureuse disposition d'aller en tout au-delà des bornes, même dans ce qui est louable par essence, qui apportera sans cesse des entraves insurmontables à ces élans vigoureux, à ces vues transcendantes, qui ont lieu de nous étonner dans les anciens écrivains. Reconnaissons-le donc avec franchise : ils seront toujours nos maîtres, parce qu'embrassant, dans leurs vastes conceptions, le ciel et la terre, et s'abandonnant tout entiers à de sublimes inspirations, ils ont pris de haut la nature, la législation et la morale.

D'après ce que nous venons de dire sur les causes de la philosophie dite scholastique, sur les divagations auxquelles elle se livra et sur les efforts quelle fit de loin en loin pour se relever de niveau avec ce que prescrit la raison soutenue par l'observation ; après avoir examiné l'influence qu'elle eut naturellement sur les esprits, sur les mœurs, sur la religion, sur les sciences, en un mot sur tout ce qui constitue la civilisation des peuples, il nous a paru que l'on pouvait résumer, dans les considérations suivantes, tous les caractères qu'elle prit aux différentes époques de son existence.

1.° la scholastique offrit à l'esprit une méthode, premier pas nécessaire pour l'acquisition de toute doctrine ; mais cette méthode fut moins un fil que l'on pouvait suivre à volonté qu'une chaîne de fer qui, par la sévérité de ses formes et la complication de son appareil, arrêtait dans son principe tout essor.

2.° La scholastique, s'étant portée héritière de quelques lambeaux de la philosophie grecque, long-tems mal connue, et y ayant amalgamé les emprunts faits à la philosophie des Arabes, ne fut point guidée par un esprit de discussion ; elle voulut d'elle-même construire un édifice dont elle devait, avant tout, jeter les fondemens.

3.° La scholastique unie indissolublement à la discipline théoretique, en reçut en quelque manière un principe d'immutabilité ; mais, d'un autre côté, elle se dépouilla de son élasticité et de son indépendance à tel point que souvent une légère divergence fut taxée d'audace criminelle et presque d'hérésie.

4.° La scholastique, négligeant le flambeau de l'expérience, et oubliant la nature physique et la nature morale, telles qu'elles sont l'une et l'autre, neutralisa l'exercice de cette faculté de l'ame qui produit les beaux arts, ferma l'oreille à toute réclamation de la critique et consacra même, dans le domaine du sentiment et de l'imagination, ce dogmatisme inflexible et aveugle dont l'effet est d'arrêter l'élan de la science, ainsi que les améliorations que de bons esprits peuvent lui imprimer.

F.-CH. DE LAROUSSIÈRE.

DE LA PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

2.e *Article* (1).

Dans l'article sur la philosophie religieuse, imprimé dans le dernier numéro du *Lycée*, on s'est proposé de montrer l'insuffisance des divers systèmes de philosophie; dans celui-ci, on a le projet d'entrer dans quelques explications plus approfondies sur le système qui semble maintenant dominer les autres.

Pendant long-tems la philosophie s'est trouvée divisée en deux partis. L'un des deux, fatigué des éternelles incertitudes de la raison humaine sur les objets les plus dignes de son attention, en avait tiré la conséquence qu'il était impossible de distinguer la vérité au travers des voiles qui la couvrent, et que le sage devait, en abandonnant toutes les discussions inutiles, jouir paisiblement et modérément des biens que la nature nous présente, sans s'inquiéter de la manière dont ils sont produits. Les autres philosophes, au contraire, soutenaient que tous les biens périssables sont indignes de l'homme, et que la raison seule

(1) Voyez la page 256 du 6.e volume du *Lycée*.

mérite notre estime; que c'est elle qui distingue les hommes entr'eux; enfin, qu'elle est la reine du monde : on est venu au point d'en faire une divinité, la regardant comme infaillible.

Maintenant, la philosophie, dédaignant également et la fragilité des jouissances sensuelles et l'orgueil de la raison, que l'on a vus si souvent errer, ne veut chercher la vérité que par le moyen du sens intime ou du sentiment. C'est, dit-elle, le sentiment qui élève l'ame au-dessus de tout objet créé, en la mettant en communication avec la lumière éternelle qui lui dévoile la vérité. Il nous semble que tel est l'état actuel, non de la science, mais des opinions les plus récentes; car la science est du domaine de l'intelligence, de même que l'amour appartient au sens intime ou au sentiment, qui reçoit les vérités, non par des efforts successifs, mais par une communication surnaturelle et instantannée.

Pour avoir une idée un peu distincte de cette philosophie, il faut considérer que le sens intime, que l'on peut appeler le sens de l'ame, est pour elle ce que les sens matériels sont pour le corps, c'est-à-dire, purement passif, et, de même que les sens corporels ne peuvent autre chose que nous donner connaissance des objets qui les ont frappés; ainsi, le sens intime ne sert qu'à transmettre à l'ame les impressions qu'il a reçues, et il faut nécessairement que ces impressions lui soient communiquées à lui-même par un objet extérieur intellectuel, puisque ce sens réside dans ce que l'ame a de plus intérieur.

Ainsi, les vérités que l'ame peut connaître par le sens intime sont des vérités révélées immédiatement par une intelligence qui entre en communication avec elle, et cette intelligence doit être divine. De là, ces extases qui sont si ordinaires aux disciples de la nouvelle philosophie, et cet extrême penchant qu'ils ont pour le merveilleux; de là, aussi, son influence sur les femmes, qui étant plus tendres et peut-être un peu plus curieuses que les hommes, trouvent dans cette philosophie un aliment qui satisfait à ce double besoin de leur cœur et de leur esprit.

Cette philosophie réunit de grands avantages, que

l'on ne doit pas méconnaître : elle est appuyée sur la croyance intime d'un Dieu, qui se plaît parmi les hommes et qui est attentif à ce qui se passe en notre cœur, puisqu'il daigne le visiter; sur la confiance en une Providence qui veille sur notre destinée, Dieu ne pouvant être indifférent au sort d'une ame honorée de sa présence et éclairée des rayons de sa gloire; enfin, sur la conviction d'une ame tout-à-fait distincte, par sa nature, des objets sensibles, et qui doit trouver dans une autre vie, pour récompense des vertus qu'elle aura pratiquées sur la terre, le véritable bonheur dans la contemplation des perfections divines, qui se dévoileront à ses regards; tandis que l'ame criminelle, privée du souverain bien, n'aura pour partage que les ténèbres et les remords.

Cette philosophie s'accorde parfaitement avec la religion chrétienne. Elle doit inspirer l'humilité et la confiance en Dieu, puisqu'elle oblige de convenir que l'ame ne peut rien par elle-même, et que toute la lumière qui l'éclaire vient d'en haut; aussi, les personnes les plus sincèrement attachées à la vraie religion (nous citerons entr'autres l'humble et l'illustre Fénélon), se sont plu à s'entretenir de cette haute philosophie; et l'écrit le plus parfait que nous puissions trouver sur ce sujet est, nous le pensons, le *chemin de la perfection* de Sainte-Thérèse. Nous ne croyons pas qu'aucun philosophe ait jamais réuni à une si grande élévation de pensées, une si grande force de raison, accompagnée d'autant d'humilité.

Mais, ces admirables écrivains ont proclamé hautement, que les pensées les plus sublimes en apparence, sont aussi les plus capables d'égarer la raison, lorsqu'elles ne sont pas soumises à une autorité chargée de décider souverainement ce qui est vérité ou erreur; et plus ils étaient élevés dans la contemplation des choses divines, plus ils concevaient de crainte, en considérant la faiblesse attachée à l'humanité. Effectivement, il est une fausse clarté, que l'on prendrait facilement pour la véritable, et l'illuminisme, qui revêt souvent l'apparence de la vraie lumière, est le plus grand écueil de la philosophie que nous venons d'essayer de faire connaître. Il se répand de plus en plus, particulièrement dans les

contrées, qui sont comme le foyer de la nouvelle philosophie, telles que l'Allemagne et l'Ecosse, et si le danger de la philosophie rationelle est, en imprimant le doute, de dessécher le cœur et de tarir la source des belles actions, celui de la philosophie spiritualiste (1) est de pousser à l'illuminisme, qui entraîne à sa suite le fanatisme et toutes les erreurs, même un scepticisme presqu'universel; car l'esprit, fatigué de voguer de croyance en croyance, sans pouvoir s'arrêter à une seule (pour s'y arrêter, il faudrait être assuré qu'elle contient la vérité, ce qui est impossible lorsqu'on s'en rapporte seulement à ses propres pensées), finit par ne rien croire; à moins que, désabusé de théories toujours incertaines et de la confiance en lui-même, il n'aille étancher sa soif de connaître, à cette source salutaire, que le Sauveur lui révèle et qui ne se tarit jamais.

CH. DE COMMEQUIERS.

CHATEAUX DE BRETAGNE.

LE CHATEAU DE KERGOURNADEC'H (2).

« La maison de Kergournadec'h, dit l'antiquaire Marc de Vulson, est une des plus anciennes de toute la Bretagne, et a toujours été comptée pour l'une des quatre premières de l'évêché de Léon, avec celles de Penhoët, du Châtel et de Carman, toutes illustres.

» L'étymologie de *Kergournadec'h*, qui se tourne en Français par *ville de l'homme qui ne fuit pas*, a un principe plein d'honneur et d'antiquité, qui est que Saint-Paul-Aurélien, qui a été le premier évêque de Léon, au VI.e siècle, venant d'Angleterre, et ayant abordé à l'île de Baz, en laquelle demeurait le comte de Guyture, il la trouva désolée d'un horrible serpent, ou plutôt d'un monstre si épouvantable, qu'il dévorait hommes, femmes et bestiaux; *de la teste duquel ser-*

(1) Un article sur cette philosophie a paru dans le *Lycée*, page 313 du 4.e volume.

(2) A trois lieues de Saint-Paul-de-Léon, dans la paroisse de Cléder.

pent sortoit un glatissement comme si vingt-braques glatissoient. Le comte, averti de la venue du saint personnage, lui fit ses plaintes; le Saint promit de ne boire ni manger, qu'il n'eût vu le serpent, et s'étant revêtu de ses habits sacerdotaux, précédé de la croix et suivi de tous les habitans de l'île au nombre de deux mille personnes, il alla chercher le serpent; mais, l'ayant rencontré, il fut aussitôt abandonné de toute la compagnie qui prit l'épouvante et la fuite, fors un seul chevalier de la paroisse de Cléder, qui demeura près du Saint, lequel aborda le serpent, lui jeta son étole au cou. Le chevalier s'offrit à le tuer, mais le Saint ne le voulut, ains le conduisit ainsi par son étole jusqu'à la pointe de l'île, et là lui commanda, de la part de Dieu, de se précipiter dans la mer et de jamais n'aller habiter ni infecter aucune terre habitée par des chrétiens. A quoi il obéit, et s'appelle encore ce lieu *Toul-al-Sarpant*, c'est-à-dire le *trou* ou *l'abîme du serpent.* Le comte prit de là sujet de donner à ce chevalier le titre de *Ker-gour-n'a-Tec'h*, que l'hymne de l'octave de Saint-Paul traduit par ces deux vers :

Villa viri non fugientis;
Miles erat tunc temporis.

» Depuis ce tems, les seigneurs de Kergournadec'h ont seuls le droit d'entrer dans le chœur et d'aller à l'offrande en l'église cathédrale de Léon, bottés, éperonnés et l'épée au côté, privilége que l'on dit avoir été accordé par Saint-Paul au premier seigneur de Kergournadec'h, et que ses successeurs ont toujours conservé jusqu'à présent (1644). »

Albert-le-Grand rapporte aussi ces faits dans la légende du même Saint, et je les ai vus sculptés sur une armoire de deux à trois cents ans d'antiquité (1).

On cite, en outre, une enquête de 1434, dans laquelle les gentilshommes du pays déposaient avoir entendu dire et tenir par longue tradition que, depuis le VI.e [illegible] au tems de l'enquête, tous les seigneurs de cette maison avaient été chevaliers, et qu'un ancien pro-

(1) A propos d'armoire, je dois dire que j'en ai vu une fort belle, en bois d'ébène, au château de Keruzoret en Plouvorn, sur laquelle on avait admirablement sculpté toutes les scènes du *Roland Furieux* de L'Arioste.

verbe disait qu'*avant qu'il y eût monsieur ou seigneur en aucune maison, il y avait un chevalier à Kergournadec'h.*

A-raok ma voa aotrou è nep léac'h,
E voa eur marc'hek è Kergournadeac'h.

Les seigneurs de cette maison ont figuré dans nos annales. Le premier dont il y soit fait mention, après celui des légendes, est Olivier de Guergournadec'h, qui vivait en 1288. Guyomar, son fils, se signala dans les guerres de Montfort et de Charles de Blois. Fait prisonnier dans une rencontre, il déclara qu'*il aimait mieux mourir que de vendre un petit coin de sa terre pour payer sa rançon*, tant il aimait son vieux château ! En quoi ses descendans l'ont imité ; car on les voit sans cesse mettre leur vieux château sous la protection spéciale des ducs, et non-seulement le vieux château avec les officiers, serviteurs, damoiseaux, mais les pigeons et les lapins dudit château (1).

La terre de Kergournadec'h passa, vers 1504, dans la famille de Kerhoënt, par le mariage d'Alain de Kerhoënt avec Jeanne de Kergournadec'h, héritière de sa maison. Leur petit-fils François épousa Jeanne de Botignau, dont il n'eut que deux filles, Renée et Claude de Kerhoënt, « et le bonhomme a dit depuis » que s'il avait eu des garçons, comme il n'avait que » des filles, il leur eût fait prendre le beau nom de » Kergournadeac'h, comme déjà lui et feu son père » Olivier en avaient pris les armes plaines *échiquetées* » *d'or et de gueules*, et laissé celles de Kerhoënt, » qui sont *losangées d'argent et de sable*. »

Renée de Kerhoënt, sa fille aînée, épousa, le 1.er mai 1616, à l'âge de quinze ans, Sébastien, marquis de Rosmadec, baron de Molac et de Tyvarlen, gouverneur de Dinan et de Quimper (2). « Lequel » ayant été mis, en son jeune âge, à l'académie du » sieur Benjamin, s'était rendu si adroit à tous les » exercices, qu'il avait gagné plus de trente bagues » aux assemblées de nôces et autres cérémonies où il » s'était trouvé. »

(1) Voyez dans D. Morice, Preuves, deux sauvegardes des 17 mai 1412 et 4 novembre 1448, accordées à Salmon et à Olivier de Kergournadec'h.

(2) La cadette, Claude de Kerhoënt, avait épousé François, sire de Kergroadez, baron de Kerleck, seigneur de Kerrozal, etc.

Il fit rebâtir le château de Kergournadec'h, que Vulson, qui y avait séjourné quelque tems, disait « être l'une des plus belles et régulières maisons, en » son architecture, qui se pussent voir en France. » Aussi, nous en a-t-il laissé deux vues gravées par Jean Picart, l'une à la fin de sa *Généalogie des Rosmadec*, et l'autre au second frontispice de sa *Science héroïque*. On y voit que le château, en 1644, était construit en belles pierres de taille, flanqué de quatre grosses tours, avec machicoulis, guérites et meurtrières. Dans l'enceinte du château, régnait un vaste corps-de-logis avec ses portes et ses fenêtres gothiques. Derrière le château, on remarquait un bel étang entouré de quelques bois, et plus loin, une chapelle groupée sur une petite éminence.

C'est aujourd'hui près des ruines du château, que se rassemblent tous les ans les villageois de ces cantons, pour le pardon de Saint-Jean de Kéran (1).

MIORCEC DE KERDANET.

TRISTAN LE VOYAGEUR, OU LA FRANCE AU XIV.e SIÈCLE; PAR M. DE MARCHANGY. (2)

M. Mériadec a relevé, dans le dernier numéro du *Lycée Armoricain* (3), plusieurs erreurs de l'ouvrage intitulé : *Tristan le Voyageur*, ou *la France au*

(1) Cette terre romantique de Kéran, patrie du barde Arvian et de la belle Rivanone, est vraiment le pays des merveilles; j'y ai vu un meunier qui récitait par cœur, pour les avoir entendus une seule fois, les sermons de l'abbé K** ou de l'abbé Mé***, qui n'étaient pourtant pas des Bourdaloue. J'y ai vu un petit tailleur, qui, sans jamais avoir appris la moindre note de musique, aurait rivalisé de talent avec nos meilleurs violons, sans en excepter peut-être nos compatriotes brestois, les deux frères Habenneck.....

(2) Six volumes in-8.°, publiés par souscription, à Paris, chez Maurice, libraire-éditeur. Les deux premiers volumes sont en vente à la librairie du *Lycée*.

(3) Page 242 du 6.e volume.

XIV.e siècle ; mais il en a passé un plus grand nombre sous silence. Le *Lycée* ayant été principalement établi dans l'intention d'éclaircir les obscurités de l'histoire et des antiquités de la Bretagne, il est du devoir de ceux qui s'en occupent, de signaler les nouvelles erreurs qu'on ajoute aux anciennes, et de ne faire grâce à aucune. Je poursuis donc la tâche que M. Mériadec a entreprise.

« Autrefois, il y avait, à la place de ce lac, un vallon » délicieux et fertile, qu'ombrageait la forêt de Vertave. » Ce fut là que se réfugièrent les plus riches citoyens » de Nantes, et qu'ils sauvèrent leurs trésors de la » rapacité des légions de César. Ils y bâtirent une » cité qu'on nomma *Herbadilla*, à cause de la beauté » des prairies qui l'environnaient. » (Tome I.er, page 115).

M. de Marchangy confond, en une seule, deux communes qui sont à quatre lieues l'une de l'autre. Saint-Martin-de-Vertou, disciple de Saint-Félix, évêque de Nantes, se retira, vers l'an 550, dans une forêt nommée *Du-Men*, c'est-à-dire, de la roche noire. Il s'y établit, avec ses disciples, dans le lieu le plus reculé, nommé *Vertav*. Ce monastère y attira des habitans, qui formèrent le bourg de *Vertou*, à deux lieues de Nantes.

Les habitans de la ville d'*Herbadilla* ou *Herbauge*, située à quatre lieues de Vertou, étaient païens. Saint-Félix chargea Saint-Martin d'y aller prêcher l'évangile : ce fut inutilement qu'il leur annonça la parole de Dieu ; et, pour les en punir, disent nos légendaires, leur ville fut engloutie par miracle, et, à la place, il se forma un lac qu'on appelle de *Grand-Lieu*.

Tout cela est amplement détaillé dans la vie de Saint-Martin-de-Vertou, recueillie par Dom Mabillon, avec celles des saints Bénédictins ; ainsi, on ne peut accuser Albert de Morlaix d'être l'auteur de cette fable. Il cite les actes des Bollandistes et même le bréviaire de Nantes de son tems.

Quant à l'étymologie d'*Herbadilla*, donnée par l'auteur, elle ne peut être admise. *Er* ne signifie pas *eau* en Breton, c'est *dour* ; ni *il* contrée, c'est *lann*, territoire, ou *bro*, pays.

« Il suffit au chef de cette famille de faire savoir » le dimanche, à l'issue de la messe, que les blés se- » ront sarclés ou moissonnés, *qu'il marnera son champ;* » à cette simple annonce, tous ses voisins accou- » rent, etc. » (Tome I.er, page 125).

L'auteur a pris le pays de Retz pour lieu de la scène. Il n'y a qu'un infiniment petit nombre de gîtes de marne et de matière calcaire, ainsi que dans le reste de la Bretagne. Feu M. Duchafault est le premier et le seul qui en ait trouvé et fait usage, il y a environ 25 ans, dans la commune de Boufféré, près de Montaigu. Le marnage est donc encore inconnu dans le pays de Retz, à plus forte raison, devait-il l'être au XIV.e siècle.

« Le pélerinage de Saint-Jean-du-Doit est recom- » mandé à ceux qui ont mal aux yeux. La statue du » saint s'élève au milieu d'une fontaine, dont les eaux » sont miraculeuses pour guérir ce mal subitement. » (T. 1, p. 126.)

Anachronisme de 64 ans. « Le doigt de Saint-Jean, » *San-Jan-ar-Bis*, dit Albert de Morlaix, fut » apporté miraculéusement à Plougaznou, environ l'an » de grâce 1437, régnant en notre Bretagne le duc » Jean V du nom, et Charles VII.e du nom, en » France. » Or, Tristan nous apprend qu'il voyageait en Bretagne, en 1373.

Au reste, cette relique est encore aussi ignorée dans le pays de Retz qu'elle l'est à Paris : elle n'est connue que dans la Basse-Bretagne. Il y a 60 lieues de Beauvoir à Plougazuon. Ici, c'est Saint-Clair, premier évêque de Nantes, que l'on invoque pour être guéri du mal des yeux.

« Est-ce bien là cette ville (Nantes) tellement dé- » truite et désolée sous les Normands, qu'Alain-le- » Grand ne put en retrouver les vestiges, qu'en se » frayant un chemin avec son épée à travers les ronces, » dont les décombres étaient hérissées ? » (T. 1, p. 166.)

Il y a ici un anachronisme de trente ans, une erreur de personne et une erreur de fait.

Alain *Rébré*, c'est-à-dire, le Grand, mourut en 907, après avoir remporté de grandes victoires sur les Normands, et les avoir entièrement chassés de la Bretagne. Elle fut bientôt livrée à des guerres civiles, dont les Normands profitèrent pour la dévaster de

nouveau. Ils incendièrent la ville de Nantes et la cathédrale, en l'an 908 ; et tout le pays fut abandonné par la majorité des habitans. Ils se réfugièrent dans la Grande-Bretagne, à la suite de Mathuedoi, comte de Poher, qui avait épousé la fille d'Alain-le-Grand. Au bout de trente ans environ, leur fils, Alain-Barbe-Torte, vint d'Angleterre en Bretagne, à la tête d'une petite armée, qui se grossit de tous les Bretons fugitifs. Il extermina les Normands, dans diverses batailles, et enfin les chassa de Nantes, où était leur dernier cantonnement, l'an 936, ou, selon d'autres, 939. Après sa victoire, Alain-Barbe-Torte y entra « et » se fraya un chemin avec son épée à travers les ronces » et les épines (*non pour trouver les vestiges de la* » *ville*), mais pour entrer dans l'église, afin d'y ré» clamer l'intercession des apôtres Saint-Pierre et Saint» Paul » (1).

« Les femmes Samnites célèbrent, près de la fameuse » chapelle de Saint-Goustan, les fêtes d'*Hir-men*, » nom païen donné à une pierre brute, sous la forme » de laquelle on adorait, avant le christianisme, une » divinité lascive. Le 15 août, au lever du soleil, les » femmes du Croisic dirigent leur course vers la » pierre antique, elles dansent à l'entour, etc. » (T. 1, page 169.)

Hir-men n'est pas un nom païen ; c'est un nom Breton, *Hir*, longue ; *men*, pierre. On les appelle aussi *menhir* et *peulven*, pierre-pieu. Ce n'est pas auprès de la chapelle de Saint-Goustan, mais autour d'une pierre qu'on appelle la *Pierre-Longue*, que les femmes du Croisic allaient encore danser, il y a une soixantaine d'années. Elle est au Sud de la presqu'île, sur le bord de la mer ; tandis que Saint Goustan est au Nord, à l'entrée du port. (Voyez la carte hydrographique de l'entrée de la Loire.)

L'auteur (t. 1, p. 192), parle d'une sortie faite par Robert Knoles, gouverneur du château de Derval, contre l'armée assiégeante : « les uns, dit-il, burent leur sang, » comme fit Beaumanoir en son tems. »

(1) *Ad ecclesiam beatorum apostolorum Petri et Pauli, mucrone viam sibi fecit, veprium et spinarum densitatem resecando.* — Chronicum Briocense.

C'est abuser étrangement du privilége, qu'ont les romanciers d'employer le merveilleux, de dire que Beaumanoir but son sang à la bataille des Trente, qui eut lieu le 27 mars 1350 ou 1351. Voici ce que dit d'Argentré :

« Beaumanoir qui était blessé, ayant extrême soif, » demanda à boire ; mais Geoffroy du Bois lui ré- » pondit : *Beaumanoir, bois de ton sang, ta soif se* » *passera.* A ces mots il rentra au combat. »

Voilà qui est vrai et vraisemblable : le récit de M. de Marchangy, n'est ni l'un ni l'autre. C'est bien le cas de dire avec Horace :

Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

« Dans un village voisin (de Brest), je vis une foule » de jeunes filles, les cheveux épars et couronnées de » roses blanches ; elles allèrent balayer, avec les fais- » ceaux du genêt fleuri, la poussière d'une chapelle » révérée des matelots ; puis, jetant cette sainte pous- » sière sur les flots, au moment où les Goëlands vol- » tigeaient sur leur surface ; elles chantaient en chœur :

» Goëlands, goëlands,
» Ramenez-nous nos amans. »

(T. 1, p. 203.)

L'auteur cite Cambry ; mais il a confondu deux pratiques en une. L'auteur du *Voyage dans le Finistère* dit avoir vu la première usitée dans un village près de Roscoff, et que cela lui rappelle la seconde, la chanson des goëlands, qui a lieu au Croisic. Il n'y a que 46 lieues, entre les lieux de ces deux scènes.

« Après avoir entendu la messe, je me rendis au » château d'Aurai, dont les fenêtres ne sont pas vitrées, » et où les foyers n'ont pas de tuyaux pour laisser » échapper la fumée. » (T. 1, p. 215.)

Le château d'Aurai n'existe plus ; et je ne puis dire s'il y avait des vitres, quoique les églises de cette époque soient fermées de vitres peintes ; mais il y avait certainement des cheminées. On ne nous fera pas accroire que nos ducs et duchesses de Bretagne s'enfumassent comme des renards, dans leurs châteaux, au XIV.e siècle ; lorsque leurs seigneurs feudataires avaient de vastes cheminées dans les leurs depuis plus de deux siècles. M. de Marchangy peut vérifier ce fait aux châteaux de Nantes, de Blain, d'Oudon,

d'Ancenis, d'Elven, de Sucinio, de Machecoul, etc. La cheminée de la cuisine de ce dernier château, bâti au XI.e siècle, avait 14 pieds d'ouverture entre les deux jambages.

« ....Les uns s'enfonçant dans les longues embrâsures, » ou plutôt dans les avenues des croisées ouvertes sur » des précipices, au fond desquels de grandes forêts » ne paraissaient que des brins d'herbe. » (T. 1, p. 218.)

Il semblerait que le château d'Aurai était juché sur un pic des Pyrénées. Il était sur un coteau qui a 140 pieds d'élévation environ, au-dessus de la rivière d'Alray qui coule au pied. De là, les arbres qui sont dans la plaine, m'ont paru ce qu'ils sont, *et non des brins d'herbe.* Ce château n'était pas situé en Gascogne.

« Lorsque les parens du garçon vont demander une » fille en mariage, ils font les frais d'une liqueur forte, » que l'on sert au repas du *Guin-Arden.* » (T. 1, p. 265.)

Cet usage existe actuellement; mais il était nécessairement inconnu au XIV siècle. L'extraction de l'eau-de-vie, par la distillation du vin, a été trouvée en 1333; Raimond Lulle, Arnaud de Villeneuve et autres alchimistes la retiraient, avec des précautions infinies et des appareils multipliés. Ce n'était qu'une opération de laboratoire appliquée à la médecine. Son produit n'entra dans le commerce des boissons que plus d'un siècle après. Les Bretons, encore plus que le reste de la France, étaient bien loin de connaître l'eau-de-vie au XIV.e siècle. Depuis, lorsqu'ils en ont fait usage, ils lui ont donné le nom de *Guin-Ardant*, vin brûlant, à cause de son inflammabilité.

« Les matelots sortent des vagues; et, tout ruisselant de » l'onde amère, ils implorent la Pitié; mais leur langage » est celui de l'antique ennemi des Bretons, et les Bretons » s'écrient : *Jauson!* Ce nom qui désigne l'Anglais, est » devenu son arrêt de mort. » (T. 2, p. 114.)

Saoz, un Saxon, *Saozon*, de deux syllabes, les Saxons. Les Bretons de la grande et de la petite Bretagne ont conservé ce nom aux Anglo-Saxons, qui ont conquis la première, et eu de longues guerres avec la seconde.

« Je vis quelques centaines de paysans qui se bat- » taient, avec une sorte de fureur, en criant *Torreben.* » C'est le jurement des Bretons, qui l'emploient encore » aujourd'hui, comme du tems de César. » (T. 2, p. 119).

Torreben n'est pas un jurement : c'est un cri de guerre, d'encouragement, entre les hommes du même parti, qui se battent contre un autre. Il signifie : *Casse-lui la tête.* Je désirerais bien que l'auteur nous indiquât dans quel endroit des Commentaires de César, il a vu l'introuvable mot *Torreben.*

Je pourrais bien faire encore quelques observations sur ce que l'auteur, en nous racontant l'aventure de l'embarquement de Saint-Gildas avec des démons, ne nous dit pas, dans un pays où il y avait un monastère de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu, que les diables le menaient à celui de Saint-Philbert-en-Hibernie ;

Sur ce que Tristan dit que les saints les plus révérés en Bretagne sont Saint-Brieuc et Saint-Yves ; car il n'y avait alors que 26 ans que ce dernier avait été canonisé, en 1347. Or, les saints de fraiche date ne sont pas les plus en vogue. *Major è longinquo reverentia ;*

Sur ce qu'il attribue à la Bretagne un grand nombre de croyances superstitieuses, que les auteurs qu'il indique ont observées dans des provinces de France fort éloignées. Or, chaque province a les siennes ; la Bretagne en a beaucoup, mais elle ne les a pas toutes.

Je dirai seulement qu'il m'a paru bien surprenant que les indications des ouvrages cités soient justes, et que souvent les citations elles-mêmes soient inexactes et fautives, dans le texte de l'ouvrage. Quelqu'un à qui je faisais cette observation m'en a indiqué cette cause :

A Paris, lorsqu'un auteur en vogue veut faire une spéculation de librairie, après avoir choisi son sujet, il solde des auxiliaires, qui lui font des extraits de tous les auteurs qui ont écrit sur la matière. L'écrivain en chef rassemble tous ces membres épars. Il en fait un corps et le couvre des agrémens de son style. Il a pris pour vrais et constans tous les matériaux qu'on lui a fournis ; mais, comme ces extraits se font à la tâche, les analyseurs en sous-ordre se piquent beaucoup plus de célérité que d'exactitude. Faute de connaissances suffisantes, ils font aussi des contre-sens dans leurs traductions. On ne doit donc pas être surpris que les livres qui en proviennent soient remplis d'erreurs et d'anachronismes.

Nous autres Bretons, qui les faisons nous-mêmes, nous y regardons de plus près (1).

TAMALLER.

AUTELS DRUIDIQUES.

Il y a un grand nombre de monumens druidiques en pierres brutes, qui ont exercé la sagacité des savans.

1.° Les pierres debout, qu'on appelle *peulven*, ou *menhir*, c'est-à-dire, pierres-pieu, pierres longues, pierres levées ;

2.° Les pierres posées horizontalement sur plusieurs autres qui leur servent de piliers, *dolmen*, pierre table ;

3.° Les *roches aux fées*, espèces de grandes grottes partagées en deux chambres intérieures ;

4.° Les *pierres branlantes*, tellement supportées sur leurs bases, que la plus légère impulsion les fait balancer, et que les plus grandes forces réunies ne peuvent les renverser ;

5.° Les *pierres percées*, posées sur champ, et qui ont un trou dans le milieu ;

6.° Les pierres plantées debout circulairement, quelquefois avec une autre semblable au centre. Ce sont les *crom-lech*, pierres courbes ;

7.° Les monceaux de pierres, appelés par les anciens *acervi-mercurii*, monceaux de Mercure ;

8.° Les pierres nommées *pierres frittes* ;

9.° Les *autels druidiques*.

Personne n'a encore indiqué, en Bretagne, ces deux dernières espèces que je crois avoir découvertes. Je ne parlerai aujourd'hui que de la dernière, me réservant de traiter l'autre par la suite.

J'ai signalé les autels druidiques dans un mémoire que j'ai lu, il y a quelques années, à la Société Académique

(1) Comme je suis membre de la Société des Antiquaires de Normandie, je me propose d'écrire à cette Société, pour qu'elle ait la complaisance de faire un examen semblable en ce qui regarde cette province.

de Nantes. On les distingue des autres pierres, en ce qu'elles portent les traces évidentes de l'emploi auquel elles étaient destinées, les sacrifices des victimes. Ce sont des cavités propres à recevoir le sang et les libations, et à les faire couler par des rigoles jusqu'à terre. Ces autels ont encore ordinairement cela de particulier, que ce ne sont pas, comme les autres pierres druidiques, des roches extraites de la carrière, mais des rochers formant un mamelon, dont le sommet a été creusé de main d'homme.

Tel est l'autel qu'on voit sur la côte de Piriac, à la pointe de Penharang. C'est un rocher dégrossi, en forme de parallélipipède fort irrégulier, de 12 pieds de longueur et 4 de hauteur, sur une largeur de 5 à la partie supérieure. Il est recouvert d'une dixaine de bassins de formes différentes, mais se rapprochant de la circulaire et de l'ovale. A partir de chacun de ces bassins, il y a une rigole qui serpente plus ou moins sur la face verticale du rocher, et qui vient jusqu'à terre. Il est recouvert de lichens du côté qui regarde la campagne; les graminées croissent à sa base : il est au même niveau que la côte. La face opposée, au contraire, est actuellement battue par les flots, qui ont détruit une partie du monument. En 1813, j'ai vu une portion de cet autel, qui en formait à peu près le quart, renversée du côté de la mer : actuellement elle n'y existe plus. Elle portait à sa surface plusieurs cavités, semblables à celles qui existent sur la masse encore existante. Elle est séparée de la terre et entièrement entourée par les flots, à la marée haute; on y parvient à pieds secs à la marée basse. A la simple inspection, il est aisé de reconnaître que ce terrain faisait autrefois partie de la côte dont il a été détaché par l'irruption journalière des flots de l'Océan, sous l'empire du vent de sud-ouest.

J'ai pensé que ce monument, destiné aux sacrifices, avait rapport avec le nom de la pointe sur laquelle il est situé : *Penharang*, le cap de la harangue, parce que les sacrifices étaient accompagnés de discours adressés au peuple et de prières.

M. Ed. Richer, dans sa *Description du Croisic et d'une partie de la côte voisine*, a d'abord rapporté mon opinion, comme s'il l'eût adoptée; mais, ensuite, faisant

des réflexions ultérieures, il dit : « Il faut avoir peu » étudié la nature pour ne pas croire que la configura- » tion de ce rocher ne soit l'un de ces effets de la mer, » si fréquens sur nos côtes, et même sur le sommet des » montagnes jadis couvertes par les eaux de l'Océan..... » Un rocher situé, comme celui-ci, sur la limite précise » de la mer, et couvert sans cesse par les débris de la » vague emportés par le vent, doit, dans un tems im- » mense, recevoir une altération quelconque dans sa » forme ; celle qu'il présente est la plus naturelle, et » explique comment les eaux, rejetées sur le sommet, » y creusent des sortes de bassins, en y séjournant, et » tracent des conduits longitudinaux, en descendant de » chaque côté.

» Il ne manquerait plus enfin, pour désenchanter » tout-à-fait, que de changer le cap aux harangues en » celui des *Harengs*, qui se pêchent, comme on le » sait, assez communément, sur cette côte. »

M. Le Boyer (1), dans son rapport, sur cette partie de l'ouvrage de M. Ed. Richer, adopte son opinion ; et, après s'être évertué aux dépens de la mienne, il conclut affirmativement, « que le tombeau d'Almanzor, n'est » qu'un rocher rongé par les vagues ; et que le cap des *Harangues* n'est que le cap des *Harengs*. »

Enfin, le Jeune Flaneur a inséré, dans le dernier numéro du *Lycée*, la relation d'un voyage par mer de Nantes au Croisic, de M. Boniface Leron, qui peut faire le pendant de celui de Paris à Saint-Cloud et retour par terre et par mer. On fait dire à cet honnête bourgeois de Paris une multitude de billevesées, au nombre desquelles on n'a pas oublié *le tombeau d'Almanzor* et *le cap aux harangues*. J'ai donc mis un terme à l'ajournement de ma réponse ; et, avant de traiter la question principale, je vais me débarrasser de l'accessoire.

D'abord, lorsqu'on combat une étymologie, il faut être sévère sur l'exactitude de celle qu'on veut lui substituer. Or, le poisson que nous nommons hareng, s'appelle, en Breton, *harink* ; *Penharang* n'est donc pas le cap des harengs.

(1) *Lycée Armoricain*, décembre 1823.

Tous les caps, depuis la Villaine, ainsi que les noms de lieu de l'intérieur, sont Bretons : *Penven*, le cap de la pierre ; *Penerf*, le cap du sillon ; *Penbleiz*, le cap du loup ; *Penbé*, le cap du tombeau ; *Penstæn*, le cap de l'étain ; *Mesker*, l'habitation de la campagne ; *Penbron*, le cap de la mamelle ; *Menden*, la pierre de l'homme ; *Penochen*, le cap des bœufs, ou Paimbœuf. Comment, au milieu de tous ces noms Bretons de caps, le seul *Penharang* ne le serait-il pas ? Mais il reste encore à prouver son étymologie. On n'a pu en trouver une en français au mot harangue. Suivant quelques-uns, il vient du mot latin *ara*, autel, parce que les premières harangues se faisaient devant les autels. « Il était » tremblant, dit Juvenal, comme un rhéteur qui » va parler devant l'autel de la ville de Lyon. »

Aut Lugdunensem rhetor dicturus ad aram.

Cette étymologie est loin d'être satisfaisante. Nous la trouverons plus naturellement dans le Breton. *Harangui*, signifie haranguer, en Breton. Ce mot est dérivé de *harr* et *harz*, par onomatopée, grognement, aboiement d'un chien, d'où nous sont venus les mots *harlou*, *harer*, les chiens après le loup; *harao*, *haro* (1) : cris tumultueux.

Harée, troupe assemblée pour chasser aux loups ; *harell*, armée ; *hardelle*, troupe de personnes non armées ; *harde*, *harpail*, troupe de bêtes fauves ; *harde* de chiens, de chevaux, d'oiseaux ; *haras*, troupe de chevaux, parce que toutes ces réunions se font avec de grands cris.

Le second radical est *gwich* de *gwicha*, se plaindre, gémir, crier en gémissant, comme les petits enfans ; d'où est venue l'expression *gwicharan*, pour désigner celui qui se plaint souvent et sans sujet.

Ainsi, *harangwich* signifie cris de gémissement d'un rassemblement tumultueux de personnes.

Je laisse à mes lecteurs à juger du mérite de chacune des deux étymologies.

Relativement à la cause qui a creusé la surface du

(1) M. de Caseneuve a prouvé que ce mot était en usage deux siècles avant Raoul duc de Normandie. Le moine Keron, qui vivait du tems de Pépin, père de Charlemagne, a mis dans son glossaire : *Clamat* HEREET ; *clamamus*, HAREMEES.

rocher, comment M. Richer, après être convenu qu'il est couvert de *lichens*, attribue-t-il ses cavités et ses rigoles « aux débris de la vague emportés par le vent ; » en sorte que les eaux, rejetées sur le sommet, y » creusent des sortes de bassins en y séjournant, et » tracent des conduits longitudinaux en descendant » de chaque côté ? »

La végétation des *lichens* est incompatible avec l'immersion journalière du rocher dans les eaux de la mer. Dans cette circonstance, il se couvrirait de goëmons.

M. Richer dit « qu'on ignore d'où vient à ce monu- » ment le nom de Tombeau d'Almanzor. Il suppose » qu'un jeune Gaulois, d'une famille illustre, immolé » sur ce rocher, lui aura imposé son nom. » Cette opinion m'est étrangère, et je n'ai même pas dit que cet autel fût destiné à des sacrifices humains, mais à des sacrifices en général. Or, on sait que les Gaulois immolaient des chevaux, des loups, etc. Ainsi, je ne pense pas, « qu'à raison du grand nombre de ces » pierres qui ont des creux et des raies longitudinales, » il faudrait croire *que les druïdes passaient leur vie* » *à s'égorger*; » mais qu'ils sacrifiaient le plus souvent des animaux, et quelquefois des hommes, sans être jamais assez dupes pour s'égorger les uns les autres. Quant au nombre de ces autels druidiques, il est loin d'être aussi grand que l'ont été depuis les églises et les chapelles du culte catholique en Bretagne.

M. Richer semble pencher « pour l'opinion de plu- » sieurs érudits, qui nient cette coutume affreuse, at- » tribuée par César aux druides. » César est d'une exactitude qui se vérifie à mesure qu'on l'étudie mieux ; non seulement il affirme le fait, mais il en indique les motifs et le principe sur lequel ils étaient fondés. « Ceux, dit-il, qui sont attaqués de maladies très- » graves, ou qui se trouvent dans des batailles ou » de grands périls, immolent des hommes, ou font » vœu d'en immoler. C'est parce qu'ils croient qu'on ne » peut appaiser les dieux immortels, pour sauver la vie » d'un homme, que par la perte de celle d'un autre (1). »

(1) *Qui sunt affecti gravioribus morbis, quique in prœliis ac periculis versantur, aut pro victimis homines immolant, aut se im-*

Le témoignage de César est confirmé par celui d'autres auteurs dignes de foi. Denis d'Halicarnasse, après avoir dit que les anciens, entr'autres les Carthaginois, avaient coutume d'immoler des victimes humaines à Saturne, ajoute que cela se pratiquait encore de son tems dans les Gaules (1).

Saint-Augustin cite Varron, qui dit : que les Phéniciens immolaient des enfans ; mais que les Gaulois immolaient des hommes (2).

Enfin, si les Druides n'en avaient pas sacrifié ; pourquoi les historiens Romains nous auraient-ils appris qu'Auguste défendit expressément ces immolations barbares, et que Tibère fit crucifier des personnes qui avaient enfreint cette loi ? Pourquoi, surtout, rapporteraient-ils que ce ne fut que sous l'Empereur Claude que ce culte sanguinaire fut aboli ? Cependant, il paraît que cet usage cruel avait repris par la suite, puisque Tacite, qui vivait dans le II.e siècle, et qu'Ammien Marcelin et Lampridius, qui vivaient dans le IV.e parlent des sacrifices d'hommes, faits par les Druides.

Le nom de Tombeau d'Almanzor est romantique, il est en usage parmi les gens qui tiennent un rang dans la société ; mais les paysans et les pêcheurs de la côte, qui ne lisent point de romans, lui ont conservé son ancien nom Celtique ; ils le nomment la *Pip*. L'étymologie va encore venir à mon secours, et je l'espère, donner une grande consistance à mon opinion.

Pip ou *Pib*, est, à proprement parler, le centre d'un apostume, la fistule du canal, par où l'humeur sort du corps, pour forcer la tumeur. Par extension, on l'a appliqué à tous les canaux, par lesquels les différentes humeurs sortent du corps des animaux, et, par analogie, aux tuyaux qui contiennent où laissent couler des liquides. Ainsi, ont dit *piben*, en Breton, et *pibier*, dans le Maine, en Anjou, et dans la Haute-Bretagne, pour désigner le canal naturel, par lequel l'animal mâle

---

molaturos vovent ; quòd pro vitâ hominis, nisi vita hominis reddatur, non posse aliter deorum immortalium numen placari arbitrantur.

(1) Histoire, livre 1.er

(2) *De civitate Dei, lib. 7, cap. 19.*

rend son urine. De là notre verbe *pisser*; le *pis* d'une vache; une *pipe* à fumer du tabac; une *pipe* de vin, parce que pour l'usage on le fait couler de ce vaisseau par un canal; *pipeaux*, portions de roseaux, qui forment un instrument à vent; *pibole*, flûte dans le Poitou; et dans le reste de la France, cornemuse; *pipée*, chasse aux petits oiseaux, en se servant d'un *pipeau*, ou apeau. Ce radical se retrouve, avec la même signification, dans presque toutes les langues de l'Europe, ce qui prouve sa vieille origine Celtique.

Peut-on méconnaître la juste application de ce mot *pip*, à un monument, par les rigoles duquel coulaient le sang des victimes et les libations?

J'ai observé plusieurs autels druidiques à l'Est, dans les environs de Guerande; dont un dans un petit friche, à droite en sortant de la ville, près du premier moulin à vent, sur le chemin qui conduit à la Roche-Bernard (1); sur les rochers qui environnent l'étang de Crémeur; principalement au village de Cly, sur les mamelons de granit qui l'entourent. Le premier à gauche, en sortant du village, sur le chemin de Piriac, est le plus remarquable; à Rosivan, dans la lande qu'on traverse pour aller de Pontchâteau à Besné, avant d'arriver au passage de la rivière du Brivé.

(1) On lit ce qui suit dans le rapport fait, par son secrétaire, à la société des Antiquaires de France, tome 5, page 9: « Il y a un dol-» men ou pierre levée, appelée *Pierre des Fées*, qu'on rencontre à la » porte de Guerande, lorsqu'on arrive de Nantes en cette ville, que » M. Coquebert-Monbret a visitée en 1820, sur laquelle il a trouvé, » dans des fentes, des fragmens de laine couleur de rose, liés avec » du clinquant. Dans le pays, on lui a dit que ces objets avaient été » confiés à la pierre par de jeunes personnes, dans l'espérance d'ob-» tenir la faveur d'être mariées dans l'année. »

C'est moi qui ai fait voir cet autel druidique à M. Coquebert-Monbret. Il n'a ni l'apparence d'un dolmen, ni un nom particulier dans le pays. Nous avons trouvé à sa surface huit petits bourgeons de laine filée, couleur noisette, et un neuvième en fil de galons d'or. Cela nous donna lieu de conjecturer que cette pierre pouvait être l'objet de quelques pratiques superstitieuses. M. Coquebert-Monbret, me pressant de questions sur ce que j'en pensais, je lui citai d'autres pratiques usitées parmi les jeunes filles, afin de connaître celui qu'elles doivent avoir pour mari; et je lui dis que ce que nous voyions avait *peut-être* été fait dans cette intention; mais, que je m'informerais du motif, et que je l'en instruirais. On n'a pu me donner aucun renseignement à ce sujet dans le pays.

L'isle d'Herreu, la plus proche de celle de Besné, contient un grand nombre de rochers, qui portent tous les mêmes indices ; il y en a un entre autres, qui a 84 pieds de circonférence sur 7 de hauteur. Toute la surface est couverte de bassins et de cercles. Les habitans du pays l'appellent *la cuisine du Diable* ; ils prétendent y voir ses marmites, ses poëlons, et le lit où il couchait.

Devant la chapelle de Saint Goustan, au Croisic, il y a dans le rocher une cavité qui a grossièrement les formes propres à recevoir le corps d'un homme. On dit, dans le pays, que c'était le lit de Saint Goustan pendant qu'il demeurait au Croisic. Il serait possible que les premiers apôtres du christianisme y aient bâti une chapelle, pour changer le culte ou l'usage de cette pierre, comme ils l'ont fait dans beaucoup d'autres lieux.

Indépendamment des endroits que je viens de nommer et que j'ai visités, on m'en a indiqué quelques autres où l'on trouve des pierres qui portent de ces espèces de bassins ; tels qu'un *dolmen* qui est sur le chemin de Pontchateau, à la chapelle des marais ; un rocher qui porte évidemment en creux l'empreinte d'un homme, sur le chemin de Guerande à Mesquer, dans la pièce de terre appelée *l'Ile du rocher* ; dans la Paroisse de Gahars, à cinq lieues et demie au Nord-Est de Rennes, auprès de l'église du Prieuré de Saint Exupere ; au Huelgoet, dans un vallon, au pied de rochers très-abruptes, deux pierres creusées régulièrement de plusieurs bassins qu'on appelle *le Ménage de la Vierge*.

Un médecin de notre ville, qui a demeuré à Lesneven, m'a dit qu'il y avait auprès du bourg de Plouneouristrez, deux monumens druïdiques remarquables. J'ai chargé un voyageur qui allait dans ce pays de les visiter avec soin et de m'en transmettre la description. Voici ce qu'il m'écrit, en date du 22 août dernier.

« Le premier monument druïdique est situé à 350 » toises du bourg et à 400 toises de la mer, dans un » champ nommé *Pellheuz* (Pilier de frayeur, d'hor- » reur). C'est un *dolmen* encombré par les terres qu'on » y a rapportées, il a 12 pieds de long, 9 de large et » 18 pouces d'épaisseur. Il est supporté par quatre pierres » debout. Il est semblable aux dolmens que nous avons » vus ensemble à Crossac et à Besné. »

» Le second monument est à 50 ou 60 toises du premier, dans la direction Est-Nord-Est. Il est infiniment » plus considérable. On le nomme dans le pays la » *Roche-Dievez* (*Dievez* imprudent, inconsidéré.) Il » tient au sol ; il est placé sur une petite éminence de » 18 à 20 pieds, qui domine la plaine ; sa forme est » circulaire, d'environ cent pieds de diamètre. La par- » tie qui regarde le midi va en pente. La surface est » couverte d'une infinité de cavités, parmi lesquelles on » distingue très-visiblement celles d'un bœuf et d'un » mouton ; et dans la partie la plus haute, vers le » Nord, l'emplacement propre à coucher un homme. » Ces cavités sont d'une profondeur proportionnée » aux animaux qu'elles semblent avoir été destinées à » recevoir ; et chacune d'elles a un conduit, sans doute » pour faire couler le sang des victimes jusqu'au pied » du rocher, aux yeux du peuple réuni dans cet en- » droit. L'espace est tel que cette cérémonie pouvait être » vue par 200,000 individus. »

Ce n'est pas le seul témoignage que je puisse présenter. En 1806, M. Larévélière Lépaux visita, avec deux de ses amis, les monumens Druidiques de la commune de Montfaucon, située à deux lieues au Nord-Est de Clisson. Ils sont en pierre de granit (1). Il donne d'abord la description d'une pierre branlante, située à 1500 toises de Montfaucon, à la gauche du chemin qui conduit à Saint-André.

« Elle est d'une dimension énorme ; mais depuis peu » d'années, on était parvenu, à force de léviers, à la » déplacer de dessus son centre de gravité. Avant ce » temps, un léger effort imprimait à la pierre un mou- » vement assez prolongé. »

A l'Est de cette pierre branlante, est un *dolmen* qui n'en est éloigné que de neuf à dix pieds. « C'est un » bloc très-épais, formant un triangle irrégulier et » un peu arrondi, de 27 pieds environ de tour. Cette » lourde masse, élevée sur d'autres blocs, est inclinée » à l'Est. Nous fûmes frappés de voir que, vers l'ex- » trémité Ouest-Nord-Ouest, on avait creusé dans la » pierre un bassin ovale d'un pied sur 21 pouces de

(1) Mémoires de l'Académie Celtique, tome 2, page 186 et suiv.

» longueur, avec un couloir de 27 pouces. Ce couloir se
» forme insensiblement par le rétrécissement de 6 à 7
» La profondeur de l'un et de l'autre est du bassin.
» pouces. Voici les raisons qui nous ont déterminés à
» regarder ce bassin comme travaillé de main d'homme:

1.° » Ces sortes de jeux de la nature, assez communs
» dans les grès, sont fort rares dans les blocs de granit.

2.° » La régularité du bassin et l'espèce de poli
» qu'on y remarque, donnent lieu de croire qu'il a
» été travaillé avec une substance dure, et taillée en
» pointe ou coin.

3.° » Enfin, nous avons trouvé un bassin presque
» en tout semblable à celui-ci, sur la limite d'un
» champ tout voisin.

» C'est une pierre branlante de 25 pieds de long,
» six pieds de circonférence à son extrémité Nord,
» et le double à son extrémité Sud. On la met en
» mouvement sans beaucoup de peine. Vers le milieu
» de sa partie méridionale, nous remarquâmes un bassin
» creusé dans la pierre, semblable à peu près en
» tout au premier. Or, comment peut-on supposer
» que la nature s'est plu à produire deux ressem-
» blances aussi remarquables dans ce genre-là, et dans
» le même lieu? Ce second bassin, à la vérité, a son
» écoulement à l'Orient, tandis que la pierre monu-
» mentale qui accompagne la première pierre bran-
» lante a le sien à l'Occident; mais, de cette dis-
» position même, il résulte que le sang des victimes
» ou les libations coulaient, dans l'un comme dans
» l'autre cas, au levant de la pierre branlante. »

Il y a beaucoup de ces pierres dans le Morbihan: elles seront décrites dans un ouvrage qui va paraître sur les antiquités de ce département. (1)

P. ATHENAS.

ERRATUM.

Sixième volume, page 235, ligne 17, au lieu de *mauresque*, lisez *moresque*; page 252, ligne 25, au lieu de *pratus*, lisez *pratum*; page 254, ligne 17, au lieu de *pares*, lisez *pans*.

(1) *Essai sur les Antiquités du Morbihan*, par M. Mahé, chanoine de la cathédrale de Vannes. — Un volume in-8.°, avec gravures; à Vannes, chez Galles aîné, imprimeur du Roi.

A M. HALGAN FILS,

AVOCAT A LA COUR ROYALE DE LA SEINE.

Sous la bannière de *Thémis*,
Rempli d'une noble assurance,
Mon jeune ami, de l'éloquence
Te voilà disputant le prix.
Mais, aux *muses*, dont le suffrage
Couronna tes premiers essais,
Pourquoi refuser ton hommage?
Des soins pénibles du *Palais*,
Leur doux commerce dédommage:
On a vu dans tous les états,
Et dans l'âge même où nous sommes,
On a vu souvent de grands hommes,
Des d'*Aguesseaux*, des *Catinats*,
Fréquentant aussi le *Parnasse*,
Comme aux palais, comme aux combats,
S'y trouver encore à leur place.
Rien ne peut te justifier:
On n'admettra point tes excuses.
Il faut savoir concilier
Ce que l'on doit à son métier
Avec ce que l'on doit aux *muses*.
Surtout, pour fixer le bonheur,
N'afflige plus, par ton silence,
Un ami constant dont le cœur
Veilla sur toi dès ton enfance;
Et, malgré des succès brillans,
A l'amitié reste fidèle.
Quel serait le prix des talens,
S'ils n'étaient cultivés par elle?

BLANCHARD DE LA MUSSE.

A M. BLANCHARD DE LA MUSSE.

Vous rappelez une folle espérance
Dont je m'étais, hélas! long-tems flatté:
Les lois, pensais-je, et la stricte équité,
Voilà l'objet d'une austère science;
A de tels soins vouons ma liberté.
Mais cependant n'oublions pas la muse

Qui, jeune encor, m'inspira quelquefois.
Un vain orgueil bien souvent nous abuse :
Nul feu divin n'anime plus ma voix,
Et de mon luth la corde sous mes doigts
A tout accord maintenant se refuse.
Le Dieu des vers est un maître jaloux :
De ses liens quiconque se dégage,
Ressent bientôt l'effet de son courroux,
Et son amour n'admet point de partage.
— Va, m'a-t-il dit, cœur faible et sans vertu,
Si du palais tu veux suivre le style,
N'aspire plus au laurier de Virgile,
Contente-toi du bonnet de Patru.
Sois à jamais un pilier de grand'salle,
Et souviens-toi que, non moins que Cotin,
Tous tes pareils de l'auteur du Lutrin
Ont excité la verve originale.
Ton choix est fait : eh bien, soit, je le veux ;
Du malheureux entreprends la défense,
Mais ne joins pas la lyre à la balance :
Je serai sourd désormais à tes vœux.
— Seigneur, repris-je, écoutez-moi de grace,
Vous me traitez avec trop de rigueur.
Quoi, de Thémis si j'obtiens la faveur,
De vos états il faut que l'on me chasse?
Il est pourtant tel, que bien je connais,
Qui, dès long-tems prêtre de la déesse,
Non loin de vous assis près du Permesse,
S'est honoré par ce double succès.
Si de ses vers la magique puissance
A tout lecteur sait arracher le prix,
Que de plaideurs dont la reconnaissance
Nous dit encor qu'il siégea sur les lys.
Trop indulgent, il m'en souvient, naguère
A mes accens il sourit.... en ami.
Je puis compter dans une autre carrière
Sur sa bonté, ses conseils, son appui.
Ne puis-je pas espérer comme lui.....
— Arrête, a dit le dieu d'un ton sévère,
A ces pensers ne t'abandonne pas.
Quoi, c'est de lui, dans ta tête légère,
Dont tu prétends pouvoir suivre les pas.
D'un tel destin perds à jamais l'idée ;
Tu veux plaider, plaide ; restes-en là.
Si par l'honneur ta carrière est guidée,
Elle a son prix.... Il dit, et s'en alla.
Depuis ce tems onc ne l'ai vu paraître.
Mais en lisant, sans pouvoir lire assez,
Des vers flatteurs qui m'étaient adressés,
Dernièrement j'ai cru le reconnaître.

E. HALGAN.

DORS, MON AMI.

Dors, mon ami, que les plus heureux songes
Te bercent pendant ton sommeil ;
Peut-être que ces doux mensonges
N'en seront plus à ton réveil.
Si les fils de la nuit, empruntant mon image,
Te font l'aveu de mon amour ;
Ce n'est point une erreur, sous ce même feuillage,
De moi tu l'entendras un jour.
Caresse du bonheur l'illusion chérie,
De ton esprit chasse l'effroi ;
Ah ! dors tranquillement, dors, ta fidèle amie,
Veille attentive auprès de toi.
L'oiseau, sur la branche flexible,
Soupire ses chants amoureux ;
Sa compagne l'écoute, elle est jeune et sensible :
Oh ! mon ami, quand serons-nous heureux !
Mais de nous s'approche un nuage :
Il va pleuvoir, je tremble malgré moi,
Tout nous menace de l'orage ;
Mon jeune ami, réveille-toi.

ÉLISA MERCOEUR (1).

ÉLÉGIE.

Qu'ai-je entendu ? Dans mon ame oppressée
La cloche funéraire a soudain retenti.
Toi, qui règnes dans ma pensée,
Tu n'es donc plus, fidèle ami.
C'en est fait, un affreux délire
Trouble tous mes sens éperdus :
Ma voix, qui faiblement soupire,
S'exhale en regrets superflus.
Lorsqu'une fleur est desséchée,
Par le soleil brûlant, qui vient de l'entrouvrir,
Pâle, sur sa tige penchée,
On la voit tomber et mourir.
Moi, je me faner comme elle,
Et mes yeux ne s'ouvriront plus :
Alors, dans la nuit éternelle,
Nos deux cœurs seront confondus.
Ah ! quand ils l'étaient sur la terre,
Nous croyions rencontrer le bonheur dans l'amour ;

(1) Agée de seize ans.

C'était une chimère
Qui n'a pu nous tromper qu'un jour.
J'ai tout perdu : de ma bouche brûlante
S'échappe un soupir douloureux ;
Mais, seule avec ses pleurs, ta malheureuse amante,
Ose encore former des vœux.
Je rêve..... la cloche m'éveille,
Et c'est pour gémir sur mon sort.
Dans le plus doux repos mon jeune amant sommeille ;
Moi seule j'ai senti la mort.
Quand tu fus arraché des bras de ton amie,
Quand ton ame vola vers l'immortel séjour,
Je sentis s'affaiblir le flambeau de ma vie :
Il répandait à peine un triste jour.
Bientôt, de profondes ténèbres
Succèderont à sa lueur :
La mort couvre mes yeux de ses voiles funèbres,
Son froid glace mon cœur :
Ma voix s'éteint, je cède, je succombe,
Je suis heureuse de mourir,
Puisqu'aujourd'hui la même tombe
Va pour jamais nous réunir.

ÉLISA MERCŒUR.

AGRICULTURE.

A M. L'ÉDITEUR DU LYCÉE.

Je suis, Monsieur, un des lecteurs les plus assidus de votre intéressant recueil. J'applaudis fortement au projet que vous avez conçu, d'affranchir nos sciences et notre littérature provinciale du joug que leur imposent Messieurs de la capitale. Vous et vos amis travaillez avec succès à cette louable entreprise. J'ai cependant remarqué avec peine que jusqu'ici aucun article de votre *Lycée* n'a parlé de l'état de l'agriculture dans notre Bretagne. Je ne puis croire que cet abandon du premier des arts soit volontaire de votre part ; j'aime mieux penser qu'aucun collaborateur ne s'est offert à vous, pour traiter cette partie importante. Livré, par goût autant que par état, aux travaux de l'agriculture, j'ose me présenter pour remplir cette lacune. Je n'ai pas l'amour-propre de croire que, seul dans la lice, je pourrai intéresser vos lecteurs ; mais j'aurai l'avantage d'y être entré le premier ; et j'espère qu'en attirant l'attention sur ce point, quelques-uns

des nombreux agronomes de notre pays consentiront à suivre mon exemple et à donner aussi le produit de leurs travaux et le résultat de leurs essais. J'aurai alors atteint mon but et je croirai avoir été utile à mes concitoyens.

Cependant, avant de m'agréer au nombre de vos collaborateurs, vous voudrez, sans doute, savoir à qui vous accordez votre confiance : je vais essayer de vous satisfaire.

Mon nom importe peu ; je désire que tout le monde l'ignore : en conservant l'anonyme, je pourrai m'exprimer avec plus de liberté. Qu'il vous suffise de savoir que j'habite la campagne. Je fais valoir une petite propriété que je possède à plusieurs lieues de Nantes, dans un pays vignoble et de petite culture. Occupé toute l'année des travaux champêtres et des soins d'économie rurale, je ne dédaigne pas de mettre la main à l'œuvre, quand il en est besoin, et je sais aussi bien manier la bêche que diriger la charrue. Tous les gens du pays disent que je suis à l'aise ; mais moi qui compte avec exactitude, je sais qu'après avoir payé tous les faux frais de mon exploitation dans une année de mauvaise récolte, je suis loin d'être dans l'aisance ; surtout, quand M. le percepteur, dont les vignes ne gèlent jamais, commence avec moi sa correspondance officielle.

Quoi qu'il en soit, je vous avouerai, à ma honte, que je suis peu instruit : je sais à peine ce qu'il est indispensable de savoir pour administrer un bien de campagne ; mais le peu que je sais, je l'ai profondément gravé dans la mémoire. Je n'ai qu'une teinture bien légère des sciences exactes ; vous ne devez donc attendre de moi que des choses communes et aucune dissertation scientifique. Je me garderai bien d'abandonner mon terrain qui est celui de la pratique, pour me lancer dans un pays qui m'est inconnu ; et, cela, avec d'autant plus de raison, que je pense qu'une seule expérience utile et bien faite vaut mieux que tout un livre de principes d'une application compliquée et souvent impossible.

Je sais que quelques grands agronomes *in partibus* de la capitale ont à peu près écrit sur toutes les branches de l'agriculture ; riches en préceptes géné-

raux, ils ont fait bon nombre de traités remplis de science ; j'ai lu plusieurs de leurs livres : sans blâmer leur zèle et leur bonne intention, je me garderai cependant bien d'être leur écho. Ils ont vu toute la France dans Paris et sa banlieue : tous leurs livres se rapportent au centre de la France. Si quelques-uns, sentant cette faute, ont étendu leurs recherches et se sont occupés en passant, du pays où l'on élève et où l'on engraisse les bœufs qui les nourrissent, au lieu d'étudier nos localités et d'y approprier leurs préceptes, ils ont voulu obtenir de nous un changement total dans la culture. Ne pouvant y réussir, ils n'ont pas tardé à laisser tomber du haut de leur chaire doctorale les épithètes de peuples reculés, adonnés à la routine, etc., etc. Nous sommes, il est vrai, peu avancés dans l'art de la culture, mais pourquoi prétendre nous instruire en nous donnant des leçons qui ne peuvent être applicables à nos localités. En effet, le sol de nos contrées diffère essentiellement de celui du centre de la France : l'un est compacte, glaiseux ou granitique ; l'autre est profond, calcaire et léger ; autant notre pays est traversé de coteaux et de forêts, autant celui-là est déboisé, plat et monotone ; là, nulle haie, nulle plantation ne séparent les héritages ; chez nous les clôtures sont multipliées outre mesure. La température de Paris est plus froide que la nôtre de plusieurs degrés ; nous sommes inondés de pluies fréquentes, inconnues sur les bords de la Seine ; chez nous, les vents d'ouest sont presque habituels ; les routes qui avoisinent Paris sont bien entretenues ; les nôtres sont en général dans un grand état de délabrement ; la fin que se propose le cultivateur de la Beauce et de la Brie est d'obtenir d'abondantes récoltes de céréales ; chez nous, au contraire, l'éducation et l'engrais des bestiaux tiennent le premier rang ; là, le labourage se fait avec des chevaux ; ici, le bœuf cultive nos champs ; et, comme si tout devait différer dans l'état agricole de nos deux pays, nous ne cultivons guère que le raisin blanc, et presque toutes leurs vignes sont rouges.

De quel droit, Messieurs les agronomes de Paris viennent-ils donc nous donner, en agriculture pratique, des leçons qui, fussent-elles bonnes pour eux, ne

pourraient l'être pour nous? Mais tout porte à croire que grand nombre de ces leçons ne sont bonnes à suivre pour personne. Que sont, en effet, devenues toutes ces belles découvertes annoncées avec tant d'emphase? La machine de M. Christian tant préconisée, le fameux appareil Gervais, les sécateurs, les inciseurs, etc., etc., etc. Quel serait, après cela, l'agriculteur de notre pays, assez fou pour croire ces Messieurs sur parole, et pour bouleverser son exploitation, en suivant leurs conseils? Ne serait-ce pas compromettre sa fortune? Heureusement, le bon sens de nos cultivateurs a tenu peu de compte de toutes ces découvertes aussitôt abandonnées qu'annoncées, de tous ces préceptes souvent contradictoires, venus d'en haut. Chacun de nous s'est dit: Attendons encore et tenons-nous-en, jusqu'à plus ample informé, à la pratique de nos pères.

Vous allez peut-être me juger d'après ce langage, et me croire un aveugle partisan de la routine: vous vous tromperiez. Sachez que nous aussi, pauvres cultivateurs bretons, nous faisons des progrès dans notre culture; mais ces progrès sont lents, parce que nous n'essayons rien de nouveau en grand, qu'après avoir fait des expériences locales et avoir reconnu des succès dont nous ayons tous été les témoins. Il est si désagréable d'être dupe, et il y a tant de charlatans dans tous les genres!!!

Que doit donc faire en province un écrivain qui veut s'occuper utilement d'agriculture? Reconnaissant la justesse des principes généraux publiés par les grands maîtres, il aura sans cesse sous les yeux les écrits des Olivier de Serre, des Rozier, des Chaptal. Il cherchera à modifier leurs leçons suivant le besoin des localités; il dira: Telle chose nous convient, telle chose ne saurait nous être utile. Il devra encourager les expériences, en rapporter les résultats avec des calculs positifs, indiquer celles qui seraient utiles à faire, etc., etc. Quittant surtout le ton dogmatique, il se gardera de froisser, de heurter de front nos habitudes. S'il prescrit des choses trop éloignées de l'usage commun, si son langage est scientifique, personne ne l'écoutera. Il s'agit de nous prendre tels que nous sommes, avec nos mœurs et nos usages; de nombreuses améliora-

tions peuvent être obtenues dans notre culture : une révolution complète y est impossible.

Si vous agréez, M. l'Editeur, l'offre que je vous fais, vous pouvez publier cette première lettre. Je vous enverrai de tems en tems des articles sur l'état de notre agriculture. Mon intention n'est point de faire un cours dans votre recueil ; je n'ai pas des prétentions si hautes ; je désire seulement vous entretenir de quelques modes de culture particuliers à notre pays, et dont la description peut paraître neuve et utile. J'éviterai les redites et les lieux communs, autant qu'il me sera possible : je hais les gens qui parlent pour ne rien dire.

Je ne prends cependant pas l'engagement de vous envoyer mes notes à jour fixe ; car je travaille à bâtons rompus et quand mes occupations me le permettent ; d'ailleurs, il m'en coûterait beaucoup de changer d'allure et de manière d'être.

Je suis, etc. U.

JOURNAL DE MÉDECINE.

Nous n'avons point annoncé la publication de la 3.e livraison du *Journal de la Section de Médecine de la Société Académique du département de la Loire-Inférieure*, journal qui compte déjà un nombre assez considérable de souscripteurs. Cette livraison contient : Le *Bulletin des séances de la Section* ; l'*Observation d'une maladie analogue à l'éléphantiasis*, par M. Camin ; un article sur une *Épulie volumineuse guérie sans retour par l'application du cautère actuel*, par M. Priou ; une observation sur un *OEuf humain sans germe*, par M. Legouais ; l'*Histoire d'une môle très-volumineuse*, par M. Sallion ; un article sur une *Variété du choléra morbus, observée à Nantes*, par M. Leray ; des *Observations sur l'emploi de l'émétique à haute dose, dans le traitement de la péripneumonie aigue*, par M. Amb. Laennec ; des *Observations d'irritations intermittentes ou fièvres larvées*, par M. Marion ; un article sur des *Faits relatifs à l'emploi de l'acupuncture, suivis d'un traitement de péripneumonie par l'emploi du tartre stibié délivré à haute dose*, par M. Mareschal ; des *Considérations pratiques sur la mydriase*, par M. Vital-Duval ; enfin, un article *Variétés*.

LA MATINÉE D'UN PROVINCIAL,

ou

QUELQUES CARACTÈRES,

COMÉDIE NOUVELLE EN CINQ SCÈNES.

Il n'est point de mortel qui n'ait son ridicule ;
Le plus sage est celui qui le cache le mieux.
(Regnard.)

PRÉFACE.

Antoine ? — Monsieur ? — Quelle heure est-il ? — Huit heures du matin.—Nous sommes le 24 aujourd'hui? — Oui, Monsieur. — Ah ! bon dieu ! le 24 et pas d'article ! Donne-moi donc un sujet ? — Monsieur, je ne sais trop..... Une promenade autour de la ville, par exemple ? — Le médecin m'a défendu de sortir, à cause de mon rhume. — Mais on peut voyager sans sortir de chez soi. — Oh ! Non, j'ai de la conscience ! — Alors, faites une promenade autour de votre chambre. — Un homme d'esprit a déjà traité ce sujet. — Mais toutes les chambres ne se ressemblent pas. — En province, il serait peut-être très-indiscret de dévoiler tout ce que renferme l'appartement d'un garçon. — Si vous êtes si scrupuleux, restez dans votre lit, et dictez-moi des pensées philosophiques, satyriques, etc. — Ça n'est pas mon fort, et je pourrais bien endormir mes lecteurs. — Eh bien ! écrivez tout ce qui vous passera par la tête. — Oh ! l'excellente idée, j'improvise une comédie. — Une comédie ! — Oui, une comédie de caractère. — Quels seront vos personnages ? — Tous ceux qui vont se présenter chez moi. — Ah ! Ah ! — Je serai l'interlocuteur principal, autrement dit le *compère* ; tu seras le secrétaire, qui inscrira les dialogues mots pour mots. — Mais, Monsieur, prenez garde : il pourrait bien y avoir tel

personnage qui se fâche. — De quoi.... Nous aurons dit la vérité et rien de plus: d'ailleurs les portraits seront si ressemblans, qu'ils ne se reconnaîtront pas. — Ah ! c'est vrai. Allons, je m'établis dans ce cabinet, d'où je pourrai tout voir et tout entendre, et malheur à celui qui se présente. — Attention, voilà la 1.re scène ; à ton poste.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PERRUQUIER-COIFFEUR.

(Le théâtre représente une chambre en désordre : plusieurs livres sont entassés sur une table de nuit, quelques lithographies encadrées sont placées aux quatre coins de l'appartement ; la Vénus callipige et l'Apollon du belvédère moulés en plâtre ornent la cheminée ; un chien de chasse dort dans un coin ; un sabre de cavalerie, un vieux schako de garde national, une carnassière, un fusil, des fleurets, des bottes à l'écuyère, et plusieurs habits sont jetés çà et là.)

M. Poudret, entrant et déposant, sur la table une boîte à faux toupets, et un fer à papillotes. (Habit bleu-barbeau, les manches retroussées, le regard téméraire et la voix glapissante.)

Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer. Monsieur se fait-il raser aujourd'hui ?

Moi. — C'est vous, Monsieur Poudret, très-volontiers.

M. Poudret. — Je viens un peu tard, mais c'est aujourd'hui samedi ; il y a foule à la boutt.... à l'atelier. Tel que vous me voyez, pourtant, j'ai passé la nuit dans mon laboratoire, pour confectionner du postiche : il n'y a rien de si difficile. Encore si nous n'avions que cela à faire, comme les artistes de la capitale (*il repasse des rasoirs*). Monsieur est en pleine convalescence, à ce qu'il me paraît : c'est très-bien. Il y a beaucoup de maladies maintenant. J'ai cinq de mes pratiques sur le lit. Il y en a une qui menace de me quitter ; cela me ferait de la peine : j'y étais attaché.... C'est un homme de l'ancien régime, un huissier de la chambre des comptes ; il se faisait poudrer à blanc tous les jours, et je lui frisais ses ailes de pigeons. Il ne me restait plus que celles-là. Après lui, je n'aurai que des Titus, et çà n'est pas aussi avantageux à beaucoup près. Ah ! cette coquine de révolution a bouleversé toutes les têtes..... Elle a anéanti les perruques.... C'est pour lors que nous en avons vu de durs..... Marianne, de l'eau chaude.... Oui, Monsieur,

comme dit ce comédien, dans une pièce que j'ai été voir au Grand-Théâtre, parce qu'il y est question de nous : Avant la révolution, c'était le bon tems pour les perruquiers. Là-dessus les trois quarts des spectateurs se mettent à rire ; mais ils ne savent pas que le cher homme dit la vérité. Dans ce tems-là, le commerce allait joliment. Dieu ! quelle consommation de poudre et de pommade!.... Levez la tête, s'il vous plaît.

Moi. — Si bien que vous n'êtes pas partisan de la nouvelle méthode.

M. Poudret. — Pas du tout... l'ancienne ! voilà la bonne : c'est ce que je répète à tous les jeunes gens qui commencent. Mais, maintenant, afin de conserver mes pratiques, je suis obligé d'adopter dans mon établissement un luxe inusité. Tournez la tête. Croiriez-vous, Monsieur, qu'il m'a fallu changer entièrement la boutique que j'occupe depuis quarante-deux ans, la faire repeindre à neuf, acheter un beau comptoir de bois de noyer, renouveler mon magasin de parfumerie, et faire de ma chambre à coucher un salon pour la coupe des cheveux ; sans compter les autres frais extraordinaires, j'ai fait venir un jeune homme de la capitale, qui manie très-bien à la vérité les ciseaux, le fer à papillotes, et fait des cachefolies et des faux toupets assez proprement ; mais il lui faut des appointemens considérables, et il dédaigne de faire des barbes à deux sous : c'est pourtant le fonds de l'établissement.

Moi. — Comment donc, Monsieur Poudret, vous vous lancez.

M. Poudret. — Il le faut bien, Monsieur : ma réputation se trouvait compromise, j'étais dans les arriérés, je ne pouvais pas trouver une femme comme il faut qui voulût me livrer sa tête ; je me voyais réduit à raser la pratique, à friser les tire-bouchons de nos grisettes ou les cheveux des commis-marchands.

Moi. — A propos, Monsieur Poudret, quelles nouvelles ?

M. Poudret. — Peu de choses cette semaine. Le mariage de M.^me^ *** c'est encore un secret ; mais je frise toute la maison et je sais ce qui se passe. Pas plus tard qu'hier, tenez, je fus appelé à l'*Hôtel des Etrangers* pour raser un nouveau débarqué ; il voulait garder l'in-

cognito ; mais, au second coup de rasoir je l'avais reconnu : c'était un inspecteur de.... (*Il parle bas.*)

Moi. — Diable ! vous êtes bien clairvoyant.

Poudret. — Est-ce qu'on peut nous cacher quelque chose à nous autres : j'ai appris bien des secrets importans dans ma vie.... J'ai prédit la marche de la révolution rien qu'en accommodant deux grands personnages : un novateur fougueux et un vieil administrateur. Quand je vis celui-ci quitter la poudre et l'autre cacher ses cheveux sous un bonnet, je me dis : tout est perdu ; et je ne me suis pas trompé.

Moi. — C'est ce qui s'appelle avoir un tact fin.

Poudret. — C'est tout naturel ; nous avons souvent des pratiques si anciennes : on nous regarde comme l'enfant de la maison ; alors, point de défiance ; une bonne réputation, une discrétion à l'épreuve, rendent le bourgeois communicatif, et je connais l'intérieur de plus d'un ménage, comme si j'y vivais habituellement.

Moi. — Vous devez alors être témoin de scènes bien piquantes ; et, comme je vous crois observateur....

Poudret. — Je m'en flatte : tenez, la semaine dernière encore, je coiffais un négociant : il lisait les détails du désastre arrivé à la Guadeloupe ; nous nous appitoyâmes tous les deux sur le sort de cette colonie. Bientôt, son associé entra, ils se parlèrent bas à l'oreille ; mais j'entendis distinctement ces mots : Circonstance heureuse, bénéfices certains, hausse immanquable.... Dans le monde, ma pratique passe pour un philantrope ; aux yeux de son perruquier, c'est un égoïste. J'allai après cela chez un gros rentier que l'on cite pour être un excellent père de famille : je le trouvai agité ; au troisième coup de peigne je savais qu'il venait d'avoir une querelle conjugale. Sa femme entra en pleurant, lui reprocha sa dureté, sa froideur, ses erreurs, les torts de sa conduite, et dévoila tous les secrets du ménage. Comme le cher homme n'était qu'à moitié rasé, force lui fut d'avaler jusqu'au bout la morale, et de demander une réconciliation dont je ne fus pas la dupe. Eh bien ! dans le monde, c'est un tendre époux, un bon père ; pour son perruquier, c'est un tyran domestique. J'en ai bien démasqué d'autres ! Ah ! Si je vous dépeignais tous les caractères

qui s'offrent à moi : ce jeune élégant qui étale un luxe extraordinaire et n'a pas pu encore me payer un mois d'accommodage ; cette petite femme qui semble être un modèle de fidélité conjugale, et qui me donne, pour faire des papillotes, des billets doux que je lis furtivement ; ces demoiselles, qui vont briller le soir dans un bal, et qui habitent le matin un appartement délabré ; ces..... Mais je n'aurais pas fini de sitôt si je vous faisais part de toutes mes observations. Ajoutez à cela, le chapitre des confidences : le récit des bonnes fortunes du mari, les plaintes de la femme, les espérances de l'employé, les projets de l'homme en place, les calculs des politiques, les rapports des valets, qui me tiennent compagnie dans l'antichambre, et toutes les nouvelles que m'apprennent mes pratiques du samedi et du dimanche ; vous conviendrez que je suis l'homme de la ville le mieux informé.... Monsieur, vous êtes rasé...., J'ai l'honneur de vous saluer.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

LE JEUNE DOCTEUR.

Vingt-quatre ans, tournure distinguée, mise élégante, ton tranchant.

Eh bien, quoi, mon cher, tu es indisposé ?... C'est le docteur K... qui m'a appris cela ; j'accours t'offrir mes services : un ancien ami de collège, c'est bien naturel.

Moi. — Tes services .... est-ce que tu serais.....

Le jeune Docteur. — Docteur-médecin. Oui, mon cher, et je viens de Paris, où j'ai obtenu enfin mon diplôme.

Moi. — Déjà ?....

Le Docteur. — Comment, déjà ; mais je l'ai bien gagné, cinq grandes années d'études, ça n'est pas peu de chose ; et d'ailleurs on n'en exige que quatre. Après de si longs travaux, ne voulait-on pas me chicaner sur quelques inscriptions qui me manquaient ? Mais j'ai répondu devant les examinateurs, dont l'un était mon oncle à la mode de Bretagne, avec tant de facilité, d'élégance, qu'il a bien fallu qu'on me reçoive. Je te réserve un exemplaire de la thèse que j'ai soutenue ; elle est suivie de réflexions philosophiques sur l'*acupuncture*. Cela forme une jolie brochure, imprimée par Didot, sur

papier vélin, et dédiée à un homme en place. C'est fort de raisonnemens et plein de pensées hardies : j'aime à m'écarter de la routine.

Moi. — Quoi ! n'adopterais-tu pas la doctrine des professeurs de l'école ?

Le Docteur. — Si, parbleu ! Je suis un des plus fougueux partisans de la nouvelle méthode.... C'est la bonne : on nous le prouvait tous les jours, en chaire. Mais en province, vois-tu, pour se faire un nom, on applique à cette méthode des modifications ; on a sa manière, son système ; on tranche ; cela fixe l'attention. Ah ! si je puis avoir quelque bonne maladie bien compliquée, tu entendras parler de moi.

Moi. — Tu n'a pas encore exercé..,..

Le Docteur. — Non ; ici on a des manies ; chacun a son médecin de prédilection, et nous sommes tant d'aspirans : un jeune homme a mille peines à pénétrer ; mais j'arriverai, j'ai d'excellentes protections : on m'a promis de me faire avoir avant peu des malades très-distingués, car je ne soignerai pas le peuple : il y a là tant de dégoût, de fatigues. A propos, tu n'a pas vu mon appartement, il est charmant, dans le plus beau quartier de la ville. Ne me conseillait-on pas d'aller m'enterrer à l'extrémité d'un faubourg, avec ces petits officiers de santé qui estropient les campagnards illégalement, ou ces jeunes praticiens qui ont fait leurs études en province. Mais je veux paraître : tout à l'apparence ! à Paris on ne connaît que cela : aussi mon installation me coûte près de six mille francs : c'est de l'argent bien placé. Je ne risque pas encore le cabriolet, mais mon cabinet de consultations est d'une élégance recherchée : des gravures de Jazet, une bibliothèque en acajou, des livres reliés par Simier, le buste d'Hippocrate, les lithographies de nos médecins célèbres, des rideaux cramoisis et des glaces en font un boudoir délicieux ; mon anti-chambre est très-vaste : beaucoup de tableaux, de carricatures pour amuser les patiens, deux douzaines de fauteuils, et un jeune élève qui inscrit les noms des personnes à voir.

Moi. — Mais tu te crois donc un *****, un ******?

Le Docteur. — Pas encore..... Mais que diable, si on ne cherchait pas à éblouir les gens, on ne sortirait

jamais de la foule, car maintenant, il nous tombe des nuées d'avocats et de médecins : il faut s'élever, ou se voir écraser, et se contenter comme tant d'autres d'un titre honoraire.

Moi. — Que ne restais-tu à Paris ; avec cette noble ambition, cet enthousiasme, tu aurais réussi.

Le Docteur. — Ah ! Paris ! mon cher, quel beau séjour, l'asile des plaisirs, le temple de la science d'abord. Mais à peine ai-je pu le connaître : mes cours de médecine, de physique, de littérature, mes leçons d'armes, d'équitation absorbaient tous mes momens ; c'est tout au plus si je trouvais un instant dans la soirée pour visiter les spectacles. Ah ! Dieu ! cinq ans d'études arides, quelle épreuve ! quand j'y pense ! Enfin tout est fini. Ma famille désirait que je vinsse exercer à Nantes : d'ailleurs je me devais à mes concitoyens (*Il tire sa montre*). Quoi, dix heures ! Il faut que je te quitte ; je déjeûne ce matin avec deux jeunes bacheliers et un avocat.

Moi. — Eh bien, tu oublies le motif de ta visite ?

Le Docteur. — Ah ! oui, à propos, n'est-ce pas un rhume..... cela ne sera rien : de bons consommés, de l'orgeat, point d'excès, et dans trois jours il n'y paraîtra plus. Adieu, mon cher (*Il sort en chantant un air de Tancrède*).

SCÈNE III.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE ET LE TAILLEUR.

Le maître de musique. — (*Il dépose sa boîte à violon et prend une prise de tabac.*) Eh bien, comment nous portons-nous ?

Moi. — Mal, mon cher professeur, mon rhume est tenace, je ne pourrai pas chanter aujourd'hui.

Le maître. — Qu'est-ce que cela fait, pourvu que vous donniez la note ; au reste, prenons une leçon de violon, je vous apporte un morceau superbe..... de Weber. Des variations charmantes, avec une introduction d'un style sévère..... Vous étudierez, cela. Voyons notre *concerto*.

Moi. — Mais reposez-vous donc, vous paraissez fatigué.

Le Maître. — Ah ! ne m'en parlez pas, je suis harassé... Comme cela est bien conduit : tra la la..... ..... Pensez donc que depuis cinq heures du matin je

marche, je chante, je gronde, et je joue du violon. Quel métier ! courir toute la journée le cachet sans avoir l'espoir de se faire un sort. C'est décourageant. Attention au mineur. Quelle mélodie !..... j'aime mon art, Monsieur : il est divin, enchanteur ; quand on l'exerce en amateur ; mais professer, quel enfer ! Comment voulez-vous que j'enseigne à chanter à de petites filles qui ne savent que crier, qui restent trois quarts d'heure sur une gamme, et n'ont point d'organisation musicale : cela refroidit l'enthousiasme. Ce n'est pas tout de vouloir chanter, il faut avoir de la voix, de l'ame et des oreilles ; enfin, Monsieur, j'entends tous les jours tant de notes fausses, que je finirai par ne plus jouer juste. Vive Paris, pour les artistes ! Si j'y étais, j'aurais aussi moi un cabriolet, je ferais payer mes cachets quinze francs et je n'enseignerais qu'à gens de goût. Mais il faut courber la tête en silence. En attendant, on m'offre une place avantageuse dans une petite ville du département. Je monterai une école de *Méloplaste*, je jouerai du serpent à l'église, et je professerai au collége : je serai le Baillot de l'endroit, et il n'y aura pas une noce, une fête..... Quand j'y pense, j'ai envie d'accepter.

Moi. — Mais, je vous le conseille, vous vivrez joyeusement.

Le maître. — Oui, mais la gloire, l'avancement.... Ah ! les journaux d'aujourd'hui : il faut que je me mette au courant... Commencez toujours ; l'oreille est là.... Oh ! oh ! les Grecs implorent la protection anglaise !..... O mon pays !..... Soutenez la note..... Il est donc bien redoutable, cet Ibrahim-Pacha ! Que fait-il maintenant..... Ah ! nous y voici..... Et le général Roche..... Fa naturel, monsieur, fa naturel..... Ceci devient intéressant..... Attention..... Une grande affaire..... Détachez-moi bien ces notes-là..... Allons, je suis assez content..... Ils seront vainqueurs..... Vous avez manqué de vigueur, écoutez-moi bien (*Il joue*).

LES PRÉCÉDENS, LE TAILLEUR.

Le Tailleur. — Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer, je vous apporte l'habillement complet que vous m'avez commandé : c'est tout-à-fait dans le dernier goût.

Moi. — Mais ces pantalons ressemblent véritablement à des jupons.

Le Tailleur. — C'est ainsi que les portent tous les jeunes gens comme il faut de Paris.

Le Maître. — Continuerai-je?

Moi. — Oui, continuez, je vous écoute..... Que pensez-vous de ce drap?

Le Tailleur. — C'est faible : si vous m'aviez fait l'honneur de choisir dans mon magasin, je vous en aurais donné d'excellent... Je vous demande, pardon si je vous ai fait attendre, mais nous avons tant d'ouvrage; puis voilà le tems de vendanges, les miennes vont commencer.

Moi. — Vous êtes donc propriétaire?

Le Tailleur. — Si vous voulez... une jolie petite maison, quelques arpens de vigne; c'est peu de chose; mais je vais là le dimanche me délasser de mes travaux. Puis, j'aime la vie champêtre, le calme.... Voyez-vous, la fraicheur,..... c'est là qu'on respire enfin. Si Monsieur veut me faire l'honneur de venir visiter mon petit ermitage et goûter mon vin, il verra un pays superbe, abondant en gibier; on chasse, on pêche, le soir on danse avec nos bons campagnards. Ces plaisirs-là valent bien le vain fracas de la ville. Vous savez, Monsieur, que je fais agrandir mon magasin, j'augmente le nombre de mes jeunes-gens, je veux me lancer dans les affaires. Je ferai la pacotille; si Monsieur veut s'intéresser dans une expédition que je médite.

Moi. — Je vous remercie. Le commerce va donc bien?

Le Tailleur. — Au contraire, Monsieur, nous sommes à la vérité continuellement occupés, mais les crédits nous accablent.... Voici votre mémoire,.... si vous voulez y jeter un coup d'œil... Oui, Monsieur, c'est un état bien fatiguant que le nôtre, aussi, encore deux ans de travaux et je me retire à ma maison de campagne, pour vivre en bon bourgeois sans ambition.

Moi. — Mais voilà un mémoire bien élevé.

Le Tailleur. — Tout est au meilleur marché : je perds 10 p. o/o sur le manteau que je vous ai fourni.... Si Monsieur veut examiner le tout, j'enverrai demain mon jeune homme; car j'ai des réparations à faire à mon ermitage. Quand vous voudrez bien venir m'y visiter, je me ferai un plaisir de vous offrir ma soupe. J'ai l'honneur de vous saluer (*Il sort*).

Moi, au Maître de musique. — Où sommes-nous?

Le Maître de musique, qui a repris les fourneaux. — En Turquie : mais je m'esquive, car je suis en retard. j'emporte vos journaux, pour les montrer à un violoncelle de mes amis qui s'intéresse infiniment aux affaires des Grecs.

Moi. — Voici votre cachet.

(*Le maître de musique sort*).

SCÈNE IV.

LE SURNUMÉRAIRE ET L'AVOUÉ.

Le Surnuméraire (*mise soignée, tournure tout à fait distinguée*). — Eh! bon jour, que deviens-tu donc ; je te cherche partout; tu es malade, on m'a dit cela : guéris-toi, mon cher, guéris-toi, et bien vîte ; la semaine prochaine, je t'emmène chasser : nous ne faisons que cela, mon chef de bureau et moi. J'ai un chien unique. Tu ne sais pas, je suis en marché pour une jument normande : corps superbe! A propos, il faut que je te donne des nouvelles : tu n'as pas vu le manége d'Avrillon? C'est un charmant écuyer ; j'ai déjà pris quelques leçons. On trouve que j'ai beaucoup d'aplomb et de grâces. Au théâtre, nous avons le *Roman* : c'est une comédie nouvelle, il y a du bon, mais c'est trop long : ça dure deux heures. Et *Jocko*, eh ! c'est drole, je t'en réponds : ce diable de Girel est impayable ; c'est que c'est bien cela : mais la pièce ne vaut rien..... Mlle Bousigue est séduisante en sauvage. Le ballet de la *Laitière Polonaise* n'a pas réussi....

Ah ! voilà des romans nouveaux : Victor Ducange, c'est mon auteur de prédilection, il est plus amusant que Walter-Scott, il va droit au fait lui. Tiens, tu as ce nouveau morceau qu'on a chanté hier chez M. ****, il faut que je l'essaie.....

L'avoué (*entrant avec une liasse de papiers sous le bras*). — Bonjour, Messieurs. (*à moi*) J'accours vous faire part de votre affaire ; car je n'ai qu'un moment à vous donner : il y a vingt personnes qui m'attendent chez moi. Tenez, voici toutes les pièces mises en ordre par mon premier clerc. (*Au surnuméraire*) Ah ! vous faites de la musique, que je ne vous interrompe pas. Je ne puis plus chanter, moi. J'ai tant d'affaires : je suis excédé.

Le Surnuméraire. — Mais on dit que c'est une excellente charge que celle d'avoué.

L'Avoué. — Oui, parfois, mais trop de travail : une aridité et un contentieux qui font mal. Cela vaut toujours mieux que la charge d'avocat. Lorsque je l'étais, je restais des journées entières à attendre les cliens ; dans l'espace de dix-huit mois, je dépensai plus de six mille francs, et je donnai quatre consultations à un franc cinquante centimes ; je plaidai une fois d office au conseil de guerre ; et, comme je n'étais pas préparé, je perdis tout-à-fait la tête. Une autre fois, je fus débouté de ma demande au tribunal de commerce, et je ne pus jamais accrocher une affaire au tribunal civil. Pensant bien alors que je ne deviendrais jamais un Dupin ou un Berryer, j'achetai une étude d'avoué, un peu cher, à la vérité; mais, dans deux ans, je la revendrai avec bénéfice. Après cela, je guette un notariat: cela vaut encore mieux. J'exerce quelques années ; puis je deviens spéculateur sur les bâtimens; je fais démolir et rebâtir : on dit que cela rapporte beaucoup maintenant. Du reste, je suis assez bien : mon étude est très-achalandée; j'ai trois clercs, un courantin, et mon anti-chambre ne désemplit pas. Si vous me voyiez dans mon fauteuil de maroquin vert, écoutant gravement toutes les demandes : j'ai l'air d'un magistrat. (*Apercevant des fleurets*) Parbleu, il faut que je vous apprenne un coup charmant. (*Au Surnuméraire*) En garde... Tenez... une... deux... Parez... touché... Hein !

Le Surnuméraire. — Pas mal; il est joli... Et celui-ci, voyez : je dégage.... Ah ! bien paré.

L'Avoué. — Ah ! mon dieu ! dix heures et demie ! J'ai une vente à éteinte de bougie. (*à moi*) Eh bien, vous avez examiné les pièces: tout est en règle. Demain, je vous enverrai la note des frais ; car ces greffiers, ces huissiers, sont si pressés.... Je vous salue, Messieurs (*Il sort*).

SCÈNE V.e

LE DÉJEUNER DE GARÇONS.

Il est onze heures. Le théâtre représente une table bien servie. Il y a quatre convives ; mais la conversation devient tellement bruyante, qu'on peut à peine saisir

quelques mots au passage. — C'est un jeune libraire de Paris qui dévoile tous les secrets du commerce littéraire de la capitale : quelle est la recette la plus en usage pour faire promptement un résumé ou un manuel ; comment une foule de jeunes écrivains travaillent à tant la page pour les auteurs en réputation, lesquels se bornent ensuite à inscrire leurs noms et qualités sur la première page du livre ; comment chaque éditeur a son rédacteur à gages qui, à la publication des ouvrages nouveaux, fait autant d'articles qu'il y a de journaux, ayant bien soin de les écrire dans l'esprit politique de chacun d'eux, articles que ces journaux insèrent ensuite à tant la ligne, ou par abonnement. — C'est un gros employé des douanes qui dit des gaudrioles, fait des calembourgs, et regarde sa montre à chaque instant, dans la crainte d'arriver trop tard à son bureau. — Le jeune surnuméraire, de son côté, parle de ses bonnes fortunes et de la chronique scandaleuse. — Le punch coule, les cigares sont allumés, la conversation est montée sur un ton plus que badin.....

.....

Le gros employé est retourné depuis long-temps à son poste, le libraire va visiter ses confrères nantais, et le surnuméraire se décide à aller lire les journaux à son bureau.....

.....

Le plus grand silence règne dans l'appartement.

POST-FACE.

Antoine! — Monsieur! — Quelle heure est-il. — Deux heures de l'après-midi. — Où en sommes-nous. — A la cinquième scène. — Cela suffit, termine et porte le tout chez l'éditeur. — Mais la dernière scène n'est qu'indiquée ; il y a des lacunes. — C'est ce qu'il faut pour un dénouement : mets plusieurs lignes de points. — Mais, Monsieur, on ne croira pas.... — Tant mieux, il ne faut pas de scandale en province.

Va, et laisse-moi dormir en paix, maintenant mon article est fait.... Donne, que je signe.

Pour copie conforme :

LE JEUNE FLANEUR.

TABLEAU DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES, *faites à l'Observatoire de Nantes, à 25 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des eaux moyennes de la mer. — Baromètre réduit à la température de la glace fondante.*

AOUT 1825.

JOURS DU MOIS.	MATIN, à sept heures.							SOIR, à trois heures.						ÉTAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
	Phase de la Lune.	Barom. méthq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à chev.	Vents.	Barom. méthq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à chev.	Vents.	
		mct.	p. l.					mèt.	p. l.					
1		0,759	28,0,5	+22,5	+18	43	s. s. o.	0,760	28,1	+30	+24	40	s. o.	Brume le matin, ciel levé, soleil, vent.
2		0,762	28,1,9	+23,6	+19	45	ouest	0,762	28,1,9	+27,5	+22	50	s. o	Nuageux, soleil, brume, pluie le soir.
3		0,763	28,2,3	+18,6	+15	80	nord	0,762	28,1,9	+25	+20	55	s. s. o.	Brume épaisse, nuageux, couvert.
4		0,756	27,11,2	+21,2	+17	52	s. o.	0,752	27,9,5	+22,5	+18	60	s. o.	*Idem*, pluie le soir, tempête.
5		0,752	27,9	+20	+16	62	s. o.	0,752	27,9	+22,5	+18	63	ouest	Brume, nuages, soleil, vent, petite pluie.
6		0,757	27,11	+20	+16	55	o. s. o.	0,758	28	+22,5	+18	54	ouest	*Idem idem, idem.*
7	☾	0,758	28	+20	+16	58	o. s. o.	0,758	28	+23,6	+19	60	s. o.	*Idem idem*, calme.
8	o h. 7' matin	0,758	28	+20	+16	64	sud	0,757	27,11,5	+22,5	+17	65	s. s. o.	*Idem idem, idem.*
9		0,757	27,11,5	+18,6	+15	58	s. s. o.	0,756	27,11	+21,5	+17	64	s. o.	*Idem idem*, pluie.
10		0,758	27,11	+16,2	+13	58	s. s. o.	0,760	27,11	+20	+16	54	n. o.	*Idem idem, idem.*
11		0,759	28,0,5	+13,6	+11	62	n. n. o.	0,762	28,1,4	+20	+16	60	n. o.	Petite brume, nuages, soleil.
12		0,762	28,1,9	+13,6	+11	58	n. o.	0,761	28,1,4	+21,5	+17	56	n. o.	Petite brume, ciel ferein, soleil.
13		0,758	28	+18,1	+14,5	58	sud	0,754	27,10,3	+18,6	+15	65	s. o.	Bru. le mat., nuages, soleil, grand vent, pl. le soir.
14	●	0,752	27,9,5	+19,4	+15,5	75	ouest	0,752	27,9,5	+21	+16	72	n. o.	Couvert, pluie, vent.
15	6 h. 5' matin.	0,753	27,9,9	+18,6	+15	65	ouest	0,754	27,10,3	+21,6	+18	65	ouest	Nuageux, couvert, vent.
16		0,757	27,11,5	+21,2	+17	62	onest	0,757	27,11,5	+20	+16	68	ouest	Nuageux, soleil.
17		0,758	28	+18,6	+15	70	o. n. o.	0,759	28,0,5	+20	+16	61	ouest	Brume, nuages, soleil, vent.
18		0,759	28,0,5	+18,6	+15	68	nord	0,760	28,1	+21,5	+17	58	nord	Nuageux, soleil, vent.
19		0,764	28,2,8	+18,6	+15	69	nord nord	0,764	28,2,8	+18,6	+15	50	nord	Brume, nuages, soleil, vent.
20		0,764	28,2,8	+16,2	+13	45	nord	0,765	28 3,2	+21,5	+17	50	nord	Ciel levé, soleil, vent.
21	☽ 9 h. 27' soir.	0,765	28,3,2	+17,5	+14	58	e. n. e.	0,764	28,2,8	+21,5	+17	45	n. e.	*Idem idem, idem.*
22		0,763	28,2,3	+17,5	+14	63	n. e.	0,760	28,1	+18,6	+23	80	n. e.	*Idem idem, idem.*
23		0,760	28,1	+18,5	+15	55	est	0,759	28,0,5	+20	+23	45	n. o.	*Idem idem*, petite brumeu
24		0,759	28,0,5	+21,2	+17	55	s. s. o.	0,759	2 80,5	+20	+24	48	s. o.	*Idem idem, idem.*
25		0,759	28,0,5	+21,5	+18	53	n. n. e.	0,758	28	+21,8	+15,5	48	sud	*Idem*, calme, couvert le soir, petite pluie.
26		0,759	28 0,5	+21,2	+17	60	n. e.	0,759	28,0,5	+21,2	+25	70	s. o.	Couvert, nuageux, pluie le soir.
27		0,759	28,0,5	+24,4	+19,8	62	sud nord	0,759	28,0,5	+20,2	+21	60	s. s. o	Brumeux, couvert, pluie.
28	⊙	0,759	28,0,5	+18 6	+15	62	n. e.	0,760	28 1	+23,6	+19	60	n. n. o.	Brumeux, nuageux, soleil.
29	11h 53' matin.	0,762	28,1,9	+16,3	+13,5	60	e. n. e.	0,762	28 1 9	+20 5	+22	58	n. e.	*Idem idem, idem.*
30		0,761	28,1,4	+18 6	+15	60	e. n. e.	0,761	28,1,4	+18 4	+28	54	n. e.	Ciel ferein, soleil.
31		0,759	28 0,5	+20	+16	55	e. n. e.	0,759	28 0,5	+21,6	+23	50	n. e.	*Idem idem*, vent.

RÉCAPITULATION jusqu'au 31 Août 1825.

Baromètre....	Plus grande élévation.	= 28 p 3,2 lg.	= 0,765 mill.
	Moindre élévation.	= 27 9	= 0,751 mill.
Thermomètre.	Plus grand degré de chaleur	+ 25 5 Réaumur.	= 31,8 centigrades.
	Moindre degré de chaleur	= 11 Réaumur.	= 13,6 centigrades.
Hygromètre à cheveux.	Plus grande humidité	= 72 degrés.	
	Moindre degré	= 42 degrés.	

Jours dont le vent a soufflé.	
Du N.	6
N.-E.	4
E.	2
S.-E.	0
S.	6
S.-O.	4
O.	6
N.-O.	3

Nombre de	
beaux jours	24
couverts.	6
pluie.	10
grêle	0
vent	17
gelée	0
tonnerre.	0
neige [petite].	0
brouillard.	0

Il est tombé 0m 62 mill. de pluie sur la plate-forme de l'Observatoire, du 1.er au 31.

Eau en évaporation exposée au soleil — 0m, 254 mill.

HUETTE, *Opticien.*

6.e Volume. An 1825. 35.e Livraison

LE LYCÉE ARMORICAIN.

CHATEAUX DE BRETAGNE.

LE CHATEAU DE BREZAL (1).

Le château de Brezal est sur la route de Landiviziau à Landerneau ; il est placé sur une montagne d'où l'on découvre au loin quelques clochers, des bois et des villages dispersés çà et là dans les vallons, sur les coteaux. Au bas de la montagne, est l'étang avec son vieux moulin. A quelques pas de là, coule la rivière d'Elhorne, et sur l'une de ses rives se présente l'antique chapelle de Pont-Christ, et son petit clocher, aux armes des Brezal ; c'était jadis l'église du château : elle est entourée de quelques ifs, dont la teinte sombre et triste s'accorde parfaitement avec les murs tout noirs de la chapelle et les ruines répandues sur cette plage dévastée ; mais les avenues du château, son parc, ses charmilles et ses bosquets ont disparu. « Et ces » dryades affligées, et ces vieux sylvains qui ne savent » plus où se retirer ; tous ces anciens corbeaux établis » depuis deux cents ans dans l'horreur de ces bois ; ces » chouettes, qui, dans cette obscurité, annonçaient, » par leurs funestes cris, les malheurs de tous les » hommes, tout cela fait aujourd'hui des plaintes ; et » qui sait même si quelques-uns de ces vieux chênes » n'ont pas parlé comme celui où était Clorinde ? »

Une ancienne chanson bretonne (2) apprend qu'au

(1) En Plounéventer.

(2) C'est peut-être de cette chanson qu'a voulu parler Rhéginon, lorsqu'il dit qu'il a extrait ce qu'il rapporte des guerres de Morvan, d'un livre presque breton, *hoc inquodam libello reperi plebeio et rusticano sermone composito.*

IX.e siècle le roi Morvan avait soutenu un siége, dans son château de la Roche (1), contre un des lieutenans de Louis-le-Débonnaire, qui s'était retranché près du château de Brezal, dans un lieu nommé *Camp-Loïs*, c'est-à-dire, *Camp-de-Louis*. Un grand nombre de Bretons avaient abandonné leur prince pour passer à l'ennemi, ce qui avait fait donner à ce dernier château le nom de *Brez-al* ou *Breiz-al*, qui signifie *autre Bretagne*, ou *Bretagne opposée*.

Après la mort de Morvan, en 818, les Bretons élurent pour roi Viomarch, prince de Léon, lequel, après avoir bien tourmenté la France, fut enfin pris et massacré dans son château de Brezal, l'an 825.

En 1520, ce château, qui n'était plus qu'un manoir (2), appartenait à Guillaume de Brezal, dont le jurisconsulte Baron (3) a vanté les chiens de chasse, même en traitant du droit romain : *Venaticos canes*, dit-il : *cujuscumque generis clarissimos vidimus in Baroniâ Leonensi Britanniæ Armoricæ, quùm in amœnis ædibus viri genere, moribusque nobilis Gulielmi Brezalii ageremus, viri omnium quos novi in venatu felicissimi.* Sir Guillaume, après avoir chassé la plus grande partie de sa vie, fit creuser un étang, puis bâtir un moulin, et puis après il trépassa, *et cætera.*

Voici des vers sur cet étang, adressés au châtelain de Brezal, M. de Kersauson, en 1773, par l'un des troubadours du château, l'aimable abbé de Boisbilly. (4)

Mon grand amour pour les choses antiques
M'a fait aller jusqu'à votre moulin,
Pour déchiffrer ce qu'un vieil écrivain
Y mit jadis en lettres très-gothiques :
Pour ce travail, notre cher chevalier (5)

---

(1) La Roche-Morice ou Morvan. Voyez le *Lycée*, t. 2, p. 346.

(2) Suivant un aveu du 10 janvier 1483, le manoir de Brezal, avec ses étables, crèches, granges, vergers, relais, issues, etc., couvrait une surface de cinq arpens.

(3) Eguiner Baron, né en Léon, en 1495, professa le droit à Angers, à Poitiers et à Bourges. Il mourut dans cette dernière ville le 22 août 1550. Cujas l'appelle le Varron et le Papinien de la France.

(4) Mort chanoine de Quimper : « il faisait les vers avec la facilité, » l'incorrection et les grâces de Chaulieu, de Chapelle et de Bachau- » mont (Cambry.) »

(5) Le chevalier de Kersauson.

A voulu bien avec moi s'allier.
Vous eussiez vu le fils de la meûnière,
Tout ébahi de notre attention,
A contempler et lorgner cette pierre,
Pour déchiffrer la vieille inscription.
Le chevalier voudra bien me reprendre,
Si par hasard je vous la rendais mal.
Elle est ainsi (si je l'ai pu comprendre) :
En l'an mil cinq cent vingt, Guillaume de Brezal
Et Marguerite Sénéchal,
Seigneurs de céans, firent faire
Cet étang avec le moulin,
Sur le devis et le dessin
D'un maçon, dont le nom est aussi sur la pierre. [1]
D'avoir tout déchiffré je n'étais pas peu fier ;
Je revenais dîner tout plein de ma lecture,
Lorsque soudain, par aventure,
Une voix m'a crié : *tu n'as rien découvert.*
A dire vrai, de ma nature
Je ne suis pas autrement valeureux ;
Mais mon habit permet d'être peureux.
De tout mon corps je tremblais, je vous jure,
Ne voyant pas d'où venait cette voix,
Alorsqu'un faune, habitant de ces bois,
S'est apparu. J'avais la peur empreinte
Dans mon maintien, sur chacun de mes traits ;
Mais il m'a dit : « N'ayez aucune crainte,
Vous vous trompiez, et je viens tout exprès
» Non vous effrayer, ou vous nuire ;
» Mais seulement pour vous instruire,
» Sur l'origine de l'étang,
» De ces bois étant habitant. »
Or donc, voici ce qu'il m'a dit ;
Je vous rendrai mot pour mot son récit :
Chaque ruisseau, fleuve ou rivière
Va porter ses eaux dans les mers,
Ainsi que les siècles divers,
Dans l'abyme des tems, ont tous leur fin dernière ;
Et le tems et la mer sont *le fleuve d'oubli :*
Il reçut dans son sein, les héros et leur gloire,
Et des faits éclatans, dont à peine aujourd'hui
On se rappelle la mémoire.
Le Nil dans cet abyme affreux
A su précipiter, avec ces flots rapides,
Jusqu'aux noms de ces rois, en leur tems si fameux,
Qu'ils crurent consigner pour nos derniers neveux

---

(1) Voici cette inscription telle qu'on la lit encore au-dessus de la porte du moulin : *L'an mil : cinq CC : XX : Guille : de Brezal : et Marguerite le Seneschal : S.r et D.e de Brezal : firent : faire : cet étang : et moulin : au devis de Ollivier Garric.*

En élevant les pyramides.
Avec les eaux du Tibre, en ces gouffres avides,
Se sont perdus mille faits des Romains...
Le Danube y porta la valeur des Germains.
Avec les ondes du Granique,
Ont passé tous les noms des généraux divers
Qu'Alexandre menait conquérir l'univers ;
Dans le royaume britannique,
La Tamise porta jusques au fond des eaux
La mémoire de cent héros,
Que leur zèle patriotique
Fit périr sur des échafauds.
Dans l'océan, avec la Seine,
Chilpéric, Childéric, Alaric sont fondus ;
De leurs exploits on se souvient à peine :
Ils ont été.... Ils ne sont plus !....
Mais, lorsque le ruisseau qui baigne ce bocage
Vers le *fleuve d'oubli* voulut couler ses eaux,
Le fleuve courroucé lui refusa passage :
« Ne mêlez point, dit-il, vos flots avec mes flots ;
» Je perdrais bientôt l'avantage
» De ce nom que j'ai fait en tous lieux publier :
» Car, vous arrosez un rivage
» Qu'on ne peut jamais *oublier*. »
Du ruisseau de Brezal, la course suspendue,
Accumula ses eaux dans ce vallon charmant,
Et son onde ainsi retenue,
Forma dans ce lieu cet etang.

J'ajoute à ces vers la lettre écrite par les habitans de Brezal à la châtelaine de Kerjan, M.me la marquise de Coatanscours (1). Cette lettre est du 11 février 1773 :

Ce jour, onzième février,
Devant moi, soussignant notaire,
Rapportant à l'extraordinaire,
En l'absence de mon Barbier (2),
Sont comparus, en leurs personnes,
Deux Agathes ; une Pouponne
Qu'assistait son aimable sœur (3) ;
De Brezal, les dame et seigneur [4],

---

(1) Que M. Kératry a cruellement traitée dans son roman des *Beaumanoirs*. Il aurait dû pourtant se rappeler la fin si douloureuse de cette femme bienfaisante, dont tout le crime fut d'avoir aimé les pauvres. Depuis trois jours on avait reçu l'ordre de ne point l'arrêter ; et, nonobstant cet ordre, on l'arrête, on la juge, on la conduit à l'échafaud. (1793.)

(2) M. Barbier de Lescoët, de Lesneven.

[3] Pouponne et Sansonne étaient les deux demoiselles de Kersauson, riches héritières, dont l'aînée épousa M. de Tinteniac, et la cadette M. de Montbourcher.

[4] M. et M.me de Kersauson, propriétaires de Brezal.

Leur frère ; l'aimable Emilie ,
Et l'orateur de la patrie [1];
Et sainte Kerdanet; enfin ,
Un chevalier , votre cousin ,
[Le reste de la compagnie
Nous ayant quitté ce matin.]
Tous lesquels, sous leur signature,
A moi, notaire rapporteur,
Ont donné pouvoir et procure,
De vous témoigner leur douleur
De votre subite partance ,
Dont ils ont grande doléance
Ainsi que moi , régistrateur.
Pour calmer notre inquiétude ,
Sur les tristes événemens,
Chutes , culbutes , accidens ,
Qui , dans une saison si rude ,
Sont plus fâcheux qu'en aucun tems ,
Et qui peuvent être fréquens
Dans le chemin, qui de céans
Conduit à votre solitude. [2]
Nous vous prions de nous mander ,
Aux fins de nous tranquilliser ,
Si la neige couvrant la terre ,
Et ne laissant pas distinguer
Le plat chemin d'avec l'ornière ,
Le Phaëton octogénaire [3]
Ne vous aura pas fait verser ?
Si par le froid et par la brise ,
Vous n'avez pas été surprise ?
En pareil cas , un enrouement
Est une chose assez commune ,
Et, pour vous le dire en passant ,
[Car , nous tenons toujours rancune] ,
Vous méritez tel accident ,
Pour nous quitter si brusquement ,
Malgré les justes remontrances ,
Les plaintes et les doléances
De toute une société
Qui vous respecte , qui vous aime ,
Et qui ressentait peine extrême
De votre pertinacité.
Notre espérance tout entière
Portait sur un certain sapin ,
Qui , pour servir de barrière ,

---

[1] Le chevalier de Kersauson, qui a figuré avec avantage à plusieurs tenues des Etats.

[2] Le château de Kerjan est situé effectivement dans un pays désert. J'en ai parlé au 3.e vol. du *Lycée*, p. 100.

[3] Le cocher de M.me de Coatmscours, âgé de plus de 80 ans.

Etait tombé dans le chemin :
Nous nous flattions que, retenue
Par un obstacle de ce poids,
Vers nous vous seriez revenue ;
Mais ceux qui vivent sous vos lois,
Ont rendu vaine l'espérance
Que nous avions de ce retour ;
Ils trouvent longue votre absence,
Ne fût-elle que d'un seul jour,
Pour vous revoir rien ne leur coûte ;
Et, bien à notre grand regret,
Ils ont débarrassé la route.
De cet officieux méfait,
Vous n'avez pas un seul sujet
Qui ne voulût être complice,
Parce qu'aucun d'eux n'ignorait
Que vous rendre un petit service,
C'est prêter à gros intérêt.
Après une haute lecture
De l'acte, par moi rapporté,
Mes commettans, avec bonté,
Tous, et chacun m'ont assuré,
Que j'avais rempli leur procure ;
Et de plus ils ont décidé
Que, suivant le style usité,
J'en devais faire la clôture.
Fait et passé dans un séjour,
Où des parens le vif amour,
Et la tendresse sans égale,
De la piété filiale,
Reçoivent le tendre retour ;
Où l'on est simple avec noblesse,
Enjoué, libre avec sagesse,
Et vertueux avec gaîté ;
Où la plus sage charité
Soulage en tous tems la détresse,
Des peines de l'humanité ;
Où tout plaît, où tout intéresse...
Mais ici, je suis arrêté,
Et de pleinière autorité,
On m'interdit mon ministère,
Et cependant, en bon notaire,
Je rapportais la vérité.
Mais sous peine de nullité,
Conformément à l'ordonnance,
Je dois de tout le comité,
Référer ici l'assistance.
Le tout conclu dans la présence,
De tous ceux nommés ci-dessus ;
Savoir : la gaîté, les vertus,
L'enjouement, et plus d'une grâce,
L'amitié, l'esprit, le talent,

Et paraphé du soussignant,
Boisbilly, notaire au Parnasse.
Et cet acte notarié,
Paraissant sujet à contrôle,
A l'instant il y fut visé,
Sans qu'il en coûtât une obole.

MIORCEC DE KERDANET.

WALTER-SCOTT.

On éprouve un véritable embarras, quand il s'agit de juger les grandes réputations contemporaines. Si l'on prend le parti de la critique, on a l'air de ne s'écarter du sentiment de la foule que pour s'en distinguer ; si l'on approuve, on ne paraît adopter le sentiment commun que pour mettre à couvert sa responsabilité littéraire. Il y a deux écueils également difficiles à éviter, l'exagération et le dédain. L'amour-propre, qui est le mobile de tous les travaux littéraires, trouvant également son compte, soit qu'on l'exalte comme une grande ame qui se met à l'unisson de ce qui est aussi grand qu'elle, soit qu'on méprise ce qui n'est pas digne de soi. Il s'ensuit une fausse réserve qu'on porte aussi bien dans la louange que dans le blâme. On n'ose ni admirer pleinement, ni rejeter avec candeur. On a, pour ainsi dire, perdu son à-plomb et on ne se tire de là fort souvent que par cet artifice usé qui consiste dans un applaudissement mêlé de restrictions, ou dans une critique qu'on fait suivre de quelques louanges insignifiantes.

Qu'arrive-t-il, c'est que les restrictions dont on accompagne un éloge, de peur de se compromettre, sont précisément ce qui en détruit l'effet. Il y a des ouvrages d'une perfection telle que les défauts que nous leur supposons ne s'y trouvent pas. Notre critique, dans ce cas, donne de nous l'idée d'un homme qui ne consulte les autres que pour savoir s'il est bien vrai qu'ils aient reçu comme lui telle impression, et qui ne blâme pas, parce que la nature

lui dit de le faire, mais parce que les préjugés sociaux lui ont appris que rien n'étant parfait sur la terre, il faut nécessairement, pour qu'un éloge soit vrai, qu'on y trouve la part de la critique.

Il y a quelque chose de plus tranché dans les jugemens que nous portons sur les grands hommes des siècles antérieurs. Ces hommes appartiennent à la postérité, et la postérité, sans préventions et sans engouement, aperçoit toujours les choses sous leur point de vue véritable. Son tribunal, comme celui de la loi, ne connait pas l'indulgence, mais la justice. Elle loue ou elle blâme, parce qu'on peut considérer comme bonne ou comme mauvaise une chose qui plaisait ou déplaisait aux hommes il y a deux siècles, et sur laquelle ils ont porté le même jugement chaque fois que les intérêts du moment ou les passions de l'époque se sont tues devant la conscience. Il y a dans chaque siècle des agitations tumultueuses qui étourdissent celui qui est dans la foule, mais que la postérité, qui est déjà loin, n'entend plus. Vous ne voyez pas d'ici les longues flèches de la cathédrale gothique qui s'élèvent à l'extrémité du paysage. Le nuage de poussière qui s'étend sur la route en est la cause. Mais laissez passer ceux qui parcourent comme vous cette route bruyante et qui se hâtent de juger de l'effet du monument à travers les nuages qui l'obscurcissent. La foule passe, l'air s'épure, vous êtes seul, et c'est à vous seul qu'il est donné d'admirer le spectacle imposant que présente la vieille basilique.

Faisons en sorte aussi nous que la poussière contemporaine ne nous empêche pas de considérer, sous son point de vue véritable, le monument vivant que l'Ecosse présente aujourd'hui à l'Europe éclairée. Pour cela, éloignons-nous de lui de quelques siècles, et tâchons de juger Walter-Scott comme un ancien. L'attrait de la nouveauté n'ajoutera rien à l'intérêt de ses livres. L'admiration universelle dont ils sont l'objet ne les recommandera pas davantage; car nous savons que le génie a souvent été méconnu, et le bel esprit récompensé. Nous ne considérerons pas comme un titre de gloire d'avoir donné à un genre décrié une forme plus vraie; car ce serait dire à Walter-Scott qu'il n'a réussi que parce qu'on était las des mauvais ou-

vrages. Succéder à la sottise est un bonheur et non pas un mérite. Il faut, pour avoir des droits à la reconnaissance des hommes, des qualités positives, qu'on tire de soi seul, et non pas des avantages relatifs dont on n'est redevable fort souvent qu'au siècle et au pays qui nous ont vus naître. Quitter une mauvaise route pour en prendre une meilleure est d'un bon esprit; mais ce n'est pas seulement ce qu'on attend du génie : pour lui, c'est la moindre des choses. Il serait aussi ridicule de complimenter le génie de ce qu'il a été raisonnable, que de félic ter la vertu de ce que, dans telle circonstance, elle a fait son devoir. La raison et le devoir, sans doute, sont fort utiles; mais on ne peut pas dire que ce soit des choses admirables. La vertu et le génie attirent nos hommages; parce qu'après avoir accompli ce qui est beau et ce qui est bien, comme toutes les ames communes; ils sont encore capables de s'élever plus haut, ce qui n'appartient qu'aux ames sublimes.

Nous connaissions en France des romans soi-disant historiques. Le nom du héros, voilà ce qu'il y avait seulement d'historique dans ces ouvrages. Les faits paraissaient être à la disposition de l'écrivain, et il s'en servait de manière à ne produire qu'un roman. Des ouvrages de ce genre étaient plutôt faits pour dégoûter de l'histoire que pour la faire aimer. Telle n'est point l'idée sous laquelle Walter-Scott a conçu le roman historique. Dans les événemens publics, il y a toujours certains acteurs, sortis de la vie privée, qui jouent momentanément un rôle et qui rentrent ensuite dans leur retraite, après avoir tout vu, et par conséquent après avoir acquis le droit de tout décrire. Ces individus, spectateurs à la fois et acteurs dans les grandes scènes de l'histoire, peuvent nous les représenter dans leur réalité. Leur existence obscure est la part du roman, et cette part est sans conséquence; leur vie publique les met en rapport avec les grands personnages du tems, et c'est dans le tableau de ces personnages que l'auteur met l'exactitude la plus scrupuleuse.

Tout est mort dans le récit d'un historien qui ne donne que les résultats de l'histoire; tout est vivant chez un romancier qui ne donne pas les résultats, mais

les moyens qu'on a pris pour y arriver. L'historien enrégistrera simplement le contenu de l'acte d'abdication qu'on fit signer de force à l'infortunée Marie-Stuart ; mais le romancier ne passera pas sous silence la conversation que tint cette reine infortunée avec les députés chargés de lui faire signer cet acte odieux. Le costume de ces députés ne sera pas oublié, leurs paroles indécentes ne seront pas adoucies. Nous assisterons à ce drame comme au théâtre, et le talent de l'écrivain qui ne retracera que des souvenirs authentiques, rendra l'illusion plus complète encore. Tout le monde nous a donné le portrait du Roi Jacques ; mais qui a pensé à faire entrer, dans le portrait de ce monarque, la forme de son chapeau. Ce que la sévérité du genre défendait à l'historien, le romancier se l'est permis, et sa hardiesse nous vaut un plaisir dont la vérité n'a point à souffrir. Nous avons vu les détails de la descente du prétendant en Ecosse ; mais avons-nous, vu avec le grave historien, les lieux où se sont passés les événemens ? non, sans doute : nous ne pouvions pas les voir, le héros de l'historien était Edouard lui-même ; en parcourant les montagnes, sa pensée distraite errait sur les chances du lendemain, les accidens de la nature s'offraient en vain à ses yeux, son ame n'était pas dans la disposition convenable pour les sentir. Mais ce que nous ne pouvons pas connaître en suivant le prétendant, nous l'étudions à loisir avec Waverley. Il serre la main d'un clan de montagnards ; il reçoit l'hospitalité sous une chaumière. Ce n'est point sa vie politique qu'on nous donne, c'est sa vie privée, et plus nous y trouverons de descriptions de mœurs et de lieux, mieux nous comprendrons ensuite les événemens politiques auxquels nous le verrons prendre part.

Il est dans la nature de l'esprit humain de ne s'intéresser aux hommes qu'autant qu'on les connaît d'avantage et qu'on vit plus long-tems avec eux. Un tableau de rhéteur qui convient à tous les rois du monde, ne suffit pas pour me faire aimer celui-ci et me faire haïr celui-là. Quand Walter-Scott m'a répété mot à mot les paroles de dépit et les prières hypocrites de Louis XI renfermé dans la tour de Péronne, je sens que je méprise davantage ce monarque superstitieux et

fourbe ; quand je me promène au château de Plessis-les-Tours, au mépris que je lui portais je joins la haine ; quand enfin, en présence du duc d'Orléans et de Dunois, le cardinal la Balue ramasse, par ordre du roi, le gage de bataille qu'a osé jeter devant lui l'envoyé de Charles-le-Téméraire, je partage l'indignation de la cour, et, en face d'un prince qui pousse la réserve jusqu'à la lâcheté, je suis prêt à répéter le cri du héraut Toison d'Or : *Vive Bourgogne !* Je suis entraîné, ravi, subjugué, et je ne m'aperçois pas si l'érudit, murmurant entre les dents se moque de mon enthousiasme et répète tout bas que Quentin Durward pouvait bien connaître l'Ecosse, mais qu'il n'avait aucune idée de la France.

Il est certain qu'avec nos historiens, il est deux choses qui restent continuellement dans l'ombre, parce que ce sont des hors-d'œuvre : la première, c'est la description des lieux ; la seconde, c'est le tableau de la vie privée de nos ancêtres.

Quel intérêt puissant résulte, néanmoins, de ces descriptions de la nature qui nous délassent des scènes de carnage ou des fourberies de cabinet. Ces scènes de la nature, du moins, sont des réalités ; et, si le peintre a été fidèle, je puis admirer le tableau qu'il me présente sans me dire que je donne mon approbation à des futilités. Je n'avais des lieux dont on me parlait que des notions confuses ; grâces au romancier, je les vois tels qu'ils sont. Avec nos historiens les plus véridiques, je ne trouve rien fort souvent qui m'avertisse que la patrie des Anglais est différente de la nôtre ; que l'Ecosse a une autre physionomie que la Bretagne. Si je trouvais, en effet, ces descriptions chez eux, je me dirais que ce n'est pas là leur place. Mais ce qui embarrasse l'historien consciencieux n'arrête pas le moins du monde le romancier. Il aura trop d'art pour accumuler descriptions sur descriptions ; mais il saura bien trouver quelqu'un qui voyagera plus lestement et avec plus de fruit que tous nos grands personnages condamnés à une dignité obligée. S'il y a quelque écueil où il y ait des merveilles à admirer, si caché qu'il soit, il nous trouvera bientôt un pirate des îles Ichetland qui en fera la découverte.

La disette de tableaux de mœurs rend également fastidieuse la lecture de nos histoires politiques. En les négligeant, le passé est tout à fait passé pour nous, hors quelques dates et quelques noms. Tous les hommes ne lisent pas l'histoire pour s'instruire; il en est qui veulent qu'à l'instruction se joigne le plaisir qui résulte d'un tableau bien fait. Il ne faut pas que les résumés de l'histoire soient des chiffres, mais des souvenirs; et, ce qui rend les souvenirs plus vifs et plus durables, ce sont les détails. S'il ne restait de notre siècle que ce que la plupart des historiens nous ont conservé des siècles antérieurs, que de choses perdues qui fort souvent ont plus de prix à nos yeux que les événemens politiques les plus importans. Il n'y a que quelques-uns qui sont rois, tous sont sujets, et l'histoire de tous nous intéresse plus vivement que l'histoire d'un seul. Celui-ci est exempt de mille besoins que nous avons. Sa vie et celle des autres rois pourraient bien offrir des matériaux à l'histoire du cœur humain, mais nullement à l'histoire de l'espèce humaine. Il n'y a, dans ces hautes sphères, que des vertus et des crimes qui sont de tous les lieux et de tous les tems; il y a, à quelques degrés au-dessous, des formes d'habillemens, des manières de se nourrir que je ne trouve pas ailleurs que là. Le diadême d'un roi d'Ecosse peut ressembler à celui des Cézar; mais certainement le plaid de l'habitant des rives du Forth n'a pas été taillé sur le modèle de la toge romaine.

Tels sont les avantages qui résultent de la lecture des romans de Walter-Scott; mais qu'on fasse bien attention que ces avantages quelque grands qu'ils soient, ne sont que relatifs. Si l'histoire pouvait embrasser tout cela dans sa marche rapide, on ne sentirait plus le charme de ces aventures chimériques et on ne les mettrait plus au-dessus d'elle. Si le roman, loin d'être un tableau immoral des passions, les présentait dans leur réalité, que nous importerait ce qui a été, ce qui est et ce qui sera; l'important pour nous serait de lire dans des cœurs aimans et vertueux les secrets du nôtre, et tout cet intérêt historique, qui tire son prix de la curiosité, s'évanouirait pour nous. Walter-Scott se place entre une histoire trop aride et un roman trop outré,

Il ajoute à celle-ci la vie qui lui manque ; il efface de l'autre les exagérations qui lui nuisent ; et c'est par la comparaison qu'il nous plaît. S'il n'avait pas la coquetterie de choisir cette place, peut-être nous paraîtrait-il moins agréable. Il serait possible que les romans de mœurs nous parussent inférieurs au roman de passion de *Paul et Virginie*, et que les narrateurs de ces aventures historiques, où des anachronismes rapprochent forcément les faits, ne nous parussent pas supérieurs à nos auteurs naïfs du moyen-âge qui ont écrit avec autant de détails, mais avec plus de vérité.

Avouons-le franchement : c'est la sévérité introduite dans nos études modernes qui, séparant ainsi les genres, ôte à chacun d'eux un peu du charme qu'ils auraient par leur réunion. Un historien qui sera doué du talent de Walter-Scott, sera peut-être retenu par une conscience littéraire plus timorée ; et il se bornera à ce qu'on est convenu d'admettre strictement en histoire. S'il était moins sévère, il pourrait se permettre d'orner la vérité : le lecteur y trouverait du plaisir de plus ; mais l'écrivain consciencieux aurait une satisfaction de moins. Nous trouverions, dans nos vieilles chroniques françaises des épisodes ignorés qui pourraient offrir autant d'intérêt peut-être que les romans de Walter-Scott ; mais il faudrait, comme cet auteur, remplir les lacunes, imaginer une intrigue, quelquefois altérer les dates des événemens historiques pour les faire coïncider avec des fables ; et ce qu'un esprit judicieux retire surtout de la lecture de l'histoire ; c'est une réserve dont il ne peut jamais se départir. Il agit, dans ce cas-là, comme un homme qui, trouvant une inscription à demi-effacée, la garde précieusement telle qu'elle est. Walter-Scott, au contraire, pourrait encourir les reproches de faire comme un antiquaire qui chercherait plus à tromper le public qu'à l'éclairer, en ajoutant lui-même à l'inscription des lettres qui manquent. Ceux qui ont lu *le Château de Kenilworth*, savent jusqu'à quel point ces reproches sont fondés.

Le plan d'un roman est très-convenable pour réunir, dans un même tableau, des descriptions de la nature et des détails de mœurs. Mais nous sommes dans un siècle plus éclairé que celui de ces vieux lairds écossais que

l'auteur met en scène. Ces descriptions de lieux sont incomplètes, si je n'y vois pas en même tems analysés les sentimens dont je suis agité en leur présence. Ces esquisses de mœurs n'atteignent pas leur but, si elles ne reportent pas mon esprit à des mœurs plus antiques et à des mœurs plus modernes; afin que je puisse, d'un coup-d'œil, apprécier la race humaine tant dans ses progrès que dans ses erreurs. Si je trouvais cela dans Walter-Scott, ce serait une faute; parce que les héros qu'il met en scène sortiraient de leur siècle. Qu'est-ce donc qu'une qualité qui force un auteur pour faire une illusion plus complète, à ne jamais se servir des connaissances que la philosophie et l'histoire ont mises à sa disposition? En présence des lieux, je veux rentrer en philosophe dans mon ame; parce que mon ame est faite pour penser, et que la nature est l'aliment véritable de la pensée humaine. Je veux que la science moderne m'aide à en tracer l'histoire physique, à en décrire les productions; et, si je cesse un instant d'étudier la nature muette pour interroger les hommes, je veux, tant dans leurs mœurs que dans leurs opinions historiques, remonter à l'origine des traditions, les suivre dans leurs cours, les comparer à ce qui existe; et, s'il est possible encore, conclure par analogie et deviner ce qui sera un jour par l'examen de ce qui a été.

Qu'un homme à talent fasse un voyage *ex-professo* en Ecosse; certainement, si les conditions que nous exigeons sont remplies, il n'y aura pas la moindre comparaison à faire entre un tel voyage et les romans descriptifs de Walter-Scott. Qu'un historien se serve des tableaux pittoresques que cet auteur fait entrer dans ses romans historiques, pour faire lui-même une histoire de l'Ecosse au moyen-âge, nous retrouverons dans ce livre, avec les détails qui nous ont charmés, des reflexions qui nous instruiront bien davantage; et, dans la bibliothèque des gens de goût, le livre d'histoire sera placé bien au-dessus du roman qu'on lui préfère aujourd'hui. Il faut donc en convenir, Walter-Scott a fait ce qu'on pouvait attendre de mieux du genre qu'il a choisi. Ses ouvrages sont des chefs-d'œuvre, mais des chefs-d'œuvre dans un genre qui n'en comporte pas de véritables. Il a fait en littérature comme ces peintres

qui ne se proposent dans leur art que la ressemblance des traits et la fidélité des costumes. Ses romans doivent avoir la vogue, parce que le plus grand nombre lit pour s'amuser; mais cette vogue n'éblouit pas le sage qui ne lit que pour s'instruire. Que lui importe les aventures chimériques d'Ivanhoë : c'est l'état politique et moral de l'Angleterre au X.e siècle qu'il lui faut; et ce n'est pas au gardeur de pourceaux et au fou de Cédric, qu'il s'en rapporte pour juger des dimensions exactes de ce tableau. Ce qui suffit à l'avide curiosité du public, ne suffit pas pour lui. Ses plaisirs, pour être plus difficiles, n'en sont pas moins vifs; et quel est celui qui osera dire qu'ils sont moins vrais ?

Tous ces reproches ne concernent que le genre : le talent de Walter-Scott n'en souffre aucune atteinte. Ses descriptions sont de la plus grande vérité; ses portraits sont ressemblans; le style, dans la patrie de l'auteur, passe pour un modèle. Mais tant de perfection, dans un genre vicieux et trop aisé, se trouverait-elle également dans un genre vrai et plus difficile ? Si Walter-Scott n'était plus romancier, mais voyageur; conteur d'anecdotes, mais historien, éclipserait-il tous ses rivaux comme il le fait aujourd'hui ? Il faudrait bien de la présomption pour répondre à cette question par l'affirmative. Pour moi, j'ai trop bonne opinion de l'espèce humaine, pour croire que ce soit là le but qu'elle doive atteindre. Je pense qu'une grande partie du talent qu'a montré Walter-Scott dans ses romans vient des études sérieuses qu'il avait faites en histoire. Il a quitté l'arène où il s'exerçait avec les géans de la littérature, pour descendre dans celle où sont les pygmées. Il est clair qu'il doit paraître plus grand encore à la foule ébahie qui l'admire, parce que, ne connaissant que ce qui l'environne, elle ne sait pas s'il y a ailleurs des hommes qui sont aussi grands que lui.

On a dit que les romans de Walter-Scott, touchant aux limites de tous les genres, n'entraient dans le domaine d'aucun, et, par conséquent, échappaient à toute juridiction. Cette assertion est une grande erreur : il ne faut pas juger un ouvrage d'après le genre auquel il appartient, mais d'après le bon qu'il renferme. Il ne faut pas exiger de lui ce qu'on trouve de mieux ailleurs, mais ce qu'il est possible de trouver de mieux partout.

Si l'on n'en agissait pas ainsi, un historien de mauvaise humeur reprocherait à notre illustre Ecossais ses anachronismes ; un faiseur de romans lui objecterait la faiblesse généralement reconnue de ses compositions, dans lesquelles il sacrifie la fable aux accessoires. Il ne resterait donc plus à l'auteur d'autre mérite que le style ; et ce mérite est toujours subordonné à celui de la pensée. Ecrire pour n'exposer que des fables nouées faiblement, que pour déplacer des dates, ce ne serait pas écrire pour instruire : ce serait, comme le disait plaisamment Voltaire, *mâcher à vide.*

Mais il ne faut pas juger Walter-Scott de cette manière : il s'est rendu justiciable de la raison, s'il ne l'est pas des historiens et des romanciers, et c'est la raison impartiale qui le juge. Elle dit donc à l'auteur : vous avez vivifié les déserts que l'histoire laissait incultes, mais vous ne satisfaites pas l'érudit; vous avez observé la nature et vous la peignez en poëte, mais vous ne répondez rien aux questions du philosophe ; vous attachez la curiosité aux destinées d'un personnage imaginaire, mais on n'intéresse pas le cœur seulement par des situations, il faut y joindre le tableau des passions, et vous avez assez d'insouciance pour ne pas les peindre. »

Celui qui admirera avec passion un roman dans le genre de la nouvelle Héloïse, ne pourra souffrir un de ceux de Walter-Scott. Que m'importe, dira-t-il, cette fidélité de mœurs et de costumes ! ce ne sont point les choses de la société que je veux apprendre : ce sont les secrets du cœur ; et les différences de langage, de climat, d'habitudes, sont des détails de ménage, dont ma pensée, ravie dans une contemplation céleste, refuse de s'occuper. Celui qui admirera également la forme dramatique que Schiller a donnée à l'histoire, ces hautes conceptions historiques, ce regard d'aigle qui s'étend si loin, et qui, dans un siècle, voit en même tems tous les autres, oubliera bien vîte un livre dont le premier mérite est de retracer des vues d'intérieur, ou de dessiner des sites pittoresques. Par tous les points de contact que Walter-Scott conserve avec l'histoire et le roman, il paraît inférieur à l'une et à l'autre à ceux qui jugent ces deux genres dans ce qu'ils ont de meilleur. Il est supérieur, au contraire, à l'une

» a l'autre dans ce qui leur manque, et, jusqu'à ce que nos romanciers arrivent jusqu'à l'exactitude locale, et que nos historiens descendent jusqu'à la vérité des détails de mœurs et de costumes, les ouvrages de Walter-Scott resteront comme des monumens précieux, auxquels, pour être juste, il ne faudra appliquer aucun nom, et qu'il faudra juger, non pas d'après les lois du goût, mais seulement d'après le plaisir qu'en aura causé la lecture.

ED. RICHER.

CORINNE.

Il a existé une femme qui, dominant son siècle de toute la hauteur de son génie, a raisonné sur la constitution des gouvernemens, a souvent prédit leurs succès et leurs revers, et dont le regard d'aigle semblait lire dans l'avenir. Entraînée par une révolution où elle fut tour-à-tour divinisée avec son père, et forcée de le suivre en exil, au milieu des bouleversemens de l'Europe, elle s'occupe du bonheur de l'homme, cherche à verser du baume sur les cœurs déchirés; et, se peignant elle-même sous les traits de deux héroïnes qu'elle montre victimes de nos préjugés et de leur gloire, elle ébranle l'ame sensible de la douleur la plus forte qu'elle eut jamais ressentie pour des infortunes écrites.

J'ai encore présente à la mémoire l'impression que me fit *Corinne* la première fois que je la lus. Emporté par l'entraînement de l'ouvrage, je n'eus le tems de rien admirer : je voyais tout; mon ame s'exaltait, souffrait, se brisait avec celle de Corinne; je priais, j'espérais avec elle; et, quand tout fut fini, lorsque les illusions de l'amour et de l'espoir furent détruites, quand le malheur enfin devint trop grand pour qu'on pût avoir recours aux larmes; alors, comme si je venais d'être frappé dans mes plus douces affections, sans sentiment à force d'avoir senti, je restai étourdi, incertain, et comme oppressé d'un rêve pénible. Mais, lorsque la première surprise fut effacée; lorsque, remis

de mon abattement, je pus reporter mon imagination sur les scènes qui venaient de se passer sous mes yeux..... oh! que d'émotions rapides et douloureuses! que de regrets! que de craintes! combien de fois je m'écriai avec une sorte de désespoir : « Voilà donc le sort des cœurs aimans! » Bien souvent, depuis, la cruelle expérience me força à le répéter!

Corinne me paraît l'ouvrage le plus original de son brillant auteur. Transportée sous le beau ciel de l'Italie, l'imagination ardente de M.me de Staël s'est enflammée à l'aspect des débris de la gloire romaine : son ame tout entière s'est épanchée. La brûlante sensibilité de Corinne contrastant avec la douce mélancolie de lord Nelvil ; sur le devant de la scène, l'Italie apparaissant comme une fée avec ses prestiges et ses enchantemens, belle de ses dons, plus belle encore de ses souvenirs ; dans le fond, l'Angleterre sombre et monotone : quel tableau vaste et sublime!.... Il faut long-tems méditer *Corinne* pour en sentir toute la profondeur. C'est lorsqu'on est revenu du premier enthousiasme qu'elle excite en nous, c'est lorsque nous voyons d'un côté la sensibilité, non pas douce et sortant du cœur, mais dévorante, mais pleine d'élans et de l'exaltation que peut inspirer à l'imagination la plus ardente une terre de feu et de volupté ; de l'autre, la vertu, mais triste, austère, ne paraissant plus un plaisir, mais un devoir ; la vertu enfin telle que les hommes l'ont faite, et non telle que la nature nous l'avait montrée; c'est alors que, voyant des deux côtés des précipices, nous nous replions sur nous-mêmes : notre cœur médite, notre tête s'électrise, un nouveau monde s'ouvre, de nouvelles idées nous entourent, et nous arrivons à ce problême de la vie : où donc est le bonheur?..... Que l'homme qui veut le savoir relise *Corinne* ; qu'il la relise avec une ame sensible et pure ; et je lui promets d'avance une réponse consolante, qu'il trouvera dans son cœur.

Beaucoup de personnes, surtout parmi les femmes qui jugent tout d'après ce qu'elles sentent, ont reproché trop d'exaltation à Corinne..... Oui, sans doute, pour elles, c'est trop d'exaltation que ce dévouement, cet abandon de l'amour, cette abnégation de soi-même qui fait son essence ; pour elles, il est ridicule le

sentiment qui nous transporte dans un autre être, qui nous fait vivre de sa vie, souffrir de ses souffrances !.... Mais aussi, M.me de Staël n'a point voulu peindre une de ces femmes *sensibles* en traçant le caractère de Corinne; elle n'écrivait pas pour ces beautés romantiques *dont le cœur est dans la tête*, et qui sont aussi loin de la sensibilité, que les *précieuses ridicules* de Molière le sont du bon ton. Non, ce n'est point une française coquette qu'on a mise en scène : c'est une ame aimante, une ame dont la sensibilité déborde et se répand sur tout ce qui l'environne ; c'est une nouvelle muse, brûlée des feux du génie et de l'amour, une femme qui a rassemblé toute sa vie dans son cœur..... Ecoutez ses improvisations : son style est plein du feu qui la dévore ; ses expressions rapides se succèdent comme autant de traits enflammés ; c'est Sapho éperdue faisant passer dans nos ames toutes les émotions qui agitent la sienne !... Mais, lorsque tout est détruit, lorsque ce cœur, dans lequel était toute sa vie, a été frappé, et que, ne pouvant plus être aimée sur la terre, elle remonte vers le ciel sa patrie..... Ecoutez cette hymne funèbre qui retentit au milieu de ses amis !.... Que sont devenus ces tours hardis, ces pensées entraînantes, ces expressions, rapides messagères d'une ame ébranlée ? — Tout a disparu. Le froid de la mort semble déjà se faire sentir dans ce chant funéraire. Les mots, les pensées se traînent lentement. C'est le souvenir d'une infortunée, qui cherche encore, en fuyant cette terre, à rattacher la mémoire de quelques plaisirs passés à son existence : c'est son dernier et long adieu à la vie !..... tout est calme, tranquille..... tranquille comme le tombeau !..!..!

E. SOUVESTRE.

ERRATA.

Page 380 du 6.e volume du *Lycée*, lisez ainsi la phrase qui commence cette page et qu'une transposition de mots, à l'impression, a rendue inintelligible : « Ce couloir se forme insensiblement par le rétré« cissement du bassin : la profondeur de l'un et de l'autre est de 6 à « 7 pouces »

Page 387 du même volume, lis z ainsi le 29.e vers :

S'ils n'étaient cultivés pour elle.

SAINT-BERNARD ET BOSSUET.

L'académie de Dijon propose, pour le prix qu'elle décernera en 1826, un sujet historique ainsi conçu : « Saint-Bernard et Bossuet, comparés dans leurs écrits, » dans leur caractère et dans leur influence sur leur » siècle. »

Il y aura, dans les discours des concurrens, de brillantes antithèses, des louanges excessives ; mais de la vérité, on peut être sûr qu'il n'y en aura pas ; parce que ce n'est pas dans les éloges et dans les panégyriques qu'on peut la produire sans la rendre suspecte, et ce n'est pas dans les académies qu'on est accoutumé à l'entendre.

Je vais donc essayer de donner mon opinion franchement et sans réticence, sur ces deux hommes célèbres.

Saint-Bernard, né avant la renaissance des lettres, n'agit sur son siècle que par une piété vraie qui prenait ses inspirations dans les affections de l'ame. Bossuet, dans un siècle plus éclairé, établit son empire par l'éloquence ; c'est-à-dire, par un style dont les règles de l'art font le premier mérite. Saint-Bernard entraîna après lui la multitude, et son influence fut égale à celle d'un génie qui eût été sur le trône. Bossuet fut admiré des grands seigneurs et des beaux esprits de la cour de Louis XIV ; mais aux yeux du peuple, ce ne fut qu'un rhéteur sublime. Les exhortations de Saint-Bernard ont précipité la chrétienté entière sur l'Asie ; les éloges de Bossuet ont excité les applaudissemens des académiciens, mais ces hommes-là ne sont pas de ceux qui s'écrient en sortant du sermon : *Dieu le veut!* Bossuet est resté avec un grand nom dans les colléges et dans les livres. Saint-Bernard apparaît dans l'histoire comme un de ces hommes qui changent la face des empires et impriment aux siècles un mouvement particulier. A la grandeur de Bossuet, il faut ajouter nécessairement celle du piédestal ; à la grandeur de l'autre, il ne faut rien ajouter, et l'admiration, au contraire, est puissamment excitée en le voyant s'élever si haut, après être parti de si bas.

Il est plus difficile de paraître grand sur un sol nivelé que sur un amphithéâtre. Bossuet s'est élevé jusqu'au sublime par des pensées ; Saint-Bernard y est monté par des actions. Mais la pensée sans actions est stérile ; l'action ne paraît jamais sans qu'on ne puisse supposer avec raison qu'elle a été amenée auparavant par la pensée.

C'est par la religion que Saint-Bernard et Bossuet se sont élevés si haut. Mais la religion du premier, toute désintéressée et toute céleste humiliait les grands en même tems qu'elle offrait des consolations aux faibles et aux opprimés. Les malheurs fameux qu'a célébrés Bossuet, n'ont offert de leçons qu'à ses illustres auditeurs. Le peuple ne s'est point pressé, dans les places publiques, autour de l'evêque de Meaux, pour lui demander des consolations. La religion, en passant par ses lèvres, était une page de rhétorique ; Saint-Bernard en faisait des versets de l'Evangile. Celui-ci, en se reposant sur son cœur pour développer une religion fondée sur le cœur humain, avait tous les hommes pour auditeurs ; celui-là, plus sobre d'effets oratoires, les réservait pour quelques esprits plus éclairés : on eût dit qu'il prétendait à une gloire patricienne, de peur de tomber dans une renommée plébéienne ; mais, quand on ne fait point de ces distinctions-là, quand on est fidèle à la nature, on arrive, comme Saint-Bernard, à une célébrité universelle, et cela comprend tout.

Saint-Bernard, vivant dans la retraite et l'abstinence, apparaissait au milieu des peuples pour éclairer, pour condamner ou pour absoudre. La religion, toute vivante en sa personne inspirait un enthousiasme improvisé, naturellement supérieur à celui qui résultait des harangues de Bossuet. Quand on se dit : J'entendrai tel homme tel jour, et il parlera sur tel sujet, nécessairement on s'attend à écouter beaucoup de phrases ; quand la société est bouleversée, quand le malheur public demande une consolation, et qu'on apprend qu'un anachorète, sorti d'un désert, vient apporter des remèdes ; si cet homme est vrai, s'il sent fortement, on l'écoute, et on tombe à ses pieds. Bossuet, né dans un siècle où la vie érémétique eût

été une bizarrerie, n'a pu exercer une influence semblable à celle de l'abbé de Clairvaux, qui parut à une époque où cette vie était une vertu. Quand on sort du fond du cloître avec un visage pâli par les veilles et ridé par les austérités, on exerce une influence supérieure sur ceux qui vous écoutent. Vous n'avez point contre vous d'antécédens qui désenchantent ou qui distraient, et votre éloquence est comme celle d'un ami qui a droit de vous reprocher vos fautes, parce qu'il n'était point présent à vos plaisirs. L'homme est ainsi fait, qu'il respecte beaucoup celui qui vit loin du monde et qui parait insensible aux besoins de l'humanité. Quelque sévère que fût la vie de Bossuet, sa dignité ne pouvait être permanente comme son ministère; quand, devant le cercueil du grand Condé, il en atteste ses cheveux blancs et se montre un pied dans la tombe, il produit un effet sublime, sans doute; mais la vieille douairière qui a joué, la veille, avec lui une partie d'écarté, se souvient que le même homme qui mêle les sombres images de la mort et de l'éternité au tableau des pompes de Versailles, prend fort bien sa part de celles-ci. Dès lors, l'émotion profonde s'efface; on est tenté de voir dans le ministre chrétien, sous Louis XIV, deux hommes; tandis que Saint-Bernard, restant toujours le même, soit au fond du cloître, soit dans les conciles, ne paraît point doué d'une éloquence acquise avec effort; il parle avec autorité, parce qu'il croit; avec onction, parce qu'il est pénétré. Son éloquence est comme sa vie, un don du Dieu qu'il annonce.

Bossuet humilie les rois et les grands, mais c'est par des phrases; Saint-Bernard leur impose des pénitences. On admire Bossuet indépendamment même de la religion qu'il publie, on croit à ce que dit Saint-Bernard, parce qu'on sent qu'il ne parle ainsi que parce qu'il est pénétré de la vérité de ce qu'il dit. Les paroles de Saint-Bernard sont *esprit* et *vie* comme la religion; celles de Bossuet sont majestueuses et sublimes comme l'art. Du haut de la chaire où il foudroie les grandeurs humaines, Bossuet terrasse, dit-on, d'admiration; c'est possible; mais, le front dans la poussière, Saint-Bernard prie, et l'émotion

qu'il éprouve se communique à tous : on n'assiste plus au spectacle du génie ; mais on s'identifie avec lui, et les plus simples des hommes se croient changés comme lui.

Tous deux ont fait une faute : Saint-Bernard a provoqué les croisades, et Bossuet a approuvé la révocation de l'édit de Nantes. La faute de Saint-Bernard a produit d'éclatantes erreurs ; celle de Bossuet n'a amené que de tristes calamités. Bossuet, vivant au milieu de la cour, n'a jugé ni la France, ni l'Europe, et son zèle religieux a été celui d'un moine ignorant. Saint-Bernard, vivant dans le désert, pouvait faire la faute d'un moine ; mais son enthousiasme a produit une de ces révolutions politiques qu'on croirait prévues par un génie supérieur. La révocation de l'édit de Nantes a paralysé la France ; les croisades, au contraire, s'il était prouvé que ces expéditions ont été le fruit de profondes méditations, ont régénéré l'Europe, et amené avec elles une amélioration totale dans l'état politique et moral des nations à demi-barbares.

Tous deux ont eu pour ennemi l'homme le plus célèbre de leur siècle. Bossuet a combattu Fénélon avec un zèle qui faisait soupçonner qu'il y avait en lui autre chose que le désir de défendre la religion. Une rivalité semblable ne se montre point dans la chaleur avec laquelle Saint-Bernard a combattu les erreurs d'Abeilard. Il y a de plus un grand malheur pour Bossuet ; c'est que l'homme qu'il a persécuté ait été le génie le plus admirable, l'écrivain le plus sensible, le plus vertueux, le plus aimant et le plus digne d'amour du siècle de Louis XIV. Quelque brillantes qu'aient été les qualités d'Abeilard, elles ne sont pas suffisantes pour faire détester, en quelque sorte, celui qui aurait eu le malheur de les méconnaître. Sa conduite ne fut pas, d'ailleurs, d'une régularité telle que l'église n'y trouvât quelque chose à reprendre. En faisant condamner l'auteur du *Télémaque*, Bossuet paraît ne suivre qu'une inimitié personnelle; en désavouant les écrits de l'amant d'Héloïse, Saint-Bernard, au contraire, paraît n'avoir suivi que la voix de la conscience.

MÉRIADEC.

LA FILLE DE L'OURSE.

NOUVELLE INÉDITE.

Dans la riante et belle Arcadie, s'élève une montagne aujourd'hui stérile et déserte, jadis fertile et habitée par *la Fille de l'Ourse*. Le voyageur aime encore à la visiter, lorsqu'il s'est fait raconter, par les pâtres de la plaine, l'événement qui valut à ce mont sourcilleux, le nom de *Parthenos*. Non loin de sa cime découpée, il pénètre, en frémissant d'émotion et de crainte, dans une profonde caverne, où règne toujours le pâle crépuscule. Là, coulent en murmurant, sur un tapis de gazon, les eaux limpides d'une fontaine qu'ombragent quelques chênes antiques épargnés par le tems; restes révérés des forêts qui, autrefois, enveloppaient, comme d'un immense manteau de verdure ondoyante, les flancs du mont *Parthenos*. Là, dans l'ombre mystérieuse et dans le silence de toute la nature, la voix seule du voyageur répète avec attendrissement le nom d'*Atalante*; son œil croit apercevoir au loin la forme aérienne d'une nymphe, vêtue d'une longue tunique blanche agitée par le vent, les cheveux épars, la main armée d'un arc d'ébène, et poursuivant, sur les rochers, le daim timide, moins léger qu'elle. Telle Atalante apparut long-tems aux chasseurs, lorsque, le soir, ils regagnaient la plaine : debout, éclairée par les rayons du soleil couchant, elle semblait Artémis elle-même, prête à s'élancer vers les cieux.

Le dieu du mystère couvrit sa naissance d'un voile impénétrable; ce fut une ourse qui l'allaita; des chasseurs la trouvèrent dans la grotte sombre où le hasard les avait conduits, et l'un d'eux, ému de pitié, l'emporta dans sa cabane. Bientôt, remarquant son agilité, il lui donna le nom d'Atalante.

Les heureuses années de l'enfance s'écoulèrent, pour Atalante, dans la pauvreté et l'obscurité. Livrée à elle-même pendant les longues journées, elle allait chercher

dans les bois les fruits les plus doux, les racines les plus savoureuses, pour les offrir à Milon, qu'elle nommait son père, lorsqu'il reviendrait le soir dans leur cabane. Elle jonchait de fleurs les peaux de bêtes fauves sur lesquelles il reposait la nuit, et s'efforçait d'épargner à sa vieillesse les soins pénibles, comme de payer sa tendresse par la soumission et les plus douces caresses.

Dans un épais fourré était encore debout, sur son piédestal, la statue de la déesse de la pudeur, de la chaste Artémis. Des colonnes brisées, des pierres amoncelées annonçaient qu'en ce lieu elle avait eu jadis un temple. Atalante y passait quelques heures chaque jour à tresser des guirlandes pour en orner la statue de la déesse. Elle venait déposer à ses pieds des corbeilles de jonc façonnées par elle et remplies de cailloux brillans, de plumes d'oiseaux de différentes couleurs, seuls trésors qu'elle possédât. D'autres fois, à l'imitation des chasseurs, Atalante taillait un arc et des flèches, et sa main enfantine s'exerçait à s'en servir. D'autres fois encore, retenant son haleine, élevée sur la pointe des pieds, le cou tendu et s'appuyant contre le tronc de l'arbre où elle avait aperçu un nid d'oiseaux, Atalante regardait attentivement la jeune mère couvrant ses petits de ses ailes, ou leur apportant les moucherons, les vermisseaux qu'elle avait été chercher pour eux dans les airs et sous le gazon.

Mais, vers la fin du jour, si Milon tardait trop à son gré, rien ne pouvait plus la distraire. D'un pied léger elle parcourait la forêt, appelait Milon, et souvent l'écho seul, répondant à ses cris, répétait : Milon ! Elle courait alors vers le lieu d'où la voix lui semblait être partie ; et long-tems elle fut le jouet de cette erreur.

Atalante, un jour, avait marché sous l'ardeur du soleil, en suivant le cours d'un ruisseau. Elle se trouve tout-à-coup devant une arcade formée par d'énormes blocs de rochers, et dont les proportions hardies remplissent son ame d'une admiration mêlée d'effroi. Elle s'avance cependant, et s'assied à l'ombre, sans oser encore pénétrer dans la grotte, à laquelle cette arcade majestueuse semble servir d'entrée. Devant elle, s'é-

tendent au loin de vastes prairies, dont l'herbe haute, doucement agitée par le zéphyr, ondoie comme les vagues de l'Océan. Ces prairies sont d'une verdure éclatante, qui contraste avec le vert foncé des cèdres élancés croissant entre les rochers. Les rayons du soleil pénètrent à travers le feuillage et font briller, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, les gouttes d'eau qui filtrent lentement à travers les parois de la grotte, et viennent se réunir dans un bassin naturel entouré de gazon. La tradition avait conservé à ce lieu le nom de *Bain d'Artémis*. Le silence profond, la fraîcheur, l'obscurité, le parfum des fleurs montant des vallées comme la fumée de l'encens qui brûle sur les autels, tout semblait annoncer en effet le sanctuaire d'une divinité.

Une émotion douce et tendre remplace, dans le cœur d'Atalante, le sentiment d'effroi qui d'abord l'avait saisie. Elle se lève, s'enfonce dans la grotte, s'y assied, et une rêverie profonde occupe ses pensées. Son père lui avait parlé des habitans de la plaine, des villes bâties par eux, de leurs mœurs, de leurs usages; pour la première fois, ces récits, dont s'amusa son enfance, s'offrent à elle sous un autre aspect; pour la première fois, elle réfléchit à la solitude où, jusqu'à présent, elle a vécu, et pour la première fois, elle s'en afflige et s'en étonne. Une inquiétude vague, le désir confus d'une autre existence agitent son cœur.... Mais ses regards se portent autour d'elle..... Que peuvent être ces temples, ces portiques si vantés au prix de ces rochers suspendus au-dessus de sa tête! Que peuvent être ces tableaux qui ornent les temples des dieux, au prix de cette vaste étendue que son œil découvre! Et, dans ces villes, il est des esclaves, des malheureux soumis à tous les caprices d'un maître!... Des esclaves! un maître! ces mots, répétés souvent par son père avec l'accent de la pitié ou de l'indignation, réveillent tout son amour pour l'indépendance et la solitude. Elle se lève impétueusement, étend les bras vers la plaine immense qui se prolonge sous ses pieds à perte de vue, et jouit, avec tout le délice d'une ame sauvage et libre, des richesses et des beautés que la nature semble ici n'avoir créées que pour elle

Depuis ce jour, l'intelligence, ce don du ciel, se développa dans Atalante, avec une force, une promptitude surprenantes. A l'insouciance du jeune âge, succéda la tranquille réflexion, et aux jeux puérils de l'enfance, de longues rêveries. Souvent Milon la trouvait assise au bord d'un précipice, les yeux élevés vers le ciel, et plongée dans une contemplation muette ; ou bien il la surprenait endormie au fond de la grotte d'Artémis ; et, chaque jour, elle devenait plus sérieuse et plus renfermée en elle-même. Les chasseurs et les bergers se disaient entre eux que, dans cette grotte, elle s'entretenait avec les dieux, et que les oréades venaient l'y visiter. Ils ne passaient plus qu'avec crainte devant le *Bain d'Artémis*, et s'écartaient avec respect à la vue d'Atalante.

Ainsi vivait, abandonnée à ses inspirations sauvages, la fille de l'Ourse, au milieu d'hommes grossiers, encore plus sauvages qu'elle. Sa taille était élevée, sa figure belle et fière. Le lait qu'elle avait sucé, la nourriture simple qu'elle partageait avec Milon, l'exercice continuel et l'air pur des montagnes, lui avaient donné une force, une agilité singulières. Elle comptait à peine quinze printems, et déjà elle suivait son père dans de longues excursions. Ses pieds étaient si légers, qu'elle dépassait le chamois à la course, et dans un âge où son sexe a besoin encore de soutien et de protection, elle imposait par sa haute stature ; par, sa démarche élégante et noble et par son regard majestueux.

Si l'extérieur d'Atalante était fait pour inspirer l'admiration, combien la beauté de son ame surpassait encore celle de ses traits ! Cette ame était une émanation de la divinité même, pure comme un beau jour, calme comme la surface unie d'un lac paisible, dont les orages n'ont point encore troublé les eaux limpides, et qui réfléchit les objets sans en garder l'empreinte.

Privée des tendres soins d'une mère, entourée d'êtres incapables de la comprendre, Atalante était réduite à chercher le bonheur dans les rêves de son imagination et dans les mouvemens d'un cœur s'ignorant encore lui-même. La sauvage majesté de la nature ; les rochers escarpés ; le bruit continu, uniforme et solennel de la fon-

taine tombant en cascade ; les cimes hardies des chênes s'élançant vers les cieux ; ce sentiment de vénération mêlé de terreur qu'inspirent les grottes profondes ; l'azur du ciel, sur lequel se dessinaient les crêtes bleuâtres des montagnes, et surtout l'approche de la nuit, couverte de ses longs voiles parsemés d'étoiles étincelantes ; ces impressions de tous les jours, et tous les jours nouvelles, remplissaient l'esprit d'Atalante de hautes pensées et donnaient à son ame l'habitude des émotions fortes et une mâle assurance. Son port, son air en avaient reçu un caractère qui annonçait le cœur d'un héros sous les traits de la beauté. Et cependant Atalante éprouvait toute la gêne que donne la timidité. L'incertitude de son origine et la singularité des premiers momens de sa vie ne pouvaient l'humilier, puisqu'elle ignorait l'importance que les hommes attachent à ce qui est l'effet du hasard ; mais la pensée que ses parens lui avaient refusé les soins que les animaux les plus féroces donnent à leurs petits, faisait couler quelquefois ses larmes, et lui inspirait de l'éloignement pour ses compagnes plus heureuses qu'elle. C'était avec un sentiment douloureux qu'Atalante songeait que la conservation de ses jours était due à l'instinct trompée d'une ourse privée de ses petits, puis à la pitié d'un vieillard demi-sauvage ; et ces idées mêlaient à sa reconnaissance pour Milon un mouvement de haine contre l'espèce humaine. Elle n'aspirait qu'à vivre dans l'isolement : son père adoptif était le seul homme sur lequel elle pût attacher ses regards, sans éprouver une violente aversion.

Au nombre des jeunes Arcadiens que le plaisir de la chasse attirait dans la cabane du vieux Milon, Hylléos et Mélanione se distinguaient par leur beauté et par leur courage.

Hylléos descendait de la race illustre des Centaures. Sa tête superbe s'élevait au-dessus de celle de tous les chasseurs ; son large front, ombragé par des cheveux plus noirs que l'ébène, annonçait l'audace ; ses yeux, vifs et perçans, étaient à moitié couverts par d'épais sourcils ; sa démarche et toutes ses actions décelaient une ame hautaine, pleine du sentiment de sa force et des avantages d'une mâle beauté.

Non moins semblable au fils d'un demi-dieu, Mélanione, plus modeste et plus doux, portait sur son visage l'empreinte de la méditation et de la mélancolie.

Tous deux aimaient Atalante; tous deux l'aimaient avec feu; mais l'amour se montrait dans Hylléos et dans Mélanione, sous des traits bien différens.

Hylléos, orgueilleux et persuadé de ses avantages, suivait Atalante en tous lieux; tantôt il lui offrait un brillant carquois, tantôt un arc élégamment sculpté; tantôt de molles fourrures de peaux de jeunes chevreaux ou bien une agrafe garnie de pierres étincelantes pour retenir sa tunique sur l'épaule.

Mélanione, au contraire, restait à l'écart. Il osait à peine essayer d'attirer sur lui, par un timide salut, les yeux de celle dont un seul regard faisait naître dans son cœur la confusion et la joie.

Le destin, qui prend plaisir à se jouer des faibles mortels, parut vouloir, encore cette fois, favoriser l'audace et détruire, sans retour, l'espoir de l'amour timide et vrai.

Les chasseurs, réunis sur le mont Lycaeus (1), n'attendaient que le signal pour s'élancer à la poursuite du loup monstrueux qui, depuis long-tems, désolait la contrée et dévorait les troupeaux. Le signal est enfin donné: tous se dispersent; Mélanione s'attache aux pas d'Atalante qui saute légèrement de rochers en rochers. Il veut veiller sur elle; il veut la protéger contre tous les dangers. Hylléos a formé le même dessein; mais il connaît un sentier qui va le conduire, avant tous les chasseurs, au lieu où l'on espère trouver le loup féroce; il s'y engage avec ses compagnons afin de satisfaire à la fois et la gloire et l'amour.

Atalante vient de découvrir le monstre contre lequel les chasseurs doivent réunir leurs efforts; elle s'avance plus doucement en écartant le feuillage. Déjà la flèche est posée sur la corde de l'arc; mais, au bruit que font Hylléos et sa troupe, elle tourne vers eux la tête et leur fait signe de s'arrêter; Hylléos obéit; Mélanione, un peu plus loin et comme suspendu au-dessus d'un

(1) Montagne consacrée à Pan.

précipice, retient son chien, son fidèle Leucono, et l'empêche de s'élancer. Atalante tend son arc; le trait siffle dans l'air et atteint l'animal qu'il blesse légèrement. Le loup furieux sort de son gîte et cherche l'ennemi qui l'a frappé. La gueule béante, la langue pendante, l'œil enflammé, il se bat les flancs de sa queue; soudain il se jette sur Atalante. L'intrépide chasseresse l'attendait; mais son javelot, dont elle lui présentait la pointe, se brise en mille éclats; Hylléos et Mélanione volent à son secours: l'effroi agite ce dernier; il glisse, tombe et se fait au pied une large blessure. Leucono, aux pattes agiles, devenu libre par la chute de son maître, saute sur le loup, le harcelle, et Hylléos, accourant, enfonce son javelot dans la poitrine de l'animal furieux qu'il tue de ce seul coup. D'un air orgueilleux, il retire le fer tout sanglant, ordonne à ses compagnons d'emporter la dépouille, regarde avec un sourire moqueur Mélanione qui vient de se relever, et s'emparant de la main d'Atalante, il l'emmène en triomphe.

— « Elle ne voit que lui ! » dit Mélanione avec douleur. Ce moment a décidé de son sort. Désormais le regard d'aucun homme ne se fixera jamais sur son front humilié. Seul, en proie à son désespoir, il ira chercher, dans le désert le plus sauvage, l'oubli de tous ceux qui l'aimèrent. Il y vivra sans ami, sans amour.... Aussitôt il s'éloigne lentement, suivi de son fidèle Leucono.

A dater de ce jour, l'orgueilleux Hylléos, se proclamant le plus vaillant, prétendit faire valoir les droits qu'il croyait avoir acquis sur la plus belle. Rien, si ce n'est son audace, n'égalait sa présomption. En tout lieu il suivait Atalante; en tout lieu il l'importunait de son odieux amour, et n'attribuait qu'à une sévérité feinte les marques de dédain et de mépris dont elle payait cet amour.

Le seul appui qu'Atalante eut sur la terre, le vieux Milon, lui fut ravi: les parques coupèrent le fil de ses jours. Hylléos alors se montra plus audacieux et plus persévérant dans ses poursuites, et Atalante plus hautaine et plus inflexible encore dans ses refus.

Un soir, au bain d'Artémis même, il osa la surprendre. Les eaux limpides avaient reçu dans leur sein

la jeune chasseresse, et réfléchissaient, en tremblant, des charmes qu'elles ne voilaient pas. Hylléos se glisse doucement dans l'ombre; il s'empare des vêtemens et des armes d'Atalante, les cache sous une lourde pierre, puis s'avance en s'écriant : — « Cette fois, ne crois pas m'échapper, beauté farouche ! »

Mais Atalante a disparu. Vainement il l'a cherchée dans la grotte et dans les rochers; vainement il parcourt les détours de la forêt avec des cris de rage : Atalante a disparu.

Tandis qu'il s'épuise en recherches inutiles et en menaces plus inutiles encore, Atalante, qui connaît mieux que lui les détours de cette forêt, profite des ombres de la nuit, se glisse à son tour vers la grotte, lève avec peine la pierre sous laquelle elle a vu Hylléos placer ses armes et ses vêtemens, s'en saisit et, après avoir donné à son persécuteur le tems de se lasser de la poursuivre, elle descend la troisième nuit vers la cabane de Milon. Elle y prend ses dieux pénates, quelques peaux de bêtes fauves; et, gravissant les revers de la montagne, elle arrive bientôt près du lieu où des parens barbares la livrèrent, à peine née, à la dent cruelle des lions et des ours. Elle erre long-tems dans les rochers, cherchant une retraite sûre où elle puisse vivre en paix, loin des hommes qu'elle hait.

Le hasard conduisit Atalante au fond d'un vallon qu'arrosait un joli ruisseau. Partout la terre était couverte du gazon le plus fin. Des groupes de chênes touffus, de platanes au mobile feuillage, se mêlaient à des groupes de cèdres et de lauriers. Le lierre et le chèvre-feuille avec ses étoiles pourpres ou rosées, entouraient à la fois le tronc des jeunes arbres et les unissaient par leurs guirlandes légères, que le vent faisait doucement mouvoir. Le crocus oranger, la jacinthe sauvage, l'iris aux couleurs de l'arc en-ciel, la tubéreuse aux parfums enivrans, émaillaient partout le gazon. De hauts sapins croissaient çà et là entre les rochers; leurs troncs unis, semblables à des colonnes, s'élevaient au milieu de blocs énormes que la main du tems avait renversés sans ordre et couverts d'une mousse rougeâtre.

Atalante surprise s'arrête; elle rend graces aux Dieux

qui l'ont conduite vers cette douce retraite, et elle cherche un creux, une grotte, un enfoncement dans les rochers ; fût-ce même l'antre de quelque bête farouche, elle la lui disputera et s'établira pour jamais en ce lieu. Avec un cri de joie elle pénètre dans une cáverne sombre, dont l'entrée est presque cachée par des ronces et des broussailles. Sa main y élève un autel de gazon à ses dieux pénates, et un autre, qu'elle pare de fleurs, à la chaste Artémis, sa protectrice invisible. Quelques fruits sauvages appaisent sa faim, l'eau du ruisseau étanche sa soif ; et, le soir, elle s'endort paisiblement sur son lit de feuillage.

Pendant quelques tems, les jours s'écoulèrent pour Atalante dans une paisible uniformité. Lorsque, emportée par l'ardeur de la chasse ou poursuivie par une bête fauve, elle s'élançait de rochers en rochers sur le sommet de la montagne ; de là, elle apparaissait aux bergers comme un brillant météore, ou comme un éclair éblouissant ; ar, dès qu'elle se croyait aperçue, elle fuyait avec agilité. La rareté de ces apparitions leur donnait quelque chose de surnaturel, et sa divine beauté frappait d'admiration quiconque devait au hasard de l'entrevoir un moment. Bientôt on ne parla plus dans l'Arcadie que de la nymphe de la forêt. Deux des villes les plus prochaines se disputèrent l'honneur de lui avoir donné naissance, et dès lors on l'appela tour-à-tour la nymphe de Tégée et la nymphe de Nonacris.

Atalante ignorait que la Renommée aux cent voix, répandait au loin le bruit de sa mystérieuse existence ; mais cette existence avait cessé d'être uniforme et paisible. La belle chasseresse s'apercevait qu'un être inconnu et bienfaisant, veillait sur elle, et le désir de le découvrir, avait rempli son cœur d'une vague inquiétude qui en troublait la paix. Souvent, le chevreuil qu'elle avait poursuivi sans pouvoir l'atteindre, tombait blessé par une main invisible ; souvent, lorsqu'elle revenait de la chasse sans rapporter de gibier, le lendemain elle en trouvait de suspendu aux arbres les plus voisins de sa grotte, et chaque fois que le vent ou l'orage avait déraciné la vigne plantée par ses mains ou renversé les fleurs qu'elle cultivait, des fleurs plus belles, des ceps plus vigoureux remplaçaient ceux qu'elle avait perdus.

Un jour, Atalante avait cueilli des fruits transparens comme le cristal et plus rouges que le corail; elle les mit dans un tronc d'arbre pour les reprendre à son retour; mais elle les chercha vainement. L'arbre était entouré d'arbrisseaux brisés: c'étaient les mêmes qui produisaient ces fruits qu'on avait écrasés et dispersés, comme pour lui faire entendre qu'ils étaient malfaisans. A l'entrée de sa grotte, elle vit des corbeilles de jonc remplies de fleurs et de fraises vermeilles, et des coupes artistement sculptées, contenant le vin le plus doux.

A la fois, surprise et mécontente, Atalante s'inquiétait et s'irritait en songeant qu'un être humain connaissait sa retraite et osait vouloir la protéger. Chaque jour, elle espérait le découvrir, et l'espérait en vain. Vers l'aurore, elle croyait souvent entendre un chant mélancolique et doux, ou bien les sons lointains d'une flûte de Pan. Alors, elle s'élançait de son lit de feuilles sèches et cherchait, mais inutilement, d'où les sons pouvaient être partis.

Ainsi vivait, depuis quelques années, la fille de l'ourse, lorsque le bruit de la désolation répandue sur l'OEtolie, et des ravages du sanglier calydonien arriva jusqu'à elle, et vint éveiller son courage. Son ame généreuse ne put résister au désir de contribuer au salut de tout un peuple.

OEné, roi d'OEtolie, avait offert aux dieux, dans sa ville capitale de Calydone, des sacrifices solennels, en actions de graces d'une abondante moisson. Mais, ni le sang des victimes, ni l'encens n'avaient fumé sur l'autel d'Artémis. La déesse irritée s'était vengée de cet oubli, en envoyant dans l'OEtolie un sanglier monstrueux.

Selon ce qu'en disaient les bergers effrayés, qui fuyaient de toutes parts les campagnes pour se réfugier dans les villes, le monstre avait la taille d'un taureau; ses yeux ardens lançaient des éclairs; ses longues soies semblaient une forêt de dards acérés; ses défenses étaient plus longues que celles de l'éléphant, et des tourbillons de flammes et de fumée sortaient de ses énormes naseaux et embrâsaient les bois et les villages entiers. Il déracinait les arbres fruitiers, s'élançait au milieu des troupeaux, les dispersait comme l'ouragan furieux disperse les gerbes de blés amoncelées dans les champs; et, se jetant sur les taureaux mêmes, il les mettait en pièces.

Une mort terrible était la punition du téméraire qui osait l'attaquer. Plusieurs avaient péri, et maintenant l'on ne trouvait plus personne d'assez hardi pour s'exposer à le combattre.

Le beau Méléagre, fils d'OEné, conjurait cependant ses nobles parens de lui permettre de délivrer sa patrie de ce monstre, ou de mourir avec gloire dans cette entreprise; mais la Reine s'opposait de tout son pouvoir aux désirs de son intrépide fils, et son époux cherchait à appaiser, par des sacrifices, le courroux de la déesse Artémis. Les femmes, les enfans, prosternés au pied des autels, imploraient la clémence des dieux. Mais, chaque jour, on apprenait des nouvelles plus désolantes encore que celles de la veille, et chaque jour voyait accourir dans les murs de Calydone, des troupes nombreuses de fugitifs.

OEné, le noble OEné, triste, mais résigné à la volonté des Dieux, consentit à envoyer consulter l'oracle dans le temple d'Apollon à Delphes.

Le jour où l'on attendait le retour des messagers, le peuple, assemblé près de la porte par laquelle ils devaient arriver, regardait vers la route avec une impatience inquiète. Ils parurent enfin; leurs fronts soucieux annonçaient de nouveaux malheurs. Mornes, silencieux au milieu de la foule qui les suivait en faisant entendre ses sanglots, ils se rendirent au palais.

—«Pourquoi ces regards baissés vers la terre?»demanda OEné; et il fit quelques pas au-devant des messagers, lorsqu'ils entrèrent dans la salle où les vieillards s'étaient réunis pour l'aider de leurs sages conseils... « Quelles sont les paroles de l'oracle ? Si mon sang est nécessaire pour appaiser le courroux de la déesse, je suis prêt à le verser ! »

— « O Roi, répartit le plus âgé des messagers, la réponse de l'oracle est obscure; il paraît impossible d'en deviner le sens. Celui qu'on peut y trouver, celui qui soutient seul notre espérance, impose des conditions si difficiles, qu'on doit les regarder comme ne pouvant jamais être remplies. »

— « Messager fidèle, dis-moi la réponse de l'oracle?»

— « Tu vas l'entendre, ô roi, père de ton peuple. Voici les paroles d'Apollon :

La fille de l'ourse, l'égale d'Artémis en beauté, en sagesse, blessera le sanglier envoyé par la déesse. Alors, et seulement alors, le rejeton du peuplier, dont la vie se consume avec la branche du chêne, percera le cœur du monstre.

OEné et les sages vieillards, dans un morne silence, se voilent le visage. Les dieux ont voulu leur faire savoir, par ces paroles, que l'OEtolie n'a plus rien à espérer. Tous frissonnent et craignent de laisser deviner leurs pensées. Le roi s'éloigne: il va cacher dans le fond de son palais, le désespoir qui oppresse son ame.

Cependant, les instantes prières de sa noble épouse, de la belle Althéa, fille de Thestios, attendrissent OEné. Il permet qu'elle vienne près de lui avec les jeunes princes, leurs fils, et il consent à leur faire connaître la réponse de l'oracle.

Althéa écoute en silence, et soudain elle jette un regard plein de joie sur le cercle formé autour d'elle par ses enfans.

— « Il est au milieu de nous! » s'écria la noble Althéa avec la sainte inspiration de l'amour maternel, et elle tend les bras à Méléagre. « Il est parmi nous celui qui doit délivrer l'OEtolie! Je te salue, Méléagre, sauveur de la patrie! Je te salue, toi que mon sein a porté! »

Le roi demeure étonné; mais Méléagre, ivre de joie, répond aux caresses de sa mère par des caresses plus tendres encore, et déjà dans ses yeux brille le feu de la victoire.

— « Sage OEné, reprend la reine, *le rejeton du peuplier*, c'est ton fils, c'est le fils d'Althéa (1).

Une lueur d'espérance vint ranimer le cœur d'OEné; mais elle disparut aussitôt.

— « *Le rejeton du peuplier*, répète le roi, *dont la vie se consume avec la branche du chêne!* Comment ces paroles peuvent-elles désigner ton fils, ô la plus noble des mères? »

— « Ne souffre pas que l'inquiétude vienne de nouveau troubler ton ame, ô mon époux! répond Althéa avec douceur. Nous devons rendre grâces aux dieux de leur bonté. »

---

(1) V. Linn.: *Althæa officinalis*, peuplier.

Elle fait signe à ses enfans de s'éloigner, puis engageant son époux à s'asseoir près d'elle, elle dit : — « Ecoute-moi, sage Œné.

« Méléagre venait de voir le jour ; fatiguée par les souffrances qui nous rendent mère, je voulus rester seule; mes femmes se retirèrent. Sur l'autel de nos dieux pénates, vacillaient des flammes mourantes ; elles répandaient autour de moi une pâle clarté; mes yeux appesantis se ferment un moment ; soudain d'un épais nuage, sortent ces trois sœurs terribles de qui dépend l'existence des mortels. Elles vont au berceau de mon fils. Atropos, de sa main ridée, montre l'autel et dit : *Méléagre, ta vie est attachée à ce tison de chêne, et se consume avec lui.*

» A l'instant mon fils jette un cri de douleur. J'ouvre les yeux, j'étends les bras vers le berceau. Méléagre s'agite en gémissant. Je m'élance ; et, saisissant le tison de chêne enflammé, je le plonge dans l'eau et je l'éteins. A l'instant mon fils se tait. De ce moment il fut délivré de tous les maux qui assaillissent l'homme dès sa naissance. Le fatal tison a été caché dans un lieu reculé, inconnu des mortels. »

— « Tes paroles, noble Althéa, dit Œné, portent le calme dans l'ame de celui qui les écoute. Non, je n'en doute plus, Méléagre a été choisi par les dieux pour sauver tout un peuple. Mais où trouver *la fille de l'ourse, l'égale d'Artémis en beauté, en sagesse*, et dont la main doit porter au monstre le premier coup ? »

— « Est-il donc impossible, grand Œné, de découvrir, parmi les jeunes Achéennes, une fille belle et sage, née sous la constellation de l'ourse, ou dont la mère ait reçu le nom d'*Arctose* ? »

A ces paroles, Œné fut dans l'admiration de la pénétration que la reine venait de montrer ; et il voulut qu'on instruisît Méléagre du sens très-vraisemblable trouvé par sa mère aux paroles de l'oracle.

Le fils d'Œné, bouillant de jeunesse et de courage, s'irritait à l'idée que la main d'une femme devait porter le premier coup. Il voulait combattre le monstre et refusait de s'occuper d'abord de trouver la *fille de l'ourse*. Mais son noble père, mais sa mère tendre et courageuse, soumis à l'ordre des dieux, l'exigèrent de son obéissance.

Pendant qu'OEné envoyait des ambassadeurs à tous les héros de la Grèce, pour demander leur assistance, Méléagre, sous les simples vêtemens d'un citoyen calydonien, sortait de l'OEtolie pour chercher la *fille de l'ourse*. Mais inutilement il parcourait les villes et les campagnes; nulle part ne s'offrait à ses yeux une vierge digne d'être comparée, pour la sagesse et la beauté, à la déesse Artémis, et dont la mère portât le nom d'*Arctose*.

Le hasard, ce dieu aveugle et souvent injuste qu'invoquent sans cesse la folie et l'amour, le hasard conduisit Méléagre, après l'avoir laissé errer long-tems dans l'Arcadie, vers la montagne couverte de forêts où vivait Atalante; et ce fut encore le hasard qui la lui présenta s'élançant hors du fourré à la poursuite d'un daim.

En la voyant, Méléagre crut voir Artémis elle-même. Atalante aussi avait été frappée à l'aspect de Méléagre, et, sans y songer, elle ralentissait sa course et tournait la tête en arrière pour le regarder. Méléagre l'avait suivie rapidement; d'abord il n'avait osé espérer de l'atteindre; il redouble de vîtesse; et, parvenu près d'elle il dit : — « Nymphe ou déesse, pourquoi me fuir ! Ah ! daigne jeter un regard, un seul regard sur celui qui est prêt à t'adorer ! »

Jamais Atalante n'avait entendu une voix si touchante; jamais elle n'avait vu tant de grâce et de beauté. Elle s'est arrêtée, et ses yeux se baissent avec timidité vers la terre. Un sentiment inconnu fait battre son cœur.... Soudain elle frissonne et s'écrie : — « Éloigne-toi, étranger ! Laisse-moi ! Mes parens m'ont rejetée.... Mes bras n'ont jamais pressé les genoux d'un père.... Ma tête n'a jamais reposé sur le sein d'une mère.... Celle que tu prends pour une divinité a dû la conservation de ses jours à la pitié d'une bête féroce.... Elle a sucé, avec le lait d'une ourse, la haine de l'espèce humaine ! »

— « Dieux immortels ! s'écrie Mélégare; c'est elle, c'est la fille de l'ourse, l'égale en beauté, en sagesse à la déesse Artémis !.... Nymphe de ces bois, daigne m'entendre ! les dieux t'ont choisie pour sauver mon peuple. OEné, roi d'OEtolie, le sage OEné, mon père, m'envoie vers toi. Par ma bouche il te supplie de nous accorder le secours de ton bras ! »

Ainsi parle Méléagre ; et, fléchissant le genoux, il élève ses mains suppliantes vers la fille de l'ourse.

— « Explique-toi, répond Atalante avec une douceur mêlée de noblesse ; et elle s'assied au pied d'un chêne. Méléagre se place auprès d'elle. Il dit l'offense de son père, le courroux d'Artémis, les ravages du monstre, l'oracle d'Apollon ; et son discours émeut Atalante. Soudain elle se relève, lui tend la main en signe d'adieu et dit : = « Dans peu tu me verras à Calydone ; puis elle disparaît au milieu des rochers avec la rapidité de la flèche.

Pendant l'absence de Méléagre, le sanglier avait cessé ses ravages ; à son retour le monstre furieux revint désoler l'Œtolie.

Mais déjà commence à luire l'aurore du jour désigné pour attaquer le monstre. Dans le palais d'Œné sont rassemblés les jeunes guerriers que le désir de la gloire anime. On distingue parmi eux les deux jumeaux Tyndarides, Castor et Pollux ; Jason, le chef des Argonautes ; Thésée et son fidèle Pirithoüs ; Lycœus au regard sévère ; Pelée, le père du grand Achille, et son frère Telamone ; Nestor, alors dans la fleur de l'âge ; Idase et Equione, tous les deux invincibles à la course ; Plexippos et Toxéüs, frères généreux et chéris de l'épouse d'Œné ; Acaste, fameux à lancer le javelot ; le vaillant Eurithione ; Euristherne, descendant des Centaures, et tant d'autres héros dont le cœur battait au seul espoir de conquérir des palmes nouvelles. Ils avaient saisi avec empressement cette occasion de déployer leur courage, et chacun se flattait en secret d'être le vainqueur.

Atalante aussi se montra fidèle à sa promesse. La belle vierge se présente la dernière au milieu des guerriers. Elle est parée des riches présens de la noble Althéa. Ses longs cheveux, séparés en plusieurs grosses tresses, sont fixés par un demi-rézau sur le sommet de la tête ; une chaîne d'or en torsade, après avoir serré sa tunique sous le sein, la relève au-dessus du genoux ; une peau de léopard est attachée par une riche agrafe sur l'épaule droite ; sur la gauche est suspendu un carquois d'ivoire rempli de flèches dorées ; de la main droite elle tient un javelot d'acier, et de l'autre, un arc d'ébène.

Les joues d'Atalante sont couvertes de la rougeur de

la modestie ; mais le feu de ses yeux, la hauteur de sa stature, la fierté de son maintien la feraient prendre, sous ses vêtemens de femme, pour un adolescent, si la grâce, l'élégance de ses mouvemens et la pudeur empreinte sur son front, ne faisaient reconnaître la jeune fille.

Tous les guerriers s'inclinèrent à sa vue, et tous laissèrent échapper un cri d'admiration.

Euristherne, le descendant des Centaures, dit avec un sourire moqueur à l'un de ses compagnons : — « Que penses-tu des Achéens, qui n'ont pas su soumettre cette fière beauté ? »

— « Heureux, disait tout bas Méléagre, heureux le mortel qui méritera l'amour d'Atalante ! » Et il baissa vers la terre son œil étincelant.

Cependant, le signal est donné. La troupe guerrière s'élance hors des portes de Calydone. La forêt, qui servait de retraite au monstre, est cernée ; des piéges sont dressés ; les chiens impatiens font retentir les échos de leurs aboiemens répétés, qui se mêlent aux fanfares et aux cris des chasseurs.

Dans le lieu le plus sauvage de l'immense forêt, dans un enfoncement caché par des broussailles, des joncs, des roseaux et des plantes aquatiques couvrant des eaux dormantes, s'est retiré le monstre. Les chiens vont l'y chercher et l'obligent à sortir de son antre. Il se montre enfin. Ses yeux farouches semblent lancer des éclairs. Il regarde ses ennemis d'abord avec courroux ; puis, détournant la tête avec dédain, de ses longues défenses il fouille la terre, et les arbres déracinés tombent autour de lui à grand bruit. Une grêle de javelots, lancés par des mains vigoureuses, viennent s'émousser sur le dos du monstre. Il ne répond point à cette première attaque. Les flèches rebondissent sur sa peau endurcie, sans le blesser. Tout à coup, se retournant avec impétuosité, il jette, loin de lui, les chiens les plus hardis et qui se sont le plus approchés ; il en renverse d'autres et les foule sous ses larges pieds. Ses ardentes prunelles roulent rapidement dans leur orbite ; soudain il s'élance au-devant des chasseurs : plusieurs sont culbutés, et leurs membres déchirés ensanglantent la terre. Quelques-uns cherchent leur salut dans la fuite ou montent sur les arbres.

Castor et Pollux ne peuvent rester plus long-tems simples spectateurs du combat. Ils poussent en avant leurs chevaux d'une blancheur éclatante ; leurs javelots sifflent ensemble dans l'air ; mais le monstre fuit à son tour : il s'enfonce dans le plus épais du fourré.

Télamone, emporté par son bouillant courage, se précipite à la poursuite du sanglier. Son pied heurte contre la racine d'un arbre, il tombe. Tandis que ses compagnons l'aident à se relever, Atalante, d'un pas agile devance tous les chasseurs. Elle pose une flèche sur la corde de l'arc en invoquant Artémis : le trait part, et le féroce animal est atteint au-dessous de l'oreille. La blessure est peu profonde ; mais le sang qui s'en échappe rougit déjà ses longues soies.

— « O fille de Nonacris, dit Méléagre avec feu : personne ne doit te ravir le prix de ta vaillance ! Tu as blessé la première le sanglier. »

Tous les chasseurs poussent un cri de rage ; tous à la fois tendent leur arc ; les flèches, lancées par eux brisent les plus fortes branches du taillis, et ne peuvent entamer la peau du monstre.

Un arcadien s'élance en avant. Ses bras nerveux tiennent élevés au-dessus de sa tête deux lourdes haches au fer tranchant. — « Vous allez voir, dit-il, avec un sourire orgueilleux, si le bras d'un homme n'a pas plus de force que l'arc d'une jeune fille ! Quand Artémis elle-même, ajoute-t-il avec une téméraire assurance, protégerait le sanglier, je saurais encore le terrasser à ses yeux !... »

Il dit ; et, pénétrant dans le taillis, il fait tomber avec violence sur la tête du monstre une de ses lourdes haches. Le sanglier évite le coup ; et, attaquant à son tour l'audacieux, il le renverse et le déchire.

Méléagre ne saurait se contenir plus long-tems. Les lois de l'hospitalité lui ont fait un devoir de laisser les hôtes de son père donner, les premiers, des preuves de leur adresse et de leur courage ; mais il brûle de montrer le sien à son tour. Chacune de ses mains est armée d'un javelot ; il les lance avec force : l'un va s'enfoncer dans le tronc d'un arbre, l'autre pénètre profondément dans l'épaule du sanglier, qui rugit et s'efforce d'arracher le fer de sa blessure en se roulant sur l'herbe

teinte de son sang et couverte de son écume fumante. Soudain il se relève; mais, au même instant, la lance de Méléagre se plonge dans son flanc : il tombe, se débat et expire.

Les chasseurs jettent un long cri et se rassemblent autour du fils d'OEné : ils le félicitent de sa victoire. Quelques-uns semblent craindre encore de toucher l'effroyable sanglier; d'autres trempent leurs lances dans le sang qui coule en bouillonnant de sa large blessure.

Méléagre pose le pied sur le corps du monstre, et parle ainsi à la fière Atalante : — « A toi, fille de Nonacris, est due la victoire. Accepte, de mes mains, la hure du sanglier, comme le prix qui appartient au vainqueur. »

Une vive rougeur colore les joues d'Atalante, tandis qu'un sourd murmure se fait entendre dans le cercle formé par les chasseurs. Tous contestent la victoire à la Fille de l'Ourse; les Achéens la réclament pour Méléagre.

« Il ne sera pas dit, s'écrie Plexippos, frère d'Althéa, qu'une femme, une étrangère, est venue ravir la gloire due aux OEtoliens ! »

— « Sache, fille de Nonacris, dit à son tour Toxéüs, autre frère d'Althéa, que, fusses-tu plus belle qu'Artémis, et le tendre fils d'OEné fût-il plus épris encore de tes charmes, tu n'obtiendrais pas les palmes remportées par le courage de tout un peuple et par la vaillance d'un descendant de Thestios ! »

Tous deux, à ces mots veulent arracher à Méléagre la hure qu'il vient de détacher. Un rire approbateur éclate; les yeux de tous les chasseurs sont attachés sur le fils d'OEné : Euristherne, ce descendant des centaures, s'approche de lui, et d'un regard insultant le mesure de la tête aux pieds.

Méléagre, enflammé de colère, s'écrie d'une voix terrible : — « Audacieux ! vous prétendez ravir une gloire que vous n'avez pas su mériter ! Vous osez joindre l'insulte à la témérité !... Vous osez menacer !... La punition suivra de près l'offense. »

A l'instant, ivre de fureur, il se jette sur Plexippos et lui plonge son glaive dans la poitrine; puis, se

tournant vers Toxéüs, il le frappe et le renverse expirant sur le corps de son frère.

Un silence profond, le silence de l'horreur et de l'épouvante, succède au tumulte. Atalante détourne tristement ses regards de Méléagre, et fuit.

Cependant, la reine Althéa, instruite par un messager de la victoire de son fils, se rendait au temple suivie d'une foule de femmes et de jeunes filles, pour offrir aux dieux propices une solennelle hécatombe. Les cris de joie du peuple, lui annoncent le retour des chasseurs. La hure du sanglier est portée en triomphe sur un brancard formé de deux lances et de branches d'arbre.

« Où donc est le vainqueur ? Où donc est Méléagre, le sauveur de la patrie ?... » demande Althéa avec la fierté d'une mère. Chacun se tait ; la foule s'écarte, et un second brancard, couvert de branches de cyprès, s'avance lentement porté par quatre guerriers. Althéa frissonne..... Un cri d'horreur s'échappe de sa bouche... Elle a reconnu les corps de ses deux frères. Elle se jette sur le brancard, et embrasse en gémissant ces tristes restes.

— » Meurtrier des frères d'Althéa ! s'écrie-t-elle avec égarement, quel es-tu ?... Tremble !... Qu'on le nomme !... Quel est le meurtrier ? »

« Méléagre ! » dit une voix rauque ; et Eurisiherne s'avance ; il place auprès du corps de Toxéüs le glaive encore tout sanglant du fils d'Althéa.

La reine s'appuie sur ses femmes tremblantes. Son œil est fixe ; ses membres sont sans mouvement ; la pâleur de la mort couvre son visage : on croirait qu'elle a cessé de vivre. Soudain, une vive rougeur se répand sur ses joues ; son regard s'anime et lance des éclairs ; la redoutable Némésis s'est emparée de son cœur.

— « La fille de Thestios a pu être un moment ébranlée, dit-elle d'une voix forte ; mais ce coup n'a point abattu son ame ! Peuple d'OEtolie, écoute-moi. J'ai porté Méléagre dans mes flancs, et Méléagre a percé le cœur de ceux qui avaient puisé la vie dans le même sein que sa mère !.... Il a fait descendre au royaume des ombres, les derniers rejetons du vénérable Thestios ! Ainsi l'ont voulu les dieux !.... Qu'un même bûcher

reçoive les corps des deux frères d'Althéa ! C'est dans la cour la plus reculée du palais, que doivent être célébrées ces tristes funérailles. Demain, quand le soleil paraîtra sur l'horizon et ramènera le jour, qu'alors le peuple d'OEtolie se rassemble, et qu'un sacrifice soit offert aux mânes des frères d'Althéa avec toute la pompe des rois. »

Ainsi parle Althéa avec une noble fermeté; mais dans ses yeux brille un feu sombre, et ses lèvres tremblantes sont blanches comme le lis des vallées. Elle s'éloigne ; le peuple, pénétré de respect et de douleur, lui ouvre un large passage.

Retirée au fond de son palais, la reine écarte ses femmes ; elle fait conjurer OEné et ses enfans de la laisser à ses regrets et à sa solitude ; elle est obéie. Pas une plainte ne sort de sa bouche, pas une larme ne mouille sa paupière.

Bientôt un bûcher s'élève dans la dernière cour du palais. Les corps des fils de Thestios y sont portés en silence, et chacun se retire.

Déjà les ombres du crépuscule, précurseur de la nuit, étendent leurs voiles sur les campagnes. Les habitans de la ville rentrent dans leurs demeures, où le doux sommeil va leur faire oublier les travaux de la journée. Dans le palais, on implore en vain ses bienfaits. Les voûtes silencieuses résonnent sourdement de l'agitation et des entretiens mystérieux des courtisans.

Althéa n'invoque point le secours du dieu qui calme les douleurs. Une fièvre brûlante la dévore ; l'amour fraternel et l'amour maternel se livrent mille combats dans son cœur déchiré. La haine et la pitié, la vengeance et l'horreur de ce qu'elle ose méditer, viennent tour-à-tour l'accabler et augmenter son délire.

Elle descend dans la cour solitaire et s'approche du bûcher. La lune éclairait de ses pâles rayons les corps des fils de Thestios. A leur vue, Althéa frissonne ; son cœur se serre, ses genoux chancellent, un nuage est devant ses yeux.... Elle tressaille, jette un second regard sur ces tristes restes : — « Vous serez vengés ! dit-elle d'un ton farouche. »

Althéa rentre dans le palais. Ses mouvemens sont rapides et brusques. Elle parcourt à grands pas les dé-

tours les plus obscurs et les plus secrets de la vaste demeure d'Œné. En peu d'instans elle est de retour; une torche brille dans sa main droite ; dans la gauche est le tison de chêne auquel est attachée la vie de Méléagre.

— « O mes frères ! moi !... moi seule !... » Elle dit, et d'un air égaré elle s'avance vers le bûcher. « Moi seule, aujourd'hui, derniers rejetons de Thestios, je célébrerai vos funérailles !... Moi seule, j'immolerai une victime à vos mânes irrités !... O divinités vengeresses ! ô dieux des enfers, soyez-moi propices ! Ecoute-moi, Pluton, et toi, redoutable Proserpine ! Ecoute-moi, Némésis !... Et vous, ombres chères et sacrées, écoutez-moi ! J'ai juré de vous venger : tournez vos regards vers Althéa, elle va remplir son serment !... La mort sera le prix de la mort ! le crime expiera le crime !... Ainsi l'ordonne le destin qui est supérieur aux dieux. »

La torche enflammée est jetée dans l'ouverture du bûcher. Le mélèse et le sapin résineux s'allument : une épaisse fumée obscurcit l'air ; peu à peu les flammes brillantes pétillent et montent vers les cieux.

Althéa fait lentement le tour du bûcher : — « Qu'ai-je entrepris ! dit-elle avec effroi et d'une voix étouffée. » Des larmes glacées couvrent ses joues décolorées, et ses cheveux se hérissent. « Une mère... donnera-t-elle la mort au fils que ses flancs ont porté !... O mes frères !... ombres irritées ! je vous vois !... j'entends vos voix menaçantes !... Ah ! je vous offrirai d'innombrables victimes !... mais ne demandez pas au cœur d'une mère un sacrifice horrible !... elle ne peut le consommer ! »

La flamme entoure déjà les corps de Plexippos et de Toxéüs. Althéa la considère avec épouvante. Elle s'arrête comme retenue par une invisible main. Le bois, réduit en cendres, s'écroule ; le glaive de Méléagre est tombé à ses pieds en rendant un son aigu. Elle le saisit, et elle voit le sang de ses frères dont il est tout couvert. « Ainsi, vous ne serez pas vengés !.... s'écrie Althéa, qu'égare la cruelle Némésis. » Le lâche cœur de votre sœur refuse à vos mânes ce sacrifice ! La race du noble Thestios s'est éteinte..... et le meurtrier

est environné de gloire ! Fier du sang généreux qu'il a versé ; il régnera sur l'Œtolie, et vos tristes restes seront oubliés dans la tombe ! Et vos mânes, non vengés, erreront irrités sur les bords du noir Cocyte !.... Non ! non ! Malheur trois fois à l'assassin ! Trois fois malheur à ce tigre sanguinaire !..... Meurtrier ! la main du destin va t'atteindre à ton tour ! C'est Althéa, c'est la sœur de Plexippos et de Toxéüs, c'est ta mère qui te dévoue à la mort ! Orgueil de ton père, espoir de la patrie, meurs !!! »

Le tison de chêne est lancé au milieu des flammes ; Althéa tombe auprès du bûcher, comme privée de vie.

.....

.....

.....

Epouvantée du crime de Méléagre, pénétrée d'horreur pour la méchanceté humaine, Atalante avait continué de fuir avec rapidité. A l'approche de la nuit, elle se jeta, épuisée de fatigue, au pied d'un chêne.

— « O Méléagre, disait-elle, tandis que des larmes abondantes baignaient ses joues et son sein, pourquoi ai-je cédé à tes douces prières ! Fallait-il donc m'arracher à ma paisible solitude, pour me rendre témoin de ce forfait ! Fallait-il donc m'obliger à te suivre à Calydone, pour te voir te dévouer aux terribles Euménides ! Dieux immortels ! il a immolé les deux frères d'Althéa ! Funeste emportement ! tu coûteras des larmes éternelles à la race d'Œnée, des larmes éternelles à la malheureuse Althéa ! Un mot irréfléchi, un murmure échappé à deux héros, devait-il être ainsi puni !.. Mais la mort a vengé une offense légère !... O Méléagre ! toi que j'ai vu si grand, si généreux, si tendre envers ta mère, ô Méléagre est-ce bien toi dont la main vient d'arracher la vie à ceux qui t'apprirent à vaincre ! Les hommes sont-ils donc plus féroces que les tigres ?.. Le tigre épargne ses semblables, et Méléagre a trempé ses mains dans le sang des frères de sa mère ! Dieux immortels ! pourquoi m'avoir conservé la vie ! Pourquoi mes yeux ont-ils dû voir un attentat si horrible !... Quel crime ai-je donc commis pour avoir été condamnée à devenir la cause innocente d'un si grand forfait ! »

Mais déjà elle commençait, cette nuit terrible, où

l'amour fraternel et la cruelle Némésis, l'emportant dans le cœur d'une mère, devaient faire commettre une action plus en horreur encore à la nature.

Méléagre avait suivi les pas d'Atalante; comme elle il fuyait Calydone, mais il fuyait dévoré par le remords rongeur. Errant dans les détours de la forêt, il voyait partout devant lui les ombres menaçantes de Plexippos et de Toxéüs. Soudain, son cœur se serre; une vive douleur l'oppresse; ses genoux affaiblis se dérobent sous lui; une soif ardente que l'eau des ruisseaux ne peut étancher, dessèche son palais; un feu dévorant se glisse de veine en veine, et une sueur froide baigne son front. Semblable au cerf qui porte dans ses flancs un trait empoisonné, il se roule sur la terre, puis s'élance dans les broussailles, dont les épines déchirent ses membres, sans qu'il le sente. En vain sa bouche aspire l'air; des vapeurs brûlantes semblent l'entourer. Il court de rochers en rochers, et croit marcher sur un sol enflammé. Ses yeux égarés roulent dans leur orbite; sa langue s'attache à son palais; ses cheveux se hérissent.... Tantôt il se jette avec rage sur le gazon humide, tantôt sur les pointes des pierres les plus aiguës. Il fuit pour se dérober aux flammes qu'il sent et ne voit pas; il les repousse avec ses mains; mais ses mains sont aussi en feu. Il se plonge dans les ruisseaux; l'eau bouillonne, et ses tourmens semblent devenir plus affreux. Ce n'est plus du sang, c'est une lave brûlante qui coule, qui bout dans ses veines..... Tout-à-coup il pousse un cri horrible; l'excès de la douleur lui donne de nouvelles forces, il s'élance, il court, il vole.... et va tomber aux pieds d'Atalante.

— « Ah! dit-il d'une voix rauque et sauvage, je ne viens plus, comme jadis dans les bois de l'Arcadie, demander ton amour! Donne.... donne-moi ta lance..., Ce fer est froid, du moins! plonge-le dans mon sein!... Par pitié... donne-moi la mort!... »

Atalante émue porte la main à son front. Elle s'est levée et fait un pas vers Méléagre. « Ne me touche pas, s'écrie l'infortuné avec effroi.... Eloigne-toi.... Des feux dévorans jaillissent de mes membres.... Les torches des Euménides ont embrasé mon corps.... Ah!

maudit soit l'instant qui m'a vu naître ! maudite soit la femme dont j'ai reçu le jour !... Maudite sois-tu, fille de l'ourse ! j'ai fait couler pour toi le sang de ma famille !... Destin ! et toi aussi je te maudis, toi qui as préparé mon supplice ! »

Soudain il se lève et s'éloigne rapidement. En s'agitant, ses membres résonnent comme des pièces d'airain l'une contre l'autre frappées.

Atalante passa la nuit à parcourir la forêt en appelant à grands cris : Méléagre ! Méléagre !.... Mais il avait disparu.

Vers le matin, à la douce lueur des premiers rayons de l'aurore, Atalante aperçut de loin une figure blanche debout sur un bloc de rocher. Elle s'avance, et reconnaît Méléagre. Son attitude est pleine de calme et de douceur. Il tient à la main le tronçon de la lance dont il a frappé le sanglier. Son beau visage porte l'empreinte d'une souffrance intérieure. Il est pâle, et tout son corps a la couleur du marbre de Paros.

Atalante s'approche encore. Elle s'effraye de sa pâleur, de son immobilité. Elle contemple cette figure si noble et si belle. L'expression des traits est comme suspendue entre la douleur et le repos.

— « Méléagre ! » dit Atalante d'une voix tremblante, et sa main s'étend vers lui.... A l'instant le fantôme s'écroule ; elle jette un cri perçant et tombe privée de ses sens sur le gazon.

En rouvrant les yeux à la lumière, la fille de l'ourse ne vit plus auprès d'elle qu'un monceau de cendres.

De toute la journée, elle ne put se résoudre à quitter ces lieux. Elle s'éloignait, puis revenait vers ces cendres infortunées.... Sa main les réunit sous une large pierre, et après y avoir déposé une couronne de cyprès, elle retourna dans sa solitude. Son ame glacée d'horreur, abhorrait ces hommes cruels, dont les passions deviennent si funestes à leurs semblables et à eux-mêmes.

Mais, dans cette solitude, où désormais elle voulait vivre, Atalante remarqua les traces récentes d'une main dévastatrice qui semblait s'être plu à exercer sa rage, et les traces plus récentes encore d'une main bienfaisante qui avait cherché à réparer les ravages d'un ennemi. Le

gazon était couvert de lourdes pierres jetées sans doute du haut des rochers pour fermer l'entrée de la grotte ; mais on les en avait écartées. Les ceps de vigne plantés par Atalante avaient été arrachés ; leurs rameaux, leurs grappes desséchées jonchaient la terre ; mais d'autres ceps les avaient remplacés, et déjà ils promettaient les plus beaux fruits. Les peaux de bêtes fauves qui couvraient les feuilles sèches dont Atalante s'était fait un lit, jetées çà et là hors de la grotte, avaient été déchirées en mille pièces ; mais une belle peau de tigre ornait le nouveau lit de mousse, et deux lévriers d'une blancheur éclatante, ayant près d'eux leur nourriture fraîchement préparée, étaient attachés dans le fond de la grotte, comme si l'être bienfaisant qui veillait sur Atalante eut voulu lui donner deux amis fidèles pour l'accompagner et la défendre.

La fille de l'ourse, à la fois mécontente et touchée de ces soins qui lui annonçaient que sa retraite était connue, éprouvait le plus vif désir de se soustraire à son protecteur invisible. Mais où fuir ? où se cacher ? La reconnaissance envers un être humain lui était à charge. Elle ne formait plus d'autre vœu que de vivre et de mourir ignorée : ce vœu si sage, le seul qu'elle adressât aux dieux, ne devait pas être encore exaucé.

Depuis le jour où Atalante avait disparu du bain d'Artémis, Hylléos n'avait cessé de chercher à découvrir ce qu'elle était devenue. Plus il avait employé de tems à cette recherche, plus sa rage avait acquis de violence, plus il brûlait de se venger du dédain dont elle avait payé son amour. Sa persévérance avait été enfin couronnée du succès ; du moins, il dut le croire lorsqu'il eut découvert la vallée et la grotte, où il retrouva une partie des présens que jadis il avait faits à Atalante. Pendant trois jours entiers, Hylléos attendit en ce lieu le retour de la fille de l'ourse, alors à Calydone ; le quatrième, perdant de nouveau l'espoir de la revoir jamais, il s'était livré à sa fureur et avait voulu se venger en dévastant la vallée, en brisant les arbres et les fleurs qu'Atalante avait soignés de ses mains ; puis il s'était éloigné.

Chaque année, suivant un antique usage, les Arcadiens célébraient la fête de Pan Lycaeus. Cette fête re-

gardée comme sacrée, n'offrait que des saturnales honteuses pendant lesquelles les habitans des villes et des campagnes, se livraient aux dérèglemens des passions les plus effrénées. Dépouillés de tout vêtement, ils s'entouraient de guirlandes de feuillage, et leurs épaules étaient couvertes d'une peau de bouc ou de loup. Après s'être enivrés d'un vin fumeux versé à grands flots dans de larges coupes, ils parcouraient les bois et les guerets en poussant des hurlemens furieux.

Hylléos se distinguait dans ces fêtes, comme partout ailleurs, par son audace, son impudence extrême et ses excès. Arrivé l'un des premiers près de l'autel de gazon élevé dans la plaine à Pan Lycaeus, bientôt il se vit entouré de ses compagnons, et bientôt, avec un cri de joie, Euristherne, descendant comme lui des Centaures, perça la foule et s'élança à sa rencontre. Pour resserrer les liens d'une ancienne amitié, plusieurs coupes furent vidées à la ronde, aux acclamations bruyantes de tous les Arcadiens. Euristherne, ainsi nommé à cause de sa large poitrine, fit faire silence, et d'un ton fanfaron il dit la chasse du sanglier calydonien, ses hauts faits en cette circonstance, puis l'amour de Méléagre pour la nymphe de Nonacris, la mort de Plexippos et de Toxéüs, la vengeance qu'en avait tirée Althéa et avec un impudent sourire : — « Cette chaste Atalante, ajouta-t-il, sera-t-elle donc toujours la vierge de la forêt ? Personne d'entre vous ne connait-il donc la retraite de cette farouche beauté? Qu'on me la dise, et je vous promets qu'avant peu, elle abandonnera le culte de la pudique Artémis pour celui de Vénus. »

Hylléos, qui avait achevé de laisser sa raison au fond d'une coupe, emmène Euristherne à l'écart et lui dit en balbutiant : — « Ecoute; ce soir elle peut être en notre puissance. Le veux-tu ? » — « Oui, je le veux, répond Euristherne, et il frappe dans la main d'Hylléos en signe de consentement.

— « A ce soir donc, reprend Hylléos, et tous deux se mêlent de nouveau à leurs compagnons.

La journée était presque écoulée; déjà même le crépuscule couvrait les vallées de ses voiles de gaze, tandis que le soleil dorait de ses derniers rayons les sommets dentelets des montagnes, lorsqu'Euristherne et Hylléos

s'enfoncèrent dans la forêt. Leur démarche était chancelante ; leur regard incertain, leurs joues enflammées de la rougeur de l'ivresse, et à chaque instant leurs pieds, peu assurés, heurtaient contre les racines des arbres ou contre les cailloux.

—« Laissons-la pour aujourd'hui, dit Hylléos, se jetant sur le gazon, près d'un autel rustique sur lequel brûlait encore le cèdre résineux.

—« Non, non ! s'écrie Euristherne. Par le dieu cornu (1), il faut la trouver ! »

—« La trouver ? mais ne l'ai-je pas attendue trois jours inutilement dans sa grotte ! »

—« Elle y est peut-être revenue le quatrième. Vois-tu ce bois qui brûle sur l'autel ? Il va nous servir à mettre le feu à la forêt. Bientôt nous verrons la chaste nymphe de Nonacris, accourir à la clarté de ces nouveaux flambeaux de l'hymen. Brûlante d'amour, elle viendra se jeter d'elle-même dans nos bras. »

A ces mots Hylléos pousse des cris inspirés par une joie féroce. Il se relève, et serre Euristherne dans ses bras. Tous deux raniment le feu mourant, puis ils prennent des tisons enflammés, et les lancent dans l'épaisse forêt de sapins et de cèdres.

Mais soudain Hylléos est renversé par une main vigoureuse ; une voix s'écrie : — « Lâche ravisseur, va dans le royaume de Pluton ! » et le fer d'une lance menace sa poitrine.

Euristherne a vu le danger de son compagnon : il arrache une forte branche de chêne, et la fait tomber par-derrière sur la tête de l'ennemi d'Hylléos. L'ivresse de celui-ci s'est tout-à-coup dissipée. En un instant il est debout, et les deux cruels descendans des Centaures accablent des coups de leurs massues un ennemi terrassé ; puis, jetant un long cri de victoire, ils s'éloignent, forment au pied des arbres des monceaux de feuilles sèches et y mettent le feu. Le sapin brûle et pétille ; le vent pousse les flammes vers les arbres voisins qui s'embrâsent à leur tour, et en quelques momens

(1) Ce surnom avait été donné à Bacchus, parce que, dans ses voyages, comme il s'était toujours couvert de la peau d'un bouc, on le représentait souvent coiffé avec les cornes de cet animal.

la forêt entière offre l'aspect effrayant et majestueux d'un vaste incendie.

Atalante, qui reposait paisiblement, est soudain réveillée par les rugissemens des bêtes farouches fuyant leurs tannières. Ses yeux, en s'ouvrant, voient l'entrée de sa grotte vivement éclairée; son oreille est frappée du pétillement des flammes et du bruit des arbres qui roulent ou s'abattent sur les flancs de la montagne. Effrayée, elle veut s'élancer hors de la grotte; mais une épaisse fumée, une chaleur brûlante la forcent de reculer. Dans l'excès même du danger, elle puise la force de le braver. Ses mains se sont armées de l'arc et du javelot; ses pieds agiles touchent à peine le sol embrâsé. Elle ne marche pas, elle court, elle vole. Mais le farouche Euristherne se présente à ses regards. Il vient vers elle les bras étendus; Atalante, habile à lancer le javelot, perce au milieu de la poitrine le compagnon d'Hylléos; son corps roule sur les arbres abattus et dévorés par la flamme.

Hylléos, plein de rage, accourt pour le venger.

— « Fuis, s'écrie la fille de l'ourse qui l'a reconnu, fuis, ou cette flèche va faire descendre dans le royaume des ombres celui qui jadis me sauva la vie. »

Mais Hylléos, de ses bras nerveux, saisit Atalante. Elle menace son cœur du dard acéré qu'elle tient encore; pourtant elle hésite à frapper : — « Dieux immortels! s'écrie la fille de l'ourse, chaste Artémis! je vous implore! »

A l'instant, une flèche siffle à travers les arbres; Hylléos roule à son tour près du féroce Euristherne, et leurs ombres descendent ensemble dans le Tartare.

Atalante, surprise, croit devoir son salut à la déesse Artémis; mais elle aperçoit à peu de distance un chasseur appuyé sur son arc. C'est le protecteur invisible qui a toujours veillé sur elle, c'est le fidèle Mélanione.

— « Grâces soient rendues aux immortels!» dit-il d'une voix affaiblie. Ses genoux s'affaissent et il tombe sur la terre comme épuisé. « Grâces soient rendues à la chaste Artémis! ajoute-t-il; elle a daigné diriger mes traits! Maintenant que je t'ai revue, ô nymphe de ces bois, Atropos peut couper le fil de ma vie! »

Atalante attendrie s'avance ; elle se penche sur Mélanione. Il est tout couvert des blessures que lui ont faites, avec leurs massues, Euristherne et Hylléos.

— « Tu vivras, Mélanione ! dit avec feu la belle chasseresse. Tu vivras pour jouir de la reconnaissance d'Atalante ! »

Mélanione ne peut plus l'entendre. Désespérée, Atalante lève les bras au ciel ; elle invoque sa divine protectrice, sous le nom d'Hécate qu'on lui donne aux enfers ; elle lui demande de faire recevoir Mélanione au séjour des ames nobles et généreuses.

Aussitôt, le son des cors retentit au loin ; ils forment une harmonie à la fois douce et guerrière. Un vent frais chasse les nuages de fumée dont l'air est obscurci et tempère la chaleur brûlante de la terre, partout couverte des débris enflammés de la forêt. Six lévriers, de la couleur du daim léger, s'élancent par-dessus les troncs d'arbres noircis ou réduits en charbons ardens. Dans le lointain, apparaissent plusieurs nymphes armées d'un arc et le carquois sur l'épaule. Elles sont suivies d'un groupe plus nombreux d'autres nymphes, au-dessus desquelles s'élève, de toute la tête, la déesse Artémis, que distingue encore le croissant d'argent qui brille sur sa chevelure d'ébène. A sa haute stature, à sa démarche majestueuse, à son air noble et doux, on reconnaît une divinité.

La nymphe de Nonacris se sent pénétrée d'une pieuse émotion ; elle fléchit le genou. — « Mélanione vivra, dit la déesse ; il vivra pour jouir de la reconnaissance d'Atalante. Lève-toi, fille de l'ourse. »

Atalante obéit, mais sa bouche reste muette. — « Eh ! quoi, dit encore Artémis, est-ce ainsi que mes bienfaits sont reçus ! Parle, fille de l'ourse, que désires-tu de moi ! »

— « O Déesse, répond Atalante d'un ton calme et doux, le vœu de mon cœur fut toujours d'imiter tes vertus ! Peut-être aurais-je osé en former un autre, celui de me vouer au culte de tes autels ! Mais l'obscurité de ma naissance, la honte du lait que j'ai sucé, la vie sauvage de mon enfance m'ont condamnée à une éternelle solitude, et cette solitude, ô Déesse, la méchanceté des hommes me l'a fait chérir. »

— « Dans la solitude même, fille de l'ourse, dit Artémis, un appui est nécessaire contre l'audace et la perversité; tu l'as trop éprouvé. Retourne au séjour de ton enfance, près de cette statue que tu as si souvent parée de fleurs : Mélanione t'y suivra. »

— « Oh ! non, non, s'écrie Atalante avec force et en joignant les mains. Que j'y vive seule ! que seule j'y relève tes autels ! que jamais la vue d'un être humain, de ces hommes perfides et cruels, jouets de leurs passions criminelles, ne vienne frapper mes regards, attrister ma pensée et troubler mon repos ! qu'invisible moi-même à leurs yeux..... »

— « Je t'accorde ce don, dit Artémis avec bonté. » Du bout de son arc, elle touche le corps de Mélanione, qui se lève sous la figure d'un lion jeune et superbe. « Voilà ton protecteur, ajoute Artémis. Près de lui tu seras seule, toujours seule, puisque tu ne peux être heureuse qu'ainsi. »

A ces mots, la Déesse pressa de ses lèvres le beau front d'Atalante, et s'éloigna suivie de ses nymphes.

Voilà ce que la tradition a conservé, dans l'Arcadie, de l'histoire d'Atalante. Ce fut à l'exemple de la fille de l'ourse, que les Arcadiennes se livrèrent depuis avec ardeur au plaisir de la chasse, et ce fut en son honneur, que le mont sur lequel elle avait été exposée, reçut le nom de Parthenos (1). Les jeunes Arcadiennes s'y rendaient souvent, autrefois, pour orner de fleurs l'autel rustique élevé par ses mains à la déesse de la pudeur. Souvent elles aperçurent Atalante, toujours accompagnée du beau lion; mais plus souvent encore, quoique la fille de l'ourse fût présente, elles ne la voyaient pas. Ces apparitions devinrent de plus en plus rares, et le mont sacré resta enfin désert; aucune Arcadienne n'ayant mérité, sans doute, aux yeux de la déesse, de remplacer Atalante.

Par M.elle S. U. DUDRÉZÈNE (2).

---

(1) C'est-à-dire *de la Vierge*.

(2) Auteur *de Henri* ou l'*Homme silencieux*, de la *Forêt de Woronetz*, de l'*Oiseleur*, etc.

HISTOIRE DE RENÉ D'ANJOU,

ROI DE NAPLES, DUC DE LORRAINE, COMTE DE PROVENCE,

PAR M.r LE VICOMTE

F. L. DE VILLENEUVE-BARGEMONT. (1)

Quidquid ex Agricolâ amavimus.... Manet mansurumque est in animis hominum.... Fama rerum.
(TACITE. *Vie d'Agricola.*)

L'ouvrage dont nous rendons compte, nous offre la vie d'un prince valeureux, loyal, bienfaisant, et toujours aux prises avec l'adversité; d'un prince qui s'est placé au premier rang des souverains du XV.e siècle, par son caractère chevaleresque, sa magnificence, ses sentimens généreux, son goût pour les beaux-arts; et qui mérita de ses peuples, comme Henri IV, le titre de *bon roi.* « Il étoit, disent les chroniqueurs, tant » homme juste et preud'homme, que jamais il ne fist » tort à autruy..... En humanité, religion, libéralité, » noblesse de courage, il oultrepassoit tous les rois » qui, par avant lui, avoient regné en Sicile. »

Le tableau historique du règne de René d'Anjou, est aussi le tableau des grands événemens qui, à cette époque mémorable, ébranlèrent la France et agitèrent l'Europe. On lit, avec émotion et une sorte d'orgueil patriotique, les exploits, les traits de grandeur d'ame des guerriers qui défendirent alors, au prix de leur sang, notre belle patrie. On est fier d'être Français, l'ame s'élève, au récit des hauts faits d'armes des *Jeanne-d'Arc*, des *Dunois*, des *Xaintrailles*: des *La Hire*, des *Barbazan*, des *Artur de Richemont*, des *Tanneguy du Châtel*, qui brillèrent parmi les héros qui sauvèrent et illustrèrent la France.

M. le vicomte de Villeneuve ne se borne pas à nous faire connaître les vicissitudes de la vie politique de

(1) Trois volumes in-8.°; à Paris, chez Blaise, libraire-éditeur, rue Feron-Saint-Sulpice, n.° 24; et à Nantes, à la librairie du *Lycée.*

René d'Anjou, ses triomphes et ses revers : il peint encore les qualités de son cœur ; il retrace ses goûts favoris, ses exercices chevaleresques, et tous les détails si attachans de sa vie privée.

Une analyse rapide des principaux traits de la vie du roi René, va nous mettre à même de faire quelques citations de cet important ouvrage, mais elle n'en donnera qu'une idée bien imparfaite :

René d'Anjou était fils de Louis II, roi de Sicile, oncle de Charles VI, et d'Yolande, fille du roi d'Aragon. Il naquit en 1408, au château d'Angers, bâti à la fin du XI.e siècle, par Bertrande de Montfort, comtesse d'Anjou, et restauré par Saint-Louis.

La naissance de ce prince eut lieu quelques mois après le meurtre de Louis d'Orléans, frère du roi, assassiné à Paris, au milieu de la rue Barbette, par les ordres de Jean-Sans-Peur, duc de Bourgogne ; attentat affreux qui fut pour la France une source de grandes calamités et de guerres sanglantes.

René épousa Isabelle de Lorraine, princesse renommée par sa beauté, ses vertus, et la supériorité de son esprit. Le duc de Lorraine, son beau-père, l'institua pour l'héritier de ses états. Cette faveur fit naître des dissentions qui eurent une influence funeste sur sa destinée. Le comte de Vaudemont, le plus proche parent du duc de Lorraine, prince ambitieux et plein de courage, devint furieux d'une préférence qui le privait d'une souveraineté, objet de toutes ses espérances ; il résolut de l'obtenir par la force des armes, et, soutenu par le duc de Bourgogne, il s'annonça hautement comme le seul légitime souverain de la Lorraine.

Dans cette guerre, René déploya sa valeur ; mais, moins heureux que son compétiteur, il perdit la bataille de Bulgneville et fut fait prisonnier.

Sa captivité dura plusieurs années. « Ce fut alors, » dit M. de Villeneuve, que, pour échapper à l'ennui » qui le dévorait, et à tant de réflexions cruelles qui » contristaient son âme, René eut recours au charme » entraînant des beaux arts qu'il n'avait pas cessé de cul- » tiver. On doit donc regarder cette douloureuse époque » de sa vie, comme celle où il s'appliqua, avec une » constante assiduité, à l'étude de la peinture, de la

» musique et de la poésie, qui firent ensuite les délices » de sa jeunesse, ou consolèrent ses vieux ans, après » avoir calmé ses premières peines. »

René était encore dans les fers, lorsqu'une autre couronne vint s'offrir en perspective à ses yeux. Son frère Louis III, roi de Sicile, venait d'être enlevé à l'amour de ses peuples ; et Jeanne II, reine de Naples, l'avait désigné pour lui succéder.

Au mois d'avril 1438, il partit du port de Marseille, à la tête d'une flotte nombreuse, et aborda en vue de Naples, le 9 mai suivant.

Voici le tableau gracieux que fait le savant auteur, de l'aspect ravissant qui s'offrit à René d'Anjon, au milieu des sites magnifiques des campagnes de Naples :

« Avec quelles délices devait-il parcourir des lieux » embellis à la fois par une terre féconde, un ciel en- » chanteur et la magie de tant de traditions fabuleuses » ou historiques? Là, c'était l'heureuse Campanie, dont » les regards de René embrassaient la vaste plaine et les » rians côteaux. Ici, le roi Robert (l'un de ses pré- » décesseurs, dont il vénérait le plus la mémoire) ac- » cueillit Pétrarque, écouta la lecture du poëme de » l'Afrique, et, assis auprès du tombeau de Virgile, se » dépouilla de son manteau royal pour en décorer le » poëte que la couronne attendait au Capitole.... A » chaque nouvel objet qui frappait sa vue, dans les » églises, les palais et les rues de Naples, René retrou- » vait aussi des souvenirs chers à sa famille : le nom du » frère de Saint-Louis, y était surtout rappelé par une foule » de monumens précieux. Noble destinée de la France » qui se glorifie d'avoir donné des souverains à la plu- » part des contrées de l'Europe, depuis Bysance, Jéru- » salem et Chypre, jusqu'à Rome, Naples et l'Espagne!...

« Quel plus imposant tableau pouvait émouvoir l'ima- » gination de René, que celui du palais de la Reine » Jeanne, rempli d'images tragiques dans l'intérieur, » mais d'où l'on découvrait en entier, la ville appellée » *noble et gentille* entre toutes les capitales, et dont le » nom de Parthénope ou syrène n'exprime qu'imparfai- » tement encore tous les enchantemens!.... Délicieuse » contrée, où l'air voluptueux et parfumé qui anime la » poësie et les arts, porte à l'indolence un peuple que le

« travail rendrait malheureux, mais auquel la nature « déroule avec profusion ses trésors !... Au milieu des « campagnes en ruine des anciens Romains, où tant de « statues de marbre attestent à tous les âges leur opu- « lence, leur luxe et leur goût, les yeux errent tour à « tour sur la mer paisible de la molle Ionie, et vers « cette montagne d'où s'élancent des gerbes de feu, des « torrens de fumée, des ruisseaux de lave, objet d'ad- « miration pour les voyageurs, sans en être un d'effroi « pour ses tranquilles voisins. . . . . »

Malheureusement, il était dans la destinée de René d'Anjou, d'avoir toujours à combattre des rivaux puissans qui lui disputaient la possession des couronnes qui lui étaient offertes. Son compétiteur au trône de Naples, était Alphonse, roi d'Arragon, prince doué de grandes qualités, vaillant, éloquent, et d'autant plus dangereux, qu'il se servait habilement de la ruse et de l'intrigue dans les entreprises qu'il méditait. Aussi, ce fut vainement que les succès les plus rapides firent tomber au pouvoir de René les places fortes de son ennemi, et qu'il le vainquit dans plusieurs combats; que la campagne la plus glorieuse prouva ses talens militaires, sa bravoure et sa magnanimité. Des défections imprévues, de noires perfidies, rendirent nulles ces triomphes éclatans. Des revers désastreux terminèrent cette guerre mémorable, et René fut contraint d'abandonner le royaume de Naples, après un règne de près de cinq ans, signalé par les traits les plus touchans de grandeur d'ame et de bienfaisance, retracés par l'intéressant historien avec autant de sentiment que d'éloquence. . . . . .

Le malheureux roi de Sicile s'embarqua sur une galère et quitta Naples, emmenant avec lui ses officiers. « A l'aspect du magnifique amphithéâtre circu- » laire qui se déroulait aux regards de René, de ces » jardins couverts d'orangers et de citronniers en fleurs, » dont la brise lui envoyait les suaves parfums, ce » prince, dit M. de Villeneuve, ne put se défendre » d'un vif mouvement de sensibilité..... Admirant la » beauté de la cité superbe qu'il était obligé de fuir, » regrettant la douceur inexprimable de son climat, » et se plaignant de la fatalité qui le condamnait à

» s'en éloigner ainsi, il voulut demeurer sur le pont » du navire, aussi long-tems que ce tableau si cher » frapperait sa vue. »

A son retour en France, la vie de René, jusques-là si orageuse, s'écoula paisiblement au sein de sa famille, au milieu de ses sujets dont il était adoré. L'étude, les fêtes, les tournois, le gouvernement de ses états partageaient tous ses instans. Ces jours de félicité furent bientôt évanouis. La mort d'Isabelle de Lorraine, son épouse, fut le premier coup qui vint le frapper. Un ancien historien d'Anjou rapporte, en son langage naïf, que *de la perte de sa royale compaigne et espouse, fust le noble Roy de Sicile si attainct de dueil, qu'il en cuida bien mourir*..... Cependant, malgré cette vive affliction qui avait fait craindre pour ses jours, ce prince, entièrement isolé dans son palais en deuil, sentit naître le besoin de former de nouveaux liens qui seuls pouvaient adoucir ses regrets. Il épousa donc Jeanne de Laval, princesse douée des plus aimables qualités et qui avait précédemment fixé son attention, par ses charmes et les graces de son esprit, aux tournois de l'Anjou et de la Touraine.

Quinze ans après ce mariage, une autre perte, bien cruelle, vint déchirer le cœur du bon roi : Jean d'Anjou, duc de Calabre, son fils, expira en Catalogne au milieu de ses victoires. Ce jeune héros, que, suivant l'expression de M. de Villeneuve, la gloire elle-même avait placé, à la fleur de l'âge, au rang des premiers capitaines du siècle, fut regretté de ses ennemis mêmes.

Ce n'était point assez d'infortunes pour René. Le destin, acharné à le poursuivre, devait lui enlever successivement tous ceux qu'il chérissait. Dans la même année où périt Jean d'Anjou, la mort frappa Jean II, son petit-fils ; Blanche d'Anjou, sa fille naturelle ; Ferry de Lorraine, son gendre, et le prince Nicolas, dernier rejeton de sa maison. Et, comme si toutes les peines eussent dû l'accabler à la fois, c'est au moment où il pleure ses enfans, qu'il apprend les désastres de sa fille, Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre, que, peu d'hommes, disait on, égalaient en courage, et qui surpassait toutes les femmes en beauté. En proie à une douleur profonde, il lui écrivit :

« Ma fille ! que Dieu vous assiste dans vos conseils ; » car c'est rarement des hommes qu'il faut en attendre » dans les revers de la fortune !..... Lorsque vous dé- » sirerez moins ressentir vos peines, pensez aux miennes... » Elles sont grandes, ma fille..... et pourtant je vous » console. »

C'est dans cette situation aussi déplorable, lorsqu'il est comme anéanti par des malheurs aussi affreux, que Louis XI, son neveu, fait marcher secrétement ses troupes dans l'Anjou, et s'en proclame le souverain.

Accablé par tant d'infortunes, victime des plus odieuses trahisons, trompé dans toutes ses espérances, ayant perdu tout ce qui l'attachait à la vie, René tourna ses regards vers la Provence ; et, le cœur navré de douleur, s'éloigna tristement de l'Anjou, riante et fertile contrée, son berceau et le pays de ses affections.

Dépouillé de sa puissance, toute l'ambition de l'infortuné vieillard fut de faire le bonheur de la province où il trouvait un dernier asile. C'est dans ce séjour qu'il se livra entièrement à son goût pour les lettres et pour les arts. Le charme de l'étude apporta quelque adoucissement à ses chagrins. Un de ses ouvrages les plus remarquables, est un superbe manuscrit, connu sous le nom d'*Heures latines du Roi René*, orné sur chaque page de peintures du fini le plus précieux. D'autres peintures, des tableaux, des portraits, en grand nombre et d'une délicatesse de travail admirable, sont désignés par M. le vicomte de Villeneuve, qui donne aussi des extraits des compositions poétiques du bon Roi, bien propres à faire connaître le génie de la langue à cette époque. Les amateurs des beaux arts et des antiquités liront avec un vif intérêt les remarques savantes de l'auteur sur ces curieux monumens de la littérature et des arts dans le XV.e siècle, ainsi que ses notes historiques sur plusieurs monumens témoins d'événemens mémorables. Cette partie de l'ouvrage est le fruit d'immenses recherches, d'investigations laborieuses, qui méritent à M. de Villeneuve la reconnaissance des savans et des hommes de lettres.

On lit encore avec curiosité tous ces détails si attachans sur les mœurs, les usages et les coutumes de nos aïeux. On aime surtout la peinture gracieuse de ces fêtes bril-

lantes, de ces jeux publics, dans lesquels les chevaliers se disputaient les prix de l'adresse et du courage. Il semble qu'on est témoin de ces scènes de bravoure et de galanterie de l'antique chevalerie; qu'on assiste à ces tournois, images de la guerre, où la beauté, quelquefois l'amour couronnaient le vainqueur.

Historien impartial, écrivain judicieux et élégant, M. de Villeneuve est exact dans ses récits, brillant dans ses descriptions, profond et touchant dans les réflexions que font naître ou les événemens, ou les malheurs qu'il retrace. (1) T*******T.

ILE DE SEIN.

M. Ed. Richer vient d'émettre une nouvelle opinion sur la situation de l'île de Sein. Après être convenu que « Pomponius Mela place cette île en Bretagne, » où se trouve l'île de Sein, il dit que ce devait être » plutôt l'île de Noirmoutier, d'après le témoignage » de Strabon, qui indique l'île des Femmes Samnites » au-dessous de l'embouchure de la Loire; que, suivant » le premier auteur, puisque les nautonniers les con- » sultaient avant d'entreprendre leurs voyages, l'île de » Sein devait se trouver dans un endroit fréquenté » et non parmi les écueils de l'Armorique. Il regarde » cette considération relative à la position géogra- » phique de Noirmoutier, comme ne laissant plus de » doutes sur la validité qui en fait le séjour des vierges » sacrées; d'autant qu'une tradition, conservée dans le » pays, établit que l'île a d'abord été habitée par des » vierges. »

Cette opinion est tout à fait en contradiction avec ce qu'en dit Pomponius Mela.

« L'île de Sein, dit-il, est *dans la mer Britannique,* » *en face du rivage des Osismiens.* Elle est remar-

(1) Cet important ouvrage, dans lequel l'auteur fait preuve d'une vaste érudition et d'un grand talent, est enrichi de portraits, de vues de plusieurs monumens et du *fac simile* des signatures des grands personnages du XV.e siècle.

» quable par l'oracle d'une divinité Gauloise. Ses prê-
» tresses gardent une perpétuelle virginité ; ce qui leur
» imprime un caractère sacré. On dit qu'elles sont au
» nombre de neuf. Les Gaulois les nomment Cènes.
» Ils pensent qu'elles sont inspirées par des génies
» extraordinaires ; qu'elles peuvent, par leurs charmes,
» déchaîner les vents et soulever les flots de la mer ;
» prendre la forme de toute espèce d'animaux ; guérir
» les maladies réputées incurables ; connaître l'avenir
» et le prédire ; mais qu'elles n'exercent leur art qu'en
» faveur des navigateurs qui se mettent en mer dans
» le seul dessein de les consulter (1). »

Il ne peut y avoir de doute sur la position du rivage des Oscismiens : ce peuple est un de ceux qui sont cités par César. Il habitait le pays qui a formé depuis l'évêché de Léon et contrée limitrophe.

Les monumens de notre histoire confirment ce fait. La charte d'Alain-le-Long, de l'année 689, pour la réforme des abus en Bretagne, porte : « que cette
» ordonnance a été rendue dans la ville des Oscismo-
» riens, sous les sceaux du prince et ceux des comtes
» de Cornouailles et de Léon ; et en présence de Gilbert,
» évêque d'Occismor, dont le sceau y est référé (2). »

Je sais que la véracité de cette charte a été contestée. Sans prétendre juger la question, je la regarde comme étrangère au cas présent ; parce que le faussaire n'aurait pas été assez maladroit pour faire des méprises grossières qui auraient décélé sa fraude.

D'ailleurs, un acte postérieur de quatre siècles et qui n'est pas contesté, porte les mêmes indications ; c'est la charte d'Alain-Fergent, de l'année 1087, qui règle les préséances aux états de Bretagne entre les

(1) *Sena in Britannico mari, Oscismiis adversa littoribus, Gallici numinis oraculo insignis est ; cujus antistites, perpetuâ virginitate, sanctæ numero novem esse traduntur. Galli Cenas vocant, putantque ingeniis singularibus prædita maria et ventos concitari carminibus, seque in quæ velint animalia vertere, sanare quæ apud alios insanabilia sunt, scire ventura et prædicare, sed non nisi deditis navigationibus et in tantùm, ut se consulerent profecti.* (*De situ orbis*, *lib.* 3.°, *cap.* 6.°).

(2) *Acta fuerunt hæc in urbe Oscismorensi, sub nostro magno sigillo et signo manuali, ac etiam sub signis manualibus comitum Cornubiensis et Leonensis ; præsentibus Gilberto Occismorensi, etc. episcopis.* L'acte porte : *Sigillum Gilberti, episcopi Occismorensis.*

Barons (1). « Le second, y est-il dit, est le Vicomte » de Léon, qui pour lors avait plusieurs prérogatives » sur les navires qui naviguaient dans l'océan, sur les » côtes des Oscismiens ou de Léon. »

Pomponius Méla dit que l'île de Sein est dans l'océan Britannique; ce ne peut donc être celle de Noirmoutier, qui est dans le golfe d'Aquitaine (*Aquitanicus sinus*), en face des côtes des Pictones; car Strabon dit positivement que la Loire sépare les Namnètes des Pictones.

Il est très-possible qu'il y ait eu des prêtresses Gauloises dans plusieurs îles des Gaules occidentales; mais l'île de Sein doit toujours rester en possession de celles qui y ont été désignées par Pomponius Méla, sous le nom de Cènes. M. Ed. Richer a été entraîné par l'amour de son pays. *Incautum rapuit te pietas tua.*

Camden, dans sa Bretagne, dit : que dans le passage précité, il faut lire *Lenas* au lieu de *Cenas*; et il est suivi par Dom Lepeltier, qui dérive *Lena* pour *Leana*, de *Lean*, moine, et *Leanès*, religieuse; solitaires retirés du monde et gardant le célibat.

Je crois qu'on ne doit faire aucun changement au mot *Cenas*. *Cen* et *Cennis*, en dialecte Gallois, signifient il a vu, il voit. D'anciens glossaires ont le verbe *Cennare*, cligner de l'œil. *Sentinelle* a été formé de *Cen*; on écrivait autrefois centinelle; *Cen*, qui voit; *Tinell* (2), petite loge, guérite. *Centinelle*, qui voit d'une guérite. Nous appelons encore *Tonnelle*, un cabinet de verdure dans un jardin.

Dans les tems les plus reculés de l'antiquité, on a appelé *Voyants*, les hommes qui prédisaient l'avenir. Saül, ne trouvant pas les ânesses de son père, qui s'étaient égarées, prend le parti de consulter un devin. » Autrefois, « est-il dit au premier livre des rois, » dans Israël, tous ceux qui allaient consulter » Dieu, s'entredisaient : Venez, allons au Voyant : » car celui qui s'appelle aujourd'hui prophète, s'ap- » pelait alors le Voyant. Lorsque Saül et son ser-

(1) *Secundò : Vicecomes Leonensis, qui pro tunc habebat quàm plures nobilitates super navibus per oceanum, in costeriis Oscismorensis, seu Leoniæ navigantibus.*

[2] D'où sont dérivés, tonne, tonneau, tine, tinette.

» viteur montaient par le coteau qui mène à la ville, ils » trouvèrent des filles qui en sortaient pour aller puiser » de l'eau ; et ils leur dirent : le Voyant est-il ici? » Elles leur répondirent : il y est..... Saül s'approcha de » Samuel, qui était au milieu de la porte de la » ville, et lui dit : je vous prie de me dire où est » la maison du Voyant. Samuel répondit à Saül : » c'est moi qui suis le Voyant. « (1)

Cette manière de s'exprimer a traversé les siècles, car nous voyons, dans les ouvrages modernes qui nous retracent les mœurs des Ecossais, qu'il y a parmi eux des personnes qui ont le *don de double vue*, c'est-à-dire, la prévision des choses futures.

C'est donc à cette espèce de locution que les prêtresses Gauloises ont dû leur nom, les *Cènes* ou les *Voyantes*; d'où l'île qu'elles habitaient a pris leur nom.

L'île de Noirmoutier ne peut pas réclamer, à plus juste titre, la citation de Procope, qui raconte la manière dont se fait le passage des ames à l'île des bienheureux, par les bateaux des pêcheurs, qui habitaient les côtes occidentales de la Gaule. Procope ne dit point que ces pêcheurs fussent insulaires; et la tradition, ainsi que l'étymologie, témoignent que cet embarquement des ames trépassées, se faisait au petit port de *Tremenhak*, entre le Correjou et la rivière d'Abervrach, *trémenet* trépassé; *tremen* sentier, passage qui abrége le chemin, *hak*, hoquet de la mort; *Ankou*, agonie; *Tremenhak*, passage le plus court des morts.

Je terminerai par des observations sur quelques assertions qui me semblent hasardées :

1.° Le nom du chêne en Celtique n'est pas *drus*, c'est *derf* ou *derv*, et plus ordinairement *deró*.

2.° De ce que « la plupart des pierres mémoratives » ne se trouvent que dans des landes ou sur des bruyères » désertes », il ne faut pas en conclure que le terrain

(1) *Olim in Israël sic loquebatur unusquisque vadens consulere deum : venite et eamus ad Videntem ; qui enim propheta dicitur hodiè, vocabatur olim Videns..... cùmque ascenderent clivum civitatis, invenerunt puellas egredientes, ad hauriendam aquam, et dixerunt eis : Num hic est Videns? quæ respondentes, dixerunt illis : hìc est..... accessit autem Saül ad Samuelem in medio portæ, et ait : indica, oro, mihi, ubi est domus Videntis ; et respondit Samuel, Saüli dicens, ego sum Videns.* (*Lib. primus. Reg. cap.* 9).

était dans cet état lorsqu'elles ont été élevées. Tous les historiens anciens s'accordent à dire que la Bretagne était couverte de forêts. Elles s'étendaient même jusque sur les côtes. (1) Abaelard nous apprend, au XII.e siècle, que son abbaye de Saint-Gildas-de-Rhais était dans une épaisse forêt. Actuellement toute la presqu'île est dénuée d'arbres.

3.° Les mottes de Prigny et de Beauvoir ne sont pas des *tumulus* ou tombelles élevées à des chefs illustres. Les fouilles faites à la première, ont découvert les ruines d'un vieux château du moyen-âge ; la seconde, est le revêtissement conique, dans lequel se trouve une grande cavité construite en maçonnerie, de la forme d'un œuf, qui n'a qu'une ouverture dans la partie supérieure. Tous les *tumulus* qu'on a ouverts étaient pleins, sans exception.

4.° Il ne faut pas chercher l'étymologie du mot *Gaulois*, dans le Tudesque, ou *langage* des Teutons. César nous apprend que c'est un nom que les Romains avaient donné aux Celtes (2). La Gaule, dit-il, est divisée « en » trois parties, dont l'une est habitée par les Belges, » l'autre par les Aquitains, et la troisième par les peu» ples qui, dans leur langue, s'appellent Celtes, mais » que nous nommons Gaulois dans la nôtre ».

5.° L'île de Sein ne peut pas être appelée l'île des Sept-Dormans, mais des Sept-Sommeils, *Seizhun* ; il n'y avait que le géant Briarée, qui y était endormi par Saturne, et gardé par plusieurs génies. (Voyez ce que j'ai dit à ce sujet, tome 2, page 184 du *Lycée*).

P. ATHENAS.

---

(1) Voici le passage sur lequel je m'appuie, pour écrire le nom d'Abaelard.

Le duc Conan III rendit aux dames du Ronceray le monastère de Saint-Cyr de Nantes, envahi par des Laïcs ; voici la date de l'acte : *Hoc actum est Nannetis, idus Martii, anno ab incarnatione Domini* 1126. *Testis, Petrus Abaelardus, Sancti Gildasii abbas.*

(2) *Gallia est omnis divis in tres partes quarum unam incolunt Belgæ, alteram Aquitani, tertiam qui ipsorum linguâ Celtæ, nostrâ Galli appellantur.*

PIERRES MONUMENTALES.

La côte maritime de Pornic est uniquement composée de rochers schisteux. Cependant, on trouve sur cette côte des blocs plus ou moins considérables d'un grès très-dur, dont il n'existe de pareil, dans ces parages, que sur la côte de Noirmoutier, qui en est entièrement formée. Il est donc permis de croire que c'est à Noirmoutier qu'ont été prises ces masses énormes qu'on a superposées aux rochers naturels de la côte de Pornic.

La position de ces pierres porterait à croire qu'on les avait placées là pour servir de vigie, et que c'était derrière elles que se cachaient les observateurs chargés de surveiller les mouvemens des bâtimens ennemis qui auraient pu se montrer sur ce rivage. Mais cette opinion n'est pas soutenable; car ces blocs de rochers ont la forme de tous ces monumens presque sauvages qu'on trouve en assez grand nombre dans les contrées armoricaines, et les habitans du pays les considèrent comme un monument druidique, suivant notre coutume ordinaire d'attribuer aux prêtres des anciens gaulois toutes les constructions de cette nature.

Ces pierres ne présentent aucune autre espèce de travail que celui qui a été nécessaire pour leur donner la forme établie par l'usage ou par les idées religieuses de ceux qui les ont placées là, à l'exception de l'une d'elles sur laquelle on remarque des ligues qui forment des bassins et des trous; ce qui semble annoncer qu'on s'en servait à quelques usages; et je partage, sur ce point, l'opinion manifestée par M. Athenas, dans son article intitulé: *Autels Druidiques* (1). Je pense donc que cette pierre était un autel, sur lequel on immolait des victimes, dont le sang coulait à terre par les trous qu'on y a pratiqués. J'ajouterai que cet autel est placé là, à la gauche de l'embouchure de la Loire, comme le pendant de celui qui est sur la côte de Piriac, à la pointe de Penharang à la droite de l'embouchure du même fleuve, suivant le rapport de M. Athenas.

(1) Page 377 du 5.e volume du *Lycée*.

J'observe, au surplus, que je n'ai point vu les pierres de Pornic, mais que j'en parle ici d'après le témoignage d'une personne qui mérite toute ma confiance.

Je saisis cette occasion de signaler aux archéologues nantais un autre champ d'antiquités à exploiter à deux lieues et demie de notre ville. C'est sur le bord du chemin de Nantes à Bordeaux et dans la forêt de Touffou, à 150 toises, au midi, des ruines du château de ce nom, que se trouve le local, appelé, par les gens du pays, *les Gros Cailloux*, nom que lui a mérité le grand nombre de pierres qui le couvre. On les aperçoit aisément, à 30 ou 40 pas de distance, en passant en voiture ou à cheval, par cette route. Quand je les vis, pour la première fois, je les pris pour des pointes saillantes de rochers naturels; mais, quelques années après, je remarquai qu'on avait déplacé plusieurs de ces blocs qui se trouvaient dans des pièces de terre qu'on avait défrichées de l'autre côté du chemin. On les avait roulés avec des leviers près des haies, parce qu'ils auraient fait obstacle au passage de la charrue dans l'endroit où ils se trouvaient.

Convaincu, alors, que ces pierres n'étaient point des têtes de rochers et qu'elles étaient étrangères au sol, je les considérai plus attentivement. A la distance où elles sont de la route, je n'en ai peut-être pas bien saisi les dimensions, mais il m'a paru qu'elles sont plus longues que larges, plus rondes que plates, sans aucun indice de travail autre que celui qui a été nécessaire pour leur donner la forme grossière qu'elles ont. Plusieurs sont isolées, les unes petites, les autres plus grosses. Dans quelques endroits elles sont par tas de deux, de trois ou de quatre, et j'ai cru remarquer que plus il y avait de pierres dans un tas, plus elles étaient grosses. On m'a dit qu'on en avait brisé un grand nombre pour empierrer le chemin de Nantes à Bordeaux.

Le voisinage de ces cailloux d'un château qui fut jadis un poste militaire de quelqu'importance, m'a suggéré l'idée que ce sont des pierres tumulaires, que ce vaste champ était le cimetière de la garnison de Touffou, et que les pierres plus ou moins grosses, plus ou moins nombreuses, indiquent le grade militaire de celui dont elles recouvrent la cendre. J'ai aperçu peu

de gros tas, et je n'en ai pas été étonné, car les chefs supérieurs de cette garnison ne devaient pas être nombreux, ni d'un grade très-élevé.

J'ai plusieurs fois formé le projet de me réunir à quelques amis et d'aller, avec des ouvriers, faire des fouilles sous ces tombeaux présumés, après en avoir préalablement demandé et obtenu la permission de qui a le droit de la donner. Ces projets ayant toujours été contrariés par des événemens inattendus, j'y ai renoncé; mais j'invite nos archéologues à entreprendre ce travail qui peut conduire à des découvertes intéressantes, car si les cailloux de Touffou sont réellement les pierres tombales du cimetière d'une petite garnison, pourquoi celles de Carnac ne seraient-elles pas les tombeaux des principaux guerriers et chefs civils de la puissante et noble nation des Venètes? Ce n'est que par ce moyen, c'est-à-dire par des fouilles, qu'on peut constater si ce sont là de véritables tombeaux et faire cesser la différence d'opinion qui règne entre les savans, sur cette matière.

Ce n'est pas que le succès de ces fouilles soit bien assuré, car il est probable qu'il n'existe plus aucun reste des corps humains qui auraient été enterrés là, il y a peut-être trois mille ans, mais on peut y trouver d'autres objets plus lents à se décomposer, qui jetteraient quelque lumière dans les ténèbres très-épaisses des antiquités d'un peuple dont les usages et les coutumes proscrivaient tout monument historique. Au reste, tout en applaudissant à l'enthousiasme des Richer, des Athenas, des Penhoët, des Ursins, etc., et à leurs efforts pour illustrer une nation qui repoussait avec une espèce d'horreur religieuse toute autre illustration que celle qui était consacrée par les chants non écrits de ses bardes, toujours me paraît-il difficile de persuader qu'un peuple, qui n'a pas laissé de monumens mieux travaillés que les pierres de Carnac, ait jamais eu une civilisation bien avancée. Ces monumens, informes que le plus maladroit de nos maçons saurait mieux dégrossir et tailler, n'annoncent qu'une nation sauvage, remarquable sans doute par la vigueur du corps et le courage militaire, mais parfaitement étrangère aux arts de l'industrie.

Placés aux extrémités septentrionales et occidentales

de l'Europe, sur les rivages couverts de rochers d'une mer orageuse, croyant à des dieux impitoyables, dirigés par des ministres qui les tenaient dans une ignorance absolue, et séduits par des prêtresses passionnées qui captivaient leur imagination par l'exaltation de leurs discours, par leur prétendue puissance surnaturelle ou magique, comme par l'enchantement des voluptés sensuelles dont elles les enivraient; pratiquant les cérémonies d'un culte fondé sur la terreur, dans les profondeurs ténébreuses de forêts immenses, les Armoricains devaient être d'un caractère exalté, d'une mélancolie sombre et farouche, et avoir une imagination vive, énergique et éminemment poëtique. Les chants des bardes devaient les remuer puissamment. Les poësies d'Ossian, vraies ou supposées, en sont la preuve. Vraies, elles peignent le caractère national; supposées, elles le peignent encore, car elles sont calquées sur les anciennes poësies du pays, transmises de siècle en siècle, par la tradition, jusqu'à nous.

Quant à la langue de ce peuple elle devait être grave, accentuée dans sa prononciation, et mélodieuse. Il est probable qu'elle a été très-répandue en Europe; mais à qui persuadera-t-on que ce sont les Armoricains qui ont enseigné leur langue aux Phéniciens et aux Hébreux, ou *vice versa*? A qui fera-t-on croire que les Armoricains étaient une colonie des nègres de l'Afrique? Si deux peuples qui occupent sur le globe des contrées fort éloignées l'une de l'autre, ont, dans leurs langues respectives, des mots semblables et qui expriment les mêmes idées, peut-on en conclure, sans autre preuve, qu'un de ces peuples est une colonie de l'autre. Non-seulement cette ressemblance de mots ne prouve rien, mais elle est si naturelle, que je m'étonne qu'on prétende en tirer quelqu'induction. Car, sans doute, les trois familles qui échappèrent à la catastrophe du déluge avaient toutes la même langue. Les chefs de ces familles se fixèrent, le premier en Asie, le second en Afrique, et le troisième en Europe. Or, une colonie de ces peuples sortie (comme l'a assez bien prouvé M. Ursin) des montagnes du Caucase, c'est-à-dire de l'établissement primitif fondé par Japhet, père commun des nations hyperboréennes, et venue

par mer, sur ses vaisseaux, sans communiquer avec d'autres peuples, en longeant les terres et cherchant un pays non encore occupé, aborda dans la contrée qu'elle nomma Armorique, à cause de sa situation, où elle se fixa et s'établit, et d'où, après s'être multipliée, elle envoya à son tour des colonies dans les pays de Galles, en Ecosse, en Irlande, en Germanie, etc. Mais que conclure de là, si ce n'est que les Armoriques qui, selon moi, n'étaient point Gaulois quoiqu'issus du même père, avaient conservé la langue qu'ils tenaient de Japhet, fils de Noë, et qu'il n'est point étonnant que cette langue ait été la même que celle des Phéniciens, descendus de Sem, autre fils de Noë, et des habitans du vaste pays de la Nigritie, qui reconnaisaient pour leur père Cham, frère, suivant nos livres sacrés, de Japhet et de Sem. Les fils de Noë, en se séparant, s'établirent probablement, savoir: Sem, dans la Syrie, où s'arrêta l'arche; Cham passa la mer rouge et fonda encore, probablement en Ethiopie, la ville de Meroë, que la tradition nous apprend avoir été le berceau des sciences humaines, et Japhet s'établit sur les bords du pont Euxin et de la mer Caspienne, d'où les colonies qu'il envoya ont peuplé l'Europe. Les Armoriques n'avaient pas pu changer la langue qu'ils tenaient de leur père, puisqu'ils n'avaient communiqué avec aucun autre peuple dans leur transmigration de la Scythie en Europe. Il n'est point étonnant aussi que les Phéniciens, une des premières colonies sorties de la famille de Sem, aient conservé la langue de leur père, et que les peuples de la Nigritie ou Soudan, dont le pays est frontière de l'Ethiopie, aient encore aujourd'hui la langue de Cham, leur premier auteur. Il résulte de tout ceci que la langue gallo-bretonne est celle que parlaient Noë et ses enfans, et qu'elle est la langue-mère du genre humain: opinion que l'on a cherché à fonder sur l'identité de quelques mots pris dans les différens idiômes; ce qui ne prouve rien, mais qui s'établit parfaitement par les traditions historiques. En profitant de cette idée, les gouvernemens de France et d'Angleterre qui, depuis quarante ans, font tant d'efforts pour pénétrer dans la Nigritie, devraient choisir, pour

explorer ce pays, des Gallois et des Bas-Bretons qui, parlant la même langue que ces peuples, auraient plus de facilité à le parcourir, et y inspireraient plus de confiance. Qui sait même si ces Bas-Bretons et ces Gallois ne parviendraient pas à déchiffrer et expliquer les antiquités égyptiennes et éthiopiennes mieux que M. Champollion lui-même : il serait curieux de mettre en présence un Copte et un Bas-Breton.

J'ai lu quelque part qu'il existait, dans les monastères de l'Abissinie, des manuscrits en caractères inconnus ; et M. de Forbin parle des manuscrits précieux d'un couvent de la Haute-Égypte, ou de la Nubie. C'est dans ces pays qu'on fera quelque jour d'importantes découvertes, si l'on continue à y faire des recherches, à l'aide de nos littérateurs Gallo-Bretons.

Oui, je le répète, Gallo-Bretons ou Armoricains. Cette contrée, plongée depuis des milliers d'années dans les ténèbres de l'ignorance, a été éclairée tout à coup d'une vive lumière. Un de ses enfans est allé déterrer le berceau des sciences dans l'Éthiopie, et semble en avoir rapporté le feu sacré. La presse ne va pas assez vîte pour imprimer les productions de ses écrivains des deux sexes. Ils paraissent même dédaigner les routes battues et vouloir s'en frayer de nouvelles dans la carrière des beaux-arts. Walter-Scott, en Écosse, et, en Bretagne, un de ses émules, ont, en quelque sorte, secoué le joug des anciens préceptes classiques, et se montrent avec avantage sur le terrain nouveau que chacun d'eux s'est approprié et qu'il défriche à sa manière. Lord Byron les avait précédés dans cette hasardeuse entreprise, et la tombe où les amis des arts et de l'humanité regrettent qu'il soit descendu sitôt, autorisant nos éloges, nous pouvons dire que cet écrivain a réussi à placer sur sa tête une brillante couronne que le tems ne flétrira pas. Tout présage le même succès à ses rivaux (1).

P. GRELIER.

---

(1) Pour l'intelligence de cet article, voir celui de M. L. I., page 318 du 3.e volume du *Lycée* ; celui de M. de Kerdanet, page 209 ; celui de M. de Penhoët, page 452 du même volume ; enfin, ceux de M. Ursin, pages 3 et 203 du 5.e volume.

MES PENSÉES;

PAR M. ED. RICHER. (1)

La pensée est ce que l'homme a de plus intime ; elle est l'image de son ame, et c'est par elle qu'il se fait connaître aux autres hommes et qu'il peut se connaître lui-même. Ainsi, un recueil de pensées doit être regardé comme un tableau des idées que l'ame a considérées, et des émotions qu'elle a ressenties et dont elle retrace le souvenir. Dans les écrits que l'on met au jour, on se peint toujours un peu soi-même, mais on imite ordinairement ces peintres qui font poser leur modèle dans la situation la plus avantageuse, et qui même se permettent de l'embellir. Il semble que, dans un recueil de pensées, l'auteur se fasse oublier, pour ne laisser apercevoir que l'homme, et qu'il montre à découvert l'intérieur de son ame : il joint, à la vérité, au souvenir de ce qu'il a observé lui-même, des remarques sur ce qui fait agir les autres hommes; mais, à une prédilection particulière pour de certains sentimens, il n'est pas difficile de deviner la plus intime inclination de l'auteur et, pour ainsi dire, le fond de son ame. Lorsque la personne qui veut bien mettre le public dans la confidence de ses pensées, a déjà mérité son estime par des écrits où la justesse et la force de l'expression s'unissent à l'élévation des sentimens et qui se font remarquer par un caractère de franchise et d'originalité qui devient de plus en plus rare, il semble que cette confidence mérite d'exciter l'intérêt des lecteurs.

Les pensées dont nous nous proposons de donner un aperçu dans cet article, proviennent particulièrement de cette philosophie religieuse dont le caractère est empreint sur tous les écrits de l'auteur et qui va puiser la vérité à la source du sentiment et de

(1) Un vol. in-12; prix : 2 fr. 50 cent. — A Nantes, de l'imprimerie de Mellinet-Malassis, et à sa librairie.

la vie. C'est le cœur qui les a dictées, et c'est à lui qu'il appartient de les juger. Aussi, ne cherchent-elles pas à dépeindre les sentimens qui agitent les hommes dans les diverses situations où la société les a placés : c'est l'homme intérieur qu'elles nous font connaître; et, comme cet homme ne change pas, l'ouvrage dont nous entretenons le lecteur, loin de ressembler à tant d'autres, dont l'un des plus grands mérites consiste dans un heureux à-propos ou dans ses relations avec les circonstances qui accompagnent son apparition, ne pourra devoir son succès qu'à la justesse des observations qu'il contient, et à l'influence secrète qu'exerce, sur les ames appelées à sentir le charme des idées élevées, une ame qui se met en harmonie avec elles.

Ces pensées rappellent tout ce qui est le plus digne d'exciter l'attention, ce que Dieu a daigné nous apprendre de ses ineffables perfections et les relations qu'il a mises entre lui et l'ame de l'homme, et aussi ce que le cœur de l'homme a de plus intime. Ce n'est point, en général, par des raisonnemens que ces grandes vérités philosophiques sont démontrées; c'est par le sentiment qui nous retrace l'idée que le Créateur en a mise en nous; et il ne faut, pour les sentir, qu'avoir un cœur sincère et exempt de prévention. On voit, par ce court exposé, que les réflexions philosophiques et religieuses de l'auteur de ce recueil sont, en quelque sorte, des corollaires de cette haute philosophie indiquée par Fénélon, que l'on avait abandonnée pour une autre philosophie qui, ne pouvant soumettre au calcul de la raison des vérités qui sont au-dessus d'elle, avait pris le parti de les nier, parce qu'elle ne pouvait pas atteindre à leur hauteur.

Ce qui nous semble particulier à ce recueil, c'est que l'auteur ne se contente pas d'appliquer la philosophie aux grandes idées de l'infini, de l'éternel et de la souveraine perfection; il l'abaisse, pour ainsi dire, jusqu'à nous, et porte son flambeau jusque dans les replis du cœur de l'homme. Mais le lecteur qui veut connaître par lui-même les pensées dont nous l'entretenons, nous reproche déjà, peut-être, de trop parler nous-même et de ne pas laisser parler l'auteur : nous nous empressons de céder à une si juste impatience,

en avertissant que, pour éluder la difficulté de faire un choix, nous avons pris les pensées à peu près comme elles se sont présentées à notre attention :

➵ Tout ressortit à Dieu comme à son centre ; réduit à lui seul, l'homme n'est rien.

➵ Qu'est-ce donc qu'une idée sublime, puisqu'elle élève l'ame au-dessus d'elle-même chaque fois que l'ame se la retrace.

➵ Ce n'est pas par la place que l'homme occupe dans la nature, qu'il faut juger de sa noblesse ; cette place serait-elle moindre encore, il ne faudrait pas juger par elle de la valeur d'un être immortel. S'il n'était qu'un grain de poussière, pourvu que ce grain de poussière fût animé de la vie divine, il serait plus grand que tous les mondes.

➵ Dans les sciences physiques il y a quelque chose que nous ne pouvons soumettre à nos méthodes, c'est la vie ; dans les sciences morales, il y a également quelque chose qui déjoue tous nos systêmes, c'est l'ame. L'une et l'autre proviennent de ce monde invisible auquel nous ne voulons pas croire et que la conscience nous force partout d'avouer.

➵ Quand nous éprouvons une de ces rêveries délicieuses, mais qui ne laissent aucune trace, nous pouvons dire que l'ame a passé par là ; mais aussi, comme les sens n'y ont eu aucune part, nous ne pouvons dire ni d'où elle venait ni où elle est allée.

➵ La jouissance morale provient d'un combat dont on est sorti vainqueur.

➵ On est très-près de croire beaucoup de choses quand on en sait beaucoup ; l'extrême science se rapproche en cela de l'extrême ignorance : il n'y a que le demi-savoir qui soit naturellement incrédule.

➵ Le sentiment est comme un flambeau toujours allumé : bien que la lumière se soit éteinte en notre cœur, il ne faut qu'entrer dans l'atmosphère lumineuse pour brûler encore.

➵ Le regret de la patrie est comme celui des plaisirs de l'enfance : c'est un regret plein de charmes, parce qu'il se rapporte toujours à un sentiment exempt de remords.

➵ La société apprend la langue de l'esprit, c'est l'enthousiasme qui apprend celle du cœur. 62

➵ Dieu est une idée abstraite pour notre intelligence; pour notre cœur, au contraire, c'est un sentiment.

➵ Les philosophes nous disent que la vérité n'est pas dans nos sens; notre cœur nous dit que moins l'impression que nous ressentons est matérielle, plus elle est vraie; enfin, la religion nous ordonne de combattre nos sens si nous voulons arriver à son royaume qui n'est pas de ce monde. Les sophistes ont-ils réfléchi à ce triple accord de la raison, du sentiment et de l'autorité?

➵ L'amour de la gloire enfante les grandes choses; parce que l'ame se met toujours à la hauteur du but qu'elle se propose.

➵ La musique met l'équilibre dans nos facultés quand elles sont bouleversées; et elle nous agite quand nous sommes dans ce repos qui est à l'ame ce que la léthargie est au corps. Pourquoi cela? Parce que les autres sciences se communiquent par des paroles qui n'ont qu'un effet déterminé comme elles, tandis que la musique se fait comprendre par des accens qui sont l'expression des sentimens secrets de l'ame.

➵ On dit que le rire provient de l'esprit et que les pleurs proviennent de l'ame, c'est parce que le rire est toujours la suite d'un raisonnement et que les larmes sont celle d'un sentiment.

Si nous voulions citer tout ce qui est remarquable, il nous faudrait citer une grand partie de l'ouvrage. Le lecteur, en portant son attention sur les dernières pensées que nous venons de transcrire, aura vu qu'elles contiennent non-seulement un sens profond, mais qu'elles en donnent encore l'explication: c'est une observation que l'on peut faire à chaque page en lisant cet ouvrage; et c'est peut-être ce qui le distingue le plus parmi les autres recueils de pensées, qui n'offrent presque jamais le même avantage, comme on peut s'en assurer. Un autre caractère de ces pensées est de porter à une rêverie confuse, à laquelle on revient sans cesse; elles ont un certain vague, comme l'idée de l'infini qui a présidé à leur rédaction. Si quelque chose pouvait nuire à leur effet, ce serait leur extrême simplicité et leur air naturel comme la vérité, les hommes étant ordinairement frappés de ce qui paraît extraor-

dinaire; c'est aussi ce qui leur assigne une place distinguée dans la mémoire des hommes qui sont capables de réflexions.

Ayant commencé notre examen avec l'intention d'exprimer franchement notre opinion sur cet ouvrage, nous avons remaqué une pensée qui nous a paru moins juste que les autres; elle est du très-petit nombre de celles que l'on pourrait retrancher sans nuire à l'ensemble:

» Une femme portée à la religion est une femme qui ne trouve pas, ou qui ne trouve plus à dépenser toute son ame dans l'amour.

Cette maxime, sur laquelle l'auteur n'aura pas beaucoup réfléchi, a l'air d'une concession faite à une opinion tout-à-fait différente de la sienne. La pensée suivante nous parait bien plus juste et bien plus noble:

» Plus l'amour fait de sacrifices sur les sens, plus il exalte l'ame et plus il est délicieux.

Cette maxime est tout-à-la-fois très-philosophique et très-morale.

Avant de finir cet article, nous soumettrons une réflexion à l'auteur du livre dont nous rendons compte: nous désirerions voir réunies les pensées qui sont relatives au même sujet. Il serait plus facile de les retenir dans la mémoire, et assurément un grand nombre d'entr'elles le méritent. On a en partie suppléé à ce défaut d'ordre par une table, où les diverses pensées sont rangées selon le sujet qu'elles considèrent; mais il serait encore plus agréable de n'avoir pas besoin de ce secours. Cette remarque pourra servir pour une seconde édition.

Nous terminerons cet examen en transcrivant la dernière pensée du recueil:

» On ne demande à l'esprit qu'un trait saillant, on veut que le cœur nous confie tous ses secrets.

Les lecteurs de ce nouvel ouvrage remarquable de M.r Ed. Richer y trouveront plus que n'exige cette pensée, car il contient un grand nombre de traits saillans, et les secrets que le cœur de l'auteur nous y révèle, font sur le nôtre une douce et profonde impression.

CH. DE COMMEQUIERS.

DIXIÈME NOTE EN ITALIE (1).

A Rome, le palais du Vatican. Départ pour Naples Albano Velletri, marais Pontins, Terracine, Gaëte, Capoue, Naples.

L'étendue des notes que nous prenons à Rome nous fait craindre d'en fatiguer nos lecteurs ; car il n'est pas du tout certain que nous réussissions à leur faire partager l'intérêt qu'excite, à chaque instant, l'inspection immédiate des objets curieux qui y abondent : consentons donc à élaguer. — Quelques mots sur le palais du Vatican, puis nous nous mettrons en route pour Naples.

Le rapprochement des tems, autant que les dimensions réelles, fait apparaître le palais des Pontifes comme un édifice encore plus imposant que le Capitole. Les foudres qu'enserrait l'aigle romaine ne bruissent plus qu'au fond des siècles et dans de lointains souvenirs ; tandis que ceux du Vatican semblent encore se briser en éclats sur les couronnes des rois comme sur nos humbles têtes. De là l'impression plus vive que fait ce dernier. C'est du Vatican qu'il faudrait écrire les fastes de l'Europe, du VIII.e au XVIII.e siècle ; car, pendant ce long espace de tems, les grands événemens historiques viennent y aboutir, la plupart guidés, tous influencés par les princes spirituels, auteurs du projet de la monarchie théocratique universelle. Tout autre point de vue serait mal choisi, puisque c'est par le christianisme que s'est opérée notre civilisation actuelle ; puisqu'au Vatican seul se tenait l'auguste tribunal où les monarques et les peuples, qui s'y voyaient cités, n'osaient faire défaut. L'historien, affligé de l'ambition mondaine de quelques-uns des chefs de cette haute cour, se garderait sans doute d'en appeler le rétablissement ; mais, quand il en signalerait l'absence, il demanderait avec quelqu'inquiétude si les congrès diplomatiques modernes en ont bien réparé la perte, et si rien ne fait désirer une institution quelconque, propre à préparer la fusion en un seul peuple

(1) Voyez les pages 73, 163, 249, 369, 436 et 545 du 5.e volume du *Lycée*; 124, 260 et 302 du 6.e volume.

de frères, de nations si mal à propos rivales ou ennemies, et que Dieu n'a sûrement pas constituées ainsi.

Mais nous n'avons pas mission pour écrire une histoire philosophique. Nous sommes ici pour voir les merveilles des âges modernes avisagées à celles des siècles d'Auguste et de Périclès : portons-y donc notre attention.

Les loges et les chambres de Raphaël tiennent un illustre rang parmi les richesses du palais. Les premières sont des galeries ouvertes, ou promenoirs pour les divers étages de l'édifice ; elles sont décorées d'arabesques charmantes, quelquefois libres, toujours gracieuses, et qui rappellent tellement celles des Thermes de Titus, qu'on ne peut supposer que le peintre les ait entièrement ignorées. Les compartimens réservés dans la voûte contiennent cinquante-deux tableaux, tous estimés, mais fatigans à examiner, à cause de la position qu'il faut prendre pour les apercevoir. Ils représentent les principaux événemens rapportés dans l'Ancien Testament. A notre honte, nous dirons qu'ayant commencé au Créateur débrouillant le cahos, figure sublime, nous n'avons pas eu la constance d'aller jusqu'au déluge : toujours la fatigue des vertèbres du cou faisait retomber nos yeux sur les jolies arabesques, et bientôt nous avons demandé à passer aux *chambres*.

Ces quatre salles dites les *chambres*, dans lesquelles on sait que Raphaël a déployé toutes les ressources de son riche génie, sont connues en France par les belles gravures qu'on en a mille fois répétées. Qui n'a vu la délivrance de Saint-Pierre, l'école d'Athènes, l'incendie de Rome, l'Héliodore, la dispute du Saint-Sacrement, le Saint-Léon arrêtant Attila, les allégories ? etc. On les connaît ; mais c'est comme on connaît une grande symphonie d'Hayden, quand on l'a entendu exécuter en quatuor par quatre modestes amateurs. Qui rendra les effets de lumière du Saint-Pierre en prison ? Qui reproduira le mouvement de l'incendie de Rome ? On s'agite avec les personnages, on voudrait aller les secourir. — Que la gravure s'humilie devant de telles productions ! — Ces ouvrages fixeraient les limites de l'art, si l'esprit n'y était tant soit peu choqué par les anachronismes. Sans doute nous

ne pouvions nous lasser d'admirer les beaux caractères de tête de l'école d'Athènes et de la dispute sur le Saint-Sacrement, les formes gracieuses de l'Apollon et de sa cour sur le Parnasse, la vérité de nature des quatre portraits de papes qui sont dans la première salle, les poses faciles de ces cariatides que le peintre n'a pas craint de mettre de plein-pied avec l'observateur. Mais pourquoi ce bizarre mélange de sacré et de profane, d'antique et de moderne ; cette conférence sur la présence réelle, entre le Parnasse et les philosophes de la Grèce ? J'admettrais encore les représentations des prodiges qui sont traditionnels, par exemple, Saint-Pierre et Saint-Paul apparaissant au-dessus de la tête de Saint-Léon ; le *labarum* éclatant dans les nues, dans la victoire de Constantin sur Maxence ; même encore le Constantin faisant solennellement à genoux la donation de Rome à Saint-Sylvestre : tout cela fait partie de la poëtique du culte romain. Mais Jules II, en thiare et en habits pontificaux, assistant au châtiment d'Héliodore ! je ne peux laisser passer cette licence dans un ouvrage ordonné par les papes eux-mêmes.

A la vue de ces chambres, on se demande comment Raphaël, qui n'a vécu que 38 ans, a pu concevoir tant d'immenses compositions ; car chacune de ces fresques qui en font l'honneur, occupe une paroi de muraille de 40 à 50 pieds ; mais l'étonnement s'accroît, lorsque, préoccupé de ce qu'on vient de voir et du souvenir des nombreux sujets élevés que ce même Raphaël a fournis aux divers cabinets de l'Europe, on aborde plusieurs grandes salles où sont tendues vingt-deux pièces de tapisseries, toutes vastes machines, dont c'est encore lui qui a fourni les cartons. Enfin, l'admiration prend le caractère de l'adoration quand on est introduit dans l'exquisite galerie que Pie VII avait fait disposer pour charmer ses dernières années. C'est là que, près de la communion de Saint-Jérôme et d'une douzaine d'autres chefs-d'œuvre de cette classe, sont déposés les deux plus célèbres titres de gloire de Sanzio, sa *Transfiguration* et sa *Vierge de Foligno*, morceaux si précieux, qu'à leur retour de Paris, le Pontife n'a plus osé les confier aux églises qui les

possédaient autrefois. A cette occasion, les moines de Saint-Pierre *in montorio* crient à l'injustice, les habitans de Foligno affirment que leur ville, veuve de sa productive Madone, est désormais ruinée. Inutiles clameurs qui viennent expirer sur le seuil du Vatican! Les Raphaël ne doivent plus se séparer des successeurs de Léon X, et le voyageur-amateur, qui profite de cet acte d'autorité, étouffe quelques remords pour goûter le plaisir de se trouver au milieu de la plus parfaite collection du monde.

Il faut, après la visite des tableaux, retremper ses facultés pour explorer utilement les marbres du musée *Pio-Clementino*, accru du musée *Chiaramonti*; autrement, il n'est point d'homme qui pût résister au vertige.

Ne m'exaltez plus la collection des antiques de Paris : celle du Vatican est au moins décuple. Dix-sept salles, dont plusieurs rappellent par leur étendue la longue galerie du Louvres, sont exclusivement consacrées à l'art du statuaire; et elles suffisent à peine aux milliers d'objets qui y sont réunis. Nous nous garderons d'en tenter une classification; elle manquerait de justesse; car si nous avons tout vu, nous n'avons pu tout examiner. Estimons-nous trop heureux, après avoir éprouvé la jouissance de revoir les chefs-d'œuvre qui y sont revenus de France, de nous sentir encore capables de consigner ici le souvenir de quelques morceaux qui nous serviront plus tard de point d'appui, quand nous chercherons à renouveler les vives sensations que nous avons éprouvées.

Notons :

L'Hercule commode, le Faune dansant, une Hygie, une Bacchante, une magnifique Amazone; le Nil, pendant du Tibre qui est resté à Paris. Une tasse de porphyre, d'une seule pièce, de 42 pieds et demi de diamètre; près de 130 pieds de tour!

Une riche mosaïque tirée d'une des maisons de Cicéron : le bon consul n'était pas un ennemi du luxe.

Le cénotaphe de Scipion l'Africain. Les cendres du héros ne reposèrent point dans son ingrate patrie.

Les deux immenses sarcophages de Sainte-Hélène et de sa fille Constance que, pour l'amour des arts,

les Papes se sont permis de retirer de l'église où la piété les avait placés. Ils sont, à la vérité, de porphyre et du plus beau poli ; mais les sujets sculptés dessus se ressentent de la dégénération du goût.

Beaucoup de sages de l'antiquité, à physionomies fortement prononcées. Comme à la vue de leurs bustes au Capitole, on cherche dans leurs traits l'expression de la conviction philosophique, et l'on n'y trouve que celle de l'opiniâtre recherche, soutenue par le désir du vrai et par l'espoir incertain de le saisir. C'est seulement dans les figures de nos martyrs et de nos saints que les artistes ont su représenter le calme de l'inébranlable foi à une vérité posée.

La galerie des tombeaux et pierres funéraires. A droite, les gentils ; à gauche, les chrétiens des premiers siècles. Au lieu d'une croix, c'est une colombe tenant un rameau dans le bec, qui distingue ces derniers.

La salle du char, celle des animaux, celle des candélabres. Les colonnes de marbre précieux, ou d'albâtre oriental, témoignages du luxe prodigieux des anciens, et aujourd'hui employées avec goût dans la décoration générale des galeries. Partout, un peuple de statues.

L'un des salons est rond, découvert et orné de jets d'eau qui retombent dans des tasses de marbre. C'est autour de cette élégante retraite, dite le *Belvedère*, que sont placés les sanctuaires, pièces silencieuses, mystérieusement éclairées par les dômes, munies de siéges commodes et livrées aux voyageurs sans l'obsession des *Ciceroni*. Entrez, contemplez à l'aise le *Laocoon*, le *Torse*, les *Muses*, le *Méléagre*. — Votre tête se monte. Recueillez-vous : je vous mets en présence de l'*Apollon Pythien*. — Le Dieu, vainqueur du monstre, vient de sauver un peuple. Son mouvement vient de s'achever, mais il en reste peu de traces, car un Dieu fait peu d'efforts. La confiance en sa puissance a dû modérer la satisfaction d'une victoire ; cependant il en éprouve un calme et noble contentement : les immortels eux-mêmes sont touchés du bien qu'ils ont fait aux hommes. Voyez ses belles formes si pures et si célestes que l'intelligence seule en a pu trouver le type ; elles vous disent que ce

n'est point un simple héros, que c'est un fils de l'Olympe qui vient de manifester sa présence par un bienfait. C'est bien ainsi que le Dieu de Délos devait être présenté à l'adoration des nations reconnaissantes.

Le Persée et les deux Pugilateurs de Canova ont aussi les honneurs de ce brillant quartier. Je me défie de mon goût ; mais il me semble que ses nymphes délicates et son Hébé si fraiche et si jeune, mériteraient davantage cette sorte d'apothéose.

En achevant de contempler ainsi ce que la peinture et la sculpture ont offert de plus parfait aux yeux des hommes (1), on se sentirait presque provoqué à tenter la comparaison du mérite de ces deux arts. Mais, puisque l'entreprise serait trop ambitieuse, qu'il soit du moins permis de consigner, en passant, quelques-unes des impressions reçues et non cherchées, à la vue de tant de chefs-d'œuvre des deux genres.

Je crois remarquer que les statues portent à l'ame une atteinte plus profonde que les tableaux, et que les antiques exercent cette action à un degré plus éminent que les ouvrages modernes. — Serait-ce que la peinture, involontairement séduite par le secours des couleurs, s'attache plus à la nature réelle, et le ciseau, à ce qu'on nomme la nature idéale ? Mais celle-ci n'est autre chose que la pensée. La sculpture rendrait donc plus particulièrement la pensée, et la peinture, seulement l'enveloppe ; dès lors l'ame serait en rapport plus directe avec la première qu'avec la seconde.

Sans doute les grands peintres sont loin de se borner à copier la nature matérielle : leurs belles têtes, si pleines d'expression, font certainement foi de leurs heureux efforts pour trouver, dans les figures, les traces qu'y laisse l'activité du foyer intellectuel. Mais, en général, ils s'arrêtent, sous ce rapport, aux têtes et à quelques mouvemens mimiques plus ou moins significatifs. Le statuaire, au contraire, dans l'impossibilité de rendre la rougeur de la pudeur ou de la colère, la pâleur de l'effroi ou de la défaillance, l'éclat brillant de l'œil cou-

(1) Peut-être faut-il faire une exception en faveur des sculptures du Parthenon, que lord Elgin a fait parvenir au musée de Londres. Canova en mettait plusieurs pièces au-dessus du Torse et de l'Apollon.

rageux ou pénétrant, s'attache davantage au jeu des muscles ; et, pour en multiplier les effets, on sait qu'il demande le nu ; cherchant, dans le gonflement d'une veine, dans la contraction d'un nerf, dans les ondulations d'une poitrine, et sur toute la surface du sujet, des effets qu'une simple coloration du visage aurait peut-être suffisamment produits aux yeux du peintre.

En réfléchissant sur cette prédilection pour le nu et sur l'incertitude que laisse, dans plusieurs esprits, la dénomination de *nature idéale* à laquelle on cherche un soutien, je me trouve porté à soupçonner que ce n'est pas seulement dans les traits du visage que se manifestent les passions ou, en général, les mouvemens de l'ame, et je me sens disposé à croire que chaque muscle du corps aurait aussi lui sa physionomie qui les peint; propriété délicate, dont le privilége exclusif en faveur de la face pourrait n'être qu'un préjugé, et que le modeleur, dans l'aridité de ses autres ressources, aurait pressentie plus tôt que tout autre. Si cette propriété n'est pas tout à fait une chimère, il n'est pas étonnant que les artistes qui l'ont plus ou moins fugitivement saisie, aient constamment donné la préférence à de nombreuses parties découvertes dans leurs compositions. Ils auront dû réussir mieux que les peintres, trop attachés aux altérations du visage, à faire profondément sentir une pensée, puisque l'échelle de leurs moyens s'était accrue et qu'ils avaient, pour l'exprimer, un langage plus riche qu'on ne le suppose ordinairement. Je ne m'explique que de cette manière cette émanation de sentiment qui semble s'exhaler de toutes les parties d'une belle statue : l'entière surface du corps y tient le langage qui, dans le beau tableau, ne part le plus souvent que de la tête.

Ce mystérieux mode d'expression une fois admis, et nous rappelant que les mœurs et le climat permettaient aux artistes anciens d'étudier, dans des exercices publics *animés*, la mobilité des formes académiques, que nos artistes modernes ne peuvent considérer que dans de froids modèles d'ateliers, nous concevrons plus facilement pourquoi les statues antiques doivent faire plus d'impression que celles qui sont composées de nos jours : la passion s'y réfléchit dans la physionomie de chaque

muscle. Nous concevrons également pourquoi nos grands maîtres, pressentant quelque chose de la propriété que nous signalons, recommandent tous les jours à leurs élèves de dessiner d'après l'antique, même par préférence au modèle posé, qu'on appelle improprement la nature.

Canova nous fournirait ici des preuves à l'appui de cette observation. Ses deux Pugilateurs sont probablement irréprochables sous le rapport de la correction du dessin; cependant, ils sont froids malgré ses efforts pour leur donner un caractère d'agitation intellectuelle. C'est qu'il a fait poser chez lui deux lurons vigoureux à belles formes, mais qu'il ne les a pas vus animés par l'ardeur de la victoire et par les applaudissemens olympiques qui leur eussent causé des tressaillemens caractéristiques qu'il n'a pu imaginer (1).

Quoi qu'il en soit, nous ne bouderons ni Raphaël, ni le Dominicain, même après notre longue station au musée des statues du Vatican.

Passons à la bibliothèque. — Il faudrait encore là parler de tableaux; car on ne voit que cela dans les immenses salles de cet établissement, les ouvrages renfermés dans des armoires à panneaux pleins n'étant pas en vue. Mais les tableaux, pour la plupart relatifs à des canonisations et à des événemens des règnes de Pie VI et de Pie VII, n'ont pas l'exécution pour principal mérite. Nous distinguerons seulement la série des peintures consacrées à l'illustration de tous les hommes qui ont contribué à la propagation des livres. Païens et chrétiens y jouissent du même honneur; c'est fort loyalement exprimé. A défaut de livres, on nous montre des écrits des V.e et VI.e siècles, qui déposent de l'importance qu'avaient à cette époque les évêques de Rome. — Ce sont des actes de la chancellerie des Exarques qui confirment quelques concessions de terrain à des églises, pour lesquelles le Pontife procède en son nom. On voit qu'il n'est pas là souverain, mais qu'il exerce déjà un certain patronage. Combien nos érudits Armoricains qui s'occupent, avec tant d'ardeur, de recherches sur les faits et sur les droits qui vont se perdre dans la nuit du

(1) On ne voit rien de Thorwaldsen au Vatican.

moyen-âge, trouveraient de lumières, s'ils étaient à même de fouiller librement dans les archives du Vatican! Combien d'obscurités historiques seraient éclaircies par leurs travaux! Mais qu'ils prennent d'autres informations que les nôtres avant d'accourir ici; car, nous ne pouvons leur affirmer que l'autorité romaine accueillerait avec faveur leurs investigations, susceptibles de ramener la controverse sur maintes origines qu'il doit lui convenir mieux de tenir couvertes d'un voile.

La collection des ustensiles antiques est naturellement plus considérable à Rome que partout ailleurs. Chaque nouvelle fouille met au jour des armes, des balances, des gonds, des serrures, des bracelets, des épinglettes, des lampes, des idolines, etc., qui étaient à l'usage des Romains. On revoit toujours avec plaisir ces objets de détail domestique qui ont éclairci quelques passages des auteurs, et qui nous font, pour ainsi dire, surprendre les anciens en robe de chambre. Parmi ces curiosités, nous avons remarqué avec intérêt l'instrument peu connu, dans lequel M. Athenas a cru retrouver le *matara* des commentaires de César. Comme celui qu'on a découvert à Saint-Jean-de-Boiseau, il a une douille de 3 à 4 pouces, perpendiculaire au tranchant, qui n'en a pas davantage; et, ajusté à un manche, il peut servir d'arme dont on ne frapperait que d'estoc. Nous avons fait chercher l'antiquaire de la collection, afin de savoir de lui, si l'on s'est rencontré dans les explications avec notre ingénieux Nantais; mais, à notre grand regret, il était en voyage. Quant aux sous-conservateurs que nous avons questionnés, ils ne savent rien: leurs soins se bornent à essuyer la poussière des curiosités confiées à leur garde. (1)

Nous classerons au nombre des choses les plus dignes de remarque, les nombreux objets qui se rattachent au culte chrétien, coupes, croix, reliquaires, bénitiers, ornemens, etc. Ils n'intéressent pas seulement à cause de la matière et du travail, quoique la première soit toujours précieuse, et le second, aussi souvent baroque

---

[1] J'ai vu depuis, à Londres, le même instrument, mais ajusté à un manche courbe, qui permet de l'employer comme une hachette.

que soigné ; ils marquent encore considérablement par leur âge ; car ici, les dates font beaucoup. Il ne serait pas indifférent de signaler des ustensiles dont la destination, remontant au commencement de notre ère, témoignerait de l'antiquité du culte et de sa fidélité ultérieure aux premiers rites; une résurrection, ou une assomption en marbre, traitée à la manière du siècle d'Auguste, suppléerait victorieusement au silence ou au récit confus de Tacite. Quoiqu'on ne puisse rien indiquer d'aussi précis, on trouve cependant des pièces dont le style pourrait être attribué au moins au III.e siècle.

Les appartemens pontificaux attirent aussi les voyageurs. On est curieux de connaître les détails d'un palais où ont été prises tant d'influentes délibérations, où ont été conçus tant de vastes projets ; mais l'effet ne répond pas à l'idée austère qu'on s'en est faite.

Sauf les deux chapelles *Pauline* et *Sixtine*, rien n'annonce la haute solennité : tout est vaste, mais gai et élégant. La salle du Conclave elle-même est décorée de sujets gracieux; et, au grand étonnement des mondains, d'emblêmes mythologiques peu décens. Quand nous nous sommes récriés contre cette licence, dans un lieu aussi grave, on nous a répondu qu'il valait mieux que l'austérité fût dans les cœurs que sur les murailles. Les nombreux salons qu'on nous a fait parcourir, sont garnis de tableaux de tous genres, de consoles, de vases précieux, enfin de tout ce qu'on trouve dans les autres palais. Il y a deux pièces dont les parois sont revêtues de cartes géographiques, remarquables par leurs proportions gigantesques ; mais elles sont de peu postérieures à la découverte de l'Amérique ; de sorte qu'il faut se garder de croire à leur infaillibilité. Beaucoup d'appartemens sont démeublés, apparemment depuis que les papes préfèrent le séjour du Quirinal à celui du Vatican.

La chapelle *Pauline* est, dit-on, le théâtre de cérémonies religieuses très-imposantes, surtout dans la semaine sainte. On nous a beaucoup entretenus de l'effet magique de l'illumination qu'on y dispose à cette époque. Ce sont probablement les flambeaux qu'on y a allumés, qui nous l'ont présentée si enfumée, que les dorures en sont ternies, et que nous n'avons rien pu

comprendre aux peintures qui la décorent. Nous ne ferions pas plus d'éloges de la chapelle *Sixtine*, si ce n'était qu'on y montre en grand appareil le fameux tableau du *Jugement dernier* de Michel-Ange. Ici, l'attention, préparée par les informations antérieures, est excitée au plus haut degré. — Nous sommes restés long-tems devant ce grand œuvre; nous l'avons considéré avec toute notre puissance d'examen, et décidément, nous avons été peu touchés. C'est un scandale, si l'on veut; mais nous sommes Bretons et véridiques; nous ne nous battrons pas les flancs pour exprimer une admiration qui sauverait notre amour-propre. Que les artistes viennent ici étudier de savantes figures académiques dans toutes les positions, en raccourci, renversées, contournées, culbutées, à la bonne heure. Mais si la composition nous paraît manquée; si nous n'y trouvons pas un poëme, comme on le répète si souvent, devons-nous le taire? Je vois trois groupes horizontalement disposés, sans liaisons entre eux, un coloris perdu, des hardiesses obscènes, des saints sans élévation, une vierge d'expression douteuse, et enfin un juge passionné, qui fait manquer le but du tableau. — J'ai souvent brûlé de l'encens sur les autels de Michel-Ange; mais je ne lui en offrirai point dans la chapelle *Sixtine*.

Nous venons de terminer la revue du célèbre palais Vatican: suivant notre promesse, il faut donc que nous nous décidions à quitter Rome. Combien nous aimerions cependant à en deviser encore, à présent que nous sommes un peu familiarisés avec les localités! Que de points de vue variés se présentent à notre esprit, qui se plairait à les développer: Rome antique, barbare, agitée, régénérée; religieuse, politique, physique, deux fois berceau des arts, deux fois reine du monde, déchue et toujours recherchée! Mais tout le monde ne serait pas d'humeur à nous prêter l'oreille: sachons nous contenir. — Le conclave est assemblé; on s'y occupe d'un grand acte où interviennent à la fois le ciel et la terre: nous ne toucherons point à ce qui tient au côté mystique, mais nous finirons en présentant quelques données sur la partie purement humaine de l'élection en délibération.

Considérée sous le rapport temporel, la royauté élective du pape et le contre-poids qu'apportent à son pouvoir les diverses congrégations, ou chambres administratives qui l'entourent, forment encore de Rome une espèce de république, qui n'est pas, pour me servir du style moderne, sans système représentatif. Les prélats, me disait un respectable et loyal sujet de Sa Sainteté, et il désignait par là, non les seuls évêques et cardinaux, mais les membres instruits, laïcs et clercs, qui composent les congrégations; les prélats, disait-il, représentent le peuple romain; les cardinaux, le sénat; et le pape, les consuls. Si la comparaison n'est pas tout-à-fait juste, elle ne manque cependant pas d'un certain fondement; car il y a une foule d'actes d'administration que le pape ne peut faire sans l'avis des congrégations. On le laisse donner seul des absolutions et des bénédictions; mais on ne le laisserait pas dresser seul, et *proprio motu*, un concordat, l'acte de suppression ou de rétablissement d'un ordre religieux, celui d'une levée d'hommes ou d'un impôt. Quels moyens aurait l'opposition de l'en empêcher? Ceux qu'elle a partout ailleurs jusqu'aux limites de l'insurrection, les représentations, les bouderies, les retraites, l'appel bannal à la raison, peut-être les clabaudages du peuple. Tout cela ferait son effet sur un prince dont on a étudié le caractère avant de le choisir; du moins, jusqu'à ce qu'on se trouvât avoir affaire à un nouveau Sixte-Quint, ou à un double de Napoléon; car, pour ceux-là, le gouvernement représentatif est une toile d'araignée.

Il y a à Rome d'anciennes familles nobles extrêmement riches; les *Colonnes*, les *Orsini*, les *Conti*, qui tiennent le premier rang; les *Barberini*, les *Borghèse*, les *Chigi*, les *Rospigliosi*, les *Corsini*, les *Albani*, les *Justiani*, etc., qui viennent après. Sans le séjour des papes ici, ces familles se seraient peut-être entredéchirées, comme à Florence, pour s'emparer de l'autorité. Le mode électif du gouvernement a singulièrement allégi le poids qu'aurait fait peser sur le peuple l'ambition de ces grands seigneurs. Ils ont cherché et occupé jadis le trône pontifical; mais voilà successivement cinq papes qui remplissent presque un siècle, et qui,

tous, sont sortis de familles obscures. Le pli est pris; le collége des cardinaux italiens ne se recrute plus exclusivement dans la haute noblesse, et c'est parmi eux que le souverain doit être choisi. Il en résulte une sorte d'égalité politique qui flatte l'amour propre des Romains et les maintient en repos, en même-tems qu'elle les rend fins, prévoyans, complimenteurs et pleins d'égards apparens les uns pour les autres. Un grand, pas plus qu'un autre, n'oserait heurter un simple moine, ou un homme du commun; car cet homme peut s'élever et devenir souverain, ou parent, ou ami du souverain. En France, tout le monde est admissible à tous les emplois, sauf à l'emploi royal; ici, l'accès du trône n'est interdit à personne. Voilà le droit, et de nombreuses élévations prouvent qu'il n'est pas une chimère. Quant au fait, comme mille circonstances concourent à ce que le choix tombe toujours sur un vieillard qui ne soit pas déconsidéré et chez qui les fumées de l'ambition ne sont plus que de légères vapeurs; il démontre ici que le mode électif, si dangereux chez les nations militaires, est un bien chez celles qui ne le sont plus.

Le peuple romain paraît très-attaché à ses papes. Il confond, avec le sentiment pieux qu'inspire la haute mission religieuse, l'intérêt matériel et prochain qu'il trouve à voir les pontifes séjourner au milieu de lui. Cette union de l'intérêt et du devoir fait un excellent effet: elle repousse, j'en suis sûr, les idées révolutionnaires.

Les chevaux sont attelés, nos comptes sont réglés, les *pour boire* multipliés sont distribués: nous partons. Le Colisée et Saint-Jean-de-Latran, près desquels nous roulons, Rome antique et Rome chrétienne reçoivent nos derniers regards et nos adieux. — Nous rencontrons, hors des portes, la plaine méridionale du Latium, aussi inculte, aussi silencieuse que celle par laquelle nous avions fait notre entrée dans le patrimoine de Saint-Pierre; même tristesse! même solitude! Distinguons cependant: celle-ci est, on oserait dire, animée par les illustres morts. De gigantesques vestiges d'aqueducs, rompus de distance en distance, parce qu'on les a laissés tomber en ruine, en coupent la surface, en arrivant

des collines éloignées par diverses directions. De longues rangées de monceaux de briques, plus ou moins élevés, et qui ont été des tombeaux, des forts et des palais, courent parallèlement à la mer, et indiquent une noble route qui n'existe plus. Ces augustes débris, au milieu du désert, aident l'imagination à le repeupler des flots de voyageurs qu'y attirait jadis la métropole du monde. Il est vrai qu'ils provoquent aussi d'affligeantes réflexions sur les causes de la stérilité qui les entoure à présent.

A l'est de cette plaine, sont les montagnes de l'ancien Tusculum, aujourd'hui *Frascati*, dont nous entrevoyons l'heureuse situation et les élégantes *villas*. — Nous nous dirigeons sur *Albano*, où nous entrons au tumulte d'une foire qui nous procure le spectacle de la variété des costumes provinciaux et du jeu animé des physionomies italiennes. *Albano* renferme beaucoup de belles maisons de plaisance; mais peu de monumens y rappellent le souvenir de cette antique ville d'Albe que fonda le fils d'Enée, et qui fut mère de Rome. Il faut une complaisance bien moutonnière pour consentir à reconnaître, dans deux masses de ruines défigurées, et le tombeau d'Ascagne et celui des trois Curiaces. — En marchant vers *Gensano*, nos regards se portent au loin sur la mer. Là, est la plage sur laquelle Enée débarqua et où il bâtit Lavinie. Le cap qui s'avance serait, dit l'itinéraire, celui qu'habitait l'enchanteresse Circé. Mais nous ne nous laissons point abuser : nous sommes de trop solides Armoricains pour révoquer en doute que c'est sur nos âpres côtes de Bretagne et non ici qu'il faut chercher l'authentique fille de *Bélenus*, la druidesse amie des navigateurs.

La nuit vient, mais un doux clair de lune en dissipe la trop profonde obscurité. Nous pouvons reconnaître que nous voyageons sous de frais bocages : les oiseaux y répètent leurs derniers chants; quelques cascades y bruissent harmonieusement. Les objets mal déterminés dans une clarté douteuse prennent à distance des formes fantastiques. C'est le moment des romanciers. Comme nous, ils seraient frappés des scintillemens de cette lointaine illumination qu'à travers la verdure, nous apercevons au bout d'une avenue sans fin, semblable à celle des palais que les fées et l'Arioste font

apparaître aux paladins égarés. C'est le château de *Castel-Gandolpo* qu'habitent les Papes, quand ils vont goûter le repos des champs. Comme nous, ils voudraient représenter ce groupe singulier que nous découvrons à *Velletri*, au fond d'une salle délabrée qu'éclaire une faible lampe. Des gens du peuple qui y sont réunis, écoutent, avec une émotion marquée, un ménestrel, qui s'accompagnant de la guitare, leur chante des airs d'une expression pénétrante. Tous les yeux peignent les divers mouvemens de l'ame auxquels il s'abandonne lui-même. Le désir, les supplications, la mélancolie, l'espérance, la victoire, le ravissement; ses accords et sa douce voix en font partager les palpitations aux auditeurs attentifs et charmés : ils réalisent les actes de fascination qu'on raconte des chantres de l'antiquité.

Mais la scène change en arrivant à *Treponti* et à *Cisterna*. Oubliez les aimables rêveries, vous allez entrer dans les *Marais Pontins*. On nous recommande d'éviter, en les traversant, de nous laisser aller au sommeil; car il serait mortel. Cet avertissement effrayant, mais sans doute outré, donne une nouvelle direction aux pensées. Une plaine de 15 à 18 lieues de long, qui s'étend du pied des Apennins à la mer, sur une largeur variable, reçoit les torrens intermittens de la montagne et ne peut les déverser tous dans la Méditerranée. Des flaques d'eau se forment sur un sol inégal, les joncs et les carex croissent dans les boues, un soleil ardent les dessèche, les végétaux succombent, une nouvelle irruption acqueuse vient préparer leur décomposition, la fermentation se développe, et des miasmes pestilentiels s'en dégagent. Tel est la constitution des *Marais Pontins*. Trois siècles avant notre ère, les Romains avaient fait des travaux pour détruire ce foyer d'infection; le plus remarquable était la chaussée construite par Appius-Claudius, laquelle, au moyen de saignées dans le terrrain, était toujours maintenue au-dessus des eaux. Mais, faute de soins, les canaux s'étant encombrés et les ouvrages ordonnés par César et par Auguste ayant été négligés, le marais avait envahi la chaussée, au point que, du tems de Pline, ce canton était redevenu très-mal-sain. Les dévastations

du moyen-âge n'avaient pu manquer d'accroître le mal ; aux XV.e et XVI.e siècles les Papes avaient bien tenté quelques améliorations ; mais la route était encore impraticable et le voyageur était obligé de gravir les rochers de l'Apennin. Il appartenait à Pie VII, qu'on retrouve toujours dans les grandes restaurations des monumens anciens (1), de faire revivre les travaux d'Appius-Claudius. Ses ingénieurs, aidés dit-on des ingénieurs français, ont opéré sur des plans plus étendus, donné de nouvelles directions aux écoulemens, multipliés ceux d'épuisement ; et nous roulons aujourd'hui sur la même route qu'un magistrat romain construisit, il y a plus de deux mille ans. Quelques efforts de plus, et dans cette plaine de désolation, les bufles sauvages céderont la place aux troupeaux domestiques et aux moissons, qui, jusqu'à présent, y sont encore trop rares. — La nuit et la rapidité de la course nous empêchent de multiplier nos observations. Nous ne sommes frappés d'aucune mauvaise odeur. Nous distinguons un canal, dont nous suivons constamment les bords ; nous voyageons entre deux rangées d'arbres bien venant. Nous remarquons de distance en distance des sortes de vastes caravanserails, où le gouvernement avait placé des cultivateurs qui ont presque tous péri ; de poste en poste, sont des feux de bivouacs, qu'entourent les pelotons de soldats commis à la sûreté des voyageurs. Des hommes à figures hâves et fébriles, nous amènent aux relais de petit chevaux fougueux que leurs mains débiles peuvent à peine contenir, pendant que le postillon, plus exténué encore, se prépare à monter ; il est en selle, ils s'écartent, et les coursiers ardens partent avec fureur, dévorant d'un seul galop la carrière qui leur est mesurée. Arrivé, l'homme reçoit son salaire, et quand il a rendu grâce pour la gratification, il en demande pitensement une nouvelle *pour l'amour* de l'air insalubre des marais dont il se présente, avec juste raison, comme une déplorable victime.

(1) C'est à Pie VII qu'on doit les ouvrages qui arrêtent les progrès de la ruine du Colysée, la restauration de l'arc de Titus, le déblaiement de ceux de Septime et de Constantin, et une foule de travaux de pure conservation.

Nous trouvons la pointe du jour à *Terracine*. La fraîcheur du matin, la rencontre de la mer, l'excursion des marais pontins achevée, rendent d'abord plus gai l'aspect des objets environnans. Les vagues s'élancent contre les rochers pittoresques qui soutiennent les vieilles fortifications de la ville : elles se brisent sur des ruines qui sont celles du palais de Théodoric ; les pêcheurs préparent leurs filets, des hôtes empressés viennent nous offrir des cordiaux. Mais viennent bientôt de sinistre avis. Le pays limitrophe du royaume de Naples est infesté de brigands ; on nous offre des escortes. Il y a six semaines qu'aucun voyageur n'a été arrêté ; mais le dernier était un officier général Autrichien, qui cependant s'était fait accompagner : les bandits ne l'ont rendu qu'après plusieurs jours et sur le paiement d'une forte rançon. On s'étonne de l'intermittence qu'on remarque dans leurs déprédations, elle cache peut-être quelques complots. — Nous refusons un pélerin suspect qui demande à monter sur le siége de notre voiture : nous nous livrons seuls aux événemens, sur une route resserrée entre la mer et d'agrestes montagnes d'où l'œil, aux aguets, craint de voir descendre les bandes qui y ont leurs repaires.

A la tour *del Portello*, est le premier poste des douaniers napolitains : il ressemble à un vrai coupe-gorge ; et, par leur apparence, les employés serviraient de modèles aux brigands de mélodrames. Après de premières brusqueries et rodomontades, l'argent les rend d'une civilité dont on ne cherche plus qu'à se dégager. A *Fondi*, première ville du royaume de Naples de ce côté, même obsession fiscale, même moyen de s'en débarrasser. *Fondi* fut la résidence favorite de l'empereur Galba et le séjour habituel de Saint-Thomas d'Aquin. Nous n'y voyons que des figures abjectes, de vils fonctionnaires transformés en mendians, à qui on craindrait d'opposer un refus ; pas une physionomie qui ne fît rebrousser chemin dans un bois. *Fondi* a cependant donné naissance à la belle Julie de Gonzague, que l'Algérien Barberousse voulut enlever pour son sérail : la dame s'étant sauvée en chemise, les barbaresques mirent le feu à la ville.

Entre *Fondi* et *Ytri* le passage est encore mauvais, quoiqu'on y ait placé, de lieue en lieue, des piquets de

militaires; mais ce sont des miliciens du pays même, à tenue patibulaire, veste déchirée, manteau brun drapé sur une épaule, chapeau bizarre en pain de sucre, pistolets à la ceinture, escopète du XVI.e siècle. Ces protecteurs paraissent si fort être les cousins-germains des détrousseurs de la montagne, qu'à la première rencontre que nous en avons faite, nous nous sommes crus pris. — Nous respirons plus aisément, quand nous les voyons remplacés par des détachemens de chasseurs tyroliens qui font partie de l'armée autrichienne d'occupation; ceux-ci au moins inspirent la sécurité, et nous nous livrons au plaisir de contempler sans trouble une belle contrée, variée de champs fertiles et de vergers plantés d'orangers, d'oliviers et de lauriers. La fraîcheur et la vigueur de la végétation nous font oublier l'aridité des campagnes poussiéreuses que nous avons si souvent traversées depuis Florence et depuis Rome.

En nous rapprochant de la mer, du côté de *Gaëte*, nous passons près d'une vieille tour qu'on dit être le tombeau de Cicéron et le lieu où le pauvre consul, malgré sa docilité à se ranger au parti du plus fort, odieusement vendu par Octave, fut assassiné par les sicaires d'Antoine. La vue du golfe, dont un des caps élevés sert de soubassement à *Gaëte*, est si belle, les montagnes bleuâtres qui l'entourent forment un horizon si grâcieux et si harmonieux, que nous suspendons notre marche pour en admirer avec calme le poëtique aspect. Nous sommes d'autant plus émus, qu'enfin nous pénétrons sur le sol de la grande Grèce.

La route n'entre point dans *Gaëte*, qui reste sur la droite. On change de chevaux au bourg de *Mola-di-Gaëta*, qui n'est ni plus ni moins que l'ancienne *Formie*, ville des Lestrigons, et dont Horace vante le bon vin. Il faudrait tenir ici à la main le voyage de ce poëte à *Brindes*, car il y décrit précisément le pays que nous parcourons. — Laissant sur notre gauche la jolie ville de *Sainte-Agathe*, *Minturnes*, où Marius vint cacher sa défaite, et la montagne où croît le *falerne* inspirateur; regrettant, dans des lieux si pleins de souvenirs, la vivacité extraordinaire du service des postes napolitaines, nous atteignons enfin *Capoue*.

Les délices de *Capoue* ne nous retiennent pas long-

tems. C est une place forte moderne, disposée comme tant d'autres ; nous n'y éprouvons d'autre séduction que celle de nous quereller avec les autorités autrichiennes qui y commandent, pour le péage, pour les passeports et pour les chevaux : aussi nous sauvons-nous au plus vîte. L'antique *Capoue* ruinée par Genseric et dont il ne subsiste plus que l'amphithéâtre, est à un mille et demi de la ville actuelle.

Nous traversons rapidement le *Volturne*. *Aversa*, où est le relai intermédiaire entre Capoue et Naples, se présente à nous au moment d'une fête. On suspend des guirlandes dans les rues, on prépare une illumination, les habitans sont dans leurs beaux atours : c'est le jour consacré à la madone du lieu.

Une large route est tracée au milieu d'une forêt d'ormeaux liés entr'eux par des guirlandes de vignes qui plient sous le poids des grappes, sans nuire cependant à la culture en légumes, du sol fécond qui alimente cette triple végétation. C'est cette extraordinaire avenue qui conduit au faubourg de la capitale des Deux-Siciles, et qui déjà donne une idée de la richesse naturelle de la contrée. — Si vous voulez prendre un autre avant-goût des curiosités qui vous y attendent, agissez comme nous ; et, au lieu de vous faire conduire directement et sans charme à la rue de Tolède, donnez une légère gratification au postillon, il vous dirigera par les hauteurs qui dominent le célèbre golfe de Naples. L'amphithéâtre de la ville qui se courbe agréablement en demi-cercle, le château Saint-Elme qui le commande, celui de l'Œuf, qui s'avance sur un cap, le môle avec son phare, la rade sillonnée en tous sens par des voiles, les îles d'Ischia, de Procida et de Caprée qui reposent l'œil au milieu de la mer Tyrrhénienne, la côte de Sorrente, Castellamare, Portici, enfin le Vésuve dont vous brûlez d'aller visiter le cratère. Tel est le spectacle intéressant dont vous jouirez sous un ciel enchanteur, dès le premier moment de votre arrivée.

ERRATA. — Page 415 de ce volume, 10.e ligne de l'article : *Walter Scott*, au lieu de l'*exalte*, lisez s'exalte ; et, page 419, avant-dernière ligne, au lieu *des îles Icheland*, lisez *des îles Schetland*.

TRENTE-CINQUIÈME REVUE BRETONNE.

VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE.

> ..... Dans l'immense famille des hommes qui fourmillent sur la surface de la terre, il n'en est pas un seul, non, pas un seul (j'entends de ceux qui habitent des chambres), qui puisse, après avoir lu ce livre, refuser son approbation à la nouvelle manière de voyager que j'introduis dans le monde.
>
> [X. De Maistre. — *Voyage autour de ma chambre.*]

Huit heures sonnaient à ma vieille pendule ; j'attendais M.me D****, qui devait venir me chercher pour faire une promenade d'observation autour de la ville. Mes regards se portaient avec inquiétude sur mon baromètre, qui venait de passer du *beau fixe* au *variable*, et la goutte me forçait à ne pas douter de ce changement de l'atmosphère ; j'apostrophais d'une manière énergique cet hôte incommode, qui venait me visiter aussi mal à propos, lorsque M.me D**** entra. — Comment, mon vieux conteur, s'écria-t-elle, je vous surprends à jurer ! A qui donc en voulez-vous ? — A la goutte, Madame ; elle eût fait damner, j'en suis certain, les sept sages de la Grèce, et eût arrêté le plus intrépide coureur des Jeux Olympiques. — Mais je comptais sur vous ce matin ?... — Ah ! Madame, choisissez un cavalier plus ingambe que moi pour ce voyage : c'est tout au plus si je pourrais en faire un autour de ma chambre. — Eh bien, je vous prends au mot : peut-être trouverons-nous, dans cette excursion, quelques détails, quelques souvenirs.... — Oh ! pour les souvenirs, ils ne manqueront pas : la maison que j'habite a été construite du tems du connétable Duguesclin ; et notre famille était en possession de ces appartemens depuis quatre générations au moins. Allons, puisque vous voulez bien vous contenter de cette promenade *intrà muros*, je m'enveloppe dans mon ample robe de chambre, j'enfonce mon bonnet, je m'établis dans ce vaste fauteuil à roulettes, et je vais vous faire faire connaissance avec la chambre

d'un petit maître de 1760. Notre jeune collaborateur n'a pas osé s'emparer de ce sujet ; mais moi, qui ne crains pas que les originaux que je vais mettre en scène viennent me demander raison, je me mets bravement en route, au risque de me rencontrer avec le *Promeneur* qui a fait le même voyage. Je donne le signal du départ, et nous allons commencer par la galerie des tableaux.

— Quelle est d'abord cette jolie blonde, si fraîche, si vermeille, et dont l'immense chevelure, élevée en pyramide, est retenue par quelques milliers de crochets ? Elle tient des fleurs à la main ?.... — Hélas ! Madame, c'est l'objet de mes dernières amours, c'est ma femme à l'âge de vingt ans : elle est représentée avec le costume qu'elle portait lors du passage à Nantes de l'empereur Joseph II. On a inscrit, au bas du tableau, le joli mot que ce prince galant lui adressa, ainsi qu'à ses compagnes, en les trouvant, à six heures du matin, au moment de son départ, rangées sur son passage : *Ah ! Mesdames,* s'écria-t-il, *voici une charmante aurore qui me promet un beau jour !* Il y a long-tems que cette aurore ne brille plus pour moi ! Elle s'est enfuie après avoir fait l'admiration des jeunes amateurs du XVIII.e siècle : elle chantait Grétry comme un ange, s'accompagnait sur le clavecin, dansait le menuet d'Exaudet aussi bien qu'un professeur, brodait au tambour, et savait mettre l'orthographe ; enfin, c'était une merveille pour ce tems-là. Aussi.....

— C'est assez, mon cher collaborateur ; je ne veux pas renouveler vos douleurs : passons à un autre tableau. Je vous demanderai quel est ce beau jeune homme qui a l'air de contempler avec admiration le phénix du XVIII.e siècle ? C'est peut-être son fils ?..... — Vous n'y êtes pas, Madame : c'est son époux... — Quoi ! vous seriez ?..... — L'ex-original du tableau. Vous ne vous en doutiez pas ; mais soixante ans altèrent furieusement la ressemblance. Oui, Madame ; me voilà en officier de milice bourgeoise, tel que j'étais le jour où M. le duc d'Aiguillon et M.me la marquise de Becdelièvre posèrent la première pierre du palais de la Chambre des comptes. Voyez ce regard téméraire, ce noble maintien, et cette perruque artistement frisée. Tout cela me donne l'air d'un séducteur d'au-

trefois. Aussi, je vous dirai en confidence, que, pendant le banquet qui suivit la cérémonie, je fis la conquête de la femme d'un conseiller au présidial, et de la sœur d'un échevin. — Ah! Monsieur l'officier, voilà de l'indiscrétion. — Ne craignez pas pour la réputation de ces dames : nous étions alors en 1763, et je fais maintenant, tous les soirs, ma partie de piquet, avec mes deux conquêtes, sans qu'elles s'avisent de se rappeler que ce fut moi qui jadis leur dérobai leurs cœurs.

— Que nous veut ce gros garçon, qui ne ressemble pas mal au *Lisimon* du *Glorieux* avec son habit rouge galonné sur toutes les coutures, son chapeau à trois cornes, son énorme perruque et son air important? — Respectez-le, Madame, c'est un héros : vous voyez en lui, mon oncle maternel, ancien procureur syndic, et de plus chevalier du Papegault. Il fut deux fois vainqueur au tir de l'arbalète, et partagea la gloire de l'expédition du Pouliguen. Voyez : il tient à la main le drapeau de la compagnie. Dans le fond, on aperçoit l'Océan et la flotte des Anglais, qui n'ose pas avancer. A côté, vous remarquerez sa digne épouse : elle vous offre le modèle séduisant des femmes à la mode de 1780. Elle ne passait que quatre heures entre les mains de son coiffeur : cette touffe de cheveux, placée sur le côté, se nommait une *physionomie*, et ces deux boucles qui flottent sur ses épaules, *des sentimens*. Je me rappelle une petite anecdote à ce sujet. Un jour, elle demandait à l'un de ses adorateurs comment il trouvait sa coiffure? Il lui répondit : « Madame, votre *physionomie* est trop haute et vos *sentimens* trop bas. » Ce calembourg pensa lui coûter cher, car l'officier du Papegault, qui n'avait pas lu alors *Bievriana*, voulait à toute force venger l'honneur de son épouse outragée : attention Madame, voici l'orgueil et la gloire de notre famille : c'est un contemporain de Louis XIV, qui eut l'honneur de siéger aux États de Bretagne. Nous conservons encore une lettre de convocation, datée de 1713, et un billet d'invitation qu'il reçut pour dîner avec M.me de Sévigné, lorsqu'elle passa par notre ville. Il était, dit-on, placé à table près de la célèbre marquise, qui lui trouva beaucoup d'esprit.... Parmi ses descendans, vous voyez un Echevin qui contribua, avec le respectable maire *Mellier*, à l'embellissement d'un grand nombre de quartiers de la ville de

Nantes. Il fut, ainsi que ce célèbre administrateur, le fondateur de l'Académie de musique établie à la Bourse, en 1727. Il avait une très-belle basse-taille.... Celui-ci fut receveur des décimes du clergé : il passait pour un fougueux moliniste... Voilà encore un auditeur, un consul des marchands, un greffier du présidial, etc., et beaucoup d'autres dignitaires dont je ne vous détaillerai pas les éminentes qualités. Terminons ici la revue des tableaux, si vous le voulez bien, et arrivons au secrétaire, meuble antique et vénérable, devant lequel se sont assis des fonctionnaires publics, des jurisconsultes, des poëtes... Ouvrez ce tiroir.

— Ah ! bon Dieu, que de manuscrits. — Ce sont les œuvres inédites de mes ancêtres. Voyez : des thèses de théologie et de philosophie, des dissertations sur la bulle *Unigenitus*, des rapports présentés au parlement de Bretagne. Dans celui-ci, sont mes essais poëtiques : trois actes d'une tragédie, des madrigaux adressés à toutes les belles du quartier ; de plus, des vers de MM. Peccot, Blanchard de la Musse, de Kerivalant.... Que faites-vous là, Madame, vous venez de découvrir ma correspondance secrète. — Des billets doux de 1765. Je ne vous conseille pas de les présenter à leur adresse.

Ah ! ah ! voici des fragmens d'un journal. Lisons :...

.....

29 *juin*. = Le Kain donnait aujourd'hui sa première représentation sur le théâtre de la rue du Bignon Lestard. Il y avait chambrée complète. Il s'est passé une circonstance assez singulière, qui a beaucoup amusé le public. Elle prouve jusqu'à quel point le célèbre tragédien que nous admirons, peut faire illusion sur la scène. Ce matin, on répétait la tragédie de *Tancrède*. L'acteur qui devait jouer le rôle d'Aldamont, cherchait partout Le Kain. Il voit près de lui un petit homme enveloppé dans une vaste redingotte. Le confident mesure son interlocuteur des yeux, et ne peut pas croire que ce soit le premier tragédien de France : sa figure est commune, sa voix est basse, peu harmonieuse ; il récite avec négligence et manque de chaleur. Déjà un sourire de pitié erre sur les lèvres du compagnon de Tancrède : il ne peut concevoir l'engouement des Parisiens. Les Nantais, selon lui, doivent venger l'honneur de l'art dramatique, et il se promet bien, pour sa part, d'écraser le petit *bonhomme*, pendant la représentation. Le soir arrive, le rideau est levé, déjà les deux premiers actes sont

joués ; on donne le signal pour le troisième ; le confident court chercher son héros, qui méditait dans une coulisse, et entre fièrement devant lui sur la scène, en souriant à l'idée, que le public va bientôt humilier l'orgueil du tyran dramatique. On applaudit : « Prévention, se dit-il ; c'est son nom qui produit cet effet ; mais patience, nous allons voir. » Et, les yeux fixés sur les loges, il attend que son interlocuteur lui adresse la parole. Les deux premiers vers sont accueillis par de nombreux bravos ; et mon confident de dire : « Cela ne prouve rien ; patience. » Tout-à-coup, il se sent serré par une main ferme et vigoureuse ; il se retourne, et voit un homme superbe : son maintien est noble ; ses yeux brillans et animés ; ses traits, pleins d'expression ; sa voix, imposante, sonore. Le pauvre Aldamont, muet d'étonnement devant le héros qui l'interroge, veut saisir sa réplique ; il ne peut articuler un seul vers, et reste la bouche béante, sans pouvoir se rendre compte de la métamorphose qui vient de s'opérer devant lui. Le public riait aux éclats de la surprise du pauvre diable, en applaudissant avec enthousiasme le grand acteur, qui, sur la scène, a su, pour ainsi dire, se créer un nouvel être.

Ce 3e juillet. = Il y a eu aujourd'hui une affaire qui va contribuer à faire connaître avantageusement notre jeunesse, déjà si redoutée dans toute la Province. C*******, notre Saint-Foix et sa compagnie, avaient aperçu, à la galerie du théâtre, trois étrangers. Ils ont voulu les *tater* : c'étaient trois excellentes lames de la Capitale. Ils se sont parfaitement conduits : l'un d'eux a reçu un coup d'épée au bras. Ces Messieurs ont été lui faire visite. Les deux autres ont été presentés dans toutes les sociétés, comme c'est l'usage.

Le 4. = Hier au soir, le parterre a encore eu le dessous dans la lutte qu'il a voulu engager pour la pièce nouvelle. Notre jeunesse a forcé le directeur à baisser le rideau. La police n'ose plus leur résister. Si cela continue, ils établiront, dans le monde comme au théâtre, un petit gouvernement despotique.

Ce 10 juillet. = La querelle entre le régiment de Foix et les Nantais continue toujours. On se bat partout où l'on se rencontre. Hier, nous avons tiré l'épée dans la rue de la Clavurerie. Trois officiers ont été blessés grièvement. On dit qu'un ordre, venu de Paris, veut que le régiment s'éloigne de suite.

— Ah ! mon Dieu, Messieurs, vous étiez donc bien redoutables dans votre jeunesse ? Vos petits enfans sont des anges auprès de vous.

— Fermez le manuscrit maintenant, Madame, vous pourriez tomber sur certaines anecdotes qui me compromettraient tant soit peu à vos yeux. Laissons le secrétaire, et continuons notre route.... Oh ! Madame, pourquoi m'arrêter devant cette glace ? j'y vois un contraste bien affligeant pour moi. Là, mille souvenirs viennent se retracer en foule à mon imagination. C'est devant ce miroir que j'ai souvent étudié mes poses, mes attitudes chevaleresques, ou que j'ai récité les vers de nos auteurs tragiques, en m'efforçant d'imiter leurs sublimes interprètes. Il y a soixante ans à peu près, que cette glace réfléchissait l'éclat de vingt bougies : c'était le jour de mon mariage. Je crois me voir encore dansant une allemande avec ma femme. Tous les amateurs du reversi, du piquet, et du trictrac avaient quitté leurs jeux, pour admirer nos passes gracieuses..... Ah ! je n'avais pas la goutte alors !.... Passons vite, Madame : ma physionomie actuelle, que je découvre dans le tableau, détruit toute l'illusion.

— Oh ! oh ! quel est ce meuble. — Ah ! vous voilà en contemplation devant mon ancien clavecin ?..... Il n'est peut-être pas aussi élégant que le vôtre ; mais quelle richesse ! Voyez ces dorures, ces ciselures. Vos doigts errent en vain sur ces touches qui ne rendent plus qu'un son faible et sourd. Malgré cela, Madame, je n'échangerais pas ce meuble contre les plus beaux ouvrages de nos Lupperger, Gama, Geiger. Quels momens délicieux il me rappelle. Là, je fis la conquête de ma femme, en chantant avec elle un duo de *Zémire* et *Azor*. Là, tous les soirs, elle exécutait auprès de moi, la musique de Gluck, de Piccini, de Sacchini, de Monsigny, de Dunni, de Philidor, de Grétry. Je me rappelle aussi que la grande querelle musicale pensa nous diviser sérieusement. Ma femme était une Picciniste renforcée ; j'étais un Gluckiste intraitable. Enfin, après des démêlés violens, nous convînmes de finir par où l'on aurait dû commencer, par admirer également les deux compositeurs. Pauvre clavecin !... tu dors.... Depuis long-tems celle qui t'animait a cessé de vivre.... Ah ! Madame, je vous en prie, essayez de donner quelques sons : je croirai ressaisir les plaisirs de mon jeune

âge..... C'est cela.... un air du *Déserteur!* Vous me rajeunissez de cinquante ans au moins... Mais, pardonnez à la folie d'un vieillard. Refermons cet instrument, dont les sons expirans semblent m'apporter de lointains souvenirs et jettent un voile sombre sur mes idées !.....

Vous vous arrêtez maintenant devant cette cheminée aux vastes flancs. Vous vous croyez, sans doute, transportée dans quelque château fort au tems du roi Charles VII, lorsque le seigneur châtelain et sa superbe épouse ; leurs pages et leurs commensaux venaient se chauffer à leur aise devant un chêne entier qui brûlait dans l'âtre immense. Mais, sans remonter à ces tems reculés, je vous dirai que, dans ma jeunesse, l'élite de la société nantaise formait ici un cercle aussi brillant que nombreux. On discutait sur les modes nouvelles, on parlait des anecdotes du jour ; nos petits poëtes récitaient leurs madrigaux, leurs chansons ; le campagnard bas-breton vantait ses fiefs, sa meute, ses redevances ; le garde-du-corps, en semestre, apportait les nouvelles de la cour ; nos petits-maîtres se donnaient des airs, en se balançant derrière les fauteuils de leurs dames ; et quelques érudits lisaient *le Mercure* du mois, et faisaient deviner les charades et les énigmes. Hélas ! tous les acteurs de cette scène brillante ont disparu ; et, le soir, je me retrouve seul, retournant mes tisons et lisant le journal !.... Regardez, sur le manteau, ces magots en porcelaine ; puis, ce tableau d'après Boucher, et le portrait de Francklin, ornemens alors indispensables de tous les trumeaux.

— C'est charmant ! Mais quelle est cette masse énorme en acajou massif ? — C'est une armoire, dont un de mes oncles me fit présent le jour de mes noces. Elle contient le recueil entier de tous mes costumes, étiquetés et numérotés par ordre. Sous le n.° 1, est mon petit habit de clerc : c'est celui qui a fait le plus long-tems le service : regardez, comme les manches se sont usées en grossoyant ; que de traces d'encre les plumes y ont laissées. Fidèle compagnon de mes travaux, il me voyait, depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, enseveli sous des monceaux de papier timbré, au fond d'une étude obscure et poudreuse. Je n'en sortais que pour aller chercher la femme du patron au spectacle, manger mon morceau de fromage et regagner ma mansarde, où j'allais rêver aux plaisirs qui m'attendaient

le dimanche à la *prairie de la Magdelaine*, ou à *l'Oquidi*. Ce jour-là, j'endossais le petit habit rose pêche, n.° 2, je me faisais poudrer à blanc, et, le chapeau sous le bras, l'épée au côté, je me montrais à la sortie de la messe de l'Oratoire; j'allais à la grille du *bois de Launay*, comme les jeunes gens à la mode, lorgner les dames qui, avec leurs robes à queue, nous enveloppaient d'un nuage de poussière. Ah! c'était un beau jour que celui-là. Sous le n.° 3, vous trouvez mon uniforme de sous-lieutenant de milice bourgeoise. Remarquez cette reprise, au-dessous du bras droit. Eh bien! c'est un coup d'épée que me donna un officier du régiment de Foix, lors de cette fameuse querelle, dont vous avez lu quelques détails dans mon journal. J'étais un des *malins* du tems. Plus loin, voilà le costume que notre jeunesse adopta pour former le cortége de S. A. R. le comte d'Artois pendant son séjour dans notre ville. Il y eut, à cette occasion, des fêtes brillantes, un bal superbe à l'Hôtel-de-Ville, et le prince me fit l'honneur de m'adresser une fois la parole. Vous admirez cet habit à la française, surchargé de broderies et de paillettes, ce chapeau à plumes, cette épée à poignée d'acier. J'avais commandé cet ajustement complet, lorsque j'allai visiter Paris. Je croyais faire sensation aux Tuileries. On ne daigna pas seulement me remarquer. Le jeune D****, de Nantes, que je rencontrai dans un brillant équipage, me promit de me mettre au courant des usages de la capitale. Le lendemain, je me rappelle que je reçus la visite d'un monsieur, très-élégant, qui s'annonça pour être le coiffeur de mon jeune protecteur. Il m'apportait des essences et de la poudre pour accommoder mes cheveux; de plus, il devait me fournir tous les jours une paire de bas de soie et d'escarpins, que je devais, à mon tour, lui laisser le lendemain pour ses profits. Il y joignait de la poudre pour *brillanter* le collet de mon habit: elle était formée d'un mélange de talc et d'or, et il ne me l'aurait fait payer que 36 fr. la livre. C'était, ajouta-t-il, un usage adopté par tous les jeunes gens. Je remerciai cet honnête fournisseur; il en coûtait trop cher alors pour être *un homme comme il faut*. Mais, à mon retour à Nantes, je pris des airs de *roué*: je lorgnais les dames sur les promenades; au spectacle, je traversais effrontément le théâtre; quand la pièce était commencée, j'allais m'asseoir à l'extrémité d'une banquette, et je regardais les loges en

parlant à haute voix. Voici le petit frac avec lequel je me présentais, en *polisson*, à la toilette des déités du jour. Enfin, quelques costumes avec lesquels, plus tard et devenu plus raisonnable, je jouai la comédie bourgeoise chez M. Peloutier et au Jardin Chinois, terminent la collection. Avouez, Madame, que, si mes ancêtres m'en avaient légué une aussi complète, avec tous leurs souvenirs, j'aurais pu faire un cours d'histoire, de morale et de philosophie.

Que nous reste-t-il à voir maintenant? Ah! voici la chaise longue sur laquelle mon oncle le conseiller venait faire la méridienne. Il y composa, un jour, un superbe rapport. C'est là, aussi, que ma respectable tante, étendue nonchalamment sur ces coussins de velours, lisait les romans de Lesage et de l'abbé Prevost. Au-dessus est resté suspendu le cistre avec lequel elle s'accompagnait, quand elle chantait les romances de Philidor et de J.-J. Rousseau. Parlerons-nous de ma bibliothèque? Elle ne contient que des livres reliés en parchemin : mes auteurs classiques, passablement mutilés, et quelques ouvrages de Nantais qui n'ont pu surnager sur le fleuve de l'Oubli. Passons outre. Jetez un coup-d'œil sur ces trophées glorieux, ces couronnes de laurier et d'immortelles, dont les professeurs de l'oratoire ceignirent jadis mon jeune front! et cette épée qui brilla si souvent à mon côté, et qui dort depuis cinquante ans au moins sans *honneur* et sans *gloire*! N'oubliez pas non plus mon alcôve obscure, ces quatre rideaux semblables à ceux du héros du lutrin, et le lit de camaïeux à grands personnages. Fort bien : nous voilà revenus au point d'où nous sommes partis, reposons-nous; on vient de servir le déjeûner. — J'y ferai honneur : votre voyage m'a donné un appétit extraordinaire. Il me semble que, comme la Belle au Bois Dormant, je me réveille après un sommeil de cent ans.

— Redevenons à présent habitans du XIX.e siècle. Quittons cet abrégé du grand théâtre de la vie humaine, qui vit naître et mourir trois ou quatre générations, qui fut témoin de tant de folies, de sots discours, de petites vanités. Peut-être est-il destiné à voir d'autres scènes plus extravagantes; peut-être les efforts des *reconstructeurs*, des *réparateurs*, parviendront-ils à transformer ce vaste salon en boudoir élégant! Un jour, les brillantes roulades de M.r Rossini retentiront

où jadis une contemporaine de Louis XIV faisait entendre les accords graves et sévères de Rameau et de Lully. Un jour, on sautera les contredanses de Collinet où l'on dessinait le *Menaet de la Reine*. Souvenirs d'autrefois, vous serez tous anéantis! En attendant le grand voyage, aidez-moi à renouveler la petite promenade que je viens de faire; avec vous, le vieillard, comme le sombre héros du bon Ducis,

Ressaisit l'existence et s'attache à la terre.

LE VIEUX CONTEUR.

FRANÇOISE DE FOIX.

Noble Françoise, au fond de ces tourelles,
Pourquoi rester languissante à l'écart?
Aux lais du soir des gentes pastourelles
Ta voix répond par le chant du départ:
Las! à cette heure, avec le roi de France,
Tant deux plaisirs ont fui du vieux castel;
Ah! ne va pas trop rêver la présence
Du beau monarque et du gai ménestrel.

Pourquoi baisser ta timide paupière,
En rencontrant un lointain souvenir?
Pourquoi ton cœur vers le val solitaire,
Quand vient le soir, porte-t-il un soupir?
Fuis, noble dame, ah! fuis la souvenance
Du plus galant des rois, des troubadours;
Pensers du soir font regretter l'absence:
Tendres regrets sont enfans des amours.

Sur ces vitraux qu'un jour mourant colore,
Je vois briller des refrains amoureux;
Le jour s'enfuit, tu les redis encore:
Pourquoi les dire, ils sont bien dangereux.
Un souverain les grava pour te plaire:
Les vers d'un roi charment un jeune cœur.
En les chantant tout bas avec mystère,
Ah! garde-toi de songer à l'auteur.

Quand vint le jour où loin du beau domaine,
Le paladin lentement s'éloigna,
Ton doux regard, aimable châtelaine,
Bien tristement long-tems l'accompagna.
L'ombre parut, mais l'écho du bocage
Vint t'apporter un douloureux soupir;
Tu l'accueillis, ce ne fut pas très-sage:
Soupir d'un roi laissa un long souvenir!

LUDOVIC.

TABLEAU DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES, *faites à l'Observatoire de Nantes, à 25 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des eaux moyennes de la mer. — Baromètre réduit à la température de la glace fondante.*

SEPTEMBRE 1825.

JOURS DU MOIS.	MATIN, à sept heures.							SOIR, à trois heures.							ÉTAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
	Phase de la Lune.	Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Reau.	Hygr. à chev.	Vents.	Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Reau.	Hygr. à chev.	Vents.	
		mèt.	p. l.					mèt.	p. l.					
1		0,759	28,0,5	+18,6	+15	60	nord	0,759	28,0,6	+22,5	+22	54	n. e.	Petite brume, ciel fereín, soleil.
2		0,761	28,1,4	+16,2	+13	60	n. n. e.	0,760	28,1,4	+28,6	+20	48	n. e.	*Idem idem*, vent.
3		0,763	28,2,3	+16,2	+13	50	n. e.	0,763	28,2,3	+20,2	+21	46	n. e.	*Idem idem.*
4		0,761	28,1,4	+13,6	+12,5	54	nord	0,761	28,1,4	+25,8	+18	50	n. e.	Brouillard épais, nuages, soleil, vent.
5	☾	0,759	28,0,5	+13,2	+10,5	50	nord	0,759	28,0,5	+21,2	+17	50	n. e.	Petite brume, soleil.
6	4 h. 2' soir.	0,759	28,0,5	+12,5	+10	50	nord	0,759	28,0,5	+21,2	+17	54	nord	*Idem, idem.*
7		0,756	27,11,2	+15	+14	58	sud	0,753	27,9,6	+20	+16	58	s. s. o.	Brume, nuages, soleil.
8		0,752	27,9,3	+18,6	+15	58	sud	0,752	27,9,5	+20	+16	62	s. s. o.	*Idem, idem*, pluie.
9		0,753	27,9,9	+13	+12	60	n. e.	0,755	27,10,8	+20	+16	53	ouest	Petite brume, soleil, vent
10		0,753	27,9,9	+17,5	+14	60	sud	0,751	27,9,9	+18,6	+15	65	s. o.	*Idem*, nuages, vent, petite pluie.
11		0,749	27,8,2	+17,5	+14	62	sud	0,752	27,9,5	+18,6	+15	69	s. o.	Couvert, brumeux, pluvieux, vent.
12	●	0,752	27,9,5	+17,5	+14	64	sud	0,750	27,8,6	+18,6	+15	68	s. o.	Nuageux, soleil, vent.
13	2 h. 51' soir.	0,750	27,8,6	+18,6	+15	65	s. s. o.	0,749	27,8,2	+22,5	+18	65	s. o.	Tempête la nuit, éclairs, tonnerre, couvert, pluie.
14		0,746	27,6,8	+17,5	+14	65	sud	0,745	27,6,3	+20	+16	66	ouest	Forte Brume, couvert, pluie, vent.
15		0,751	27,9	+16,2	+13	67	ouest	0,754	27,10,5	+18,6	+15	63	ouest	Brume, nuages, soleil.
16		0,754	27,10,3	+16,2	+13	68	ouest	0,755	27,10,8	+20	+16	65	sud	Brume épaisse, couvert, nuageux, pluie.
17		0,756	27,11,2	+18,6	+15	70	s. e.	0,756	27,11,2	+20	+16	68	s. s. o.	Brume, nuages, soleil, tonnerre.
18		0,756	27,11,2	+18,6	+14	70	sud	0,757	27,11,6	+20	+16	65	sud	*Idem*, soleil, vent.
19	☽	0,757	27,11,6	+18,6	+15	70	sud	0,757	27,11,6	+22,5	+18	66	sud	*Idem idem.*
20	6 h. 22' matin.	0,755	27,10,8	+18,6	+15	70	est	0,753	27,9,9	+23,6	+19	68	sud	*Idem*, calme.
21		0,751	27,10,3	+20	+16	70	s. s. o.	0,755	27,10,8	+22,5	+18	70	o. s. o	Nuages, soleil, vent, pluie.
22		0,758	28	+17,5	+14	66	ouest	0,760	28,1	+21,2	+17	65	ouest	Brume, nuage, soleil, vent.
23		0,752	28,1,9	+16 8	+13,5	65	sud	0,762	28,1,9	+20	+16	60	sud	*Idem idem.*
24		0,763	28,2	+13,6	+12,5	66	sud	0,763	28,2	+20	+16	62	ouest	*Idem idem.*
25		0,763	28,2	+15	+12	67	est	0,763	28,2	+23,6	+19	60	s. e.	Brume épaisse, soleil
26		0,761	28,1,4	+16,2	+13	65	sud	0,762	28,1,9	+25	+20	60	sud	Brume, nuages, soleil.
27	⊙	0,764	28,2,8	+12,5	+10	60	nord	0,765	28,3,2	+20	+16	55	n. n. e.	Ciel fereín, soleil.
28	4 h. 7' matin.	0,764	28,2,8	+12,5	+10	60	est	0,763	28,2	+20	+16	55	e. n. e.	*Idem*, vent.
29		0,759	28,0,5	+11,8	+9,5	57	est	0,755	27,10,3	+18,6	+15	60	est	*Idem*, vent, nuages le soir.
30		0,755	27,10,8	+16,2	+13	60	est	0,756	27,11,2	+18,6	+15	65	sud	Couvert, pluvieux, brumeux.

RÉCAPITULATION jusqu'au 30 Septembre 1825.

Baromètre....	Plus grande élévation.	= 28 p 3,2 lig.	= 0,765 mill.
	Moindre élévation.	= 27 6,3	= 0,745 mill.
Thermomètre.	Plus grand degré de chaleur	+ 23 Réaumur.	= 28,6 centigrades.
	Moindre degré de chaleur	= 9,5 Réaumur.	= 11,8 centigrades.
Hygromètre à cheveux.	Plus grande humidité	= 70 degrés.	
	Moindre degré	= 46 degrés.	

Jours dont le vent a soufflé.

Du N.	4
N.-E.	5
E.	4
S.-E.	2
S.	11
S.-O.	3
O.	3
N.-O.	0

Nombre de beaux jours	25
de couverts.	5
de pluie.	8
de grêle	0
de vent	16
de gelée	0
de tonnerre.	2
de neige [petite].	0
de brouillard.	24

Il est tombé 0m 33 mill. de pluie sur la plate-forme de l'Observatoire, du 1.er au 30.

Eau en évaporation exposée au soleil — 0m, 195 mill.

HUETTE, *Opticien.*

6.e Volume. An 1825. 36.e Livraison.

LE LYCÉE ARMORICAIN.

PIERRES MONUMENTALES, DE PORNIC ET DU GROS-CAILLOU.

On avance, dans le tome 6 page 473, du *Lycée*, que la côte de Pornic étant uniquement composée de rochers schisteux, les pierres de grès qui s'y trouvent disséminées doivent être considérées comme des monumens celtiques. La côte de Pornic est formée de micaschiste; mais, indépendamment de cette roche, on y trouve un banc de quartz schistoïde pénétré de fer carbure, et qui offre l'aspect d'un jaspe schisteux. Ce banc traverse la baie de Bourgneuf, et se retrouve à Noirmoutier dans le terrain Jacobsen. Quant au grès, il ne faut pas assurer qu'on n'en trouve pas à Pornic : les communes environnantes sont couvertes de grès ferrifère. Dans mon catalogue des substances minérales du département, j'ai enregistré les psammites ferrifères au nord-est de Pornic; j'ai indiqué la même roche dans les communes de Prigny, du Clion et des Moutiers; il aurait donc été important de spécifier la nature du grès qu'on a observé à Pornic, avant d'affirmer qu'il a été transporté de Noirmoutier. Le grès qu'on trouve à la côte nord-est de cette île, est une espèce de poudingue.

Pour les quartz du Gros-Caillou, dans lesquels on veut retrouver également des monumens druidiques, je puis assurer que les blocs détachés qu'on a aperçus font partie d'une crête solide ou plutôt d'un banc qui paraît se diriger nord et sud. Les fouilles que l'on conseille de faire dans cet endroit n'y seraient pas faciles, car on sait que le quartz n'est pas une roche

susceptible d'être exploitée. Ce banc est d'une étendue très-considérable, puisqu'une partie de la route en est formée; les banquettes mêmes qu'on n'a pu entamer dans la partie de l'est, sont en saillie. Les crêtes de quartz qui dominaient les micaschistes dans lesquels elles étaient encaissées, ayant été détachées de leur base par l'action météorique, se sont divisées en blocs épars, dont il a fallu nettoyer la route et les champs voisins, et rien n'indique qu'ils aient jamais été des monumens élevés de main d'homme. On trouve dans plusieurs endroits de ce département, des blocs isolés de quartz, enfouis jadis dans l'argile, qui actuellement paraissent à nu, sans qu'on puisse soupçonner qu'une opération si simple de la nature soit un effet de l'art.

On veut trouver dans les blocs du Gros-Caillou, les tombes des chefs de la garnison de Touffou. Il s'agit actuellement de consulter l'histoire, pour savoir si le château de Touffou date d'une époque assez reculée pour avoir renfermé une *garnison celtique, il y a trois mille ans.* Je laisse à traiter à d'autres cette matière qui n'est plus de ma compétence.

F.-R.-A. DUBUISSON.

BIOGRAPHIE NANTAISE.

LES HUNAULD.

Plusieurs biographes ont omis, dans leurs notices, deux célèbres médecins d'une petite ville de ce département. C'est, sans doute, un oubli involontaire; car les ouvrages de ces deux savans sont encore consultés par les médecins, malgré les progrès qu'a faits l'art de guérir depuis l'époque où ils ont écrit. C'est au *Lycée Armoricain*, spécialement destiné à conserver tous les souvenirs honorables à la Bretagne, à réparer cette omission injuste. Je vais donner ici tout ce que j'ai pu me procurer sur la vie et les ouvrages de ces deux écrivains. Je n'ai pu avoir que peu de renseignemens sur le premier, qui était le grand oncle paternel du second. Je

n'en dirai que deux mots, que je ferai suivre du catalogue de ses ouvrages. Le second a été membre de l'Académie des Sciences, et son éloge se trouve dans l'histoire de cette Académie de l'an 1742; aussi, je m'étendrai avec plus de détails sur les circonstances de sa vie.

I.° PIERRE HUNAULD a exercé pendant long-tems la médecine à Châteaubriand. Il s'y signala par de grands succès, et la célébrité dont il jouissait le fit désirer à Angers. Il alla s'y fixer, et il y mourut dans le commencement du XVIII.e siècle.

Voici la liste de ses écrits :

1.° *Discours sur les propriétés physiques de la sauge et sur le reste des plantes aromatiques.* — Paris, 1689, in-12.

2.° *Discours physiques sur les fièvres des dernières années, par* Pierre Hunauld. — Paris, 1696, in-12.

3.° *Discours sur les fièvres malignes d'été et d'automne.* — Angers, 1710, in-12.

4.° *Entretiens sur la rage et sur ses remèdes, ou, par occasion, on propose un nouveau système de la sanguification.* — Châteaugontier, 1714, in-12.

II.° FRANÇOIS-JOSEPH HUNAULD, arrière-neveu du précédent, naquit à Châteaubriand, en 1701. Petit-fils, fils, neveu et cousin de médecins, il était naturel qu'il fût destiné par sa famille à la même profession. Il fut d'abord placé à Rennes pour faire ses humanités et sa philosophie; ensuite, il étudia la médecine à Angers pendant une année. Cette ville ne lui présentant pas autant de ressources que la capitale, pour se perfectionner dans l'art difficile qu'il voulait posséder à fond, il se rendit à Paris dès l'âge de 21 ans. Lorsque ses connaissances acquises lui permirent de soutenir ses thèses, il prit à Rheims le bonnet de docteur et revint à Paris se livrer de nouveau à l'étude. Il eut pour maîtres et pour amis les plus célèbres anatomistes de son tems, Winslow et Duverney. En 1724, il fut reçu membre de l'Académie des Sciences, en qualité de chimiste adjoint. La place d'anatomiste étant venue à vaquer en 1728, il l'obtint sans peine.

Hunauld accompagna en Allemagne, en qualité de médecin, le duc de Richelieu, ambassadeur de France auprès de l'empereur; ce qui lui fournit l'occa-

sion de se lier avec plusieurs savans anatomistes de Vienne, et d'augmenter la somme de ses connaissances. A son retour il succéda à M. Duverney, professeur d'anatomie au jardin du roi. Ses vastes connaissances et son élocution facile lui attirèrent une foule prodigieuse d'élèves, parmi lesquels plusieurs firent de grands progrès et devinrent dignes du maître.

Il fit un voyage en Angleterre dans l'année 1735. La Société Royale de Londres se l'adjoignit, comme associé correspondant, après avoir entendu la lecture d'un mémoire qu'elle a fait insérer dans les Transactions Philosophiques.

Hunauld fut l'ami de presque tous les savans de son tems. Le célèbre Boerhave en faisait le plus grand cas, et était en relations avec lui. La mort enleva notre académicien à la fleur de l'âge. Il mourut à Paris, le 10 décembre 1742. L'année même de sa mort, il parut un ouvrage de lui, intitulé : *Méditations*, ou *Songes sur tous les corps dont la médecine tire les plus grands avantages pour guérir le corps humain.* C'est un roman très-bien écrit. L'auteur suppose que, lorsqu'il était endormi au milieu d'une forêt, un génie vint lui dévoiler les mystères de la nature, et il entre, par des fictions ingénieuses, dans un détail physique de tout ce qui se passe de plus curieux et de plus intéressant dans le règne des minéraux, dans ceux des végétaux et des animaux ; en un mot, c'est une physique présentée sous la forme romanesque.

Liste des ouvrages de François-Joseph Hunauld.

1.° *Dissertation, en forme de Lettres, au sujet des ouvrages de l'auteur du livre sur les Maladies des os* (J. Louis Petit), *avec une Lettre contre les chirurgiens qui exercent la médecine.* — Paris, 1726, 1 vol. in-12.

2.° *Recherches Anatomiques sur les os du crâne de l'homme.* — Paris, 1730, 1 vol. in-12.

3.° *Réflexions sur l'Opération de la Fistule lacrymale*, imprimées dans les Transactions Philosophiques.

4.° *Observation sur la Structure et l'Action de quelques muscles des doigts.* — Mémoires de l'Académie, année 1729.

5.° *Examen de quelques parties d'un singe.* — *Idem*, 1735.

6.° *Mémoire dans lequel on examine si l'huile d'olive est un spécifique contre la morsure des vipères* (conjointement avec M. Geoffroy). — *Idem*, 1737.

7.° *Recherches sur les Causes de la structure singulière qu'on rencontre quelquefois dans différentes parties du corps humain.* — *Idem*, 1740.

8.° *Nouveau Traité de Physique sur toute la nature*, ou *Méditations et Songes*, etc. — Paris, 1742, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est anonyme.

9.° Plusieurs mémoires lus à l'Académie des Sciences et non-imprimés, mais dont on trouve l'analyse dans l'histoire de cette Académie.

10.° On lui attribue aussi une Satyre Latine, en prose carrée, contre M. Aubry, doyen des médecins de la faculté de Paris.

J. LE BOYER.

13.e LETTRE MORBIHANNAISE (1).

Il m'a enfin été remis, Madame, ce procès-verbal si vanté, et dont l'attente, plus prolongée, m'aurait sans doute été funeste. J'en ai dévoré les deux premiers feuillets in-4.°, éblouissans de points d'admiration et d'exclamation; le suivant, plus surchargé encore d'épithètes ambitieuses, a commencé à me fatiguer; mais, au quatrième, le style est parvenu à une telle élévation, qu'il m'a fallu, par ordonnance du médecin, renoncer à pousser plus loin. Ce sublime, toujours ascendant, ainsi que l'étaient alors nos thermomètres, fut jugé trop violent pour mes nerfs. Jugez donc, chère tante, de quelle force de constitution il faudra être doué pour oser entreprendre la lecture du grand voyage romantique en Cochinchine, au VIII.e siècle, qu'achève, en ce moment, la même plume; puisqu'une simple relation académique a produit en moi de si terribles sensations. Ne

[1] Voyez les pages 51, 154, 263 et 447 du 3.e volume du *Lycée*; 28, 251, 305 et 464 du 4.e volume; 33 et 325 du 5.e volume; 49 et 322 du 6.e volume.

soyez pas surprise si, par prudence, j'ai cru devoir vous refuser un manuscrit aussi dangereux pour votre frêle santé. Tenez-vous-en, je vous en conjure, à la *Gaule Poëtique* et à *Tristan*, puisqu'on vous a ordonné un régime calmant. Vous recevrez, en échange du brulot de Keramorsec, un rapport de ma façon, dans lequel vous trouverez, non-seulement tous les discours de nos orateurs tachygraphiés, avec la plus scrupuleuse fidélité, mais encore les principaux incidens survenus pendant le cours de notre séance. Les précautions préliminaires de ma noble cousine ont déjà dû vous faire pressentir qu'elle serait de longue durée. Eclairés par deux jets brillans de gaz hydrogène, nous fûmes d'autant plus charmés de cette innovation, qu'elle semblait nous assurer que nous ne serions point désagréablement distraits, au milieu d'un beau mouvement oratoire ou d'une magnifique période, par le service importun du luminaire, ou l'un de ces accidens fréquens dus à la négligence des gens et à l'étourderie des maîtres.

Dix heures sonnaient lorsque j'ouvris la séance, en agitant la sonnette, quoiqu'on eût alors entendu voltiger le plus léger insecte. Je toussai deux ou trois fois, et prononçai ensuite d'une voix émue les cinq ou six phrases bannales que j'entends répéter, depuis dix ans, à presque tous les présidens que je vois prendre possession du fauteuil. Comme il est de la plus rigoureuse étiquette que ces morceaux d'éloquence sentimentale soient couverts d'applaudissemens, vous devinez aisément qu'ils ne furent point épargnés à une jeune femme titrée, qu'on dit être charmante, et qu'on sait surtout être veuve, très-riche et encore plus sensible. J'ai même vu le moment ou mes présidés allaient demander en masse l'impression de ce discours pour le répandre dans toute l'Europe, lorsque les miaulemens d'un chat détestable, effrayé par les bravos de l'assemblée, occasionnèrent des éclats de rire et une chasse tumultueuse qui firent oublier, assez malhonnêtement, la motion flatteuse à laquelle j'avais aussi quelques droits de prétendre. Ce petit événement que, par discrétion, j'aurais dû passer sous silence, puisqu'il vous affligera sans doute, servira du moins à vous prouver,

ma bonne tante, que nos graves Bretons sont quelquefois d'une gaîté presqu'aussi folle que celle de vos inimitables Parisiens. Mais soyez bien persuadée, Madame, qu'à peine la capitale sera-t-elle devenue un port de mer rival de Londres, et verrez-vous les vagues mugissantes de l'Océan venir se briser sur les piliers du Pont-Neuf, que l'air salin opérera une révolution complète dans le caractère de vos grands citadins. Il faut avoir habité, comme moi, une côte maritime, pour se convaincre de l'influence singulière d'un pareil séjour sur le physique et sur le moral. Prenez, je vous prie, note de la date de cette prédiction, afin que quelque plagiaire ne s'en attribue pas la gloire, lorsque les charmans riverains de la Seine seront devenus aussi fiers de leur patrie que les Anglais le sont de leurs îles brumeuses, non moins phlegmatiques que les bons Hollandais, ou cités comme les rivaux de mes compatriotes en franchise et en opiniâtreté.

Afin de procéder dans toutes les régles académiques et parlementaires, je proposai aux orateurs jaloux de se faire entendre, de s'inscrire au bureau. Ils se présentèrent aussitôt, mais sans cohue, dans l'ordre suivant : 1.° Le Général Baron de Kerlovec, mon très-honoré oncle; 2.° M.r X., ex-commissaire des guerres; 3.° un voisin du château; 4.° un négociant bordelais; 5.° M.. K..., membre d'un comité d'agriculture d'arrondissement; 6.° un ex-député, ancien candidat au sénat conservateur; 7.° le médecin du château; 8.° un professeur de grec; 9.° ma cousine la vicomtesse; 10.° un Ecossais, ministre de la religion réformée; 11.° Keramorsec. Cette opération terminée, je sonnai une seconde fois, pour mettre enfin un terme aux préludes ordinaires et si bruyans, qui impatientent l'orateur célèbre à la tribune, et le prédicateur renommé en chaire. Tous les accès de toux étant appaisés, les mouchoirs et les tabatières disparus, les siéges fixés à demeure, les auditeurs immobiles, tous les yeux fixés sur l'orateur, déjà plus d'une bouche béante, je crus ne pouvoir saisir un moment plus propice pour accorder la parole à mon vénérable oncle.

Le général baron. — Avant d'entamer; à notre tour, l'éternelle question que nous allons enfin décider sans désemparer....

Keramorsec. — Oui, jurons de rester à notre poste; quelque chose qui puisse arriver, et d'y mourir plûtôt que de....

La Présidente. — Ne jurons point, Monsieur. Tant de gens ont fait cent fois le serment de mourir et vivent cependant toujours, que nous devrions bien être corrigés de cette ridicule manie (*Applaudissemens unanimes*).

Le général. — Je voulais dire, Monsieur, lorsque j'ai été si héroïquement interrompu (ah! ah!) que nous avions d'abord à résoudre une question préjudicielle, avant de nous occuper de la principale. De cette solution jaillira l'étincelle qui allumera le flambeau destiné à nous éclairer dans la carrière ténébreuse que nous allons parcourir (*Sourire d'approbation*).

Cherchons d'abord à connaître quels furent les auteurs de la plantation singulière qui ombrage la plaine de Carnac, plutôt que de commencer par nous égarer, en voulant pénétrer trop brusquement dans les mystères d'une entreprise aussi extraordinaire. Cette première découverte nous conduira plus sûrement à la seconde. Trop long-tems, malgré l'horreur que devrait nous inspirer le nom seul de César, on s'est plu, parmi nous, à décerner à ce guerrier cruel, l'honneur d'avoir créé le monument auquel cette triste plage doit quelque célébrité. Examinons donc jusqu'à quel point peuvent être fondées cette longue erreur et la tradition absurde qui l'a fait naître et l'alimente encore.

Ici, l'orateur, puisant ses premiers raisonnemens dans les commentaires du vainqueur, établit qu'ils ne fournissent aucun document satisfaisant en faveur du parti Romain qu'il combat. « Si ce prétendu camp, continue-t-il, eût été l'ouvrage du conquérant, on vous l'a déjà dit, avant moi, Messieurs, eût-il oublié d'en faire mention, lorsqu'on le voit s'étendre avec tant de complaisance sur les détails les plus minutieux de son pont du Rhin et de tous les nouveaux procédés auxquels son génie fut obligé de recourir pour dompter ses innombrables ennemis? Il y a plus, tout prouve, au contraire, qu'il n'a jamais foulé le terrain où l'on prétend qu'il a dressé en même tems ses tentes et nos rochers. (*Oh! oh! voilà aussi qui est par-trop*

fort). Le général, interrompu par ces exclamations, lève fièrement la tête. La présidente alarmée, se lève en sursaut en agitant d'une main tremblante la sonnette, mais se rassure bientôt en voyant l'orateur demander, en souriant, un verre d'eau.

Oui, Messieurs et Mesdames, reprend-il avec un sang-froid admirable, ce serait bien indiscrètement que vous vous flatteriez d'avoir marché, aujourd'hui, sur les traces de l'étranger qui fut le fléau de votre patrie, parce que vous ne feriez rien moins que de le signaler, bien malgré vous sans doute, pour le plus stupide de tous les généraux, passés, présens et futurs. Comment pouvez-vous supposer, qu'après avoir avoué lui-même l'impossibilité de forcer les Vénètes dans leurs places, et l'inutilité de les y assiéger, il ait été s'isoler et s'enfoncer dans un terrain resserré et cerné de trois côtés par la mer, tandis que l'ennemi pouvait lui fermer la seule issue qui lui restait, puisqu'il n'avait point encore de flotte à sa disposition. Il n'a donc pu perdre son tems à extirper, voiturer et élever ces masses énormes, en supposant toutefois qu'il lui ait été possible de le faire pendant le tems qu'il a séjourné en Vénétie? Les eût-il trouvées dressées, comment se fait-il qu'après le parti quelconque qu'il en aurait tiré, ou que frappé, comme il aurait dû l'être d'un spectacle aussi extraordinaire, il ait oublié précisément la plus importante des particularités singulières dont il avait tant de soin de prendre note. Ce silence ne vous suffit-il pas?

Le voisin. — Mais où diable était-il donc, mon cher Monsieur?

Le général. — Dans la presqu'île de Rhuis, où le bon sens lui indiquait de se tenir, pour être plus rapproché de ses lieutenans détachés et de la flotte qu'il avait fait construire sur la Loire, et dont il devait tant lui tarder de voir paraître les voiles. Là, du sommet des monticules factices qu'il y créa ou trouva, sa vue dominait sur le Morbihan où stationnaient les vaisseaux ennemis, et sur la grande baie de Quiberon, rendez-vous donné à ses galères. N'ayant plus d'espoir qu'en elles pour terminer une guerre où, pour la première fois, il trouvait des adversaires dignes de

lui, son attention ne dût plus être fixée que sur les moyens de secourir Brutus ou d'en être secouru. De là, le danger, tant pour la flotte commandée par ce jeune romain, que pour l'armée de terre elle-même, de l'occupation insensée de la côte de Carnac, tandis que celle de Rhuis leur offrait à l'une et à l'autre tant d'avantages. Si les premières notions de la stratégie, indépendamment des argumens incontestables de M. de Grandpré, attestent jusqu'à l'évidence, que César n'a jamais campé à Carnac, il n'est donc pas le fondateur de notre monument ; et, dès lors, qui peut nous disputer le droit de le proclamer national ?

Le voisin. — Peut-être le peuple primitif, c'est-à-dire les Scythes.

Le professeur de grec. — Dites-donc les Phrygiens qui leur succédèrent, ou plutôt les Pélasges et, mieux encore, les Etrusques issus des Pélages, qui, les premiers établirent des colonies en Europe.

La vicomtesse, à sa voisine. — Que d'érudition dans ce peu de mots ! Ce jeune homme est cependant provincial, Madame.

La voisine, en souriant. — De Versailles, sans doute.

La vicomtesse. — Je vous proteste qu'il est né dans un faubourg de Vannes, et n'a jamais franchi les bornes du Morbihan. Eh bien, Madame, nous avons au moins six savans de cette force, et qui n'ont aucune réputation dans ce pays. A Paris, ils seraient portés aux nues.

La voisine. — Ce sont des phénomènes inconcevables ; mais, écoutons ; sinon nous allons être rappelées à l'ordre.

Keramorsec et l'Ecossais. — Aux voix, la nationalité du monument de Carnac.

Le négociant Bordelais. — La question préalable.

Le voisin. — Oui, Messieurs, l'ordre du jour, s'il vous plaît ; sans quoi nous allons retomber dans la politique. Croyez-moi, continuons de rendre à César ce qui appartient à César, puisque ses nombreux héritiers nous laissent depuis si long-tems jouir de l'usufruit de nos célèbres rochers. Gardons-nous de réveiller le chat qui dort, ou attendez-vous à voir arriver ici, quelque beau jour, des envoyés de Rome, de Vienne,

de Constantinople; et que sais-je d'où encore, pour réclamer la propriété oubliée de notre mystérieux musée.

Voix nombreuses. — Aux voix! aux voix donc, la proposition du secrétaire et de l'honorable étranger.

La présidente. — Que ceux qui sont d'avis que le bourreau des Venètes soit enfin déchu du titre que lui avait accordé une tradition de collége, veuillent bien se lever.

Un membre du centre. — Messieurs, ne serait-il pas plus prudent de voter en scrutin secret? (Rire prolongé.)

Le secrétaire, après avoir nettoyé et remis ses lunettes, et monté sur son siége pour mieux compter les votans, déclare, en son ame et conscience et le bras tendu vers le portrait lithographié du plus versatile de nos publicistes de cette époque, que, sur vingt-neuf membres ayant voix délibérative, trois seulement sont restés assis. Une seconde épreuve paraissant inutile, malgré les vives remontrances du secrétaire, qui craint que l'arrêt ne soit cassé pour défaut de forme, la présidente, après avoir ordonné d'ouvrir les deux battans de la salle, proclame solennellement et avec la plus vive émotion le décret qui déboute César. (Triple salve d'applaudissemens.)

Le vicomte. — Je propose un toast, non d'eau sucrée, mais de punch au madère pour célébrer notre triomphe. (Appuyé, *s'écrient quinze à vingt membres. — La séance est suspendue jusqu'à ce que le vœu du dernier orateur ait été satisfait. L'assemblée ayant repris ses sièges, mon oncle reprend aussitôt la parole.*

Le général. — Nous voici donc réintégrés dans nos droits! Grâces en soient rendues à ces dames, et...

Keramorsec, en pleurant de joie. — Non, à toi seul, vieux et digne fils de notre antique Armorique, à vous brave général qui, en seize minutes, nous avez fait restituer par un acte désormais irrévocable, la gloire dont nous étions dépouillés depuis près de deux mille ans. Je demande que, dans l'effusion de notre reconnaissance, nous lui décernions par acclamation le surnom de Carnacite ou Carnaquois, si vous l'aimez mieux. (Explosion de gaieté.)

Le général. — Que ferons-nous actuellement d'une propriété aussi facilement recouvrée ? Telle est la question qu'a dû se faire plus d'un vainqueur à la suite de conquêtes un peu plus chèrement achetées. La restituerons-nous aux druides, dont on veut qu'elle ait été le temple principal en Vénétie ? Mais, que sont-ils devenus eux et leur culte ? Que nous répondraient-ils ? Qu'ils n'avaient d'autres sanctuaires que les plus sombres forêts; et, malheureusement, pour leurs fondés de procuration, la côte de Carnac, exposée à toute la furie des vents de mer, n'est pas plus boisée aujourd'hui qu'elle n'a dû l'être à l'époque de la domination de ces législateurs théocrates. Parmi toutes les sectes nombreuses qui couvrent maintenant le globe, je n'aperçois que les pauvres méthodistes qui voulussent bien se contenter d'un pareil asile pour y prêcher leur doctrine. Les Bardes, autres prêtres du second ordre, ne le revendiqueraient pas plus légitimement. Destinés spécialement à chanter les dieux et les héros, un seul rocher leur suffisait lorsqu'ils ne trouvaient point de position plus avantageuse. De quelle utilité leur auraient donc été les 8000 de notre monument, dont il ne nous reste plus que la moitié ? Viennent enfin les devins chargés des augures et des sacrifices. Mais nous connaissons les autels qu'ils ensanglantaient, c'est-à-dire ces *dolmen* encore épars çà et là dans nos campagnes; et, cependant, les lignes de Carnac n'en offrent, dit-on, aucun vestige dans leur vaste étendue. Rien ne justifie donc l'idée d'un temple desservi par l'une des trois classes de l'antique sacerdoce de nos prédécesseurs. (*Murmures d'étonnement et de satisfaction*).

Reportons-nous, ajoute le général, aux tems si reculés où les pierres, dont est hérissée la lande que nous quittons, gisaient dans les entrailles de la terre, ou, ce qui me paraît plus probable, bordaient en recif le rivage. Croirons-nous que ce ne fut qu'à l'approche soudaine d'une flotte ennemie ou d'une armée continentale que la petite population, resserrée entre le Morbihan et le bras de mer de Saint-Cado, se soit tout à coup avisée d'opposer à ses adversaires, sur près de 1500 toises de longueur et 47 de largeur, onze lignes de rochers et que

l'ennemi lui ait donné le tems de les extraire, de les transporter et de les mettre en place.

Le vicomte. — Et à quoi bon?

Keramorsec. — C'est clair, *cui bono?*

La présidente, d'un ton sévère. — Messieurs, vous n'avez pas la parole. (*Applaudissemens.* — Fort bien; très-bien.)

Le général. — Mais la campagne ou plutôt la guerre, qui ne dépendait alors que du sort d'une bataille, ne dût-elle pas être terminée avant d'avoir pu seulement confectionner le premier rang? Qu'instruite, au contraire, par le malheur ou l'expérience, la nation entière dont cette contrée n'était qu'une petite fraction, afin de prévenir une invasion et de protéger l'intérieur du pays, ait usé de tous les moyens qu'elle avait à sa disposition pour créer une ligne permanente de défense, ne sommes-nous pas autorisés à reconnaître aujourd'hui cette sage prévoyance dans ce qui nous reste des travaux qu'elle a dû nécessiter et dont ces blocs n'étaient que la base et l'appui? On conçoit alors l'utilité, si long-tems méconnue, de cette prétendue mystérieuse fondation; son évidence cesse d'être un problème, parce que ni le tems nécessaire pour l'exécution d'une entreprise aussi gigantesque, ni l'immensité même du travail n'ont plus besoin d'être soumis à l'épreuve rigoureuse des calculs.

L'orateur se rassied au milieu des félicitations de l'assemblée.

L'ex-commissaire-des-guerres. — Le général, en assimilant les pierres si renommées de la commune voisine à la muraille élevée par les Romains sur la frontière d'Écosse et à celle que les Chinois opposèrent également aux Tartares, vient de donner une nouvelle face à la question qui nous occupe. Loin de combattre son opinion, puisque la mienne s'y rattache, je ne demande que la liberté d'y ajouter un amendement. Tous les érudits qui croient à l'existence d'une capitale de la Vénétie, nommée Dariorig, s'accordent, je crois, à la placer sur l'une des rives du Morbihan, sans, toutefois, offrir la même unanimité sur sa véritable position. Plusieurs la fixent sur la plage de Lomariaquer. Comme je suis de ce sentiment, il servira de base à ma nouvelle opinion. César nous a lui-même trop bien prouvé

la puissance des Venètes, pour qu'il puisse être permis de la révoquer en doute.

Le voisin. — Je compte cependant bien demander cette permission. (Silence ! *crie-t-on de toutes parts*).

L'ex-commissaire. — Nous connaissons également la vaste enceinte où cette nation, éminemment guerrière et commerçante réunissait ses flottes nombreuses ; mais rien ne nous apprend où peut avoir été le lieu qui devait nécessairement lui servir de champ de Mars. Jetez maintenant les yeux sur la position de Carnac, éloigné de deux à trois lieues de la capitale, et peut-être conviendrez-vous que ces longues avenues alignées en quinconce dans d'inégales largeurs, ne pouvaient être plus utilement employées en tems de paix, qu'à servir de point central aux divers recensements des hommes capables de porter les armes, aux manœuvres des troupes, à l'instruction des recrues, enfin aux inspections annuelles des généraux, et aux revues trimestrielles et même mensuelles des magistrats militaires auxquels nous avions succédé.

Le vicomte. — Pour peu qu'il vous reste de place, n'oubliez pas vos magasins et le matériel de votre armée.

Le voisin demande brusquement la parole. — Jusques à quand, Messieurs ,....

Keramorsec. — Bravo ; voilà le *quò usque tandem* de Cicéron.

La présidente à l'interrupteur. — Eh ! de grâces, Monsieur, verbalisez, au lieu d'interrompre à chaque instant les orateurs. Cicéron n'aurait pas encore terminé sa première Catilinaire, si vous eussiez, ce jour-là, assisté au sénat.

Le voisin. — Pourquoi donc s'obstiner à nous représenter sans cesse comme une autre Tyr, et une seconde Carthage votre Dariorig, dont l'auteur des Commentaires, qui, mieux que nous, a pu l'apprécier, ne daigne seulement pas dire un mot et dont, jusqu'à ce jour, aucun furet d'antiquités n'a pu découvrir la moindre trace. En vous apprenant qu'après la défaite de leur flotte, les Venètes, échappés à ce désastre, se rendirent à discrétion, et se laissèrent vendre on ne sait à qui, ou égorger comme des agneaux, ne vous a-t-il pas assez prouvé la puissance réelle de cette peu-

plade nomade. (*Murmures ; Keramorsec mord son mouchoir pour pouvoir se taire.*). Oui, Messieurs, nomade, à l'exception de quelques misérables riverains de la mer, qui, ainsi que le pratiquent encore leurs descendans, s'adonnaient plus particulièrement à la pêche et au cabotage.

Keramorsec. — C'en est trop ! à l'ordre ! Vous insultez la grande nation qui a peuplé, par ses colonies une partie de l'Asie, le territoire de Venise, les îles Britanniques, les rives de l'embouchure de la Vistule, et ainsi que je le démontrerai, l'empire de Maroc, dont le nom n'est que l'anagramme de notre bourg de Camor (*Grande surprise*).

La présidente impose encore silence au fougueux secrétaire, en le menaçant de la censure à la première récidive. Terrifié par ce mot, il se tait et vide coup sur coup une carafe de limonade.

Le voisin, d'un ton plus élevé. — Exposés aux pillages fréquens des pirates qui infestaient leurs côtes et aux invasions de leurs voisins, tous les habitans valides marchaient à l'ennemi à la première alarme, et, pendant ce tems, ceux à qui l'âge, le sexe, ou les infirmités ne permettaient pas de prendre les armes faisaient refluer les bestiaux et les provisions dans des lieux inaccessibles ou les plus déserts de leur territoire. Tels étaient ces *oppida*, si bien décrits par une plume savante, et que, nous autres provinciaux, nous avons si long-tems et si sottement cru avoir été des villes, d'après le sens ordinaire attaché à ce mot. Feuilletez les Commentaires de César, vous verrez presque toujours ce terrible auteur donner la même qualification aux prétendues places et forteresses, non-seulement des Gaules, mais d'Italie et même d'Égypte. Venez actuellement me vanter l'opulence et la magnificence de la capitale de ce royaume fondé par Alexandre, et je vous prouverai qu'elle n'était aussi qu'un *oppidum*. Que conclure de cette grande découverte qui, je l'avoue en rougissant, m'a fait, pour la première fois, changer de bannière ? Que les historiens de l'antiquité, aussi véridiques que les modernes, ne nous ont donné que des romans : que ce même César, en ravageant une immense étendue de pays, avec quelques milliers de brigands, n'a eu affaire

qu'à des hordes de sauvages ; enfin, que tous ces Rois et chefs de nations, qu'il a vaincus si facilement, ressemblaient à ceux que j'ai vus à Madagascar, danser, fumer et boire avec nos matelots, sous une hutte ou à l'ombre des palmiers (*Eclats de rire*).

La vicomtesse. — Mais, Voisin, qu'ont de commun nos pierres de Carnac avec vos *oppida* romains et égyptiens.

Le voisin. — Bornons-nous, si vous le voulez, à ceux des Venètes. Eh bien, Madame, sachez donc que vos rangs de rochers servaient d'appui, non aux tentes de César, ainsi que l'a fait imprimer un érudit Breton, mais à d'énormes madriers, ou plutôt à des troncs d'arbres liés par des chaînes, et protégés à l'extérieur de l'enceinte par des palissades et des chevaux de frise. Ces remparts, distans l'un de l'autre de cinq à six toises, étaient surmontés, dans le centre des lignes, de hautes charpentes recouvertes de peaux, et formaient les hangars où se réfugiaient les femmes, les vieillards, les enfans, les blessés et la garnison, tandis que le bétail errait à la belle étoile dans l'intérieur des fortifications. Le danger avait-il cessé, chacun retournait dans sa tanière, et les forêts et les rivages se repeuplaient de leurs habitans.

Le négociant bordelais. — Je vous cède, sans difficultés cet établissement dont vous déclarez n'avoir besoin que pendant la guerre, parce qu'alors il me devient inutile ; puisque toutes les relations commerciales sont entravées ou suspendues ; mais rappelez-vous bien, Monsieur le pessimiste, que je vous le réclamerai aussitôt la paix conclue ; pour en faire, à mon tour, le bazar où devront se réunir, à des époques fixes, non-seulement les négocians et les marchands forains de l'Armorique et des Gaules, mais encore ceux des nations du Levant, de l'Afrique et des îles les plus rapprochées de ce vaste entrepôt général du commerce.

Le voisin, avec empressement. — Très-volontiers, mon cher Monsieur (*Hilarité générale*).

M. K., membre d'un comité d'agriculture. — Messieurs, s'il est vrai, comme vient de l'attester le préopinant que nos honorables aïeux ne vivaient, ainsi que les sauvages des îles de la mer Pacifique, que du produit

de leur chasse et de leur pêche, s'il est également dûment constaté qu'ils ne consommaient, en outre, que des fruits et des végétaux indigènes et non cultivés, je ne puis prendre part à une discussion étrangère aux travaux du comité dont j'ai l'honneur d'être correspondant après avoir été long-tems, en qualité d'adjoint titulaire, seul chargé de la partie des fourrages exotiques (*Murmures d'approbation mêlés d'applaudissemens*).

Le vicomte. — Voilà au moins de la modestie.

L'ex-député candidat au Sénat Conservateur. — Je vous crois, Messieurs, tous dans l'erreur, parce que n'opinant ou ne vous taisant que d'après les préventions que vous suggèrent vos diverses positions sociales, vous paraissez avoir perdu de vue que, chez tous les peuples de l'antiquité, les assemblées nationales ne se tenaient qu'en plein air. Les Romains, dont un des derniers orateurs n'a pas absolument contesté la puissance, ne réunissaient les comices que sur le *Forum*. Quelque barbares qu'il nous représente les autres nations et notamment nos ancêtres, il leur accordera peut-être assez d'instinct pour avoir pu choisir le lieu le plus propre à ces grandes assemblées. Où pouvaient-ils mieux le fixer qu'à la proximité de leur capitale ? Une fois d'accord sur la nécessité de trouver un emplacement assez spacieux pour contenir une multitude dans laquelle siégeaient, au premier rang après les druides, plusieurs centaines de sénateurs probablement richement dotés, qu'importe que, par un raffinement de délicatesse inconnu même de nos jours, dans les grandes diètes de la Pologne, ils aient élevé ces blocs, dont plusieurs sont monstrueux, pour abriter au besoin les législateurs de la violence des ouragans, des rigueurs de la bise ou des rayons trop ardens du soleil, pendant qu'ils réglaient, au bivouac, les destinées de l'état.

La marquise de V.... — Demandons que notre corps législatif vienne prendre possession de ce local, et peut-être y aura-t-il moins de concurrens pour la députation aux premières élections.

Le voisin. — Juste ciel ! nous voici lancés dans la politique ! Ah ! Madame !

Le médecin du château. — L'assertion de M. le Com-

missaire semble assez vraisemblable; mais ne paraît-il pas encore plus évident qu'afin de se préserver de l'horrible fléau de la peste que durent leur apporter plus d'une fois les vaisseaux nationaux ou étrangers, sortis des ports de l'Afrique ou de l'Asie-Mineure, les Venètes, non moins prudens que les gouvernemens modernes, ne les aient encore devancés, comme dans d'autres institutions, par celle des cordons sanitaires? (*Mouvement de surprise*). D'après cette considération majeure, je défie les plus incrédules de me montrer, sur cette côte, un site plus convenable pour cette grande mesure de sûreté générale.

La vicomtesse. — Et votre lazareth, Docteur, où le plantez-vous? Sans doute, auprès du bourg d'Ardeven, c'est-à-dire, à quelques lieues plus loin, où vous trouverez effectivement deux cents pierres semblables à celles de Carnac, et qui n'attendent probablement que vos pestiférés.

Le médecin. — Faites-moi, Madame, l'honneur de me réfuter; afin que j'aie ensuite celui de répondre à votre question ironique.

Le vicomte. — Elle s'en donnera bien de garde, mon ami. Elle craint trop la fièvre jaune, malgré le lazareth de Lorient, et plus encore certains petits vampires dégoûtans, par le moyen desquels vous la mettez si facilement à la raison, lorsqu'elle brave vos ordonnances purgatives.

Le professeur de grec. — Puisqu'il est bien avéré que les Venètes fréquentaient toutes les nations maritimes de l'Europe et du littoral de la Méditerranée, ils n'ont point été sans adopter quelques-unes de leurs mœurs et plusieurs de leurs usages et coutumes. L'érudition et les voyageurs ont suffisamment confirmé cette vérité. Serait-il donc téméraire, ou simplement ridicule, de croire, qu'à l'imitation des Jeux Olympiques, ils aient aussi établi chez eux de grands prix nationaux et une arène immense pour les divers exercices auxquels ils les auraient décernés? Je laisse à votre sagacité, Messieurs, à juger jusqu'à quel point les avenues spacieuses de Carnac peuvent paraître offrir les différentes lices ouvertes aux prétendans à la palme qui donnait l'immortalité.

Keramorsec. — Eh ! eh ! ceci mérite attention ; et je me sentirais assez disposé à faire valoir cette opinion, si, malheureusement pour le jeune orateur, je n'avais point fait un autre thême depuis quarante ans. N'importe, nous y reviendrons. Enée fit célébrer des jeux funéraires aux obsèques d'Anchise. Voilà une autorité pour faire admettre ceux que je proposerai à l'instant en l'honneur d'une armée entière. Ne sonnez pas, Madame, je n'ai plus qu'un mot à dire, et je vous demande la parole (*éclats de rire*). Qui sait, en effet, Messieurs, si nos superbes courses de chevaux de Quimper-Corentin ne seraient point, comme le jeu de l'oie, une noble recréation renouvelée des Grecs. (*Explosion de gaîté*). Riez tant qu'il vous plaira ; mais pour moi je tremble d'avoir été séduit par ce nouveau sinon : *Timeo Danaos.*

La vicomtesse. — Garantissez-moi donc, Messieurs, une fois pour toutes, qu'au lieu de descendre ignoblement d'une horde de sauvages, ainsi que l'affirme mon voisin, et pour comble d'horreur, peut-être d'antropophages, nous sommes, au contraire, issus, en ligne directe, et surtout sans mésalliance, de la nation la plus illustre et la plus magnifique de la Gaule ; que Dariorig, dont le nom quelque romantique qu'il soit, aurait cependant pu être plus harmonieux, ne le cédait en rien à notre Paris d'aujourd'hui ; et je vous aurai bientôt trouvé un emploi délicieux pour nos allées lapidaires. Je les entoure d'abord de campagnes charmantes, de châteaux élégans ou superbes, dominant le port de Carnac, qui, du tems des druides, devait être le rendez-vous de tous les vaisseaux de l'univers, ainsi que la capitale de la France ne tardera pas à le devenir, aussitôt que les flots de l'Atlantique viendront se marier, dans la plaine de Grenelle, avec les eaux de la Seine. Je fais pour l'hiver, de ces rangs de rocs informes, des serres chaudes bien autrement fameuses que celles de Schœnbrunn, quoique les orangers y soient en pleine terre ; et, pour la belle saison, le point de réunion de la bonne compagnie de Dariorig. Mais je vous vois prêts à vous écrier : Songez donc, Madame la vicomtesse, à ces quartiers de roches si nus et si grossiers ! Eh ! Mes-

sieurs, soyons justes avant tout : telle est notre devise provinciale. Dépouillez nos plus belles fabriques, nos plus célèbres monumens d'architecture, de leurs ornemens extérieurs, et dites-moi ce qu'il vous restera? Des moëlons, de viles rocailles, liées par un mortier plus vil encore. Revêtez, à leur tour, vos rochers, qui ne sont que les noyaux de mes colonnes et de mes obélisques, des marbres de Paros, du bronze de Rhodes et de Carthage; peuplez les intervalles de cèdres du Liban, des éternels palmiers de Délos; ajoutez-y les statues de nos grands hommes..... d'alors; n'oubliez pas les vases étrusques; entourez cette réunion de merveilles, de portiques, de rotondes, d'arcs de triomphe et de trophées; jetez çà et là quelques ruines factices; faites jouer les eaux de distance en distance, et venez me demander ensuite quel parti le génie d'une femme qui ne doute de rien, peut tirer du site le plus ingrat. (*Vifs témoignages d'admiration*).

Le vicomte. — Il ne manque plus qu'un nouveau milliard pour solder tant de prodiges; et où le prendrez-vous aujourd'hui, chère amie? Qui vous le fournira?

La vicomtesse. — Le trident de Neptune que possédait alors notre noble patrie. (*Morne silence.*)

Le ministre Ecossais. — Trop peu familiarisé avec votre caractère national pour savoir, avec certitude, si, depuis quatre heures révolues, vous discutez réellement, ou si vous vous recréez pour aider à la digestion par quelque jeu de société dans lequel je ne suis point encore initié, je vais, à tout hasard, répondre par quelques graves réflexions, qui redoubleront probablement votre gaîté, aux discours que je viens d'entendre.

Il est une vérité constante, confirmée par l'histoire de tous les âges, celle de la naissance d'un culte quelconque dès l'origine de chaque société. Nous ignorerons toujours quel fut l'asile où le père de la race humaine, entouré de sa famille, pleura si long-tems son ingratitude; mais le meurtre de son fils bien-aimé nous a révélé le premier autel consacré au Très-Haut. Les descendans d'Abraham, fuyant la servitude, échappent par un prodige à leurs tyrans; ils n'ont encore qu'un pas de fait sur le sol de la liberté, que déjà ils s'arrêtent pour élever un monument de reconnaissance au dieu qui les

protége et les conduit. Plus tard, et sous le beau ciel de l'Italie, une poignée de brigands, guidée par deux jeunes avanturiers, se repose sur une colline déserte, et se décide à s'y fixer. Les misérables baraques qui doivent leur servir d'asile sont à-peine ébauchées, que déjà encore, le chef de cette bande, ce Romulus, qui allait bientôt ceindre son front du bandeau des Rois, préludait, par la grotte qu'il consacrait au dieu du conseil, à l'inauguration du Capitole, fondé depuis par Tarquin. Parcourez l'univers, partout vous trouverez un autel auprès du berceau de chaque nation. Partout vous reconnaîtrez que les peuples se sont efforcés, de tout tems de donner un caractère d'indestructibilité à leurs monumens religieux, et vous verrez ces édifices sacrés, survivant les derniers aux empires écroulés, rester encore debout et inébranlables sur les traces effacées des capitales. Thèbes et Palmyre ne sont plus; mais à quelles constructions appartenaient ces voûtes magnifiques couvrant de leur ombre éternelle les sanctuaires dévastés et abandonnés des dieux du paganisme? Rome! et quels souvenirs ne réveille pas ce nom immortel; Rome ne nous apparaît plus que comme le fantôme de la reine du monde; mais n'admirez-vous pas toujours la beauté de son Panthéon et ces colonnes du temple de Jupiter-Stator, soutenant avec tant de majesté le poids des siècles et des ornemens précieux dont elles sont surchargées. En vain, cherchez-vous un seul débris de Dariorig, de cette ancienne capitale, jadis aussi souveraine des mers, tandis que des milliers de rochers, élevés peut-être à ses portes, sont les seuls témoins qui vous restent d'une nation fameuse gouvernée, depuis sa naissance jusqu'à sa dissolution, par un collége de prêtres.

Veuillez bien, Messieurs, vous persuader que vous n'êtes plus les uniques possesseurs de monumens du même genre. Communs autrefois en Germanie, ils le sont encore au nord de l'Ecosse, où l'on n'hésite pas à les nommer temples des druides (*Druydical Temples*), et plus notamment dans la partie septentrionale de la Russie. Réfléchissez à l'antiquité de pareilles créations, et si vous reconnaissez, ainsi que tout l'atteste, que le culte alors répandu sur la surface de tant de contrées, était le même que celui de vos pères, ne partagerez-vous pas

enfin l'opinion générale qui attribue l'origine de toutes ces fondations à la même cause, au même sentiment, c'est-à-dire à un principe essentiellement religieux. (*Vive sensation.*)

Keramorsec. — Oui; sans doute, ce fut une grande pensée religieuse et non moins patriotique qui porta nos illustres aïeux à ériger en témoignage, d'un deuil éternel, huit mille pyramides à sommets, renversées au lieu même où la dernière armée de la Vénétie fut anéantie par Sabinus, digne lieutenant du féroce César. Voyez ce Mont-Saint-Michel qui domine ce monument funèbre; il en est un lui-même formé des ossemens et des cendres des héros morts au champ d'honneur.

Le *général*, d'un ton sévère. — Breton! point de gasconades. Vous savez qu'elles n'ont point cours dans ce pays. (*Bravo!*)

Keramorsec. — Eh! quoi, Messieurs, vous doutez de cette vérité! Parlez: je suis prêt à combattre vos vaines objections. Direz-vous aussi, comme cet individu assis derrière le maire dont il est l'oracle, et qui, non content d'être, à la fois, comme tant d'autres, adjoint et secrétaire, c'est-à-dire magistrat gratuit et agent subalterne salarié. (A la question!) direz-vous, ainsi que ce fonctionnaire équivoque, que nos rochers sacrés sont les soldats pétrifiés de Saint-Corneille. Clabauderez-vous avec une foule d'ignares qu'ils ne sont que les tombes verticales d'un ancien cimetière, sottement relégué dans un lieu écarté, au lieu d'être si judicieusement enclavé au centre des bourgs, comme le sont les nôtres. Mais apprenez-moi donc où repose cette phalange formidable qui ne voulut point survivre à l'indépendance de la patrie ni à la perte de sa flotte fauchée par les Romains.

Le ministre Ecossais. — Sans doute en Normandie où se trouvait alors Sabinus détaché par son général pour combattre les alliés de votre patrie si, toutefois, il se trouvait un seul Venète dans leurs rangs. Ce fait avancé par César ne peut être démenti, et l'historien le plus romantique, le grand Walter-Scott lui-même n'oserait se permettre d'intervertir ainsi le lieu de la scène principale. En vain prétendriez-vous aussi, Monsieur; qu'il y eût une bataille en Vénétie postérieurement et

même antérieurement au combat naval. Le silence du vainqueur détruit la dernière assertion ; mais, quant à la première, elle est insoutenable, parce que César affirme qu'après la défaite de la flotte, la guerre cessa sur toute la côte et fut terminée sans autre effusion de sang que celle du sénat.

Keramorsec, violemment agité. — Eh bien, Monsieur, puisque vous vous opposez à ce que des milliers d'obélisques soient élevés à Carnac en l'honneur des bataillons que j'y avais cependant rangés en bataille, et brûlés après leur mort glorieuse au lieu nommé actuellement le mont Saint-Michel, puisque vous vous opiniâtrez également avec César à soutenir que son maudit Sabinus, qui ne valait pas mieux que lui, au lieu d'être campé près de ce château, l'était au contraire non loin de Coutances, *in fines Unellorum*, oseriez-vous m'empêcher de consacrer au moins aux sénateurs crucifiés à Vannes, c'est-à-dire à Dariorig, ainsi qu'aux mânes des marins ensevelis dans la baye de Quibéron, autant de cénotaphes qu'il y eut de victimes ?

Le Ministre, en souriant. — Non, sans doute; mais vous y regarderez, je pense, à deux fois avant de prendre une détermination qui rajeunirait de deux à trois mille ans votre monument célèbre, et lui enlèverait, par une précipitation, au moins indiscrète, la palme d'antiquité qu'il dispute jusqu'à ce jour avec avantage aux piramydes d'Egypte.

Keramorsec, à ses voisins. — Peste soit du Calédonien ! Quelle tête ! Et cependant ce brave homme n'est point bas-breton ! Il a cependant dit vrai : On a souvent tort d'avoir raison.

Aux voix la clôture ! crie-t-on de toutes parts. Keramorsec seul réclame la parole. Les cris redoublent avec plus de violence. Le secrétaire, non moins opiniâtre, persiste à vouloir parler, et l'assemblée en masse à s'y opposer... « Eh bien, s'écrie-t-il dans son désespoir ; je demande la parole contre la clôture. » A ces mots magiques les opposans ébahis baissent la tête, se laissent tomber sur leurs siéges, s'avouent vaincus.

Avez-vous donc pu croire, s'écrie-t-il d'une voix foudroyante qu'un léger échec suffirait pour me faire renoncer à la victoire qui me sourit. *Audaces fortuna juvat.*

Si vous n'avez pas le courage de vous réunir à moi pour repousser l'ennemi, ayez du moins assez de bonne foi pour rester neutres dans la lutte que je vais seul soutenir contre lui.

La présidente. — Vous n'avez la parole que pour combattre la clôture généralement demandée.

Keramorsec.—N'oubliez pas vous-même, M. le président... (*Rires convulsifs et prolongés.*) Rira bien qui rira le dernier. Si Madame la comtesse de Genlis, chargée de l'éducation des jeunes princes de la maison d'Orléans, fut instituée leur gouverneur et non leur gouvernante, pourquoi Madame la comtesse de Morval..... (C'est juste; continuez, mais de grâce finissez.) Il s'agit bien de dormir lorsque vous me voyez aux prises avec un Anglais. Voulez-vous me faire honteusement amener mon pavillon? (Non, non; parlez donc tant qu'il vous plaira.) Je ne vous demande qu'une heure ou deux. (Sauve qui peut, s'écrie le vicomte, en s'élançant hors de la salle.) (*Tumulte.*) Messieurs. (Aux voix la clôture!) Un seul mot. (Oui; et ce mot est la clôture, dit le général.) Mes chers collégues, nobles Armoricains. (Tarare.) Je vous fais grâce de l'extraction de nos rochers; je vous dispense de me suivre au lieu où je les ai trouvés et que vous ignorez. Les voici arrivés dans la lande, sans que je veuille vous faire admirer les machines ingénieuses dont je me suis servi, et dont la seule description m'a fourni deux volumes petit in-folio. En un clin-d'œil, toutes ces masses vont être installées comme par enchantement. Ne me donnerez-vous donc pas le tems d'en faire l'inauguration solennelle et de prononcer l'oraison funèbre des armées de terre et de mer qui.... (Bonsoir, laissez-les, ainsi que nous, reposer en paix.) Puisque vous fuyez, crie d'une voix épouvantable l'orateur furieux, il est inutile de rester ici, seul sur la brèche. Des flots de lumière, provenant d'un argument sans replique, allaient enfin vous éclairer, mais, dès qu'il est maintenant bien prouvé que les ténèbres..... C'est là que je t'attendais, hurle une voix sépulcrale. O prodige! ô ma tante! A-peine ces sons lugubres ont-ils été proférés et ont-ils terrifié l'indomptable secrétaire et arrêté les fuyards, que le gaz s'éteint tout-à-coup, et que nous restons plongés dans la plus

profonde obscurité. La sonnette m'échappe ; des applaudissemens, des bravo, des rires inextinguibles éclatent à la fois et se confondent avec les cris des femmes de chambre et les hurlemens des chiens effrayés par ce tapage épouvantable. Le tumulte est à son comble, et n'est un instant suspendu, que pour me donner le tems, aussitôt que les bougies eurent paru, de lever brusquement la séance en l'ajournant indéfiniment.

Qu'importe ce coup de théâtre, dit Keramorsec, en s'efforçant de sourire pour dissimuler son dépit, trahi par la contraction de tout ses traits. Tout était perdu il n'y a qu'un instant ; et l'honneur même de la sous-préfecture, ainsi que celui de son plus célèbre monument, allaient être sacrifiés à un lâche désir du repos. Grâces à la folie du lutin de ce château, ils survivent l'un et l'autre, puisqu'il n'existe aucun décret de cette assemblée contraire à mon opinion. La question reste donc *in statu quò et adhuc sub judice lis est* ; ce qui signifie, je crois, Madame, que nous sommes aussi avancés que nous l'étions en commençant, et que le bonhomme compte toujours trouver des parieurs pour ses cénotaphes.

Vous avez déjà deviné l'auteur de notre dénouement grotesque. Et quel autre que le vicomte pourrait être soupçonné d'une pareille espiéglerie ?

SUPPLÉMENT à l'article inséré dans le Lycée Armoricain du mois de mai. (29.e livraison, p. 409.)

Il y a environ six mois que j'essayais de rapprocher la traduction publiée d'un passage de Sidoine Appollinaire, avec une inscription découverte anciennement à Engubium, et citée par M. Ursin dans la 27.e livraison du *Lycée*. Je me bornais à dire que ce rapprochement était *curieux et pouvait donner une haute idée de la science des prêtres Toscans en physique.*

On a inséré, dans la 33.e livraison du même ouvrage, un article (page 206) dans lequel l'auteur traite de

faux ladite traduction, et repousse toute idée que les prêtres Toscans fussent instruits dans la connaissance des sciences qui dépendent de la physique en général. D'ailleurs, sa savante dissertation est mélangée de plaisanteries dont le lecteur aura jugé de la valeur.

Je n'avais point lu ce passage dans la traduction imprimée des œuvres de Sidoine Apollinaire, sans y attacher beaucoup d'intérêt; j'avoue que je n'en connaissais pas le texte original; et cette connaissance, que m'a fournie mon critique, ne diminue en rien de cet intérêt : il y a plus, depuis que je me suis occupé d'approfondir ce sujet, je crois l'avoir assez recherché pour satisfaire les personnes les plus prévenues contre l'habileté des anciens dans la physique, et en particulier dans l'électricité.

Le critique se persuade que, dans l'antiquité, le seul fait à citer, et qu'il cite, sur la connaissance des anciens en *électricité*, est une observation de César, *qui aperçut des aigrettes lumineuses sur les pointes des dards.* Et il ajoute : *Comment se fait-il que tant d'historiens qui nous ont conservé le souvenir de ces minutieuses merveilles, aient négligé d'apprendre à la postérité la surprenante habileté des Toscans dans l'art d'attirer le feu du ciel? Y a-t-il eu entr'eux une conspiration pour nous cacher la vérité?*

On peut lui répondre qu'il n'y a point eu de conspiration de la part des historiens anciens; qu'ils sont toujours prêts à témoigner la vérité, s'ils sont interrogés comme il convient de le faire. Par exemple, que l'on se demande quel était Jupiter *Elicius* chez les Latins? Ovide répondra, avec Varron et Tite-Live, qu'*Elicius* vient d'*eliciendo sive extraendo.* Et Ovide complète cette définition du Jupiter *Elicius*, en disant :

Eliciunt cœlo te Jupiter; unde minores
Nunc quoque te celebrant, Elicium que te vocant.

« O Jupiter, on connaît le moyen de te faire descendre du ciel, et l'on te célèbre en t'appelant Elicius. »

C'est ainsi que, par cette ingénieuse allégorie, un des Jupiters de la mythologie romaine faisait, ici-bas, ce que l'omnipotens ignorait dans les cieux. Lucain, en quatre mots, nous l'apprend :

Et tonat ignaro cœlum Jove. (Lucain, Lib. VI.)

« Le ciel tourne à l'insçu même de Jupiter. »

Que de choses en électricité ce vers nous fait apercevoir ! Un commentateur de Virgile, bien acceptable, Servius nous montre comment les prêtres Toscans tiraient parti de Jupiter *Elicius*. (In Æneid. XII.) *Apud majores arce non incedebantur, sed ignem divinam precibus* ELICIEBANT, *quæ incendebat altaria*. Ainsi ce latiniste consommé nous indique qu'on attirait le feu du ciel sur les autels, sans, pour cela, les brûler. Lucain a un beau passage sur le culte des druides de Marseille, où il emploie ce vers utile dans la présente occasion :

Et non ardentis fulgere incendia silvæ.

« Forêt qui paraissait toute en feu, sans que les » arbres ne se consumassent. »

Que dire de ces prêtres du temple de Delphes qui avaient toujours à leur disposition la foudre du dieu, pour en repousser *à point nommé* et Xercès et Brennus.

Quand on voulait consulter les augures par la foudre, elle était aux ordres des prêtres pour cela. Mais quel prêtre eût été assez hardi pour s'exposer à ces coups si hasardeux de la foudre incertaine qu'on n'a pas soutirée, afin d'observer ses carreaux frapper, et de là en tirer des augures.

Cependant, tout un peuple veut connaître la destinée par l'augure de la foudre ; on demande le plus habile devin ; Lucain nous le nomme encore : c'est Arons *le toscan*.

Dum illi effusam longis anfractibus urbem circeunt,
Aruns dispersos fulminis ignes colligit, et terræ mæsto
Cum murmure condit. (LUCAIN., lib. I.)

Ainsi, après avoir tiré, dans un lieu particulier, les présages que nous ne connaissons pas assez pour les expliquer, mais dont les deux vers suivans pourraient conduire a une explication :

Nec quæ fulmine Toscus expiato,
Septum numina quærit ad bidental.

« tandis que les prêtres suivent à pas lents les vastes » détours de l'enceinte de Rome, Arons ramasse les » feux de la foudre, et la terre les reçoit dans son sein » avec un triste et profond murmure. »

Ici, on aperçoit chez les anciens l'adresse des physiciens électrisans de nos jours, dont quelques-uns, dans leurs essais, se sont fait tuer, soit dit en passant, comme Tullus Hostilius qui, selon notre critique, ne disait pas les paroles magiques. Qui sait si ce n'était pas à l'aide d'un paratonnerre placé sur la sommité d'un arbre de la sombre forêt sacrée que l'on conduisait la foudre sur l'autel barbare pour frapper la victime et tirer les présages : le chêne, frappé de la foudre, prédisait l'avenir :

De cælo tactos memini prædicere quercus,

a dit Virgile.

Je pourrais pousser beaucoup plus loin ces recherches; et, imitant celui qui mêle le sacré au profane par suite de sa plaisanterie (voy. p. 209, 33 liv., parag. 6) dire que le feu tombait sur les holocaustes (1) que Dieu préférait. Les livres saints sont assez remplis de ces faits; mais ici ma plume s'arrête : je ne m'occupe que des païens. Encore de nos jours, les montagnards d'Ecosse veulent-ils exprimer l'effet d'un bruit soudain et de l'éclair, ils disent : *c'est la flamme du druide, drui lanach.* (Hist. des druides, par Smith.) Depuis long-tems j'ai la conviction intime que les druides étaient de grands physiciens; qu'ils avaient été instruits par les mages et les prêtres égyptiens; mais, comme sur l'objet qui nous occupe, on peut encore se permettre de dire que je prête mon opinion aux auteurs que j'étudie, je préférerai citer ici les pensées d'un autre écrivain : sans pour cela que mon amour-propre en souffre, elles auront plus de poids que les miennes.

M. Poinsinet de Sivry a traduit Pline en 12 vol. in 4°, et y a joint de bonnes observations. Voici ce qu'il dit (liv. II.) sur le talent qu'avaient les anciens de faire descendre la foudre :

« Il était question du même procédé électrique par lequel nous faisons descendre le feu du » ciel, en électrisant une nue par l'entremise d'une » barre de fer verticale. Mais les prêtres faisaient » un grand mystère de cet art, et le peuple y

(1) Genèse IV; *id.* VIII; Levit. IX, 24; 2 Chron. VII, 1; 1 Chron. XXI., 26; 1 les Rois XVIII., 24; Genèse XV.

» voyait un prodige qui passait sa conception. Aujourd'hui, nous *disposons, pour ainsi dire, de la foudre à notre gré*, et le miracle n'en est plus un. » Pourquoi donc s'obstinerait-on à penser que, dans » les anciens âges, ce secret n'a pas été connu de plusieurs personnes, *quand une infinité de traits historiques concourent pour l'attester.*

Je ne terminerai pas cette note sans répondre à la singulière provocation que me fait l'auteur de l'article auquel je réplique. « Aucun physicien moderne, dit-il, n'a le pouvoir d'arracher la foudre » au ciel ; et si l'auteur que je refute posséde cet » admirable secret, je consens qu'il la fasse éclater sur ma tête en expiation de mon incrédulité. »

Le lecteur superficiel pourrait être dupe du ton affirmatif d'un savant qui a l'assurance d'engager son existence à l'appui de sa logique. Eh ! bien voici comment nous lui répondons : Eussions-nous dans nos mains la machine que *Dieu* place dans celles de Caligula, avec laquelle *il tonnait et foudroyait*, nous ne nous en servirions pas pour commettre un homicide ; si, cependant, notre refutateur est tellement jaloux d'acquérir la célébrité de Tullus Hostilius, il peut aventurer sa personne en s'approchant, sans s'isoler, d'un conducteur chargé d'électricité. Mais la charité chrétienne nous porte à l'inviter de s'arrêter au bord du précipice, et à lire (au préalable) Sigaud-Lafont, Biot et autres physiciens qui ont traité de l'électricité : il y verra les noms de ceux qui s'y sont sacrifiés pour augmenter nos connaissances humaines, comme il en est advenu dans la haute antiquité.

Si nous nous trompons, il faudra croire avec lui que Franklin n'a jamais fait descendre la foudre du ciel, et que c'est à tort qu'on a dit de lui :

Eripuit cœlo fulmen.

Pour moi, je me borne, avec Caylus, à penser que les *anciens ont eu plusieurs connaissances que nous n'avons pas, et qu'ils ont poussé beaucoup plus loin que nous celles que nous avons.*

Tout ceci me conduit à une réflexion que je livre à l'observateur qui se transportera à Loch-Mariaker :

il y verra les pierres des druides rompues plutôt que cassées, et cela par un moyen qui paraît magique; il apprendra que la tradition conservée, est que le grand obélisque renversé et brisé, l'a été par la foudre. Ne s'est-on pas servi des grands moyens de la physique employés par les druides pour tromper le peuple, pour aussi détruire leurs propres monumens? De telles observations tourneraient plutôt au profit de la science et des arts, que des réfutations qui provoquent des répliques à n'en pas finir: et pourquoi!

DE PENHOUET.

DE L'INFLUENCE DES IDÉES RELIGIEUSES SUR LA POÉSIE.

Dans un tems où les idées religieuses occupent les méditations d'un grand nombre d'hommes éclairés, et paraissent appelées à donner à la philosophie une nouvelle extension et une plus grande évidence, en fixant ses principes sur une base assurée, et en rejetant ces notions incertaines, qui, loin d'augmenter sa force, ne servent qu'à la surcharger d'un poid inutile ou à voiler sa beauté véritable par un éclat trompeur, nous croyons qu'il serait digne de quelqu'intérêt d'examiner leur influence sur la littérature. Dans l'impossibilité de considérer les diverses parties qui la composent, sans dépasser de beaucoup les bornes d'un article, nous nous proposons, dans celui-ci, de considérer les relations qui existent entre les idées religieuses et la poësie, en portant notre attention sur l'ensemble, sans entrer dans les détails.

Il semble, au premier coup-d'œil, qu'il existe entr'elles une différence qui les sépare presqu'entièrement; les idées religieuses n'entretenant notre ame que de la vérité et de la vertu, et la poësie ayant, en apparence, pour but principal, le désir de plaire. Cependant, en les considérant attentivement, on voit qu'elles dérivent

de la même source. Celui qui enseigne à l'esprit de l'homme toute vérité, en mettant d'abord en lui le désir de la connaître et la pureté d'intention nécessaire pour la chercher sans prévention, qui dévoile à notre intelligence dans un instant ce que de longues études n'avaient pu nous apprendre et ne nous apprendraient jamais sans un secours surnaturel, est aussi celui qui met en notre cœur les sentimens d'où proviennent l'éloquence et la haute poësie. Les anciens avaient connu confusément cette vérité, puisque l'un d'eux a dit qu'il n'y a jamais eu d'homme vraiment grand, si ce n'est par l'influence divine. L'auteur moderne qui a dit que toute grande pensée vient du cœur a exprimé la même idée, puisque le cœur ne parle que d'après l'impression qu'il a reçue, et c'est d'une cause vraiment grande que l'on doit attendre de grands effets. Ainsi, la vraie philosophie et la haute poësie sont l'une et l'autre un don du ciel.

Tous les hommes supérieurs ont proclamé cette vérité: ils se sont tous accordés à reconnaître qu'ils ressentaient en eux-mêmes quelque chose qui était plus qu'eux, et que leur ame était gouvernée par une puissance à laquelle ils ne pouvaient presque pas résister; ils ont avoué qu'ils ont trouvé une facilité extrême dans les choses qui les ont le plus illustrés, et que leur talent n'y entrait presque pour rien; tandis qu'ils ont échoué dans des entreprises qui paraissaient d'abord faciles, et pour lesquelles ils n'avaient pas ressenti cet attrait qui rend aisées les choses en apparence les plus difficiles. Et, pour revenir à notre sujet, les grands poëtes ont tellement ressenti le besoin de l'inspiration divine pour élever leurs chants au-dessus de la portée du vulgaire, qu'ils ont presque toujours commencé leurs ouvrages de quelqu'importance, par une invocation à un être supérieur à l'humanité. Ils ont, ainsi, reconnu la force de la prière et leur dépendance d'un pouvoir qui seul peut donner à nos paroles, la grâce, la force et la douceur. On sent bien que nous ne voulons pas ici parler de ces sortes de poësies qui ne méritent pas ce beau nom, et qui sont un composé d'idées communes arrangées avec symétrie. La poësie consiste dans la pensée et non dans l'arrangement des mots. La mélodie

n'en est qu'un agréable ornement. L'enthousiasme est son essence ; c'est par lui que l'ame aperçoit de sublimes vérités, qu'elle se sent émue et animée d'une nouvelle vie. Alors, elle oublie la terre et semble transportée dans un monde nouveau, où elle entrevoit quelques lueurs de la perfection divine.

Cet enthousiasme ne peut exister que chez les ames religieuses. Si elles ne l'étaient pas avant de l'éprouver, elles le deviennent alors. Aussi voyons-nous que tous les grands poëtes ont témoigné le plus profond respect pour la divinité et pour toutes les choses qui lui sont consacrées. La divinité, invoquée par eux, a été souvent mensongère ; mais le sentiment qui portait à l'honorer était juste dans son principe. L'ame de ces grands hommes ne faisait qu'entrevoir la vérité, que nul mortel ne peut connaître par lui-même ; mais le peu qu'ils connaissaient de l'Être divin suffisait pour ravir leur intelligence et leur amour, et ils croyaient que rien n'était aussi digne de l'homme, que de lui rendre ses hommages. Si l'on cite des écrivains célèbres et en même tems irreligieux, c'est qu'ils n'étaient pas poëtes, ou qu'ils avaient cessé de l'être.

Il est reconnu que le vrai et le merveilleux sont les élémens de la poësie, parce que le cœur de l'homme ne s'attache qu'à la vérité, et que son intelligence, dédaignant un monde qui ne peut contenter nos désirs, se plaît à s'élancer en des espaces dont la pensée ne peut atteindre les bornes ; car tout ce qui est fini ne peut satisfaire une ame immortelle ; ainsi, les idées religieuses, qui sont en harmonie avec ce double penchant de notre nature spirituelle, sont essentiellement poëtiques ; et, plus la religion est parfaite, c'est-à-dire plus elle contient de vérités, plus la poësie qui en découle, comme de sa véritable source, doit renfermer de beautés. C'est ce que nous atteste la lecture des livres saints, où l'homme qui les lit avec le désir de s'instruire et surtout avec un cœur pur et sincère, trouve des beautés poëtiques qui éclipsent les plus beaux passages des auteurs les plus célèbres de l'antiquité et des tems modernes. L'élévation des idées, la vérité des sentimens et la grandeur des images donnent à ces écrits un caractère unique et véritablement merveilleux,

qui les distingue de tous les autres, et sont une nouvelle preuve qu'ils ont été dictés par une intelligence supérieure à celle de l'homme; puisque les plus grands écrivains de tous les tems et de tous les pays n'ont jamais pu parvenir à une telle hauteur. Les plus grands de nos poëtes ont puisé à cette source les pensées et les sentimens que nous admirons le plus dans leurs ouvrages, dont le principal mérite est d'être le reflet de ce qui a été écrit il y a plus de trois mille ans chez un peuple alors presqu'inconnu. Mais ce peuple avait dans son sein des hommes éclairés d'une ineffable lumière, qui contemplaient dans son essence la véritable beauté, et dont l'ame était élevée au-dessus de la terre par le souffle divin : tel est le grand secret de leurs ouvrages.

CH. DE COMMEQUIERS.

LA SOIRÉE DE STOCKHOLM.

Il n'y a pas long-tems que, dans un des salons les plus brillans de Stockholm, on lisait la *Jérusalem Délivrée* : il y avait, ce jour-là, une assemblée nombreuse et choisie. Un poëte normand, qui passait pour un des soutiens de l'école romantique, interrompit le lecteur, quand on en fut rendu à la description des jardins d'Armide. « Voyez un peu comme les hommes sont inconséquens, s'écria-t-il : on blâme les romantiques de ce que leurs compositions paraissent s'éloigner de la simplicité antique, et l'on admire comme un chef-d'œuvre cette description, où rien cependant ne se rapproche de la nature. Assurément il y a plus de vérité et, par conséquent, plus de charme dans la lecture de Faust que dans ce tableau maniéré d'un poëte italien qu'on nous donne aujourd'hui pour modèle. Je n'ai jamais pu comprendre les classiques : ils sont d'une susceptibilité extrême pour la nouveauté, et d'une foi inébranlable pour toutes les antiquailles. Ils vont se récrier sur une expression partie de l'ame, mais qui leur paraîtra vague, et ils admireront les absurdités d'Homère qui fait parler les chevaux d'Achille. Certai-

nement, la critique d'un homme qui approuve de pareilles choses n'est nullement redoutable.

Je ne m'étonne pas tant, répartit un ambassadeur anglais, des jugemens des classiques, que du plaisir que nous trouvons dans la lecture de ces choses surnaturelles. Nous nous disons bien que ce sont des niaiseries, mais nous y revenons constamment. Il y a dans l'homme un besoin de merveilleux dont je ne puis me rendre compte. Un poëme qui ne serait plein que de ces choses raisonnables dont on s'entretient dans la bonne compagnie, causerait un ennui mortel. Il faut absolument y voir du mystérieux. Il faut y voir la vie se répandre sur une nature morte. Dans notre monde réel, nous n'avons pas assez d'air pour respirer, assez d'espace pour nous étendre; et, si un poëme ne nous présente que ce que nous voyons et ce que nous touchons, nous en roulons machinalement les feuilles comme les pages d'un Boileau pour l'envoyer en cornets chez l'épicier. Ainsi, sans approuver les classiques, ce que je trouve de plus admirable dans nos grands poëtes, ce sont les passages dans lesquels ils sortent de la nature réelle pour entrer dans une nature imaginaire. Pour la nature réelle, il ne faut que les yeux du corps; pour la nature imaginaire, il faut les yeux de l'intelligence. Dans le premier cas, il faut copier; dans le second, il faut inventer; et c'est dans l'invention que réside la puissance du génie.

Voilà précisément ce qui vous trompe, Monsieur, s'écria un magistrat suédois : vous autres Anglais et Français vous vous disputez sur des détails inutiles et vous négligez la base de toute littérature comme de toute science. Le Français se trompe en refusant d'admirer ces peintures surnaturelles; quoique romantique, il n'est pas assez détaché de la terre pour bien comprendre ces merveilles toutes célestes. L'Anglais reconnaît avec justice qu'il y a dans l'homme un besoin réel du merveilleux, mais il lui attribue une faculté d'invention dont assurément il n'est pas doué. Inventer de cette manière, ce serait créer, et si l'homme n'a pas même la faculté de peindre exactement ce qui frappe ses sens, comment voudriez-vous qu'il eût le pouvoir de créer des merveilles dans un autre monde. Non, Messieurs, dans tous les cas, nous ne faisons que copier. Ce que

paraît raisonnable est copié dans le monde des réalités ; ce qui nous semble merveilleux est une représentation du monde invisible.

Vous nous exposez ici la doctrine incompréhensible de votre compatriote Swedenborg, répliqua aussitôt un savant des Pays-Bas. J'avoue qu'il est très-difficile de l'adopter sans restrictions. Elle explique, si l'on veut, les figures étranges de la théogonie égyptienne, les fables mythologiques de la Grèce, les conceptions bizarres de la féerie armoricaine devenue depuis européenne : en effet, comment s'imaginer que les hommes aient décrit tant de choses, si quelques-uns d'entr'eux ne les avaient pas vues ; mais je ne connois pas très-bien comment ces formes existent dans l'autre monde ; car celui-ci n'étant que la saillie de l'autre, si je puis m'exprimer ainsi, tout ce qui existe ici-bas est une pure correspondance de ce qu'il y a là haut ; et, chez nous, nous ne voyons ni dragons volans, ni sphinx, ni monstres semblables à ceux qui jouent un rôle si important dans les théogonies antiques ou dans la féerie moderne.

Personne ne pouvait résoudre la difficulté du savant des Pays-Bas. Une dame, bel esprit, arrivée depuis peu de Paris, remarqua que tout ce qu'elle venait d'entendre était d'un siècle au moins en avant des idées parisiennes.

Je vais aller jusqu'à deux siècles, si vous voulez me prêter un moment d'attention, répondit un petit homme habillé de gris, qu'on disait un des rédacteurs de la *Nouvelle Jérusalem*. D'abord, vous observerez avec moi, que nos sens n'étant que certains moyens de percevoir, ne supposent pas que la vérité absolue réside en eux. Celle-ci est hors des limites de nos organes, et les visions sont d'autant plus vraies, que l'ame est moins souillée par le commerce des sens. Les formes sous lesquelles nous voyons les objets, sont les correspondances exactes de nos désirs. C'est l'intérieur de notre être qui apparaît sous une forme sensible. Avant que la lumière véritable eût paru, les hommes qui avaient des communications spirituelles ne pouvaient voir que des figures de larves, de dragons et autres objets hideux, parce que la rectitude des formes provient de celle de l'entendement : ils nous ont donné ce qu'ils ont vu, et nous, qui nous sommes matérialisés au point de ne plus rien voir, nous nous sommes contentés de les copier.

La dame de Paris se leva après avoir écouté ceci avec attention. Je vois bien, Messieurs, dit-elle, que vous en êtes, en effet, si loin qu'il ne sera pas donné de sitôt à l'esprit humain de vous suivre.

Je vous demande pardon, Madame, ajouta le Normand, l'esprit humain ira jusques-là, mais ce sera pour arriver à une folie complète. Luther a comparé ingénieusement le génie de l'homme à un paysan ivre à cheval. Si, dit-il, on le relève d'un côté, il tombe de l'autre. Je suis des premiers à blâmer les classiques exclusifs et la philosophie expérimentale du XVIII.e siècle ; j'ai même applaudi le *Globe* qui a osé parler, sans rire, *d'extases* et de *visions* ; mais ma foi, si ce qu'on vient de dire est la base du romantisme et de la philosophie spiritualiste, je n'en veux plus entendre parler ; je préfère rester dans la roulle plébéienne : au moins là, il n'y a pas de danger de perdre la tête.

Un Allemand, disciple de Kant, renchérit encore sur le Normand. J'ai lu aussi moi Swedenborg, s'écria-t-il, mais vous le dirai-je, c'est avec scandale. Cet homme a abusé étrangement de la théorie des visions. Je sais que celles-ci existent. C'est un fait de la nature humaine qu'on ne peut contester. Mais supposer des formes dans l'autre monde est une idée platonique tout-à-fait rejetée aujourd'hui des bons critiques. Des esprits qui dorment et qui marchent ; des esprits qui s'habillent et se déshabillent, qui ont des maisons et des palais comme sur la terre, qui mangent et qui boivent comme nous ; je ne crois pas qu'il y ait rien au monde de plus ridicule ! On dit qu'il faut bien des formes, et que celui qui tombe dans le somnambulisme voit les objets tels qu'il les a vus à l'état de veille. Parbleu, le beau miracle ! La mémoire ne lui fournit-elle pas de quoi donner un corps à ses visions ?

Comme vous, j'ai étudié Kant, répliqua un gros homme, qui jusques-là s'était tenu coi dans son fauteuil ; comme vous j'ai étudié Kant, et néanmoins, je n'ai rien trouvé que de très-profond et de très-bien raisonné dans les ouvrages de Swedenborg. Il ne se dément jamais dans un seul de ses livres. Il n'y a aucune objec-

tion contre lui qui n'y soit exposée avec un ton plus tranchant que le vôtre. Il sait, par ses esprits mêmes tout ce qu'on peut dire contre lui; il rapporte les critiques dans lesquelles on le traite de visionnaire; il les rapporte et il va son train. Avouez qu'il est plaisant d'être dans l'erreur de cette manière-là. Il y a de plus une considération propre à frapper tout homme qui pense. Prenez le Tasse, l'Arioste, Homère, Virgile; ajoutez-y, si vous voulez, Sophocle, Euripide, Shakspeare, Schiller, tous ces poëtes ensemble ne fournissent pas la moitié des fictions que vous trouvez dans Swedenborg. Si cet homme n'a pas vu ce qu'il dit avoir vu, c'est le génie le plus étonnant du monde, puisqu'il réunit à lui seul l'esprit des hommes les plus fameux de tous les siècles. Pour mettre mon admiration en sûreté, j'aime mille fois mieux croire que ce qu'il rapporte sont des visions, que de croire que ce sont des créations de son génie: Nous ne sommes plus, Monsieur, dans un siècle où il suffit de faire une pirouette sur le talon pour refuter une chose sérieuse. Il faut actuellement des raisonnemens pour combattre ce qu'on appuie avec des raisonnemens. La lecture de Swedenborg est propre à étonner celui qui réfléchit. Vous vous étonnez de ces ombres qui parlent et qui marchent, et vous admirez les dieux de l'antiquité qui marchaient et parlaient aussi. Ne voyez-vous pas que ces aventures mythologiques ont été vues également par quelque autre Swedenborg. La faculté de voir dans le monde invisible était très-commune autrefois. Il n'y a pas un peuple qui n'ait eu ses *voyans*. Aujourd'hui, elle ne se trouve plus que dans certains accidens nerveux, qui dérangent l'économie humaine; et comment voulez-vous qu'on croie à des visions qui ne sont attestées que par des malades? Swedenborg est destiné à opérer une révolution complète, non-seulement en religion et en politique, mais encore en médecine, en antiquités, etc. Je ne dis pas pourtant que ce soit un oracle infaillible. Je ne sais, par exemple, ce qu'il veut dire quand il affirme que le ciel a la forme humaine. Je ne sais non plus, comment il se fait qu'ayant vu les habitans des planètes, il n'ait compté, comme on le faisait de son tems, que huit de ces astres. Cérès, Pallas, Junon

découvertes depuis peu, devaient avoir été vues par un prophète comme celui-là ; et puis il voit, dans l'une de ces planètes, un figuier, tandis que cet arbre ne se trouve sur notre terre que dans certains climats. La variété est le sceau de la sagesse et de la puissance divine : cette puissance qui ne s'est pas répétée une seule fois sur le petit globe où nous sommes, doit avoir varié les choses d'une bien autre manière sur un globe où nous ne sommes pas. Etudiez les animaux et les végétaux sous les tropiques, et dites-moi s'il y a rien de pareil à ce que nous voyons dans les zônes tempérées ? Mais, pour deux ou trois assertions que je ne comprends pas dans le livre de Swedenborg, il en est trente que je m'explique fort bien, et je suis fâché de voir que vous ne les entendiez pas.

Un professeur de l'université de Cambridge se leva alors; et, promenant des regards attentifs sur l'assemblée, s'exprima ainsi : J'ai pour coutume, Messieurs, de me taire partout où je me trouve, parce que je n'entends débiter que des choses communes. La dispute sur le classique et le romantique m'a occupé un moment; mais elle ne fait plus aujourd'hui qu'amuser mon valet-de-chambre et ma cuisinière. J'ai dévoré toutes les sciences humaines dans un clin-d'œil, et je me suis arrêté, depuis quelques années, sur Jacob Bœhme, Saint-Martin et Swedenborg, comme sur des mets d'une digestion très-difficile. La dispute qui s'élève aujourd'hui me fait donc infiniment de plaisir, et je puis y prendre part en connaissance de cause. Swedenborg, Messieurs, n'est pas seulement extraordinaire comme *voyant*, mais il l'est bien plus comme philosophe. Lisez son traité du *Commerce de l'ame et du corps*, son ouvrage *sur l'amour divin et la sagesse divine*, celui qui a pour but de détailler les *merveilles du ciel et de l'enfer*? Comment ne pas être étonné en les lisant? La collection complète des œuvres de cet homme extraordinaire s'imprime actuellement à Paris, et elle n'est seulement pas remarquée. On s'y occupe des romans de Walter-Scott, des brochures politiques de M. de Châteaubriant et de quelques mauvais vers. La société *de la morale chrétienne*, qui devait au moins éclairer le public, n'en dit mot ; et on dirait que, dans toute la géné-

ration présente, il n'y ait pas un seul homme assez hardi pour en parler, ou assez intelligent pour les comprendre. Les uns disent que c'est un homme qui renouvelle les rêveries des hérétiques des premiers siècles de l'église, comme si l'auteur des *arcanes célestes* pouvait être confondu avec un seul de ses devanciers. Je vous dirai donc franchement, qu'il n'y a rien que j'admire plus que les merveilles que nous dévoile Swedenborg. Son enfer et son paradis ne sont pas des lieux, parce que la saine philosophie nous apprend qu'il n'y a ni espace ni tems pour l'ame; mais ce sont des états, parce que le bon sens nous enseigne que l'état de l'ame d'un homme fait son supplice ou son bonheur. L'homme n'est pas puni ou récompensé comme un marmot à l'école. Il se fait lui-même l'arbitre de son sort. Sa volonté bien dirigée lui fait désirer le bonheur des élus, et il y prend part. Le mauvais usage de cette faculté ne lui fait découvrir qu'ennuis et angoisses dans l'ordre et la rectitude, et il se précipite dans le désordre et la confusion par une suite même de sa nature corrompue. A-t-il une pensée pure, il voit le ciel : il s'y maintient par la vertu; mais, a-t-il un mouvement d'orgueil ou une passion défendue, le ciel s'obscurcit, et il ne voit et ne palpe plus que ce qu'il désire. Nulle part il n'y a plus de vérité et de simplicité. Rousseau avait été jusqu'à entrevoir que la volonté de l'homme, bien ou mal dirigée, était la source de son bonheur ou de son infortune; mais qu'il y a loin de ce premier éclair de génie aux profondeurs où nous conduit l'ame sublime de Swedenborg. J'y trouve, néanmoins, comme le philosophe qui vient de parler tout à l'heure, une petite objection : c'est que la volonté humaine ne me semble pas tout-à-fait aussi fixe que cela : elle n'est fixe ni dans le bien, ni dans le mal; cela explique bien les variations que Swedenborg aperçoit tant dans le paradis que dans l'enfer; mais comment se fait-il que l'homme, à moins d'être sous l'empire d'une folie complète, reste constamment dans le dernier de ces deux lieux-là; un seul remords suffit pour l'en tirer; et, s'il s'en tire, il peut bien y retomber, mais il peut s'en tirer encore. Y rester toujours me paraît impossible à la nature humaine; à moins, comme je le disais

tout à l'heure, d'admettre qu'elle soit folle. Or, comment concevoir que des *fous* soient punis pendant une éternité. J'ai encore bien des choses dont je vous ferais part, mais je m'aperçois que plusieurs personnes ne m'écoutent qu'avec une impatience visible, et je leur cède la place.

A ces mots il se fit un grand bruit dans la salle. Les uns parlaient de visions en témoins oculaires ; les autres les niaient, et disaient qu'ils ne voulaient pas en étudier la cause. Un officier hanovrien prit la parole. Il se fit un cercle autour de lui. Mais la dame de Paris, le poëte normand, et le disciple de Kant continuant à parler haut, il fut impossible au tachygraphe de saisir le discours du militaire. L'ambassadeur anglais, après l'avoir écouté attentivement, s'écria : voilà actuellement qui est plausible, et qui me fait comprendre ce que disait tout à l'heure l'homme gris. Pour celui-ci, il avait entrepris de convaincre le poëte normand ; mais après qu'ils eurent tourné trois fois rapidement autour de la chambre, le poëte, arrivant en face de la porte, se boucha les oreilles avec l'index de chaque main ; et, descendant les escaliers quatre à quatre, il s'écriait de toute la force de ses poumons : « Laissez-moi d'un siècle en arrière ! »

MÉRIADEC.

Erratum. — J'ai fait jouer Bossuet à l'écarté dans le dernier numéro du *Lycée*, et voilà qu'un érudit, en cette matière, m'affirme que l'écarté est un jeu tout moderne, dont même il m'a donné la date, que j'ai perdue en route. Je pourrais, comme un autre, couvrir ma faute en citant de grands hommes qui ont commis des anachronismes plus forts que le mien. Mais, en littérature, les péchés des grands n'effacent pas ceux des petits ; et j'aime mieux avouer franchement que j'ai parlé ici d'une matière que je n'entends pas du tout. Je ne joue jamais aux cartes : les noms de boston, d'écarté, de piquet, ont frappé mille fois mes oreilles ; j'ai choisi le premier qui s'est offert à ma mémoire, et je me suis trompé. Il reste, cependant, à savoir si un *erratum* n'est pas destiné uniquement à rectifier les bévues d'un imprimeur : il faut déterminer jusqu'à quel point il lui est permis de relever les fautes d'un auteur. Quand ceci sera défini d'une manière exacte, je me rangerai du nombre de ces auteurs qui font des fautes impardonnables, et qui n'en sont pas moins fiers comme des paons, parce qu'ayant le tems de la réflexion, dans l'*errata* ils rejettent sur l'imprimeur une faute qui ne devait être imputée qu'à eux. C'est la seule des fautes qu'on ait reprises chez moi à laquelle je réponds ici. Je me tais sur le reste, et le lecteur devinera peut-être pourquoi.

SCÈNES DE LA NATURE
SOUS LES TROPIQUES,
ET DE LEUR INFLUENCE SUR LA POÉSIE,
PAR FERDINAND DENIS (1).

Une révolution sensible s'est opérée dans la littérature depuis la fin du dernier siècle. Les grands génies qui ont fait la gloire du règne de Louis XIV, à l'exception de La Fontaine et de Fénélon, n'avaient que fort peu étudié la nature extérieure, sous le rapport des inspirations poëtiques dont elle est la source. L'homme, à l'état sauvage, puise toutes les images dont il revêt la poësie dans le spectacle de la nature. A l'état de civilisation, au contraire, étonné de sa propre grandeur, c'est elle seule qu'il peint et qu'il présente à l'admiration des mortels. Boileau, Racine, Corneill., Bossuet, nourris de la lecture des anciens, et parvenus, comme eux, aux derniers termes de l'art, n'avaient garde de retrograder en revenant à ces impressions naturelles, par lesquelles commencent toutes les littératures. Le sauvage est étonné du spectacle de l'univers; mais l'homme civilisé, qui a subjugué cet univers, qui s'en croit le roi; l'homme civilisé qui a applani les montagnes, comblé les fleuves, bâti des monumens qui le disputent en durée à ceux de la nature; l'homme civilisé ne voit de tous côtés que sa propre grandeur; et, comme la statue de Pygmalion, qui se trouvait elle-même partout où elle répandait son ame, en contemplant les cieux mesurés par son génie l'homme dit: *C'est moi;* en les reportant sur l'océan traversé par ses flottes, sur le sol couvert de ses moissons ou chargé de ses palais, il répète avec orgueil: *C'est encore moi!*

(1) Un vol. in-8°. — A Paris, chez Louis Janet, libraire, rue Saint-Jacques, n.° 59; à Nantes, à la librairie du *Lycée*.

C'est, sans doute, une source inépuisable d'inspirations poëtiques que le spectacle de la faiblesse humaine luttant contre la puissance de la nature, et se persuadant que cette faiblesse est une force. L'orgueil, dans ce cas, est le stimulant du génie ; et il n'y a que le malheur qui puisse déprendre les hommes de cette illusion. Dans le siècle qui a vu naître Buffon, Montesquieu, Voltaire, un seul homme, sensible comme Fénélon, simple comme La Fontaine, admirateur passionné de l'un et de l'autre ; un seul homme, dis-je, trompé par ses semblables, s'est jeté dans le sein de la nature, a trouvé dans cette étude un charme qui lui a fait oublier ses peines ; et, en peignant ses jouissances, nous a appris à aimer, à étudier et à peindre la nature : cet homme fut J. J. Rousseau. Buffon avait écrit en philosophe, mais non pas en homme sensible ; et, entre les impressions philosophiques et les impressions purement morales que nous recevons de la nature, il y a une distance infinie. Buffon étonne, mais Rousseau fait aimer ce qu'il peint.

L'homme le plus remarquable de cette époque, Voltaire, comparé tant de fois au citoyen de Genève, ne paraît pas s'être douté un instant qu'il y eut pour l'homme d'autres jouissances que celles qui avaient pour but d'exciter les applaudissemens des hommes. Les jours les plus doux de Rousseau ont été ceux qu'il a passés dans l'île de Saint-Pierre, loin des hommes dont il avait tant à se plaindre. L'instant de la vie de Voltaire où ce grand écrivain dut se trouver le plus heureux, ce fut sans doute le jour où il comparut au théâtre devant un public dont il avait été applaudi tant de fois, et dont il recueillait alors, avec ivresse, les derniers applaudissemens. Jamais l'homme et sa grandeur n'ont cessé d'être présens à l'imagination de Voltaire. Sans cesse, au contraire, Rousseau s'est représenté la grandeur de l'homme terrassée par la grandeur de la nature. L'ame naïve et sublime de ce solitaire s'est peinte tout entière par l'ardeur avec laquelle il s'est livré à l'étude si douce de la botanique. Voltaire n'a employé les ressources de son esprit qu'à exalter ce qu'il admirait, ou à critiquer les objets qui excitaient l'enthousiasme de ses rivaux. Rousseau seul, dans un siècle où l'on ne connaissait que les plaisirs communiqués par

les arts, nous a rendus sensibles aux jouissances qu'on reçoit du spectacle de la nature. Si son ame, charmée de ce spectacle sublime, ne se fût pas rappelé trop vivement les injustices dont il avait à se plaindre, toujours calme et enthousiaste à la fois, il eut parlé avec chaleur, mais sans passion ; et le témoignage qu'il a rendu à la plus douce des études ne serait pas infirmé chaque jour par les préventions avec lesquelles il a jugé la société.

Je m'arrête sur ce parallèle de Rousseau et de Voltaire, parce que je pense que personne, jusqu'ici, n'a comparé ces deux écrivains sous ces rapports. Inspirés par la nature, les livres de Rousseau sont devenus la lecture des hommes sensibles; tandis que ceux de Voltaire n'ont fourni d'alimens qu'à l'admiration exaltée, mais froide, des hommes de l'art, ou à la causticité des hommes d'esprit. Malgré le faste de la poësie, on sent en lui un poëte plus attentif à l'effet qu'il va produire, que persuadé de la vérité des impressions qu'il a reçues. Il ne loue pas d'abondance de cœur. C'est un homme qui paraît n'avoir d'autre but que de rire de la nature humaine pour s'en faire craindre, ou de la louer pour s'en faire admirer. Rousseau, au contraire, ressemble à un malheureux, accueilli après son naufrage sur une île déserte, et qui, charmé des bienfaits que la Providence y a répandus, appelle à lui tous les autres hommes pour leur en faire part. Ce qu'il loue a été loué dans tous les tems et le sera toujours après lui : il n'écrit point pour viser à l'effet; il peint pour exprimer ce qu'il sent, et parce qu'il s'est, pour ainsi dire, pressé de répandre ce qu'il a de trop dans l'ame. Il y a cela de très-singulier entre ces deux grands écrivains, que Voltaire, qui élève l'homme outre mesure dans ses tragédies, le rabaisse dans sa philosophie; tandis que Rousseau, qui abaisse l'orgueil humain devant le spectacle de la nature, l'élève par une philosophie aussi consolante et aussi sublime que celle de son rival est circonscrite et décourageante.

L'explication de ce phénomène moral est bien aisée à découvrir. Quand on s'identifie complètement avec l'art humain, on arrive nécessairement au point de penser que c'est une convention. On sait qu'on ne peint que des illusions; et, quand le philosophe médite, il détruit

nécessairement les mensonges des poëtes : or, c'est ce qui est arrivé à Voltaire. Habitué à se trouver sous l'empire des illusions, il a confondu avec celles qu'il s'était faites, les vérités qu'il avait reçues par tradition; et il a tout rejeté sitôt qu'il a tout voulu examiner. Quand Rousseau, qui avait trouvé l'homme si petit et si faible comparé à la nature, l'a étudié dans cette même nature, il n'a plus vu l'homme, mais le principe qui le faisait agir; il a respecté une créature dans laquelle était gravé le sceau de l'immortalité; et sa philosophie est devenue un hymne en honneur de la divinité; alorsque celle de Voltaire était à la fois une satyre de l'homme et une imprécation, sous la forme du doute, contre celui qui l'a créé. Voltaire, faux dans ses principes philosophiques, ne l'a pas été moins dans les grands résultats de l'histoire et dans la peinture du cœur humain. Tout se tient, tout s'enchaîne dans l'homme comme dans l'univers. L'envie de critiquer lui fait apercevoir de petits effets où il y a de grandes causes, et il se trompe; parce que rien n'est petit, quand c'est le cœur qui nous guide. Il croit découvrir des projets vastes dans l'ame d'un fondateur d'empire, et il se trompe encore; parce qu'il y a un instinct inné, auquel l'homme obéit, mais avec lequel l'homme ne raisonne pas. Son *Mahomet*, tant applaudi, est loin d'être le Mahomet de l'histoire. Mahomet n'était point un fourbe qui avait le dessein d'établir un empire sur les débris d'un autre empire : c'était un visionnaire, de bonne foi avec lui-même; parce que les visions, vraies ou fausses, ne s'allient guère avec cette politique étroite qu'on met dans la bouche des héros de théâtre.

Il n'y a donc eu qu'un homme en Europe, depuis la renaissance des lettres, qui nous ait ramenés aux impressions de la nature, et cet homme fut Rousseau. Admiré de son siècle, loué encore du nôtre, mais non pas sans restrictions; s'il n'avait pas eu d'imitateurs, il nous paraîtrait plus grand encore. Il a eu un disciple qui, il faut l'avouer, s'il ne l'a pas surpassé sous le rapport du style, est allé plus loin que lui dans l'étude de la nature et dans la philosophie qui l'explique : ce disciple est Bernardin-de-

Saint-Pierre. Le premier, il a abordé cette plage inconnue que nous signalait Rousseau ; et, le premier, il en a décrit les merveilles. Moins tranchant, moins inascible que son maître, il a, dans le style, quelque chose de l'onction de Fénélon ; et, en le lisant, on l'aime encore plus qu'on ne l'admire. On a dit de lui que c'était le Platon de la France ; mais, pour mériter ce beau titre, il n'a eu besoin que de présenter quelques pages de la partie morale *des Études de la Nature* ; partout ailleurs, c'est l'apologiste aimable de la providence, qui enchante, par ses tableaux, les ames les plus simples comme les plus sublimes. Avant lui, la science de la nature était reléguée dans les bibliothèques, ou cultivée seulement par quelques physiciens : il en a fait la science de tous les hommes ; parce que tous les hommes ont des yeux pour voir et un cœur pour aimer. L'étude de la nature était expliquée dans une langue savante ; il l'a mise à la portée de tous dans le langage le plus simple ; et il s'est élevé, par une éloquence véritable, chaque fois que les objets physiques réveillaient dans son ame des impressions morales.

On a attribué à Buffon et à Linné le goût de l'histoire naturelle qui s'est répandu avec tant de rapidité, en Europe, depuis la fin du dernier siècle et le commencement de celui-ci ; mais je crois qu'en cela on a eu tort, et que la révolution, qui s'est opérée dans les idées à l'égard de cette étude, doit être attribuée a Rousseau et à Bernardin-de-Saint-Pierre. L'étude de la science ne vient guère que quand le cœur a été frappé, et Rousseau et Bernardin-de-Saint-Pierre sont les écrivains du cœur. Ils ont fait aimer la nature que les autres ont appris à mieux voir peut-être ; mais, du moins, faut-il commencer par aimer pour éprouver plus tard le désir de s'instruire. Dans tous les cas, ils ont influé sur notre littérature, de manière à la modifier complétement. Que l'on compare les tableaux bucoliques qu'on admirait il y a un demi-siècle, avec les délicieuses peintures de *Paul et Virginie* ; et l'on verra combien ce petit ouvrage a fait faire de progrès à notre littérature. Nos ancêtres arrivaient avec leur mémoire ou leurs préjugés, et les tableaux de la nature n'entraient

pour rien dans leurs descriptions. Quelques images de la fable, quelques allusions à la féerie étaient tout ce qu'on pouvait offrir de mieux. La réalité ne se montrait point dans les images poëtiques qu'on offrait à un public habitué à se contenter de mensonges rimés avec esprit. Peignait-on les scènes de nos climats, on y appliquait les détails qu'on avait lus dans la description de climats différens; et, au lieu de peindre ce qu'on voyait, on s'amusait à déguiser des plagiats en changeant quelques mots. Je me souviens avoir lu quelque part le portrait que faisait un auteur moderne d'un loup, l'effroi des bergeries. Il le représente les yeux en feu, la langue pendante et se battant les flancs de sa queue. Les deux premiers traits sont justes; mais il est aisé de voir, par le troisième, que l'auteur avait lu, dans nos poëtes, le portrait d'un lion, et que lui-même n'avait jamais vu, ou du moins jamais observé de loups.

C'est à l'apparition des *Études de la Nature* qu'il faut attribuer le changement remarquable qui s'est opéré dans notre littérature. C'est ce livre qui a produit, plus tard, le *Génie du Christianisme*; car il est aisé de voir que les beautés réelles de ce dernier ouvrage sont inspirées par une lecture attentive du premier. Même désir, dans l'un et dans l'autre, de voir partout des causes finales; même attention à représenter les scènes muettes de la nature en harmonie avec les passions humaines. Il n'y a pas jusqu'à la forme qui ne soit souvent la même. Bernardin-de-Saint-Pierre, pour nous donner une idée de la variété des scènes de la nature, s'est essayé à peindre, avec les couleurs qui leur sont propres, deux sites placés sous des climats différens : l'un est un aspect de la Finlande, et l'autre une description de l'Ile-de-France. Son successeur s'est attaché également à peindre deux scènes opposées de la nature, une vue de la mer et un tableau des solitudes du Nouveau-Monde. Je n'oserais assurer que cette poësie descriptive, que nous admirons aujourd'hui dans la littérature étrangère, ne vînt de la même source; mais toujours est-il vrai que nous n'admirons rien, dans la littérature anglaise ou allemande, qui ne soit en harmonie avec ce besoin de réalités que nous a fait sentir, avec tant d'éloquence, l'auteur de *Paul et Virginie*. Byron peut outrer tout

cela, et exciter une admiration peu réfléchie, par ses écarts mêmes; mais l'empire qu'il a usurpé sur l'admiration du sage, il le doit, avant tout, à cette vérité de détails dont la délicieuse pastorale que je viens de citer présente partout les plus charmans modèles. La différence qu'il y a, c'est que Byron, en peignant une nature vraie, y mêle trop souvent des sentimens qui sont exagérés.

Si la poësie, pour émouvoir, a senti le besoin de revenir à la nature; après ceux qui nous apprennent à bien voir et qui sont plus rares qu'on ne pense, nous devons accueillir surtout les auteurs qui nous retracent les tableaux que nous ne pouvons pas admirer chez nous. Nous devons féliciter ces voyageurs qui, de retour dans leur patrie, au lieu de tromper, par quelque roman inutile, la curiosité publique, si facile à satisfaire, offrent à notre littérature, pour la révivifier, les souvenirs poëtiques et les observations naturelles qu'ils ont rapportées des contrées lointaines. Les amis des lettres liront donc avec reconnaissance les scènes nouvelles, et tour à tour simples et imposantes, que leur présente aujourd'hui M. Ferdinand Denis, dans l'ouvrage qui fait le sujet de cet article. M. Denis a senti que ses tableaux offriraient un vaste sujet de réflexions à des lecteurs avides de nouveautés et blâsés sur le passé; mais il a songé aussi, avec raison, que le moraliste observateur s'arrêterait avec délices sur des scènes qui, en lui peignant la variété et la puissance de la nature, lui dévoileraient en même-tems le caractère et les habitudes des peuples que l'histoire et la géographie, jusqu'ici, ne lui avaient fait connaître qu'imparfaitement. Les impressions morales et poëtiques d'un peuple tiennent plus qu'on ne croit à la nature dont il est environné. C'est donc en peignant, dans ses effets, cette nature encore vierge, que nous découvrirons le secret des impressions habituelles des peuples que nous jugions faussement d'après les impressions que nous avions reçues nous-mêmes d'une nature toute différente.

L'ouvrage de M. Denis se recommande par un style pur, analogue au sujet, une grande vérité de détails, et par une peinture exacte des sentimens moraux mis en rapport avec les aspects de la nature. L'auteur an-

nonce, dans sa préface, qu'il s'est proposé pour but, d'offrir à nos poëtes une mine nouvelle, dans laquelle ils pourront puiser. Il nous émeut, nous intéresse lui-même : c'est faire plus qu'il ne promet.

Quelques pages de ce livre rappellent la manière de Bernardin-de-Saint-Pierre ; et, quand on parle d'une manière comme celle-là, c'est dire assez qu'on se rapproche de la nature le plus qu'il est possible. Je citerai surtout le passage suivant, dans lequel l'auteur fait la description du palmier, en indiquant le caractère qu'il donne au paysage.

« De tous ces arbres, le palmier est celui qui » réunit le plus de grâce et de majesté : varié » dans son feuillage comme dans ses productions, » il semble que la nature l'ait destiné à embellir » tous les paysages, en évitant l'uniformité. Tantôt, » il s'élève du sein de la terre comme une gerbe » de verdure, et il protège, de ses palmes, les fleurs » les plus modestes ; tantôt, montant orgueilleusement » dans les airs, il domine sur tous les autres arbres. » Il s'élance avec tant de majesté, que les hommes » l'ont proclamé le roi des forêts. Mais, soit qu'é- » tendant ses branches à plusieurs pieds de la tige, » elles aillent ensuite en diminuant jusqu'au sommet, » de manière à former une tête élégante ; soit que » ces palmes, méritant le nom qui les désigne, » se présentent en forme d'éventail, il réunit les » dons utiles à la beauté ! On le voit croître sur les » rivages solitaires et les montagnes escarpées ; il » orne les plaines les plus fertiles et les rochers les » plus déserts ; il prodigue partout la vie, partout » il nous oblige à la reconnaissance. Les nations » des bords de l'océan devraient lui adresser une » sorte de culte. Combien de fois n'a-t-on point vu » le navigateur se guider sur des groupes de co- » cotiers, éviter les vagues mugissantes, et braver, » en se jouant, l'écueil que ces arbres lui désignaient. » C'est le palmier qui ombrage la cabane du mal- » heureux esclave, et qui lui cache les palais des » despotes de l'Inde. C'est lui, comme l'a dit un » voyageur italien, qui rend égale la table du » riche et celle du pauvre; et nous devons nous

» rappeler, avec M. de Humbolt, que c'est au milieu » de la région des palmes de l'Asie, ou dans les » contrées les plus voisines, que s'est opérée la pre- » mière civilisation. »

Voici comment il peint ailleurs les animaux qui habitent les forêts du Nouveau-Monde :

« Si c'est au lever du soleil que les habitans de » l'air font entendre leur brillant ramage, j'ai remar- » qué fréquemment que les quadrupèdes, dans le » nouveau monde, choisissent l'heure où le jour va » disparaître, pour le saluer par leurs derniers cris. » Ceux que la force et le courage rendent le plus » terribles, semblent alors se réjouir comme s'ils cé- » lébraient leur triomphe sur les victimes qu'ils ont » immolées. Quand le jaguar et le tigre noir pous- » sent leurs rugissemens, ils remplissent la forêt d'un » bruit majestueux, mais qui fait naître l'inquiétude. » Les animaux paisibles, en les entendant, se tai- » sent tout-à-coup, comme s'ils craignaient de mê- » ler leurs voix à ces accens de domination. Si le » vent vient alors à souffler avec plus de violence, » qu'il agite la cime élevée des arbres, qu'il courbe » en mugissant les palmiers, qu'il mêle avec bruit » les festons de lianes, qu'il s'engouffre dans les » sombres profondeurs de ces forêts primitives, il en » sort un murmure si funèbre, les voix du guara, du » cougar et du chat sauvage deviennent tellement ef- » frayantes, que l'admiration disparaît pour faire » place à la terreur. »

Les impressions morales ne sont pas analysées avec moins de talent. Voici la manière dont l'auteur peint la mélancolie de l'européen transporté dans des climats plus doux que le sien et au milieu de merveilles qui diffèrent tant de celles de son pays :

« Cependant, au milieu de ces bocages, sous un » ciel dont rien ne semble devoir altérer la favorable » influence, on ne voit que trop souvent l'Européen » regretter sa patrie, rattacher ses souvenirs aux brillans » végétaux dont il est environné, leur donner des » noms qui lui rappellent et le verger que parcourut » son enfance, et cette prairie ornée de fleurs moins » belles peut-être que celles qui éblouissent ses yeux,

» mais dont il respira le parfum quand son ame s'é-
» veilla pour goûter les charmes de la nature. Son
» cœur, cherchant toujours à tromper ses regards,
» lui fait trouver une heureuse ressemblance dans les
» productions d'une terre étrangère avec celles de la
» contrée chérie qu'il a quittée. Accablé par les re-
» grets, il dit au ciel : Ne te couvriras-tu point de
» nuages, ne feras-tu pas descendre un voile éclatant
» de blancheur sur ces campagnes qui étalent, avec
» orgueil, leur verdure éternelle ? Il dit à la plante
» qui brave l'éclat du soleil : Ne te flétriras-tu ja-
» mais pour me paraître plus belle ? Il dit aux oiseaux :
» Ne célébrerez-vous pas le printems ? vous ignorez
» le bonheur. Mais le soleil poursuit son cours en
» éclairant les mêmes scènes de magnificence ; mais la
» fleur orgueilleuse croît au milieu d'un sol embrâsé,
» les oiseaux ne cessent de répéter les chants qu'ils
» faisaient entendre lorsque le voyageur parut au mi-
» lieu de leurs forêts. Dans son délire, il va quel-
» quefois jusqu'à désirer d'éternels frimas : il se rap-
» pelle que les aquilons soufflent sur les rivages de
» sa patrie, il les demande au ciel avec plus d'ardeur
» peut-être qu'il ne souhaita jamais le printems. »

Ces citations donnent une idée avantageuse du talent descriptif de l'auteur. Néanmoins, un censeur sévère ne le trouverait pas à l'abri de quelques reproches. Il cite trop souvent les autres ; et quelquefois, à l'instant où on a le plus de plaisir à l'entendre lui-même, quelques chapitres sont remplis même de longues citations de M. de Humbolt ou de quelque autre voyageur célèbre. En second lieu la description des bords de la mer n'est pas assez détaillée pour le sujet. Nous nous attendons à admirer, dans les régions équinoxiales, des animaux marins, des insectes très-différens des nôtres ; et souvent ce qu'on en cite se trouve chez nous. Ces observations ne sont pas là pour faire passer la louange, comme ces critiques vulgaires dont on accompagne ordinairement des éloges plus vulgaires encore. Si je reprends quelque chose, ce n'est pas que je n'ose louer sans restrictions ; il est si doux d'admirer, que c'est avec peine que je trouve des défauts dans ce qui me charmait, et ces défauts je ne les cherche jamais : ce sont eux qui

me causent, à mon insçu, une sensation pénible. Pour remplir avec fruit la tâche que s'était proposée l'auteur, il eût fallu des connaissances dont il ne nous a pas donné assez souvent des preuves. Pour imiter Bernardin-de-Saint-Pierre, il eût fallu être naturaliste. Alors on n'eût pas attiré notre attention *sur ce polype semblable à une fleur qui se retire des doigts indiscrets qui viennent de la toucher.* Il n'y a pas un habitant de nos côtes qui ne connaisse l'*actinie*, vulgairement appelée *cul de cheval*, et qui n'ait admiré cent fois en Bretagne ce que l'auteur peint sur les rivages de l'Amérique. Les habitudes du Pagure, connu sous le nom vulgaire de *Bernard-l'Hermite*, ont étonné celui qui est resté toute sa vie sur les rivages de l'Europe aussi bien que celui qui a voyagé entre les Tropiques.

En résumé, si l'ouvrage que nous avons sous les yeux, laisse quelque chose à désirer au savant, il satisfera complétement le littérateur. C'est un ouvrage qui marche avec le siècle, et qui fait passer dans notre littérature un peu de cette sève poëtique que nous admirons chez nos voisins, quand nous oublions que c'est chez nous qu'elle est née. Dans un tems où il y a encore dans les esprits des traces de ce goût futile d'anecdotes et de lieux-communs rimés, dont on se contentait dans le dernier, on doit de la reconnaissance à celui qui, pour émouvoir, n'a besoin que d'être vrai. Ce que, vulgairement, on appelle la vérité ne cause pas toujours de profondes émotions : la faute en est à l'homme qui ne sait ni la goûter ni la présenter aux autres ; mais quand un homme qui sait observer, peint ce qu'il a vu et ce qu'il a senti, les merveilles qu'il retrace, effacent bientôt les brillans mensonges que les autres inventent.

ED. RICHER.

A MON AMI EVARISTE BOULAY-PATY.

Auteur des GRECS, *dithyrambe.*

O ; quel feu dévorant vient embrâser mon âme !
En vain je me débats sous son souffle de flamme,

Il pénètre mon cœur, je ne me connais plus :
Poëte inspirateur, chantre de l'Hellénie,
Est-ce le feu de ton génie
Qui trouble mon esprit et mes sens éperdus ?

Trop de témérité me fit toucher ta lyre.
Au trouble où tu me vois reconnais mon délire !
J'ai voulu te chanter, je cède à mon transport :
Je voudrais à mon tour, dans des vers pleins d'audace,
Effrayer les tyrans par un sublime accord,
Et, sur ta lyre que j'embrasse
Trouver et ta gloire.... et la mort !
Mais la tendre amitié, me couvrant de son aile,
Se montre à mes yeux attendris ;
Elle enchante mon cœur, me sourit et m'appelle :
C'est à sa voix que j'obéis.

Emule de Byron, suis le Dieu qui t'inspire,
Chante la liberté, fais résonner ta lyre,
Fais pâlir le tyran sur son trône indompté.
Et vous, ô musulmans, soyez dans les alarmes :
Les Grecs changent leurs fers en de terribles armes ;
Ils volent aux combats chercher la liberté.

Pachà voluptueux, esclaves janissaires,
Ils vont vous demander les têtes de leurs frères
Que Stamboul voulut voir dans son féroce orgueil.
Canaris de la Grèce a brisé les entraves :
Sur son vaisseau vengeur il vient, avec ses braves,
Du sein des voluptés vous plonger au cercueil.

Il n'était qu'assoupi ce lion invincible ;
Se relevant enfin, plus fier et plus terrible,
Il extermine les tyrans ;
Car, plus prompt que l'éclair qui précède la foudre,
Il va tous vous réduire en poudre.
Le tonnerre a grondé.... tremblez, ô musulmans !

Et toi, jeune aigle, et toi, poursuis ton vol rapide ;
Va dérober aux cieux entre ta serre avide,
Ce luth harmonieux où Pindare a chanté :
Sur ce luth brillant et sonore,
Dont la corde frémit encore,
Fais entendre ces mots : liberté ! liberté !

Du poëte du Nord tu pleuras sur la cendre.
Ton luth audacieux vient de se faire entendre :
Il a chanté la Grèce, il a chanté Byron !
Bien jeune encor couvert de gloire,
Tu vas au temple de mémoire
En traits de feu graver ton nom.

Henri NABOS.

UN RÊVE.

Loin d'un monde trompeur fuyons, ma bien aimée ;
Cherchons quelque rive embaumée
Où l'on ne vit jamais la trace des méchans,
Où l'amour ne soit pas un crime,
Où l'on n'entende pas le cri de la victime
Et le bruit des chars des tyrans.
Qu'est pour nous la patrie, ô moitié de moi-même !
Quand le bonheur a fui sous d'autres cieux ?
Ah ! crois moi, la patrie est aux lieux où l'on aime....
Qu'importe le pays où vivaient nos aïeux !
Dans les champs des Incas, tranquilles, solitaires,
Sous le dôme élégant, des lianes légères
Ensemble nous irons cacher notre bonheur ;
Là, des mortels jaloux je braverai l'empire :
J'aurai des fruits, des fleurs, tes baisers, ton sourire,
Un chaume rustique et ton cœur !

Souvent, auprès de toi, respirant ton haleine,
Mes doigts s'égareront dans tes tresses d'ébène ;
Ou bien, en effleurant mon luth capricieux,
Je te dirai, dans mon délire,
Tout ce que ton souris m'inspire,
Tous les rêves d'amour que je lis dans tes yeux.

Oh ! quel plaisir, le soir, dans notre humble chaumière,
Quand je verrai mon fils, se jouant sur ton sein,
A ses baisers déjà reconnaître sa mère,
Et, lorsque le sommeil fermera sa paupière,
S'endormir sans songer qu'il est un lendemain !

Préparant à l'amour son ame tendre et pure,
Enfant nous l'offrirons au dieu de la nature,
Nous verrons aux vertus son ame se former :
Il ne connaîtra rien des plaisirs de la terre,
Que l'aspect d'un ciel pur, l'élan de la prière,
L'espoir consolateur et le bonheur d'aimer.

Là, près de notre couche, au réveil de l'aurore
Ton jeune fils pour toi viendra prier encore.
Comme un ange, à genoux, les yeux pleins de bonheur,
Souriant à ce ciel où monte sa prière,
Vers le Dieu qu'adore sa mère
Un murmure d'amour sortira de son cœur.....

Mais pourquoi ces pensers, ces espoirs d'un autre âge ?
Les jours d'illusions sont passés sans retour.
Ah ! tandis que le ciel est encor sans nuage,
Cueillons les roses de l'amour.

Le jour succède au jour, notre destin s'achève,
Tandis que nous formons ces songes enchanteurs.
Ah ! tremblons que bientôt les yeux noyés de pleurs,
Nous ne disions : « Encore un rêve !..... »

E. SOUVESTRE.

ÉLÉGIE.

Sous ce feuillage agité doucement,
En paix repose mon enfant.

J'ai répété cent fois à la parque ennemie :
Mon fils, regarde-le, m'entoure de ses bras ;
Il est si jeune encor, recule son trépas ;
La cruelle a soufflé le flambeau de ta vie !

Sous ce feuillage agité doucement,
En paix, repose mon enfant.

A chaque pas ici mes pleurs se renouvellent :
Je vois languir ces fleurs dont tu prenais le soin ;
J'entends tes ramiers qui t'appellent ;
D'une eau plus pure ils ont besoin.
En attendant que sa leçon commence,
Ton perroquet redit ton nom, mais vainement ;
Et, surpris de ta longue absence,
Ton Médor gémit tristement.
Tu ne reviendras plus, quand la feuille nouvelle
Ombragera le saule des vallons,
De la sensible Philomèle
Ecouter les douces chansons.
D'un tendre azur quand le ciel se colore,
Je ne te verrai plus, aux beaux jours du printems,
D'une fauvette adopter les enfans,
Et d'un léger coton protéger leur aurore.
Bercé par le rameau,
Sous l'aile de sa mère,
Couché près de son frère,
Il dort, le jeune oiseau ;
Demain, par ses chants d'allégresse
Il saluera les rayons du matin ;
Et toi, tu dors aussi, mais ta mère, demain,
N'aura de toi nulle caresse.....
Sous ce feuillage, agité doucement,
En paix, repose mon enfant.

Ah, du fond des tombeaux, si ton ombre légère
Venait à s'éveiller à mes tristes accens !
Réponds-moi, je suis là.... j'attends.....
Mais non, tu restes sourd aux plaintes de ta mère.
A demain, adieu, mon enfant,
Jusqu'à demain repose doucement.

EVARISTE VILLAIN.

NE LE DIS PAS.

Tiens, d'un secret je veux t'instruire ;
Mais j'ai peur de l'écho : je parlerai tout bas ;
L'indiscret pourrait le redire ;
Il faut, petit ami, qu'il ne m'entende pas.

Écoute : du rosier la feuille fugitive
Tombe et s'envole en murmurant :
La feuille fait du bruit, je serai moins craintive ;
Le bruit m'a rassurée, et je tremble pourtant.
Qu'un secret fait de mal quand on n'ose l'apprendre !
Il semble qu'un lien l'attache sur le cœur.
Vois ! mon regard te parle, il est plein de douceur :
Dis-moi donc, mon ami, ne peux-tu le comprendre ?
Il était prêt à se trahir,
Le secret que devrait t'expliquer mon silence :
Il s'échappait. Timide en ta présence,
Ma bouche se referme et n'ose plus s'ouvrir.
Bien tendrement la tienne a dit : Je t'aime !
Lorsque ce mot si doux fut prononcé par toi ;
Méchant, c'est mon secret que ta bouche elle-même,
Comme un écho du cœur, t'a révélé pour moi.
Tu le connais, et peut-être parjure,
Un jour, hélas ! tu le décèleras :
Petit ami, je t'en conjure,
Si tu le sais, ne le dis pas.

ÉLISA MERCOEUR.

LE RÉVEIL D'UNE VIERGE.

La cloche matinale et résonne et t'appelle,
Vierge, ne rêve plus un prestige effacé.
Éveille-toi, Nathan de la chapelle,
Plaintive Nataly, déjà s'est balancé.
C'est l'heure où, chaque jour, soulevant ta paupière,
S'ouvrent tes yeux, cet asile des pleurs ;
Quand aux pieds des autels, près de tes jeunes sœurs,
Ta douce voix soupire une prière,
Sur le marbre silencieux,
Incline-toi, vierge timide ;
Dans un calme sacré, fais méditer les cieux
A ton ame pure et candide.

Oh ! ne rappelle pas un souvenir trompeur !
En déchirant le voile des mensonges :
Qu'échappée au séjour des songes,
Ton ame soit un ange au sein du créateur !
Le monde te parut, de loin, comme un orage ;
Tu l'évitas, comme un craintif agneau ;
Et de l'oubli, sur sa funeste image,
Le cloître qui t'enferme a posé le bandeau.

La cloche matinale et résonne et t'appelle ;
Vierge, ne rêve plus un prestige effacé.
Éveille-toi, l'airain de la chapelle,
Plaintive Nataly, déjà s'est balancé.

ÉLISA MERCOEUR.

AGRICULTURE.

2.e *Article.* — *Considérations générales.*

J'ai toujours admiré la facilité avec laquelle les faiseurs de voyages décrivent les pays qu'ils parcourent. Quelques semaines, quelques jours leur suffisent pour tout voir, pour tout connaître. Remarquent-ils un usage particulier à une personne ou à une localité, ils ne manquent pas d'affirmer que cet usage est suivi par tous les habitans. En toute chose ils ne voient et ne décrivent que l'écorce. Ce défaut contribue puissamment à rendre si rares les ouvrages vraiment utiles en ce genre. Pour moi, qui depuis bien des années étudie les mœurs de nos gens de campagnes, j'avoue que j'apprends avec eux chaque jour des choses qui m'avaient échappé jusqu'ici. Cependant, puisque je me suis imposé la tâche de faire une espèce de *statistique agricole* du pays que j'habite, je tiens à la faire consciencieusement : aussi, suis-je souvent arrêté. Je voudrais ne dire que ce qui est vrai, distinguer ce qui est général de ce qui est particulier à quelques cantons ; je voudrais encore ne pas être trop long, etc., etc. Une des choses qui m'embarrasse le plus, c'est le peu d'uniformité qui se fait remarquer dans les usages et dans les manières d'être des habitans les plus voisins. Quelques développemens sur ce sujet ne

seront pas ici déplacés : ils feront connaître les hommes et les choses que je me propose d'étudier.

Notre pays, long-tems séparé de la France, divisé en une infinité de petites seigneuries, était soumis à des juridictions sans nombre. Les lois rurales et leur application variaient suivant que le vassal dépendait de tel ou tel seigneur. Chacun de ces petits souverains avait sa mesure agraire, sa boisselée, son hommée, son journal, etc. etc. Le même défaut d'uniformité existait pour les mesures de capacité : il y avait presque autant de boisseaux différens que de paroisses. Ces habitudes, par un laps de tems considérable, s'étaient profondément enracinées : trop d'intérêts protégeaient leur existence. Vainement l'article 263 de la Coutume de Bretagne, portait que la seule mesure agraire reconnue dans la province, serait le journal de 80 cordes carrées, et la corde de 24 pieds linéaires, les préjugés de localités avaient fait négliger l'exécution de cette sage disposition.

La révolution, qui seule a réellement effectué d'une manière absolue la réunion de la Bretagne à la France, en nous imposant à tous le même code et les mêmes lois, n'a cependant pas pu triompher de notre obstination ; elle n'a point réussi à implanter chez nous les nouvelles mesures métriques : presque partout elles sont ignorées ou peu suivies. Le tems pourra seul introduire l'uniformité si désirable en cette partie. Jusques-là, il faut savoir que la mesure agraire, usitée dans telle commune, vaut tant de gaules d'un certain nombre de pieds de roi, et diffère en cela de telle autre mesure qui ne vaut que tant de gaules d'un nombre différent de pieds ; il faut également savoir que le boisseau de telle commune, est de tant à l'hectolitre, etc., etc. Combien de contestations naissent de toute cette complication.

Les mesures agraires les plus généralement usitées sont :

1.° *Le grand journal de Bretagne* : c'est l'ancienne mesure légale. Il contient, comme nous l'avons dit plus haut, 80 cordes ; chaque corde, étant un carré de 24 pieds de côté. Le journal est donc de 46080 pieds carrés ; et vaut, en mesure métrique, 48 ares 62 mètres. Cette mesure, sans être exclusivement

employée, est connue partout. Dans certains cantons on divise le journal en 4 boisselées de 20 cordes.

2.° *La boisselée Nantaise.* Elle contient 60 gaules, de 7 pieds 1/2 linéaires. Il serait difficile de rien imaginer de plus bizarre que cette mesure, et de plus gênant dans les calculs : chaque gaule fournit 56 pieds 1/4 carrés; ce qui porte la boisselée à 3375 pieds carrés. Il faut, pour valoir un journal, 13 boisselées 39 gaules 11 pieds et 1/4 carrés. La boisselée nantaise égale 3 ares 56 mètres : cette mesure est en usage dans les communes de Saint-Sébastien, Haute et Basse-Goulaine, Vertou, Rezé, Bouguenais, Saint-Donatien, Sainte-Luce, et autres communes qui avoisinent Nantes.

3.° *L'hommée Nantaise.* Elle est usitée dans les mêmes lieux. Elle se compose de 75 des mêmes gaules que la boisselée Nantaise. Elle sert à la mesure des vignes : sa contenance est de 4218 pieds 3/4 carrés; ce qui revient à 4 ares 45 mètres. Un grand journal de Bretagne vaut 10 hommées 69 gaules 11 pieds 1/4 carrés.

4.° *La boisselée de Clisson.* La gaule, qui entre dans sa composition, est de 10 pieds linéaires ou 100 pieds carrés. La boisselée de Clisson contient 60 de ces gaules ou 6000 pieds carrés; en nouvelles mesures elle vaut 6 ares 33 mètres. Sept boisselées 40 gaules 80 pieds carrés, valent un journal de Bretagne. Cette mesure est usitée dans les communes de Clisson, Saint-Fiacre, Monnières, etc. Dans les mêmes localités, le journal de vigne est aussi de 60 gaules de 10 pieds.

Il serait trop long et trop fastidieux pour nos lecteurs, de préciser toutes les mesures agraires usitées dans ce département. Plusieurs petits traités spéciaux, en forme de tables, ont été publiés sur ce sujet.

La complication qui existe entre les mesures, se fait également remarquer sur beaucoup d'autres objets.

L'époque de l'entrée en jouissance des biens ruraux est, pour les uns, la Toussaint; pour d'autres, la Saint-Martin, Noël, la Saint-Georges, la Saint-Jean, la Saint Michel, etc. Partout le fermier est astreint à faire les réparations dites locatives; mais il est peu de communes où, sous cette dénomination, on entende la même chose.

Dans quelques localités, pour renvoyer son fermier,

il est d'usage de le prévenir 3 mois à l'avance : le fermier est, de son côté, soumis à la même obligation quand il veut quitter sa ferme. Ailleurs, cette formalité n'est pas nécessaire, ou bien l'époque pour la remplir, n'est pas la même.

Les haies si multipliées pour séparer les propriétés, donnent aussi lieu à des contestations sans nombre, à cause de la diversité des usages locaux. Dans certains cantons, le propriétaire de la haie possède au-delà, une largeur de 3 pieds ; dans d'autres, les haies n'emportent après elles que 2 pieds 1/2, que 18 pouces, qu'un trait de pelle, qu'une *sabotée*. Il est fréquent de voir établir une différence entre les cas où l'aubépine est plantée droite ou bien couchée.

Tous ces usages si variés résultent immédiatement des différentes jurisprudences que suivaient les nombreux tribunaux des seigneurs. Le code civil a bien établi des règles générales ; mais, en renvoyant la décision de presque toutes les contestations rurales aux usages des lieux, il a contribué à perpétuer, jusqu'à un certain point, cette confusion. L'absence d'un code rural, qui règle d'une manière fixe et uniforme tout ce qui tient à cette matière, est sentie vivement. Tous les propriétaires le désirent pour faire cesser l'embarras des justiciables et des tribunaux. Espérons qu'enfin nous aurons le bonheur de le voir paraître.

Si, des choses, nous passons aux personnes, nous rencontrons les mêmes différences, suivant les localités. Les habitans de la rive gauche de la Loire ont des manières et un costume bien différens de ceux de l'autre rive. Plus voisins du Poitou et de l'Anjou, ils ont beaucoup de rapports avec ces pays.

Dans les cantons les plus rapprochés de Nantes, ils se vêtissent d'étoffes de laine, de couleur bleue ou brun clair : plus en tirant vers l'Anjou, le gris fer est la couleur qu'ils affectionnent. Sur la rive droite, l'étoffe de laine brune ou noire (couleur naturelle de la brebis) est seule adoptée. En avançant vers le centre de la Bretagne, l'habit de toile écrue est le plus en usage. Presque partout le chapeau rond a remplacé le chapeau à trois cornes. Si ce dernier est encore porté par quelques vieillards, ils forment le bien petit

nombre. La culotte à braguette avec la guêtre couvrant le sabot, a fait place aux pantalons à larges raies de couleurs tranchantes. L'habit à basques et à grandes poches ne se voit plus guères que les jours de noces ou de grandes cérémonies ; une veste ronde plus commode et moins embarrassante le remplace avec avantage. Les habitans de Guerande et des communes voisines ont un costume particulier : il suffit pour les isoler des autres habitans et pour attester leur origine étrangère.

Les femmes adoptent, en général, pour leurs vêtemens, la couleur de ceux des hommes. Un liseret de couleur la plus tranchée relève la finesse de leur taille. Mais la partie importante de leur toilette est la coiffure. C'est là qu'elles mettent le plus de recherche. La coiffe haute, la caline, le burgos, la coiffe platte sont les plus usités.

Plusieurs des costumes de notre pays sont très-agréables et même pittoresques : ils ne manquent, pour la plupart, ni de grâce ni d'élégance. L'affection que l'on porte aux couleurs tranchantes donne lieu à des contrastes remarquables. Il est à désirer que quelqu'un de nos peintres entreprenne la collection complète des costumes divers en usage dans le département : ce serait un travail neuf, intéressant et qui serait long-tems vrai, vu le peu d'amour qu'on a chez nous pour le changement.

A toutes ces différences, il faut en ajouter une autre qui frappe au premier abord, je veux parler de l'accent et de la prononciation. Il existe à ce sujet si peu de ressemblance entre les patois des diverses localités, que, bien que le français soit la seule langue du pays, il arrive souvent que deux habitans de communes assez rapprochées ont de la peine à s'entendre. Souvent un homme est étranger à deux lieues de chez lui. Il me serait facile de citer ici un grand nombre de mots dont la prononciation est vicieuse dans plusieurs cantons; mais cela présenterait peu d'intérêt. Il faudra peut-être des siècles pour que ces différences s'effacent. Elles proviennent du peu de relations qui existaient autrefois entre les gens qui n'étaient pas voisins immédiats et vassaux du même seigneur. Quoiqu'on ait augmenté le nombre des foires et des marchés, et qu'on ait rendu les communications

plus faciles ; à l'exception des environs de Nantes, le goût casanier des habitans reste fortement prononcé. Rarement un fermier d'une commune va-t-il s'établir dans une autre : les plus petits voyages leur font peur (1).

C'est sans doute à la rareté des déplacemens, autant qu'à la bonté de leur cœur, qu'il faut attribuer l'esprit hospitalier de nos habitans de la campagne. Ils se font, en effet, remarquer par leur générosité envers les voyageurs. Arrive-t-il un étranger dans une ferme, pour peu qu'il soit connu, on l'accueille, on l'admet à la table commune ; de là, on le conduit au cellier, le vin coule dans le grand *pichet* (2), le maître boit le premier à la santé de l'arrivant, celui-ci boit après, puis le pichet fait la ronde et chacun s'en donne à discrétion. Je serais embarrassé de dire lequel commettrait la plus grande impolitesse, de celui qui refuserait de boire, ou de celui qui se dispenserait d'inviter à le faire.

Dans nos villages, toutes les transactions se font en buvant. Dans les assemblées et dans les foires, aucun marché ne se conclut sans que l'acheteur ne conduise le vendeur au cabaret. Là, on marchande, on discute à grand bruit. Est-on d'accord, on se frappe avec force mutuellement dans la main : ce signe vaut un acte. Il est rare qu'une convention qui a été, comme on dit, *bien arrosée*, soit rompue. Le coupable serait montré au doigt et perdrait toute confiance. Il faut en convenir, il est peu de pays où l'ivrognerie soit un vice plus commun que chez nous. Autant nos paysans sont sobres sur le manger, autant ils aiment à boire outre mesure. Ils affectionnent surtout le vin doux : c'est un grand bonheur pour celui qui peut dire s'être enivré le premier avec du vin nouveau.

Ce goût pour l'ivrognerie peut, en partie, s'attribuer au peu d'instruction répandue dans nos campagnes,

---

(1) Il y a quelques années que, m'étant égaré dans les chemins de traverse des environs de Clisson, je demandai à un vieillard la route de Nantes. Il l'ignorait, n'ayant jamais fait ce voyage.

J'ai, chez moi, une servante née dans le Loroux, et qui y avait toujours demeuré. Elle n'était jamais allée à Nantes, à 30 ans, quand elle entra à mon service.

(2) Sorte de pot de terre de grandeur variable.

Fort peu d'habitans savent lire et signer. C'est une marque de science insigne que de savoir assez bien lire pour porter un livre à la messe : celui-là est réputé *très-savant*, et il n'y a guère que quelques jeunes gens qui soient dans ce cas. La croyance aux sortiléges et aux sorciers est générale ; partout, on les redoute. Il est peu de paysans qui n'aient à citer des visions ou des apparitions dont ils ont été les témoins.

Cette ignorance générale doit peu surprendre, quand on saura que les moyens d'instruction sont presque nuls, qu'il n'y a pas d'école dans le plus grand nombre des communes, et que celles qui existent sont peu suivies. Aussi, il est malheureusement vrai de dire que l'impulsion vers l'instruction, si générale dans le reste de la France, s'est peu fait sentir dans nos campagnes. Il est juste cependant d'excepter les environs de Nantes qui, par leurs fréquentes relations avec cette ville, commencent à jouir d'une amélioration sensible.

U.

NÉCROLOGIE BRETONNE.

RAPATEL.

Les lecteurs du *Lycée Armoricain* auront sans doute été surpris que ce journal ait laissé écouler un tems aussi long, sans parler d'un ingénieur distingué, qui a rendu tant de services à notre département. Mais on voudra bien excuser ses rédacteurs, lorsque l'on connaîtra les raisons qui les ont fait différer à retracer ses actions généreuses et bienfaisantes. Ils avaient demandé des renseignemens exacts sur les principales circonstances de sa vie, et ces renseignemens ont été vainement attendus. Ils se borneront donc ici à faire part au public de ce qu'ils ont pu se procurer.

M. Rapatel, ingénieur en chef de première classe au corps royal des ponts et chaussées, chevalier de la Légion-d'Honneur et membre de la Société Académique de Nantes, naquit à Rennes, en l'année 1769. Son père, qui était docteur en médecine, jouissait

de beaucoup de réputation dans son art, et a laissé des souvenirs honorables dans la ville où il l'exerçait. Outre celui dont nous parlons ici, il avait eu plusieurs enfans qui se sont tous distingués et se distinguent encore, les uns dans la partie militaire, où ils occupent des places éminentes, les autres dans la partie civile, où ils exercent des fonctions non moins élevées.

M. Rapatel entra encore jeune dans le corps des ponts et chaussées auquel il a consacré tous les instans de sa vie. Toutes ses pensées, tous ses travaux ont été dirigés vers les importantes fonctions qui lui étaient confiées. Ses grands talens et son grand zèle bien connus de ses chefs étaient cause qu'on l'employait dans les opérations les plus difficiles, et il s'en acquittait toujours à la satisfaction générale. Ses travaux dans la Belgique et dans plusieurs départemens de la France en sont une preuve incontestable ; mais je me bornerai à parler de ceux qu'il a exécutés dans celui de la Loire-Inférieure.

C'est sur ses plans qu'ont été construites les tours placées sur les écueils qui embarrassent le lit de la Loire à son embouchure, et qui en rendent la navigation difficile. C'est à lui que nous devons ce beau phare, commencé en 1820 et terminé en 1821, sur un banc de rochers situé à l'entrée de ce fleuve, et sur lequel venaient se perdre beaucoup de navires. Des miroirs réflecteurs se font apercevoir à plus de 10 lieues en mer, et avertissent les vaisseaux du danger qui les menace. La construction de la Tour du Four (c'est ainsi qu'on appelle ce phare) a présenté de grandes difficultés que M. Rapatel a su vaincre avec la plus grande habileté. La Société Académique de Nantes a jugé cet ouvrage si utile et si bien exécuté, qu'elle a proposé une médaille d'or pour la meilleure production en vers destinée à le célébrer. Nous pensons que les concurrens sauront joindre à l'éloge de cet ouvrage celui de l'auteur.

M. Rapatel n'était pas seulement chargé de l'administration des travaux du département de la Loire-Inférieure, mais on lui avait encore confié la direction du canal de Nantes à Brest. Il en a fait les plans

et les devis estimatifs ; et c'est dans ces travaux continuels et les veilles qu'ils exigeaient, qu'il a contracté le germe de la maladie qui l'a conduit au tombeau.

Membre de la Société Académique de Nantes dès le moment de sa réorganisation, il faisait partie depuis plusieurs années de son comité central. Présentait-on à cette société quelque machine nouvelle, quelques objets d'art nouveaux, M. Rapatel était toujours chargé de les examiner et d'en faire son rapport. Ces rapports qu'il savait rendre clairs et précis, entraînaient toujours l'assentiment de ses collègues : on les trouve consignés dans les procès-verbaux. La douceur de son caractère, son désir bien connu d'obliger lui faisaient autant d'amis qu'il y avait de personnes qui le connaissaient. Sa belle ame se montrait toujours à découvert dans ses actions et dans ses paroles. Lorsqu'il était obligé de refuser ce qu'on lui demandait, il le faisait toujours avec tant de bonté et faisait toujours si bien sentir la nécessité de son refus, qu'on se retirait satisfait et qu'on ne l'en estimait pas moins. Lorsqu'un homme de lettres avait besoin de renseignemens sur ce qui était de son ressort, il s'empressait de les communiquer, et il le faisait avec tant de désintéressement, qu'il ne voulait pas qu'on en parlât. La mort l'a enlevé le 8 mai dernier à ses amis et à sa famille désolée, dont il faisait en tout le bonheur ; car ses vertus domestiques surpassaient encore celles qu'il montrait dans la société. Toute la ville a pleuré à ses obsèques ; et M. Thomine, président de la Société Académique, a prononcé sur sa tombe un discours très-touchant dans lequel il a été l'interprète de tous ses collègues.

J. LE BOYER.

DIALOGUE.

ENTRE UN ARISTARQUE ET UN ORATEUR.

Pour nous intéresser, en un mot pour nous plaire,
Donnez plus d'étendue, *Ariste*, à vos discours.
— J'aime bien mieux qu'on les trouve trop courts,
Que de se plaindre du contraire.

BLANCHARD DE LA MUSSE.

ONZIÈME NOTE SUR L'ITALIE. (1)

A Naples. — Vue générale du golphe et de la ville. — Églises, catacombes, cathédrale, liquéfaction du sang de Saint-Janvier.

Quel affreux tumulte règne dans cette rue de Tolède, où nous logeons à Naples ! Le mouvement des équipages à livrées, des carioles baroques, des flots de peuple déguenillé, des processions bizarres, des porteurs glapissans, des marchands demi-stationnaires ou ambulans, excède celui qu'on trouve à Londres et à Paris. Le bruit y est surtout plus retentissant. Dix fois, dans la matinée, nous nous précipitons aux croisées, croyant qu'une sédition vient d'éclater; et nous nous retirons confus de vérifier qu'il ne s'agit que d'un simple marché entre un [illegible] et un marchand de limonade, ou d'une offre empressée de service à un étranger nouvellement débarqué. Les choses les plus ordinaires ne se passent qu'à grands cris accompagnés de gesticulations si animées qu'on peut qualifier de dévergondées.

Est-ce donc là cette douce et molle Campanie, si harmonieusement chantée par les poëtes; cette belle Ausonia où tous les sens doivent se fondre dans une voluptueuse langueur ? Oui, si nous contemplons le ciel azuré et serein qui se plonge dans le plus gracieux horizon; ou si nous ouvrons nos poumons à l'air pur et léger qu'embaume une brise parfumée. Non, si nous portons nos regards sur les êtres étiques, basanés et turbulens que le vent africain semble avoir imprudemment jetés sur ce brillant rivage. On a dit que c'était un Eden habité par des démons. Nous confirmons provisoirement ce jugement, nous abstenant toutefois de l'étendre au monde élégant, instruit et policé que recèlent sans doute les palais qui nous environnent.

La première semaine que nous passons à Naples ne peut être employée aux excursions lointaines, que nous brûlons cependant de faire : il faut que nous commencions par nous reconnaître dans la ville elle-même. C'est à la vérité la moins piquante des investigations,

(1) Voyez les pages 73, 163, 249, 369, 436 et 545 du 5.e volume du *Lycée*; 124, 260, 302 et 484 du 6.e volume.

toutes les grandes cités de l'Europe ayant une apparence générale de similitude qui tempère l'originalité dont les voyageurs sont avides; mais nous tâcherons de ne nous arrêter qu'à ce qui est caractéristique du pays.

La syrène *Parthenope* fut la fondatrice de Naples. Les Titans y soutinrent leur guerre impie contre les dieux. L'Achéron et les Champs-Elysées étaient connus dans la campagne voisine. La Sybille y rendait des oracles. — Voilà pour les mythologues.

Diomède et d'autres guerriers grecs vinrent s'établir dans la Campanie peu après la prise de Troie. Comme dans la Grèce-mère, des républiques agitées succédèrent, dans la Grèce engendrée, aux monarchies héroïques. Naples, une de ces républiques, partageait les vicissitudes communes quand les Romains l'envahirent avec toute la partie méridionale de la péninsule. — Dès-lors, les événemens prennent un caractère plus historiques; mais Naples et ses environs ne figurent dans les annales que par l'attrait des plaisirs qui y appelaient les opulens maîtres du monde.

Les Hérules ont renversé le faible Augustule et règnent dans Rome; les Goths les ont remplacés; cependant, les Césars de Byzance conservent encore Naples et la Grande-Grèce. Ce sont les Lombards qui, fondant le duché de Bénévent, y réunissent l'antique Parthenope. Elle conserve quelques droits municipaux, tandis que la Pouille et la Calabre, faiblement soumises aux empereurs grecs, offrent leurs rivages aux descentes des Arabes. Sarrasins, Lombards, Grecs, nationaux, tout se déchire, lorsqu'en l'an 1003 apparaissent quarante aventuriers normands qui revenaient de la Terre-Sainte et qui réalisent les prodiges qu'on ne croirait trouver que dans les fables de la chevalerie errante.

Les Normands ont fondé un royaume sur les débris des états qui avaient invoqué leur valeur; et, pour consolider leur usurpation, ils font de leur couronne un hommage féodal au Saint-Siége qui ne craint pas de l'agréer. Le mariage de Constance, petite-fille des Roger et des Tancrède, fait passer le trône dans la maison de Souabe, qui tenait d'ailleurs en Allemagne le sceptre de Charlemagne. — C'est une ère d'accroissement et de splendeur pour Naples que chérissait Frédéric II, l'ami

des arts; c'est aussi le tems des débats les plus vifs entre les empereurs et les papes.

Ceux-ci, à cette époque, exerçaient réellement le droit de délier les peuples du serment de fidélité et de disposer des couronnes. Urbain IV gratifia de celle de Naples le frère de Saint-Louis, Charles-d'Anjou, qui dut la conquérir et qui ternit sa noble origine, comme la gloire de ses armes, en faisant périr sur l'échafaud le jeune Conradin de Souabe, son compétiteur légitime, tombé entre ses mains.

Dès le XIII.e siècle, la maison de France fournit donc une de ses branches pour régner dans ces contrées. Les princes Angevins perdent la Sicile, détruisent les priviléges qu'avait conservés Naples, mais en même tems ils embellissent la capitale et fortifient son port. Tandis que plusieurs d'entre eux s'illustrent par des vertus, deux princesses se distinguent par des crimes: ce sont les deux Jeannes; la première (1), étranglée par son cousin Durazzo de Hongrie qui usurpe; la seconde, flétrie par ses débauches et qui, à défaut de postérité, appelle à sa succession le frère de notre Charles V, chef de la 2.e maison d'Anjou.

En vain la deuxième maison d'Anjou veut profiter des dispositions de Jeanne. Alphonse d'Arragon transmet le royaume qu'il a conquis sur elle à son bâtard Ferdinand I.er Les nouveaux princes d'Anjou ne font que des tentatives malheureuses, ils sont réduits à traîner un vain titre, qu'ils finissent par céder, avec la Provence, à notre Roi Louis XI.

C'est cette cession qui donne lieu aux expéditions françaises de Charles VIII et de Louis XII. Elles sont fécondes en beaux faits d'armes, mais stériles en résultats politiques. La couronne d'Arragon a été réunie à celle de Castille; toutes deux, avec la moitié de l'Europe, passent sur la tête de Charles-Quint; et, pendant un siècle et demi, Naples n'est qu'une vice-royauté de Madrid.

La sanglante guerre de la succession de Charles II procure le trône d'Espagne au petit-fils de Louis XIV, à Philippe V, qui doit cependant renoncer aux Deux-

(1) C'est celle-ci qui vendit Avignon aux Papes.

Siciles pour lui et pour sa primogéniture. Naples affranchie des vice-rois, reçoit alors, dans la personne du second fils de Philippe, la troisième branche des Bourbons, aujourd'hui représentée par le roi régnant Ferdinand V. Cette dynastie ne compte encore que trois générations.

Cependant, les coalitions formées contre la république française ont fourni à celle-ci l'occasion de porter ses armes et ses principes en Italie; Naples, dont le général Championnet a fait la conquête, s'érige en république *Parthenopéenne*; mais la durée n'en est qu'éphémère: il faut les succès de Napoléon pour que, d'abord Joseph, ensuite Murat, puissent se faire reconnaître par les princes de l'Europe comme possesseurs du sceptre napolitain.

Les événemens de 1814 et 1815 surviennent: l'aventureux Murat, qui pouvait se placer dans la catégorie de Bernadotte, se compromet follement; il perd sa couronne, tente en vain de la recouvrer, et tombe aux mains de Ferdinand V, revenu dans sa capitale. Le caractère royal dont il avait été revêtu ne pouvant plus, dans ce siècle funeste aux couronnes, mettre ses jours à l'abri, il est sacrifié au repos des peuples, et sans façon arquebusé.

Ce mémorandum des principaux événemens historiques, était nécessaire pour donner un degré d'intérêt de plus aux lieux qui leur ont servi de théâtre, et que nous sommes appelés à parcourir. Il faut même, puisque nous en trouverons encore des traces, que nous disions un mot de la révolution qui vient à peine d'être éteinte, et dont la vue des canons autrichiens sur les places de la ville, nous signale à chaque instant l'importance.

Quoique l'Italie ait presque toujours obéi à des gouvernemens absolus, la fièvre des principes démocratiques y avait néanmoins pénétré, comme en tant d'autres pays. L'association des *carbonari* travaillait sourdement, depuis longues années, à l'application de ces principes. Au mois de juillet 1820, quelques régimens napolitains, au sein desquels se nourrissait le carbonarisme, entrèrent en insurrection, furent secondés par les adeptes non militaires qui entraînèrent l'aveugle masse du peuple, et obtinrent du roi que l'état

serait désormais régi par une constitution semblable à celle qu'avaient établie les cortez d'Espagne. Ferdinand V jura fidélité à cette constitution ; son fils, le duc de Calabre, s'en déclara le défenseur ; le parlement constitutionnel s'assembla, et tout eut une apparence d'accord entre la cour et la nation. Cependant la Russie, l'Autriche et la Prusse, effrayées de ce mouvement national, trop défavorable aux bases monarchiques, avaient résolu de le comprimer. Cette résolution fut notifiée au roi, qui avait été mandé à Laybach et qui y donna les mains. Une armée autrichienne pénétra dans l'état de Naples, dissippa promptement les forces constitutionnelles, occupa la capitale et les places fortes du royaume, remit aux mains de Ferdinand ce pouvoir absolu, auquel il avait renoncé neuf mois auparavant, et les défenseurs de la constitution jurée, sauf le duc de Calabre et quelques individus privilégiés, furent poursuivis criminellement. — Ainsi s'est terminée cette révolution, qui a été si funeste à tant de napolitains modérés, par l'égarement où les avait jetés l'adhésion de la cour, manifestée par les démonstrations les plus entraînantes. « Pourquoi, disent-ils, le roi ne » résista-t-il pas par un simple acte d'inertie qui nous » eut éclairés sur ses intentions ? Pourquoi de la du» plicité de la part de nos princes dans une aussi grave » circonstance ? Pourquoi déclarer qu'on mourra à » notre tête pour la défense du nouvel ordre de choses ? » Qu'une guerre civile eût été le résultat d'une con» duite plus loyale, on nous eût vus fidèles défenseurs » des Bourbons contre les insurgés, franchement re» jetés par l'autorité légitime. Aujourd'hui, victimes » des paroles royales, nous gémissons douloureusement » dans les fers ! — Si la foi et la vérité étaient bannies » du reste du monde, elles devraient se retrouver dans » la bouche des rois. » C'est un roi de France qui l'a dit.

Naples n'a jamais eu de souverains nationaux. Des dominateurs de toutes sortes, romains, grecs, lombards, sarrasins, normands, allemands, hongrois, français, espagnols y ont successivement commandé ; attirés par un sol riche, par un climat doux et par une nature curieuse. Nous trouverons des traces de cette bigarrure dans ce que nous avons à visiter.

Nous nous rendons d'abord au port. A peine a-t-il 1200 pieds de développement sur chacun de ses côtés; aussi, le trouvons-nous encombré par un seul vaisseau de ligne, deux frégates et 120 à 150 chebecks et tartanes de commerce. Deux jetées sont destinées à le garantir à l'ouest et au sud-ouest; mais, l'entrée qui les sépare ayant près de 400 pieds, nous voyons, par un vent médiocre, les bâtimens s'entrechoquer cruellement. Le grand môle est dû à Charles II, de la première maison d'Anjou; la tour élevée, sur laquelle brille le phare, est une reconstruction du tems des Philippe d'Espagne. Ce sont de fort beaux ouvrages. Un autre petit phare marque l'entrée même du port, de sorte qu'on peut y pénétrer de nuit.

Des mariniers, aux yeux vifs et aux manières obséquieuses, sont réunis sur le môle, et proposent aux étrangers leurs jolies barques pour la promenade. Dans leurs momens de repos, on les voit groupés autour d'un déclamateur qui leur récite les vers de l'Arioste, en les accompagnant de ses commentaires. Il s'empare de l'attention de ses auditeurs, et cherche à exciter leur admiration pour Orlando ou pour Rinaldo; il parle avec enthousiasme de celui des deux héros qu'il affectionne le plus, il en exalte le mérite aux dépens de l'autre, jusqu'à ce qu'un assistant indigné, prenant la défense de ce dernier, s'en constitue le champion. Alors, s'engage une discussion animée; la troupe se divise en *Orlandistes* et en *Rinaldistes*; chaque parti préconise par des citations, ou par des improvisations, le guerrier qu'il préfère, et il n'est pas rare, dit-on, que le débat finisse par une rixe, et par des coups. — Telle est l'ardente sensibilité de ces peuples méridionaux, pour ce qui tient à la poésie et à l'imagination.

Nous cédons volontiers aux invitations de ces gondoliers dramatiques, pour faire, dans leurs barques, des courses sur la rade; nous y revenons souvent, car on ne peut se rassasier du coup-d'œil délicieux qu'elle présente. *Vedi Napoli e poi muori*: voir Naples et mourir, dit le proverbe; en parcourir le golfe et vivre pour y retourner encore, disons-nous plus volontiers.

La côte sinueuse de *Portici*, de *Pompeia*, de *Ca-*

Castellamare et de *Vico*, au sud-est, est couronnée par les montagnes qui vont se lier aux Abruzze. Au-dessus de ces villes, à trois lieues de l'œil seulement, se détache le *Vésuve* avec ses deux cîmes, celle de la *Somma* et celle du cratère; phénomène de tous les jours et tous les jours nouveau. L'éruption de l'an dernier, qui projettait les cendres jusque dans les rues de la capitale, a produit une immense échancrure dans le cône qui s'est affaissé et qui ne ressemble pas aux gravures que nous en avons. On distingue les traces des épanchemens de lave qui ont coulé jusqu'au bord de la mer; on frémit pour *Portici*, pour *Torre del Greco*, et pour les élégans villages qui se mirent dans le golfe; on reconnaît le point du rivage où Pline débarqua, et devint victime de la catastrophe qui ensevelit *Herculanum* et *Pompeia*. Nous irons, sans doute, examiner de plus près, et la bouche du volcan, qui donne aujourd'hui peu de fumée, et les lieux célèbres qui ont été exhumés de ses flancs: en ce moment, nous nous contentons de l'esquisse. — Le cap qui termine si pittoresquement l'arc que forme la côte, est celui de *Sorrente*, *Sorrente* qui vit naître le Tasse, l'honneur de l'Italie!

Trois îles aux couleurs azurées, aux formes vaporeuses, et distantes de sept à huit lieues, conduisent l'œil du cap *Sorrente* à la pointe du *Pausilippé*, qui clot à l'ouest le golfe de Naples, et même au cap *Misenne*, si l'on s'avance un peu en mer; ce sont *Caprée*, célèbre par ses délices et par les débauches de Tibère; *Ischia* aux beaux vignobles, couverte de villas et séjour d'été des Napolitains opulens; *Procida*, aimée des chasseurs, qui semble encore chercher le continent dont elle a été séparée par quelque catastrophe. La mer, sans limites, qui sépare ces îles, reçoit à l'horizon la courbe des cieux et marie au charme des points de vue rapprochés le sentiment pénétrant de l'immensité. Les vaisseaux, comme des génies ailés, la sillonnent en tous sens; les plus voisins de l'œil se balançent noblement sur la vague, enveloppés de leurs voiles gonflés, tandis que les plus éloignés glissent comme des fantômes dans l'espace.

Si nous portons nos regards sur la ville, nous en saisissons le splendide amphithéâtre.

Un bas promontoire sert de point de départ à l'ouest. Le *château de l'Œuf*, flanqué de ses vieilles tours normandes, y est assis. Nous le considérons comme le cénotaphe des Césars d'occident; en nous rappelant que Romulus-Augustule y fut relégué par son vainqueur Odoacre, exil plus doux que celui de Sainte-Hélène, s'il y a toutefois des douceurs pour qui a perdu une couronne. Le palais moderne, qui touche presque à cette prison d'état, est celui de la duchesse Floridia, épouse du roi, comme la marquise de Maintenon l'était de Louis XIV. La princesse y accueille les arts et y réunit une cour élégante; cueillant ainsi les fraîches roses de la royauté, sans se blesser aux épines, puisqu'elle n'est point chargée du titre politique. Ce rapprochement de l'antiquité, du moyen âge et des mœurs de nos jours est assez piquant.

Au-dessus du *château de l'Œuf* règne la colline de *Pizzo-Falcone*, jadis couverte par les jardins de Lucullus, aujourd'hui occupée par un palais, par une caserne et par plusieurs couvens; le tout juché sur de hautes arcades qui rappellent les grands travaux de maçonnerie des Romains. — La tour du phare se détache, au jour, des constructions qui sont au fond du port; mais, à la nuit, son feu se confond avec les lumières de la ville: il faudrait qu'il fût intermittent pour être mieux reconnu.

Plus, à droite, le palais des souverains déploie son immense façade à deux étages, ornée de trois ordres superposés. Les rois, depuis Charles d'Anjou, habitaient l'antique forteresse voisine qui conserve la dénomination de *Château-Neuf;* mais les vice-rois espagnols, plus exigeants, se firent construire le palais actuel qui a plus d'étendue que de bon goût. La cour y réside et n'en sort jamais qu'avec un grand appareil de gardes; en cas d'émeute, elle peut gagner secrétement le rivage, en traversant la *Darse*, bassin artificiel autour duquel sont placés l'arsenal et la fonderie de canons. Le palais est avisagé à une grande place un peu tumultueuse; il est aussi privé de jardins; mais de la façade latérale on jouit du point de vue du golfe et du Vésuve; ce qui est un fort beau dédommagement. L'église de Saint-Ferdinand, ornée d'une coupole médiocre, et le théâtre

Saint-Charles, si célèbre en Europe; sont comme des dépendances de la résidence royale.

En se portant vers l'est, l'œil, suivant le contour de la plage, voit s'élever jusqu'aux deux tiers de la hauteur des montagnes l'amas des palais, des temples et des habitations où doit circuler la majeure partie d'une population de 400 mille ames. De distance en distance il se régularise en lignes horizontales comme les galeries d'un théâtre. Toutes les maisons paraissent vastes, mais aucun monument ne marque d'une manière forte au milieu de cet ensemble, dont, par conséquent, nulle partie ne faiblit. — L'ermitage des *Camaldules* couronne l'une des sommités; le redoutable *château Saint-Elme* étend sur l'autre ses nombreux bastions.

Le château *Saint-Elme* ou *Saint-Erme* est une forteresse établie par les princes espagnols pour contenir les habitans dans le devoir, plutôt que pour les défendre: on n'en parle qu'avec un accent de terreur. Nous inviterons, cependant, tous les étrangers à y monter pour y prendre le véritable panorama de Naples. Les maisons particulières, à terrasses plates, sans toits, et sur lesquelles les familles napolitaines se plaisent à respirer le frais, se pressent entre les édifices publics, ne laissant, en général, entre elles que des rues fort étroites, tortueuses et pavées d'une lave noirâtre; mais, en même tems, elles présentent, considérées à vue d'oiseau, un aspect tout à fait oriental. Ces terrasses, qui jusqu'à présent n'ont pu convenir qu'aux climats secs, sont, çà et là, entremêlées de petits dômes de terre, quelquefois revêtus de faïence coloriée à la manière des habitations de la Syrie: ces décorations contribuent à donner à la ville le caractère arabe.

Il faut maintenant doubler le promontoire du *château de l'Œuf* et pénétrer dans la cavité occidentale du golfe. La barque s'approche de la rive de *Morgelina*. Le *mont Pausilippe* s'offre aux yeux, couvert de ses jolies rampes ornées de treilles et d'orangers. La belle chartreuse de Saint-Martin s'offre dignement à mi-côte. Le *château Saint-Elme* domine de nouveau l'amphithéâtre; celui de *l'Œuf* en termine l'arc, qui va mourir dans la mer; au-delà s'aperçoit le sommet du Vésuve.

On prend terre à la *Chiaia*, long débarcadaire ra-

fraîchi par les brises et recherché pour sa salubrité. Une rangée de palais court parallèlement au quai : c'est là que les gens riches aiment à habiter. Une promenade publique, peut-être la plus agréable de l'Europe, la *Villa Reale*, règne sur mille toises de longueur et attire à toute heure à la *Chiaia* les nationaux comme les étrangers. Des allées d'acacia et d'yeuses, des bosquets de myrte et de lauriers incités à la végétation par des fontaines, des bancs solitaires, ou des asiles ombragés d'où l'on a de charmans aperçus sur la rade, un peuple de statues de prix, au milieu desquelles se distingue le célèbre groupe antique de Dircée, connu sous le nom de *Taureau de Farnèse*, des femmes parées, des cafés élégans, telles sont les séductions de la *Villa Reale*. Nous aimons surtout à y prendre place sur la plate-forme demi-circulaire qui s'avance dans la mer : les vagues viennent en caresser le pied après s'être harmonieusement rompues sur le galet qu'elles ont rencontré ; et, si la nuit approche, les barques de pêcheurs, garnies de leurs fanaux, se croisant en tous sens, rendent resplendissans les flots dont l'illumination vient se confondre avec celle de la ville.

Nous nous sommes donné plusieurs fois le plaisir de ces promenades sur le golfe, plaisir dont la description des lieux peut réveiller le souvenir chez celui qui la trace, mais qui ne saurait être communiqué à tout autre. Nous nous proposons bien d'en renouveler les occasions, avides que nous sommes des jouissances qu'elles procurent, soit à la brillante clarté du jour, soit à la douce lueur du crépuscule, soit même au moment des ténèbres, les illuminations alors vacillantes, les chants lointains, le bruit cadencé des rames, les formes fantastiques des masses obscures, le recueillement, la fraîcheur, l'atmosphère parfumée donnant à la scène un charme tout poétique. — Que serait-ce, si le Vésuve venait alors à lancer ses gerbes de feu ! mais il est muet en ce moment.

La visite des temples est un des premiers devoirs des voyageurs, soit pour y rendre des actions de graces et y nourrir leur piété, soit pour y apprécier l'état des

arts. Des trois cents églises de Naples, douze à quinze ont été offertes à notre examen et nous ont peu satisfaites comme morceaux d'architecture. Peu d'entre elles ont une étendue remarquable. Si, dans quelques-unes, on rencontre des tableaux du Dominicain, de l'Espagnolet et de Luc Jordan, dans la plupart on est choqué par un genre de décorations lourd et maniéré; il s'y trouve bien autant et plus de dorures qu'à Rome; mais ce n'est plus le beau style de la capitale des arts. Le voisinage des deux villes rendrait plus étonnante cette sorte de dégénération dans l'une d'elles, si l'on ne savait que, pour le plus grand nombre des monumens de Naples, les inspirations venaient d'Espagne et non de l'Italie. — Nous nous dispenserons d'entrer dans de plus grands détails; nous nous contenterons de parler des deux églises consacrées au patron vénéré des Napolitains, à Saint-Janvier, l'illustre évêque de Bénévent.

A *Saint-Janvier-des-Pauvres*, où sont les *Catacombes*, nous avons été appelés à de sérieuses méditations; à la cathédrale archiépiscopale, placée aussi sous l'invocation du même saint, et qui se glorifie de posséder ses ossemens et son sang, notre curiosité seule a été excitée.

Une épaisse forêt couvrait, il y a seize siècles, la partie de la montagne sur laquelle est assise aujourd'hui la partie septentrionale de la ville. D'immenses carrières y avaient antérieurement été creusées dans un tuf volcanique assez dur, qui fournissait des matériaux aux constructions. Les excavations y divergent en tous sens et offrent, dans leurs nombreux détours, une sorte de labyrinthe dangereux, dans lequel on pénètre avec des torches qui écartent l'obscurité plutôt qu'elles ne projettent la clarté. C'est dans ces carrières, qui ont reçu le nom de *Catacombes* et qui se lient à l'église plus moderne de *Saint-Janvier-des-Pauvres*, que les premiers chrétiens persécutés se rassemblaient secrètement pour célébrer leurs saints mystères avec quelque sécurité; c'est là que, bravant les édits des souverains de ce monde, pour obéir aux lois du souverain de tous les mondes, les pasteurs, déguisés comme nous les avons vus de nos jours, venaient prêcher la morale évangélique, consoler les confesseurs, et raffermir dans la voie de vérité ceux

dont la crainte des supplices pouvait affaiblir la foi. C'est là qu'ils recueillaient les dépouilles mortelles des courageux qui s'étaient élevés au ciel la palme du martyr à la main. Les tems héroïques du christianisme y réapparaissent tout entiers avec l'enthousiasme qu'il nourrissait alors, par sa pureté, par sa sublime simplicité et par le besoin qu'avait la génération d'un nouveau système religieux, complément actif du spiritualisme spéculatif des écoles philosophiques.

Les galeries ont de 15 à 20 pieds d'élévation, et 18 de largeur : il ne faut pas leur comparer les étroits corridors des catacombes de Rome ; elles pénètrent d'ailleurs de plusieurs milles dans le sein de la montagne. Nous en avons visité deux qui sont au-dessus l'une de l'autre ; il y en a une troisième dans laquelle des éboulemens, causés par les tremblemens de terre, ne permettent pas d'entrer. Elles ont pour ornemens, de droite et de gauche, des rangées de sépulcres taillés dans le roc et supposés l'ouvrage des premiers fidèles. Des ossemens sans nombre y reposent encore : les guides les considèrent, peut-être un peu légèrement, comme étant tous des reliques de saints. Quoi qu'il en soit, les morts se pressent les uns contre les autres : tout le tuf est criblé d'alvéoles de 4 à 6 pieds, comme le gateau d'une ruche ; à peine les cloisons de séparation, réservées dans la pierre même, ont-elles 3 ou 4 pouces d'épaisseur. Il y a des cryptes pour les enfans, il y en a pour les grandes personnes, il y en a pour les lévites. Ceux-ci, ne devant plus jamais quitter le lieu saint auquel ils s'étaient consacrés, sont rangés autour des parois intérieures d'une vaste caverne, dans laquelle on trouve toutes les dispositions d'une église dont l'antiquité remonterait au-delà du IV.e siècle. Ne cherchez, dans cette basilique, placée au centre de galeries funéraires, ni les marbres, ni les pilastres, ni les sculptures, ni les dorures des temples modernes ; mais reconnaissez-y, quoique taillés grossièrement à la pointe du ciseau, le chœur, la nef, le jubé, le baptistère, la sacristie, la niche où se plaçait la lampe, jusqu'à celle où se déposait l'eau bénite, enfin, tout ce qui caractérise les églises catholiques du moyen âge et de nos jours.

Quelques peintures sans art en décorent certaines parties ; elles représentent les mêmes sujets pieux que la liturgie autorise aujourd'hui : Jésus-Christ au Calvaire, l'enfant divin entre Joseph et Marie, de saints personnages distingués par une auréole, et un fragment dans lequel on peut déchiffrer un crucifiement.

A la vue de ces vestiges qui attestent l'antiquité du culte actuel, les récits des premiers écrivains chrétiens, ainsi que ceux des Justin, des Tertulien, des Origène qui s'y réfèrent, devraient, ce nous semble, prendre un caractère d'authenticité dignes de l'attention des dénégateurs de la venue du Christ. Ils remontent à des tems peu éloignés de son apparition. Les controversistes, sur les faits comme sur les doctrines, n'étaient alors ni plus rares ni moins savans qu'aujourd'hui. Si tous les événemens de la Judée n'avaient été que des fables, y aurait-il eu moyen d'en exposer des témoignages, non pas seulement symboliques, mais directs comme ceux que nous voyons ici ? A côté des affirmations des imposteurs, n'aurions-nous pas vu s'élever des dénégations positives ? Or, il n'y en a point de telles dans les premiers siècles quant aux actes du drame ; il n'y a de dissidences que sur des interprétations dogmatiques qui confirment elles-mêmes l'existence des faits qui y donnent lieu, et le silence de quelques historiens livrés à de grands intérêts politiques qui ont absorbé leur attention, ne saurait prouver contre des événemens dont ils ne se sont pas occupés.

Nous sommes revenus plusieurs fois sur les preuves que peuvent fournir quelques monumens négligés, à l'appui de l'histoire du christianisme, parce que nous en avons constamment été frappés. Au milieu des catacombes de Naples, sans oser émettre une opinion sur certains prodiges que ces monumens ne retracent pas, sans nous ériger en juges de l'usage qui a été fait ultérieurement de la doctrine évangélique ; nous nous sentons de nouveau convaincus qu'il a été impossible aux écrivains qui l'ont répandue de tromper leurs contemporains sur l'existence et sur les principaux faits de la vie de leur saint inspirateur, et nous reconnaissons sans peine, au fond des rites observés de nos jours,

le même culte que pratiquèrent les presque contemporains des Apôtres.

Nous éprouvons plus d'embarras qu'aux catacombes, quand, à l'occasion de notre visite à l'église métropolitaine, nous avons à parler de la liquéfaction du sang de Saint-Janvier, à laquelle nous avons assisté le 19 septembre. — Nous respectons les pratiques populaires qui entretiennent la piété, ou qui y préparent; nous ne nous défendons pas d'un certain penchant à admettre des effets dits surnaturels, ou à causes inconnues; et, cependant, pourquoi sommes-nous restés froids à cette solennité qui ravissait de joie l'église, la cour, les magistrats et le peuple? Pourquoi cette tendance offensante à soupçonner un mensonge? Pourquoi ce sentiment de pitié à la vue du grave ecclésiastique chargé de montrer le miracle? Oserons-nous taxer d'imposteurs ce prélat, ces lévites, officiant en présence du Dieu de vérité? Cette situation nous bouleverse. Nous appelons à notre esprit tous les motifs qui doivent humilier notre fragile raison, nous prions avec ferveur pour étouffer le scandale dans nos ames; et nous nous dépitons contre nous-mêmes de ne pas partager cette foi que le Tout-Puissant dispense d'après des lois dont il s'est réservé le mystère. — Dans cette perplexité, nous nous bornerons à l'exposé bien véridique et sans commentaires de ce qui s'est passé sous nos yeux.

Dès la veille de la solennité, nous avions été conduits à la cathédrale qui en est le théâtre. Nous y avions vu un édifice tudesque assez vaste; orné de beaux autels et de peintures précieuses. On nous y avait montré le tombeau de Charles d'Anjou, celui du terrible Innocent IV, et le curieux baptistère qui porte des bas-reliefs bachiques. Nous avions été introduits dans la riche chapelle du Saint protecteur de Naples, encombrée de trésors qu'on estime à cinq millions de francs. La tête du martyr et deux phioles remplies de son sang reposaient sur l'autel dans des reliquaires éclatans.

A notre arrivée, le lendemain, une foule considérable et assez peu recueillie, occupait l'église et nous poussait dans ses ondulations. Un officier nous y ayant

découverts, nous en avait tirés pour nous placer dans le chœur, au milieu des autorités et des étrangers de distinction : nous étions parfaitement placés pour tout apercevoir.

Pendant que l'archevêque célébrait la messe qu'accompagnait une brillante symphonie, un chanoine montait de tems en tems à l'autel et y prenait le reliquaire de cristal dans lequel sont placées d'une manière mobile les deux ampoules qui renferment le sang de Saint-Janvier : la chaleur de ses mains ne me paraissait pas pouvoir pénétrer jusqu'à celui-ci. Il descendait au milieu de la foule ; et, à l'aide d'une bougie, il montrait à chacun, en tournant le reliquaire de haut en bas, que le sang y était en caillots durcis. Chaque fidèle baisait respectueusement le cristal, mais après en avoir très-attentivement considéré l'intérieur. Les ampoules nous ayant été présentées, interposées entre la lumière et l'œil, nous avons très-nettement reconnu que la matière rouge était solide.

L'office se continuait, et le miracle ne s'opérait pas. Des signes d'impatience se manifestaient. Nous étions prévenus que les retards donnaient parfois occasion à des excès de la part du peuple. Une vieille femme, à l'air insensé, avait pénétré au milieu du chœur ; et, sans égard pour ce qui s'y passait, dirigeait à pleine voix vers la tête du saint des discours injurieux et décousus : nous étions près de concevoir des allarmes. Enfin, vers l'*Agnus Dei*, l'opération a commencé à réussir dans les mains du prêtre qui, depuis vingt minutes, se tenait franchement dans la nef, assiégé par des curieux qui le serraient de trop près pour qu'il lui fût possible de substituer un reliquaire à un autre. Le corps solide enfermé dans l'une des deux ampoules s'est amolli, puis liquéfié sur les bords ; de proche en proche on s'est dit emphatiquement *è fato ! è fato !* c'est fait ! c'est fait ! et dès-lors peu d'assistans se sont occupés du reste de la messe. Chacun se précipitait autour de l'ecclésiastique pour examiner l'amollissement des caillots. J'ai fait comme les autres quand il s'est approché de nous : je crois avoir vu des traces de fluidité. Pressé et poussé par mes voisins, et retenu par une discrétion qui limitait mon examen, je n'ose

cependant garantir la complète liquéfaction sur mon honneur ; mais comme tous ceux qui m'entouraient affirmaient qu'ils la reconnaissaient distinctement, je n'hésite pas à la prendre pour constante.

L'office s'étant terminé sans que personne y fît attention, l'archevêque, ses officiers et ses chanoines s'étant retirés processionnellement dans la sacristie, les femmes se sont mises à glapir des cantiques en patois napolitain, et le canon des forts s'est fait entendre pour annoncer à la ville que son Saint protecteur lui était toujours favorable. Tout a pris le caractère de la joie. Les flots de peuple, sans cesse renouvelés, affluaient autour du lévite qui, porteur des deux ampoules, se prêtait complaisamment au désir, manifesté par chacun, de vérifier l'accomplissement du prodige. Nous avons soigneusement observé les physionomies avant et après la vérification ; et, à l'expression peinte sur chaque figure, nous n'avons pu douter qu'il se fût opéré un changement notable dans l'une des deux fioles, puisqu'il existait pour point de comparaison, l'autre fiole dans laquelle le sang doit rester concret.

Tel est le récit simple et fidèle que nous avons promis de cette grande cérémonie religieuse, sur laquelle nous nous interdirons toute réflexions.

Le miracle se renouvelle trois fois par an, en mai, en septembre, et en décembre ; il paraît n'avoir jamais manqué. Il laissa pendant quelques instans le peuple en suspens lors de l'entrée des Français avec le général Championnet, mais ce ne fut qu'une hésitation. Sous le règne de Murat il a également toujours réussi. Malgré ces motifs de sécurité, on voit les Napolitains, dans les rues, s'offrir avec vivacité des félicitations mutuelles, comme si le pays venait de recevoir une faveur inattendue. L'expression de cette allégresse universelle bruyamment manifestée, accroît le brouhaha de Naples et donne lieu à un tableau animé, curieux pour les étrangers.

CORRESPONDANCE.

VOYAGE DE NANTES A ANGERS.

J'allai respirer sur les côteaux printanniers les baumes de la résurrection, et je reconquis en trois aurores la vigueur et la beauté.
(*Tristan le Voyageur.*)

A Madame la Jeune Moraliste.

Une année entière s'est éloignée du cercle étroit de vos destinées, depuis que vos dédains me prêtèrent un appui généreux pour accuser hautement la frivole insouciance d'une jeunesse provinciale, qui méconnait les besoins du siècle, et sa tendance positive vers une philosophie méditative et régénératrice.

Il vous souvient, Madame, d'un certain voyage à Clisson, dans lequel mes sensations les plus chères furent cruellement froissées par le contact des habitudes sociales et des abus d'une indépendance désordonnée qui désenchantent la vie morale et troublent l'intimité de l'ame avec la nature.

Depuis cette funeste expérience, repliant toutes mes affections en moi-même, je m'étais réfugié au sein d'une retraite paisible, située sur les bords du fleuve majestueux qui ceint les flancs de votre cité. J'aimais à suivre, d'un œil hardi, sa course sinueuse et vagabonde; j'aimais à traverser en idée, d'un vol rapide, ses rives pittoresques et embaumées. Ce désir inquiet qui, au matin de la vie, précipite l'homme loin du sol de la patrie, pesait sur tout mon être.... Un soir, en repassant les premiers chants de *Child-Harold*, je résolus de m'élancer, au lever de l'aurore, en pélerin voyageur, sur l'esquif léger qui transportait, chaque jour, une foule empressée des

bords de la Loire aux rives de la Maine.... L'aube parut; je me précipitai hors de ma couche solitaire, au tintement prolongé d'une cloche matinale, et j'accourus vers le rivage, n'ayant pour compagnon que mon *album* et les chants sublimes du barde breton unique. Mais, hélas! ce noble fils de l'indépendance était bien heureux de pouvoir, sur sa lyre sonore, faire entendre ses poëtiques adieux! Je voulus, à son exemple, saluer la terre natale, prête à fuir devant moi: les cris des passagers, les juremens des matelots, étouffèrent mes accens, et éteignirent mon enthousiasme naissant. Spectateur obligé et immobile de cette scène tumultueuse, je sentis, dans ce moment, que si rien ne parlait à l'ame, tout ébranlait mon être matériel.

Enfin, un murmure sourd et prolongé succède à ces clameurs bruyantes; la cloche s'arrête dans les airs.... Ainsi que la colonne ardente, précurseur des feux volcaniques, du sein du navire d'épais tourbillons de fumée se lèvent et refluent vers la rive qu'ils semblent dérober à mes regards, comme pour adoucir l'amertume des regrets. Ainsi, m'écriai-je, l'homme que tourmente son avenir, s'envole, enchanté, vers un horizon inconnu, et sur la réalité des souvenirs jette le voile léger de l'illusion.... Ainsi.... une voix qui fredonnait près de moi une ariette d'opéra-comique, m'empêche de finir ma période; je me retourne, et je me vois au milieu d'un groupe de dames enveloppées dans leurs mantes, sous lesquelles brillaient des regards vifs et malins. Leurs cavaliers voltigeaient autour d'elles, en causant avec familiarité. Quelles sont donc ces belles inconnues? me demandai-je: peut-être en est-il une parmi elles qui comprendra le langage de l'ame! En m'approchant d'une jolie brune, qui paraissait méditer profondément, je hasardai cette exclamation: Quelle matinée suave et brillante! comme les premiers rayons du jour semblent se jouer avec la vapeur diaphane qui s'exhale de la terre! — Ah! ne me parlez pas d'aurore et de vapeur, Monsieur, s'écria la jeune dame; cela gâte horriblement la voix; je suis sûre que j'aurai deux notes de moins en arrivant à Angers. — Mais, répondis-je un peu stu-

péfait, la nature.... — Ah! la nature, répliqua un de mes voisins, en imitant le fat de la *Belle Fermière*, j'aime la nature, mais pas de si bon matin....

Je demeurai court.... et prêtai un instant l'oreille aux conversations de mes compagnons de voyage. Le croiriez-vous, Madame, je me trouvais au milieu des chanteurs et des cantatrices de l'opéra du théâtre de Nantes, qui allaient remplacer à Angers les acteurs de la comédie.

Dieu! que vais-je devenir? Ici, on fit aux éclats; là, on chante des fragmens d'ariette; plus loin, on lit tout haut les brochures des pièces nouvelles mises à l'étude; les laborieux repassent leurs rôles, tandis que, derrière moi, le groupe féminin des choristes s'entretient avec une volubilité éclatante; quelques basses-tailles descendent au restaurat pour donner du ton à leur estomac, et les premiers sujets répondent aux complimens des habitués, ou entrent avec eux en discussion, tandis qu'un autre groupe entoure un jeune homme arrivé de Paris depuis peu et qui fait l'analyse et détaille les costumes du nouvel opéra de l'Odéon. Au milieu de ces conversations bruyantes j'étais resté immobile et rêveur. Mon air mystérieux intriguait une de ces dames, qui me demanda ce que je pensais du nouveau ballet donné au Grand-Théâtre. Le plus beau spectacle pour moi, lui répondis-je, est celui de la nature; tout le factice éblouissant de la scène ne vaut pas à mes yeux la simplicité vraie d'un site agreste et romantique. — Monsieur n'aime pas le spectacle, à ce que je vois, reprend ma belle questionneuse, encore tout étourdie de mon exclamation. Monsieur n'aime pas le spectacle, ajoute un abonné, voilà qui est extraordinaire; comment peut-on vivre sans spectacle?... Et tous les artistes et les amateurs me regardent avec étonnement et, je crois, même avec dédain.

Hélas! pendant que je faisais ces observations, notre belle cité disparaissait à mes regards, les coteaux de la Loire découvraient leurs cimes verdoyantes, l'esquif longeait la vaste prairie de Mauves et glissait rapidement à travers des îles désertes, Archipel armoricain. En vain ai-je fui ma société tumultueuse et folâtre, plus loin je me trouve au milieu d'une troupe de campagnards, de commerçans, de marchands de vin, qui

parlent agriculture, discutent sur la qualité des vignobles environnans, ou sur les résultats de la dernière foire d'Angers. Ce langage mesquin et barbare arrête à chaque instant les nobles élans de mon imagination. Déjà nous avons dépassé l'*île aux Loups*, le *hameau de la Chapelle et Thouaré*; les tours de notre majestueuse cathédrale se dessinent encore au loin dans les airs; je salue le *plateau de Guy*, l'*île de Rhé*. Mais quel colosse altier vient frapper mes yeux? Quelle est cette tour qui surgit menaçante au milieu de ces toits de chaume? Voilà l'asile formidable des preux du XIV.e siècle. Sur ces créneaux solitaires les accens lugubres de la guerre se mêlaient aux sinistres croassemens de l'orfraie, et le bruit retentissant des armes a interrompu le silence de la vallée..... Salut, tour d'Oudon!.... Ah! si les pâles reflets de la lune éclairaient ta masse jaunissante, il me semblerait voir les ombres de tes illustres habitans! Là, m'apparaîtrait le vaillant sire Geoffroy d'Oudon, rentrant blessé à mort dans son castel, et porté sur un brancard par ses frères d'armes éplorés, dont la lueur fugitive des flambeaux revèle la physionomie livide et ensanglantée; ou bien j'assisterais aux fêtes pompeuses qui célèbrent l'union de la noble suzeraine de ce gothique manoir avec le magnanime Alain de Châteaugiron. De nombreux troubadours entourent la table du festin, et sur leur mandore harmonieuse chantent des lais joyeux en l'honneur des deux époux.....

Eh! Monsieur, où diable voyez-vous tout cela, s'écria un vieux bourgeois qui m'écoutait la bouche béante. En parlant d'Oudon on ne cite que des seigneurs déloyaux qui faisaient les pirates et confisquaient les barques des marchands à leur profit, et deux honnêtes successeurs de ces flibustiers qui occupaient leurs loisirs à battre de la fausse monnaie. . . . — Dieu! repliquai-je à demi-voix, en interrompant mon interlocuteur, quelles froides réflexions, quand une pensée dominante plane sur ce monument séculaire. — Je vous comprends, reprit tout bas un de mes voisins en me serrant la main; vous méditez la démolition de cette vieille masse. J'ai fait dernièrement une fort jolie spéculation sur un château du XV.e siècle. . . . . Soudain je retirai

ma main en frémissant : mon sang se glaçait devant les idées déstructives du vandale moderne, qui voulait envahir tous nos souvenirs.....

Mais la tour a disparu, me voilà transporté au sein d'un vallon pittoresque, dont l'aspect est sombre et mélancolique. C'est du milieu de ces masses de verdure, de ces arbres épais, que s'élevait l'imposante demeure des grands vassaux de la couronne, ou la flèche hardie de l'église abbatiale. C'est là que les cris de guerre des soldats et des chevaliers succédaient aux gais refrains des gentes bachelettes, ou aux romances plaintives des tendres chatelaines ; c'est ici que le troubadour de Liré, l'aimable du Bellay, célébra dans des vers naïfs les bords enchanteurs de la Loire. Moi seul, au sein de la foule insouciante et désœuvrée, je puis comprendre tous les charmes du paysage. Ici, on parle spéculation, engrais ; là, on raconte les anecdotes du jour. Les bateliers s'injurient en passant près de nous, et des jeunes gens font retentir à mes oreilles le chœur de *Robin-des-Bois*. Comment rêver à son aise au milieu de ce mélange confus et barbare !...

O prestiges enivrans d'une belle nature ! Toutes ces contrariétés ont été effacées par l'image enchanteresse qui s'entrouvre devant moi, à travers les halliers et les arbustes qui ombragent la rive : je vois s'avancer l'arche d'un pont gothique ; plus loin, sur le sommet d'un coteau, le lierre serpente à travers les ruines d'un castel écroulé ; des plantes sauvages et la mousse légère ont recouvert ces longs débris qui dorment sur la poussière : je reconnais la majestueuse demeure des hauts et puissans seigneurs de Chantoceau..... Cédant à un enthousiasme guerrier, j'ai relevé ces nobles murailles : je crois voir une innombrable armée entourer l'enceinte formidable ; les clairons résonnent, le bruit des armes retentit ; au sommet d'une tour qu'ébranlent les efforts des assiégeans, une héroïne apparaît, sur son sein elle presse ses deux augustes enfans, sa voix encourage les vassaux armés ; mais l'étendard ennemi flotte sur les remparts, les cris de *victoire* ! sont répétés au loin par les échos, un royal prisonnier voit briser ses chaînes, le château s'abyme au milieu des flammes avec ses généreux défenseurs, et l'armée vic-

torieuse défile, sur ce pont, au son des instrumens belliqueux. — Un moment, un moment, Monsieur, me dit tout à coup un ancien professeur de belles-lettres, que diable ! n'altérez pas ainsi l'histoire avec vos peintures boursoufflées ; dites-donc tout bonnement que les assiégeans rasèrent ce château après avoir délivré le duc Jean VI, prisonnier de la douairière de Penthièvre ; et ce pont, sur lequel vous faites de votre autorité privée défiler votre armée victorieuse, n'avait été construit que pour rançonner les malheureux voyageurs. — Eh ! Monsieur, qu'est-ce que la froide exactitude d'un compilateur glacé, près des images entraînantes d'un poëte historien : le siége de Troie n'eut fourni au premier qu'un amas de notes arides ; Homère y trouva l'œuvre immortelle du génie..... Laissez-moi (dis-je encore à mon érudit, qui voulait à toute force me raconter la grande querelle de Montfort et de Charles-de-Blois), il ne me faut point de récits, mais des images !... Soudain, on signala Ancenis, et je repris mon enthousiasme.

Je vais donc la revoir, cette cité antique, avec son château fort, et ses triples murailles assiégées tant de fois par les souverains de la France ?..... Eh ! quoi ce n'est que cette petite ville ! Quel changement !..... Ces habitans qui bordent le rivage, sont-ils les descendans du vaillant maréchal de Rieux, et ces femmes doivent-elles leur origine aux femmes samnites, si barbares dans leur ivresse. — Que parlez-vous de femmes samnites, c'est bien ici, ma foi, qu'il faut chercher leur trace. Je vais prouver, au premier jour, que c'était décidément à... — Eh ! de grâce, Monsieur, laissez-moi mon illusion, ne voyez-vous pas le bateau qui amène vers nous les nouveaux voyageurs..... Hélas ! les descendans du maréchal de Rieux ne sont que d'honnêtes marchands, et les enfans des femmes samnites, de lourdes campagnardes ! Le charme s'évanouit devant cette triste réalité !.....

Mais je n'étais pas au bout de mes tribulations : voulais-je décorer d'un titre pompeux les objets que j'apercevais, on me nommait soudain le château des *Quatre-Barbes*, l'île des *Sabots*. L'imagination la plus poëtique aurait reculé devant ces dénominations triviales. Je résolus donc de méditer *à parte*, pour éviter les fâ-

cheux et les mauvais plaisans. Toutefois, arrivé devant Varades, je ne pus retenir une longue période, dans laquelle je vantai le calme des champs, la richesse de ces bords fleuris, le bonheur héréditaire de ses habitans, et les souvenirs doux et imposans que révélaient ces coteaux, séjour des anciens preux. A peine avais-je fini mon élégie improvisée, que je vis les regards sévères de trois vieux campagnards, au teint basané, au front cicatrisé, s'arrêter sur moi, d'un air mécontent et sinistre. — Que parlez-vous de calme, de richesses, de doux souvenirs, dit l'un d'eux, quand les traces sanglantes d'une guerre affreuse sont encore empreintes sur ce rivage, et que sont les petits combats à outrance des anciens preux, comparés à la lutte épouvantable qui a anéanti les enfans du XVIII.e siècle. Tous les souvenirs des tems écoulés doivent se taire devant les grandes catastrophes de nos contemporains. Ici, tout parle de leurs actions héroïques, de leur effroyable souffrance; devant vous apparaît Saint-Florent. A ce nom, ne vous semble-t-il pas voir l'ombre magnanime du vertueux Bonchamp, se soulever de son lit de mort et ressaisir le dernier souffle de sa vie, pour sauver cinq mille Français dévoués au carnage; les feux de l'incendie se sont propagés sur toute cette rive, et c'est sur cette terre malheureuse et hospitalière, que des milliers de proscrits vinrent chercher un abri pour reposer leur tête.....

Je gardai un morne silence! Cette éloquente et énergique apostrophe m'avait péniblement frappé au cœur; et, en levant les yeux, j'aperçus mon interlocuteur qui se détournait pour essuyer une larme.

Revenu un peu de ma douloureuse rêverie, je jetai mes regards en arrière: l'église de la Marillais me montrait son dôme séculaire. Adoptant alors la tradition, qui fait remonter la construction de cet édifice aux premiers tems du christianisme, je voulus établir une comparaison brillante entre le culte druidique, les dieux du paganisme et la religion des premiers chrétiens; mais ne voilà-t-il pas que trois ou quatres vieilles femmes, me prouvèrent, tout en me traitant d'impie, que les plus grands souvenirs attachés à cette église devaient être les miracles qui s'y étaient si long-tems opérés, miracles qui attiraient les fidèles

de toutes les provinces environnantes. Pour me convaincre, elles allaient me faire l'énumération de toutes ces merveilles, lorsqu'elles signalèrent le tombeau de Saint-Moron au pied du coteau de Saint-Florent. Ce fut un nouveau sujet de triomphe pour mes trois antagonistes femelles qui, aidées du professeur, me racontèrent aussi l'histoire du disciple de Saint-Martin enterré dans ce lieu. Heureusement qu'elles débarquèrent à Ingrande. Là, il me fallut écouter une petite dissertation historique sur l'illustration de cet ancien boulevard de l'Anjou, pendant qu'un agronome me vantait la qualité des vins de Montrelais, que nous venions de quitter. Nous passâmes bientôt devant Champtocé, qui fut jadis habité par des princes, et dont les autorités maintenant sont en sabots.

Mais quelle agréable surprise pour moi, Madame, lorsqu'en longeant deux îles qui coupent le lit de la Loire, j'appris qu'elles s'appelaient l'*Ile du Désert* et *de l'Orfraie*. Voilà des noms véritablement poëtiques! et non loin de là s'élève une haute colline qui doit ressembler au mont Sauvage. Ses flancs noirs sont déchirés par des espèces de Cyclopes. C'était enfin, pour parler franchement, une mine de houille. Mon professeur s'écria : voici *Mont-Jean*! Puis il ajouta, d'un ton grave et doctoral, *Mons Jani*. J'adoptai religieusement cette étimologie respectable; et, soudain, appercevant quelques débris, je crus avoir fait une découverte importante, et je lui répondis avec enthousiasme que je reconnaissais les ruines du temple de *Janus*. — Non pas, répondit-il, ce sont les murs d'un château incendié pendant la révolution; mais les fondemens du temple de Janus reposent sous terre, en ce lieu même; ce que je pourrais prouver envers et contre tous..... Je demeurerai un peu confus de ma méprise; aussi, je gardai le silence quand mon *cicerone* me montra la fontaine Sainte Maurille, près Chalonne, consacrée, selon lui, au culte druidique. Au lieu d'un druide, nous reçûmes à Chalonne, un garde-chasse; et, plus loin, de pauvres blanchisseuses remplaçaient les augustes princesses habitantes de Fontevrault.

Ces îles nombreuses qui nous entourent furent le refuge des farouches Normands. J'aurais pu me lancer

dans la mythologie des enfans du Nord; mais l'île Behuard attira toute mon attention. Ce séjour, éminemment romantique, évoquait autour de moi mille prestiges enchanteurs comme autant d'ombres fantasmagoriques. Là, des traditions merveilleuses, d'anciens monumens, des images révérées, fourniraient à une tête, bien organisée, le sujet d'un poëme original, sublime...., et déjà j'en ai créé le premier chant, en regardant, d'un air distrait, l'emplacement du camp de César et la jonction de la Loire avec la Maine. Les noms du *château d'Angers*, de la *Tour du Diable*, arrivaient confusément à mon oreille; j'étais lancé dans le vague infini de l'idéal, quand une forte secousse me fit retomber dans le monde physique. Je levai les yeux : nous étions devant la ville d'Angers. Une foule de curieux garnissait les quais. Alors, le tumulte recommença. Je me trouvai au milieu d'un groupe de choristes, qui essayait de fredonner quelques chœurs du *Maçon* et de *Fernand-Cortez*. Il me fallut descendre en cette compagnie, et j'entendis des amateurs qui assuraient que j'étais un premier coryphée.

. . . . . .

Voici, Madame, de quelle manière s'est terminé un voyage qui me promettait tant d'ineffables voluptés, et vous jugerez de ce que j'ai dû souffrir, vous surtout, Madame, qui auriez partagé, j'en suis certain, toutes mes émotions.

Puissiez-vous, en accueillant ce récit fidèle, vous joindre à moi, pour communiquer à la génération naissante une noble impulsion vers les idées dominantes. Puisse-t-elle se pénétrer de cette grande vérité, que notre siècle est essentiellement sérieux et triste, et que cette frivolité, trop long-tems l'indigne apanage de notre nation, doit céder aux révélations de l'ame et de la nature.

J'ai l'honneur d'être, etc.

ADOLPHE B.

Pour copie conforme,

LA JEUNE MORALISTE.

LES MARTYRS DE SOULI,
OU L'ÉPIRE MODERNE,

TRAGÉDIE EN 5 ACTES,

PAR M. NÉPOMUCÈNE-LOUIS LEMERCIER. (1)

Vouloir, dans un journal entièrement indépendant, juger avec impartialité, mais de manière à satisfaire toutes les opinions, une production originale, sortie de la plume d'un des chefs suprêmes des innovateurs, devient une tâche assez difficile à remplir, surtout au moment où les hostilités recommencent entre les *classiques* et les *romantiques*. Comment l'écrivain qui veut garder une stricte neutralité dans cette lutte intéressante, pourra-t-il faire entendre le langage de la froide raison, au milieu des acclamations menaçantes de ces *ligueurs*, qui veulent reconquérir la liberté littéraire, et des cris d'alarme des défenseurs des vieilles doctrines? Comment fermer son cœur à tout esprit de parti; et prétendre conserver l'impassibilité d'un juge, sans compromettre son orthodoxie littéraire auprès des deux armées, qui n'admettent point de concessions, de demi-jugement, qui veulent de l'enthousiasme et non des raisonnemens, des combattans et point de médiateurs?

Le diplomate le plus adroit échouerait dans une mission aussi délicate. Je me retire donc prudemment de la mêlée, et je m'empare de l'ouvrage que M. Lemercier vient de jeter dans l'arène, non pour discuter sur *le genre*, car ce serait vouloir aborder la question que l'on agite, mais seulement pour exposer les faits avec une exactitude scrupuleuse devant le public, juge suprême en cette affaire, et au tribunal duquel l'auteur lui-même vient soumettre sa nouvelle production.

M. Lemercier est un des athlètes le plus redoutables pour les *classiques* : intrépide, entreprenant, surtout infatigable, il ne s'amuse point à disputer, il agit. Laissant aux troupes auxiliaires le soin de s'injurier dans les journaux, il apparaît tous les ans,

(1) Un volume in-8.° ; prix : 4 fr.; à Paris, chez Urbain-Canel, libraire, place Saint-André-des-Arts; à Nantes, à la librairie du *Lycée*.

un nouveau poëme à la main. C'est contre l'art dramatique qu'il a dirigé toutes ses attaques : le terrain qu'il a conquis déjà est immense. Si la censure ne venait pas lui présenter une barrière insurmontable, peut-être aurait-il envahi avant peu tout le pays ; et, nouveau réformateur, changé le culte de ses habitans. Loin de ressembler à ces Séïdes de la littérature, qui se jettent en aveugles au sein d'une insurrection, et suivent le torrent, au risque d'être submergés, l'auteur de *Pinto* fait la guerre en partisan : sa marche est indépendante et fière ; il n'adopte point exclusivement la bannière d'un parti ; il n'a d'autre guide que les inspirations d'un génie, trop hardi, trop bizarre, sans doute, pour ne pas l'égarer quelquefois, mais assez vigoureux pour lui faire retrouver après de nouvelles ressources et d'éclatans succès.

Ecoutez sa profession de foi ; elle doit lui concilier les suffrages des gens raisonnables des deux partis ; il dit, en parlant du style qu'il a adopté dans son nouvel ouvrage : « Je n'ai pas craint d'exprimer partout le naturel et le » vrai qu'adopte l'école des muses étrangères, plus naïves » et plus hardies en cela que les nôtres. Mon goût réprouve » leurs écarts, leur surabondance vaporeuse, et leur » enthousiasme déréglé ; mais loin de moi les méthodes » pédantesquement exclusives qui repoussent les bonnes » choses qu'on peut emprunter à leur système ! »

Cette opinion, émise avec tant de franchise et de loyauté, ne peut être que le fruit de mûres réflexions et de profondes études ; car M. Lemercier a déjà fourni une longue et honorable carrière. Il paya, comme un autre, son tribut d'enthousiasme aux anciens, et sacrifia sur leurs autels. Un grand succès signala son entrée dans le monde littéraire ; mais le chantre d'*Agamemnon*, le front ceint de lauriers classiques, s'agitait dans l'étroite enceinte du territoire sacré ; il brûlait de s'affranchir du joug des rhéteurs, dont il avait lui-même enseigné les préceptes ; et son génie, astreint à la marche grave et régulière d'un respectueux imitateur enviait d'avance le vol audacieux d'un créateur indépendant.

Le succès de *Pinto* l'enhardit à faire de nouvelles excursions dans un pays où ses rivaux ne s'avançaient qu'en tremblant. Toutes ses tentatives, sans doute, n'ont pas été également heureuses. Serait-ce parce que le siècle

n'est pas assez *mûr*, ou que l'auteur va plus fort que le siècle? Dans cette croyance, M. Lemercier peut rappeler du jugement de ses contemporains au tribunal de la postérité. En attendant, convenons que, dans toutes ces innovations hardies, on aime à trouver cette imagination brillante, cette mâle vigueur, ces éclairs de génie, qui décèlent un des enthousiastes de Shakspeare et de Schiller. Jusqu'ici, l'adepte avait emprunté à ces deux grands maîtres de la nouvelle école, quelques-uns de leurs tableaux. Mais voilà qu'aujourd'hui, sans guide, sans modèle, il vient, nouvel Homère, célébrer, le premier, dans un grand poëme, le courage héroïque des Grecs modernes, combattant avec constance contre l'oppression. La destruction de Souli présente un sujet noble, touchant, sublime : c'est le premier choc qui retentit dans ces belles contrées après deux mille ans, et semble annoncer le réveil des enfans de Léonidas!

Si le poëte était venu interroger les cendres de cette malheureuse cité après un silence de quelques siècles, il aurait vu se dérouler devant lui une épopée imposante dans son ensemble; il aurait trouvé des héros taillés sur les proportions colossales de ceux de *l'Iliade*. A la renommée d'Achille, d'Hector, de Priam, il opposerait les hauts faits de Tzavellas, de Photos, de Samuel; près d'Andromaque, d'Hécube, de Cassandre, il placerait l'héroïque et magnanime Moscho; enfin, l'ame du farouche tyran de Janina rassemblerait tous les crimes épars dans la famille des Atrides. Mais vingt-cinq ans ont à peine passé sur les ruines fumantes de Souli. Cette grande catastrophe retentit encore dans l'Europe. Tous les acteurs de ce drame appartiennent à notre siècle, et leurs fils marchent en ce moment à la tête des Hellènes. Il s'agissait donc de trouver des ressorts nouveaux pour nous intéresser; avant tout il fallait être vrai : l'auteur l'a senti; et, comme il le dit lui-même, il fallait que les détails révélassent les mœurs de deux peuples en lutte; il fallait initier les esprits au secret des dogmes et des coutumes de ces deux peuples; il fallait que les idées fabuleuses qu'on s'est faites de la Grèce antique ne contrariassent pas les idées exactes qu'on doit se faire des usages de la Grèce moderne. Je regrette ici de ne pouvoir mettre sous les yeux de mes lecteurs les réflexions judicieuses

de M. Lemercier sur le sujet des *Martyrs de Souli*, et sur la publication de l'ouvrage, publication nécessaire, car, ajoute-t-il, il fallait préparer les spectateurs à recevoir, sans préjugés, tout ce que cette tragédie peut offrir d'original et, par conséquent, d'inaccontumé dans ses proportions et dans sa contexture.

Je vais essayer de donner une analyse rapide de cet immense poëme dramatique; mais d'abord je crois devoir emprunter à M. Lemercier la notice historique qui précède sa tragédie, pour bien faire connaître les événemens, et mettre en scène les personnages: je le laisserai donc parler.

« Le désastre de Souli devança de près de vingt-cinq ans les » massacres de Psara, de Chio et du Péloponèse. Ses martyrs » furent les pères et les parens des Hellènes, armés pour la » délivrance commune de l'Épire et de la Morée. La famille de » l'héroïque Tzavellas, que je nomme Jévellas dans ma pièce, » et de son épouse Moscho, que je nomme Moscholie, à qui je » joins leurs enfans victimes de la foi chrétienne et de leur cou- » rage, offre, dans cette tragédie, l'image des malheurs actuels » de toutes les familles grecques. Ainsi que l'ombre de Pompée, » sans cesse présente à Cornélie, ce même Tzavellas, qui dans » son absence plane en idée sur tous les personnages, et qui » n'agit que par une lettre terrible adressée au visir et remise à » sa femme, écrit duquel résulte la péripétie du troisième acte; » ce héros, dis-je, compte encore parmi les vengeurs de la Grèce » le brave Photos, son petit-fils, compagnon de Zongos dans les » monts du Pinde, le caloyer Samuel, dont la voix menaçait » partout les Turcs de la justice du Dieu vivant, et que les » montagnards superstitieux appelaient eux-mêmes le *jugement der-* » *nier*. Cet invincible moine fit périr les officiers d'Ali-visir en » s'abymant dans le fort Sainte-Vénérande, qu'il fit sauter par » l'explosion d'une mine. Un mollah turc, cénobite dont la rigi- » dité mahométane consternait le tyran de Janina, contraste avec » le moine chrétien par sa croyance; mais l'un et l'autre, hospi- » taliers et vertueux, quoique divisés par des dogmes différens, » sont charitablement unis par le sentiment de la compassion » humaine que leur commande la loi du créateur. »

Si nous ajoutons maintenant à tous ces caractères, dont l'auteur vient de nous indiquer les traits principaux, ceux d'Ali-pacha, le prototype du crime; d'Eminé, sa vertueuse et intéressante épouse; d'un nègre d'Afrique, auquel l'auteur a laissé une teinte de son langage créole; et enfin d'un persan qui combattit en Egypte les phalanges françaises; nous connaîtrons tous les personnages remarquables de ce grand tableau. Et, afin que mes lecteurs soient à même d'apprécier la vérité des détails et l'exactitude des descriptions, je les engagerai à lire l'histoire de la régénération de la Grèce, de M. de Pou-

queville, car c'est dans cet excellent ouvrage, qui a fourni déjà de si heureuses inspirations à l'auteur des Messéniennes, que M. Lemercier a trouvé les notions les plus positives sur les mœurs et les usages de ce peuple dont il nous retrace les malheurs. Munis de ces renseignemens, mettons-nous en route, et voyons comment l'auteur a su développer ce beau sujet.

Ali pacha de Janina, accouru dans l'Epire pour soumettre ses habitans qu'a révoltés une odieuse tyrannie, vient d'asseoir son camp sous les murs de Souli. Il s'apprête à faire le siége de cette malheureuse cité et à anéantir ses vaillans défenseurs, lorsqu'il apprend que son épouse chérie, la charmante Eminé, qui se rendait près de lui, a été attaquée par des brigands, dans les montagnes voisines, et sauvée par le courage du vieux Jevellas, un des chefs des montagnards. Eminé, reconnaissante, a fait prier son époux d'accorder une trêve aux habitans de Souli. L'adroit Pacha, dans l'espoir de tromper ses ennemis par une feinte générosité, a consenti à suspendre les hostilités. Mais le magnanime et prudent Samuel connaît trop bien le caractère du Visir; il déplore une paix qui doit être funeste à ses concitoyens. Par ses ordres, le nègre Christol vient de faire surveiller les avant-postes; lorsqu'un homme épuisé de fatigue et de faim, sort du bois voisin et se traîne avec peine aux pieds du Polémarque. Samuel l'a secouru; il l'interroge: c'est un ancien Satrape de Perse, nommé Ajazid. Vaincu par l'armée française en Egypte, conduit en Syrie, et de là à Constantinople, il a trouvé dans cette capitale de l'empire ottoman, ses parens retenus en prison par ordre de Sélim; il doit, pour obtenir leur liberté, apporter au Sultan la tête du redoutable Ali. L'espoir d'arracher sa famille à l'esclavage, lui a fait tenter cette périlleuse entreprise. Samuel, tout en louant son courage, lui met sous les yeux le tableau des dangers qui l'attendent. Ajazid demeure inébranlable; et le caloyer, après avoir embrassé cette généreuse victime, l'engage à confier son projet à Ismaël, confident intime du Pacha, mais dès long-tems vendu au Sultan.

Ils s'éloignent tous deux à l'approche des femmes et des enfans qui viennent célébrer la fête du printems. Cette scène est empreinte d'une couleur locale: on y retrouve le langage des grecs modernes, et une imitation heureuse de leurs chants patriotiques. Eminé, que conduit le jeune Photos, petit-fils de Jevellas, et qui vient, avant de se rendre au camp de son époux, remercier ses généreux défenseurs, interrompt ces hymnes de gloire. Elle interroge avec plaisir ce peuple de pasteurs et de guerriers, ces amazones belliqueuses. L'héroïsme de Moschalie, mère de Photos, le courage naissant de ses enfans la frappent d'étonnement et d'admiration: elle jure d'employer tous ses efforts pour fléchir l'ame du farouche Visir. Les Souliotes l'ont quittée avec attendrissement et reconnaissance. Eminé, seule avec Sépherim, respectable mollah turc, lui révèle tous les tourmens de son cœur: elle se voit unie au sort d'un monstre sanguinaire, qui ne lui inspire que de l'horreur. Le vertueux Sépherim la console et l'engage à étouffer sa haine et à s'efforcer d'adoucir l'affreux caractère de son époux.

Eminé, plus calme, plus résignée, se rend au camp d'Ali. Sépherim, au même instant, voit s'avancer près de lui le grand Samuel. Tous deux se fuient d'abord, mais l'amour de l'humanité les rapproche : tous deux sont vertueux, ils se tendent la main. Sépherim s'écrie :

Oui, jurons-nous en frères,
De défendre sans choix les enfans d'Israël,
Les enfans de Jésus, et tous ceux d'Ismaël.
Quelle est la loi des lois? la charité suprême.
Les cultes sont changeans, sa voix toujours la même.

Le mollah turc et le prêtre grec, pleins d'un enthousiasme divin, se séparent en faisant serment de sacrifier leur vie pour sauver les victimes de la tyrannie.

Transportons-nous maintenant dans le camp d'Ali; ce farouche ennemi des Chrétiens va nous apparaître. Il s'entretient avec Photos : c'est toute l'adresse, la feinte douceur d'un tyran habile et rusé; il voudrait attirer dans son camp le redoutable Samuel; mais Photos découvre ses desseins secrets : il sonde les replis de son cœur, et bientôt le *vieux lyon* de l'Epire déroule aux regards du jeune Grec tout son système effrayant de destruction. On annonce Eminé : Ali la reçoit avec des transports d'amour. Elle implore la grâce des Souliotes : sa voix émue, ses pleurs, ont porté le soupçon dans l'ame du pacha; il lui semble que le sort de Photos excite en elle un vif intérêt, lorsque soudain Ismaïl accourt pour lui apprendre la découverte d'un complot formé secrètement par les Grecs, et à la tête duquel est Photos. On l'amène enchaîné au pied du pacha, qui méprise ses injures, et offre de le rendre à la liberté, si Samuel veut lui ouvrir les portes de Souli. Photos refuse de vivre à ce prix : il demande la mort; mais Ali envoie faire cette proposition à Moscholie et au vieux Jevellas. Seul, il dévoile sans contrainte ses projets de vengeance et de destruction. Un homme s'avance : c'est Ajazid, sous les habits d'un marchand. L'inquiet, le soupçonneux Ali, en apprenant qu'il cherche son confident, lui déclare que c'est lui qui est Ismaïl. Ici, commence une scène effrayante, graduée avec art et que l'auteur appelle, avec juste raison, la scène de terreur; car elle doit, en effet, produire une émotion croissante dans l'ame du spectateur. Je voudrais pouvoir la citer tout entière. Ajazid balance et ne sait s'il doit se confier au prétendu Ismaïl; celui-ci l'encourage, et veut savoir ce qu'on pense à Constantinople sur le compte du pacha. Le malheureux Persan, enhardi par les discours du faux sélictar, trace un tableau affreux des crimes que l'on reproche au visir; déjà, il fait pressentir que l'arrêt suprême du sultan pourrait arrêter le cours de ses atrocités. Ali s'écrie :

Tébélen, sous le ciel, ne craint que deux objets.

AJAZID.

Dieu, sans doute?

ALI.

Chimère! Il n'y pensa jamais.

AJAZID.

Que craint-il?

ALI.

Un poignard levé sur sa personne.

AJAZID.

Quel autre objet encor?

ALI.

Ismaël, qu'il soupçonne
Sous un dehors zelé de vouloir le trahir.

AJAZID.

Qui? vous, seigneur?

ALI.

Il sait que tout doit le haïr:
Il sait que de forfaits sa carrière est semée;
Que ce même Ismaël est cher à son armée,
Et maître d'y souffler une sédition.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

AJAZID.

Comment asservit-il des cœurs pleins de vengeance?

ALI.

« Gouverner, c'est tromper! » fut toujours sa sentence.

AJAZID.

Espère-t-il rester visir en vous bravant?

ALI

Je ne sais.... « Tout visir, répète-t-il souvent,
» De pelisses orné, marche de piége en piége;
» Un baril fulminant est son fragile siége,
» Sous lui, dans son sommeil, toujours près d'éclater. »

AJAZID.

L'éclair d'un feu vengeur pourra-t-il l'écarter?

ALI.

C'est un Argus terrible, et qui livre aux supplices
Du plus léger complot le chef et les complices:
Aux brasiers il les jette; aux murs, à ses lambris,
Il les scèle vivans pour jouir de leurs cris:
A la rage des Grecs, il mesure sa rage,
Et se montre à nos Turcs tel qu'un lion sauvage...
Mais notre horreur se tait.... Un pouvoir souverain
Peut seul à le frapper enhardir quelque main.

AJAZID.

Le souhaiteriez-vous?

ALI, *avec un transport d'indignation simulé.*

Oh! qu'un tel monstre expire.

AJAZID, *effrayé de l'accent de sa voix.*

Paix!

ALI, *le rassurant par un sourire.*

Il est loin.

AJAZID, *lui montrant un cachet.*

Voyez.

ALI, *étonné, mais réprimant son trouble.*

Quoi! le sceau de l'empire?

AJAZID, *avec promptitude et chaleur.*

De suprême conseil le secret messager
Ici, brave Ismaël, t'appelle à le venger.

ALI, *à part, en fureur.*

L'instinct m'avertissait des attaques du traître.

AJAZID.

Fais tomber le pacha, toi-même tu vas l'être.

ALI.

. . . . . .

Je vais le livrer à ton bras.

AJAZID.

Non, toi, son sélictar, c'est toi qui l'abattras.
Moi, non connu de lui, suspect en cette enceinte,
Si le moindre soupçon devançait mon atteinte,
Sans fruit je périrais, jouet de ses mépris;
Torturé, déchiré par lui-même.....

ALI, *avec une feinte compassion.*

Oui, mon fils.

AJAZID.

Toi seul peut sûrement consommer l'entreprise.

ALI.

Oui, si du grand Sélim un firman l'autorise,
Pour qu'aux soldats vengeurs qui le verront tomber,
Ce manifeste arrêt serve à me dérober.

AJAZID.

Frappe, je serai là, prêt à faire apparaître
L'ordre fatal.

ALI.

Mon zèle, au moins, doit le connaître,
Avant que de porter ce coup audacieux.....
Tu l'as donc, mon ami?.... Mets le donc sous mes yeux.

AJAZID, *lui montrant enfin le firman qu'il déroule.*

Exécute la loi qui condamne sa tête.
Vois, lis...

ALI, *le lui arrachant avec fureur.*

Ma tête!....

AJAZID, *épouvanté.*

O Ciel!....

ALI.

Ma tête.

AJAZID, *éperdu.*

Où fuis.

ALI, *le retenant.*

Arrête.

AJAZID.

O! Dieu de Mahomet, fléchis son cœur pour moi!

ALI, *riant avec férocité.*

Ah! frissonne! Ah! pâlis! pleure et gémis sur toi.

AJAZID.

O chers parens, captifs en des fers despotiques!
O moi, faible instrument de vigueurs politiques!
O heureux de l'Asie! O prince des Persans,
Tu m'appelais ton frère; entends-tu mes accens:

Il faut mourir.

ALI.

De tous, telle est la destinée.

. . . . . .

Prêt à livrer Ajazid à la mort, le tyran réfléchit : il ordonne au persan de prendre le nom de Thabar, et lui accorde son pardon à condition qu'il ne démentira pas les faits qu'il va annoncer.

Il appelle les chefs de sa garde ; il leur dit que les Souliotes ont supposé un arrêt du sultan, qui demande sa tête ; il déchire le firman devant ses officiers, et proclame le pardon du prétendu Thabar qui, ajoute-t-il, est venu tout lui révéler ; mais en sortant, il commande tout bas à son porte-glaive de frapper Ajazid.

Retournons auprès des Souliotes. Ajazid vient d'échapper aux poignards des assassins en traversant le Gliekis à la nage ; il raconte à Samuel les suites de sa funeste méprise, l'arrestation de Photos et la violation de la trêve. Déjà la cloche d'alarme retentit dans tous les hameaux : les Souliotes accourent en criant aux armes ! Moscholie est à leur tête, et Samuel les encourage en leur retraçant les hauts faits de leurs ancêtres. Au milieu de l'enthousiasme guerrier que fait naître les discours du caloyer, Christol et Céphas, que Moscholie a envoyés près de Jevellas pour porter l'écrit du Pacha, reviennent avec la réponse du vieux grec : il refuse de racheter son petit-fils au prix de l'infamie. En lisant cet écrit fatal qui contient la sentence de mort de Photos, Moscholie, éperdue, implore la grace de son fils ; mais Ajazid lui apprend que l'arrêt est prononcé d'avance. La voix de Samuel ranime en son ame l'amour de la patrie : furieuse, égarée, elle s'élance sur les pas des guerriers, en répétant l'hymne des combats.

Le quatrième acte nous reporte sous la tente du visir. Son ame irrascible est tourmentée par de violens soupçons : il veut soumettre Eminé à une épreuve terrible. Il vient de surprendre un anneau qu'elle envoyait à Photos pour l'engager à venir près d'elle, il lui ordonne d'attendre ce jeune grec. S'il paraît, elle doit faire un signe, et les gardes l'immoleront soudain. Eminé tremblante ne sait comment prévenir Photos du péril qui le menace. Il arrive : Eminé l'engage à fuir avec sa mère qui est venue au camp sous les habits d'une mendiante et qu'on a cachée dans un des pavillons des femmes de la princesse. Photos refuse de fuir pour ne pas exposer les jours d'Eminé. Certain de mourir, il veut tout braver. Il n'a pu voir l'épouse d'Ali s'en ressentir pour elle une violente passion ; et, tombant aux genoux de sa libératrice, il lui fait l'aveu de son amour. Eminé reste confuse, alarmée ; l'indignation, la pitié se combattent dans son cœur. Elle entend du bruit, c'est Ali : elle entraîne soudain Photos vers le pavillon voisin. Son trouble a révélé au visir la présence et la retraite du jeune grec : il s'élance pour l'immoler : la porte s'ouvre : Moscholie se présente pâle, échevelée ; elle vient braver la colère du tyran. Ali va la frapper, malgré les cris d'Eminé, lorsque le respectable Sépherim apparaît : sa voix menaçante lance l'anathème sur le pacha et porte le trouble au fond de son cœur ; il apprend par la bouche du prêtre qu'Ismaïl, son selictar, vient de fuir avec Ajazid pour le dénoncer à la cour du sultan. Cette nouvelle le frappe de terreur, et Sépherim, après lui avoir prédit les malheurs qui l'attendent, entraîne Moscholie, le laissant plongé dans le plus profond abattement.

Eminé, que la prophétie de Sépherim a glacée d'horreur, supplie son époux d'épargner les Souliotes ; mais le barbare médite une affreuse vengeance : la voix suppliante de son épouse redouble sa fureur. Eminé, bravant le danger, l'appelle le bourreau de son père. Ali exaspéré tire sur elle un coup de pistolet, il fuit épouvanté, tandis que sa victime tombe mourante entre les bras de ses femmes.

Au cinquième acte, les deux partis sont aux mains. Le canon gronde autour du camp du visir. Photos rencontre Samuel qui vient traiter avec le pacha. Le jeune grec s'indigne de la faiblesse de ses compatriotes ; mais l'admiration succède au désespoir quand il apprend que ce même Samuel et Jevellas n'ouvriront le fort de Sainte-Vénérande, que pour y mettre le feu et s'ensevelir avec les Turcs sous ses débris : tous deux adressent sur la croix leurs vœux à la liberté. Les janissaires paraissent ; Samuel s'élance et Photos suit ses pas. Eminé reparaît expirante et en proie au plus funeste délire. Elle se traîne lentement appuyée sur ses femmes ; elle croit entendre les gémissemens des Grecs, elle implore leur grace. Ali, repentant, consterné, s'approche d'Eminé ; elle le repousse comme un vil assassin. Il jure d'accomplir sa prière, de sauver les victimes qu'elle lui désignera ; mais, soudain, Moscholie, Photos, Christol, se présentent, Sépherim les précède. Ali apprend de leur bouche la destruction entière des Souliotes et le dévouement sublime des défenseurs de Sainte-Vénérande. Cette terrible nouvelle a frappé Eminé d'un coup mortel : elle expire dans les bras du visir éperdu qui cherche en vain à la rappeler à la vie. Il abjure sa férocité : il promet à Moscholie, qui l'accable d'imprécations, la grace de Photos et des autres Souliotes qui ont échappé au carnage ; mais Photos repousse son assistance. Il s'écrie :

Crois-tu qu'en leur bourreau l'espoir des Grecs se fonde ?
CHRISTOL, *avec abattement.*
Esclavage durer jusqu'à la fin du monde !
MOSCHOLIE, *d'une voix prophétique.*
Et de la liberté, l'impérissable amour,
Luttera sous le ciel jusques au dernier jour.

Cette analyse est trop rapide, trop imparfaite sans doute pour pouvoir donner une idée exacte d'une œuvre dramatique d'aussi longue haleine. Mais en lisant la préface intéressante que l'auteur a placée à la tête de sa tragédie, on comprendra tout ce qu'il lui a fallu de travail et de recherches actives, pour donner à cet immense tableau un ensemble aussi vrai, aussi flatteur. Tous les personnages de la pièce (entièrement historiques) offrent des caractères neufs et variés ; l'auteur les a groupés avec art, il établit entre eux un contraste d'un effet piquant. Il oppose au caractère ardent et mobile du persan, la gravité imposante, l'héroïsme indomptable de Samuel ; au touchant abandon de l'intéressante Eminé, l'ame brûlante de la magnanime Moscholie ; à l'odieuse politique, à la froide barbarie du tyran de Janina le cœur pur et noble de Photos, la naïveté de ses jeunes,

frères, de Christol, et les accens sévères et prophétiques du respectable séphérim. Un intérêt toujours soutenu, des détails pleins de vérités des descriptions brillantes complètent l'illusion et semblent vous transporter au milieu des sites pittoresques de la Grèce moderne. Il est un défaut que l'on a reproché souvent à M. Lemercier, mais qui, dans l'ouvrage dont il est question, semble peut-être ajouter à l'originalité du sujet, c'est ce style serré, heurté et empreint d'une harmonie sauvage, si je puis m'exprimer ainsi : il n'offre point à l'oreille la mélodie cadencée du tendre Racine, mais bien toute l'âpreté, la hardiesse et la fougue d'un enfant de la Germanie ou d'un disciple de Schakespear.

Il reste maintenant à savoir si les spectateurs sanctionneront le jugement favorable des lecteurs : je n'ose en cela les devancer. Malgré l'observation rigoureuse des trois unités, peut-être que l'étendue extraordinaire de l'ouvrage, la hardiesse des caractères, entr'autres celui du nègre Christol, enfin la nouveauté du genre, en étonnant la foule, exerceront sur elle des impressions plus ou moins favorables. Mais si, au lieu de graves et froids censeurs, l'auteur a pour spectateurs des ames généreuses et ardentes, le succès ne sera pas douteux. Quand bien même M. Lemercier ne pourrait parvenir à franchir les obstacles que lui oppose la censure, dépouillé du prestige de la scène son ouvrage n'en serait pas moins un poëme très-remarquable, d'une conception hardie, étincelant de génie, et digne enfin de recevoir l'approbation des Hellènes auxquels l'auteur le dédie.

« Puisse, s'écrie M. Lemercier, cette composition laborieuse s'être animée de tout le zèle qui transporte les » cœurs dans la patrie antique des beaux arts, de » l'éloquence politique et de la liberté courageuse ! Que » ce zèle propage son ardeur dans toutes les ames soulevées au spectacle des coups de la domination asiatique ! Que ce zèle arrache des larmes pour les martyrs de la Grèce, des anathèmes contre leurs assassins, » et des cris de détresse pour leur salut ! Voilà le succès » que j'envie ; la consécration de leur malheur et de » leur héroïsme sera ma récompense. »

Et nous ajouterons à cette allocution simple et touchante : Puissent les souverains de l'Europe comprendre

tout ce qu'il y a de grand, d'enchanteur dans cette pensée sublime de l'auteur :

Athènes relevée ennoblirait le monde!

LUDOVIC.

DES SCIENCES EXACTES ET DES ARTS D'IMAGINATION.

Il est beau, sans doute, de voir l'homme s'élever de connaissances en connaissances, de découvertes en découvertes, assigner des lois au monde physique, et le soumettre à ses calculs ; mais il n'est pas moins digne de l'admiration du sage, de voir l'homme descendre en lui-même, perfectionner sa pensée, et trouver, dans son être moral, les sentimens secrets qui répondent à tout ce qu'il y a de grand ou de beau dans l'univers.

Dans les sciences exactes, une pensée neuve de l'homme de génie n'est qu'un degré ajouté à cette échelle formée par les travaux des générations précédentes ; dans les arts d'imagination, cette pensée forme un tout complet, isolé, et elle n'a pas besoin, pour être sentie, d'être en rapport avec celles qui ont été émises auparavant. Le poëte *crée*, suivant son inspiration : c'est le sens de ce mot chez les Grecs. Le savant n'invente point ; mais il ajoute aux connaissances acquises. L'un doit tout à lui : son imagination seule le porte au rang élevé qu'il occupe. L'autre n'est grand souvent que par les travaux des autres : il est, pour ainsi dire, exhaussé sur les siècles qui l'ont précédé ; ou porté, comme le dit Fontenelle, sur les épaules de ses pères. Le premier sent et pense, et force la langue à exprimer ses conceptions ; c'est à lui seulement qu'on peut appliquer ce mot de Buffon : *Le style est tout l'homme.* Le second examine et compare ; et, de cet examen, résulte une approbation muette, mais qui meurt avec l'individu, si elle n'est pas revêtue de ce style qui rend impérissables les travaux des hommes. L'histoire de la science est celle de l'espèce humaine ; l'histoire de la poësie est celle de l'homme individuel. Celle-là nous présente le tableau d'une perfectibilité lointaine, qui tient au concours général des travaux de nos semblables ; celle-ci, au con-

traire, ajoute à cette perspective le sentiment d'une félicité présente, et nous revèle les moyens secrets qui dépendent de notre être seul.

Les travaux des savans arrivent à la postérité surchargés de commentaires qui les défigurent. Ceux des poëtes n'ont besoin de commentaires, que quand leurs auteurs ont voulu usurper sur le domaine abstrait de la science : partout ailleurs, le sentiment commun leur répond. La dialectique obscure des philosophes est oubliée dans quelques bibliothèques poudreuses. Les vers des poëtes, gravés dans la mémoire des hommes, sont préservés à jamais d'un éternel oubli. Le nom d'Aristote a traversé les siècles, en butte à une admiration ignorante ou aux outrages d'une secte honteuse de s'être laissée trompée ; celui d'Homère est arrivé sans nuage jusqu'à nous, et le nom de ses détracteurs est devenu une injure. Sous Louis XIV, quelques physiciens ont eu de la réputation dans leur art : il n'en est pas un dont la renommée soit parvenue jusqu'à nous, à moins que le style, comme chez Pascal, ait préservé le savant de l'oubli ; à moins que des erreurs mêmes, nées de l'imagination, comme chez Descartes, aient élevé le philosophe au-dessus du sophiste. Boileau, Racine, Molière, La Fontaine, au contraire, semblent n'avoir écrit que d'hier.

La science, sans l'imagination, peut être utile dans le moment présent ; mais aucune place ne lui est réservée dans l'avenir. L'imagination, sans la science, conserve tout son prix. Le grand Buffon, effacé par ses élèves, est accusé sans cesse sur les bans des écoles ; le style du Pline français reçoit chaque jour les hommages des philosophes. Sa nomenclature est remplacée par une nouvelle qui fleurit un instant pour passer à son tour ; mais ses descriptions éloquentes vivront autant que la langue française.

L'imagination est donc quelque chose, puisque les livres qu'elle inspire survivent à tout. L'imagination a donc sa source dans le sanctuaire intime de notre ame, puisque les sentimens qu'elle a peints sont encore les mêmes après deux mille ans. L'imagination comprend donc l'homme, puisque Pline, Aristote, Buffon, Bailly, ne doivent qu'à elle de survivre à la science qu'ils ont célébrée, et qu'une génération a suffi pour changer totalement.

ED. RICHER.

TABLEAU DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES, *faites à l'Observatoire de Nantes, à 25 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des eaux moyennes de la mer. — Baromètre réduit à la température de la glace fondante.*

OCTOBRE 1825.

JOURS DU MOIS.	MATIN, à sept heures. Phase de la Lune.	Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à chev.	Vents.	SOIR, à trois heures. B. com. métriq	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau	Hygr. à chev.	Vents.	ÉTAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
		mèt.	p. l.					mèt.	p. l.					
1		0,756	27,11,2	+15	+12	65	s. s. e.	0,753	27,9,9	+17,5	+14	70	s. s. o.	Couvert, pluie, grand vent.
2		0,751	27,9	+16,2	+13	69	sud	0,751	27,9	+18,6	+15	66	s. o.	*Idem, idem, idem.*
3		0,749	27,8,2	+16,2	+13.	71	sud	0,754	27,10 3	+18,6	+15	70	s. s. o.	Nuageux, soleil, pluie.
4		0,757	27,11,6	+15	+12	69	s. s. o.	0,763	28,2,3	+18,6	+15	65	s. s. o.	Brume, nuageux, soleil.
5	☾	0,763	28,2,3	+13,6	+11	68	s. s.	0,76,	28,2,8	+17,8	+14	68	sud	Ciel levé, soleil, nuages le soir.
6	6 h. 15'	0,762	28,9	+16,2	+13	68	s s. e.	0,758	28	+21,2	+17	72	s. s. o.	Couvert, pluie, grand vent.
7	matin	0 758	28	+17,5	+14	72	s. o.	0,759	28,0,5	+18,6	+15	70	s. o.	Ouragan, nuages, soleil.
8		0,762	28,1,9	+12,5	+10	69	s. s. e	0,763	28,1,9	+17,5	+14	70	s. o.	Brume, nuages, soleil, pluie, vent.
9		0,760	28 c	+12,5	+10	71	s. o.	0,765	28,3,2	+16,2	+13	70	sud	Grand vent, pluie, nuages, soleil.
10		0,767	28,4	+13,6	+11	70	sud	0,767	28,4	+16,2	+13	65	sud	Brume épaisse, nuageux, soleil.
11	●	0,767	28,4	+11,8	+9,5	69	est	0,765	28,3,2	+15	+12	65	e. n. e.	Brume, soleil, vent.
12	12h. 23'	0,763	28 2,3	+13,6	+11	69	s. s. e.	0,762	28,1,4	+15	+12	69	sud	Brume, soleil.
13	soir.	0,763	28,2,3	+16,2	+13	72	sud	0,764	28,2,8	+18,6	+15	70	sud	Brume épaisse, nuageux, soleil.
14		0,763	28,2,3	+15	+12	72	ouest	0,763	28,2,3	+17,8	+14	72	sud	*Idem, idem, idem*
15		0,769	28,5	+15	+12	72	nord	0,770	28,5,4	+15	+12	70	nord	Soleil, nuages, vent.
16		0,770	28 5,4	+10	+ 8	65	n. e.	0,769	28,5	+16,2	+13	60	n. e.	*Idem*, petite brume.
17		0,766	28,3,6	+6,2	+ 5	67	n. e.	0,766	28,3,6	+13,6	+10	65	n. n. e	Gelée blanche, soleil, ciel levé.
18	☾	0,766	28,3,6	+8,6	+ 7	72	n. n. o.	0,768	28	+16,2	+13	70	ouest	Brume, nuages, soleil.
19	7 h. 1'	0,754	27,10,3	+11,2	+13	72	ouest	0,745	27,6,3	+16,2	+13	75	ouest	Couvert, pluie, grand vent.
20	soir.	0,736	27,2,3	+7,8	+ 6	72	o. n. o.	0,746	27,4	+12,8	+10	72	n. o.	Ouragan dans la nuit, nuages, soleil, vent.
21		0,746	27,6 8	+1,8	+1,8	60	n. n. o.	0,749	27,8,2	+10	+ 8	69	nord	Brume, nuages, soleil, forte gelée.
22		0,755	27,10,8	+1,8	+1,8	65	nord	0,758	28	+8 4	+ 7	68	nord	*Idem, idem, idem*
23		0,759	28,0,5	+7,8	+ 6	70	nord	0,763	28,2,3	+10	+ 8	72	nord	Brume, nuages, soleil, vent
24		0,760	28,1	+6,2	+ 5	70	nord	0,758	28	+12	+12	72	nord	Brumeux, couvert, pluie.
25	⊙	0,759	28,0,5	+10	+ 8	75	n. o.	0,760	28,1	+12,8	+10	75	n. n. o.	Brumeux, nuages, pluie.
26	9 h 55'	0,762	28,1,9	+6,2	+ 5	75	nord	0,762	28,1,4	+15	+12	76	n. o.	*Idem idem* soleil.
27	soir.	0,758	28	+8,6	+ 7	76	n, o,	0,761	28,1,4	+15	+12	75	e. s e.	Brume, nuages, soleil.
28		0,762	28,1,9	+10	+ 8	75	s. e.	0,762	28,1,9	+16,2	+13	76	s. s e.	Brumeux, couvert.
29		0,761	28,2,3	+12,5	+10	75	s o.	0,763	28,2,3	+15	+12	78	sud	*Idem idem.*
30		0,765	28 3	+7,5	+ 6	78	o. n. o.	0 765	28,3	+12,8	+10	75	ouest	Brume, nuages, soleil.
31		07,63	28,2,3	+13,6	+11	77	o. s. o.	0,763	28,2,3	+18	+12	76	ouest	Brumeux, couvert, pluie,

RÉCAPITULATION jusqu'au 31 Octobre 1825.

Baromètre....	Plus grande élévation.	= 28 p 5,4 lig.	= 0,769 mill.
	Moindre élévation.	= 27 2,3	= 0,736 mill.
Thermomètre.	Plus grand degré de chaleur	+ 15 Réaumur.	= 18,6 centigrades.
	Moindre degré de chaleur	+ 1,5 Réaumur.	= + 1,8 centigrades.
Hygromètre à cheveux.	Plus grande humidité	= 77 degrés.	
	Moindre degré	= 65 degrés.	

Jours dont le vent a soufflé.	
Du N.	6
N.-E.	2
E.	2
S.-E.	1
S.	10
S.-O.	3
O.	4
N.-O.	2

Nombre de beaux jours	21
de couverts.	10
de pluie.	11
de grêle	0
de vent	11
de gelée avec glace	2
de tonnerre.	0
de neige	0
de brouillard.	20

Il est tombé 0m 062 mill. de pluie sur la plate-forme de l'Observatoire, du 1.er au 31.

Eau en évaporation exposée au soleil — 0m, 124 mill.

HUETTE, *Opticien.*

LE LYCÉE ARMORICAIN.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

SUR LA BRETAGNE.

Le Dévot Pèlerinage de Notre-Dame-du-Folgoët, par le R. P. Cyrille Pennec, religieux carme, avec la liste des chapelles dédiées à la Vierge dans l'évêché de Léon. — Compte rendu par M. ED. RICHER. 174.

Sur le Roman du Brut; par M. ED. RICHER. 211.

L'Ile de Saine, par le même. 293.

Ile de Sein, par M. P. ATHENAS. 468.

Notice sur l'ancienne chapelle des Templiers, à Nantes; par M. OGÉE fils. 252.

Châteaux de Bretagne, par M. MIORCEC DE KERDANET :

Le château de Kergournadec'h. 367.

Le château de Brezal. 409.

Tristan le Voyageur, ou la France au XIV.e siècle, par M. de Marchangy :

Compte rendu par M. MÉRIMÉE. 242.

Compte rendu par M. TAMALLET. 370.

Autels Druidiques, par M. P. ATHENAS. 377 et 427.

Agriculture; par M.r U.

1.er *Article*. Lettre à l'éditeur. 390.

2.e *Article*. Considérations générales. Statistique agricole. 570.

Mémoire sur les moyens de nettoyer le lit de la Loire et d'en rétablir la navigation; par M. P. GRELIER. 211.

Pierres monumentales. — Par le même. 473.

Pierres monumentales de Pornic et du Gros-Caillou. — Par M. F. R. A. DUBUISSON. 515.

Supplément à l'article inséré dans le Lycée Armoricain du mois de mai (29.e *livraison, page* 409), par M. DE PENHOUET. 538.

Considérations sur la ville de Nantes et le département de la Loire-Inférieure, par M. P. GRELIER :

3.e *Extrait*. — Promenades publiques. Jardin des Tuileries. Jardin des Plantes à Nantes, dirigé par M. Noisette. Promenade du Cours. Place Louis XVI. Le Mont-Goguet. Rives de l'Erdre. Place Saint-Pierre. Quartier de Saint-Clément. Boulevards. M. Leblond, architecte. Cours Henri IV. Les Tuileries Nantaises. Promenade de la Bourse. La Petite-Hollande. Port de Nantes. Les Quais. Pont de l'Ile-Gloriette à la prairie au Duc. Parc de Launay. Quartier de la construction. Les Salorges. l'Ermitage. Lice aérienne. 3.

Suite du 3.e *Extrait.* Boulevard ou Mail à Gigant. Promenades. 121.

La Pierre Nantaise et l'Ermitage; par M. J. J. LECADRE :

Quai de Chésine, Les Salorges. Coteau de Miseri, Sillon de Bretagne. Cour du Roi Baco. Deux pierres nantaises. Quai de la Bonne Vierge. Le Papegaut. Réunion de notices sur Nantes. 36.

Lettres Morbihannaises : (M. Bonta, de Lorient.)

11.e *Lettre.* Voyage de Lorient au Port-Louis. Rade. Ile Saint-Michel. Cimetière de Lorient, etc. 49.

12.e *Lettre.* Ancienne Chartreuse d'Auray. Chapelle expiatoire et mausolée des prisonniers fusillés à Quiberon. Monastère de Sainte-Anne. Pierres de Carnac. 322.

13.e *Lettre.* Opinions diverses d'une réunion nocturne sur les pierres de Carnac. 519.

Lettres d'un Armorique, par M. ED. RICHER :

15.e *Lettre.* La nature muette et la nature animée : Héloïse, Abeilard, Beaumanoir; Tours d'Elven et d'Oudon [voir la table de la 32.e livraison]. 142.

La Tour du Four, par M.r X. (A. Lorieux)

3.e *Article.* Les Couleurs. Le Four. La guerre telle qu'elle devrait être. Les Naufrages. 56.

Les Pins de Kerdavy, par le même. 177.

Biographie Bretonne, par M.r J. LE BOYER :

M.me Dufrenoy. 62.

Les Hunauld. 516.

Rapatel. 576.

Revues Bretonnes (Ludovic Champlain.)

31.e *Revue.* Une matinée à l'Exposition. 105.

32.e *Revue.* Le Roi Baco, ou le Solitaire de la Loire, anecdote armoricaine. 181.

33.e *Revue.* Le Bateau à vapeur, ou Voyage de Paris au Croisic, en 1825, par un bourgeois de Paris. 282.

34.e *Revue.* La matinée d'un Provincial, ou Quelques Caractères, comédie nouvelle en cinq scènes. 395.

35.e *Revue.* Voyage autour de ma chambre. 593.

36.e *Revue.* Correspondance. *Voyage de Nantes à Angers.* 595.

POESIE.

L'Héroïsme; par M. CH. DE COMMEQUIERS. 78.

A la violette; par M. ED. TURQUETY. 80.

L'Aveugle et son Chien; par M. E. SOUVESTRE. 104.

Un Rêve; par le même. 567.

Le *Roseau et l'Oiseau*, fable, par M. Evariste VILLAIN. 115.

Elégie; par le même. 568.

Epitaphe d'un Poëte ignoré pendant sa vie, par M. V.....N. 116.

Epigramme; par M. I**. (Impost.) 116.

Discours en vers sur les facultés de l'Homme; par M. DARU, de l'Académie Française. 170.

Le *Cachet*; par M. BLANCHARD DE LA MUSSE. 194.
Dialogues, par le même. 578.
La *Flatterie*; par le même. 230.
A. M. Halgan fils, avocat à la Cour Royale de la Seine; par le même. 387 et 427.
A M. Blanchard de la Musse; par M. HALGAN fils. 387.
Les Grecs; par M. Evariste BOULAY-PATY. 281.
A mon ami Evariste Boulay Paty, auteur des *Grecs*, dithyrambe; par M. Henri NABOS. 565.
Dors, mon ami; par Mlle. Elisa MERCOEUR. 389.
Elégie; par la même. 389.
Ne le dis pas; par la même. 569.
Le Réveil d'une Vierge; par la même. 569.
Françoise de Foix; par M. LUDOVIC Chappelain. 512.

VARIÉTÉS.

Les Cosmopolites, suivis du *Pêcheur*, par M. Mériadec. — Compte rendu par M. L. F. DE TOLLENARE. 81.
Tablettes Littéraires. — *L'Amour-Propre*. — Par M. ED. RICHER. 102.
Des sciences exactes et des arts d'imagination, par le même. 615.
Discours en vers sur les facultés de l'homme, par M. Daru, de l'Académie française. — Compte rendu par M. ED. RICHER. 170.
Walter Scot. — Par M. ED. RICHER. 415 et 502.
Scènes de la Nature sous les Tropiques et de leur influence sur la poësie, par Ferdinand Denis. — Voltaire, Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre. — Par M. ED. RICHER. 554.
Le Nombril de Saturne; par M. MÉRIADEC. 69.
Saint-Bernard et Bossuet; par le même. 428.
La Soirée de Stockolm, par le même. 546.
Notes sur l'Italie; par M. L.-F. DE TOLLENARE :
7.e *note*. Rome. Le Janicule. Etendue et population de la Rome antique. Le mont *Palatin*. Le Capitole. Le mont *Cœlius*. Le mont *Aventin*. Le mont *Testaccio*. Le mont *Esquilien*. Le *Viminale*. Le *Campus Sceleratus*. Le *Quirinal*. Le *Pincio*. Bords du Tibre. Le grand Cirque. Le *Colysée*. Arcade Titus. Allée du *Campo-Vaccino*. Voie sacrée. Forum, etc. 124.
8.e *note*. A Rome. Le Janicule. L'Ile du Tibre. Le Champ-de-Mars. Maisons de campagne. 260.
9.e *note*. Tivoli. A Rome : Musée du Capitole. Catacombes. Tombeaux. Temples. Fontaine d'Egérie. 302.
10.e *note*. A Rome : le Palais du Vatican. Départ pour Naples. Albano Velletri. Marais Pontins. Terracine, Gaëte, Capoue, Naples. 484.
11.e *note*. A Naples. Vue générale du Golfe et de la Ville. Eglises. Catacombes. Cathédrale. Liquéfaction du sang de St. Janvier. 579.